DICTIONNAIRE DE RENÉ GUÉNON

DU MÊME AUTEUR

Analyse du Traité sur l'Inépuisable Lampe du Zen de Torei (1721-1792) et sa vision de l'Éveil, Institut belge des hautes études chinoises, d'après la traduction de Michel Mohr, Connaissance des Religions, n° 60, octobre-décembre 1999.

Nâgârjuna : la doctrine de la Vacuité (sûnyatâvâda) comme dialectique de la non-substance, « Lumières sur la Voie bouddhique de l'Éveil », Connaissance des Religions, n° 61-64, janvier-décembre 2000.

Nâgârjuna et la doctrine de la vacuité, éd. Albin Michel, 2001.

Logique et Métaphysique dans la pensée de Frithjof Schuon, dossier H, L'Âge d'Homme, 2002.

Joseph de Maistre et le Rite Écossais Rectifié, dossier H, L'Âge d'Homme (à paraître).

Jean-Marc Vivenza

DICTIONNAIRE
DE
RENÉ GUÉNON

Le Mercure Dauphinois

INTRODUCTION

Le rayonnement incontestable de la pensée de René Guénon, qui n'a d'ailleurs fait que s'accroître, ce dont nous nous félicitons grandement, depuis sa disparition le 7 janvier 1951, l'influence profonde de son oeuvre sur tous les domaines de la pensée traditionnelle et, plus largement encore, sa marque discrète mais bien réelle et profonde dans le cadre des recherches et analyses contemporaines plus directement axées sur les questions touchant aux différents points de la réflexion, métaphysique, symbolique ou initiatique, obligeait à ce qu'un véritable outil pratique et aisément consultable, présentant les différents termes utilisés par Guénon dans ses multiples ouvrages, soit enfin mis à la disposition du public afin de lui faciliter l'accès à cette pensée majeure.

Certes, de nombreuses tentatives furent réalisées par le passé, et nous pensons bien évidemment en premier lieu à l'excellent « Index » proposé en son temps par André Désilets1, auquel nous devons d'ailleurs beaucoup pour la rédaction de notre propre dictionnaire, « Index » qui avait déjà pour intention de répondre aux légitimes demandes des lecteurs afin

qu'ils puissent se mouvoir avec plus de facilité au sein de l'immense corpus guénonien. Toutefois, un véritable et authentique « dictionnaire de René Guénon » restait à écrire, fournissant quasi immédiatement, une définition aux principaux termes employés dans les ouvrages du penseur. Un dictionnaire permettant une approche claire, large et concrète du vocabulaire, parfois spécialisé, souvent obscur pour le plus grand nombre, utilisé dans les livres de notre auteur.

1- André Désilets, René Guénon, Index-Bibliographie, Presses de l'Université de Laval, 1977.

Notre intention lors de la rédaction de ce dictionnaire, fut toujours de présenter, aussi fidèlement que nous l'avons pu, la pensée même de René Guénon, et donc de nous faire le plus transparent, nous oserions dire le plus « absent », afin que seul émerge le sens propre et original de cette pensée et, autant que faire se peut, de ne rien y faire figurer qui nous soit propre. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Guénon, à titre personnel, refusait avec vigueur toute forme de prétention à l'originalité dans l'exposé de son oeuvre, et insistait sur le caractère impersonnel et intemporel de celle-ci, déclarant qu'elle n'était autre que la formulation même, pour une période donnée et une époque spécifique, de la « Métaphysique universelle ». C'est également au service de cette doctrine pérenne que nous nous sommes soumis à notre tour, et notre seule ambition fut de contribuer, par notre présent travail, à son rayonnement et à sa connaissance; tout en sachant, bien évidemment, que l'immense rôle joué par René Guénon, dans la mise en lumière de la « doctrine éternelle » pour notre temps, est incontestablement unique, souverain et sans commune mesure, ce qui lui confère une place de maître incomparable, que nous lui reconnaissons à titre plénier, pour ce qui concerne notre période présente.

I - Le rôle et la «fonction » de René Guénon

À ce propos, beaucoup de nos contemporains se demandent sincèrement encore en quoi consista véritablement l'apport de René Guénon, dont ils entendent souvent dire en de très nombreux endroits qu'il est fondamental, et ont parfois de ce fait du mal à évaluer correctement l'importance de son oeuvre et de son rôle, nous pourrions même dire sans hésiter, au regard de la Tradition, sa « fonction ». Il est vrai, et nous l'admettons bien volontiers, quelqu'un qui ignorerait tout de l'état de confusion dans lequel subsistaient les reliquats de la pensée traditionnelle au début du XXe siècle, ne peut pas comprendre

l'extrême clarification qu'effectua René Guénon dans ce domaine, et dont nous lui sommes tous humblement redevables aujourd'hui. C'est effectivement avec une rare énergie qu'il s'attaqua à toutes les formes déviées et erronées de l'occultisme, du spiritisme, du théosophisme, formes qui triomphaient alors, et qui prétendaient fallacieusement à une quelconque autorité sur les esprits, en répandant, hélas, des théories dont les effets se font encore sentir avec une évidente nocivité dans les nombreux éléments de la « pseudo-spiritualité » contemporaine.
Ce premier aspect, certes non négligeable, ne saurait cependant résumer à lui seul, loin s'en faut, l'étendue de l'action de René Guénon, d'autant que celle-ci se déploie sur un vaste ensemble de domaines dont l'esprit a bien des difficultés à cerner correctement toute l'immense et, avouons-le, vertigineuse perspective. Il convient donc de poser, comme affirmation première, que René Guénon, en tout cas telle est notre thèse, est un authentique représentant, un témoin au sein du monde moderne, de la Tradition authentique, c'est-à-dire de la « Tradition primordiale ».
Ce rôle, cette « fonction », lui seul peut s'en prévaloir, et ceci sans l'ombre d'un doute. Son oeuvre n'est, à ce titre, en chacun de ses textes, qu'un rappel constant de cette qualification qui lui est propre, sa vie en est

également l'image la plus singulière, la plus probante et en fournit l'exemplaire confirmation. René Guénon est effectivement l'homme d'une seule pensée, d'une seule orientation, il n'en changea à aucun moment, il n'y dérogea à aucun instant. Pour lui rien ne pouvait, du point de vue existentiel, prévaloir sur cette authentique « mission» dont il pressentait bien qu'elle lui avait été, pour de mystérieuses raisons, personnellement confiée. Certes, nous imaginons sans peine ce qu'il peut y avoir de surprenant dans une telle affirmation, mais l'examen sérieux de l'unité visible entre la vie et la doctrine chez René Guénon, ne peut que conduire naturellement à abonder dans ce sens.

Il faut cependant en convenir, rien, du moins en apparence, ne pouvait laisser présager dans les éléments constitutifs de la vie de cet enfant de Blois, né le 15 novembre 1886, dans un milieu catholique, élève de l'école Notre-Dame des Aydes puis du collège Augustin-Thierry, montant à Paris en 1904 pour y préparer sa licence de mathématiques, qu'il aurait à accomplir une mission aussi originale. S'installant dans un petit appartement au 51, de la rue Saint-Louis en l'île, après son mariage en juillet 1912 avec Mademoiselle Berthe Loury, jeune tourangelle amie de la famille, s'occupant d'une nièce âgée de quatre ans, Guénon semble destiné à mener une existence extrêmement sereine, codifiée et réglée. Toutefois, dès sa prise de décision, en 1905, qui lui fit renoncer définitivement à ses études afin de s'immerger complètement dans les milieux occultistes de la capitale, René Guénon pénètre, afin de ne plus jamais le quitter, dans le domaine de la recherche et de la quête métaphysique.

Se faisant recevoir dans tous les écoles à prétention « ésotérique » que Paris pouvait abriter à cette époque (Ordre martiniste de Papus, Rite ancien et primitif de Memphis Misraïm, Église gnostique dont il deviendra même « évêque »), Guénon en ressort avec une connaissance étendue de ce milieu qui recèle le meilleur comme le pire du point de vue spirituel. Un fait mérite d'être souligné, il semble évident que dans ces années où il se nourrit de ses nombreuses découvertes, Guénon a sans aucun doute bénéficié de l'enseignement de maîtres orientaux qualifiés. Il suffit simplement de se pencher un instant sur la dédicace du Symbolisme de la Croix, pour y lire les lignes suivantes: « À la mémoire vénérée de Esh-Sheik Abder-Rahman Elish el-Kebir el-Alim el-Malki el-Maghribi à qui est due la première idée de ce livre », dédicace suivie d'une date: 1329-1349 H., c'est-à-dire 1329 de l'Hégire, soit l'année 1912 du calendrier grégorien, année précisément où Guénon est reçu en Islam sous le nom de Abdel Wahed Yahia (« Serviteur de l'Unique »). Comme on le voit les

grandes orientations de sa vie ont été prises très tôt, ainsi son départ pour le Caire le 20 février 1930, après le décès de sa femme survenu en 1928, ne doit pas être regardé comme une brusque et soudaine modification de sa manière d'être au monde. Ce départ est comme la continuité normale et logique d'une vie entièrement consacrée à l'approfondissement et à l'accomplissement de « l'unique nécessaire »; ce qui explique que s'établissant en Egypte à l'occasion de ce voyage, il s'y fixera à titre définitif jusqu'à sa mort en 1951 de manière à se vouer totalement à cette mission de clarification théorique qui

le caractérisait, tout en se mettant en accord avec la forme « d'être au monde » qui lui était propre et qui lui convenait au plus haut point.

Habité véritablement tout au long de son existence par sa mission doctrinale, René Guénon est donc bien pénétré de cette « fonction », dont l'importance, en ce qui concerne la mise en lumière et la restitution de la métaphysique authentique et de la science sacrée, est incontestablement fondamentale.

Cette fonction de René Guénon, du moins dans son caractère de réaffirmation doctrinale, s'exprime au grand jour avec une étonnante clarté dès son premier ouvrage, Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, publié en 1921, et qui présente en une formulation initiale, toutes les thèses qui feront par la suite l'objet de développements spécifiques. Ce livre est, en effet, une sorte d'authentique profession de foi, un exposé précis des bases théoriques qui serviront de fondement à toute son oeuvre ultérieure. Or, que rappelle Guénon dans ce premier texte? Que nous dit-il qui semblait complètement oublié, même par les meilleurs esprits ? Tout simplement cette vérité majeure qui consiste à comprendre qu'il existe à la source de toutes les traditions de l'humanité, une « Tradition Primordiale » d'origine « non-humaine », dont les principes s' expriment pleinement dans ce qui porte le nom de « Métaphysique universelle ».

&••

Ce rappel, qui a valeur d'énoncé « principiel », à l'origine duquel prend sa source l'ensemble de la pensée de Guénon, est en réalité ce que l'on qualifierait volontiers de « connaissance par excellence » dépassant tous les systèmes et les formes religieuses particulières. À ce propos Guénon dira : « Ce qui est métaphysique, c 'est ce qui ne change pas, et c 'est encore l'universalité de la métaphysique qui fait son unité essentielle, exclusive de la multiplicité des systèmes philosophiques comme de celle des dogmes religieux, et, par suite, sa profonde immutabilité 2. »

II - La perspective métaphysique

On constate sans peine, à l'examen, que cette unité doctrinale ne s'exprima jamais en Occident avec une telle précision, et que, si elle fut connue resta le fait de très petits noyaux ésotériques, par définition extrêmement fermés. Bien sûr la métaphysique fit l'objet au cours de l'histoire occidentale d'une étude attentive, mais fut toujours soumise au point de vue religieux qui prétendait avoir autorité sur elle. Le problème vient en réalité de ce que l'Occident médiéval situa toujours la métaphysique sous la totale dépendance de la théologie.

À la différence de l'Orient, qui offre un accès à l'universalité de la métaphysique quasi « naturellement », l'Occident n'accéda à celle-ci qu'au travers du filtre limité de la religion, c'est-à-dire en réduisant sa véritable dimension par la présence d'un élément sentimental inhérent au domaine religieux exotérique. En effet, ce qui distingue le point de vue métaphysique du point de vue religieux, c'est que ce dernier induit une composante fondamentale dans sa vision, composante qui n'est autre que l'élément sentimental ou affectif qui influence la doctrine en tant que telle, et ne lui donne pas la capacité de

2. René Guénon, Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, Éditions Véga, 1987, pp. 125-126.

pénétrer la substance propre du point de vue métaphysique. C'est pourquoi, comme le rappelle Guénon, l'influence de l'élément sentimental n'est pas uniquement une forte atteinte à la pureté intellectuelle de la doctrine, mais plus encore cette influence « marque en somme, il faut bien le dire, une déchéance par rapport à la pensée métaphysique... 3 ». C'est pourquoi, Guénon nous invite à engager un dépassement théorique, première exigence dans la mise en oeuvre d'un retour effectif aux principes, première condition permettant de passer par delà les formes, par delà l'attachement affectif, afin de parvenir, selon son expression, à la « métaphysique vraie ». Car, la métaphysique pure est, de par son essence, indépendante de toutes les formes, elle se situe intrinsèquement audelà

de tout les revêtements particuliers qu'elle épouse parfois, elle n'est donc ni orientale ni occidentale, elle est universelle. Les formes extérieures sont bien entendu orientales ou occidentales selon les exigences qu'imposent les nécessités contingentes; « mais, sous leur diversité, c 'est un fond identique qui se retrouve partout et toujours, partout du moins où il y a de la métaphysique vraie, et cela pour la simple raison que la vérité est une 4. »

Cette première compréhension étant réalisée, il importe également et parallèlement, de dégager la métaphysique des déterminations réductrices qui ont marqué et jalonné son histoire en Occident. En effet, depuis Aristote, et sa très limitative vision de « l'être en tant qu'être », la métaphysique est identifiée à l'ontologie, or l'être est très loin d'être le plus universel de tous les principes, « ce qui serait nécessaire pour que la métaphysique se réduisit à l'ontologie, et cela parce que, même s'il est la plus primordiale de toutes les déterminations possibles, il n 'en est pas moins déjà une détermination, et toute détermination est une limitation, à laquelle le point de vue

3-Ibid.,ç. 102.

4. René Guénon, La Métaphysique orientale, Éditions Traditionnelles, 1993, p. 5.

métaphysique ne saurait s'arrêter 5. » Nous voyons, comme l'affirme Guénon, qu'il est nécessaire de dépasser l'être, de le dépasser comme limite ultime posée arbitrairement sur la nature de la réalité, et qu'il est même indispensable de passer radicalement outre, d'aborder les rivages de l'au-delà de l'être, et que « c 'est même là ce qui importe le plus 6. »

Incomplète théoriquement, la métaphysique occidentale est, de plus, incapable de proposer un dépassement de l'ordre théorique lui-même, ce qui est fort problématique, puisque « la théorie semble bien être présentée comme se suffisant à ellemême, au lieu d'être ordonnée expressément en vue d'une réalisation correspondante, ainsi qu 'elle l'est toujours dans toutes les doctrines orientales7. » De la sorte, la métaphysique « partielle » que connaît l'Occident, doit impérativement s'ouvrir à la « connaissance supra-rationnelle intuitive et immédia

te 8

. »
Si le domaine de l'intuition intellectuelle est le domaine des principes, c'est qu'il est, en réalité, en contact de par « l'intellect transcendant » avec l'ordre universel. Nous ne sommes plus en présence d'une faculté individuelle, d'un raisonnement humain classique, mais d'une faculté « non-humaine ». Ceci peut d'ailleurs fort bien s'expliquer, car « ce n 'est pas en tant qu'homme que l'homme peut y parvenir ; mais c'est en tant que cet être, qui est humain dans un de ses états, est en même temps autre chose et plus qu 'un être humain ; et c 'est la prise

de conscience effective des états supra-individuels qui est l'objet réel de la métaphysique, ou, mieux encore, qui est la connaissance métaphysique elle-même 9. » Il est donc de la plus

5. René Guénon, Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, op. cit., p. 131.
6. René Guénon, La Métaphysique orientale, op. cit., p. 10.
7.1bid.,p. 13.
8.Ibid.,p. 11.

9. Ibid, pp. 11-12.

haute importance d'effectuer ce dégagement libérateur, de sorte de nous affranchir des liens conceptuels dans lesquels la métaphysique occidentale nous enserre depuis plusieurs siècles, empêchant toute possibilité d'accès à un niveau de compréhension supérieur, niveau débouchant sur la seule perspective qui soit, au fond, logée au coeur de l'entreprise universelle de la véritable métaphysique, la perspective de « réalisation ».

III -Les principes traditionnels

Au regard de ce qui vient d'être dit, nous voyons que la mise en contact avec l'ordre métaphysique universel, place incontestablement l'homme dans l'obligation de s'ouvrir à ce qui le dépasse radicalement, ceci afin d'accomplir ce qui en lui est essentiel, et qui, paradoxalement, est également le moins « humain ». Cette ouverture nécessaire, nous pourrions même dire « vitale », bien que nous soyons évidemment ici dans une perspective autrement plus large que l'étroit domaine de la vie manifestée car il s'agit de la « vraie vie », n'est autre que la découverte des fondements immuables et intemporels, fondements universels qui se présentent à nous dans le cadre de leur application directe sous le nom de « principes ».

Ces principes, René Guénon s'est attaché non seulement à les mettre en lumière, ce qui était déjà une oeuvre immense à l'époque où il a entrepris de le faire, eu égard à l'état de confusion et d'incompréhension qui régnait alors, mais, de plus, s'est employé avec une rare ténacité à montrer comment ils devaient impérativement s'appliquer aux sociétés et aux êtres qui les composent, de manière à ce que l'existence soit en accord avec les lois générales de l'ordre « méta-humain », mais aussi, pour les individus, d'être en mesure de se hisser jusqu'à la hauteur de leur vocation initiale, c'est-à-dire leur permettre d'entreprendre le long chemin de retour à « l'essentiel ».

Les principes traditionnels qui innervaient les sociétés dites

« normales », découlaient du Principe premier et fondateur et,

en effet, fécondés par sa lumière irradiante, fournissaient un corpus de références toutes sous-tendues et orientées vers un identique « centre », toutes ordonnées autour d'un axe stable et cohérent. Les êtres, à ces époques là, ne rencontraient pas cette fracture, devenue, hélas, commune aujourd'hui, entre le sacré et le profane, car la totalité des activités humaines, faits et gestes, étaient placés à l'intérieur d'une unique sphère que nul n'imaginait possible de pouvoir briser. L'unité apparaissait comme évidente, et les lois, règles et modes de vie, qui structuraient la façon dont les groupes humains organisaient et pensaient leurs rapport au monde, et qui régulaient avec une précision exemplaire toutes les étapes principales de l'existence, puisaient largement leurs principes respectifs dans leur intime relation avec le Principe lui-même.

Or, cette belle harmonie et ce juste équilibre se sont profondément rompus, le lien s'est brisé, la relation pour forte qu'elle était, après une lente période d'érosion qui s'est exercée pendant de nombreux siècles, s'est inexorablement dégradée conduisant à cette dramatique rupture que nous subissons violemment à l'époque présente, et dont nous souffrons sans en comprendre le plus souvent la raison, aveuglés par une perte catégorique des éléments référentiels les plus élémentaires.

À ce titre, René Guénon plus qu'aucun autre, est venu nous rappeler le caractère extrêmement dévié, profondément inexact de notre monde actuel. Et il l'a fait non pas en se contentant d'en montrer les carences nombreuses de manière gratuitement descriptive et froidement distanciée, mais en soulignant, avec une insistance que tout observateur impartial ne pourra qu'admettre, que cette déviation avait pour seule origine notre terrible éloignement vis-à-vis du Principe.

Cependant, loin d'en rester à ce constat, Guénon a proposé une « voie », une authentique perspective à ceux qui en pressentaient, consciemment ou inconsciemment, la nécessité.

Introduction

Cette perspective ne consiste pas, loin de là, à entreprendre une quelconque action de « rétablissement » par les moyens classiques, et donc foncièrement malhabiles et inadaptés de l'agir humain, non. Il est bien plutôt question pour Guénon, d'inciter les intelligences à se former à l'aide de la connaissance métaphysique, afin de les rétablir dans cette union perdue avec le Principe de manière à sauver le dépôt traditionnel, et permettre ainsi aux hommes qualifiés, de venir nourrir les temps qui nous succéderont de leur savoir, temps qui verront, car il ne peut en être autrement de par la loi des cycles, surgir l'aube d'un nouvel âge pour l'humanité.

C'est donc d'abord un devoir de préservation, puis de transmission, qui est proposé aux hommes soucieux et inquiets de la présente situation et qui ne peuvent s'y résoudre, devoir que l'on peut résumer par une fonction, celle d'être des effectifs « Gardiens » ; « Gardiens » de l'immense tradition qui contient la connaissance du savoir sacré, « Gardiens » de la longue mémoire des siècles engloutis, « Gardiens » de la sainte Arche où sont placés les secrets et mystères du travail initiatique, « Gardiens » de ce lieu invisible aux yeux de chair mais sensible aux yeux de l'esprit, lieu qui est une « Terre », et même la « Terre » par excellence et définition, puisqu'il s'agit de la « Terre sainte » là où le Principe a en permanence son séjour.

IV - Symbolisme et initiation

Bien évidemment cette entreprise nécessite des moyens adaptés à sa tâche, moyens qui, on s'en doute aisément, n'ont rien à voir avec les moyens profanes dont disposent les modernes. En effet, la restauration des principes, si ambitieux que soit cet objectif, est néanmoins fondé sur une conviction certaine, c'est que le sens, qui est le témoignage concret de la « présence » du Principe, peut être oublié, nié, combattu et rejeté, mais il ne disparaît complètement jamais. Certes difficilement accessible à notre époque, de par les conditions que

nous venons d'exposer et que Guénon avec un rare talent démonstratif a largement mis en lumière, il n'en demeure pas moins bien réel et vivant, habilement et subtilement dissimulé sous le voile des symboles. Ce qui signifie, concrètement, qu'il est tout à fait possible, sous certaines conditions bien évidemment, de se mettre dans un premier temps à l'écoute des symboles, étape préparatoire avant de se mettre à leur école pour pouvoir accéder, enfin et surtout, dans l'intimité du sens qui débouche sur le Principe.

Si on y réfléchit un instant, on s'aperçoit rapidement que si l'immense fleuve du savoir ancestral a pu jusqu'à nos jours se frayer un chemin, c'est aux symboles qu'il le doit, c'est grâce à eux qu'ont pu être transmis les enseignements les plus fermés, et parallèlement s'éveiller l'esprit de ceux qui pressentaient qu'il y avait derrière l'immédiate et par trop horizontale réalité, un domaine bien plus ample introduisant à des états que l'on peut sans peine qualifier de supérieurs tant ils dépassent le bien trop commun niveau existentiel, niveau limité qui prétend bruyamment et par aveuglante tromperie être le seul et unique qui soit.

Le pouvoir des symboles est à première vue un pouvoir de l'évocation, ce qui d'ailleurs est parfaitement juste, mais ce pouvoir d'évocation n'est en fait qu'une simple étape vers quelque chose de plus essentiel puisqu'il s'agit de la rencontre avec le fondement principiel présidant à l'origine même de tout ce qui est. Cette vérité René Guénon a voulu la rappeler avec force, ne ménageant pas ses efforts pour que soit compris le sens réel des symboles, et que l'attention la plus exigeante s'exerce à l'égard de ces vestiges prestigieux de la « Tradition primordiale », de l'authentique métaphysique.

La mise en oeuvre d'une perspective traditionnelle effective doit donc passer, obligatoirement, par la science des symboles, cette « science sacrée » qui seule est capable d'introduire l'être dans l'intimité du Principe. Il en va, concernant cette question,

bien évidemment de la préservation de l'antique sagesse, mais surtout du maintien de la capacité libératrice qui spécifie l'être humain au sein de la création universelle.

Or cette capacité libératrice exige et réclame, pour qu'elle puisse s'épanouir effectivement, la réception d'une « influence spirituelle », fondement préalable initial à la mise en chemin de l'être sur la « voie », et à l'approfondissement de cette science sacrée véhiculée par le symbolisme. Cette « influence spirituelle », de nature ésotérique, n'est pas simplement de l'ordre du nécessaire, elle relève de l'indispensable puisqu'elle seule

est en mesure de conférer les qualifications initiatiques qui permettent d'aborder le domaine des vérités supérieures et d'entreprendre la mise à mort du vieil homme en vue de la « Délivrance ». Cette analyse, que Guénon effectua très tôt, et qu'il exprima relativement rapidement dans l'écriture de son oeuvre, tout en l'ayant intensément mis en pratique personnellement pour ce qui concerne sa propre recherche, implique une évidente conséquence, celle de se poser la question de savoir, très concrètement, quelles sont les structures légitimement qualifiées pour conférer la « transmission initiatique » requise afin de s'engager sérieusement sur une voie spirituelle, du moins pour ceux qui en ressentent la nécessité? Nous connaissons aujourd'hui la souveraine réponse de René Guénon sur ce sujet, réponse qu'il fut le premier à formuler avec une telle rigueur de précision, en explicitant les critères objectifs qui s'imposaient en cette matière, c'est-à-dire, pour l'Occident, sa reconnaissance de seulement deux organisations

légitimes détentrices d'une chaîne initiatique ininterrompue : le Compagnonnage et la Franc-Maçonnerie.

Si cette réponse avait l'immense mérite de poser clairement les possibilités réelles qui existaient, elle faisait parallèlement surgir une foule d'interrogations compréhensibles, de par l'état de dégradation extrême dans lequel se trouvaient ces deux institutions à l'époque.

Ceci explique la raison de l'ouverture vers l'Orient, que Guénon considéra être devenue vitale et indispensable, Orient qui, sur ce sujet, possédait encore des maîtres authentiques, et surtout une tradition beaucoup moins affectée par le monde moderne que celle de l'Occident, Orient qui représentait incontestablement une « chance » afin de réveiller les germes de la pratique spirituelle largement plongée dans le sommeil de l'oubli le plus profond dans nos contrées.

V -Orient et Occident

C'est donc dans cette optique particulière qu'il faut considérer l'attitude de René Guénon, et regarder son intérêt pour l'Orient non pas comme l'effet d'une banale curiosité, ou d'un trivial désir d'exotisme, mais, bien au contraire, y percevoir le sens d'une volonté d'aller puiser à la source encore vive de la Tradition, de manière à redonner aux occidentaux les moyens effectifs de mettre en oeuvre une authentique quête spirituelle digne de ce nom ; ce qui signifie une quête fondée sur des bases réelles et des méthodes éprouvées capables de conduire l'être à la « réalisation ».

On mesure sans doute mal à notre époque actuelle, l'intense effort, les nombreuses recherches, et l'originalité foncière qu'une telle déclaration impliquait. Ce qui est certain, c'est que cet important courant de « ressourcement » auprès de l'Orient est indéniablement, pour sa plus grande part, c'est-à-dire sa part doctrinale et théorique, entièrement redevable aux travaux de René Guénon. En effet Guénon n'invitait pas à une connaissance superficielle ou érudite, comme des générations d'orientalistes en ont donné l'exemple en effectuant des études distanciées, conservant une attitude de pure et froide observation, il préconisait de se mettre sincèrement et réellement à l'école de l'Orient, de se laisser instruire et de s'ouvrir aux doctrines pour pouvoir ensuite pénétrer au coeur des arcanes de la tradition métaphysique authentique, de la métaphysique intégrale, de retrouver, par la pratique sincère des « voies »

séculaires, les principes de la métaphysique véritable. Guénon affirmait, ajuste titre, qu'il était temps de sortir du champ limité des conceptions étroites qui nous rendent aveugles vis-à-vis des trésors de la pensée que l'Orient peut nous transmettre, il pressentait les immenses possibilités qui pouvaient surgir d'un état d'esprit renouvelé et transformé par la connaissance traditionnelle. S'engageant lui-même intégralement dans cette démarche, Guénon a pu en mesurer l'effectif enrichissement doctrinal, comme il en vérifia les bénéfiques effets spirituels, ce qui explique d'ailleurs l'assurance avec laquelle il exposa son discours, et l'impressionnante certitude qui se dégage encore de l'ensemble de ses textes.

L'exemple de René Guénon est à cet égard précieux, non qu'il soit à considérer comme devant être imité dans le détail et la forme, mais il doit servir de guide et d'orientation pour les êtres désireux de retrouver le sens et le coeur de toute spiritualité digne de ce nom. Se tournant vers le Moyen-Orient, l'Inde ou la Chine, Guénon y a puiser aux sources les plus essentielles, s'est instruit des enseignements les plus vénérables, fut attentif aux méthodes les plus dignes de respect.

Plus qu'aucun autre, Guénon a parfaitement perçu que de l'Orient nous provenait une lumière qui nous faisait défaut, qu'il convenait donc de se disposer à en recevoir la précieuse communication de manière à redonner vie à l'authentique intellectualité. « En déclarant hautement, écrivait Guénon, que c 'est en Orient que la connaissance intellectuelle pure peut être obtenue, tout en s'efforçant en même temps de réveiller l'intellectualité occidentale, on prépare, de la seule manière qui soit efficace, le rapprochement de l'Orient et de l'Occident10. » Ce rapprochement souhaitable fit l'objet de tous les efforts de Guénon, et il doit, aujourd'hui encore, être regardé comme devant être poursuivit avec détermination et constante. Certes, il ne sera pas possible de retrouver immédiatement, grâce aux diverses initiatives d'ouvertures ou aux

10. René Guénon, Orient et Occident, Éditions Véga, 1947, p. 166.

entreprises de rapprochements, les fondements essentiels de la tradition occidentale, cette dernière ayant malheureusement subi une altération et une dénaturation trop profondes qui bloqueront pour une longue période les tentatives de rétablissement. Mais il est envisageable, entre l'Orient et l'Occident, de pouvoir parvenir à un accord sur les principes essentiels en se fondant sur le caractère universel de la métaphysique intégrale, et c'est là ce qui importe le plus.

VI - Un monde en crise

Comme nous le constatons, René Guénon n'est pas simplement un érudit, un homme de pur savoir, il incarne l'image même tout au long de son existence, de la mise en oeuvre de l'ouverture fondamentale en direction de la Tradition. Il est concrètement allé, dans toutes les formes qu'a pu prendre son activité, à la rencontre de la Tradition universelle vivante, et en a fait le sens de la « voie » de retour aux principes qu'il jugeait urgent d'entreprendre en cette fin de l'âge sombre (Kali-Yuga). En cela, d'une certaine manière, consiste l'immense apport de René Guénon ; son invitation n'est pas un appel courtois, une proposition frileuse et timide, elle se situe dans l'ordre de l'impératif car la situation l'impose et l'état de dégradation intellectuelle et de dégénérescence spirituelle est fort avancé

en Occident. Il existe donc un risque qui est celui de voir ce même Occident, après avoir perdu toute forme de contact avec la Tradition, répandre sur l'ensemble du globe son redoutable matérialisme, sa mentalité dénuée de tout rapport à la transcendance, et contribuer à instiller, dans des régions fort heureusement encore détentrices aujourd'hui d'un rattachement traditionnel réel, les germes de la modernité capables de ravages irréversibles et de pertes aux conséquences incalculables du point de vue du savoir sacré.

La civilisation occidentale a rompu tous les liens qui maintenaient en son sein un certain contact avec « l'ordre intellectuel », ordre qui distingue les sociétés traditionnelles de par

la place centrale qui lui est réservée au sein de la structure hiérarchique composant la pyramide des institutions humaines. Ordre qui domine, dans ces sociétés que l'on peut qualifier de « normales », tous les intérêts particuliers ou généraux de différentes natures qui ont tendance à entraîner les individus vers la dispersion frénétique, ordre, qui régit l'ensemble des activités de toutes les branches et secteurs du corps social. Tous les ponts qui jusqu'alors avaient permis l'approche et l'étude de la connaissance sacrée ont été renversés, la rupture brutale a été consommée avec le « mystère », divisant violemment le monde moderne, et ce pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, entre un domaine profane de plus en plus envahissant et un domaine sacré de plus en plus réduit.

Dévoré par l'individualisme, ravalé au triste rang de mécanique finalisée, vidé de toute dimension spirituelle effective, l'homme moderne est une erreur, et qui plus est une erreur dangereuse car il a l'incroyable prétention de se poser comme un modèle de référence, de s'offrir aux regards comme une image digne d'imitation, un statut auquel tous doivent accéder, et pour cela déploie toute la puissance de son industrie, utilise la totalité de ses moyens économiques, inonde le monde de ses fausses valeurs par l'intermédiaire de sa machine médiatique de façon à parvenir à ses fins. Par delà la folie dévastatrice de ce type de comportement, de cet « envahissement occidental », est en jeu l'existence même et la pérennité des principes, et il est peu de dire que nous sommes au carrefour, à la croisée d'un moment charnière.

Nous pouvons, en toute et légitime raison, être persuadés que la crise de la civilisation ne pourra pas devenir, ne pourra pas se transformer en une hypothétique « civilisation de la crise », et ceci tout simplement parce que l'on ne construit pas sur des ruines, qu'il est impossible de bâtir quoi que ce soit de durable sur ce qui s'effondre. En effet, le non respect des équilibres, la « désorientation généralisée », l'aveuglement vis-à-vis des lois spirituelles les plus évidentes, tout cela ne peut que conduire à

un choc terrible, à un évident chaos dont nous percevons, et goûtons quotidiennement les ameres prémisses.

Mais une raison supérieure doit nous permettre de voir l'ensemble de ces inquiétants phénomènes avec une certaine distance, doit nous inciter àconsidérer les événements actuels en les replaçant dans le cadre du mouvement général de l'ordre du monde lui-même, comme étant la conséquence de l'inévitable développement des différents cycles ou âges de l'humanité (Manvantaras). Dès lors, loin de sombrer dans une sorte de pessimisme morbide, de désespoir inconsolable, il est nécessaire de situer toutes ses préoccupantes données en les reliant à la perspective eschatologique, à la doctrine des cycles, qui seules nous donnent les moyens d'exercer une compréhension approfondie, une compréhension plus fine, ne s'arrêtant pas à une lecture superficielle et immédiate inapte à pouvoir fournir une vue significative des choses.

VII -Conclusion : Accomplir « l'OEuvre » de la Tradition

Le texte du Vêda, un des plus anciens que possède l'humanité et qui, à ce titre, est considéré comme étant doté d'une incontestable autorité de par son caractère « non-humain » (apau-rushêya) puisque nous ignorons qui en furent les auteurs, nous apprend que le temps mondain se partage en quatre périodes, quatre âges, et que nous nous situons précisément à la fin de la dernière de ces quatre périodes que l'on désigne sous le nom « d'âge de fer » ou Kali-Yuga. Dans cette période finale où tout semble bouleversé, et l'est effectivement, l'éloignement du « Centre », la distance par rapport au « Principe » se font sentir de la manière la plus vive, et sont vécus très douloureusement par les êtres qui, durement, subissent cette situation de délaissement, de perte du sens et de désorientation aiguë.

Néanmoins les signes ne manquent pas confirmant que plus on s'éloigne de la source, plus celle-ci disparaît à la vision directe et semble se trouver à une distance infranchissable, plus

en réalité elle se fait intérieure et se rend présente dans son absence. État que l'on peut qualifier bien évidemment de paradoxal, mais qui, au coeur de ce paradoxe, nous délivre le plus secret des enseignements, le plus subtil des « mystères » de la métaphysique véritable, à savoir que de manière ultime rien ne change, que tout est toujours au sein de l'Unité, que rien n'a jamais été séparé un seul instant de la parfaite plénitude, que l'Axe n'a jamais quitté son Point originel, et que nous sommes, depuis toujours et pour toujours, reliés et unis au Centre.

Puisque rien ne peut subsister en dehors du Principe, que les livres du Vêda nomme « Brahma » c'est-à-dire « Celui qui est au-delà de toute détermination ou qualification », tout, absolument tout a son fondement et sa réalité en son sein, même le chaos. Cette vérité essentielle n'est pas une simple formule de langage, ou un artifice argumentaire, et Guénon nous a justement rappelé que la connaissance de ceci n'a pas pour vocation de rester lettre morte, de servir à la pure spéculation abstraite, mais doit nous amener à nous engager sérieusement dans l'ascension du « Mont du silence », de cesser d'être attentif aux séductions trompeuses du monde de l'illusion, et d'écarter sans crainte le voile qui couvre l'essence de la Vérité. À ce titre, l'OEuvre de René Guénon doit être regardée comme une formidable entreprise de clarification symbolique et doctrinale, afin de conduire effectivement au « réveil » de l'être, ceci de manière à ce qu'il décide d'effectuer l'indispensable travail de transformation en vue de sa « Délivrance ». La Tradition est la Tradition vivante, c'est-à-dire qu'elle se délivre comme un savoir, une connaissance, et se transmet comme un travail, une oeuvre à accomplir, tel est le sens de la « voie » initiatique réelle.

L'être conscient de la situation dans laquelle le plongent, bien malgré lui, les déterminations de la manifestation, est donc dans l'obligation d'effectuer le travail de la « Tradition », le souverain travail nécessaire afin de revenir au « Centre », de retourner au point immobile, là où sont harmonisés les con

traires, où s'équilibrent les antagonismes ; de gravir pas après pas l'échelle des « états multiples de l'être » en direction des états supérieurs. De se diriger intérieurement vers le « Centre immuable », là où règne la « Grande Paix » (Es-Shekînah), et de réaliser ainsi « l'Extinction de l'Extinction » (Fanâ el

fanâi), l'union finale, c'est-à-dire la « réintégration » au Principe, qui est le seul but qu'il convient de poursuivre, et l'objectif unique auquel il importe d'oeuvrer car c'est « l'OEuvre » en tant que telle, l'aboutissement ultime des « Grand Mystères ».

AVERTISSEMENT

Les ouvrages de René Guénon ont fait l'objet, depuis de nombreuses années, de rééditions multiples chez différents éditeurs, ce qui a inévitablement entraîné, hélas, de grands écarts dans la présentation des textes, rendant quasiment impossible une indication fiable et précise des extraits cités au moyen de l'identification numérique des pages que l'on utilise en général comme méthode de référence. De ce fait, chaque terme développé dans ce dictionnaire, renvoie donc, en fin d'article, dans un premier temps au titre de l'ouvrage de Guénon, puis au numéro du chapitre correspondant et, ensuite, à son nom, permettant ainsi au lecteur de se reporter immédiatement et aisément, grâce aux indications fournies, au texte en question en procédant lui-même à une recherche qui présente l'avantage de pouvoir être effectuée dans les différents livres, et ce quelle que soit leur date de publication et leur édition.

Les noms, au sein des textes, qui sont suivis d'un astérisque (*), renvoient à un thème faisant l'objet d'une entrée à part entière dans l'ouvrage, entrée qui peut être consultée en tant que telle, c'est-à-dire de manière indépendante et spécifique. Par ailleurs, l'indication « Voir », située après chaque définition, signale une ou plusieurs entrées dont le sens complète ou fait écho au terme qui vient d'être abordé.

Les textes et les écrits originaux de René Guénon, lorsqu'ils sont parfois cités sous forme d'extraits dans le développement explicatif d'un terme, sont, en caractères normaux, présentés entre « guillemets », afin de pouvoir être correctement identifies par le lecteur. La référence de ces extraits, sauf exception

particulière extrêmement rare, est toujours donnée en fin d'article par l'intitulé spécifique des ouvrages et l'indication correspondante des chapitres.

Par ailleurs, les citations des écrits de la Tradition universelle, (Vêda, Tao-te-king, Bhagavad-Gîta, Évangiles, Qoran, etc.), figurent également entre « guillemets », mais de plus sont imprimées en italiques, de manière à ce que ces extraits soient bien distingués et mis en valeur à l'intérieur du texte, de par leur évidente et incontestable autorité.

Enfin, les noms d'origine étrangère, dont René Guénon faisait un large usage dans ses ouvrages, et en particulier les termes arabes, chinois, grecs, hébreux, latins ou sanskrits, sont, en règle générale, dans le corps du texte, imprimés en italique (ex: Atmâ, Brahma, Prakriti, etc.) et selon la translitération propre utilisée par Guénon lui-même dans ses écrits, indépendamment bien évidemment des translitérations utilisées « normativement » aujourd'hui par les orientalistes, et ce de manière à pouvoir être distingués aisément à l'intérieur des écrits originaux. Lorsqu'ils constituent une entrée à part entière dans le présent dictionnaire, il sont toujours suivis de parenthèses à l'intérieur desquelles est clairement indiquée leur origine particulière, exemple: KSHÊTRA (sanskrit), pour un terme sanskrit.

A

ABEL.

Voir Caïn et Abel.

ABSOLU. La compréhension de l'Absolu est, très certainement, l'une des principales bases fondamentales, dont l'acquisition est indispensable à toute approche véritable de la connaissance métaphysique. Bien évidemment, selon René Guénon, il n'est pas possible de fournir une définition de ce qui, par principe, ne se laisse pas définir, qui est donc indéfinissable, indicible, « inexprimable* ». Toutefois, il n'est pas interdit, bien au contraire, de s'interroger sur une notion éminemment centrale au sein de la perspective spirituelle qui caractérise la voie* traditionnelle conduisant à la réalisation*.

Nous remarquerons cependant, préalablement,

que René Guénon n'emploie
que très rarement l'expression
« Absolu » pour indiquer ce qui chez
lui est plutôt signifié sous le nom
d'Infini*, de Possibilité*, ou même
de Tout*. Rajoutons, à toutes fins
Miles, que Guénon distingue l'Absolu,
ou la Possibilité, de l'Être*, qui

n'est qu'une forme extrêmement
limitée de détermination*. En effet,
L'Absolu ne peut être une partie de

quelque chose, « l'Universel » ne
saurait être enfermé ou compris dans
quoi que ce soit.
L'Absolu ne peut être caractérisé que
par l'Infini, car n'étant limité par
rien, il ne laisse rien en dehors de lui.
La particularité de l'idée d'Absolu
impose donc, qu'elle ne puisse être
exprimée que par des termes de
formes négatives, et ceci dans la
mesure où le langage*, ainsi que
toute affirmation positive, est forcément
« objectifiante », donc limitée.
À ce titre, l'Absolu étant insaisissable
en dehors de ses attributs*, seul
l'usage de la négation*, exercée sur
la détermination et la limitation*
peut, d'une certaine manière, rendre
sensible la dimension authentique de
« l'Absolu ».

(Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues, ch. VIII, « Pensée
métaphysique et pensée philosophique
».)

Voir Brahma, Infini, Négation, Origine.

ACHINTYA (sanskrit).
Voir Principe.

ABHISAMBHAVA (sanskrit). Ce
terme sanskrit, signifiant « transmu

tation », est employé à propos de « l'agrégation* », ou plus exactement de « l'intégration » d'un individu à une communauté traditionnelle. On parle également, lors de cette assimilation organique, d'une transformation qualitative dans les éléments

subtils de l'individualité*.

(Aperçus sur l'Initiation, ch. XXIII,

« Sacrements et rites initiatiques ».)

Voir Baptême, Samskâra.

ACACIA. Par delà le sens bien connu de l'Acacia en Maçonnerie*, Guénon fait remarquer que beaucoup de plantes qui jouent un rôle symbolique important sont des plantes épineuses, comme la rose, le chardon ou l'acanthe. Les épines, ainsi que les autres pointes, évoquent l'idée d'un sommet ou d'une élévation, et elles peuvent également, dans certains cas tout au moins, être prises pour figurer les rayons lumineux. Le symbolisme* chrétien de la couronne d'épines (qu'on dit être des épines d'acacia), rajoute Guénon, se rapproche par là d'une façon que certains trouveront peut-être inattendue, mais qui n'en est pas moins réelle et exacte, de la couronne* à rayons. Guénon rapporte également que dans diverses régions, les menhirs sont désignés sous le nom « d'épines » (de là en Bretagne et ailleurs, des noms de lieux comme la Belle-Épine, NotreDame-de-1'Épine, etc.). Or, le symbolisme du menhir, comme celui de

l'obélisque et de la colonne*, se rapporte au « rayon solaire » en même temps qu'à « l'Axe du Monde* ». On voit donc ici, toute l'étendue et la dimension réelle de l'image véhiculée

par l'Acacia.
(Symboles de la Science Sacrée, ch. XXVIII, « Le symbolisme des cornes ».)

Voir Aiguille, Couronne, Fleur.

ACTION. Selon René Guénon, l'action ne peut avoir de conséquences que dans le domaine de l'action, son efficacité s'arrête précisément où cesse son influence. L'action ne peut donc avoir pour effet de libérer de l'action et d'obtenir la « Délivrance* ». Une action quelle qu'elle soit, ne peut, tout au plus, conduire qu'à des réalisations partielles. Suivant en cela Shankarâchârya, qui affirmait qu'il n'y a point d'autres moyens d'obtenir la Délivrance complète et finale que par la Connaissance*, Guénon pensait que l'action était insuffisante pour combattre l'Ignorance* (avidya). Seule la connaissance est de nature à véritablement dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'Illusion* (maya*).
Même si une considération sur la complémentarité de l'action et de la contemplation* apparaît parfois dans les écrits de Guénon, il n'en reste pas moins que la spécificité de la supériorité de la contemplation sur l'action est toujours, et invariablement, souli

gnée chez lui. C'est d'ailleurs pourquoi, affirmait-il, l'Orient*, qui conserve une dimension contemplative importante (et tout particulièrement l'Inde), possède une incontestable supériorité à l'égard de notre civilisation de l'agir permanent.
Même s'il ne subsiste aujourd'hui que des foyers contemplatifs assez faibles numériquement en Orient, la puissance spirituelle n'étant nullement basée sur le nombre, la pratique de la contemplation leur confère un indéniable pouvoir bien supérieur à celui de l'action. Retenons donc que

l'action, qui appartient au monde du changement, ne peut avoir son principe en elle-même, toute sa réalité est reçue d'un Principe qui est audelà de son domaine, domaine qui relève d'ailleurs uniquement de la seule connaissance.
(La Crise du Monde Moderne, ch. III, « Connaissance et action ». Autorité Spirituelle et Pouvoir temporel, ch. III, « Connaissance et action ».)

Voir Connaissance, Karma, Maya, Morale, Quiétisme.

ACTIVITÉ. La notion « d'Activité » occupe une place importante au sein de l'argumentaire métaphysique guénonien, et ce d'autant que sa perception est loin d'être évidente,
Puisque bien trop souvent ramenée en Occident* au simple déploiement de

«l'Agir », à la mise en oeuvre du mouvement considéré comme unique

moyen pour intervenir sur la réalité*. C'est pourquoi, Guénon distingue « l'Activité différenciée » qui, dans l'état individuel humain, prend la forme de l'action* au sens classique du terme, de la forme subtile du « non-agir* » qui est dominante dans le « non-manifesté ». « L'Activité » doit donc être comprise à la lumière de cette double acception. Ainsi, en parlant de « l'Activité du Ciel », dans son rapport au Centre*, en tant que point de synthèse de tous les contraires, appelé par la tradition extrême-orientale « l'Invariable

Milieu* », lieu de l'équilibre parfait, centre de la « roue cosmique* », Guénon nous dit que ce « Centre » dirige toutes choses par son « activité non-agissante » (wei wou-wei*), qui, bien que «non-manifestée», ou plutôt parce que non-manifestée, est en réalité la plénitude de l'activité, puisque c'est celle du Principe* dont sont dérivées toutes les activités particulières; c'est ce que Lao-tseu

exprime en ces termes : « Le Principe
est toujours non-agissant, et cependant
tout est fait par lui.»
Par ailleurs, traitant de Purusha*
c'est-à-dire l'Absolu*, ou la « Conscience*
pure », Guénon signale que
c'est sous le pouvoir de son action,
ou de son Activité « non-agissante »,
qu'est déterminé tout ce qui est production
substantielle au sein de
Prakriti*, le monde ou la matière.
Il rappelle également, que sur ce
point Aristote a eu raison d'affirmer

que le premier moteur de toutes choses (ou principe du mouvement), doit être lui-même immobile, ce qui revient à dire que le principe de toute action doit être « non-agissant ». La véritable Activité est donc beaucoup plus proche de l'équilibre des contraires, de l'immobilité sereine, que de toute forme de tension unipolaire qui est, fondamentalement, par son incomplétude, inapte à réaliser l'har

monie universelle.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La Résolution des oppositions », ch. XIII, « Signification de l'Axe vertical; L'Influence de la volonté du

Ciel ». Les Etats Multiples de l'Etre, ch. XVIII, « Notion métaphysique de

la liberté ».)

Voir Autorité Spirituelle.

ADAM (hébreu).

Voir Terre.

ADAM QADMON (hébreu).
L'Adam Qadmon n'est autre que l'Homme Universel* (en arabe Elinsânul-kâmil*). Selon la tradition de la Kabbale* hébraïque, c'est de la fragmentation du corps de l'Adam Qadmon, qu'a été formé l'Univers avec tous les êtres qu'il contient, de sorte que ceux-ci sont comme des parcelles de ce corps primitif, et que leur « réintégration » dans l'Unité* apparaît comme la reconstitution même de l'Adam Qadmon.
En ce sens, explique Guénon, la réin

tégration dans « l'état primordial*» qui est aussi l'état « adamique », est comme une figure de la réintégration totale et finale, bien qu'elle ne soit en réalité, rajoute-t-il, qu'une étape sur la voie* qui mène à celle-ci. (Symboles de la Science Sacrée, ch. XLVI, « Rassembler ce qui est épars ».)

Voir Homme Universel.

ADHIDEVAKA (sanskrit).
Voir Macrocosme.

ADHIKÂRÎ (sanskrit). Ce nom désigne, en sanskrit, ceux qui sont intellectuellement qualifiés, les êtres capables de tirer un profit véritable de l'enseignement de la « Science sacrée* ».

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta ».)

Voir Qualification.

ADHYÂMIKTA (sanskrit).

Voir Microcosme.

ÂDITYAS (sanskrit). Au nombre de douze, les Âdityas sont les membres du Cercle Intérieur de l'Agartha*. Les Âdityas, c'est-à-dire issus d'Âditi ou « l'Invisible », ou encore « l'espace sans limite » ont pour chef Varuna. Les douze Âdityas sont- Dhâtri, Mitra, Aryaman, Rudra, Varuna, Sûrya, Bhaga, Vivaswat,

Savitri, Twashtri, Vishnu*. On peut considérer que les Âdityas sont les manifestations d'une essence* unique et invisible devant apparaître simultanément à la fin du présent

cycle*, ils retourneront alors à « l'Unité* essentielle » et primordiale, qui constitue leur nature commune originelle.

(Le Roi du Monde, ch. IV, « Les Trois fonctions suprêmes ».)

Voir Dêva, Nature primordiale, Soleil, Unité.

ADWAITA (sanskrit). À proprement parler, ce terme sanskrit se traduit par « non-dualité », il spécifie également un des aspects de Brahma* en tant que Suprême, non caractérisé, donc inconditionné. Le Principe* Suprême désigné comme Brahma peut seulement être dit « sans-dualité », car étant au-delà de toute détermination*, même de l'Être* qui est la première de toutes, il ne peut être caractérisé par aucune attribution positive : ainsi l'exige son infinité, qui est nécessairement la Totalité* Absolue, comprenant en soi toutes les possibilités. Il ne peut donc rien y avoir qui soit en dehors de Brahma, car cette supposition équivaudrait à le limiter, C'est pourquoi il est dit « sans-dualite ». À ce stade situé bien au-delà de l'Être, on ne peut plus parler de distinction, même principielle, bien qu'on ne puisse pas davantage dire

qu'il y a confusion; on est, dit

Guénon, au-delà de la multiplicité, mais aussi au-delà de l'Unité*. Dans l'absolue transcendance de cet état suprême, aucun de ces termes ne peut plus s'appliquer, même par transposition analogique, et c'est pourquoi l'on doit avoir recours à un terme de forme négative, celui de « non dualité » (adwaita) étant le plus approprié et le moins inexact, pour pouvoir le désigner. Guénon tiendra toujours à bien préciser que cette « non-dualité » ne doit pas être confondue avec le « monisme » qui, quelle que soit sa forme est, comme le « dualisme* », d'ordre simplement philosophique et non métaphysique. De même il n'y a rien de commun entre le « non-dualisme

» et le « panthéisme* », et ceci d'autant plus que ce dernier terme est souvent connoté d'un certain « naturalisme » proprement anti-métaphysique.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. XIV, « Le Vêdânta ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXII, « La Délivrance finale ». Les États multiples de l'être, ch. V, « Rapports de l'unité et de la multiplicité ».)

Voir Brahma, Métaphysique, Multiplicité, Non-Être, Réalisation, Unité,

Vêdânta.

ADWAITA-VÂDA (sanskrit) Littéralement « doctrine de la non-dualité », qui se fonde sur les enseignements du Vêdânta*, enseignement

exposé pour notre période historique
par le maître indien Shankara (VIIIe
siècle). Cette doctrine*, qui n'a aucun
équivalent en Occident*, met en
lumière le caractère illusoire des distinctions
que l'on croit effectives au
sein de la réalité*.
Elle permet donc de découvrir la
véritable identité* de chaque chose et
chaque être, et surtout d'en comprendre
la « non-différence » essentielle
d'avec le « Soi* ». Cette vision de
l'Unité*, qui caractérise la « doctrine
de la non-dualité », permet à l'homme
spirituel d'éprouver sa commune
nature avec Brahma*, selon la
célèbre formule, bien trop souvent
incomprise en Occident dans son
sens authentique, qui ne laisse pourtant
absolument rien subsister d'individuel
dans son expression : « Je suis
Brahman » (aham brahmâsmi). On
notera d'ailleurs que cette formulation
est comparable en autorité, selon
René Guénon, à la Shahâda* de
l'Islam* : « Il n'y a pas de divinité si
ce n'est la Divinité. »
Lorsque cette expérience transformatrice
de la « non-dualité » est éprouvée
concrètement, expérience métaphysique
rigoureusement parlant
comparable à nulle autre, elle conduit
à la connaissance* ultime de la nondifférence
de chaque créature ou
phénomène en Brahma. Elle unifie
radicalement au sein de la Plénitude
Absolue, qui ne comporte plus d'altérité
ni de différence, car rien ne peut
se trouver en dehors de l'Infini*.

(Cette doctrine qui marque de son
empreinte toute la pensée de René
Guénon, est plus particulièrerneiï
développée dans les ouvrages su
vants: Introduction générale à l'étude
des doctrines hindoues. L'Homme
et son Devenir selon le Vêdânta. Les

Etats Multiples de l'Etre. Le Symbolisme de la Croix.)

Voir Doctrine, Infini, Métaphysique Soi, Vêdânta.

AGARTTHA (sanskrit). Centre* initiatique mystérieux, véritable « Centre du Monde* », dirigé selon la Tradition* par un chef spirituel le « Brahmâtmâ ». Guénon rapporte, que le premier en Occident* à avoir fait mention de l'existence de ce « Centre » mystérieux, fut Saint-Yves d'Alveydre, dans son ouvrage posthume publié en 1910, « La Mission de l'Inde ». Antérieurement au Kali-Yuga* (âge de fer), l'Agarttha s'intitulait Paradésha, du sanscrit « Contrée Suprême », lieu considéré comme le « Coeur du Monde* ». Ce « Centre » était alors visible, cependant, à notre période actuelle d'obscurcissement et d'inversion, tout lien conscient a fini par être rompu avec l'Agarttha, ce qui, pour Guénon, est le sens même de la perte de la Tradition*. On doit donc, au sujet de l'Agarttha, parler d'un « Centre » caché, plutôt que véritablement perdu, d'autant qu'il n'est pas perdu pour tous, et que certains possèden

encore intégralement le contact avec ce pôle spirituel, ce qui signifie qu'il est toujours possible, sous certaines conditions bien évidemment, d'en retrouver le chemin dans le mesure où le cherchant effectue sa quête en respectant les règles qu'il convient de suivre dans cette entreprise. Règles qui n'ont qu'un objectif, parvenir à s'harmoniser sur un type de vibrations aptes à éveiller « actions et réactions concordantes », susceptibles de manifester une communication réelle avec le « Centre Suprême ». Toutefois, plus on avance dans le Kali-Yuga, plus l'union avec l'Agarttha est rendu difficile, le

« Centre » devenant lui-même encore plus caché et fermé.

Lorsque finira notre période, achevant la fin de ce « Manvantara *», la Tradition, par son « Centre », sera de nouveau manifestée, l'humanité retournant alors à sa condition originelle première, c'est-à-dire « l'État primordial* ».

(Le Roi du Monde, ch. I, « L'Agarttha en occident », ch. VIII, « Le Centre Suprême caché pendant le Kali-Yuga ».)

Voir Coeur, Luz, Paradis.

AGATHODAIMON (grec). Ce nom, rattaché au symbolisme* du serpent envisagé sous son aspect bénéfique, semble s'appliquer à

Seth, fils d'Adam* Agathodaimon ou encore Kako-daimôn, est égale

ment identifié à Kneph, représenté par le serpent en connexion avec « l'Oeuf du Monde* ».

(Formes traditionnelles et cycles cosmiques, IV, « Le tombeau d'Hermès ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXX., « Renversement des symboles. »)

Voir Seth.

ÂGES. La Tradition, tant dans son expression indienne que grecque ou latine, considère qu'il y a quatre âges principaux, respectivement l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze et l'âge de fer. L'Inde donna le nom de Yugas à ces quatre périodes, formant un cycle* complet (Manvantara), respectivement: Krita-Yuga ou Satya-Yuga, Trêtâ-Yuga, Dwâpara-Yuga et Kali-Yuga (l'Âge de fer). Les conditions de la période actuelle, période considérée comme étant celle du Kali-Yuga, font que la très grande majorité des hommes s'attachent à l'action* et au sentiment, ce qui ne peut les conduire, hélas, au-delà de

leur individualité*, et donc leur interdire l'accès à l'état suprême inconditionné.

Ces quatre Âges, qui correspondent aux différentes phases que traverse l'humanité, marquent un éloignement progressif à l'égard du Principe* (c'est-à-dire de l'Unité*, et de la Tradition primordiale*), éloignement allant d'ailleurs en s'accélérant à mesure que les temps avancent.

Formant les étapes successives d'une
forme de matérialisation progressive
de plus en plus manifeste, de solidification*,
c'est au sein du Kali-Yuga,
ou encore « âge sombre », qui caractérise
notre période historique actuelle,
que la subversion atteint son
maximum, se traduisant par une
inversion complète des valeurs* fondamentales,
conséquence d'une inversion
spirituelle dont les effets se
font sentir universellement.
(La Crise du Monde moderne, ch. I,
« L'Âge sombre ». Autorité Spirituelle
et Pouvoir Temporel, ch. I,

« Autorité et Hiérarchie ». Formes
traditionnelles et Cycles cosmiques,

« Quelques remarques sur la doctrine
des cycles cosmiques ».)

Voir Cycle, Kali-Yuga, Manvantaras,
Temps, Xisuthros.

AGNEAU. La figure de l'Agneau est
extrêmement riche en évocations
symboliques, et ce d'une manière qui
dépasse, incontestablement, le seul
domaine de la tradition judéo-chrétienne.
En effet, si dans le symbolisme
apocalyptique, la « Jérusalem
Céleste* », est éclairée tout entière
par la lumière de l'Agneau qui repose
en son Centre* « comme immolé »,
ce qui le met, écrit Guénon, dans un
état de « non-agir* », il faut préciser,
rajoute-t-il, que l'immolation de
l'Agneau « dès le commencement du
monde », est en réalité la même chose
que le sacrifice védique de Purusha*,

se divisant en apparence, à l'origine
de la Manifestation*, pour résider à la
fois dans tous les êtres et dans tous
les mondes. On comprendra mieux
pourquoi Guénon soutient que la
« Jérusalem Céleste » n'est pas sans
rapport avec la ville de Brahma*, en
découvrant l'étroite relation qui unit

l'Agneau du symbolisme* chrétien à
l'Agni védique, le Régent du royaume
du feu* (dont la monture est un
bélier*...). On retiendra encore, que
de la même manière que l'Agneau se
trouve à la source des quatre fleuves
dans le symbolisme chrétien, Agni se
tient au centre du swastika*, générant
les éléments du cycle* universel;
restant immobile (en tant qu'image

de l'immutabilité principielle) il représente
la « Loi* » (Dharma).

(Symboles de la Science sacrée, ch.

LXXV, « La Cité divine ». Le Symbo

lisme de la Croix, ch. XXIV, « Le

Rayon Céleste et son plan de réflex

ion.)

Voir Feu, Jérusalem, Swastika.

AGNI (sanskrit).

Voir Agneau.

AGRÂHYA (sanskrit).

Voir Principe.

AGRÉGATION.

Voir Baptême, Rite.

AHANKÂRA (sanskrit). Un des sept
principes productifs de Prakriti* , qui

eut se traduire par conscience* indijustement
le lieu du passage, la
viduelle, conscience qui est directe
« porte étroite ».
ment à l'origine de la notion du Cette porte est aussi, la significative

«moi* ». C'est à l'intersection du « porte solaire » du vocabulaire propassage

de l'intellect* de l'état de pre de l'art de la broderie, comporpuissance
universelle à l'état indivitant,
dans sa riche interprétation allédualisé
(sans pour autant perdre sa gorique, un sens particulier conféré à
dimension première), que se conschaque
point selon sa forme.
titue la conscience individuelle « Points » dont on connaît le rôle
(Ahankâra) qui se trouve impliquée dans la réalisation des multiples
dans l'âme* vivante (jivâtmâ), à ouvrages, depuis l'habillement
laquelle elle est intrinsèquement liée. jusqu'à la tapisserie. Cette porte, est
Cette conscience individuelle, est à la le lieu où s'effectue la « sortie du
base de la perception des phénoCosmos*
», l'abandon du monde de
mènes, tant extérieurs (bâhya), qu'inla
Manifestation*, but et objectif de
térieurs (abhyantara), que l'on peut l'être qui travaille, par son ouvrage,
qualifier d'objets de la perception point après point, à atteindre la
(pratyaksha), ou de la contempla
« Délivrance* ».
tion* (dhyâna). Procédant donc ini(
Symboles de la Science sacrée, ch.

tialement, mais à titre de simple moLV,
« Le trou de l'aiguille ».)
dalité conditionnelle, du principe
intellectuel, elle est à son tour proVoir
Axe du Monde, Brahma

ductrice de l'ensemble des autres Randhra, Délivrance, Pâsha, Porte.
principes de l'individualité.
(L'Homme et son Devenir selon le AIN (hébreu).
Vêdânta, ch. VII, « Buddhi ou l'intelVoir
Iod, Point.
lect supérieur ».)

AIR.

Voir Conscience, Manas, Moi. Voir Ruah Elohim.

AIGUILLE. L'Aiguille est une AISHWARYA. (sanskrit). Les « Atreprésentation
symbolique de la tributs divins » en tant que facultés
«Porte étroite* », que l'on retrouve transcendantes unies à l'Essence*

ailleurs utilisée dans un sens iden-Suprême, attributs uniquement pertique
par le texte de l'Apôtre çus par la Conscience* omniMatthieu
(XIX, 24). L'Aiguille, lors-présente qui caractérise l'être « Déliqu'elle
est placée verticalement, est vré », et qui sont donc considérés
une image de « l'Axe du Monde *», comme participant à l'Essence

l'extrémité perforée représentant d''Ishwara*.

AJNÂNA

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Videha-Mukti et Jivan-Mukti ».)

Voir Attributs divins, Lakshmî.

AJNÂNA (sanskrit).

Voir Ignorance.

ÂKÂSHA (sanskrit).

Voir Vide.

ALAKSHANA (sanskrit).

Voir Principe.

ALCHIMIE.

Voir Art Royal, Hermétisme.

ALLAH (arabe).

Voir Islam.

ÂME. Dans un premier temps, l'Âme ne représente qu'un domaine intermédiaire, constituant uniquement ce qui relève de l'ordre psychique (au sens original du mot grec psuchê), et qui de ce fait, ne peut dépasser, à ce niveau de perception, le plan de l'individualité* humaine. Cependant, la « constitution de l'âme vivante » (jivâtmâ), dépasse largement cette simple limitation individuelle, puisqu'elle participe directement du Principe*, en tant que constitué d'Âtma*, Âtma qu'elle manifeste en tant que spécification particulière du « Soi* » dans la vie (Jîva). Mais ce qui apparaît comme individuel et donc limité en mode illusoire,

est Âtma dans la « Réalité suprê

me* ». À ce titre, Guénon nous dit

que « l'âme vivante » peut être consi

dérée comme l'image du soleil* dans l'eau*, c'est-à-dire la réflexion (âb

hâsa), dans le domaine individuel et par rapport à chaque individu, de la Lumière* principiellement Une, de l'Esprit Universel* (Atma).

Shankarâchârya écrit dans son com

mentaire sur les Brahma-sûtras, (1er adhyâya, 2e pâda, sûtra 28): « Atmâ est à la fois tout (vishwa), en tant que personnalité, et homme (nara), en tant qu'individualité (c 'est-à-dire comme Jivâtmâ).» Manifestation par

ticulière du « Soi », « l'Âme vivan

te » s'en distingue dans l'individua

lité tant que subsiste l'illusion* (maya*) de la différenciation, mais elle retourne naturellement à son Principe lorsque cessent les voiles qui masquent sa véritable identité.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. VII, « Buddhi ou l'intellect supérieur ». Symboles de la science sacrée, ch. LXXIV, « L'Éther dans le Coeur ».)

Voir Atmâ, Jîva, Jîva-Mukta, Soi.

AMOUR. Tout en insistant sur le caractère central et unique de l'Intelligence* au sein de la quête initiatique, (le rapport à l'intelligence est bien évidemment d'un ordre majeur), Guénon, n'en a pas moins étudié très finement le rôle du coeur* comme « centre vital » et siège de la « cha

leur animatrice»; vie et affectivité étant deux choses très proches l'une de l'autre, voire même tout à fait connexes. Ne parle-t-on pas, écrit Guénon, de la chaleur des sentiments. H fait aussi appel à une image intéressante, qui démontre d'ailleurs chez lui un sens aiguë de l'observation, en remarquant qu'une flamme est d'autant plus chaude qu'elle est moins éclairante, de même le sentiment n'est véritablement, la plupart du temps, qu'une chaleur sans lumière. C'est pourquoi l'Amour authentique, pour être profond, doit différer totalement du sentiment pour pouvoir prétendre à une qualification quelconque. Il apparaît en outre, de la même manière que certains termes empruntés à l'affectivité se voient transposés analogiquement sur le plan spirituel (en particulier chez les mystiques) que, dans les doctrines traditionnelles, et même dans le domaine initiatique ou certaines branches de l'ésotérisme islamique et de la Chevalerie* médiévale, l'utilisation de l'Amour peut, ou a pu, jouer un certain rôle. C'est, rappelle Guénon, chez Dante que l'on trouve trace de l'existence de l'Ordre de chevalerie initiatique des « Fidèles d'Amour* ».

Ce lien avec les Ordres de chevalerie, est, par ailleurs, sans aucun doute pour lui, le signe que l'Amour est plus particulièrement approprié aux Kshatriyas*, la voie* de l'intelligence

ou de connaissance, étant natu

rellement celle des Brahmanes*.

AMRITA

(Symboles de la science sacrée, ch. LXIX, « Le Coeur rayonnant et le Coeur enflammé ». Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, ch, IV, « Le langage secret de Dante et des Fidèles d'Amour ».)

Voir Chevalerie, Fede Santa, Fidèles d'Amour, Gardiens, Participation.

AMRITA (sanskrit). Au sens propre de ce mot: Immortalité*, entendue non pas comme elle est comprise en Occident*, c'est-à-dire une simple extension des facultés individuelles par delà la mort, une sorte de prolongation indéfinie de la vie, proche de ce que l'on peut entendre communément par « longévité ». En effet, l'immortalité, selon la métaphysique orientale est, bien au contraire, à concevoir comme étant au-delà des états conditionnés, par delà tout mode successif, ce qui la rend voisine de la notion d'Éternité*. Éternité d'ailleurs, dans le sens où l'être n'est plus soumis à la nécessité de passer par des états conditionnés, même si cela ne signifie pas pour autant pour lui la « Délivrance*». Cette « Immortalité », peut donc être considérée comme la possibilité effective de parvenir à la « Délivrance », sans pour autant en être directement synonyme.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XVIII, « La Résorption des facultés individuelles ».)

Voir Éternité, Immortalité.

ANALOGIE

ANALOGIE. Le sens propre de ce mot, pour René Guénon, est précisé en prenant pour base symbolique le « Sceau de Salomon* », formé de l'union de deux triangles opposés. De la même façon, que l'image d'un objet dans un miroir est inversée par rapport à l'objet lui-même, ainsi, ce qui est premier dans l'ordre principiel, est plus petit dans l'ordre de la Manifestation* (du moins en apparence). De la même façon, le point géométrique est nul sur le plan quantitatif en n'occupant quasiment aucun espace, bien qu'il soit le principe par lequel est généré l'espace* dans son entier. En mathématiques également, poursuit Guénon, l'unité ou le Un, est le plus petit de la série vertigineuse des nombres, mais est en réalité le plus grand car les contenant tous virtuellement en produisant l'ensem

ble par sa propre répétition infinie. L'Analogie, entre le « Macrocosme* » et le « Microcosme* », est elle-même basée sur les mêmes principes qui viennent d'être énoncés, la moindre partie de l'Univers étant à son niveau une modalité particulière de « l'Un* » originel, source première et fondatrice. C'est pourquoi la modalité corporelle de l'individualité* humaine, peut être prise pour symboliser l'Univers entier. Ce qu'il faut retenir de cette loi*, c'est que l'analogie est toujours inversée, c'est d'ailleurs le signe de toute véritable analogie, dont la trace se décèle aisément sous les paraboles

évangéliques (« le plus petit », « les premiers et les derniers », etc.), comme dans les commentaires orientaux de la vie des sages. En se basant également sur l'étude des cycles* solsticiaux, Guénon écrit

qu'il y a lieu de faire une distinction entre l'ordre « céleste », auquel appartient la marche du soleil*, et l'ordre « terrestre », auquel appartient au contraire la succession des saisons; selon la loi générale de l'analogie, ces deux ordres doivent, dans leur corrélation même, être inverses l'un vis-à-vis de l'autre, de telle sorte que ce qui est le plus haut suivant l'un, devient le plus bas suivant l'autre, et réciproquement; c'est ainsi que, selon la parole hermétique de la Table d'Émeraude, « ce qui est en haut (dans l'ordre céleste) est comme ce qui est en bas (dans l'ordre

terrestre) ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. II, « L'Homme Universel ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXXV, « Les Portes solsticiales ».)

Voir Chiffre, Macrocosme, Microcosme, Symbolisme, Transcendentaux.

ÂNANDAMAYA-KOSH (Sanskrit). Voir Manomaya-Kosha.

ANDROGYNE. L'Androgyne primordial, est une image de la résolution des éléments contradictoires, il réalise également la fusion des com

plémentaires et représente l'état pre

mier de l'homme. Ceci explique pourquoi, « l'homme universel* », est représenté originellement par l'ensemble « Adam-Ève » (qui possède d'ailleurs la même valeur numérique qu'Allah montrant ainsi sa similitude avec « l'Identité Suprême* »), ce qui signifie que l'homme a été créé initialement mâle et femelle, c'est-à-dire, au sens propre du mot, dans un « état androgynique ». C'est pourquoi, on peut affirmer que l'état d'androgyne est l'état

humain complet dans lequel les complémentaires, loin de s'opposer, s'équilibrent idéalement. À ce titre, Guénon fait remarquer, que l'Identité Suprême est en quelque sorte déjà réalisée virtuellement au stade « édénique ». L'Androgyne, réalisant l'union harmonieuse des complémentaires, est symbolisé par la forme sphérique (qui n'est pas sans rappeler dans l'ésotérisme islamique la Rûh muhammadiyah*), la moins différenciée de toutes les figures géométriques, puisqu'elle s'étend dans toutes les directions à la fois, c'est d'ailleurs pourquoi les Pythagoriciens la considéraient comme la figure parfaite représentant la Totalité Universelle.

On ne manquera pas de rapprocher la figure de l'Androgyne du Rebis nermetique, qui est constitué d'un corps supportant deux têtes, l'une

masculine et l'autre féminine, présentant l'être réintégré dans la

totalité des potentialités humaines et naturelles, prêt à s'élever vers les états supérieurs de la Manifestation*.

(Aperçus sur l'Ésotérisme chrétien,

ch. V, « Le Langage secret de Dante et des Fidèles d'Amour ». Le Symbolisme de la Croix, ch. III, « Le Symbolisme métaphysique de la Croix », ch. VI, « L'Union des complémentaires ».)

Voir Identité Suprême, Yin-Yang.

ANGE. L'Ange est tout d'abord, et en premier lieu, une manifestation surnaturelle du Principe* divin, une puissance associée à la « Toute Puissance divine ». Il est également un intermédiaire céleste, c'est d'ailleurs pourquoi nous retrouvons sa présence dans tous les épisodes théophaniques de l'histoire (Annonciation, Révélation, etc.). D'ailleurs, sur

le plan étymologique le mot
« Ange », du grec aggelos, signifie
« envoyé » ou « messager », le mot
hébreu maleak, ayant lui aussi un
sens identique, dont dérive le nom
Malaki*, que la Kabbale* interprète
comme ayant le sens de « Mon
Ange » ou « Mon Envoyé », ainsi que
« l'Ange dans lequel est Mon Nom »,
ce qui semble signifier que l'Ange,
sous son aspect attributif, est Dieu*
lui-même, qui, numériquement, est
l'équivalent du nom divin Shaddaï*.
Cependant, cette identification s'applique
également à tout Ange,
puisque, en tant que tel, Guénon nous

dit qu'il est au sens le plus rigoureux
du mot, le « porteur » d'un Nom
divin, et que, plus encore sous l'angle
de la « Vérité* » (El-Haqq), il n'est
rien d'autre que ce « Nom » même.
Retenons enfin cette remarque fort
importante de Guénon au sujet de la
question des formes dont les Anges
peuvent se revêtir, et qui éclaire
d'une lumière très originale la doctrine
des états multiples de l'être:
« Tout ce qui est dit théologiquement
des anges peut aussi être dit métaphysiquement
des états supérieurs de
l'être.»

(Symboles de la Science sacrée, ch.
LXII, « Les racines des plantes ».

L'Homme et son Devenir selon le
Vêdânta, ch. X, « Unité et identité
essentielles du « Soi » dans tous les
états de l'être ». Le Roi du Monde, ch.
III, « La Shekinah » et « Metatron ».)

Voir États multiples de l'être*,
Malaki, Metatron*, Théophanie.

ANGLE. L'Angle occupe une place
importante dans les éléments du symbolisme
de la construction, et ce de
manière universelle, puisque nous
retrouvons les mêmes considérations
énoncées à son sujet dans diverses
langues et diverses traditions architecturales.
Guénon rapporte, dans ses
études sur le symbolisme constructif,
que Coomaraswamy avait constaté
que les divers mots utilisés pour
signifier l'Angle, dans des aires géographiques
et civilisationnelles dif

férentes, sont très souvent en rapport

avec d'autres mots ayant le sens de

« tête » et « d'extrémité ».

Ainsi, le grec kephalé (tête), dont

dérive le latin chapiteau (capitulum),

s'applique à un sommet, mais akros

(du sanscrit agra), indique une

extrémité quelle que soit sa direction

c'est-à-dire dans le cas d'un édifice

son sommet ou l'un de ses quatre

angles (gônia). Le mot hébreu pour

signifier l'Angle est pinnah (d'où les

expressions « pierre d'angle *» (eben

pinnah) et « tête d'angle » (rosh

pinah), mais le plus intéressant pour Guénon, se trouve dans le fait que ce même mot pinnah est employé pour définir le « chef ».
Une expression comme « chefs du peuple » (pinnoth ha-am) est traduite dans la Vulgate par angulos popularum (Samuel, XIV, 38). Le chef c'est donc la tête en tant « qu'Angle » supérieur de l'édifice social, la clef de voûte*, la pierre de l'extrémité, il est aussi, par le rattachement de la racine pnê (face) du mot pinnah, le visage de cette tête, de cette extrémité avancée. Par ailleurs, on retrouve l'idée de pointe dans le sanscrit agra, le grec akros et le latin acer et acies, idée qui relève de la notion de sommet, lieu où la « pierre angulaire » couronne l'édifice et l'achève tout en le destinant et le situant vers un point transcendant de l'espace*. Quant a mot arabe rukn (coin), désignant les angles les plus reculés, et donc les plus cachés ou plus exactement ren

dus invisibles, il prend parfois le sens
de « secret » ou de « mystère » ; sous
ce rapport, écrit Guénon, son pluriel
arkân, est à rapprocher du latin
arcanum.

On voit ici, sans peine, toute l'étendue
de la « portée » analogique contenue
dans le symbole de « l'Angle »,
et plus particulièrement dans son rapport
étroit au savoir caché et à « l'autorité*
».
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XLIII, « La Pierre angulaire ».)

Voir Malaki, Pierre d'Angle.

ANTHROPOCENTRISME. Si
Guénon parle sans contestation possible,
de l'aspect très nettement
« antimétaphysique » de l'anthropomorphisme,
qui doit donc être totalement
rejeté comme tel, il souligne
toutefois, qu'un certain Anthropocentrisme
peut être considéré comme
légitime. En effet, selon son analyse,
si l'on veut bien admettre que l'humanité,
sur le plan cosmique, joue un
role « central » par rapport au niveau
existentiel qui est le sien, (et seulement
sur celui-ci insiste fortement
Guénon, car il ne saurait être question
de penser pouvoir interférer sur

d'autres domaines de l'Existence
Universelle*, au sein de laquelle
l'humanité n'occupe pas une place

speciale par rapport à d'autres formes
d'existence. Guénon écrit même que
le degré de l'existence humaine n'est

«qu'un quelconque parmi une

multitude indéfinie »), un certain anthropocentrisme
peut être regardé

comme légitime.

Il est par ailleurs intéressant de remarquer, que Guénon établit un parallèle entre ce qu'il nomme l'incompréhension, donnant naissance à l'anthropomorphisme qui est sans contestation possible une montée en puissance de l'individualisme, et les formes multiples de « l'idolâtrie », qui se sont retrouvées, selon lui, dans un certain « Polythéisme* ». (Le Symbolisme de la Croix, ch. XXVIII, « La Grande Triade ».

Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VII, « Shivaïsme et Vishnuïsme ».)

Voir Individualité, Polythéisme.

ANTITRADITION. Le monde moderne, de par son caractère foncièrement matérialiste*, sa rupture avec l'univers symbolique et sacré, son absence de toute référence transcendante ; de par également son culte du progrès* et son rejet des enseignements les plus vénérables, sa frénétique course au profit et son désir quantitatif infernal, est, objectivement et par essence, antitraditionnel. L'Antitradition doit donc être regardée comme une négation pure et simple de la Tradition, une dissolution, une rupture radicale avec l'ancien monde, la constitution d'un mode de vie profane dénué de toute aspiration spirituelle. « L'Antitra

dition, écrit René Guénon, a eu son expression la plus complète dans le matérialisme intégral », et il est à remarquer que de ce triomphe de l'Antitradition, la nature humaine ne pouvant se satisfaire d'un horizon étroitement matériel, est en train de surgir quelque chose de beaucoup plus redoutable qui n'est autre que la « contre-tradition* », « contre-tradition » véhiculant une spiritualité parodique contrefaisant l'authentique spiritualité, et produisant une atmosphère psychique soumise aux influences spirituelles les plus inférieures dont le spectacle nous est fourni par notre monde actuel devenu fou en tant que pitoyable jouet des forces les plus imprévisibles et irrationnelles.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXXVIII, « De l'antitradition à la contre-tradition ».)

Voir Contre-tradition, Individualis

me, Occident, Progrès, Quantité,

Solidification.

AOR (hébreu).

Voir Lumière.

AP (sanskrit).

Voir Eaux.

APARA-BRAHMA (sanskrit). Le Brahma* « Non-Suprême », Ishwara*, c'est-à-dire Brahma envisagé sous son aspect de créateur, Seigneur souverain de l'Univers, celui qui se manifeste et rend visible

sa Toute Puissance. Guénon ajoute cependant, que l'on ne doit jamais percevoir dans cet aspect une opposi. tion avec le « Brahma Suprême » (Para-Brahma*), car le « Non-suprême

» n'est qu'illusoire en tant qu'il se distingue du « Suprême ». Brahma en effet, est Un*, sans dualité.
Toutefois, la Connaissance* sera qualifiée de « suprême » ou « nonsuprême », selon qu'elle porte sur Para-Brahma, ou Apara-Brahma, et qu'elle donne accès, de ce fait, à l'un ou l'autre des visages de Brahma.
(L'homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. X, « Unité et Identité essentielles du « Soi », dans tous les états de l'être ».)

Voir Brahma, Brahma, Dieu, Ishwara.

APÛRVA (sanskrit). La notion d'Apûrva, éminemment importante sur le plan métaphysique, issue de la doctrine Mîmânsâ*, un darshana* de la tradition hindoue, est traduite par Guénon en « actions et réactions concordantes ». Le principe de cette définition porte sur le fait que l'action ne produit pas ses conséquences en elle-même, puisque ne pouvant se situer que sur un mode successif.
Cela implique que l'action, 1ors qu'elle s'accomplit, possède un effet non perceptible au moment de son accomplissement, mais qui subsiste d'une façon plus ou moins permanente et, qui sera en mesure de pro

duire à son tour un résultat effectif dans l'ordre de l'agir.
C'est cet effet « non-perceptible », potentiel, écrit Guénon, qui est appelé Apûrva, car il est surajouté et non antérieur à l'action. L'Apûrva est donc un germe appartenant non pas au domaine de la manifestation corporelle, étant en dehors du temps ordinaire, mais procède néanmoins à part entière de la contingence.

(Introduction générale à l'étude des

doctrines hindoues, ch. XIII, « La Mîmansâ ».)

Voir Action, Activité, Mimânsa.

ARBRE. Arbre du Milieu. Arbre du Monde. Arbre de la Science du Bien et du Mal. Arbre Séphirotique. Arbre de Vie. L'Arbre, de par son lien avec la Terre* et le Ciel* est, bien évidemment, la figure emblématique par excellence de l'Axe*, du contact entre ce qui est en haut et ce qui est en bas, de la relation qui unit les forces transcendantes et les puissances telluriques. De ce fait, il est l'objet de développements symbole s extraordinaires, auxquels Guénon puisera largement dans ses multiples études, en lui reconnaissant un rôle majeur dans la mise en oeuvre, et la compréhension, du proces

sus de «réintégration», que l'homme doit entreprendre afin de retrouver sa « nature primordiale*», son identité originelle perdue. Il n'est pas nécessaire de rappeler, tant cela est connu.

l'importance du symbolisme* de l'Arbre dans l'histoire biblique, comme dans les autres traditions, mais les utiles précisions de Guénon, fournissent un éclairage renouvelé sur ces sujets que l'on considérait comme étant déjà largement étudiés. En abordant la question de « l'Arbre du Milieu », Guénon va déployer en réalité toutes les formes successives attribuées à l'Arbre sous les diverses appellations qui lui ont été traditionnellement conférées. Ainsi pour lui, « l'Arbre du Milieu », dont les branches s'élèvent au « Centre du Monde » est apparenté dans le symbolisme biblique à « l'Arbre de Vie », situé au milieu du Paradis*, lequel représente précisément le « Centre du Monde ». Toutefois, « l'Arbre de Vie » n'était pas le seul arbre du Paradis puisque nous savons le rôle

crucial dans l'histoire de la chute
joué par « l'Arbre de la Science du
Bien et du Mal », placé lui aussi au
centre du jardin. La caractéristique de
cet arbre est, selon Guénon, d'être
une représentation de la dualité,
souchée, si l'on peut dire, sur une

figure de l'Unité* axiale représentée
par l'Arbre.

Donc, pense Guénon, lorsque nous
trouverons dans un arbre emblématique
une image de la dualité il faut
toujours y voir une allusion à
« l'Arbre de la Science », ce que
présente dans la Kabbale* hébraïque
l'Arbre Séphirotique, de par ses deux
colonnes de droite et de gauche

équilibrées par la « colonne du milieu » qui permet de réunir les tendances contradictoires (le caducée d'Hermès*, par exemple, avec ses deux serpents en opposition participe de cette notion). Guénon rappelle d'ailleurs, fort à propos, que la double nature de « l'Arbre de la Science » n'est apparue à Adam qu'au moment même de la chute*, puisque c'est seulement à partir de cet instant qu'il fut « connaissant le bien et le mal » (Genèse III, 22). Éloigné du Centre*, qui est l'unité première, dont « l'Arbre de Vie » représente l'emblème expressif, il faudra à l'homme après avoir rencontré de nombreuses difficultés retrouver, ou revenir, dans ce Centre par la restauration de « l'état primordial* » et, à la fin du cycle, parvenir à goûter les fruits de « l'Arbre de Vie » qui symbolise le sens de l'Unité* originelle.
L'identification qui fut établie entre la Croix* du Christ (dite taillée dans le bois de la chute) et « l'Arbre de la Science », exprime elle aussi ce nécessaire rétablissement de l'ordre* primordial, puisque, dans ce rôle salvateur, « l'Arbre de la Science du Bien et du Mal », s'identifie à « l'Arbre de Vie », réintégrant ainsi la dualité au sein de l'Unité.
Cependant, il ne faut pas oublier que les manifestations de ce symbolisme de l'Arbre sont véritablement universelles car toutes les traditions y puisent des éléments de leur propre rapport au monde; de l'Arbre d'Odin

en Europe du nord, aux arbres sacré de l'Orient* (Arbre de l'Éveil du Bouddha, le Vajra), c'est une constante emblématique centrale qu'il importe de bien percevoir pour pouvoir en comprendre le rôle fondamental dans l'oeuvre de retour à

l'Origine*, dont l'Arbre semble conserver, pour toutes les civilisations, si ce n'est la mémoire en tous cas l'image vivante.
Signalons, enfin, qu'en Inde Agni* est identifié à « l'Arbre du monde », d'où son nom de Vanaspati (Seigneur des arbres), cette identification confère ici à l'Arbre une origine ignée intéressante, d'autant que cette origine lui donne une parenté évidente avec le « Buisson Ardent* » ce qui, on l'imagine aisément, est d'une richesse insoupçonnée sur le plan métaphysique.
(Symboles de la Science sacrée, ch. LI, « L'Arbre du Monde », ch. LII, « L'Arbre et le Vajra », ch. LIII, « L'arbre de Vie et le breuvage d'immortalité ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu ».)

Voir Chute, Paradis, Racines du Ciel-

ARC-EN-CIEL. Symbole de l'union du Ciel* et de la Terre*, l'Arc-en-ciel est intimement lié à la pluie dont on sait qu'elle représente la descente des influences célestes sur le monde terrestre.
L'Arc-en-ciel donna lieu à des interprétations multiples, que René Guénon rappelle fort justement dans

ses textes, textes dont on retiendra la notion principale, caractérisant cette manifestation lumineuse, qui est précisément celle portant sur l'image du pont* permettant le retour de l'être à « l'état principiel* », du pont jeté entre le domaine de la Manifestation* et le domaine du Principe*.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XL, « Le Dôme et la Roue », ch. LXIV, « Le pont et l'arc-en-ciel ». Le Roi du Monde, ch. II, « Royauté et pontificat », ch. XI, « Localisation des centres spirituels ».)

Voir Arche, Lumière, Pont.

ARCHE. L'Arche d'Alliance, qui joua le rôle que l'on sait dans l'épisode biblique du déluge, est un support spirituel de première importance. Guénon rapproche l'existence des « Centres spirituels » en Egypte, en Grèce et en Crète, de la fonction archétypale de l'Arche d'Alliance. Ainsi, il remarque que le nom de la ville de Thèbes, présente une identité manifeste avec le nom hébreux de l'Arche du déluge: Thebah. Ceci indique, selon Guénon, que l'Arche en tant que représentation du « Centre suprême* », assure la conservation de la Tradition* dans une période transitoire, intervalle entre deux cycles, marqué par un cataclysme cossu e détruisant l'état antérieur du

monde pour faire place à un nouveau.

A ce titre, le rôle du Noah biblique

est semblable au rôle que joue dans la

tradition hindoue Satyavrata, dont les textes nous disent qu'il apparaît ensuite sous le nom de Vaivaswata, soit le Manu* de l'ère actuelle. Par ailleurs, se penchant sur le symbolisme* de l'Arche, Guénon reproduit un passage de « l'Instruction aux Elus Coëns du 7 janvier 1774 », instruction donnée par Martinès de Pasqually, dans laquelle sont étudiées les proportions de l'Arche, et où il est indiqué qu'elles ont un rapport avec la Création universelle. Ainsi par ses dimensions de longueur (300 coudées), de largeur (50 coudées) et de hauteur (30 coudées), on peut y reconnaître le nombre de la Création*, le produit total étant par contre celui de la confusion des deux puissances antagonistes en luttes au sein de la Manifestation*, qui travaillent l'une à la maintenir et, l'autre à la conduire vers la Délivrance*. On constate également que ces mesures sont dans un

rapport de proportion identique avec les dimensions du Temple de Salomon* ce qui, d'une certaine manière, indique la parenté entre l'Arche et le Sanctuaire où se trouvait logé le Saint des Saints.

Enfin, précise Guénon, ce qui est très digne d'être montré, c'est le rapport existant entre le symbolisme de l'Arche et celui de l'Arc-en-ciel*, que l'on trouve suggéré dans la Bible lors de l'apparition après le déluge de l'Arc-en-ciel en signe d'alliance entre Dieu et les hommes. Pendant le cataclysme, explique Guénon, l'Ar

che flotte sur l'Océan des eaux*

inférieures et, au moment du rétablissement
de toutes choses au sein
de l'ordre nouveau rénové, paraît
« dans la nuée », c'est-à-dire dans la
région des eaux supérieures, l'Arcen-
ciel. Il s'établit donc entre l'Arche
et l'Arc-en-ciel, une relation d'analogie,
car les deux figures, de par leur
inversion complémentaire (convexité

tournée vers le haut pour l'Arc-enciel,
convexité tournée vers le bas
pour l'Arche), forment une figure circulaire
ou cyclique complète: une
sphère* dont l'horizontalité est représentée
par l'enceinte circulaire du
Paradis* terrestre, également nommé
« l'Oeuf du Monde* ».

(Etudes sur la Franc-maçonnerie et
le Compagnonnage, t. II, « Quelques
documents inédits sur l'Ordre des
Élus Coëns ». Le Roi du Monde, ch.
XI, « Localisation des Centres spirituels
».)

Voir Centre, Coeur, Saint des Saints,
Shekinah, Tabernacle.

ARCHITECTURE.

Voir Géométrie, Pyramide, Temple
de Salomon.

ART. Art Royal. Art sacerdotal.
Art de la contemplation. L'appellation
« Art », recouvre en fait un
vaste domaine extrêmement large,
désignant souvent des notions forts
variées, mais qui, cependant, relèvent
toutes d'un dénominateur commun

les situant dans le cadre de la possession
d'un « savoir faire », qu'il soit
relatif à la construction, la sculpture,
l'enluminure, la peinture, et même la

prière d'invocation. Ainsi, les expressions « d'Art Royal » et « Art sacerdotal », désignent la mise en oeuvre des connaissances et des techniques enseignées dans les initiations qui correspondent aux domaines propres dont relèvent ces « Arts », « Arts » dont les noms se sont transmis au sein des anciennes corporations de constructeurs. « L'Art sacerdotal », qui fut lié aux bâtisseurs de cathédrales, a d'ailleurs totalement disparu, suite à la perte partielle de la Tradition*, alors qu'il était l'équivalent médiéval du nom donné dans

l'antiquité au savoir des constructeurs des temples. Guénon pense que c'est certainement vers la Renaissance* que cette rupture s'est produite, entraînant un oubli des connaissances et une dispersion des techniques relatives à ces initiations ancestrales.

Par ailleurs, au sujet de « l'Art » au sens large, c'est-à-dire portant sur la peinture ou la sculpture, Guénon rappellera souvent, à la suite d'Ananda K.Coomaraswamy, que les apparences, les formes présentées par l'Art traditionnel ne sont pas le simple rappel des perceptions visuelles face à la réalité immédiate, à la visibilité naturelle du monde, mais, bien au contraire, l'expression, ou plus

exactement la réalisation rendue sen

sible d'une « contemplation* »(dhyâna*), contemplation à l'origine du travail authentiquement artistique et qui, même, caractérise vraiment « l'oeuvre d'Art » au sens propre du

mot.
L'erreur commune, dénoncée par Guénon, est de croire que la répétition des formules transmises est une

entrave à l'expression de l'originalité
de l'artiste, alors que c'est, précisément,
dans le dépassement de son
individualité particulière, limitée,
que l'artiste parvient à pénétrer réellement
le sens propre du mot « Art »,
qu'il accède au domaine de la « contemplation
des essences » qui seul est
de nature original, car « originel ».
L'unique « Art » véritablement digne
de ce nom, est l'Art capable de rendre

sensible l'impalpable, « l'inexprimable*
».
Ainsi, l'Art est quelque chose qui ne
doit pas avoir pour objectif de « flatter
» l'oeil, et relever de la simple satisfaction
rétinienne, (« heureux ceux
qui croient sans avoir vu », répétait
souvent saint Bernard à la suite de
l'Évangile, en engageant les constructeurs
au dépouillement, à la
sobriété et à la simplicité des formes),
comme beaucoup de modernes le
croient, mais surtout être compris

intellectuellement. C'est à ce titre
que l'Art traditionnel a pu être qualifié
« d'idéal », car il était essentiellement
une expression d'idées, c'est
d'ailleurs là, précise Guénon, l'opposé
du sens tout sentimental que le

mot « idéal » a pris à notre époque.
L'Art ne doit donc pas « reproduire »
l'apparence des choses naturelles,
écrit Guénon, mais au contraire
« produire » des choses différentes
(quoique par un processus analogue à
celui des choses naturelles), et c'est
en cela que l'Art peut être qualifié,
dans l'ordre humain, d'imitation
véritable de l'activité divine (en distinguant
bien le fait que l'artisan
humain part d'une matière déjà existante,
alors que « l'Artisan divin »

crée à partir de « rien* », du néant, ex
nihilo, ou plutôt de « l'Infinie Possibilité
»). Ce qui signifie qu'à l'origine,

toute forme d'Art était essentiellement symbolique et rituelle, et relevait d'une pratique éminemment sacrée; ce n'est que très tardivement, que l'art perdra ce caractère pour devenir l'activité profane que nous connaissons, hélas, aujourd'hui.
Enfin, signalons dans une sorte de développement « opératif* » des idées développées ci-dessus, mais qui n'est pas de nature à nous surprendre,

que le mot « Art » était employé par Martinès de Pasqually, pour qualifier ses « opérations » théurgiques au sein de son ordre des « Élus Coëns de l'Univers ».

(Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, ch. II, « Fonctions du sacerdoce et de la Royauté ». Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VII, « Symbolisme et Anthropomorphisme » Saint Bernard, et Etudes sur l'Hindouisme,

« Comptes-rendus, année 1939 ».)

Voir Initiation, Rite, Rythme.

ARTISAN. Se penchant sur les signes corporatifs, René Guénon, met en évidence les liens très étroits qui unissaient les corporations d'artisans du moyen âge aux Collegia fabrorum de l'ancienne Rome, Collegia qui rendaient un culte au dieu Janus*, en l'honneur duquel étaient célébrées les deux fêtes solsticiales correspondant à l'ouverture des deux moitiés ascendantes du cycle zodiacal, représentées par les portes céleste et infernale (Janua Coeli et Janua Inferni). Cette pratique s'est poursuivie, sous le Christianisme*, par les fêtes aux deux saint Jean (Saint-Jean d'Hiver et Saint-Jean d'Été), et l'on retrouve constamment sur les porches des Églises ou Cathédrales, les figurations du Zodiaque*, destinées à rendre sensible le caractère ascendant et descendant du cycle cosmique, représentant les deux visages du dieu

Janus, image symbolique des lois de

l'Univers.
Ceci est l'occasion, pour Guénon, de constater, que Janus était chez les romains, non seulement le dieu des corporations d'artisans, mais également le dieu de l'initiation* aux mystères, ce qui ne peut être le simple fait d'une coïncidence fortuite. Tout indique donc, que les « corporations d'artisans » étaient porteuses d'une tradition de caractère authentiquement

« initiatique* », dont on a tout lieu de penser qu'elle s'est maintenue vivante à travers les âges.

(Études sur la Franc-maçonnerie et le compagnonnage, t. II, « À propos des signes corporatifs et de leur sens

originel ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. VIII, « Métiers anciens et industrie moderne ».)

Voir Capricorne, Janus, Maçonnerie, Métier, Porte, Zodiaque.

ASTRES.

Voir Zodiaque.

ATMÂ (sanskrit). L'Atmâ est l'Esprit Universel qui pénètre toutes choses, ces dernières apparaissant comme de simples modifications accidentelles de cet Esprit*, qu'il ne faut pas entendre comme opposé à la matière mais englobant le matériel et l'immatériel de par son essence* universelle.
Souvent traduit par le
« Soi* », l'Arma est, selon René Guénon, une des notions les plus éminentes de la véritable métaphysique.
Afin de préciser ce qu'est
l'Arma, Guénon cite d'ailleurs le Chhândogya Upanishad qui décrit ainsi cette indéfinissable essence de toutes choses: « Cet Atmâ qui réside dans le coeur, est plus petit qu'un grain de riz, plus petit qu 'un grain d'orge, plus petit qu 'un grain de millet, plus petit que le germe qui est dans un grain de millet; cet Atmâ, qui réside dans le coeur, est aussi plus

grand que la terre (manifestation grossière), plus grand que l'atmosphère (manifestation subtile), plus grand que le ciel (manifestation informelle), plus grand que tous ces mondes ensemble (au-delà de toute manifestation, en tant qu'inconditionné) » (3e prapâ-thaka, 14e khanda, shruti 3).
Le « Soi », l'Atmâ n'est présent toutefois, au sein de l'individu, que potentiellement, et cela tant que n'est pas réalisée l'union avec l'identité réelle. Il importe cependant de préciser, que l'individu, ainsi que la

Manifestation* dans son ensemble, n'existent que par l'Atmâ, et n'ont de réalité que par participation à son essence. L'Atmâ dépasse donc par immensité et substance*, toutes les formes d'existences, étant, en tant qu'origine, source et fondement, le Principe* unique de toutes choses.
Si Guénon écrit, que le « Soi est potentiellement dans l'individu », et que « l'Union n'existe que virtuellement avant la réalisation », il s'empresse tout de même de rajouter, que cela ne doit s'entendre que du point de vue de l'individu lui-même.

Le « Soi » n'étant affecté par aucune contingence, puisqu'il est essentiellement inconditionné; il est donc immuable dans sa « permanente actualité », et ne possède en fait rien de potentiel en lui. En tant que tel il est non-différent de l'Absolu*, hors de toutes contingences particulières, mais également étranger à aucunes.

ATMÂ

Un texte des Upanishad nous dit, que « Atmâ, est ce par quoi tout est manifesté, mais qui en lui-même n 'est manifesté par rien » (Kena upanishad, 1er khanda, shrutis 5 à 9), ce qui signifie que libre de toute détermination, indépendant de toutes les formes, Atmâ est l'Être des êtres, la substance immanente et transcendante de chaque existence, tout en étant affecté par aucune.
À ce titre, les états de l'être, quels qu'ils soient, écrit René Guénon, ne représentent rien d'autre que des possibilités d'Atmâ: c'est pourquoi, ditil, on peut parler des diverses conditions où se trouve l'être comme étant véritablement les conditions d'Atmâ, tout en ayant toujours présent à l'esprit, qu'en soi Atmâ n'est affecté par aucune des formes, ne cessant jamais d'être inconditionné, ne devenant jamais manifeste, tout en étant le Principe* essentiel et transcendant de

la Manifestation sous tous ses modes.
Sachons que ce qui est absolument
réel (pâramârthika), c'est le « Soi »
(Atmâ) ; c'est ce que ne peut atteindre
aucune conception et, qui ne peut être
formulé que sous une forme négative
afin d'échapper au piège de l'affirmation
particulière et déterminée, qui

limite, lorsqu'elle utilise le langage,
ce que l'on veut exprimer par l'objet
de sa définition. C'est pourquoi, toute
détermination étant une limitation,
c'est par la négation de la détermination
que l'on parvient à approcher le
plus exactement possible l'essence de

l'indéfinissable. À cet égard, le neti neti (pas cela, pas cela) du Vêdânta*, est certainement la meilleure expression de ce « qu'est » ultimement, l'Arma. En soi-même, on peut donc dire qu'Atmâ n'est ni manifesté (vyakta), ni non manifesté (avyakta), tout en étant à la fois le Principe du manifesté et du non-manifesté, « Lui, l'inconditionné, qui est identique au Suprême Brahma, que l'oeil n 'atteint point, ni la parole, ni le mental. (...) Supérieur à ce qui est connu, il est au-delà de ce qui n 'est pas connu » (Kéna Upanishad, 1er khanda, shrutis, 3 à 5;.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. VII, « Buddhi ou l'intellect supérieur », ch. IX, « Les enveloppes du « Soi »; Les cinq vayus ou fonctions vitales », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ », ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om ». Le Symbolisme de la Croix, ch. I, « La multiplicité des états de l'être », ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XIV, « Le symbolisme du tissage », ch. XXIII, « Signification de l'axe

vertical; l'influence de la Volonté du Ciel », ch. XXVI, « Incommensurabilité de l'être total et de l'individualité », ch. XXX, « Dernières remarques sur le symbolisme spatial ».
Etudes sur l'Hindouisme, « Atmâ-Gîtâ », « Kundalinî-Yoga » ch. III,

« Le centre vital de l'être humain,
séjour de Brahma ».)

Voir Jîvâtmâ, Soi, Vêdânta.

ATTRIBUTS DIVINS. Guénon souligne très souvent, dans ses ouvrages, que l'Absolu* est insaisissable en dehors de ses Attributs. À ce titre, il n'hésite pas à citer différents textes faisant autorité, qui confirment cette impossibilité de compréhension sans cette médiation sensible, comme celui-ci de la tradition hébraïque: « Le Saint, béni soit-il, inconnaissable, ne peut être saisi en dehors de ses attributs (midoth) par lesquels il a créé les mondes » (Moïse de Léon). À propos de cette phrase, Guénon explique d'ailleurs qu'il y a là, en fait, l'équivalent de la distinction effectuée par la pensée hindoue entre ce qui est nommé « Brahma* non qualifié » (nirguna), et « Brahma qualifié » (saguna), soit entre le « Suprême » et le « Non-suprême »

(Ishwara*).

Pour mieux percevoir ce que sont les Attributs divins, relevant du domaine visible, il faut considérer préalablement que l'aspect premier de l'Absolu, que l'on peut qualifier de

« Non-manifesté », est en soi totalement inconnaissable, caché au sein de son mystère insondable et inaccessible. De ce fait, les Attributs, qui sont les formes « revêtues », empruntées par le Principe*, lui permettent d'apparaître au sein de la Manifestation* sous son aspect « nonsuprême », relatif, contingent.
Il faut donc toujours avoir à l'esprit que ces aspects n'affectent en rien le Principe, et doivent être en permanence considérés comme de simples formes ou apparences très provisoires liées à la Manifestation*.

Ceci explique que l'Essence* du Principe soit dite absolument indépendante de toute attribution, car ne pouvant, fut-ce en mode illusoire, rentrer en relation avec la Manifestation, elle reste inchangée, Unique et Simple.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace ». Symboles de la Science sacrée, ch. LXI, « La Chaîne des mondes ».)

Voir Essence, Principe, Vérité.

AUM (sanskrit).
Voir Om.

AUTORITÉ. L'Autorité, d'essence spirituelle, est par nature intérieure, elle ne reçoit sa légitimité que d'ellemême, en toute indépendance et exerce donc sa puissance de façon totalement invisible. Si l'on peut parler dans ce domaine, écrit Guénon, de

« pouvoir » ou de « puissance » concernant l'Autorité spirituelle, car il s'agit d'une puissance purement intellectuelle dont le nom est « sagesse* », et la seule force « vérité* ». L'Autorité véritable, ne relève donc pas de l'ordre temporel; même entendue dans son sens le plus large elle est liée à la Connaissance. À ce titre c'est elle qui donne sa légitimité à l'action* exercée par le pouvoir sous ses diverses formes.
L'Autorité est entièrement tournée vers sa fonction essentielle et principale: la conservation et l'enseignement de la doctrine, la Connaissance transcendante et « suprême », de ce fait son domaine est illimité, souligne Guénon, comme la Vérité est ellemême illimitée. Ceci explique que ce qui est réservée à l'Autorité, de par la nature même des éléments de connaissance métaphysique qu'elle pos

sède, ne peut ni être communiqué, ni
confié à des hommes dont les fonctions
sont relatives au pouvoir temporel.

De par son accès à la connaissance
immuable, l'Autorité atteint les
domaines du savoir principiel, qui est
même le « savoir » par excellence.
Ainsi, elle possède elle-même l'immutabilité,
en vertu du Principe* premier
faisant que toute connaissance
authentique est essentiellement identification
à son objet.
Le pouvoir temporel, au contraire,
soumis à tous les aléas et bouleversements
contingents, ne pouvant pos

séder aucun recul face à l'action, ne détient aucune « Autorité » au sens profond de ce terme.
C'est pourquoi le pouvoir temporel a besoin d'une référence, Guénon parle même d'une « consécration », qui fasse sa légitimité. C'est en cela, souligne René Guénon, que consiste précisément le « droit divin » des rois, que l'on doit rapprocher de ce que la tradition orientale nomme « le mandat du Ciel », c'est-à-dire l'exercice du pouvoir temporel par une délégation de l'autorité spirituelle, à laquelle ce pouvoir appartient éminemment, et dont il dépend principiellement.
De la sorte, tout pouvoir qui ignore sa subordination vis-à-vis de l'autorité spirituelle est un pouvoir vain, un

pouvoir illusoire et vide de sens. Ne pouvant agir que d'une façon désordonnée il se précipitera inévitablement à sa perte.
Il est bon de signaler que Guénon, pour l'Occident*, considère le « souverain Pontife », comme le représentant, non seulement du « Pont* » entre les hommes et Dieu, mais surtout de l'image de la plénitude du sacerdoce* et donc, par définition, de l'Autorité supérieure.

(Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel, ch. I « Autorité et hiérarchie », ch. III, « Connaissance et Action ».)

Voir Action, Activité, Castes, Connaissance, Empereur, Pape, Sacerdoce.

AVATÂRA (sanskrit). La première définition que l'on peut donner de l'Avatâra est tout d'abord celle-ci: l'Avatâra est une manifestation divine. Le mot Avatâra ayant lui-même, précisément, le sens de « descente ». « Descente » du Principe*, ou du

moins de l'être qui le représente, se manifestant dans le monde de l'extériorité, monde qui ne saurait, malgré cette manifestation visible, atteindre ou altérer l'immutabilité du Principe en lui-même. Cet être, précise René Guénon, est donc le « véhicule » par lequel les influences spirituelles sont dirigées vers le domaine de la Manifestation*.
L'Avatâra est donc chargé, en quelque sorte, d'une mission de Dévoilement*, de Révélation* des principes transcendants. Cette mission est com

mandée, ainsi que proportionnée, aux temps qui nécessitent cette extériorisation, extériorisation rendue impérative de par la situation du monde à certaines périodes de l'histoire.
L'Avatâra, lorsqu'il se manifeste, possède toujours un attachement très important à son Origine* première dont il n'est jamais coupé, ayant en lui une sorte de regret d'avoir été, très provisoirement, sorti de la nuit de la non-manifestation. On peut retrouver ici le sens d'une certaine attitude sacrificielle, dont la mystique* fait volontiers usage dans sa vision du corps immolé de Dieu, même si, et Guénon sur ce point est d'une extrême vigilance, l'approche mystique,

non dénuée il est vrai d'une réelle valeur spirituelle, ne peut envisager l'Avatâra que dans son aspect individualisé, donc sous une forme limitée et incomplète.
D'après Guénon, la descente de l'Avatâra dans le monde terrestre, peut être perçue également comme un exil, sur le plan purement extérieur bien sûr, car il s'agit, bien au contraire, d'un impératif cyclique salvateur, commandé par les nécessités relatives à l'ère en question relevant en propre de chaque figure distincte du Principe.

Le lieu de naissance de l'Avatâra est représenté par le coeur* ou la caverne*, lieu où il apparaît en tant qu'embryon d'or (Hiranyagarbha*), germe que l'on peut considéré comme étant véritablement l'Avatâra primordial. Enfin, il nous faut signaler la très belle et très profonde vision métaphysique de Guénon au sujet du pouvoir maternel de Mâyâ*, par lequel agit l'entendement divin en tant Kriyâ-Shakti (Activité divine), inhérent à Brahma* ou « Principe Suprême ». Cette vision est basée sur une méditation du dialogue entre Krishna* et Arjuna, dans la Bhagavad-Gîtâ, où Krishna révèle le sens propre de la manifestation de l'Avatâra : « Bien que sans naissance, dit Krishna, Je nais de ma propre Mâyâ. » Guénon fait donc fort pertinemment remarquer, que Mâyâ peut être considérée comme étant l'Art* divin résidant dans le Principe, art

identifié à la « Sagesse* » (Sophia). Entendue exactement dans le même sens, écrit-il, que dans la tradition judéo-chrétienne, cette Sophia est donc comme telle la mère de l'Avatâra: elle l'est vis-à-vis de sa génération éternelle en tant que Shakti* du Principe, ne faisant qu'un avec le Principe lui-même, dont elle n'est que l'aspect maternel, et elle l'est également et visiblement, quant à sa naissance dans le monde mani

festé en tant que Prakriti*.

(Aperçus sur l'Initiation, ch. XLVIII,

« La naissance de l'Avatâra ». Ini

tiation et Réalisation spirituelle, ch.

XXXII, « Réalisation ascendante et

descendante ». Études sur l'hindouis

me, « Mâyâ ».)

Voir Caverne, Mâya, Mystique, Porte, Principe, Vishnu.

AVIDYÂ (sanskrit).

Voir Ignorance.

AVYAKTA (sanskrit).

Voir Mûla-Prakriti, Non-manifesté.

AXE DU MONDE. L'Axe du Monde (skambha) symbolise le passage vertical entre le plan terrestre et le plan céleste, situé au Centre de l'Univers*, à la fois rayon du cercle et rayon du soleil*, car toujours considéré comme porteur de lumière*, Platon le décrivant même comme « Axe lumineux de diamant », ce qui, écrit Guénon, n'est pas sans rappeler

un des aspects du Vajra* tibétain,
celui ci ayant le sens de « foudre » et
également de « diamant ». Dans le
même ordre d'idée, l'échelle de
Jacob est aussi identifiée à L'Axe du
Monde, lieu du passage entre la
Terre* et le Ciel*.
Il est à noter, que la Croix*, souvent
représentée entre le soleil et la lune*
dans les anciennes figurations médiévales,
est une image assez évidente
de l'Axe du Monde, Guénon va
même jusqu'à préciser, que cette
identification de la Croix avec l'Axe
du Monde, se trouve expressément
énoncée dans la devise de l'Ordre des
Chartreux : « Stat Crux dum volvitur
orbis »; le symbole du « globe du
Monde », montrant une croix surmontant
le pôle terrestre, étant d'ailleurs
une saisissante et très significative
identification avec « l'Axe du
Monde », ainsi qu'un étonnant rappel
alchimique du hiéroglyphe de la
Terre et l'emblème du pouvoir impérial.

Pour ce qui est des symboles pouvant
être identifiés avec l'Axe du Monde,
et afin d'être le plus complet possible,
il conviendra de signaler également
outre l'Arbre*, l'Échelle* et la
Croix dont nous avons déjà parlé, la
« Montagne* polaire » qui occupe
une place toute spéciale au sein des
figurations symboliques de l'Axe.
On retiendra, que la science des symboles
nous indique que la Lance*,
comme la Coupe*, qui figurent en
bonne place dans les éléments fonda

mentaux de la légende du Graal*,
sont comparables à la « Montagne
polaire ».

(Symboles de la Science sacrée,

« Symbolisme axial et symbolisme
du passage » ch. LII, « L'Arbre et le
Vajra », ch. LIV, « Le Symbolisme de
l'échelle ». L'Ësotérisme de Dante,
ch. VIII, « Les Cycles cosmiques ».
Le Symbolisme de la Croix, ch. IX,
« l'Arbre du Milieu ».)

Voir L'Arbre du Milieu, Monde,
Montagne, Dôme, l'OEil du Coeur,

Vajra.

AYNUL-QUALB (arabe).
Voir OEil du Coeur.

B

BALANCE.

Voir Roi.

BALEINE

Voir El-Hût, Jonas.

BAPTÊME.

Pour René Guénon, le Baptême, est,
parmi les sacrements, celui qui
présente la plus grande similitude
avec les rites d'initiation*, et ce d'autant
plus visiblement, qu'il ne peut
être reçu qu'une seule fois. Par ce
rite, le nouveau croyant pénétrant
dans la communauté chrétienne, est
véritablement « incorporé » au
« corps mystique » de l'Eglise. Ceci
se traduit, concrètement, par la forte
image, très souvent utilisée, de la
« seconde naissance* ». Renouvellement
dans l'Eau* et par l'Esprit*,
promesse de « Salut » et de participation
à la vie divine, le Baptême est
également, comme les autres sacrements,
un rite* « d'agrégation » soit,
au sens de la tradition hindoue un
« samskâra* », c'est-à-dire un rite
spécifique permettant l'intégration au
sein d'une communauté traditionnelle.
Toutefois cette « agrégation »
ne se limite pas à une simple union

ou communion avec le groupe spirituel, comme on pourrait être tenté de

le réduire, mais se rapproche bien plus d'une véritable et profonde « transmutation » (abhisambhava*) des éléments subtils de l'individualité*. Concernant un autre aspect de cette question, qui touche au caractère spécifique des sacrements, René Guénon considérait comme le signe probant du passage de « l'ésotérisme* » à « l'exotérisme* », le moment, dans l'histoire du Christianisme*, où le sacrement baptismal fut conféré aux enfants. Signalons cependant, que cette question dite de « l'extériorisation », fort complexe au demeurant eu égard au contexte particulier et singulièrement original de la Révélation* chrétienne, fut l'objet d'une réflexion chez Guénon, dont il laissa certains aspects « ouverts », considérant que plus on cherche dans ce domaine, « plus on y découvre des complications inattendues! » (cf. Correspondance avec Jean Tourniac, 1950, in, Propos sur René Guénon, Dervy, 1973, p.58.)
Par ailleurs, et toujours touchant à la dimension « d'agrégation » du Baptême, Guénon fait remarquer que les baptistères, à l'origine, étaient de forme octogonale (sachant que le huit correspond traditionnellement au nombre de la régénération) et que, de

plus, ils se trouvaient placés à l'extéVoir
Eau, Initiation, Naissance, Octorieur
de l'église, seuls ceux qui gone, Rite, Samskâra.
avaient reçu le baptême étant autorisés
à pénétrer à l'intérieur de l'édifice BARQUE.
sacré. Voir Pape.
Même si, par la suite, les fonts baptismaux
ont été transportés, pour difBÂTON.
Le Bâton est l'équivalent
férentes raisons, dans l'église elle-symbolique de l'Arbre*, de l'Axe du
même, quoique toujours près de la Monde*. Qu'il s'agisse du Bâton
porte d'entrée, cela ne changea en brahmanique (Brahmdanda), du
rien le sens premier du baptistère Bâton de Moïse dans le désert (Nomdans
sa fonction qui était celle d'être bres, XXI), du Bâton d'Esculape sur
le lieu du passage entre le monde terlequel
s'enroulent les deux serpents,
restre et le monde céleste. du Vajra* du bouddhisme tantrique
Fonction de passage qui, d'ailleurs, tibétain, comme de l'Épée* du
caractérise le rôle médiateur du Chevalier, la signification est touBaptême
en tant que moyen de jours la même : une mise en représenrégénération
sur le plan psychique tation du cycle* et du mouvement
des éléments de l'être appartenant cosmique par les lignes ou images
encore au monde intermédiaire. qui sont rattachées au Bâton, ce
Guénon signale, à ce sujet, que le dernier étant la continuité immobile
prêtre, en consacrant l'eau qui servira du Principe*, continuité incarnée par
à la célébration du rite baptismal, sa rectitude verticale, le lien entre les
trace à sa surface un signe ayant la forces du Ciel* et de la Terre*.
forme de la lettre grecque psi, initiale Dans les mains de celui qui le posdu
mot psuché, ce qui est très signifisède,
de par son Autorité spirituelle*,
catif, puisque c'est précisément dans (Moine, Prêtre, Chevalier, Évêque,
l'ordre psychique qu'opérera l'inProphète
ou Roi), le Bâton est un rapfluence
dont l'eau consacrée servira pel représentatif et géométrique, de
de véhicule. sa connaissance intime des états de
(Aperçus sur l'Initiation, ch. VIII, l'Être et des lois universelles qui le

« De la Transmission initiatique », constituent.
ch. XV, « Des Rites initiatiques », ch. (Le Symbolisme de la Croix, ch. IX,
XXIII, « Sacrements et rites « L'Arbre du Milieu ».)
initiatiques ». Aperçus sur l'Èsotérisme
chrétien, ch. II, « ChristiaVoir
Également Arbre, Axe du Monnisme
et initiation ». Symboles de la de, Épée, Vajra.
Science sacrée, ch. XLII, « L'Octogone
».) BÉATITUDE. Si l'on considère que

la connaissance de l'identité de l'Intellect* avec l'Atmâ*, est la plus haute des possibilités spirituelles dont l'homme est capable, et que cette découverte correspond également à la compréhension qu'en dernière analyse il n'y a pas de différence entre l'Atmâ et toute les formes de l'être, dans la mesure où aucune réalité n'est étrangère à l'Atmâ, alors on peut qualifier cette connaissance ultime d'authentique Béatitude.

La Béatitude (Ananda) peut donc être définie, comme la Conscience totale du « Soi* » lorsqu'elle est envisagée dans son rapport avec son unique objet: l'Être pur* (Sat).
(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XIV, « L'État de sommeil profond ou la condition de prajna ».)

Voir Atmâ, Connaissance, Éveil, Intellect, Sacchidânanda, Soi.

BETYLE.

Voir Beith-EL, Omphalos, Pierre.

BEITH-EL (hébreu). Soit la « maison de Dieu », s'identifiant au Centre*, Centre entendu comme ce qu'il y a de plus intérieur au coeur de chaque être, de plus secret et de plus intime. Le lieu du séjour divin de Dieu* dans l'âme, le véritable royaume*, dont on apprend par une parole du Christ* lui-même, « qu'il est au-dedans de nous (Regnum Dei

intra vos est) » (Luc, XIII, 19).
On sait que Jacob nomma, suivant le récit de la Genèse, Beith-El, la pierre sur laquelle reposait sa tête lors de la vision qu'il eut de Dieu, ce qui lui fit dire: « Cette pierre, que j'ai dressée comme un pilier, sera la maison de Dieu » (Gn, XXXV, 13-15), ceci n'est d'ailleurs pas sans évoquer un

lien très étroit avec l'Axe du
Monde*. Guénon remarque aussi que
la représentation matérielle de / 'Omphalos*,
en Grèce, était une pierre
nommée « bétyle », mot qui est,
évidemment, très voisin de l'hébreu
Beith-El. Il est intéressant de constater
que Beith-El (maison de Dieu),
qui désigne à l'origine une pierre*,
devint plus tard Beith-Lehem, la
« maison du pain », lieu où naquit le
Christ; cette relation symbolique
entre la pierre et le pain, dans la perspective
du Christianisme*, est d'ailleurs,
on en conviendra sans peine,
d'une singulière profondeur.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
LXXIII, « Le grain de sénevé ». Le
Roi du Monde, ch. IX, « L'Omphalos
et les Bétyles ».)

Voir Intérieur, Luz, Omphalos, Pierre,
Tabernacle.

BÉLIER. Le Bélier est l'animal qui
est le véhicule d'Agni, le dieu du feu.
Il est aussi celui qui traîne le char du
dieu nordique Thor. On considère
que le sens symbolique des cornes du
Bélier, relève d'une indéniable carac

téristique solaire, qui peut être rapprocède
le « souffle vital » (prana).
proché du mercure des sages en On remarquera, que les noms des
alchimie. trois mondes, Bhû, Bhuvas et Swar,
(Symboles de la Science sacrée, ch. sont les trois vyâhritis, c'est-à-dire
XXVIII, « Le symbolisme des les mots qui sont prononcés après le
cornes ».) monosyllabe OM, dans les rites hin

dous de la sandhya-upâsana, la
Voir Agneau. méditation qui est régulièrement

effectuée trois fois par jour (matin,
BHAKTI (sanskrit). midi et soir). Guénon souligne, que
Voir Participation. Bhû et Bhuvas possèdent une racine

identique, car ils se réfèrent à des
BHÛTAS (sanskrit). Le terme modalités distinctes d'un état d'exisBhûtas
désigne les éléments* substence
commun, celui de l'individuatantiels
et sensibles, éléments corlité
humaine.
porels appartenant à la manifestaSwar,
quant à lui, représentant l'ention*
grossière qui ont leur expressemble
des états supérieurs de la
sion définie dans les conditions Manifestation*.
mêmes de l'existence individuelle au (L'Homme et son Devenir selon le
degré où se situe l'être humain. Vêdânta, ch. XII, « L'état de veille ou
Bhutâs représente donc les cinq éléla
condition de Vaishwanara ».)
ments sensibles (tanmatras*), qui
correspondent aux cinq sens eux-Voir Om.
mêmes, et qui sont la base à partir de
laquelle sont constitués tous les BLANC. Le Blanc représente, par
corps : la peau ou le toucher (twach), opposition au noir*, la couleur de la

les yeux et la vue (chakshus), les Manifestation*, il est aussi assimilé
oreilles ou l'ouïe (shrotà), la langue au « Centre* », en tant qu'il est l'oriou
le goût (rasana), le nez ou l'odogine
d'une « irradiation » assimilable
rat (grhrâna). à la lumière*. Il est donc possible de
(L'Homme et son Devenir selon le dire, que le « Centre » est Blanc, du
Vêdânta, ch. VIII, « Manas ou le sens moins perçu extérieurement et par
interne: les dix facultés externes de rapport à la manifestation qui
sensation et d'action ».) procède de lui.

Par ailleurs, la tradition hindoue conVoir
Éléments, Tanmatras, Xisuthros. sidère que les qualités constitutives

de l'être sont divisées en trois
BHUVAS (sanskrit). L'atmosphère principes tamas*, rajas* et sattwa*,
en tant que milieu cosmique dont qualités nommées varnas. Or, il est

63 BOIS

intéressant de constater que le mot tradition bouddhique dite du « Grand
« varna » signifie également « couVéhicule
» (mahâyâna), le Bodhileur
». Ainsi tamas est représenté par sattwa, correspond au degré de
le noir, rajas par le rouge et sattwa « l'homme transcendant ». Celui-ci,
par le blanc. (Chândogya Upanishad, échappant au domaine de la commu

6e prapâthaka, 3e khanda, shruti I). nauté terrestre, et ayant son séjour
On notera, à un autre niveau, que le dans les « Cieux », il ne consent à en
Blanc et le noir représentent la Terre* sortir que pour se manifester en tant
et le Ciel*, il conviendra cependant que Buddha. De par l'aspect partide
préciser encore, que c'est le Blanc culier de sa « voie de réalisation »,
qui, pour des raisons qui tiennent à la qui a ceci de spécifique qu'elle inclut
force propre de la Manifestation, l'Éveil de toutes les formes vivantes,
représente la Terre, le noir, quant à jusqu'à la moindre herbe de l'Unilui,
étant l'image du Ciel et de la non-vers, le Bodhisattwa est donc animé,
manifestation. On retrouve là, dit dans son agir, uniquement pour le
Guénon, une équivalence avec le rapbien
de tous les êtres.
port existant en Arjuna « le blanc » et Sa fonction est donc de montrer la
Krishna « le noir » qui, sur le plan de « Voie* » aux autres êtres, c'est pourl'être,
sont respectivement le mortel quoi on le nomme « celui qui est allé
et l'immortel, le « moi » et le ainsi » (tathâ-gata). L'exemplarité de
« Soi* ». On parle d'ailleurs, à leur son agir est en fait, une image de la
égard, « des deux oiseaux insépara
« Voie » elle-même. On peut consiblement
unis » dont les Upanishads dérer que la vie du Bodhisattwa, posrappellent
l'existence, ce qui n'est sède un caractère « avatârique », en
pas sans évoquer « l'aigle blanc et ce sens qu'il est porteur d'une impornoir
à deux têtes » de certains hauts tante « influence spirituelle » inhégrades
de la Maçonnerie Écossaise. rente à son état transcendant, in(
Symboles de la Science sacrée, ch. fluence dont il est le « véhicule » lors
XVI, « Les Têtes noires ». Le Symbode
sa descente dans le monde terlisme
de la Croix, ch. V « La théorie restre.
hindoue des trois gunas », ch. XLVI

(Initiation et Réalisation spirituelle,

II, « Le blanc et le noir ».)

ch. XXXII. « Réalisation ascendante
et descendante ». La Grande Triade,
Voir Échiquier, Noir, Varnas. ch. XXIV, « Le Triratna ».)

BLASON. Voir Bouddhisme, Éveil, Walî.
Voir Héraldique.
BOIS. Guénon fait remarquer, que le
BODHISATTWA (sanskrit). Dans la mot grec qui désigne le bois, « hulê »,

portée les peuples étrangeres. Cette

est « également celui qui désigne le Principe* substantiel ou materia prima* du Cosmos*. Cette indication significative, par laquelle on identifie le monde au Bois, est très certainement un rappel du symbolisme constructif, ceci dans la mesure où les éléments de la construction cosmique sont soumis aux plans du « Grand Achitecte* », qui n'est autre d'ailleurs que le « Maître Charpentier ». En effet, le Christ* lui-même n'est-il pas apparu comme le « le Fils du Charpentier », et n'est-ce pas par le sacrifice sur le Bois de la Croix* que le salut est donné aux hommes ?

(Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Maçons et Charpentiers ».)

Voir Épée, Grand Achitecte.

BOUDDHISME. Pour René Guénon, le Bouddhisme n'est ni une religion, ni une philosophie, il échappe par là-même aux catégories classiques avec lesquelles nous tentons maladroitement de vouloir cerner les « Voies » spirituelles, les « Voies » de Sagesse*, dont le Bouddhisme est certainement une éminente forme représentative. On devra prendre gaide, également, à propos du Bouddhisme, de bien distinguer le courant dit du « Grand Véhicule » (mahâyâ-na), et celui dit du « Petit Véhicule » (hinayâna) très différents l'un de l'autre, et dont on peut dire que seul le premier peut être regardé

comme représentant une doctri complète, c'est-à-dire, dans le langage de Guénon, possédant une partie proprement métaphysique* que l'on peut qualifier d'intérieure, Ce qui n'est bien évidemment pas le cas du hinayâna, réduit à son aspect le

plus extérieur et formel. Les lecteurs de Guénon, savent à ce sujet, que son analyse concernant la nature du Bouddhisme, sous l'influence d'A

K. Coomaraswamy, se fit au cours du temps moins négative, et qu'il admit le caractère non hétérodoxe de certaines formes de Bouddhisme, en particulier du Bouddhisme mahâyâna, moins directement anti-métaphysique que le courant Hinayâna. Il est intéressant de signaler que Guénon pensait même qu'historiquement le Bouddhisme ne comportait aucunement la négation de l'Atmâ*, ou du « Soi* », mais que cette négation fut introduite beaucoup plus tardivement par des Kshatriyas* révoltés, ou du moins sous l'inspiration de ceux-ci. Cette négation n'est d'ailleurs pas la seule qui fut logée au sein du Bouddhisme, puisque le refus de la distinction des castes, dirigé tout d'abord contre les Brahmanes*, se retourna ensuite contre ces mêmes Kshatriyas. En effet, précise Guénon, on ne peut prétendre que le Bouddha ait nié la distinction des castes, mais qu'il n'en a simplement pas tenu compte, ayant en vue la constitution d'un ordre monastique dans lequel cette distinction ne s'appliquerait

pas, (ce qui est vrai d'ailleurs tra

ditionnellement dans tous les ordres religieux et ascétiques hindous).
C'est donc par l'effet d'une déformation en voulant appliquer à la société civile elle-même, les principes réservés seulement à son « ordre monastique », que l'on prétendit que le Bouddha avait nié la distinction entre les castes.
Par ailleurs, concernant la diffusion importante de la doctrine du Bouddha, hors de l'Inde (et en Occident* à présent), Guénon voyait en cela quasiment la « raison d'être » du Bouddhisme,

celui-ci apparaissant comme
ayant été véritablement destiné aux
peuples non indiens, ceci expliquant
le fait qu'il ait pris son origine dans
l'Hindouisme, afin de pouvoir transmettre
les éléments qui devaient être
diffusés extérieurement après une
certaine forme d'adaptation inévitable.
Cependant, cette mission accomplie,
Guénon considère qu'il était
normal qu'il disparaisse de l'Inde,
où, en réalité, il n'avait pas sa vraie
place. Une comparaison peut d'ailleurs
aisément s'établir entre le
Bouddhisme et le Christianisme* sur
ce Point, puisque l'un devait se
détacher de l'Hindouisme et l'autre
au Judaïsme, afin de pouvoir mettre à
disposition les lumières qui étaient

logées au sein des deux traditions historiques
dans lesquelles ils ont leurs
origines, mais qui restaient hors de

considération est pour Guénon, la

BRAHMA

seule qui permette de reconnaître au
Bouddhisme, le caractère de « doctrine
traditionnelle », qui est en tous
cas perceptible dans le « Grand
Véhicule » (mahâyâna).
D'autre part, il faut noter que le
Bouddhisme s'est singulièrement
modifié en sortant de l'Inde, souvent
afin de s'adapter aux milieux divers
dans lesquels il prenait souche, ce qui
est le cas de l'Extrême-Orient, où le
Taoïsme*, par exemple, a profondément
marqué l'école Zen*, à un point
tel d'ailleurs que l'on peut dire que le

Tchan / Zen a pu, dans une certaine
mesure, servir de « couverture » à la
pensée taoïste; rajoutons, qu'il en va
d'ailleurs de même avec les éléments

chamaniques de l'ancienne religion
Bon, que l'on rencontre dans la Voie
tantrique du Bouddhisme tibétain.

(Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues, ch. IV, « À propos
du Bouddhisme ». Autorité Spirituelle
et Pouvoir Temporel, ch. VI,
« La Révolte des Kshatriyas ».)

Voir Atmâ, Bodhisattwa, Christianisme,
Zen.

BRAHMA (sanskrit). Par définition
c'est le « Principe* Suprême », il est
dit « Non-qualifié » (nirguna), audelà
de toute distinction (nirvisêsha),
absolument inconditionné. Au regard
de son Infinité, la Manifestation*
universelle dans sa totalité est considérée
comme rigoureusement nulle,
sans réalité.

BRAHMA

La doctrine de la « non-dualité » (Adwaita-vâda*), considère que Brahma est non-différent de l'Atmâ*, c'est d'ailleurs cette « non-différence », qui peut être nommée « l'Identité Suprême* », Brahma ayant son séjour dans le centre vital de l'être humain.
Se trouvent en Brahma, tous les attributs des causes premières, qui luimême, ne l'oublions pas, est dénué de toute qualité distincte. « C 'est moi dénué de toute forme sensible, qui ai développé tout cet Univers... Im

muable dans ma puissance productrice (Shakti*, nommée dans ce contexte Prakriti*, puisque envisagée par rapport à la Manifestation), je produis et reproduis dans tous les cycles la multitude des êtres, sans but déterminé, et par la seule vertu de ma

puissance productrice » (Bhagavad-Gitâ, IX, 4 et 8). Ainsi toutes les formes, toutes choses ne sont que par Brahma, « en vérité, tout ceci est Brahma » (Mândûkya Upanishad, shrutis 1 et 2).

« Tout ceci, écrit René Guénon, doit s'entendre aussi bien des différentes modalités de l'être individuel envisagé dans son intégralité, que des états non-individuels de l'être total. » En soi-même, on peut donc dire que Brahma n'est ni manifesté (vyakta), ni non-manifesté* (avyakta), si du moins on conçoit le non-manifesté comme étant le principe immédiat du manifesté. Il est, cependant, à la fois le Principe* du manifesté et du non

manifesté (bien que, précise Guénon, ce Principe Suprême puisse lui-même

être dit non-manifesté en un sens supérieur, ne fut-ce que pour affirmer là Son immutabilité absolue et l'impossibilité de le caractériser par aucune attribution positive). Un des Upanishads majeurs nous dit: «Lui, le Suprême Brahma, l'oeil ne l'atteint point, c 'est pourquoi nous ne savons comment enseigner sa nature

Il est supérieur à ce qui est connu; tel est l'enseignement que nous avons reçu des sages d'autrefois. On doit considérer que Ce qui n 'est point manifesté par la parole, mais par quoi la parole est manifestée, est Brahma. » (Kéna Upanishad, 1° khanda, shrutis 3 à 5.)
Shankâchârya, sur lequel Guénon aime à s'appuyer, commente ce passage de la manière suivante: « Un disciple qui a suivi attentivement l'exposition de la nature de Brahma doit être amené à penser qu 'il connaît parfaitement Brahma; mais,

malgré les raisons apparentes qu il peut avoir dépenser ainsi, ce n 'en est pas moins une opinion erronée. En effet, la signification bien établie de tous les textes concernant le Vêdânta, est que le « Soi » de tout être qui possède la Connaissance est identique à Brahma (puisque par cette connaissance même, « l'identité Suprême est réalisée »). Or de toute chose qui est susceptible de devenir . un objet de connaissance, une connaissance distincte et définie est pos

tualisable, absolument inaccessible,

sible; mais il n'en est pas ainsi

c'est d'ailleurs pourquoi il est

de Ce qui ne peut devenir un tel objet.

nommé : le « Suprême ».

Cela est Brahma, car il est le connai

(L'Homme et son Devenir selon le

sseur (total) et le Connaisseur peut
Vêdânta, ch. X, « Unité et Identité

connaîtr les autres choses (les enfer

mant toutes dans son infinie compréhension,
qui est identique a la
Possibilité Universelle), mais non Se
faire Lui-même l'objet de Sa propre
Connaisance... »
Brahma peut donc être dit sans dualité,
c'est-à-dire qu'il n'est pas possible
qu'il devienne un objet de connaissance
pour un autre que Luimême,
car rien n'existe en dehors de

Lui.
Enfin, du point de vue de la « Délivrance*
», envisagée comme la possibilité
ultime de l'état humain, son
terme véritable est, non pas comme
on pourrait le croire « l'Être
Universel », mais le Suprême
Brahma, le Brahma « non-qualifié »
(nirguna), dont la Totale Infinité
comprend à la fois l'Être* (c'est-àdire
les possibilités de manifestation),
et le Non-Être* (les possibilités
de non-manifestation). Retenons
donc, que Brahma est le Principe de
''Etre* et du Non-Être*, et par làmême,
comme de manière identique,

au-delà de tous les deux ; de ce fait il
Peut être nommé « le Suprême »
(Para-Brahma).

Sans limitation, sans définition,
Brahma est donc inconnaissable ; audelà
de toute détermination, il ne peut
être caractérisé par aucune attribution
positive, à ce titre il est non concep

essentielles du « Soi » dans tous les
états de l'être », ch. XV, « L'état
inconditionné d'Atmâ », ch. XXI,

« Le voyage divin de l'être ».

Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. XIV, « Le Vêdânta ».)

Voir Para-Brahma, Paramâtmâ, Principe, Purushottama, Wu-Ki.

BRAHMA (sanskrit). Un des trois aspects principaux de la Trimûrti* (« triple manifestation ») avec Vishnu* et Shiva*. Forme déterminée du Principe impersonnel, Brahma* est de genre masculin, alors que Brahma* est neutre. Cette détermination est de la plus haute importance, selon René Guénon, car elle n'est rien d'autre que la distinction entre « Suprême* » et « Non-Suprême* » (Viraj), ce qui, dans une langue comme le français qui ignore le genre neutre, entraîne de constantes confu

sions.
Ainsi lorsque l'on dit que le terme du « voyage divin » est le Monde de Brahma (Brahma-Loka*), il s'agit en réalité non-pas du « Suprême Brahma », mais seulement de sa détermination en tant que Brahma, lequel peut être défini comme Brahma « qualifié » (saguna), et de

ce fait doit être considéré comme un

effet de la « Volonté productrice

(Shakti*) du Principe* Suprême »

(Kârya-Brahma).

Lorque l'on parle de Brahmâ, il faut

donc le considérer, comme identique

à Hiranyagarbha*, soit le Principe de

la manifestation* subtile, et par là

même de l'ensemble du domaine de

l'existence humaine en son entier.

(L'homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. XXI, « Le Voyage divin

de l'être en voie de libération ».)

Voir Brahma, Lakshmi, Shakti, Trimurti.

BRAHMA-LOKA (sanskrit). Le Brahma-Loka, ou monde de Brahma*, est l'équivalent des « Cieux », ou plus exactement du « Paradis* », tel qu'il est conçu dans les religions occidentales, et ceci dans la mesure où la rétribution du « Salut», est l'obtention du Brahma-Loka.

Séjour d'immortalité, monde idéal identifié à Hiranya-garbha* (Embryon d'or) germe primordial de la « Lumière cosmique* », il n'est pourtant qu'une étape intermédiaire vers la « Délivrance* », qui elle, par contre, exige un dépassement de l'individualité*, ce qui n'est pas le cas des êtres séjournant dans le Brahma-Loka.

(L'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. XXI, « Le Voyage divin
de l'être en voie de libération ».)

Voir Délivrance, Paradis, Soleil

BRAHMA-PURA (sanskrit).
Voir Jérusalem céleste.

BRAHMA-RANDHRA (sanskrit)
Point ou orifice, par lequel s'échappe l'esprit de l'être en voie de libération lorsque les liens qui l'unissaient au composé corporel et psychique humain ont été rompus.
Cette voie* est cependant exclusivement réservée à l'être « connaissant », qui est prêt à abandonner définitivement le « Cosmos* », en passant, au sens propre et figuré, « au-delà du Soleil* ». Cette expression s'entendant comme d'une véritable sortie hors de la forme*.
René Guénon établit un intéressant

parallèle entre le Brahma-randhra, et les signes de trépanation posthume que l'on peut constater dans certaines sépultures antiques, ou bien le signe de la tonsure des prêtres dans l'Eglise catholique. On pourrait rajouter également le rituel très particulier, et discrètement effectué par le camerlingue à l'aide d'un marteau d'argent, consistant à frapper par trois fois sur le sommet du crâne du pape défunt au moment de son inhumation.
(Symbole de la Science sacrée, ch.

XLI, « La Porte étroite ».)

Voir Forme, OEil.

BRAHMA-SUTRAS (sanskrit).
Voir Vêdânta.

BRAHMÂNDA (sanskrit).
Voir OEuf du Monde.

BRAHMANE. Première des castes* du système hindou, à laquelle est réservé le Pouvoir spirituel. L autorité* des Brahmanes s'étend sur l'ensemble des autres castes, puisqu'ils sont les seuls à pouvoir effectuer les rites* sacrés, souvent forts complexes au demeurant, qui doivent être exécutés quotidiennement. Cette fonction sacerdotale est aussi une fonction de connaissance* et d'enseignement, ce qui implique une rigoureuse discipline en vue de l'acquisition des bases textuelles transmises par une longue tradition ininterrompue. Les Brahmanes ont pour devoir impérieux de maintenir l'orthodoxie* doctrinale, c'est pourquoi l'étude du Vêda* est leur principale occupation. Exerçant une autorité « invisible », qui peut être totalement ignorée du vulgaire, celle-ci n'en est pas moins l'axe* autour duquel s'organisent et s'harmonisent les choses contingentes, et sont structurées et sacra

le s toutes les actions, et célébrés les événements de la vie courante.

(Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, ch. II,' « Foutions du Sacerdoce et de la Royauté», ch. IV,

«Nature respective des Brahmanes et des Kshatriyas». Aperçus sur l'Initiation, ch. XL, «Initiation sacer

dotale et Initiation royale».)

Voir Castes, Kshatriyas, Orthodoxie,

BUDDHI

Sacerdoce.

BRAHMANISME.

Voir Orthodoxie, Vêda.

BRODERIE.

Voir Aiguille*.

BUDDHI (sanskrit). Principe intellectuel, ou « Intellect supérieur » appartenant au domaine de la manifestation* informelle, ce qui explique qu'on le nomme aussi Mahat (Grand Principe). Second des vingt-cinq principes du Sânkhya*, et à ce titre première de toutes les productions de Prakriti*, Buddhi dépasse le domaine de l'individualité* humaine, et de tout état individuel quel qu'il soit. C'est pourquoi Buddhi est un principe transcendant qui, par rapport à l'Atmâ*, que l'on considère comme le Soleil* spirituel brillant et illuminant le Centre* de l'être, peut être perçu comme le rayon directement émané de ce Soleil originel et premier. Faculté de connaissance* supra-rationnelle et supra-individuelle, on doit inclure Buddhi dans l'état de Prâjna*, qui englobe tout ce qui dépasse l'existence* individuelle. Provenant d'un développement des potentialités de Prakriti, Buddhi participe des trois gunas* (qualités constitutives: sattwa*, rajas*, tamas*), ce qui explique que, sous le rapport de la connaissance distincte (vijnâna), l'Intellect supérieur soit perçu comme ternaire. Ce dernier aspect,

sous le regard de l'Existence universelle*, l'identifie à la Trimurti divine : Brahmâ*, Vishnu* et Shiva*. On doit, par ailleurs, faire remarquer que par son rôle d'intermédiaire entre l'individualité* et le « Centre* », Buddhi passant de l'état de puissance universelle à l'état individuel, sans bien évidemment cesser d'être ce qu'il est, produit comme résultat de cette modification, la conscience* individuelle (ahankâra*), que l'on retrouve dans l'âme* vivante (Jîvâtma).

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. VII, « Buddhi ou l'Intellect supérieur ».)

Voir Ahankâra, Gunas, Intellect, Prâjna.

BUISSON ARDENT. Si, en tant que lieu et support de la Manifestation* de la Divinité, le « Buisson ardent » occupe une position que l'on peut aisément qualifier de « centrale », tant du point de vue de la Révélation* judéo-chrétienne, que du point de vue purement symbolique (et en particulier, au niveau de la géométrie symbolique, du dédoublement du point*, par polarisation en identité, se posant en face de lui-même en deux principes identiques), il est également, sur le plan métaphysique*, l'élément fondamental placé à la base de la formulation du « Nom de Dieu ». En effet, à la question que lui posa Moïse, concernant son « Nom* »,

Dieu* répondit en hébreu par cette formule qui aura le retentissement universel que l'on sait: Eheieh asher Eheieh, que l'on peut traduire par « Je suis Celui qui suis », ou par « Je suis Celui qui Est » (ou « Ce que Je suis »). Cette Révélation du « Nom » dans le Buisson ardent, sous le mode de l'affirmation de la nature de Dieu comme « Être* », ouvre une réflexion

de caractère ontologique d'une immense richesse, qui bénéficiera aux cours des siècles d'une influence considérable, non seulement dans les études théologiques chrétiennes, mais également dans les recherches métaphysiques situées dans le voisinage des divers ésotérismes des trois traditions monothéistes (juive, chrétienne et musulmane).
Guénon pense qu'il y a deux façons d'envisager la constitution de cette formule, une première qui consiste à décomposer en trois étapes successives l'ordre même des trois mots qui la compose: Eheieh, « l'Être »; Eheieh asher, « l'Être est », Eheieh asher eheieh, « l'être est l'Être ». Ayant ainsi préalablement situé l'Être*, on peut donc déduire de l'analyse, dans un premier temps, qu'il est, puisque cette « existence » étant affirmée, ce « est » se rapporte à l'Être, « il est l'Être », cette consi

dération constituant essentiellement l'ontologie entendue au sens propre de sa signification. La seconde perspective analytique, à propos de cette formule, se caractérise par le fait de

poser le premier Eheieh, et ensuite le second comme le reflet de ce premier, produisant une sorte d'effet de miroir (l'Être se contemplant luimême). Enfin, comme il avait été envisagé dans le dédoublement du point par polarisation, asher en tant que copule de la formule se plaçant au centre, agit en incarnant le lien de « relation réciproque » qui unit l'être à l'Être, le même au même, l'identique à l'identique.

Guénon indique par ailleurs, que l'Eheieh hébraïque signifiant précisément « l'Être pur », il s'identifie à l'Ishwara hindou, qui est constitué du ternaire Sachchidânanda*. (Symbole de la Science sacrée, ch.

LI, « l'Arbre du Monde ». Le Symbolisme
de la Croix, ch. XVII, « L'ontologie
du Buisson ardent ».)

Voir Être, Identité, Ishwara, Métaphysique.

c

CABALE.

Voir Kabbale.

CADUCÉE.

voir Arbre.

CAÏN (et ABEL). La repré sentation symbolique, telle que transmise par la Bible, de Caïn en tant qu'agriculteur, et de son frère Abel comme pasteur ou éleveur, est une sorte; d'image emblématique de la différenciation originelle entre sédentaire et nomades. La culture de la terre*, et l'élevage des troupeaux, incarnent donc les activités primordial es de ces deux types de caractères et de travaux humains, les autres, comme la chasse ou la pêche, étant des activités dérivées.

À ce titre, fait remarquer Guénon, Caïn étant l'aîné, le travail agricole lui est réservé car il était déjà celui de son père Adam* qui, dès avant la chute, avait pour fonction de « cultiver le jardin ». On retrouve ici l'importance du symbolisme* végétal, qui apparaît au début du cycle*, comme activité fondatrice; ceci expliquant le rôle de l'agriculture initiatique enseignée dans l'antiquité, qui fut dit-on transmise aux hommes de « l'âge d'or* » par Saturne.

Soulignons que le lien avec le monde végétal, établit, par effet direct, une étroite relation avec le minéral dont l'art de la métallurgie* est un dérivé, d'où cette parenté entre Caïn et Tubalcaïn.
Sur le plan de la représentation symbolique, les peuples sédentaires développent un riche environnement visuel se rapportant presque toujours au schématisme géométrique, contrairement aux nomades qui eux, refusent l'attachement aux images,

puisque non liés à un lieu ou un espace
déterminé, préférant pour cela les
éléments sonores, seuls compatibles
avec leur état migratoire. Les sédentaires
auront donc une prédilection
pour l'architecture, la sculpture ou la
peinture (arts* qui s'épanouissent
dans l'espace), alors que les nomades
seront à l'origine de la musique, de la
poésie et de la littérature (arts liés au
temps).

Cette « antinomie », entre ces deux
caractères originels, est une image de
la dualité cosmique entre le Ciel* et
la Terre*, entre Purusha* et Prakriti*,
qui domine toute la Manifestation*.
Cette opposition, qui est en
réalité superficielle, mais qui n'en est
pas moins à la base des multiples
conflits dans lesquels est précipitée

l'humanité, représente le jeu perchute,
à la « Réconciliation ».
pétuel entre les forces de « coagula(
Règne de la Quantité et les signes
tion* » et celles de « dissolution* » des Temps, ch. XXI « Caïn et Abel ».
dont le mouvement éternel n'est que Études sur la Franc-maçonnerie et le
l'expression du jeu divin lui-même. Compagnonnage, t. II. « Quelques

Remarquons enfin, que si le sacrifice*
animal est fatal à Abel (ayant
versé le sang de l'animal, explique
Guénon, son sang en retour, par un
effet de compensation, est versé par
Caïn), l'offrande de Caïn n'est pas
agréée. On peut résumer ceci par
cette analyse: celui qui fut béni et
aimé de Dieu est assassiné et donc
meurt, alors que celui qui est réprouvé,
maudit, reste en vie. L'équilibre
rompu, il ne peut être restauré que par
l'échange entre les deux forces
opposées, mouvement d'échange
« compensateur » devant porter sur
les différents domaines: spirituel,
psychique et corporel (correspondant
aux trois « mondes »). Ce « mouvement
de compensation », dont la
théorie du « Sacrifice* » est l'éminente
incarnation, est à la source de

l'Équilibre*, de l'Harmonie* et de la Justice*, trois formes d'un identique processus, dont l'Autorité* spirituelle est, par essence, la génératrice et la « gardienne ».
On lira avec profit sur ce sujet, la reproduction que René Guénon donne de la « 5e » des « Instructions aux Élus Coëns » datant du vendredi 21 janvier 1774, dans ses « Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage », portant sur la nécessité pour l'homme de travailler, après la

documents inédits sur l'Ordre des Élus Coëns ».)

Voir Métallurgie, Sacrifice, Seth.

CALICE.

Voir Graal.

CALVARIUM (latin).

Voir Crâne.

CAPRICORNE. Sur le plan de l'Astrologie symbolique, le Capricorne, situé au solstice d'hiver, représente la sortie de la Manifestation*, le passage aux états supérieurs de l'être.
À ce titre, il est la « Porte des dieux* », l'ouverture sur l'au-delà du visible, celui qui donne accès au devâ-yâna* (voie des dieux), chemin dans lequel il n'y a plus de retour au monde manifesté. On notera, que l'EA babylonien, être moitié chèvre et moitié poisson, dont le Capricorne a repris l'aspect et la forme, est nommé le « Seigneur de l'Abîme ».
On comprendra également pourquoi, la naissance de l'Avatâra* est située au moment du solstice d'hiver; dans le Christianisme* d'ailleurs, cette naissance est non seulement placée au solstice d'hiver, mais de plus elle se déroule à minuit, à l'instant de la plus profonde « obscurité ».

CARRÉE

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXXV, « Les Portes solsticiales ».)

Voir Janus, Porte.

CARRÉ. Le Carré est la figure géométrique symbolisant la Terre*, c'est une image de la surface plane, de la stabilité, de la base. Tracé à l'aide de l'équerre*, il évoque l'équilibre* d'ici-bas; contrairement à la sphère* ou au cercle qui sont en correspondance avec le Ciel*, le Carré est en même temps la figure de la limite, la figure des proportions visibles de la Manifestation*, de la mesure, de l'étendue horizontale propre au monde*. Le Carré incarne donc, et de manière éminente l'idée de « fondement », c'est même la fondation essentielle, la solide représentation de l'enracinement terrestre, de la rigoureuse et précise spécification des droites. Ceci explique d'ailleurs pourquoi, en architecture sacrée, le Carré est utilisé pour constituer la base des édifices, base qui après avoir été portée au cube*, est très souvent surmontée d'un dôme* d'un octogone* ou d'une voûte, ce qui est une parfaite représentation de l'union entre le Ciel et la Terre, répondant ainsi à la vocation même de ce type de constructions qui doivent être comme la réalisation anticipée de la fin de la rupture entre l'homme et Dieu*.

Formé sur le principe de la perfection du Quatre*, le Carré est lié aux qua

tre points cardinaux, aux différentes directions de l'espace puisque l'octogone, qui est en fait un double Carré, totalise l'ensemble de toutes les directions possibles de par l'expan

sion totale du nombre huit.
On notera toutefois que, ce qui peut légitimement surprendre et apparaître à juste titre comme particulièrement paradoxal, si le « Paradis terrestre* » qui ouvre le cycle est de forme circulaire, la «Jérusalem céleste*» qui ferme le même cycle, quant à elle, est de forme carrée, et se trouve entourée de douze portes, c'est-à-dire percée de trois portes d'égales dimensions sur chacun des quatre côtés du mur de son enceinte extérieure.
(Symboles de la Science sacrée, ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme », ch. XLII, « L'Octogone », ch. XLIII, « La pierre angulaire », ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique », ch. LXVI, « Encadrements et labyrinthes ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. IX, « L'Arbre du Milieu », ch. XI, « Représentation géométrique des degrés de l'Existence », ch. XII, « Représentation géométrique des états de l'être », ch. XVIII, « Passage des coordonnées rectilignes aux coordonnées polaires; Continuité par rotation », ch. XXIX, « Le centre et la circonférence », ch. XXX, « Dernières remarques sur le symbolisme spatial ». Le Règne de la quantité et

les signes des temps, ch. XX, « De la sphère au cube ».)

Voir Ciel, Cube, Équerre, Espace, Géométrie, Jérusalem, Octogone, Quaternaire, Sphère, Terre, Triangle, Zodiaque.

CARRÉ LONG. On emploie cette expression pour désigner la forme du temple maçonnique, la « loge* », au sens d'appartement, est donc définie comme étant un « Carré long », c'està-dire, un double carré; la longueur (de l'Orient à l'Occident) devant être

le double de la largeur (du Nord au Midi). Platon dans le Critias, indiquait que le temple de « Poseidonis » (capitale de l'Atlantide), avait pour base un double carré. Guénon rajoute, qu'en plus du double carré, que l'on nomme Hikal (Occident*), la loge maçonnique comporte également le Débir* (l'Orient), en forme d'hémicycle, ce plan se trouvant être exactement le même que celui des basiliques romaines.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme ».)

Voir Débir, Loge.

CASTE. Prenant son principe dans la loi de Manu*, l'institution des castes est l'application sociale des règles énoncées dans les écrits védiques les plus anciens. On utilise le nom de varna, en Inde, pour désigner les

castes. Ce nom, qui peut être traduit par « couleur », a cependant le sens de « qualité » et s'applique donc à la nature spécifique ou plus exactement à « l'essence individuelle » de chaque être. La confusion, à cet égard, est importante en Occident* et, il convient de bien préciser que « l'essence individuelle », et elle seule, préside originellement à la qualification dont la Caste vient préciser la fonction. Rappelons d'ailleurs, qu'historiquement, il n'y avait qu'une seule Caste désignée sous le nom de Hamsa*, Caste primitive qui comportait en elle l'ensemble des distinctions aujourd'hui séparées en plusieurs groupes différents. Cette Caste impliquait un très haut niveau spirituel, à présent disparu, mais qui indique bien l'unité primitive première de l'ordre* social. La reconnaissance de la distinction hiérarchique des attributions, devenue nécessaire avec le temps, est un élément d'équilibre* qui, par son

oubli actuellement, est source du
désordre et des confusions innombrables
auxquelles la société contemporaine
n'est plus en mesure de faire

face. Le fait que chacun occupe une
place précise, dès sa naissance, loin
d'être un facteur d'injustice est, bien
au contraire, l'expression de l'équilibre
de « l'ordre cosmique »
(dharma*), dont notre monde moderne
ne comprend plus ni le sens, ni
le Principe*. Un travail, une activité
ou une action, ne sont valables sur le
plan traditionnel, que s'ils sont con

formes à la nature même de celui qui les exécute, unique moyen pour cette nature de se réaliser authentiquement ; c'est à ce principe fondamental que se réfère la notion de swadharma*, base doctrinale de l'institution des castes.
Les castes sont divisées en quatre groupes principaux, souvent l'objet de subdivisions secondaires multiples. Fondement de l'ordre social originel ces groupes sont attachés à des responsabilités bien précises. Ainsi, on distingue en premier lieu les Brahmanes*, qui représentent l'autorité spirituelle*, et qui ont pour devoir la conservation et l'exécution des rites sacrés, ensuite viennent les Kshatriyas*, qui sont attachés à l'art de la guerre*, dont la responsabilité est la défense de la cité, le pouvoir temporel, et l'autorité judiciaire, puis les Vaishyas, qui président à l'ensemble des activités économiques, et dont les fonctions s'étendent aux entreprises financières, agricoles et industrielles, enfin les Shûdras, qui se consacrent aux travaux assurant la subsistance matérielle immédiate.
Cette organisation traditionnelle de la société, répond à la nécessaire hiérarchie* constitutive de la structure même de l'ordre du monde originel.
On dit souvent que les membres des trois premières castes sont « deux fois nés » (dwija), conception spirituelle de ce qui est en réalité perçue comme une seconde naissance (cf. Baptême*).

W

Sur le plan symbolique, la distinction entre les différentes castes est représentée par les écrits sacrés de la manière suivante : « De Purusha, le Brahmane fut la bouche, le Kshatriyas les bras, le Vaishya les hanches; le Shûdra naquit sous ses pieds » (Rig-Vêda, X, 90).

Comprenons donc, que la division des castes en quatre groupes, avec la différenciation spécifique des rôles qu'elle entraîne, provient d'une rupture de l'Unité* primitive. Cette harmonie peut donc être « reconstituée » provisoirement dans l'ordre social, lorsque les différents éléments du corps universel, travaillent ensemble, en ayant conscience de l'Unité première à laquelle ils appartiennent; l'harmonie* n'étant en effet rien d'autre, sur le plan temporel concret, que l'image effective et réalisée de l'Unité principielle.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VI, « Principe de l'institution des castes ». La Crise du Monde moderne, ch. VI, « Le Chaos social ». Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, ch. I, « Autorité et Hiérarchie ». Études sur l'hindouisme, « Varna ».)

Voir Harmonie, Équilibre, Hiérarchie, Karma, Ordre, Swadharma.

CATÉGORIE.

Voir Universel.

CATHOLICISME. Pour Guénon, la

« Tradition* », sous sa forme occidentale, est extérieurement représentée par le Catholicisme, c'est pourquoi, selon lui, c'est dans le Catholicisme que s'est maintenu, malgré tout, ce qui subsiste encore d'esprit traditionnel en Occident*. Ceci doit s'entendre, bien évidemment, au titre des possibilités que le Catholicisme porte en lui-même, et non pas de son aspect contemporain et actuel dont on peut dire qu'il a subit une influence malheureuse et redoutablement corruptrice de l'esprit moderne. En effet, l'infiltration des idées les plus « progressistes », la

lente et inexorable perte du sens des rites, la désacralisation des actes les plus élémentaires de la vie liturgique, a fait perdre à l'institution une part importante de son prestige, mais aussi, et beaucoup plus gravement, de sa capacité à témoigner de la Vérité* sacrée.

Le venin corrupteur de l'individualisme*, dont la Réforme avec le « libre examen » est un exemple caractéristique, la relégation dans la sphère de la conviction « personnelle » et de l'espace privé de la pratique religieuse, ont contribué à morceler et marginaliser l'attitude de foi, à en faire quelque chose qui n'a plus aucune influence réelle sur l'existence*. Or, la coupure entre le sacré* et le profane est précisément le signe d'une société ayant perdu tout lien avec la Tradition*. La religion*, écrit René Guénon, étant une forme de la

Tradition, l'esprit anti-traditionnel ne peut être lui-même qu'anti-religieux. Le Catholicisme, qui a toujours pour fonction de conserver un enseignement* traditionnel organisé, par lequel parvient, tant bien que mal, à être formulée une interprétation « orthodoxe* » des écritures et de la Révélation*, représente bien l'institution par excellence du dépôt du Principe*.
C'est à partir de cette analyse, que Guénon affirme, que c'est dans le Christianisme seul, et plus précisément encore dans le Catholicisme que se trouvent, en Occident, les restes d'esprit traditionnel qui survivent encore. Ainsi, poursuit-il, toute tentative « traditionaliste » qui ne tiendrait pas compte de ce fait est inévitablement vouée à l'échec, par manque de base, base indispensable à tout espoir de « rétablissement ».
(La Crise du monde moderne, ch. II,

« L'opposition de l'Orient et de l'Occident », ch. V, «L'individualisme ».)

Voir Religion, Orthodoxie, Protestantisme.

CAUSALITÉ. À proprement parler, est « Cause » véritable ce qui ne dépend de rien, mais dont tout dépend, telle est l'idée et le principe de la « Cause Première ». Toutefois, le domaine de la « cause » relève de la Manifestation*, et à ce titre relève de l'Être* en tant que première de toutes les déterminations. C'est donc

m

CAVERNE

Ishwara*, qui peut être désigné comme « Cause Première » qui, puisque Connaissant et Omniscient, il connaît tous les effets dont il est la Cause efficiente. Sur le plan métaphysique, rappelle René Guénon, les effets existent en éminence dans la Cause, car les lois en ces matières indiquent que rien ne peut être dans les effets s'il n'est tout d'abord dans la Cause. De la sorte, se connaissant elle-même, la « Cause Première » connaît également tous les effets de manière absolument immédiate et non-distincte.
Ishwara, peut donc être défini comme « Source », « Racine primordiale », de par le fait qu'il est le Principe* premier de la Manifestation, sa « Cause » originelle.
Au niveau de l'expérience concrète, on constate néanmoins, que toutes les choses manifestées, sont produites par Prakriti*, dont elles ne sont que des modifications ou déterminations. Ceci dit sans Purusha*, ces productions seraient sans aucune réalité. Si Prakriti est bien le premier des vingtcinq principes (tattwas) du Sânkhya*, il ne peut cependant pas être la « cause efficiente » véritable, puisque dépendant d'une « Cause première » qui lui est antérieure et supérieure. Si Mûla-Prakriti (nature primordiale*), que l'on nomme en arabe El-Fitrah, est bien la racine de toute manifestation, on la désigne aussi comme Pradhâna car étant posé avant toute chose, elle n'est qu'un instrument de

Purusha.

Guénon d'ailleurs, cite un extrait du traité de Scot Erigène « De Divisione Naturae », afin de préciser cette question, Traité dans lequel sont clairement distinguées les quatre divisions principales de la Nature selon quatre espèces différentes : « a) ce qui crée et n 'est pas créé, b) ce qui

est crée et qui crée lui-même, c) ce qui est crée et ne crée pas, d) ce qui n 'est pas créé et ne crée pas non plus. » La première espèce est identique à Prakriti, et la quatrième à Purusha, « l'immuable », en dehors de tout devenir*.

Le Manifesté, existant en dépendance, peut donc être considéré comme réel, mais seulement en mode relatif, en raison précisément de sa dépendance à l'égard de la « Cause Première »; cette réalité relative, n'existant que sur le mode de la participation, peut être qualifiée d'illusoire à l'égard de la « Réalité Suprême* ».

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. X, « Unité et Identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'Être ».)

Voir Contingence, Création, Démiurge, Détermination, Émanation, Être, Manifestation, Nature Primordiale, Principe, Réalité Suprême.

CAVERNE. La Caverne occupe, dans toutes les traditions, une place importante au sein de l'imaginaire

symbolique et initiatique, il est donc normal de retrouver sa présence dans les épisodes clés de l'histoire divine. Image du séjour souterrain, synonyme d'obscurité et de ténèbres*, elle est aussi très souvent l'espace de la Révélation* (crèche, montagne sacrée, etc.), espace saint, « Coeur du monde » et « Centre* » spirituel.

Lieu de sépulture et de renaissance, la Caverne représente la matrice au sein de laquelle se résorbent et se dévoilent les possibilités de manifestation. À cet égard, outre son lieu étroit et complémentaire avec la

montagne* qui représente l'Axe du Monde*, on l'assimile aussi au ventre de la baleine qui, dans l'épisode biblique de l'histoire de Jonas*, joue le même rôle.

Curieusement, fait remarquer René Guénon, l'aspect matriciel est signifié dans le mot grec delphus, qui désigne sous le même nom le Dauphin, poisson dont on connaît la valeur symbolique au sujet de l'ouverture de la « voie ascendante », correspondant d'ailleurs, dans le zodiaque*, au Capricorne*, signe sous lequel vint au monde Jésus au sein même d'une Caverne représentée par la crèche.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXIII, « Les mystères de la lettre Nûn », ch. XXIV, « La Caverne et le Labyrinthe », ch. XXX, « Le Coeur et la Caverne ».)

Voir Avatâra, Coeur, Jonas, Laby

rinthe, Montagne, Mort, OEuf du Monde, Révélation, Ténèbres.

CELTES. Des Celtes, à toujours insisté René Guénon, nous avons hérité, en Occident* tout au moins, d'un riche dépôt symbolique et herméneutique. Les traces des drames légendaires du monde celtique se retrouvent dans presque tous les épisodes des mythes et récits du moyen âge chrétien, dont le Saint Graal* est, très certainement, le meilleurs exemple parmi des dizaines d'autres (Roi Arthur, etc.). Si d'utiles précautions s'imposent concernant les Celtes, précise Guénon, en l'absence de toute trace scripturaire, on ne voit cependant pas pourquoi cette civilisation aurait été moins favorisées que les autres, sur le plan de la Connaissance métaphysique*, ceci d'autant que les quelques éléments

que nous possédons, portant sur les rites* et doctrines des Druides, conduiraient plutôt à imaginer et soupçonner vraisemblablement un très haut niveau de développement spirituel.

N'oublions pas que des symboles aussi importants que la « Roue* », le « Labyrinthe* », « la Triple enceinte », sont d'origine celtique, que, d'autre part, les institutions sociales, caste de prêtres (druides), et de guerriers (chevaliers), sont identiques aux structures des sociétés indo-européennes les plus développées (Inde, Grèce). Tout indique donc que les

CERCLE

Celtes possédaient un haut niveau de
civilisation, et il est évident que leur
héritage et la mémoire de leurs connaissances
s'est secrètement transmis
au sein des organisations de constructeurs
pendant toute la période médiévale,
enrichissant toute l'architecture
de cette époque par un ensemble de
signes et de symboles dont les clefs
ne nous sont pas toutes connues.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
III, « Le Sacré-Coeur et la légende du
Saint Graal », ch. XXIV, « Le Sanglier
et l'Ours ».)

Voir Druides, Grande Ourse, Ours,
Sanglier.

CERCLE.

Voir Compas, Sphère.

CENTRE. Voici une notion dont on
peut dire, raisonnablement, qu'elle
intervient dans presque tous les symboles
de la Tradition* universelle, ou,
du moins, dont tous les symboles de
cette Tradition participent à un degré
plus ou moins important. C'est dire
l'éminente position occupée par le
« Centre » dans la compréhension du
sens et de la réalité des choses manifestées.
Nous touchons ici, sans
aucun doute, à un élément que l'on
est légitimement en droit de qualifier
« d'essentiel ».
Origine invisible, Axe* et point* premier
de toutes choses, le Centre est le
symbole, l'image et le lieu de l'Unité*
primordiale. C'est de lui, par son

activité irradiante, que surgissent
toutes choses. Point source, fondement
et Principe*, il est l'emblème de
« l'ordre* du monde », de l'équilibre
et de la verticalité parfaite. C'est
pourquoi, la perfection de la figure du
point* au centre du cercle, qui est
transposée dans le symbole de la
roue*, lui est attachée. En Asie, pour
parler du Centre, on emploie le terme

« d'Invariable Milieu* »; point de la
Manifestation de « l'Activité* du
Ciel », rappel de l'immutabilité
absolue du Principe, l'immobilité du
Centre est un écho visible de l'éternité
de l'Unité*. "
Point intérieur de toutes choses, Axe
de la rotation du cycle du devenir*, le
Centre du Monde (Eç-Cirâtul-mustaqîm
dans la tradition islamique),
s'il est bien évidemment, au départ, à
la base du développement universel,
est également l'aboutissement où
retourne l'ensemble des formes de la
Manifestation*.

En effet, si toutes choses ont une
origine, cette Origine* et aussi,
nécessairement, leur destination
ultime. Après avoir été éloignées, très
provisoirement d'ailleurs, du Principe,
les choses doivent impérativement
et obligatoirement y retourner.
Le Centre est donc bien le symbole
par excellence de la permanence du
Principe, V Alpha et l'Oméga, origine
principielle, milieu et fin. Il faut
souligner, que le point central (le
« Saint Palais » de la Cabbale*, la
« Terre Sainte* » des Templiers) est

désigné dans l'ésotérisme islamique
comme la « station divine », celle qui
unit les contradictions et les antinomies
(El-maqâmul-ilahî, huwa
maqâm ijimâ ed-did-daîri). Le Centre
ordonne tout par son « activité nonagissante
», ceci explique que le
retour à l'Origine, c'est-à-dire au
Centre, soit considérée par le
Taoïsme* comme une entrée dans
« l'état de repos », une identification
avec le vide*, l'axe immobile sur
lequel repose toute la Manifestation.
Si des sciences comme la géométrie,
l'astrologie, la grammaire, se réfèrent
constamment et sont, de toute manière,
directement liées à la notion de
Centre, c'est sans doute par l'architecture,
que les constructeurs ont

voulu très régulièrement rendre perceptible
l'importance du Centre, ceci
expliquant que tous les édifices de la
tradition, des Pyramides d'Egypte, en
passant par les temples hindous,
jusqu'à nos Cathédrales du moyen
âge, sont des « re-transpositions »
visibles du Centre, des références à
l'aspect fondateur et axial de « l'immobile
milieu », du Pôle*transcendant,
de « l'Éternité immuable ».
(Symboles de la Science sacrée, ch.
VIII, « L'idée du Centre dans les traditions
antiques ». Le Symbolisme de
la Croix, ch. VII, « La Résolution des
Oppositions ». Autorité spirituelle et

' pouvoir temporel, ch. III, « Connaissance
et action ».)

Voir Arbre du Milieu, Axe du Monde,

CHANDRA

Gardiens de la Terre Sainte, Pôle.

CHAÎNE.

Voir Chapelet.

CHAKRA (sanskrit). Ce terme sanskrit
désigne les point fondamentaux
de l'être humain, qui entrent en correspondance
sur le plan physiologique
et psychique, et où circule,
par un canal central (sushumna), un
flux énergétique subtil. Au nombre de
sept, la tradition hindoue les nomme
padmas ou kamalas, ce qui signifie
« lotus », ces centres sont d'ailleurs
généralement représentés par cette
fleur*, avec un nombre de pétales différents
pour chaque chakra afin de
les distinguer. Le mot chakra, quant à
lui, se traduit très exactement par
« roue* », symbolisant par là même
le rôle d'axe et de polarité exercés
par ces points centraux.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
LXXIV, « L'Éther dans le coeur ».

L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta,
ch. XX, « L'Artère coronale et

le Rayon solaire ».)

Voir Kundalini, Roue, Vidwân.

CHANDRA (sanskrit). Sphère de la Lune*, lieu, selon la tradition hindoue, traversé par l'être qui a quitté la Terre* après avoir accomplit le dêvayâna* (voie qui conduit vers les états supérieurs de l'être). C'est là que sont dissoutes les formes de la Manifestation*, formes ayant achevé le cours

de leur développement, comme sont
conservés les germes des formes*
non encore apparues.

(L'Homme et son Devenir selon le
Vêdânta, ch. XXI, « Le Voyage divin
de l'être en Voie de Libération ».)

Voir Lune.

CHAOS. Lorsque Guénon fait référence,
du point de vue métaphysique*,
aux deux « Chaos », il parle du
formel et de l'informel considérés
comme deux exemples du désordre,
car pour lui l'ensemble des possibilités
de l'Être* ne sont véritablement
qu'un « Chaos » informe et vide*, au
sein duquel tout n'est que ténèbres*
et obscurité.
C'est uniquement par l'entremise et
la vertu de l'organisation harmonique,
au moment du passage de la
puissance à l'acte, que se produit, de
la même manière que par l'opération
du Fiat Lux de la cosmogonie biblique,
la hiérarchisation seule capable
de faire surgir l'ordre* du Chaos.
D'autre part, sur le plan social,
Guénon consacre un chapitre entier

de la « Crise du Monde moderne », à
démontrer l'aspect chaotique de l'état
de la société contemporaine, de par le
désordre qui y règne, l'anarchie dominante
qui y triomphe, la négation
de toutes les hiérarchies naturelles
qui y a force de loi, l'inversion des
valeurs et la perte de tout caractère
traditionnel. Ces lignes sont sans
doute, le réquisitoire critique le plus

dur qui ne fut jamais exprimé, à rencontre
du monde moderne.
(Les Etats multiples de l'Être, ch.
XII, « Les deux Chaos ». Le Symbolisme
de la Croix, ch. XXIV, « Le
Rayon céleste et son plan de
Réflexion ». La Crise du Monde moderne,
ch. VI, « Le Chaos social ».)

Voir Egalitarisme, ordre, Ténèbres.

CHAPELET. Symbole de la « chaîne des mondes » (série de sphères enfilées à la façon des perles d'un collier), le chapelet, ou « rosaire », se retrouve en tant que support de l'invocation divine dans de nombreuses traditions. L'invocation*, liée au souffle, exprime par l'expiration et l'inspiration, la création et la résorption de la Manifestation*. L'espace de silence, entre ces deux phases successives, représenté par le fil (pralaya) unissant tous les grains du chapelet, est en réalité l'élément le plus essentiel, alors que bien trop souvent l'attention est généralement centrée sur l'aspect extérieur. En Inde, le chapelet porte le nom de aksha-mâlâ, dont la délicate traduction semble pouvoir être : « La guirlande de l'axe. »

On sait que le nombre de grains du Chapelet peut varier selon les traditions, mais ce nombre est toujours une référence au symbolisme du cycle, (108 en Inde ou au Tibet, 99 dans l'Islam et 59 pour le rosaire chrétien, 5+50+4).

(Symboles de la Science sacrée, ch. LXI, « La Chaîne des mondes ».)

Voir Invocation.

CHARIOT. Le Chariot, que l'on retrouve dans de nombreuses traditions comme symbole du pouvoir spirituel, accompagnant dans leurs voyages dieux, prophètes et rois, est une image modèlisée du « Cosmos* ».
Le Chariot que l'on peut sans difficulté nommer « cosmique », véhicule sacré par excellence, est constitué par les deux roues symbolisant la Terre* et le Ciel*; l'essieu représentant le « souffle séparateur » (vyâna) maintient et sépare les mondes, le plancher de forme carrée ou rectangulaire, surmonté d'un toit en forme de

dôme* rappelle l'architecture du temple. La valeur symbolique du Chariot est sans doute liée au fait que celui-ci, réunit en lui la « roue* », et le « Dôme* ».

(Symboles de la Science sacrée, ch. XL, « Le Dôme et la Roue ».)

Voir Dôme, Roue.

CHARITÉ.

Voir Amour.

CHARPENTIER.

Voir Arche.

CHEVALERIE. L'institution de la Chevalerie, en tant que structure

organisée et codifiée, obéissant à des règles précises et rigoureuses, est une des formes les plus représentatives de la Tradition* universelle. Société possédant ses propres enseignements initiatiques, enseignements relatifs à l'art de la guerre*, au sens du combat et, de par ce fait réservés à la seconde caste*, c'est-à-dire les Kshatriyas*, elle incarnait de par son idéal les valeurs fondamentales que sont l'esprit de sacrifice*, l'honneur et le désintéressement. L'image même du Chevalier errant, libre et indépendant, accomplissant sa quête en solitaire, se rattache, selon René Guénon, au nécessaire voyage initiatique qui doit être entrepris par tout homme cherchant la Connaissance* et la « Délivrance* ».

Le rapport très étroit entretenu entre l'héraldique*et l'hermétisme*, est un des signes que la Chevalerie possédait une science secrète réelle qui lui était propre, un ésotérisme* dont l'art du blason est à lui seul la meilleure preuve. Guénon, d'autre part, insiste

sur le sens profond de « l'Amour* », dans sa relation avec les doctrines des Ordres de Chevalerie, et il est à noter sur ce point, que le cri de guerre des Templiers était précisément: « Vive Dieu Saint Amour. » Cette réaffirmation de Dieu* en tant « qu'Amour », selon la belle parole de l'Apôtre Jean, conduit Guénon à une réflexion très pertinente puisqu'il précise que les Ordres de Chevalerie, qui relèvent de la spiritualité, ou plus exactement de

l'Église « johannique », participent
de ceux qui se rattachaient au moyen
âge au « royaume du prêtre Jean »,
royaume situé dans une contrée
mystérieuse, représentant le Centre*,
le Pôle* spirituel.
Un des rôles des Ordres de Chevalerie
au moyen âge fut d'assurer une
communication, un lien intellectuel
et initiatique, entre l'Orient* et l'Occident*.
À ce propos, les Chevaliers
avaient de nombreuses attributions,
mais parmi celles-ci, une était particulièrement
importante, et ce d'autant
plus pour les membres des Ordres
militaires comme les Templiers,
c'était celle d'être d'authentiques
« Gardiens de la Terre Sainte* ».

(Aperçus sur l'Esotérisme chrétien,

ch. IV, « Le Langage secret de Dante
et des Fidèles d'Amour », ch. VII,
« Fidèles d'Amour et Cours
d'Amour ». L'Esotérisme de Dante,
ch. III, « Rapprochements Maçonniques
et Hermétiques ». Saint
Bernard.)

Voir Amour, Fede Santa, Gardiens,
Graal, Héraldique, Kshatriyas.

CHÈVRE.

Voir Capricorne.

CHIFFRE. De l'arabe çifr, qui d'ailleurs
désigne dans cette langue le
« zéro », le Chiffre n'est que le vêtement
du nombre*. La science contemporaine,
dans la confusion qui la
caractérise, a remplacé le nombre par

le Chiffre, incapable en cela de comprendre
la valeur propre du nombre
devenue aveugle devant la portée
symbolique de l'art de la numération.
Bien que les chiffres ne soient cependant
pas des signes complètement
arbitraires, l'origine hiéroglyphique
étant sans aucun doute une source

certaine dans la constitution de leurs
formes symboliques, néanmoins
aujourd'hui, les mathématiciens sont
totalement ignorants du sens et de la
valeur des notations chiffrées qu'ils
utilisent. Cet aveuglement redoutable
est, à l'évidence, la cause de la domination
d'un pouvoir moderne purement
quantitatif, esclave des mécanismes
d'aliénation qui, secrètement,
sont logés à l'intérieur des lois numériques.

(Principe du Calcul infinitésimal,

« Avant-propos ».)

Voir Nombre.

CHINTÂMANI (sanskrit).
Voir Pierre Philosophale.

CHIT (sanskrit). La Conscience*
totale du « Soi* », en relation permanente
et unique avec son seul objet la
Béatitude* (Ananda). On doit être
attentif à ne pas confondre Chit avec
chitta, qui n'est que la conscience
individuelle au sens restreint et étroit
du terme. Chit est un élément constitutif
de « l'Être* pur » (Sat), formant
avec la Béatitude (Ananda), le ternaire
« Sachchidânanda », soit

l'union de Sat, Chit et Ananda, être
unique identique à l'Atmâ*.
(L'Homme et son Devenir selon le
Vêdânta, ch. XIV, « L'État de Sommeil
profond ou la Condition de
Prajna ».)

Voir Atmâ, Sachchidânanda, Soi.

CHRISME. La figure à l'origine du
Chrisme, appelée aussi Chrisme simple,
est constituée par un cercle découpé
par six rayons se dégageant
d'un centre*, centre représentant le
Soleil* ou l'Axe*. C'est la représentation
la plus ancienne, dont l'image
évoque la roue*, et renvoie à son sens
cosmique.
Dans le symbolisme* chrétien, le

Chrisme, sous sa forme constantinienne,
formé des deux lettres grecques
X et P, soit, les deux premières
du nom Christos, est un dérivé direct
du Chrisme simple, il est d'ailleurs
parfois entouré d'un cercle, ce qui
l'apparente encore plus visiblement à
la roue.

Guénon remarque, que dans certaine
représentations du Chrisme chrétien,
la boucle du P prend la forme du
symbole de la « boucle d'Horus »,
d'où une similitude intéressante entre
le Chrisme et la « croix ansée » égyptienne.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
L, « Les symboles de l'analogie ». Le
Symbolisme de la Croix, ch. IX,
« L'Arbre du Milieu ». Études sur la
Franc-maçonnerie et le Compagnon-

nage, t. II, « Le Chrisme et le coeur
dans les anciennes marques corporatives
».)

Voir Christ, Globe, Roue.

CHRIST. Le Christ, du grec Christos
« Sauveur », est pour la tradition à la
fois le « Lion de Juda », le « Soleil
des hommes » (en tant que porte de la
Délivrance*, mukti-dwâra), le Pantokrator,
et la « Pierre Angulaire* » et,
rajoute René Guénon, non seulement
« Pierre Angulaire », mais aussi
« Pierre Philosophale* » pour les
hermétistes chrétiens dans la mesure
où il est la « fontaine d'immortalité »,
de par son Coeur* ouvert par la blessure
de la lance, coeur duquel
s'échappent l'eau* et le sang*, recueillis
dans la coupe* du Saint
Graal* par Joseph d'Arimathie.
En tant que Roi*, Prêtre et Prophète,
le Christ incorpore en lui les trois
fonctions sacrées de la Tradition*, et
ce d'autant plus que le sacerdoce* et
la royauté* lui appartiennent selon
l'ordre de Melki-tsedeq*.
De nature divine, il est le « Fils du
Très Haut », la « Lumière » des hommes,

le « Maître », le « Rédempteur »
qui, entouré des douze est l'Incarnation
du Principe* et, pour reprendre
la parole de saint Jean, à laquelle
Guénon attachait la plus grande
importance : le « Verbe* ».
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XLIII, « La pierre angulaire », ch.
LXXII, « L'Oeil qui voit tout ». Aper

çus sur l'Ésotérisme chrétien, Avantpropos (article de la revue Le Christ-Roi), ch. VIII, « Le Saint Graal ».)

Voir Caverne, Coeur, Logos, Melki-Tsedeq, Verbe.

CHRISTIANISME. Guénon a toujours affirmé le caractère traditionnel du Christianisme, regardant le Christ* lui-même comme un représentant éminent de la Tradition*. Se basant sur l'hommage rendu au Christ naissant par les Rois-Mages* (symbolisant les trois mondes, terrestre, intermédiaire et céleste), René Guénon en concluait, que cette reconnaissance par les représentants authentiques de la « Tradition primordiale* », était « le gage de la parfaite orthodoxie* du Christianisme à l'égard de celle-ci ».
À ce propos, Guénon pensait que le Christianisme, dans ses premiers temps, « loin d'être la religion exotérique que l'on connaît actuellement sous ce nom, avait, tant par ses rites que par sa doctrine, un caractère essentiellement ésotérique, et par conséquent initiatique ». De manière à appuyer son propos, Guénon écrivait que l'on peut trouver une confirmation de ceci dans le fait que « la tradition islamique considère le Christianisme comme ayant été pro

prement une tarîqah*, c'est-à-dire en somme une voie initiatique, et non une shariyah* ou une législation d'ordre social s'adressant à tous; et

cela est tellement vrai, rajoute Guénon, que par la suite, on dut y suppléer par la constitution d'un droit « canonique » qui ne fut en réalité qu'une adaptation de l'ancien droit romain, donc quelque chose qui vint

entièrement du dehors, et non point un développement de ce qui était contenu tout d'abord dans le Christianisme lui-même ». Constatant l'absence de prescription à caractère légal dans l'Èvangile, Guénon rappelle à ce titre que l'expression bien connue : « Rendez à César ce qui est à César », confirme amplement la nature purement intérieure et ésotérique du premier Christianisme, son caractère fermé qui faisait de l'Église « une organisation réservée dans laquelle tous n'étaient pas admis indistinctement, mais seulement ceux qui possédaient les qualifications nécessaires pour recevoir valablement l'initiation sous la forme qu'on peut appeler « christique ». Répondant à ceux qui s'étonnaient, après avoir admis, non parfois sans quelques difficultés, sa nature ésotérique initiale, de constater la « descente » du Christianisme sur le plan exotérique, Guénon écrivait: « Si l'on considère quel était, à l'époque dont il s'agit, l'état du monde occidental, c'est-àdire de l'ensemble des pays qui étaient alors compris dans l'Empire romain, on peut facilement se rendre compte que, si le Christianisme n'était pas « descendu » dans le domaine exotérique, ce monde, dans

son ensemble, aurait été dépourvu de toute tradition, celles qui y existaient jusque-là, et notamment la tradition gréco-romaine qui y était naturellement devenue prédominante, étant arrivées à une extrême dégénérescence qui indiquait que leur cycle d'existence était sur le point de se terminer. » Cette « descente », en vertu de ce qu'il venait de dire, était qualifiée par Guénon de « providentielle » car, « elle évita à l'Occident* de tomber dès cette époque dans un état qui eût été en somme comparable à celui où il se trouve actuellement ». Se refusant cependant à fournir une date

précise au sujet de cette « descente », Guénon indiquera néanmoins qu'elle était déjà accomplie à l'époque de Constantin et du Concile de Nicée, « de sorte que celui-ci n'eut qu'à (la) « sanctionner », si l'on peut dire, en inaugurant l'ère des formulations « dogmatiques » destinées à constituer une présentation purement exotérique de la doctrine ». Dans les premiers temps l'Église devait être une organisation fermée qui n'était pas ouverte à tous, sauf à ceux qui possédaient les qualifications requises pour y être reçus, et ainsi autorisés à se voir administrer l'initiation « christique ». l'Église était comparable au Shangha* bouddhique, à un ordre initiatique, et c'est plus tard, peut-être même assez rapidement de par la force des événements et des circonstances, que le Christianisme devint « une religion

au sens propre du mot et une forme traditionnelle s'adressant à tous indistinctement ». Pour répondre aux nombreuses questions que des correspondants qualifiés avaient formulées sur ce sujet, et qui faisaient part de leur étonnement devant l'absence de toute trace concrète et tangible d'existence d'une réalité ésotérique première du Christianisme, Guénon répondait qu'il était évident que tout ce qui avait précédé le Christianisme exotérique avait sans doute était « enveloppé » d'obscurité. « Il est évident, précise-t-il, que la nature du Christianisme originel, en tant qu'elle était essentiellement ésotérique et initiatique, devait demeurer entièrement ignorée de ceux qui étaient maintenant admis dans le Christianisme devenu exotérique ; par conséquent, tout ce qui pouvait faire connaître ou seulement soupçonner ce qu'avait été réellement le

Christianisme à ses débuts devait être
recouvert pour eux d'un voile
impénétrable ».

Pour ce qui concerne la suite de son
histoire, Guénon considérait que le
Christianisme, au moyen âge, avait
assimilé la plupart des éléments celtiques
encore subsistants, et qu'il a
donc joué, de ce fait, un rôle de conservateur
à l'égard de cette tradition.
D'autre part, du point de vue de son
analyse projective, Guénon pensait,
en ce qui concerne les perspectives
d'un éventuel et hypothétique
« rétablissement », que si une tradi

tion occidentale venait à se reconstituer elle prendrait forcément une forme extérieure religieuse, et que cette forme ne pourrait être, en Europe, que chrétienne, car les formes des anciennes religiosités sont depuis bien trop longtemps étrangères aux mentalités. Il est par ailleurs évident, dit Guénon, concernant cette question, que « l'on ne peut s'appuyer que sur ce qui existe d'une façon effective, et qu'il ne peut y avoir, en dehors de cet appui, que des reconstitutions artificielles qui ne sauraient être viables ».
Par ailleurs, même si le Christianisme, comme il est aisé de constater, s'est beaucoup dégradé, et a perdu énormément de son influence, Guénon soutenait, qu'il avait néanmoins conservé, dans sa forme même, tout ce qui pourrait être nécessaire à la base d'une éventuelle reconstruction. La tentative d'une telle nature, « la moins chimérique pour Guénon, serait celle qui viserait à restaurer quelque chose de comparable à ce qui exista au moyen âge ».
Enfin, touchant à cette question, n'oublions pas que si Guénon a montré la nécessité pour les occidentaux modernes de se mettre à l'école des métaphysiques orientales, c'est précisément dans l'idée de remettre à jour les aspects les plus essentiels de leur propre tradition, restaurer la compréhension perdue, dans l'espoir d'un redressement ardemment désiré car, plus que nécessaire : vital.

(Crise du Monde moderne, ch. II « L'Opposition de l'Orient et de l'Occident », ch. V, « L'individualisme ». Aperçus sur l'Ésotérisme chrétien, ch. II, « Christianisme et Initiation ».)

Voir Baptême, Catholicisme, Influence spirituelle, Initiation, Religion,

Rite, Sacrement.

CHUTE. Par delà la « Chute » qui,
du fait de la rupture qu'elle entraîna
entre Dieu* et l'homme, dont les
épisodes de la Genèse nous relatent
les différents moments, montrant
bien la puissance de la perte et de la
déchéance qui frappèrent Adam*, et
qui s'inscrivit malheureusement au
coeur de toute sa descendance, coupant
les hommes de leur nature première
qui était leur véritable condition
originelle à laquelle il doivent
retourner, Guénon interprète également
cette Chute, comme un mouvement
général d'éloignement du
Principe*.

Ce mouvement, qui est très précisément
résumé dans la doctrine des
cycles* ou ères successives (Manvantaras*),
emporte avec lui avec,
soulignons-le, une rare puissance de
solidification*, l'ensemble de la Manifestation*
visible. En effet, le passage
d'un Yuga à l'autre, produit une
dégénérescence dont les conséquences
multiples touchent tous les niveaux
du réel, mais dont la plus
redoutable est la perte de la Tradi

tion*, de par la distance croissante Ciel de Jupiter (El-Barjîs): Seyidna
allant en s'amplifiant régulièrement Mûsa.
et inexorablement, vis-à-vis du Ciel de Saturne (El-Kaywân): SeyiPrincipe.
dna Ibrahim.
(Formes traditionnelles et Cycles Par ailleurs, le Ciel, considéré
cosmiques, « Quelques remarques sur comme le lieu du déploiement du
la doctrine des cycles cosmiques ».) cycle zodiacal, borné par deux

portes*, dites les deux « portes du
Voir Âges, Arbre, Manifestation, Ciel », représentées par le Cancer (la
Manvantaras, Tradition. « porte des hommes », l'ouverture

vers la Manifestation*, chemin des
CIEL. Depuis les temps les plus âmes allant vers la Terre*) et, le
anciens, les hommes ont scruté le Capricorne* (la « porte des dieux »,
Ciel dans l'espoir d'y découvrir la la résorption dans le Non-manifesté,
réponse aux questions soulevées sur le retour des âmes vers l'Infini*), est
la Terre*. Ainsi, l'étude des astres, aussi de ce fait le point du grand pas

l'attention à la complexité de leurs sage.
mouvements et la perception de leurs

(Symboles de la Science sacrée, ch.
influences sur les mécanismes marins

XXXV, « Les Portes solsticiales ».
ou climatiques, sont à l'origine d'une

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et

science du Ciel quasiment commune

le Taoïsme, ch. VII, « La Chirologie
à toutes les traditions. Dans son étude

dans l'ésotérisme islamique ».)
sur la « Chirologie dans l'ésotérisme

islamique », Guénon, après avoir

Voir Main, Racines du Ciel, Zodia

montré la correspondance existante

que.

entre les diverses parties de la main*
et les astres, met en lumière le rapport

CIEUX. Les Cieux sont le domaine

qui fut établi entre les principaux

des Eaux supérieures* dont parle le

prophètes et les sept Aqtâb célestes :

livre biblique de la Genèse. Ils

Ciel de la Lune (El-Qamar) : Seyidna

représentent l'ensemble des possibi

Adam.

lités informelles, la région du séjour
Ciel de Mercure (El-Utârid) : Seyides

dieux, le pays de l'Eau* et de la
dna Aïssa. Lumière*, le royaume de Brahma*.

Ciel de Vénus (Ez-Zohrah) : Seyidna Assimilés au « Paradis* », leur plu

Yûsif. ralité correspond à tous les états
Ciel du Soleil (Es-Shams) : Seyidna supérieurs à la sphère de la Lune*,
Idris. états allant jusqu'au Brahma-Loka*.

Ciel de Mars (El-Mirrîkh): Seyidna (L'Homme et son Devenir selon le
Dâwud. Vêdânta, ch. XXI, « Le Voyage divin

de l'être en voie de Libération ».)

Voir Eau, Paradis.

CIRCONFÉRENCE. On dit que pour se réaliser totalement, l'être doit passer de la Circonférence au Centre*, ce que l'on peut traduire par l'expression : « Passer de l'extérieur à l'intérieur. » La Circonférence, sur le plan symbolique représente donc l'extériorité, c'est-à-dire tous les lieux de l'espace ou, plus exactement, toutes les choses manifestées.
On sait, d'autre part, sur le plan géométrique, que la longueur d'une Circonférence est d'autant plus grande que celle-ci est éloignée du Centre, cette loi amène Guénon à une remarque fort intéressante, dans laquelle il montre que les points de deux Circonférences concentriques, si elles ont les mêmes rayons, alors que l'une apparaîtra plus grande que l'autre de par son moindre éloignement du Centre, n'auront pas cependant un nombre de points différents.
Ceci pour la simple raison qu'il est impossible de pouvoir « nombrer » les points d'une ligne, leur multitude étant, selon l'expression de Guénon,

« au-delà du nombre ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XV, « Représentation de la Continuité des différentes modalités d'un même état d'être », ch. XXIX, « Le centre et la Circonférence ».)

Voir Géométrie, Haqîqah, Sphère.

CLEF DE VOUTE. Cette célèbre expression du langage architectural, représentant le dernier élément posé d'une construction en arc ou d'un dôme*, joue un rôle important dans l'art de bâtir, car c'est d'elle dont va dépendre la stabilité et l'équilibre* de l'oeuvre réalisée. C'est pourquoi Guénon, dans ses études magistrales sur le symbolisme* constructif, montre,

de façon lumineuse, l'identité
entre la Clef de voûte et la « Pierre angulaire* », appelée également « Pierre du sommet » qui achève ou couronne un édifice.
Cette pierre, ou Clef de voûte, est placée par le haut, puisque sa forme étant terminale elle représente l'axe* vertical prenant son origine du Ciel*, la « pierre venue d'en haut » ou, plus exactement descendue du Ciel, ce qui est une image évidente du Christ* lui-même, (Pierre d'angle et Pain du ciel).

(Symboles de la Science sacrée, ch. XLIII, « La Pierre angulaire ».)

Voir Pierre.

CLEFS. Attribut du dieu Janus*, la Clef est un symbole d'une lecture quasi évidente. On sait peut-être moins qu'elle représente le double pouvoir sacerdotal et royal, à ce titre, Janus, étant le dieu de l'initiation*, les deux Clefs qui l'accompagnent toujours dans les représentations, l'une d'or, l'autre d'argent, sont les Clefs des « grands » et « petits mys

tères* », du Paradis* céleste et du Paradis terrestre.
Éléments emblématique du pouvoir pontifical, la Clef représente l'autorité spirituelle, la connaissance des principes et la maîtrise du sacerdoce*.
Elle est même le signe de la suréminente prérogative du souverain pontife en matière dogmatique et disciplinaire, puisqu'il peut lui seul lier ou délier, prérogative exercée avec l'assistance de l'Esprit-Saint qui porte sur les mystères* les plus profonds du Christianisme*. Ceci étant confirmé par la phrase du Christ* à Pierre: « Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses,

mais mon Père qui est dans les

deux » (Mat. XVI, 17).
Dans son étude sur les aspects de Janus, Guénon se penchant sur un cartouche peint sur une page détachée d'un livre manuscrit d'église, du XVe siècle, montre que la clef tenue en main par le personnage féminin du médaillon, ouvre et ferme les époques, clef des secrets éternels teintée du sang de Jésus qui ouvrit à l'humanité en état de chute* les portes de la vie éternelle. On notera la correspondance signalée par René Guénon entre la symbolique axiale du « clou », chez les Romains (clavus), et l'étrange ressemblance nominale de la Clef (ctavis), attributs l'un et l'autre de Janus. D'autre part le pouvoir des Clefs étant de lier et délier, on rapprochera cette fonction de la

« Coagulation* » et de la « Solution* », dont on connaît la place importante dans la philosophie hermétique. (Symboles de la Science sacrée, ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus ».)

Voir Empereur, Janus, Initiation, Mystère, Papauté.

COAGULATION. Avec la « Solution* », l'un des deux principes complémentaires de la philosophie hermétique, principes que l'on retrouve sous des appellations diverses : « yin et yang* » en Chine, « expir » et « aspir » en Inde, génération et corruption en Grèce, etc. Guénon apporte un éclairage fort intéressant sur ces principes, en soulignant le rapport étroit que l'on peut établir entre, d'une part la « Solution » et le « pouvoir des pointes » bien connu en magie opérative, et d'autre part la Coagulation est l'usage de « l'art des noeuds », toujours dans le cadre de la

magie opérative.

La célèbre formule « solve et coagula
», est un parfait résumé du processus
cosmique universel qui réunit
dans une même dynamique les éléments
de réunification et de dissolution*.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXVI, « Les armes symboliques ».)

Voir Caïn, Dissolution, Liens, Solution,
Noeuds.

ï

COEUR

COEUR. Le Coeur (Hridaya), dans l'oeuvre de René Guénon, figure en bonne place comme l'un des symboles les plus étudiés, les plus utilisés aussi, avec la Croix*, dans ses essais sur la Science sacrée. Depuis les études publiées entre avril 1925 et mai 1927 dans la revue du Sacré-Coeur « Regnabit », jusqu'aux dernières recherches portant sur l'image du Coeur dans la Tradition* métaphysique* universelle, il existe chez Guénon une constante attention sur ce thème qui, il vrai, recèle en luimême, de par sa charge émotive et sensible, une extraordinaire et rare dimension évocatrice.
Image du Centre*, Soleil* spirituel, le Coeur est considéré comme le siège de l'intelligence mystérique, le Centre vital de l'être, le lieu du séjour de l'âme*, le « Palais divin », la source de l'intuition* intellectuelle.
Arche* d'Alliance, Temple* et Tabernacle*, le Coeur est donc incontestablement le symbole sacré par excellence car, en tant que « Saint domaine de la Révélation » il est l'organe « théophanique* » par essence.
« La connaissance du Coeur, écrit Guénon, c'est la perception directe de la lumière intelligible, de cette lumière du Verbe dont parle saint Jean au début de son Évangile, lumière rayonnant du « Soleil spirituel » qui est le véritable « Coeur du monde ». Comment, par ailleurs, ne

pas souligner le rôle majeur, dans la tradition chrétienne, de la blessure de

la lance reçue par le Christ* en Croix*, et libérant de son Coeur l'Eau et le Sang, fontaine d'immortalité, gage de Salut et de Rédemption, chemin vers Dieu* organe de la purification, de la réintégration et de la transfiguration de l'être. D'un autre point de vue

quoique complémentaire, le Coeur (Rûh muhammadiyah*) est le reflet en nous du Principe Absolu*, la « Cité divine » (Brahma-pura), le conservateur de la vie cosmique, car le Coeur de l'homme et le Coeur du monde ne sont en réalité qu'un seul et identique Coeur.

Gardien des secrets de la royauté* mystique, Sanctuaire du Silence*, le Coeur (en arabe qalb qui, inversé, donne maqlûb) est porteur de fonctions subtiles, que Guénon nomment « non discernables pour celui qui ne s'est pas penché sur la vie profonde, et n 'a point centré toute son attention sur le royaume intérieur dont le Coeur est le Tabernacle ». C'est pourquoi, dit-il, la « Paix du vide », la « Grande Paix » (Es-Sakînah) de l'ésotérisme islamique, identifiée à la présence divine au Centre * de l'être, est représentée symboliquement dans toutes les traditions par le Coeur.
Par delà les très nombreux aspects développés ci-dessus, et qui demanderaient une étude quasi spécifique pour chacun d'entre eux, on ne saurait trop engager le lecteur à prendre connaissance également avec attention des analyses de Guénon

concernant les rapports symboliques existants entre le Coeur et la Caverne*, le Coeur et la Coupe du Graal*, le Coeur et l'Oeuf du Monde*.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XXX, « Le Coeur et la Caverne », ch. XXXII, « Le Coeur et l'oeuf du Monde », ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde », ch. LXIX, « Le coeur rayonnant et le coeur enflammé », ch. LXX, « Coeur et cerveau », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé », ch. LXXIV, « L'Éther dans le coeur », ch. LXXV, « La Cité divine ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La

Résolution des oppositions ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta,

ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma ».)

Voir Agartha, Paradis, Théophanie.

COLLEGIA FABRORUM (latin). Voir Janus, Initiation, Mystère.

COLONNE. Élément architectural du Temple*, la Colonne soutient l'édifice, mais elle en est aussi l'image de la verticalité, de son caractère axial. Elle occupe également une fonction purement symbolique, lorsqu'elle est placée à l'entrée du Saint lieu, de gauche et de droite, sans aucun rôle de soutien sur le plan de l'organisation « matérielle » de la construction, mais en signifiant l'universalité de l'orientation cosmique de

la fonction rituelle.
Le Sepher Ietsirah affirme, que du Tohu (vide*), l'Éternel tailla trois grandes colonnes à partir de l'éther insaisissable, Guénon précise qu'il s'agit des colonnes de l'arbre séphirotique, soit la colonne du milieu, la colonne de droite et la colonne de gauche.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu ».)

Voir Temple de Salomon.

COMPAGNONNAGE. Le Compagnonnage est l'organisation initiatique de « métier » qui, aux yeux de René Guénon est la seule en Occident*, avec la Maçonnerie*, a pouvoir revendiquer une filiation traditionnelle authentique. Le Compagnonnage représente donc, non seulement un héritage important de la Tradition* la plus ancienne, mais aussi une forme concrète d'initiation* au sein d'une civilisation ayant perdu tout lien réel avec le

« Centre* ».

Son origine semble remonter fort loin dans le temps, comme on peut aisément l'imaginer, et les éléments légués par les « Collegia fabrorum », structures placées sous les auspices symboliques du dieu romain Janus*, fournissent de très nombreuses preuves authentifiant l'existence de sociétés initiatiques de métier à cette époque. On y retrouve d'ailleurs déjà ce qui prendra plus tardivement le

nom de « Devoirs », c'est-à-dire les règles et coutumes spécifiques aux rites compagnonniques.
Cependant, si la relation avec la pratique d'un « métier » s'est perdue dans la Maçonnerie, le Compagnonnage a néanmoins toujours maintenu ce lien, qui y est même indispensable à la mise en oeuvre de l'initiation du « Compagnon ». Historiquement les constructeurs* (tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, serruriers), depuis la plus haute Antiquité jusqu'au moyen âge*, avaient conscience de collaborer, dans l'exercice de leur « métier* », à une activité

sacrée. Ceci impliquant que chaque geste, contrairement à notre monde moderne complètement désorienté, purement quantitatif et oublieux des principes de l'agir sacré, était défini par une démarche rituelle, en maintenant toujours présent dans l'esprit que le travail* des mains, lorsqu'il était finalisé par la réalisation d'une oeuvre, était toujours l'accomplissement d'un véritable acte « sacerdo

tal ».

À ce titre le « métier », à l'origine, était une voie de perfectionnement, un processus de sanctification et de purification au sein duquel le Compagnon, tout en effectuant son travail, par l'exercice même de son « Art* », accomplissait son « Chefd' OEuvre » le plus haut: sa propre réalisation* spirituelle.
(Aperçus sur l'Initiation, ch. XIV, « Des Qualifications initiatiques ».

Règne de la Quantité et Signes des Temps, ch. VIII, « Métiers anciens et industrie moderne ».)

Voir Constructeur, Maçonnerie.

COMPAS. Si l'équerre* est liée au

carré*, le Compas réalise le cercle à
partir du point*, ces deux figures
géométriques représentant respectivement
l'une la Terre* et l'autre le
Ciel*. Symbole de la maîtrise de l'esprit
dominant la matière, le Compas
est l'outil du divin Architecte, outil à
l'aide duquel il trace le monde, lui
donne ses limites, en constitue le
tracé parfait.
Le point de pénétration du Compas
est une figure de l'Unité* universelle,
la marque sensible de l'Un*. Cette
correspondance avec l'Un n'est pas
une simple formule de langage, c'est
très concrètement la « marque » (au
sens entendu par les tailleurs de
pierre), de la présence constante de
l'unicité dans sa force agissante au
sein de la nature et des hommes.
Le Compas est un instrument mobile,
il combine le cercle qui est la figure
de l'Infini*, avec le point qui
représente le début de toute manifestation*.
L'éternel et le contingent,
l'Origine* et l'actuel cohabitent donc
dans le symbole du Compas.
Le Compas forme avec l'équerre*.
lorsqu'ils sont réunis, le Compas
étant en haut, un espace où se loge à
l'intérieur l'étoile* flamboyante,
étoile qui n'est autre que l'homme

lui-même, ou plus exactement foncière. Ainsi, même si deux possi
« l'homme régénéré ». bles peuvent parfaitement être réaliÀ
propos de cette « régénération », sables en tant qu'ils sont eux-mêmes,
Guénon, dans un texte touchant au leur réunion demande un certain
symbolisme constructif, relatif à la nombre de conditions minimales
« pierre* Angulaire », parle d'une requises, déterminant le mode d'être
pierre « rejetée parmi les décomdes
possibles à l'intérieur d'un idenbres
», dont la destination ne peut être tique espace*.
comprise que par une catégorie de Ce n'est donc pas une limite* posée
constructeurs* qui sont passés de sur la Possibilité*, dont on sait
l'équerre au Compas. qu'elle n'en comporte aucune, que
(La Grande Triade, ch. XV, « Entre décrit cette loi des Compossibles,
l'Équerre et le Compas ». Symboles (comme certains philosophes ont
de la Science sacrée, ch. XLIII, « La voulu l'affirmer, parmi lesquels
Pierre Angulaire ».) Leibnitz), mais un simple rappel que

la « compossibilité » est toujours, et
Voir Espace, Étoile, Point, Sphère. essentiellement, dépendante de l'en

semble considéré au sein d'un espace
COMPENSATION. déterminé.
Voir Ordre. (Les États multiples de l'Être, ch. II,

« Possibles et Compossibles ».)
COMPOSSIBLE. L'expression
Compossible caractérise, ou mieux Voir Limite, Impossibilité, Possibiencore
spécifie, des « possibles* » lité.
compatibles entre eux au sein d'un
même ensemble, ensemble réunissant COMPRÉHENSION. Guénon conet
définissant les divers caractères sidère qu'il ne peut y avoir aucune
« objectifs » qui conditionnent l'orCompréhension
digne de ce nom,
dre et donc les attributions partic'est-
à-dire une Compréhension
culières de chaque élément qui le métaphysique, si on ne découvre pas
constitue. Ceci signifiant que, dans préalablement que l'être se réalise
un ensemble donné, ne peuvent couniquement
par la Connaissance*,
exister que des « possibles » non-celle-ci étant entendue dans son sens
contradictoires, Guénon utilisant le plus direct et concret, à savoir une
pour être plus explicite l'exemple du adéquation totale avec la Possibilité*
« carré rond »,-afin de mieux faire universelle.
comprendre la limite à partir de Cette Possibilité universelle, « qui
laquelle deux « possibles », en viencomprend
tout » est, par ailleurs, au
nent à constituer une impossibilité* sens le plus propre et dans sa plus

grande extension, « comprise par rien », car elle est seule à pouvoir se comprendre véritablement, sans toutefois que l'on puisse dire « que cette Compréhension existe d'une façon quelconque » (Risalatul-Ahadiyah, de Mohyiddin ibn Arabi). La Compréhension authentique, sur le plan de la Possibilité universelle, est donc une Compréhension sans objet, puisqu'il ne peut y avoir en elle aucune dualité. La Possibilité et l'Infini* n'étant qu'une seule et même chose, la Compréhension, au sein de la Possibilité, est, en ultime analyse,

non-différente de la Possibilité Infinie elle-même.
(Les Etats multiples de l'Être, ch. XVI, « Connaissance et Conscience ».)

Voir Connaissance, Infini, Possibilité.

CONCEPT.

Voir Pensée.

CONCENTRATION. La véritable Concentration (êkâgrya), bien différente de ce que les occidentaux ont pour habitude d'appeler comme telle, c'est-à-dire très souvent une sorte d'attention diffuse dirigée sur les phénomènes extérieurs toujours mouvante et agitée, est, bien au contraire, un regard intérieur profond et pacifié, point de départ et moyen fondamental de la Connaissance*.
Utilisant divers supports « tech

niques » (pensée, symbole, image divine, etc.), du moins au début, ces moyens auxiliaires deviennent plus ou moins rapidement inutiles, et laissent

place à la pure Réalité*.
Toutefois, on aura soin de considérer ces exercices préliminaires non comme de simples outils périphériques négligeables, car, écrit René Guénon, ils peuvent aider à la Réalisation*, et acheminer si ce n'est à son terme, du moins à des stades préparatoires essentiels.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. XII, « Le Yoga ».)

Voir Ahankâra, Dharma, Réalisation.

CONNAISSANCE. La seule Connaissance (Jnâna) digne de ce nom, pour René Guénon, est celle dans laquelle sujet et objet sont non seulement unifiés, mais plus encore : identifiés. L'Intuition intellectuelle* est ce qui permet cette identification, intuition non pas uniquement à l'origine de la Connaissance, mais « Connaissance » en tant que telle. Guénon écrit d'ailleurs qu'il n'y a de Connaissance vraie que la Connaissance participant à un degré plus ou moins important à la Connaissance intellectuelle pure, qu'il n'y a de Connaissance effective que celle qui permet une pénétration réelle au sein de la nature même des choses, pénétration pleinement réalisée que dans la Connaissance métaphysique totale.

Reprenant la fameuse formule d'Aristote, Guénon affirme que « connaître et être ne sont qu'une seule et même chose », deux aspects sans dualité d'une unique et identique réalité. L'Acte de Connaissance présente cependant deux « périodes »: l'identification du sujet à l'objet, et l'assimilation de l'objet par le sujet. En effet, cette « assimilation », qui se produit lorsque sont atteintes les choses dans leur essence, est une sorte d'expression de ce que nous

sommes capable de « réaliser », car si
l'idée peut pénétrer les choses, les
choses montrent qu'elles sont traversées
de part en part par l'idée. Ceci
aboutit au constat suivant : on ne peut
dire qu'il existe un domaine subjectif
et objectif, comme le prétend de
façon erronée la philosophie moderne,
mais une « Existence* unique
», expression d'un seul et unique
Principe*. Par ailleurs, la particularité
de la Connaissance métaphysique,
est qu'elle ne peut être communiquée,
car elle relève d'un ordre spécifique
de réalisation*. Elle peut être
suggérée sous le voile des symboles,
traduite toujours très maladroitement
par les mots, mais jamais explicitée
totalement. Ce caractère incommuni

cable rend difficile sa transmission, et
oblige celui qui voudrait s'engager
dans sa découverte à l'accomplissement
d'un travail-intérieur profond
au-delà de la pensée*, pouvant permettre
éventuellement, car en ces
matières rien ne peut être garanti, la

compréhension*espérée.
René Guénon précisera toujours, que
la Connaissance théorique est un
préliminaire indispensable (le seul
réellement indispensable), à l'accomplissement
de la Réalisation*, par
dissipation de l'ignorance*. Préliminaire
devant ensuite être renforcé
par la Concentration*, ceci s'expliquant
de par la relation directe que la
concentration entretient avec la
Connaissance. Certes, certains modes
de transmission (dont les voies orientales
de la Sagesse*), par delà toutes
représentation formelles ou conceptuelles,
peuvent faire approcher
de la Connaissance véritable. Mais

l'effort personnel sur ces chemins, est

bien souvent trop considérable pour

l'occidental, ce qui en rend par con

séquent la pratique difficile d'accès.

Retenons enfin, que la Connaissance

qui n'est absolument pas équivalente

à la conscience*, pour être comprise

dans sa totalité, doit impérativement

être coextensive non pas seulement à l'Etre*, mais à la Possibilité* universelle elle-même, donc être infinie comme celle-ci l'est nécessairement.

Ceci signifie concrètement que Connaissance et Vérité*, sous cet angle précis d'approche métaphysique, ne sont rien d'autre que des « aspects de l'Infini », d'où la célèbre formule du Vêdânta : satyam jnânam anantam Brahma (Brahma est la Vérité, la Connaissance, l'Infini); la Connaissance universelle est identique à la Vérité.

CONSCIENCE

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. X. « La Réalisation métaphysique », ch. IX, « Le Nyâya », ch. XIV, « Le Vedânta ». Les États multiples de l'être, ch. XVI, « Connaissance et conscience ».)

Voir Conscience, Délivrance, Existence, Ignorance, Intellect, Intuition, Logique, Métaphysique, Nyâya, Pensée, Réalisation, Vérité.

CONSCIENCE. Conscience individuelle. Conscience mentale. Conscience de l'Identité de l'Être. La question de la Conscience individuelle, a été abordée par Guénon dans une étude sur « l'Intellect supérieur », dans son ouvrage portant comme titre « L'homme et son devenir selon le Vêdânta ». Il y explique, que c'est par le passage de l'intellect de l'état de puissance universelle à la forme individualisée, qu'est produite, d'une certaine manière, la conscience individuelle (ahankâra*). Ceci n'entachant par ailleurs en rien les propriétés premières de l'intellect transcendant*. À ce titre, la Conscience, selon Guénon, même dans sa plus grande généralité, n'est qu'un mode contingent et spécial de connaissance, un mode conditionné de connaissance même, puisque la connaissance relative est le produit d'une réfraction de l'intellect, c'est d'ailleurs cette réfraction précisément « qui constitue la conscience individuelle .»

Toutefois, cette Conscience « individuelle » ne saurait représenter, à elle seule, la totalité des états de Conscience, puisque « l'intellect pur » (Buddhi*) transpose dans l'Universel* les propriétés présentes dans la Conscience limitée. Indiquons également, que Guénon signale l'existence d'une « Conscience mentale », que l'on peut qualifier

d'intermédiaire, puisqu'elle est précisément quelque chose de plus, au niveau de la détermination, que la Conscience individuelle. Guénon définit cette « conscience mentale », comme la résultante de l'union du manas* (sens interne) avec ahankâra, (conscience individuelle). Retenons enfin, que Guénon considère que c'est par la Conscience de l'Identité de l'Être*, constante par delà les multiples modifications de l'unique Existence, que se manifeste, au Centre* de l'homme, un élément transcendant et informel, (donc nonindividualisé), qui a pour nom le « Rayon Céleste ». C'est d'ailleurs cette Conscience, dépassant complètement et radicalement l'ordre formel, donc assimilable à « l'intuition* supra-rationnelle » qui, pour l'individu, mais n'oublions pas bien au-delà de ses facultés limitées, est la véritable « Sensation de l'éternité ». Sachons cependant, que la Conscience, lorsqu'elle est universalisée et qu'elle prend la signification du sanskrit Chit, est très éloignée, même analogiquement, de la Conscience

commune, contingente et relative. (Le Symbolisme de la Croix, ch. XXX, « Dernières remarques sur le symbolisme spatial ». Les États multiples de l'être, ch. XVI, «Connaissance et conscience, L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. IX, « Les Cinq vayus ou fonctions vitales des enveloppes du « Soi ».)

Voir Ahankâra, Buddhi, Connaissance, Intellect, Manas.

CONSTRUCTEUR. Le Constructeur édifie certes, mais surtout il rassemble, selon l'expression très largement utilisée, « ce qui est épars », pour constituer une unité organique qui harmonisera, en ellemême, les divers éléments dont elle est composée. D'autre part Guénon souligne la correspondance qu'il est possible d'établir entre toute entreprise

de construction réalisée selon les règles.traditionnelles, et l'action rituelle du « sacrifice* » (de sacrum facere), qui comporte séquentiellement, tout d'abord la division des matériaux, puis leur réunification, action voisine du processus cosmique de la reconstitution de Purusha* se divisant lui-même en deux phases complémentaire l'une de l'autre, la « désintégration » et la « réintégration ». Sur le plan formel, cette opération est mise en oeuvre symboliquement dans l'édification de l'autel védique, où l'action rituelle se conformera à l'ordre* (rita) sacrifi-

ciel de l'Univers, et incorporera les deux phases complémentaires. (Symboles de la Science sacrée, ch. XLVI, « Rassembler ce qui est épars ».)

Voir Compagnonnage, Hiram, Sacrifice.

CONTEMPLATION. Le mot « Contemplation », explique Guénon, appartient à un groupe dans lequel on retrouve des mots comme: secret (sacratum), temple (templum), dont la racine tem (du grec temnô), qui les caractérise, exprime l'idée d'une coupure, d'un retranchement, dont la Contemplation, par son aspect d'intériorité très marquée, incarne bien le sens le plus profond, le plus intime. Cependant Guénon distingue deux formes de Contemplation (Contemplation directe et Contemplation par reflet), qu'il convient de bien différencier, si l'on veut comprendre ce qu'il faut entendre sous cette désignation. Pour ce faire, Guénon utilise une méthode caractéristique de son mode de pensée, puisqu'il examine ce qui relève du domaine supra-individuel, et du domaine individuel, afin de bien situer ce qui mérite véritablement le nom de Contemplation. En effet, nous savons que l'activité contemplative

des mystiques, dominée,
de par sa tonalité affective et amoureuse,
par la passivité* et l'attente
dispositive, ne recherche pas l'union
avec le Christ-Principe (le Logos*

lui-même), mais avec le Christ Jésus,

c'est-à-dire à l'aspect « individua

lisé » de l'Avatâra*; une union tou

jours dépendante de la forme* référencée à sa manifestation dans le domaine humain. Or, la Contemplation authentique, Contemplation que l'on peut nommer métaphysique*, réalisée dans la voie initiatique, a ceci de particulier, qu'elle est une mise en oeuvre « volontaire » et « active », d'une quête de « l'union identificatrice avec le Principe* », et non, ce qui est très important, avec tel ou tel de ses aspects « non-suprêmes ». On parlera alors d'un passage au-delà des formes, d'une « union » ne laissant plus aucune trace de dualité entre l'âme* et le Principe, entre l'être et l'Absolu*.
D'un point de vue plus concret, René Guénon place constamment, dans tous ses écrits, la Contemplation au sommet de la hiérarchie des facultés humaines, il rappellera l'opinion sur ce sujet de saint Thomas d'Aquin, en affirmant que toutes les fonctions dans l'homme sont subordonnées à la contemplation comme à une fin supérieure, ceci impliquant, sur le plan social, que les différentes classes de population, dans la cité traditionnelle, doivent être au service de « ceux qui contemplent la vérité ». C'est ce qui explique sa position, calquée sur la structure indienne plaçant les brahmanes* comme première des castes, en faveur de la supériorité du sacerdoce* vis-à-vis de la royauté*.

La supériorité de la Contemplation sur l'action*, est une constante dans toutes les traditions, dont l'Occident* moderne, en rupture avec le Principe en état de décadence avancée, ni ne

comprend, ni ne peut admettre l'affirmation.
Même si par ailleurs aujourd'hui,
le nombre des hommes de
« contemplation » est extrêmement
faible, comparativement bien évidemment
à ce qu'il fut certainement
autrefois, n'oublions jamais rappelle
René Guénon, que « la puissance
spirituelle n'est nullement basée sur
le nombre, dont la loi est la
matière* ».
(Aperçus sur l'Initiation, ch. XVII,
« Mythes, Mystères et symboles ».

Initiation et Réalisation spirituelle

ch. XVI, « Contemplation directe et
Contemplation par reflet ». Autorité
spirituelle et Pouvoir temporel,

ch. V, « Dépendance de la royauté à
l'égard du sacerdoce ». La Crise du
Monde moderne, ch. III, « Connaissance
et action ».)

Voir Formes, Ahankâra, Connaissance
Dhyâna, Mystique, Passivité.

CONTINUITÉ. La Géométrie*,
nous fournit d'excellents exemples
de « Continuité », mais le plus
représentatif est sans doute la spirale,
dont la rotation entraîne l'ensemble
des modalités. Touchant ce point particulier,
l'image même de la
Continuité semble nous être donnée
par l'Axe vertical, l'Axe du monde*

aui, toujours fixe et immobile, voyant
l'ensemble des éléments du cycle*
coSmique se mouvoir autour de lui,
conserve son immuable fixité, que
Guénon nomme : l'immutabilité principielle.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII,
« La Résolution des oppositions »,
ch. XVIII, « Passage des coordonnées
rectilignes aux coordonnées
polaires ; continuité par rotation », ch.
XIX, « Représentation de la continuité
des différents états d'Être ».)

Voir Axe du Monde.

CONTINGENCE. « Est Contingent, écrit René Guénon, ce qui n'a pas en soi-même sa raison suffisante », ce qui peut se dire également : ce qui ne possède par de par lui sa propre raison d'être. Or, cette définition qui, soit dit en passant, est en parfait accord avec la pensée et la doctrine de saint Thomas d'Aquin, est toujours assortie chez Guénon d'un correctif d'importance non négligeable, puisque, précisément, ce qui pourrait apparaître comme l'exemple par excellence du « Contigent », c'est-àdire le domaine entier de la Manifestation*, est en fait défini par lui comme « absolument permanent selon la Possibilité universelle ». C'est d'ailleurs cette permanence, toujours selon la Possibilité* universelle, qui fait même toute la réalité du manifesté ; en dehors de cette permanence on peut affirmer que le manifesté ne

possède strictement parlant aucune réalité, n'est très positivement qu'une

pure illusion*, inexistant.
C'est donc par l'implication dans l'ordre de la Possibilité, que la Manifestation reçoit son unique critère de réalité, sa réalité propre, sa véritable « raison suffisante », car Principe* et Raison suffisante ne sont essentiellement qu'une seule et même chose.
Dès lors, selon qu'on la regarde comme inscrite dans la Possibilité, ou bien comme dépendante de ce Principe, on peut définir la Manifestation comme effectivement nécessaire, ou réellement contingente. Ceci n'étant ni contradictoire, ni ne présentant une difficulté théorique particulière si l'on prend soin, bien évidemment, de préciser le point de vue à partir duquel est considérée la Manifestation.

Pour être complet, au sujet de cette question, il faut enfin admettre que ce qui est présent en mode transitoire dans la Manifestation, « doit être

transposé en mode permanent dans le non-manifesté ». Ainsi la Manifestation dans son ensemble se voit accorder une permanence qui lui donne toute sa réalité principielle, mais, à ceci près, que ce n'est pas la Manifestation en tant que telle qui en est pourvue, mais les « possibilités de manifestation » du moment qu'elles ne se manifestent pas, incluant néanmoins la Manifestation dans leur permanence non visible.

(Les États multiples de l'Être, ch. XVII, « Nécessité et Contingence ».)

Voir Kshêtra, Illusion, Manifestation, Nécessité, Possibilité, Réel.

CONTRE-INITIATION. Le pouvoir corrupteur de la Contre-initiation n'est peut-être pas visible immédiatement au profane, mais son rôle déterminant dans l'avènement du monde moderne n'est aujourd'hui plus à démontrer tant ce dernier s'enfonce de plus en plus dans une inversion totale de toutes les valeurs traditionnelles, attitude qui relève évidemment d'un projet authentiquement « contre-initiatique », de « spiritualité* à rebours ».

La Contre-initiation selon René Guénon, « après avoir travaillé constamment dans l'ombre pour inspirer et diriger invisiblement tous les « mouvements » modernes, en arrivera en dernier lieu à « extério

riser », si l'on peut s'exprimer ainsi, quelque chose qui sera comme la contrepartie d'une véritable tradition, du moins aussi complètement et aussi exactement que le permettent les li

mites qui s'imposent nécessairement à toute contrefaçon possible ». Si l'initiation* incarne tout ce qui représente l'esprit traditionnel au

thentique, la Contre-initiation en est l'inversion la plus achevée, l'opposi

tion qui, tout en l'imitant à la façon d'une ombre inversée, travaille dans un sens absolument contraire.

\

Il convient toutefois de comprendre que si la Contre-initiation peut se permettre d'aller aussi loin, et avec une telle efficacité, c'est « qu'elle ne peut être assimilée à une invention purement humaine qui ne se distinguerait en rien, par sa nature, de la « pseudoinitiation » pure et simple ; à la vérité elle est bien plus que cela, et, pour l'être effectivement, il faut nécessairement que, d'une certaine façon, et quant à son origine même, elle procède de la source unique à laquelle se rattache toute initiation, et aussi, plus généralement, tout ce qui manifeste dans notre monde un élément « non-humain ».

Guénon précise cependant que si la Contre-initiation procède d'un élément non-humain, « elle en procède par une dégénérescence allant jusqu'à son degré le plus extrême, c'est-à-dire jusqu'à ce « renversement » qui constitue le « satanisme » proprement dit ».
On le voit la Contre-initiation est un phénomène beaucoup plus inquiétant qu'une simple déviation de la Tradition, il y a là quelque chose de plus profond et, de ce fait, d'encore plus dangereux qui conduit dans une sorte « d'initiation à rebours ». Une sorte de projection vers les états infra-humains et infernaux qui a pour effet direct de précipiter les êtres dans une voie de « désintégration » totale aboutissant à leur « dissolution* » sans retour.

(Le Règne de la quantité et les signes

des temps, ch. XXXVIII, « De l'antitradition à la contre-tradition ».)

Voir Contre-tradition, Dissolution, Initiation.

CONTRE-TRADITION. L'antitradition* ayant plongé le monde dans une atmosphère de matérialisme* généralisé, les forces psychiques les plus inférieures n'ont pas manqué de resurgir sous les apparences de ce que René Guénon nomme la « contre-tradition », « contre-tradition » qui est une forme parodique particulièrement redoutable de spiritualité* dévoyée et contrefaite, une authentique « spiritualité à rebours » qui, « naturellement, n'est qu'une parodie de la spiritualité, qu'elle imite pour ainsi dire en sens inverse, de sorte qu'elle paraît en être le contraire même ». Cette inversion n'est d'ailleurs pas à imaginer comme étant une sorte de principe opposé correspondant à la vraie spiritualité, « cette « spiritualité à rebours » n'est, à vrai dire, qu'une fausse spiritualité, fausse même au degré le plus extrême qui se

puisse concevoir ». Il s'agit en réalité
d'un déchaînement déréglé du psychique
aboutissant à cette prétendue
« ère nouvelle », ce « nouvel âge » ;
forme dégradé de « renouveau spirituel
» dans lequel « on s'efforce par
tous les moyens de faire entrer l'humanité
actuelle (...)».
La Tradition* avait parfaitement
prévu cette situation, et la dénoncia

tion des « faux prophètes » et autres
« faiseurs de miracles » fait l'objet,
comme on le sait, de nombreux avertissements
dans toutes les écritures
sacrées et en particulier dans les
Évangiles (Matthieu, XXIV, 24). Ce
qui est d'ailleurs l'occasion pour
Guénon de nous rappeler, fort à propos,
que les « phénomènes ne prouvent
absolument rien quant à la vérité
d'une doctrine ou d'un enseignement
quelconque, que c'est là le domaine
par excellence de la « grande illusion
(...) ». À ce titre, il n'est pas surprenant
de voir Guénon souligner que
le règne de la « Contre-tradition est,
très exac-tement, ce qui est désigné
comme le « règne de l'Antéchrist ».
Règne de l'Antéchrist qui réunit et
regroupe toutes les forces de la
Contre-tradition dans « une fausse
« restaura-tion » spirituelle, une sorte
de réintroduction de la qualité en
toutes choses, mais d'une qualité*
prise au rebours de sa valeur légitime
et normale » qui s'accompagnera
d'une dissolution* et désintégration
qui réaliseront l'inverse de l'effacement
du « moi » de-vant le « Soi* »,
ou, en d'autre termes, la confusion
« dans le « chaos* » au lieu de la

fusion dans l'Unité* principielle ».

(Le Règne de la quantité et les signes
des temps, ch. XXXVIII, « De l'antitradition
à la contre-tradition »,
ch. XXXIX, « La grande parodie ou
la spiritualité à rebours ».)

Voir Contre-initiation, Dissolution,

Magie, Phénomène, Prophétie, Psychique.

CONVERSION. Entendue dans son sens originel, la Conversion (du grec metanoia), est un « retournement », une « métamorphose » spirituelle, ou intellectuelle, un processus intérieur de transformation mettant en oeuvre une « concentration des puissances de l'être » en direction d'une approche intime de la compréhension divine. Ce fait, purement intérieur, qui n'implique absolument pas un changement affectant le seul domaine moral, mais qui englobe le tout de l'être, qui concerne l'ensemble des facultés, est une étape fondamentale au sein de toute démarche spirituelle. Cependant, ce mot de Conversion signifie souvent également un passage d'une forme religieuse à une autre, ce qui est, la plupart du temps, le signe évident pour René Guénon d'une « instabilité mentale plutôt fâcheuse », conduisant le plus généralement le nouveau « converti » à une crispation « sectaire » et étroite vis-à-vis des nouvelles croyances embrassées. Il faut néanmoins distinguer une forme particulière de Conversion, qui concerne un certain nombre de chercheurs spirituels qui, « pour des raisons d'ordre ésotérique ou initiatique, sont amenés à adopter une forme traditionnelle autre que celle à laquelle ils pouvaient être rattachés par leur origine ». Cette « Conversion », dans ce cas, qui n'en

n'est d'ailleurs plus vraimient une, est un droit parfaitement légitime, ne regardant en rien le jugement de ceux qui voient les choses d''une manière uniquement exotérique*.

En effet, si l'on veut bien admettre « l'unité essentielle de toutes les traditions », une Conversion, au siens

courant de changement de croyance
devient vide de sens et cormplètemient
inutile. Les raisons qui peuvent donc
conduire, à ce qui pourraiit éventuellement
être ressenti ou perçu extérieurement
comme une Conversion,
au contraire, pour celui dtont l'avancée
spirituelle sur le plan (ésotérique*
lui donne accès à l'au-delà des formes,
les apparences extérieures ne
pouvant modifier en rien son propre
contact avec la Réalité suprême*,
avec le Principe*, contact qui s'il est
réel fournit une conscience* pléniière
de « l'unité fondamentales de toutes
les traditions », rend absurde toute
idée de Conversion. Quiconque, écrit
donc René Guénon d'une manière
définitive, a conscience de cette
« unité des traditions », est inconvertissable
à quoi que ce soit..
(Initiation et Réalisation spirituelle,

ch. XII, « À propos de Conversions
».)

Voir Dieu, Ésotérisme, Exotérisime,
Foi, Religion.

CORDE.

Voir Échelle, Fil, Ponit, Réalité
suprême.

CORNES. De par leur position sur
la tête des dieux, des hommes ou des
animaux, les Cornes participent de
l'idée de sommet, d'élévation, de
pouvoir ou de qualification. Symbolisant
très souvent la couronne*, dont
elles reprennent d'une certaine façon
l'image de rayonnement et de fonction
hiérarchique, les cornes peuvent
être regardées comme une figuration
des rayons lumineux, qui sont toujours
un attribut de la puissance sacerdotale
ou royale, voire de l'élection
divine ; l'exemple sur ce point de
Moïse est tout à fait significatif.

Les différentes formes de Cornes
indiquent également la source proprement
dite de la puissance dominante,

ainsi le bélier à des Cornes que
l'on peut qualifier de solaires, alors
que le taureau, au contraire, de par
l'aspect de ses Cornes en « croissant
», relève plutôt d'une influence

lunaire.

Signalons enfin, que la transposition
du symbolisme des Cornes au règne
végétal, rapproche ces attributs des
« épines » de certaines plantes, qui
ont un rôle initiatique important
(rose, chardon, acacia*, acanthe,
etc.).
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXVIII, « Le symbolisme des cornes
».)

Voir Aiguille, Couronne.

CORPS. L'être individuel, selon la
Tradition*, est constitué du ternaire :

« esprit*, âme* et Corps », le Corps
étant soumis à une condition, celle de
la spatialité, car tout corps de par son
aspect nécessairement étendu, demande
à pouvoir se situer dans un
milieu correspondant à sa nature.
Cependant, prévient Guénon, on se
gardera d'imaginer que le Corps est
le lieu où siège l'esprit. L'esprit étant
Atmâ*, c'est-à-dire le principe de
tous les états de l'être, ce principe ne
peut être localisé car la loi métaphysique
veut que toutes choses
soient incluses à l'intérieur même de
leur origine. Cependant, au point de
vue relatif, ou analogique, on peut
dire que l'esprit est contenu dans l'individualité
humaine et donc dans son
corps, puisque si Atmâ est bien le
Centre* universel contenant toutes
choses, en se manifestant sous forme
humaine, il apparaît comme localisé
au centre de l'individualité*, et
même, précise Guénon, au « centre
de sa modalité corporelle ».

De plus, de par l'effet du dépassement
de ses propres limites, l'être
peut amener son Centre dans l'universel
et faire que son individualité
comme son corps ne soient qu'une
des possibilités contenues dans ce
Centre. Cette opération, que Guénon
qualifie de « retournement », est en
rapport direct avec ce que la
Kabbale* nomme « le déplacement
des lumières », et que l'Islam* par les
awliyâ, décrit par ces mots: « Nos
corps sont nos esprits, et nos esprits
sont nos corps » (ajsâmna arwâhnâ,

wa arwâhnâ ajsâmnâ).
(Les États multiples de l'Être, en. II,
« Possibles et Compossibles ».

Initiation et Réalisation spirituelle,

ch. XXX, « L'Esprit est-il dans le
corps ou le corps dans l'esprit ».)

Voir Individualité, Mesure.

CORRESPONDANCE. La loi* de Correspondance, est une loi située au fondement de toute réflexion symbolique, c'est même pour Guénon, la raison d'être de tout symbolisme*, car toute expression ne peut que se traduire sous ce mode particulier pour prétendre énoncer une analyse valide symboliquement. Relevant du Principe* dont elle tire sa substance*, car le monde n'est que l'effet originel de la « Parole* divine » prononcée au commencement des temps, elle permet de traduire du plan supérieur au plan de la Manifestation*, les liens et « correspondances » non immédiatement perceptibles, et qui, pourtant, structurent l'harmonie* et l'équilibre* général des différents plans. On comprendra ainsi que les lois du domaine matériel soient en étroites dépendance des lois du domaine spirituel, puisqu'elles participent les unes et les autres de « l'Unité* principielle » et originelle, dont elles ne sont que la traduction..Cette « Unité », explique d'ailleurs pourquoi, chaque élément de l'Univers, est inscrit dans un rapport étroit d'analogie*, avec tous les

autres éléments qui constituent ce même Univers. En tant que représentation de la « loi de l'Unité », la flgure de « l'Homme Universel* » es* une parfaite représentation de cette Correspondance générale.
(Symboles de la Science sacrée, ch

II, « Le Verbe et le Symbole ». Le Symbolisme de la Croix, ch. III, « Le symbolisme métaphysique de la Croix ».)

Voir Analogie, Symbolisme, Unité.

CORRUPTION. Un des deux éléments complémentaires correspondant aux deux moments de « l'expir » et « l'aspir » universels, que l'alchimie nomme « coagulation* » et « solution* », ou que la philosophie grecque et tout particulièrement Aristote, définirent comme « génération » ( ) et « corruption »
(

); Guénon précise de ce fait à ce sujet, que le monde sublunaire représente « le courant des formes », auquel fait référence la tradition extrême-orientale, se différenciant des Cieux qui abritent les états informels, incorruptibles par définition, car étant parvenus à l'au-delà de la dissolution*.

La Corruption est donc une détermination « contingente » de ce qui est créé, mortel. Seul le retour au Principe*, à la racine, peut permettre d'y échapper, « retour », que Laotseu présente comme un aboutissement réalisé par celui qui est arrivé

au maximum du vide*, et qui alors,

est capable de se fixer solidement dans le repos.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La Résolution des oppositions ».

l'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXI, « Le Voyage divin de l'être en voie de libération ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXVI, « Les armes symboliques ».)

Voir Coagulation, Contingence, Solution.

COSMOS. Le Cosmos, qui comprend toute la Manifestation*, tant informelle que formelle, englobe l'ensemble de ce qui est, c'est pourquoi ce qui est « non-manifesté » se trouve situé au-delà du Cosmos. Même le monde* le plus élevé parmi les trois mondes (Terre, Atmosphère et Ciel), est encore au sein du Cosmos. Le Cosmos, dont le sens étymologique renvoie à la notion d'ordre, de lien, a donc pour fonction première de maintenir, à la place qui leur revient, les éléments multiples qui constituent la Manifestation en elle-même. Force organisatrice, puissance d'union et de cohésion, le Cosmos maintient sous ses lois l'ensemble des mondes, il est de ce fait l'Ordre* en tant que tel.
Le Zodiaque*, avec l'ensemble de ses planètes, est une sorte d'enveloppe générale du Cosmos, c'est pourquoi, en Maçonnerie*, on dit que la Loge*, où se déroulent les travaux

initiatiques, est l'image du Cosmos car elle représente le cadre du déroulement du processus cyclique universel, les quatre points cardinaux, l'espace du Ciel* à la Terre*, le monde manifesté avec ses éléments en relation avec le Principe*.
(Symboles de la Science sacrée, ch. LVIII, « Janua Coeli », ch. LXV, « La chaîne d'union », ch. LXVI, « Encadrements et labyrinthes ».)

Voir Dôme, Loge, Monde, OEuf du Monde, Ordre, Temple de Salomon.

COUPE. La Coupe occupe une place singulière dans la tradition symbolique, puisque en tant qu'instrument liturgique, « Saint vase » ou bol à aumônes, sa forme hémisphérique comme celle du dôme*, lui confère un sens qui la rend voisine des éléments qui sont liés au Principe*.
La Coupe qui, pour Guénon, est aussi l'image même de la réception du dépôt sacré, l'instrument des prêtres du Temple, le réceptacle du divin

breuvage, le « Saint vase » contenant la boisson sacrificielle consacrée et offerte au partage, est également le signe de l'Alliance entre Dieu* et les hommes, la promesse de participation, de communion à l'essence divine, le symbole de « l'Oeuf du Monde* » d'où surgit la substance immortelle de l'Absolu*.

Selon la tradition védique, de la

coupe (pâtra) unique de Twarashtri,

les trois Ribhus firent quatre coupes,

écrit Guénon, de même que le
Bouddha, dans un processus inverse,
ayant reçu quatre bols à aumônes, en
constitua un seul, réalisant dans ce
geste la réunification de la multiplicité
à l'Un*.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXXIX, « Le symbolisme du
dôme », ch. XLIV, « Lapsit exillis ».)

Voir Graal, Lucifer.

COURONNE. Attribut emblématique
du pouvoir sacerdotal et royal,
la Couronne dont la racine KRN la
rattache à la même famille que
« corne* » ou « crâne* », est, par définition,
le témoignage rendu manifeste
du grand rayonnement spirituel
ou temporel de celui qui en est orné.
Rattachée à l'idée de force, de lumière*,
car traditionnellement constituée
d'un cercle rehaussé de rayons lumineux
en forme de pointes, la Couronne
incarne bien la dimension de la
souveraineté, de la domination et de
la maîtrise.

Placée au sommet de la tête, elle est
un lien entre le Ciel* et la Terre*, un
symbole du contact avec les forces
invisibles et subtiles, une localisation
de l'ouverture correspondant au
Brahma-randhra*, le point de contact
chez l'individu avec ce qui est
considéré par Guénon, comme « le
septième rayon du soleil spirituel, »
point qui peut être comparé à « l'ouverture
supérieure de l'athanor hermétique
». L'expression de « Couron

ne de la tête », que l'on retrouve très
souvent dans les textes de René
Guénon, est d'ailleurs toujours une
référence à ce point*, lieu du passage
entre les états individuels et extraindividuels,

porte* du « noyau d'immortalité », l'ouverture supérieure, le zénith*, la porte étroite.
Enfin, n'oublions pas que la Couronne, nommée Kether* dans l'arbre séphirotique*, représente le Nonmanifesté*, L'Absolu* en tant que Non-être*, Couronne que l'on dit sertir la tête de L'Adam kadmon*.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XXVIII, « Le symbolisme des cornes », ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde », ch. XLI, « La Porte étroite », ch. LVIII, « Janua Coeli ».)

Voir Kether, Porte, Zénith.

CRÂNE. Le Crâne humain, dont on pourrait s'étonner de le voir occuper une place significative au sein de la science des symboles, a pourtant toujours été une image représentative du Ciel*, et c'est pourquoi le dôme*, le stûpa indien, ne sont en réalité qu'une figuration, sur le plan architectural, de ce que le Crâne est dans l'image cosmique du corps humain.
Le nom de Golgotha, fait remarquer Guénon, qui signifie précisément « Crâne » de la même façon que le mot latin « Calvarium », a ceci d'intéressant que la légende (très diffusée au moyen âge), prétend que c'est à

ause du Crâne d'Adam*, enterré sur

lieu, que ce mont porterait ce nom particulier. L'iconographie chrétienne ne manqua pas au cours de l'histoire, de faire figurer au pied de la Croix* un Crâne qui avait non seulement pour fonction de signaler le lieu du supplice, mais également, d'indiquer le lien entre le Crâne du premier homme qui provoqua la chute* en mangeant du fruit de l'arbre* de la science du bien et du mal, donc d'un bois* de mort, et le sacrifice du Sauveur sur le bois de la Croix, bois de vie et de Rédemption, « Axe du Monde* », qui par son acte rachetait l'humanité entière du péché originel.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XL, « Le Dôme et la Roue ».)

Voir Bois, Brahma-randhra, Chute, Dôme.

CREATION. L'idée de création, qui semble bien, selon Guénon, être à l'origine une conception purement judaïque, est passée dans le Christianisme* et l'Islam*, religions dans

lesquelles elle occupe maintenant une place de première importance. Cette place a pour origine une néces

saire clarification concernant le rôle et la forme même de « l'agir »divin qui, bien souvent, est conçu comme une simple transposition de « l'agir » humain, c'est-à-dire en imaginant Dieu* exerçant son action créatrice « sur une « matière » supposée extérieure à lui, ce qui est le mode

d'action propre aux êtres individuels ». Or, afin de permettre une conservation de la notion d'Unité* ainsi que de l'Infinité divine, il devenait impératif de réaffirmer que Dieu avait « fait le monde de rien », sous entendu de « rien » qui lui fut extérieur. Ceci signifiant que le Principe en tant que créateur est autosuffisant, et n'a recours à aucune substance* qui lui serait étrangère ou différente de Lui pour rendre manifeste le monde. Une des raisons d'être de cette affirmation, est de poser « expressément que le Principe* n'est point un simple Démiurge (et il n'y a pas lieu de distinguer selon qu'il s'agit du Principe suprême ou de l'Être*, car cela est également vrai dans les deux cas)... ». Le « rien » dont il est question n'est donc pas un principe négatif, il ne possède aucune substantialité, aucune réalité, il est pure possibilité intrinsèque au Principe luimême. Sachant, à ce titre, que le Principe possède en lui toutes les

possibilités de manifestation ou de non-manifestation, il est dit identique, et ne faisant qu'Un avec la

Possibilité* totale.

Guénon pense, par ailleurs, que la conception théologique de la création « est une traduction appropriée de la conception métaphysique de la « manifestation universelle », la mieux adaptée à la mentalité des peuples occidentaux », de par leur tendance naturelle à l'anthropomorphi

sation et l'idolâtrie*. Guénon remarque, sur ce point, que l'idée de Création, est une idée propre aux formes traditionnelles spécifiquement religieuses, soit le Judaïsme, le Christianisme* et l'Islam*, d'où une sorte de lien évident entre « cette idée et le point de vue religieux lui-même ». Il serait par contre faux d'imaginer que les traditions qui ne font point référence à cette notion l'ignore ou la rejette, en la taxant trop facilement de panthéisme*. C'est cette erreur qui permet à quelques esprits rudimentaires de qualifier les doctrines orientales de panthéistes, (panthéisme que l'on sait être « une théorie essentiellement antimétaphysique »), alors que les conceptions orientales envisagent l'idée de manifestation* en se référant à des niveaux différents qui, en réalité, ne sont nullement incom

patibles avec les conceptions religieuses. En effet, il ressort que la dépendance à l'égard du Principe, sous-entendue dans l'idée de Création, qu'elle soit exprimée en mode occidental ou en mode oriental, est rigoureusement identique. Cette dépendance sur le plan métaphysique est également, ne l'oublions pas, une participation, même si la sensibilité religieuse insiste davantage sur ce que l'Islam nomme l'attitude d'elubûdiyah (servitude), dans le rapport entre la créature vis-à-vis du Créateur, il n'empêche que l'aspect ésotérique de ces traditions laisse apparaître un net dépassement de la

condition de créature dans la réalisa-_ tion* ultime, pour les initiés, de « l'Identité Suprême* » qui est une identification directe et plénière au Principe ou à F Incréé.

(Introduction générale à l'étude des

doctrines hindoues, ch. VII, « Symbolisme et anthropomorphisme ».

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « Création et manifestation ». Mélanges, ch. I, « Le Démiurge ».)

Voir Anthropomorphisme, Démiurge, Émanation, Idolâtrie, Possibilité.

CRÈCHE.

Voir Caverne, Christ, Montagne, Pierre.

CROIX. La Croix, de par l'universalité de son symbole, ne pouvait pas ne pas faire l'objet d'un étude précise de la part de René Guénon qui, dans sa démarche, voulait par principe étendre le champ de son regard à l'ensemble le plus vaste et le plus ample de la Tradition* universelle. Or, non seulement cette étude fut largement accomplie par Guénon, ce dont indéniablement témoigne toute son oeuvre mais, au sujet de la Croix plus encore, elle fut poussée à un degré de précision rarement atteint dans l'histoire du symbolisme*, degré également d'investigation et surtout d'extraordinaire et vertigineuse profondeur métaphysique, à ce point tel qu'il consacra d'ailleurs

de ses plus célèbres ouvrages à cette question, ouvrage au titre significatif: « Le Symbolisme de la

Croix. »
Face à la richesse et à la densité doctrinale de ce texte, on serait bien en peine de prétendre résumer un travail qui occupe une telle place au sein de la perspective guénonienne. On pourrait affirmer, sans craindre de se tromper, qu'il condense en lui-même l'apport théorique de la pensée de René Guénon, pensée qu'il avait préalablement formulée de façon brillante et explicite dans ses écrits antérieurs, et qui s'inscrit en forme de

deuxième volet, volet que l'on peut qualifier de charnière, d'un triptyque constitué pour sa première et troisième parties de: « l'Homme et son Devenir selon le Vêdânta », et « Les Etats multiples de l'Être ».
Ce livre, pourrions-nous dire, est sans aucun doute le meilleur exemple d'une profonde compréhension du symbole de la Croix, et ceci parmi la déjà riche littérature disponible sur ce sujet. Disons cependant, si l'on veut retenir les principaux éléments de l'argumentaire de Guénon, que la Croix loin d'être un symbole exclusivement chrétien, comme beaucoup l'imaginent à tort, est un symbole de la totalisation spatiale, il convient

donc de lui rendre toute sa réelle dimension, sans pour autant lui faire perdre son sens littéral ou historique, sens qui lui appartient en propre bien évidemment au sein du Christianis

me*. D'ailleurs, loin de vouloir développer l'ensemble des sens multiples du symbole de la Croix,
Guénon indique qu'il a essentiellement en vue le sens métaphysique*,
le premier et le plus important de tous, puisque étant selon son expression : le sens principiel.
Tout d'abord, Guénon remarque que le signe de la Croix se rattache directement à la Tradition primordiale*, de par la verticalité et l'horizontalité, représentant le « double épanouissement », depuis l'extension de la base ouvrant la réalisation au développement indéfini des possibilités de manifestation*, jusqu'aux réaffirmations verticales de la structure hiérarchique des états multiples, extension et réaffirmation réunies en un seul symbole, synthèse totale de « / 'Homme Universel* ». Cette référence à « l'Homme Universel »,
exalté dans le signe de la Croix, que l'Islam* identifie au Prophète, permet à Guénon de noter une réflexion qui lui avait été transmise et qui avait

fait forte impression sur lui, réflexion
qui disait en substance ceci : « Si les
chrétiens ont le signe de la Croix, les
musulmans en ont la doctrine. »
Le signe de la Croix qui synthétise

donc l'ampleur par l'horizontalité et
l'exaltation par la verticalité, est une
représentation-de la totalisation effective
de l'être qui est identique à ce
que les hindous nomment la
« Délivrance* » (moksha) ou l'Islam
« Identité Suprême* ». Guénon ne

s'arrête cependant pas à la connaissance des données théoriques concernant le symbole de la Croix, mais examine le sens qu'il est possible de dégager de par la spatialité du signe, spatialité regardée aussi bien dans l'ordre de l'existence*, dont la Croix horizontale (le Swastika* en étant l'exemple le plus connu) manifeste le développement, que dans l'ordre de la totalisation représenté par la Croix verticale. La Croix, qui peut donc être regardée comme le signe de la plus grande Possibilité*, est, de par son Centre*, également le signe de la conciliation où se résolvent toutes les oppositions. Ce Point* central précise Guénon, que l'Islam appelle la « Station divine », est atteint par Elfanâ (l'extinction du moi, le retour à l'état primordial), que l'on peut comparer au Nirvana* indien. Sur cette question, Guénon fait remarquer qu'au-delà d'El-fanâ il y a Fana el

fanâi, l'extinction de l'extinction, qui correspond parallèlement en Inde au Parrinirvâna. Le Centre de la Croix donc, Centre immobile, Vide* et Principe* selon Lao-tseu, est aussi le Point où passe et s'établit fermement « l'Axe* », l'Arbre de Vie (lignum vitae), que l'on identifiait symboliquement au moyen âge à la Croix du Christ*.

Guénon ne manque d'ailleurs pas de souligner que les Égyptiens dans les hiéroglyphes, utilisaient le signe ordinaire de la Croix dans le sens de « salut », signe distinct de la fameuse

Croix « ansée » (ankh) qui signifie la « vie », et dont les chrétiens euxmêmes firent un fréquent usage dans les premiers siècles.
La Croix est, comme nous venons de le voir, un symbole universel par excellence; symbole de l'Unité*, il

est aussi le témoignage de la profondeur métaphysique de l'Un*, de l'Être* en lui-même, au-delà des distinctions limitantes de la Manifestation, de l'Être total, du Verbe* « per quem omni facata sunt », l'union du Ciel* et de la Terre*, la parfaite plénitude. (« Le Symbolisme de la Croix », ch. I, « La multiplicité des états de l'être », ch. II, « L'Homme Universel », ch. IV, « Les directions de l'espace », ch., VI, « L'union des complémentaires », ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. X, « Le swastika », ch. XIV, « Le symbolisme du tissage », ch. XXII, « Le symbole extrêmeoriental du yin-yang; équivalence métaphysique de la naissance et de la mort », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; L'influence de la Volonté du Ciel »., ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXV, « L'arbre et le serpent », ch. XXVII, « Place de l'état individuel humain dans l'ensemble de l'être », ch. XXVIII, « La Grande Triade ». ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel ». ch. XXIX, « Le centre et la circonférence », ch. XXX,

dernières remarques sur le symbolisme spatial ». Symboles de la Science sacrée, ch. XVII, « La lettre G et le swastika », ch. XLV, « El-Arkân ».)

Voir Axe, Centre, Être, Homme Transcendant, Métaphysique, Point, Principe, Swastika, Tradition, Tradition primordiale, Un, Unité, Verbe, Vide.

CUBE. L'intérêt de René Guénon, à l'égard du symbolisme géométrique, est incontestablement sensible dans tous ses ouvrages, cet intérêt l'a ainsi conduit à un examen attentif et profond des différentes figures définies et étudiées par la science des volumes, dont le Cube, parmi un nombre important d'autres: carré*, cercle,

croix*, octogone*, sphère*, triangle*, etc., représente un exemple caractéristique de la richesse de sens dont ces éléments sont porteurs. Le Cube du grec kubos, comme le carré*, sont des figures représentatives de la Terre*, ils incarnent l'implantation solide et ferme, la puissante et stable fondation au sein du monde manifesté. À la base des principes fondateurs de l'architecture, le cube, ou plus exactement la « pierre cubique », est le socle inébranlable de tout édifice comme de tout pouvoir terrestre, c'est pourquoi elle est placée symboliquement à la base des trônes et des chaires épiscopales. D'autre part, examinant l'hypothèse

d'une éventuelle correspondance phonétique entre la déesse « Cybèle », et le nom arabe qubbah qui désigne une coupole ou un dôme*, Guénon démontre que « Cybèle », de Kubelê, vient en réalité de l'hébreu* gebal qui donna l'arabe jabal (montagne). Or, fait remarquer Guénon, « gebal » était également le nom de la ville phénicienne de Byblos, dont les habitants portaient le nom de « Giblim* », ce nom étant en Maçonnerie* le mot de reconnaissance d'un grade travaillant précisément sur la pierre cubique, ce qui est loin d'être, on en conviendra sans peine surtout dans ces matières, une simple coïncidence...

Cybèle donc, peut être considérée comme une « déesse de la montagne », au même titre que Pârvatî en Inde, mais le plus frappant, est que le symbole de Cybèle soit justement la « Pierre noire », pierre de forme conique représentant l'Axe* reliant la Terre* au Ciel*, dont Cybèle en tant que « Terre-Mère » représentant le Principe* substantiel de la Manifestation* universelle, incarne la stabilité originelle. Le lien qui peut s'établir entre « pierre noire » et « pierre cubique », doit par ailleurs être perçu sous l'angle non pas de la pierre de fondation,

ou pierre angulaire*, mais sous l'angle de l'axe, -puisque la seule pierre cubique noire est la pierre shetiyah (rappelons que Kaabah à la Mecque ne désigne pas la pierre noire, celle-ci n'étant pas cubique,

mais l'édifice en forme de cube où se trouve enchâssée la pierre), qui est placée au centre de l'édifice à l'endroit même du point de chute de la « pierre noire ».
{Symboles de la Science sacrée, ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique ».)

Voir Carré, Giblim, Pierre, Terre.

CYCLE. Un Cycle, est un ensemble complet caractérisant une succession de plusieurs périodes, périodes qui, rassemblées les unes avec les autres, constituent le Cycle lui-même. Ainsi les quatre moments principaux de la journée, les quatre phases de la lunaison, les quatre saisons de l'année, etc.
C'est pourquoi dans la Tradition* universelle, le cercle est employé pour symboliser le Cycle, et ceci dans la mesure où la circonférence* est l'image même du retour perpétuel, du mouvement éternel gravitant autour d'un point central représentant le Principe*.

Les lois de la Manifestation*, obéissent toutes à la logique du mouvement cyclique, et ce dans tous les mondes, car le Cycle est un principe universel, ceci expliquant que les symboles sont d'une manière plus ou moins directe, presque toujours une référence à l'intangible loi des Cycles.
En Chine, le symbole du Yin-Yang*, unissant deux termes complémentaires, selon Guenon, représentatifs

des révolutions cycliques, est en rapport avec d'autres figures ayant le

même sens comme le swastika*
Images de l'activité* des mondes, ces symboles représentent également l'oeuvre constante du Principe dans son « Non-agir* », le développement des mondes au sein de la Manifestation.
Remarquons d'ailleurs, que chaque monde est en soi-même une sorte de Cycle; de ce fait Guénon considère que la Manifestation dans son ensemble, c'est-à-dire la totalité de tous les mondes, peut être perçue comme le « Cycle des Cycles ».
(Symboles de la Science sacrée, ch. LXI, « La Chaîne des mondes », ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XXXV, « Les Portes solsticiales », XXXVIII, « À propos des deux saint Jean ».)

Voir Âges, Capricorne, Symbolisme.

CYGNE.
Voir Kyknos.

DAHARA (sanskrit). Petite cavité occupée par l'Éther (Akâsha) logée dans le centre vital ou séjour de Brahma* (Brahma-pura), à l'intérieur de laquelle se trouve non pas seulement l'élément éthéré, principe de tous les autres éléments sensibles, ni même l'âme vivante* (jivâtmâ), mais l'Atmâ* lui-même qui, par analogie, est un germe, une graine, potentiellement présente dans l'individu.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le Centre vital de l'être humain, séjour de Brahma ».)

Voir Atmâ.

DAMIER. Le Damier, l'échiquier*, ou encore, en langage maçonnique, le pavé mosaïque, formés les uns et les autres alternativement de carreaux blancs et noirs, sont une représentation non seulement du rapport de complémentarité entre la lumière* et les ténèbres*, le jour et la nuit, mais plus profondément au niveau métaphysique

du manifesté et du nonmanifesté.

Cette conception se retrouve formalisée, signale René Guénon, dans la Peau aux poils noirs et blancs sur laquelle prend place le Yogi*, à l'ima

ge du dieu Shiva, pour s'adonner à la méditation, dont le caractère initiatique des méthodes employées dans ce type d'exercice conduit aisément à un rapprochement avec le pavé mosaïque des loges, même si ces méthodes ont été largement oubliées dans la Maçonnerie* contemporaine. (Symboles de la Science sacrée, ch. XLVIII, « Le blanc et le noir ».)

Voir Échiquier.

DARSHANA (sanskrit). Ce mot sanskrit, dont la racine drish, signifie « voir », s'applique précisément aux différents « points de vue », ou « vues » qui constituent l'ensemble doctrinal de l'Inde védique. Ces points de vue sont d'ailleurs qualifiés d'orthodoxes de par le fait, quelles que soient leurs divergences, qu'ils reconnaissent tous l'autorité première du Véda*.

Développements d'une doctrine* unique, les Darshanas se complètent et s'éclairent les uns les autres sur de nombreux aspects, témoignant de l'unité de la Tradition*, ainsi que de sa cohérence, unité et cohérence qu'elle possède de par son profond lien d'intériorité avec le Principe*. Les Darshanas forment donc les six

systèmes philosophiques classiques indiens (Nyâya*, Vaisheshika*, Shânkhya*, Yoga*, Mimâmsa* et Vedânta*) qui, de par leur reconnaissance de l'autorité traditionnelle des Vedas, des Brahmanas et des Upanishads, sont désignés du nom de « croyance » ou de « foi » (astikya), en opposition bien évidemment à la non-foi (nâstikya). Si le Nyâya et le Vaisheshika, sont des Darshanas analytiques, le Shânkhya et le Yoga sont considérés comme pratiques et synthétiques ; le Mimâmsa et le Vedânta s'intéressant principalement à l'interprétation du Veda*, ont un aspect plus directement spéculatif et théorique. Souvent contradictoires entre eux, en réalité ils répondent tous à un objectif unique, réintégrer l'âme* (âtman), dans son unité première et originelle avec l'Absolu* (Brahma*), et la délivrer du cycle des morts et des renaissances.

(L'Homme et son Devenir selon le Vedânta, ch. I, « Généralités sur le Vedânta ».)

Voir Mimâmsa, Nyâya, Orthodoxie, Shânkhya, Vaisheshika, Veda, Vedânta, Yoga.

DEBIR (hébreu). Selon les sources traditionnelles bibliques, le Débir était le nom donné, dans le Temple de Salomon*, au « Saint des Saints », soit la partie la plus sacrée du lieu, où seul le Grand Prêtre pouvait

pénétrer une fois l'an.
Ce terme est l'occasion pour Guénon de montrer les correspondances visibles, architecturales et symboliques entre les édifices religieux en général et la basilique romaine en particulier et la forme même de la Loge* maçonnique, qui reproduit dans sa structure concrète les éléments du Temple de Salomon.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme ».)

Voir Carré long, Dôme, Hekal, Loge, Temple de Salomon.

DÉLIVRANCE. Nous sommes ici en présence du terme utilisé précisément par René Guénon, pour qualifier l'objectif même de la « réalisation* » métaphysique* et initiatique. La Délivrance (moksha) peut donc être définie comme l'obtention de « l'état absolument inconditionné », la réalisation de « l'Identité Suprême* », c'est-à-dire le but ultime que l'être humain ne peut atteindre, que dans sa complète et totale universalisation.

Ce qui distingue la notion de Délivrance, de la notion de « Salut », notion courante dans les exotérismes religieux, c'est que les perspectives religieuses sont toujours référées à un devenir surnaturel de l'être conçu uniquement, ou plus exactement quasiment toujours, sous son mode

individuel, « de sorte écrit Guénon, que les états qu'elles permettent d'atteindre doivent forcément conserver quelque rapport avec le monde manifesté, même quand ils le dépassent, et ne sont point ces états transcendants auquels il n'est pas d'autre accès que par la Connaissance* métaphysique pure. Ceci, poursuit-il, peut s'appliquer notamment aux « états mystiques » ; et, pour ce qui est des états posthumes, il y a précisément la même différence, entre « l'immorta

lité » ou le « salut » entendu au sens religieux (le seul qu'envisagent d'ordinaire les Occidentaux) et la « Délivrance », qu'entre la réalisation mystique et la réalisation métaphysique…

».

Cette distinction, cette distance infranchissable, permet d'ailleurs à Guénon un large développement concernant la nature même de la Délivrance. En effet, si la voie mystique est une voie essentiellement fondée sur l'amour*, la voie métaphysique, quant à elle, est par définition une voie de Connaissance, Connaissance qui conduit au Suprême Brahma*, le Brahma non-qualifié (nirguna) qui, dans sa Totale Infinité, comprend l'Être* (et donc toutes les possibilités de la Manifestation), et le Non-Être (les possibilités de non-manifestation*) ; Totale Infinité, et ceci est très important, qui est le Principe* de l'Être et du Non-Être*, mais qui en tant que Principe est au-delà de l'un et de l'autre.

« L'Identité Suprême », identité accomplie avec la « Suprême infinité », doit donc être perçue comme la finalité même de la Délivrance, seule possibilité de réaliser véritablement le « Soi* » (Atmâ), réalisation qui n'est autre que l'union avec « l'Essence Suprême », obtenue dans la plénitude de la Connaissance divine. Il importe cependant de bien voir que la Délivrance (moksha), que Guénon dénomme, « la libération définitive de l'être », diffère radicalement prévient-il, de tous les états antérieurs par lesquels l'homme a pu passer, états individuels comme supra-individuels, même ceux qui relèvent de l'Être pur, Être qui, bien que situé par delà toute existence formelle ou informelle, n'en est pas moins encore une limitation. La Délivrance dépasse de ce fait toute distinction, toute limitation, même essentielles ; au-delà de la multiplicité elle est également au-delà même de l'Unité*. À ce stade, on doit

admettre que plus aucune définition, plus aucun terme, ne sont en mesure

de définir ce qui échappe par nature à toute définition, et convenir qu'il ne reste qu'une seule manière de parler de ce qui ne se nomme pas, c'est-àdire utiliser une formule de caractère purement négatif: « non-dualité »

(adwaita*).

On remarquera enfin que Guénon souligne l'impuissance de tout moyen pour parvenir à la Délivrance,

même si, bien évidemment, certaines pratiques ou rites peuvent favoriser son approche ; mais tous ces moyens en définitive n'ont qu'une fonction purement « préparatoire » et non décisive. Seule la Connaissance, insiste-t-il encore, est nécessaire, mais la « Connaissance totale » ne peut s'obtenir que dans la Délivrance, ce qui revient à dire, pour être clair, que la Connaissance est indispensable à la Délivrance, mais « indispensable » non pas en terme de « moyen », mais en terme d'identité : « La Délivrance et la Connaissance totale et absolue ne sont véritablement qu'une seule et même chose. »

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXI, « Le Voyage divin de l'être en voie de libération », ch. XXII, « La Délivrance finale ». Les Etats multiples de l'Être, ch. XVIII, « Notion métaphysique de la liberté ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. VIII, « Salut et Délivrance ».)

Voir Adwaita, Atmâ, Connaissance, Mystique, Réalisation, Voie.

DELTA.

Voir Triangle.

DÉMIURGE. Le Démiurge est celui qui exerce une action créatrice sur une matière « extérieure » à lui, c'està-dire de la façon dont les hommes agissent vis-à-vis du monde dans lequel ils se trouvent placés.

La vision créatrice du Démiurge est donc le plus souvent une vision anthropomorphique, qui assimile, par erreur et par l'effet d'une redoutable confusion métaphysique, le pouvoir créateur de Dieu*, qui ne l'oublions pas tire toutes choses de « rien* », au mode individuel « artisanal » de l'être humain utilisant une matière déjà créée pour élaborer ses oeuvres. À ce propos, Guénon indique com

bien il importe de bien distinguer, le Grand Architecte* de la Maçon

nerie*, et les dieux des diverses reli

gions qui ne sont que des aspects du Démiurge, le Grand Architecte est quelque chose de bien plus élevé, le rôle d'artisan de l'Univers*, étant réservé à la collectivité des êtres indi

viduels, identifiable à / 'Adam protoplaste (premier formateur).
(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VII, « Symbolisme et anthropomorphisme ». La Grande Triade, ch. XI, « Spiritus, Anima, Corpus ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme, ch. IX, « Création et manifestation ».

Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II « À propos du Grand Architecte de l'Univers ».

Ire

Mélanges, partie, ch. I, « Le Démiurge ».)

Voir Création, Dualisme, Émanation, Moralisme.

DÉMOCRATIE.

Voir Élite.

DENAIRE.

Voir Quaternaire, Sphère.

DÉPASSEMENT. Pour un individu, le Dépassement de ses limites humaines ne peut s'effectuer que par l'effet de la présence en lui d'une « Source première », « Source » d'origine non-humaine, qui lui offre la possibilité de pouvoir parvenir, sous certaines conditions, aux états supra-individuels.

Même si la Manifestation*, dont les êtres sont un des éléments, peut être considérée comme rigoureusement nulle à l'égard du Principe*, de par leur présence dans l'être, il existe un lien avec ce même Principe, qui autorise les êtres à un Dépassement des conditions inhérentes au monde manifesté.
L'Initiation* a d'ailleurs pour but d'aider l'individu à dépasser ses limitations,

et lui donner accès à ce que la
tradition nomme « la « réalisation* ».

(Initiation et Réalisation spirituelle,

ch. II; « Métaphysique et Dialectique
». Aperçus sur l'ésotérisme
islamique et le Taoïsme, ch. IX,
« Création et manifestation ».)

Voir Délivrance, Initiation, Réalisation.

DÉPOUILLEMENT. Cette notion,
que Guénon emploie uniquement
dans une perspective précise du symbolisme*
constructif, et en particulier
dans l'édification des édifices sacrés,

est surtout utilisée en Maçonnerie*
où l'on parle, à propos du nécessaire
abandon de tout ce qui est métallique
avant de pénétrer en loge, du
« dépouillement des métaux ».
Il est intéressant de voir que Guénon
établit un rapprochement fort judicieux,
entre l'interdiction impérative
de toute présence métallique sur les
autels devant servir aux rituels, et la
règle maçonnique évoquée.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XLIX, « Pierre brute et pierre taillée
».)

Voir Rite.

DÉSERT.

Voir Marû.

DÉSINTÉGRATION.

Voir Constructeur.

DÉSORDRE.

Voir Guerre, Ordre.

DESTIN.

Voir Providence.

DÉTACHEMENT. Le Détachement, pour René Guénon, correspond à l'entrée dans « l'état de repos », état qui est aussi un « vide* » assimilable au Détachement complet vis-à-vis de l'ensemble du monde manifesté, perçu comme parfaitement contingent, impermanent et passager.
Ce Détachement a pour effet immédiat de préserver l'être des agitations

et vicissitudes de la vie, « du courant des formes », comme l'écrit Guénon, de passer, selon la belle et très symbolique formule, « de la circonférence au Centre *».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions ».)

Voir El-Faqru, Vide.

DÉTERMINATION. René Guénon considère que tous les « états de l'être* », aussi élevés soient-ils, de par leur nécessaire limitation, dans la mesure où il faut bien qu'un principe, une loi*, agissent sur eux de façon à ce qu'ils puissent être ce qu'ils sont et non autre chose, sont soumis à la Détermination. Ceci s'appliquant aux états individuels comme aux états supra-individuels, malgré une grande différence visible entre eux. Cette règle de la Détermination, est à ce point fondamentale que l'Être* pur lui-même, « qui est au-delà de toute existence au sens propre du mot, c'est-à-dire de toute manifestation* tant informelle que formelle, implique pourtant encore une Détermination, qui pour être primordiale et principielle, n'en est pas moins une limitation ».
Notons encore, sur le plan des lois métaphysiques, que la Détermination, pour devenir réelle, doit dépasser le plan de la Possibilité*, de manière à marquer la particularité spécifique de chaque chose, de chaque élément, dans l'Être.

Cet Être, de par lequel toutes choses subsistent dans l'existence*, est le véritable « déterminant » de tous les états, il est donc considéré comme se déterminant lui-même et ne recevant cette Détermination de nul autre que

lui. Or, cette Détermination, pour être non reçue mais générée par luimême, n'en est pas moins encore une formalisation, et de la sorte le témoignage évident d'une limitation effective, limitation qui implique évidemment que l'Infinité ne puisse pas être accordée à l'Être.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXI, « Détermination des éléments de la représentation de l'Être ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXII, « La Délivrance finale ». Les États multiples de l'être, ch. « L'Infini et la Possibilité ».)

Voir Être, Finalité, Limite, Manifestation, Métaphysique, Panthéisme.

DÊVA (sanskrit). La traduction équivalente du mot sanskrit Dêva, est « Dieu* », qui sur le plan étymologique est son exacte correspondance.
Les Dêvas, que l'on assimile souvent aux Adityas*, sont issus de l'indivisibilité (Aditï), ils expriment la luminosité des sphères célestes, contrairement aux Asuras qui représentent plutôt l'aspect ténébreux et sombre (a-sura, « non-lumineux », mais également asu-ra, qui donne la vie). On dit, rapporte Guénon, que les

Asuras sont antérieurs dans la création* aux Dêvas, ce qui, dans le symbolisme* biblique, pourrait se retrouver dans l'antériorité du monde végétal sur le monde céleste, antériorité qui est comme un rappel de cette relation des Asuras au végétal et donc aux états inférieurs.
Par contraste, la nature particulière des Dêvas les situe bien évidemment dans les états supérieurs de l'Être*, mais ils restent toutefois soumis à un certain nombre de lois, qui limitent leur puissance.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu », ch. XXV, « L'Arbre et le serpent ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch.

VII, Buddhi ou l'intellect supérieur, ch. XXI, « Le Voyage divin de l'être en voie de libération ». Symboles de la Science sacrée, ch. VII, « La Langue des Oiseaux », ch. LUI, « L'Arbre de Vie et le breuvage d'immortalité », ch. LVIII, « Janua Coeli ».)

Voir Prâjna.

DÊVATÂ (sanskrit). Littéralement « déités », à qui appartient la souveraineté sur les divers domaines célestes qui se trouvent situés après le « Royaume du Feu ». Les Dêvatâs sont, à ce titre, qualifiés de « régents », de par leur fonction particulière, fonction régulatrice des lunaisons, et des levers et couchers du Soleil*. Signalons que le célèbre dieu indien de la Connaissance*

Ganêsha, est désigné comme le « Seigneur des déités ».

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXI, « Le voyage divin de l'être en voie de libération ».)

Voir Dêva, Soleil.

DÊVA-YÂNA (sanskrit). Ce terme désigne la « Voie des Dieux », voie qui conduit aux états supérieurs de l'Être*, soit vers ce que Guénon nomme « l'assimilation à l'essence même de la Lumière intelligible ». Le Dêva-yâna, peut être considéré comme un processus, post-mortem, dans lequel sont résorbées les facultés individuelles dans « l'âme vivante* » (Jivâtmâ). Ce processus, au cours duquel s'opère cette résorption, a ceci de particulier qu'il voit s'effectuer l'identification du centre de l'individualité* (en tant qu'individualité intégrale), avec le Centre* de l'être total, Centre qui n'est autre que

la résidence de l'Universel Brahma*.

(L'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. XXI, « Le voyage divin
de l'être en voie de libération ».)

Voir Brahma, Capricorne, Centre,
Pitriyâna, Porte, Uttarâyana, Zodiaque.

DEVENIR. Le Devenir est devenu la
« Loi* » unique du monde moderne,
loi qui ne reconnaît comme uniques
valeurs que le changement et le mouvement,
le relatif et le passager. Toute

la réalité contemporaine est donc

jugée à l'aune du Devenir, ce qui implique pour René Guénon, la négation de toute Connaissance* véritable, comme de l'objet même de cette Connaissance, c'est-à-dire les principes transcendants immuables, qui seuls constituent la véritable et authentique « Réalité* ».
En effet, Guénon affirme que, « le relatif est inintelligible et impossible sans l'Absolu*, le contingent sans le nécessaire, le changement sans l'immuable, la multiplicité sans l'unité ».
Il démontre, par ailleurs, avec pertinence, que si l'on pousse dans son ultime logique la doctrine du changement perpétuel, on y découvre une aporie théorique, puisque si l'on réduit tout au mouvement c'est le mouvement lui-même qui, de manière ultime, se voit nié.
Guénon remarque enfin, que la doctrine du Devenir, loin d'être une idée moderne, contrairement à ce que l'on pourrait croire, se trouve déjà présente dans l'antiquité grecque chez des penseurs comme Héraclite, et que ces conceptions grecques ne sont pas sans rapport avec certaines formes de Bouddhisme*, qui reçurent le nom de sarva-vainâshikas (ceux qui soutiennent la dissolubilité de toutes choses), cette « dissolubilité » n'étant pas différente du « Devenir universel ».

(Crise du Monde moderne, ch. III, « Connaissance et action ». Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, ch.

VI, « La Révolte des Kshatriyas ».)

Voir Causalité, Contingence, Dialectique, Mouvement.

DEVOIR.

Voir Landmarks, Maçonnerie.

DHARMA (sanskrit). Le Dharrna, que certains orientalistes ont voulu traduire de façon erronée par « religion* », pourrait éventuellement, bien que de manière plus précise, signifier « morale » ou encore « devoir », mais la racine dhri, dont Dharrna est dérivé, a plutôt le sens de « manière d'être », « d'ordre total de l'Univers ». Mais c'est la « Loi » au sens de la plus grande extension, la « Loi » qui gouverne toutes choses et tous les êtres manifestés, la « Loi » des cycles*, la « Loi » de l'Univers visible comme de l'Univers invisible, qui rend le plus exactement le mot Dharrna.

Le Dharrna est donc « l'ordre total de l'Existence universelle* », c'est l'expression du Principe*, la Manifestation de la « Volonté du Ciel », c'est ce qui est à l'origine, chez tous les êtres, de leur nature essentielle. A ce titre, ce qui est « adharma », n'est pas chargé de la notion théologique, très occidentale, de « péché », mais représente ce qui est « non-conforme », « sans-harmonie », en rupture, le bouleversement des hiérarchies traditionnelles, pour tout dire le déséquilibre.

Guénon, par ailleurs, établit un rapprochement intéressant entre le mot Dharrna et le mot Dhruva (Pôle*), qui possèdent l'un et l'autre quasiment la même racine sanscrite, dhri et dhru, racine qui exprime l'idée de stabilité et d'Axe*.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. V, « La Loi de Manu ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. X, « Unité et identité essentielle du « Soi » dans tous les états de l'Être ». Le Symbolisme de la

Croix, ch. XXIV, « Le rayon céleste
et son plan de réflexion ».)

Voir Harmonie, Hiérarchie, Loi,
Ordre, Pôle, Roue, Volonté.

DHIKR (arabe). Soit « invocation*
», ou récitation scandée et rythmée
de la Parole* sacrée, du Nom*
divin, ou bien encore du Qorân
exprimé non en langage humain,
mais de son correspondant éternel qui
est inscrit sur la « table gardée » (ellawhul-
mah-fûz) qui s'étend des
cieux* à la terre*.

L'invocation va de la Terre* au Ciel*
de la même manière que le fait
l'échelle de Jacob, c'est-à-dire sur le
Plan métaphysique, en traversant tous
tes multiples degrés de l'Existence
universelle*.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
VII, « La Langue des Oiseaux ».)

Voir Chapelet, Échelle, Invocation.

DHRUVA (sanskrit).

Voir Dharrna.

DHYÂNA (sanskrit). Dhyâna est le
nom sanskrit utilisé pour désigner
l'exercice de la contemplation*. Ce
nom est à l'origine du mot chinois
Tchan, qui deviendra en japonais
Zen*.
(L'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. VII, « Buddhi ou
l'Intellect supérieur », ch. XXI, « Le
voyage divin de l'être en voie de
libération ».)

Voir Ahandkâra, Contemplation,
Zen.

DIALECTIQUE. C'est dans une

étude intitulée « Métaphysique et
Dialectique », écrite en réponse à un
article qui fut imprimé en 1950 dans
la revue italienne « Imperium » concernant
son oeuvre, que se trouve
reproduite au chapitre II, de son
ouvrage posthume publié par Jean
Reyor sous le titre: « Initiation et
Réalisation spirituelle », le sens que
René Guénon donnait à la
Dialectique.

Pour lui, la Dialectique, entendue
dans son acception originale et originelle,
c'est-à-dire celle que lui conférait
Platon et Aristote, et non pas les
modernes disciples de Hegel, n'était
rien d'autre, selon ses propres termes,
« que la mise en oeuvre ou l'application
pratique de la logique ». Or,
toute forme d'expression étant forcé

ment et obligatoirement contrainte de se situer, du moins sur le plan du langage, dans le cadre d'une logique* préalable, celle-ci domine inévitablement l'ensemble du domaine de la formulation discursive.
L'aspect « discursif» de l'expression est d'ailleurs parfaitement synonyme de la Dialectique, dans la mesure où toute formulation peut être regardée comme une descente en mode individuel de vérités qui resteraient, faute de cette « descente », absolument inconnues. Toutefois, cette dépendance de la Vérité* vis-à-vis de la Dialectique, pour tout ce qui concerne son passage à l'expression, ne signifie nullement que la Vérité ait un rapport quelconque en elle-même, avec la Dialectique du point de vue de son essence propre. Guénon affirme même, afin que les choses soient bien claires, que la « Vérité n'a rien à voir avec une Dialectique quelconque... ».

Il l'avait d'ailleurs déjà dit, en d'autres termes, dans un texte paru dans Le Voile d'Isis en 1929, visant à redresser quelques méprises analytiques sur son travail, où il précisait ceci : « Nous considérons la logique et la Dialectique comme de simples instruments d'exposition, parfois utiles à ce titre, mais d'un caractère tout extérieur, et sans aucun intérêt en eux-mêmes ; nous ne nous attachons, répétons-le encore une fois, qu'au seul point de vue initiatique, et tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui n'est

que connaissance profane, est entièrement dépourvu de valeur à nos yeux. » On ne saurait formuler plus nettement, ce dont il sera aisé de convenir, une position de rigueur traditionnelle et de juste orientation doctrinale face à la confusion intellectuelle dans laquelle baigne l'ensemble

de la pensée philosophique
contemporaine.

(Initiation et Réalisation spirituelle,

ch. II, « Métaphysique et Dialectique
». Formes traditionnelles et
Cycles cosmiques, « Atlantide et
Hyperborée ».)

Voir Logique, Pensée, Vérité.

DIEU. Pour René Guénon, le mot
Dieu ne peut s'entendre que dans son
indivisible Unité*, et ceci par delà les
diverses modalités qui peuvent servir
à sa représentation, selon les nécessités
temporelles de la Manifestation*.
Ainsi, si le pluriel est un nonsens
vis-à-vis de Dieu, même du
point de vue hindou, et non pas seulement
comme on aurait tendance à
l'imaginer rapidement uniquement
pour le Judaïsme, le Christianisme*
et l'Islam*, c'est que dans son
essence la plus intime, substantiellement
pourrions-nous dire, Dieu n'est
pas seulement Un, il est l'UN*,
l'Unique sans second.
S'il apparaît parfois, en mode manifesté,
sous l'un de ses trois aspects
principaux : Brahmâ*, Vishnu* et
Shiva*, (soit d'après la tradition

védique la Trimûrti ou « triple manifestation
»), il n'en conserve pas
moins sa nature première indivisible,
qui elle reste toujours inchangée, car
nature immuable et éternelle.
Connu en tant qu'Ishwara*, c'est-àdire
d'après ses qualifications distinctives,
cette apparente individualisation
ou plus exactement « formalisation
», n'affecte nullement son
Principe* qui reste en dehors de toute
déterminantion*. La « Personnalité
Divine », représentant effectivement
une détermination, certes toute relative,
mais qui cependant caractérise
le « Principe » sous une forme, cette
dernière ne doit pas être identifiée
avec l'authentique et invisible

Essence de Dieu.

C'est donc en tant que Source et
Principe de la Manifestation universelle,
que nous est rendu sensible
la « Personne de Dieu » (Ishwara),
mais c'est impérativement sous un
mode analogique et apophatique (soit
par l'exercice de la négation posée
face à toute limitation phénoménale)
qu'il doit être impérativement pensé,
si l'on veut comprendre, ou approcher,
sa véritable nature. Car le
Principe premier, Dieu, est l'Universel
informel, comprenant à la fois le
non-manifesté et le manifesté, dépassant
tout concept et image; sansdualité,
il est le « Premier », l'Un, le
« Suprême » (Para-Brahma*) sans
second, dont son mode « Non-Suprême
» (Apara-Brahma, ou Ishwara),
ne s'en distingue qu'en mode totale

ment illusoire, car « l'effet, écrit
René Guénon, n'est rien qui soit vraiment
et essentiellement différent de
la cause ».
Dans son Infinité, Dieu est absolument
inaccessible, non affecté et toujours
inconnu car il ne peut être un
objet de connaissance pour un autre
que Lui-même, ceci s'expliquant par
le fait qu'en dehors de Lui rien n'est
connaissant, « toute connaissance
même relative n'étant qu'une participation
de la Connaissance* absolue
et suprême ». Les écritures traditionnelles
indiennes le nomment même
« au-delà de ce qui n'est pas connu »,
car le disant inconnaissable, par delà
l'Un, cela signifie que sa totale
Transcendance, dépasse même l'affirmation
de son inaccessibilité
absolue.

(L'Homme et son Devenir selon le
Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le
Vêdânta », ch. II, « Distinction fondamentale
du « Soi » et du « Moi »,
ch. VII, « Buddhi ou l'Intellect
supérieur », ch. X, « Unité et identité
essentielles du « Soi » dans tous les

états de l'Être », ch. XV, « L'État inconditionné d'Atma ».)

Voir Connaissance, Causalité, Création, Dualisme, Être, Manifestation, Monothéisme, Un, Unité, Vérité.

DISSOLUTION. Une des deux tendances, avec la solidification*, caractéristiques de la fin du cycle*, que l'hermétisme* nomme « coagula

tion* » et « solution* ». En effet, si le quantitatif et le matérialisme* ont gagné progressivement toutes les structures du monde profane, la Dissolution, de son côté, de par son terrible pouvoir de corrosion, est en train de s'étendre plus fortement encore de par l'accélération du temps, et d'agir de manière redoutable sur toutes les structures du monde manifesté.
Le courant général, dans lequel est entraînée la Manifestation*, après

avoir subi les affres de la « quantité* », tend à présent vers une véritable pulvérisation, voire une volatilisation, qui n'épargne aucun domaine.
La descente cyclique dans son mouvement est traversée par des interférences destructrices relevant du « psychisme cosmique inférieur », dont les signes sont sensibles dans les nombreuses « déviations » du monde moderne. Ces déviations multiples sont d'ailleurs d'une nature bien plus dangereuse que celles relevant du matérialisme*, qui étaient d'une certaine manière situées sur un plan moins avancé, déviations qui, de par la force des influences subtiles diaboliques qui les animent, provoquent une « ouverture par le bas », et une brèche offerte au « psychisme inférieur », réalisant un véritable état de « contre-spiritualité », ou « spiritualité à rebours », dont les divers effets sont d'ors et déjà tout à fait sensibles et perceptibles.

La plus grande crainte légitime, dans cette période de déliquescence généralisée, est de voir disparaître un à un, les éléments d'ordre supérieur capables de s'opposer à l'action de là Dissolution.
À ce stade, l'accélération de la fin du cycle allant croissante, une sorte de

précipitation vers l'abîme se dessine très clairement, précipitation mise en oeuvre par le pouvoir de la Dissolution ; « Toute fin, précise à ce titre Guénon, est une Dissolution du manifesté comme tel. »

(Le Règne de la quantité et les Signes des temps, ch. XXIV, « Vers la Dissolution ».)

Voir Caïn, Coagulation, Contre-tradition, Cycle, Dissolution, Quantité, Solidification.

DIVERSITÉ.

Voir Mouvement.

DOCTRINE. Pour René Guénon, le mot Doctrine ne s'entend que dans le sens de « Doctrine fondamentale », c'est-à-dire de « Doctrine unique » dont l'universalité* lui confère, et à elle seule, son caractère authentique et singulier. À proprement parler, Guénon considère que la forme visible la plus pure de la Doctrine, en tant que telle, c'est le Vêdânta*, représentant l'achèvement de toute la Connaissance*, « principe » dans son essence de toutes les autres théories métaphysiques qui n'en sont que « la

spécification ou l'application ».
La Doctrine qui, en réalité, n'est pas distincte de la métaphysique*, représente le socle sur lequel devrait reposer tout l'ordre* traditionnel, tant social que théorique, d'une société dite « normale ». C'est en outre, le fondement essentiel, la source générale de la pensée véritable, la génératrice des diverses « voies » de réalisation* spirituelle.
À ce propos, si la diversité des « voies » est parfaitement légitime afin de parvenir à la compréhension de la Doctrine, il ne faut cependant jamais oublier que ces « voies » possèdent toutes leur validité de par leur rattachement qui les fonde et les ordonne à l'obtention de la « pure

Connaissance* ». Guénon rappelle d'ailleurs, que la Doctrine, « pour être vraiment tout ce qu'elle doit être, doit comporter, dans son unité même, des aspects ou des points de vue

(darshanas) divers, et que sous chacun de ces points de vue, elle doit être susceptible d'application infiniment variées... (...) d'une façon analogue, poursuit-il, la multiplicité indéfinie des choses contingentes n'est-elle pas, elle aussi, comprise tout entière dans l'unité de leur Principe*, sans que l'immutabilité de celui-ci en soit

aucunement affectée ».
Comme nous le voyons, l'unité de la Tradition* comme l'unité de la Doctrine, proviennent donc de la nature unique du Principe, ce qui signifie que les distinctions visibles ne sont

en aucun cas des distinctions de fond, car la Vérité* est et ne peut être qu'une.
Précisons enfin, ce qui pour Guénon était non négligeable, que la notion « d'orthodoxie* » appliquée à la Doctrine, ne doit jamais s'entendre en mode religieux car ce mode exprime presque toujours, en Occident* du moins, les conceptions métaphysiques en formulations dogmatiques.
L'orthodoxie doctrinale n'est pas un dogme, ce qui est étranger à l'esprit de la Tradition, et est ignoré dans l'ordre initiatique et ésotérique. Dans une belle formule, Guénon résume bien cet aspect, en écrivant que la Doctrine traditionnelle, de par la nature illimitée de ses possibilités,

« comprend dans son orthodoxie tous

les aspects de la Vérité ».

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VIII, « Les points de vue de la Doctrine », ch. XV, « Remarques complémentaires sur l'ensemble de la Doctrine ».

Initiation et Réalisation spirituelle,

ch. XVII, « Doctrine et méthode ».)

Voir Darshana, Enseignement, Orthodoxie, Principe, Sacerdoce, Tradition, Veda, Vêdânta, Vérité.

DÔME. Si un élément d'architecture a fait l'objet d'une étude précise et approfondie de la part de René Guénon, c'est bien celui du Dôme, et ceci pour une raison simple, c'est que cet élément est une image très

expressive et sensible du Cosmos*, de la voûte céleste, et à ce titre englobe l'ensemble des diverses composantes symboliques de l'art de bâtir. Bien que toute architecture digne de ce nom soit, de par sa double application, une référence à l'ordre du Ciel*, et à l'ordre du Monde*, cependant, les constructions se couronnant par un Dôme, fait remarquer Guénon, intègrent le plus souvent dans leur plan, une structure carrée représentant le monde terrestre et ses lois à leur base. Ces constructions s'achèvent donc par un Dôme de manière à signifier le lien, l'union entre les ordres, la correspondance des lois célestes et terrestres.
L'étude de ce symbole architectural nous apprend d'ailleurs que les édifices comportant un Dôme, sont souvent destinés à un usage sacré, et on peut citer, en forme d'exemples démonstratifs, outre les églises chrétiennes orientales et latines qui en sont naturellement richement dotées, le stûpa bouddhique, et bien évidemment la qubbah islamique.
Si le Dôme, en lui-même, autorise de très nombreux commentaires de par sa forme sphérique, image d'Unité* et de perfection, il est intéressant de voir aussi que le point situé directement au-dessous du sommet du Dôme, écrit Guénon, est toujours une indication du « Centre* du Monde », non dans un sens « topographique », mais dans un sens « principiel » et analogique, puisque l'organisation

architecturale d'un édifice est, dans l'esprit des constructeurs et des maîtres d'oeuvre, une représentation de l'ordre du monde lui-même. C'est d'ailleurs du point de vue de cet aspect central précis que l'on peut comparer sur le plan macrocosmique l'omphalos* (nâbhih prithivyâh), le nombril ou l'OEil du monde*, le

Brahma-randhra* sur le plan microcosmique, l'autel, le passage vers l'au-delà du Cosmos, l'endroit où se déroule le rituel, où sont prononcées les paroles sacrées, où s'élève la fumée du sacrifice*, et ce d'autant plus que certaines constructions traditionnelles possèdent effectivement une ouverture prévue à cet effet.
Le Dôme est donc bien le témoin de la présence du Ciel*, la frontière entre le plan céleste et le plan terrestre, mais aussi l'ouverture, la porte vers l'Absolu*.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXXIX, « Le symbolisme du Dôme », ch. XL, « Le Dôme et la Roue », ch. XLI, « La Porte étroite », XLIII, « La pierre angulaire », ch. LVIII, « Janua Coeli ».)

Voir Brahma-randhra, Carré, Clef de voûte, Coupe, Cube, Parasol, Sphère.

DOUZE. Guénon remarquera dans ses études symboliques, que la constante présence du nombre Douze se vérifie toujours lors de la constitution des centres initiatiques, quelle que soit leur origine traditionnelle, ainsi

on le retrouve dans les exemples suivants, qui firent, les uns et les

autrès, l'objet d'un examen de la part de René Guénon: les Douze membres du cercle intérieur de l'Agarttha*, les Douze Adityas*, les Douze grands dieux de l'Olympe, les Douze tribus d'Israël, les Douze portes du Temple de Salomon*, les Douze apôtres, les Douze grands Namshans du « conseil circulaire » du Dalaï-Lama, les Douze « Chevaliers de la Table Ronde ».
Cette permanente référence de la Tradition* à ce nombre n'est pas, on l'imagine aisément, le fruit d'une simple coïncidence mais, bien au contraire, le rappel d'une « loi* »universelle de correspondance harmonique, dont la céleste image des

Douze signes du Zodiaque*, rappelle l'inscription au Centre* même du Cosmos*. Par ailleurs, la double série de Douze, qui partage les heures du jour et les heures de la nuit, n'est pas sans un rapport étroit avec la « loi » dont nous venons de parler.
(Le Roi du Monde, ch. IV, « Les trois fonctions suprêmes ». Symboles de la Science sacrée, ch. XIII, « Le Zodiaque et les points cardinaux », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson », ch. XXXVI, « Le symbolisme du Zodiaque chez les Pythagoriciens », ch. XXXVIII, « À propos des deux saint Jean ». Études sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t.1, « L'Énigme de Martinès de Pasqually. »)

Voir Zodiaque.

DRAGON. D'une manière surprenante, le symbolisme extrême oriental du Dragon est en rapport direct avec la conception théologique occidentale du Verbe*, Verbe perçu comme « lieu des possibles », ceci s'expliquant de par le fait que le Dragon crachant le feu* et l'eau* est, paradoxalement, l'image du Logos* créateur. Cependant, sur un autre niveau d'analogie, Guénon montre très bien l'équivalence du Dragon vis-à-vis de la figure du serpent*, dont il incorpore le symbolisme* en tant que gardien de « l'Axe du Monde* », Axe représenté soit par la montagne*, l'arbre*, et toutes les images de verticalité. L'enroulement du serpent autour des divers symboles de la verticalité, étant le signe tant de « l'indéfinité de l'Existence universelle », que de « l'enchaînement de l'être à la série indéfinie des cycles de manifestation », elle contient également une notion de garde et de protection du savoir et de la Connaissance*. À cet égard, le Dragon est véritablement l'emblème du

« Gardien » du trésor caché, du « Saint château », du passage étroit,

du feu souterrain.

Enfin, Guénon remarque que le Dragon, dont le Sepher Ietsirah nous dit « qu 'il est au milieu du ciel comme un roi sur son trône », était, chez les Celtes*, le symbole du chef, ceci expliquant que le roi Arthur soit

nommé le fils â'Uther Pendragon.
(Les États multiples de l'Etre, ch. XII, « Les deux chaos ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atma et de ses conditions par le monosyllabe sacré OM ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXV, « L'Arbre et le serpent ». Symboles de la Science sacrée, ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. LXIV, « Le pont et l'arc en-ciel ».)

Voir Arbre, Logos, Nuage, Oiseau, Serpent, Verbe.

DRISH (sanskrit).
Voir Darshana*.

DRUIDES. Véritable « caste* » de prêtres, caste sacerdotale, possédant une Connaissance* tant doctrinale que pratique, « conservateurs réguliers de la tradition primordiale* » selon Guénon, les Druides exerçaient leur autorité sur toute l'ancienne société celtique. Cette Connaissance des Druides, loin d'avoir disparu à l'avènement du Christianisme*, s'est bien au contraire transmise avec habileté sous le couvert de la science des arts, ainsi que sous le voile des légendes et mythes*, dont celui du Graal* est certainement le plus célèbre.
Le nom de Druide vient de dru-vid, soit l'alliance de la force et de la sagesse*, mais aussi, comme en sanskrit, de dru : le gui du chêne, arbre

qui était comme nous le savons le symbole même du druidisme.
La tradition celtique, dont les Druides sont les éminents représentants, et qui est pour René Guénon une sorte de jonction entre la tradition atlante et la tradition hyperboréenne, possédait un dépôt initiatique réel de par son rattachement au

« Centre* » originel. La simple utilisation du sanglier* comme symbole de l'autorité* spirituelle, suffirait à montrer son lieu étroit avec « la Tradition primordiale ». Les Druides se désignaient effectivement comme des « sangliers », se tenant dans la solitude de la forêt, y puisant leur science des choses et des êtres, y pratiquant des méthodes d'ascèse et de magie sacrée, et y célébrant leurs riches rituels aux dieux. Comme les ermites hindous, dont ils étaient

proches sous de nombreux aspects, de par leur isolement et leur retrait du monde, les prêtres Celtes entretenaient un lien intime avec les forces élémentaires (arbres, sources, plantes etc.), et possédaient une doctrine* métaphysique très pure.

(Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, ch. IV, « Nature respective des Brahmanes et des Kshatriyas », ch. VII, « Les usurpations de la royauté et leurs conséquences ». Le Roi du Monde, ch. V, « Le symbolisme du Graal ». Symboles de la Science sacrée, ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XXIV, « Le Sanglier et l'Ourse ».)

Voir Brahmane, Caste, Celtes, Grande Ourse, Mythe, Ours, Sanglier.

DUALISME. Le Dualisme est, pour René Guénon, une erreur métaphysique intrinsèque. La commune et courante distinction occidentale entre l'esprit* et la matière*, qui peut porter quelques traces lointaines d'un certain Dualisme, n'est en réalité qu'une application théorique de principes bien plus subtils que les simples visions réductrices d'un manichéisme étroit, ou du moins les concepts que l'on identifie comme tel.

La métaphysique* intégrale démontre en effet très clairement qu'il ne peut y avoir coexistence de deux

« principes », comme il ne peut y avoir deux « infinis ». L'Unité* du Principe* est une loi axiomatique fondamentale, une base doctrinale intangible commune à toutes les traditions véritables, base qui est en fait l'expression de la nature même de ce qui en est de l'essence* de la Vérité*.
Ainsi il nous est possible de comprendre que le Dualisme est non seulement une erreur, mais de plus le signe d'une grave incompréhension théorique ; n'oublions pas que la plus pure définition de l'Absolu*, selon la Tradition primordiale*, est précisément son caractère non-duel, sa « non-dualité » (adwaita*).
(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. XI, « Le

Sânkhya », ch. XIV, « Le Vêdânta ».)

Voir Adwaita, Création, Être, Faculté, Gnose, Manifestation.

DURÉE. La Durée, dans la chronologie des « cycles* », représente le temps du déroulement d'un Kalpa*, évalué uniquement sous l'angle d'une mesure du temps propre aux conditions mêmes du Kalpa en question. On ne pourra donc jamais parler, en toute rigueur de terme, d'une « Durée » en soi, mais d'une « Durée » vue selon les éléments déterminants d'un temps donné auquel elle appartient par essence.
On prendra garde, par ailleurs, à ne pas confondre, comme Guénon en fait le reproche à Leibnitz, les notions d'éternité et de Durée, confusion « absolument injustifiable au regard de la métaphysique* ». En effet, la Durée, impliquant par elle-même une succession, c'est-à-dire un temps possédant une origine et une fin, ne peut jamais, même si on lui accorde un caractère « d'indéfinité », être comparée à l'Infinité qui elle dépasse radicalement toute conception temporelle.

L'Infini* n'ayant aucun rapport,
même lointain avec le fini, la Durée,
en tant que mesure du temps, reste et
demeure une notion purement contingente
du monde manifesté.

(Formes traditionnelles et Cycles
cosmiques, « Quelques remarques sur
la doctrine des cycles cosmiques ».

DWÂRA

Les Principes du calcul infinitésimal,

ch. VII, « Les Degrés d'Infinité ».)

Voir Cycle, Indéfini, Infini, Instant,
Kâla, Temps, Transformation.

DWARA (sanskrit). Forme de rites ou d'observances utilisées par certains Yogis*, afin d'obtenir la Délivrance*.
Le Dwâra (porte), a son origine dans la doctrine des Pâshupatas, dont les rites et méthodes sont très proches du Hâta-Yoga*.
(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXII, « La Délivrance finale.)

Voir Porte.

DWIJA (sanskrit). On emploie cette expression pour désigner un « deux fois né », soit un membre des castes supérieures, ou d'un sage considéré comme ayant subi, de par son ascèse et sa Connaissance*, une régénération de tout son être.
René Guénon, fait à ce propos un parallèle intéressant entre l'homme dit « deux fois né », et la notion de « seconde naissance » que l'on trouve dans le Christianisme* en particulier dans le passage de l'Évangile de Jean où il est question, selon Jésus, de la nécessité pour tout homme de naître de nouveau afin de rentrer dans le Royaume de Dieu*(Jn. III, 3-7).

(l'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. XX, « L'Artère coronale et le Rayon solaire ».)

Voir Baptême, Caste.

DWIPAS (sanskrit).
Voir Sept.

E

EAU. Eaux inférieures. Eaux supérieures.
Eaux primordiales.

L'Eau (Maïm) est l'élément sensible (Ap) représentant par excellence le principe passif, comparativement au Feu* considéré comme principe actif. L'Eau, qui est le symbole de l'énergie passive, de la faculté de réception et de gestation, représente dans toutes les traditions « l'ensemble potentiel des possibilités formelles ». Au début de la Genèse, s'il est écrit que « l'Esprit Divin était porté sur la face des Eaux » (Gn. I, 1-2), c'est, constate René Guénon, pour signifier la complémentarité de l'Eau et de l'Esprit*, de Purusha* et de Prakriti*.
Nous remarquerons, que Guénon établit une distinction entre les « Eaux inférieures », auxquelles correspondent les possibilités formelles, et les « Eaux supérieures » liées aux possibilités informelles. Cette distinction de nature cosmogonique, qui fait d'ailleurs l'objet de la suite du récit du livre biblique de la Genèse (Gn. I, 6-7), renvoie au symbolisme des « Eaux primordiales », Eaux qui possèdent en elles-mêmes, dans leur unité primitive et originelle, les possibilités formelles et informelles de manifestation*. C'est pourquoi, René Guénon n'hésite pas à dire que les

« Eaux primordiales », sont identiques à la Possibilité* Universelle.
Signalons que, d'après l'Inde védique, c'est Varuna qui est le régent du royaume de l'Eau, ce qui donne l'occasion à René Guénon de montrer, de par l'existence de l'étroite et incontestable relation entre Ouranos et Varuna, que si Ouranos d'après la Tradition* la plus ancienne représente le Ciel*, alors l'identification entre le Ciel et les « Eaux supérieures » devient extrêmement frappante.
Ne parle-t-on pas dans la Tradition* des « Eaux qui coulent vers le haut », symbole de retour à la Source première,

à l'Origine* céleste, du « retournement » spirituel de tout l'être. Cette montée des Eaux vers le Ciel, cet accès aux « Eaux supérieures », est sans doute l'image la plus sensible du travail intérieur, de la gestation du germe transcendant, de la réintégration dans les « Eaux primordiales » sur lesquelles souffle l'Esprit Divin.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. IV,« Purusha et Prakriti », ch. XXI, « Le voyage divin de l'être en voie de libération ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions ». Symboles de la Science sacrée, ch. IX, « Les

Fleurs symboliques », ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. LVI, « Le passage des Eaux ». Les États multiples de l'être, ch. XII, « Les deux chaos ».)

Voir Passivité, Possibilité, Prakriti.

EC-CIRÂTUL-MUSTAQUÎM

(arabe).
Voir Centre.

ÉCHELLE. Symbole axial, que l'on peut comparer à « l'Axe* de l'univers », Axe sur lequel s'accomplirait incessamment un mouvement ascendant et descendant, l'Échelle permet au mouvement alternatif de montée et descente de s'effectuer dans toute son ampleur et son étendue, c'est même là son rôle principal.
Pour ce qui est de sa forme proprement dite, l'Échelle, par ses deux montants verticaux, symbolise la double nature de « l'Arbre de la science* », ou bien encore les deux colonnes de « l'Arbre séphirotique* ». Ces deux colonnes n'étant ni l'une ni l'autre véritablement axiales mais étant unifiées par les échelons, que l'on peut comparer à la « colonne* du milieu », forment l'Échelle en tant que telle, qui elle incarne dans son unité le pont entre le Ciel* et la Terre*, pont traversant l'ensemble des mondes ou les différents états de l'Être*.

L'Échelle doit donc être vue comme une excellente image du chemine

ment métaphysique, de la quête et de l'accession aux mondes supérieurs C'est pourquoi, figurant déjà en bonne place dans les symboles de nombreux rites antiques, elle avait

aussi une grande place dans les éléments visuels du parcours monastique médiéval (cf. L'Échelle des cloîtres), et se retrouve donc naturellement présentée à la méditation et à la réflexion des adeptes dans les structures initiatiques traditionnelles. (Symboles de la Science sacrée, ch. LIV, « Le symbolisme de l'échelle », ch. LXIV, « Le pont et F arc-enciel ».)

Voir Arc-en-Ciel, Axe du Monde, Colonne, Pont.

ÉCHIQUIER. L'Échiquier, ou le

damier*, sont constitués par un en

semble de cases blanches et noires

dont l'alternance symbolise toutes les

paires d'opposés, ténèbres* et lumiè

re*, jour et nuit*, masculin et fémi

nin, lune* et soleil*, terre* et ciel*,

etc.
Cependant l'Échiquier a ceci de particulier qu'il est la surface de huit fois huit cases (soit 64), sur laquelle évoluent les pièces du jeu des Rois : le jeu d'Échecs. Les jeux qui, à l'origine, possédaient une fonction rituelle et sacralisante, étaient loin d'être le simple passe-temps profane qu'ils sont devenus aujourd'hui. À ce sujet, Guénon pensait d'ailleurs, que le jeu d'Échecs était parmi tous les jeux,

«certainement un de ceux où les traces du caractère « sacré » originel sont demeurées les plus apparentes ». (Symboles de la Science sacrée, ch. XLVII, « Le blanc et le noir ».)

Voir Damier, Yin-Yang.

ÉCLAIR.

Voir Foudre.

EDOM (hébreu). Dérivé de la racine adam*, Edom est un surnom d'Esaü, ceci expliquant que le nom d'Edomites fut donné à ses descendants, de même que le nom d'Idumée au pays où ils résidaient.
Dans le Zohar, rapporte Guénon, il est question des « sept rois d'Edom », et l'évident rapprochement entre Edom et Adam, explique, d'après lui, la raison pour laquelle le nom d'Edom est utilisé pour représenter les diverses humanités disparues, c'est-à-dire les humanités qui existaient dans les précédents manvantaras*.

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Quelques remarques sur le nom d'Adam ». Le Roi du Monde, ch. VI, « Melki-Tsedek ».)

Voir Manvantara.

ÉGALITARISME. L'uniformisation réductrice et nivelante, engendrée par le monde moderne, est l'une des conséquence de l'Égalitarisme. Cette conception fondée sur la pré

dominance de la « quantité* » sur la « qualité* », débouche sur une négation réductrice de toute véritable hiérarchie*, et aboutit, au final, à une vision dont l'injustice est la seule victorieuse, puisqu'elle ramène au plus petit dénominateur commun l'ensemble des individus. En effet, affirme René Guénon, plus personne aujourd'hui en Occident* « ne se trouve plus à la place qui lui convient normalement en raison de sa nature propre.
». La cause de ce désordre étant la négation des différences à laquelle conduit l'Égalitarisme, il se produit une confusion sociale sans équivalent dans l'histoire.

Le « nivellement », comme l'écrit René Guénon, se produisant toujours par le bas, il s'ensuit, par un effet d'entraînement invincible, une massification où le quantitatif pur prédomine et devient d'autorité le seul critère. Outre les pernicieuses influences du nivellement, sur l'éducation et la formation de ceux qui devraient au contraire bénéficier d'un processus d'élévation, cette massification conduit les sociétés occidentales contemporaines vers un « matérialisme* » brutal, matérialisme qui est donné et imposé comme unique modèle à l'ensemble de la planète, ce qui a pour résultat direct une chute dans un « amoindrissement qualitatif » mondial, amoindrissement radical extrêmement inquiétant.
Avec justesse, Guénon montre que de plus, non content d'uniformiser les

êtres, les théories modernes issues de la doctrine de l'Égalitarisme, sont en train d'étendre cette uniformisation aux choses, en créant, par le biais de l'industrialisation massive, de «l'abstraction » en série et à la chaîne, noyant de la sorte toutes les sociétés modernes sous un véritable déluge de biens de consommation, biens totalement et absolument inutiles, mais qui alimentent le système et l'amènent inexorablement vers la « transformation artificielle du monde ».

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. VII, « L'uniformité contre l'unité». La Crise du monde moderne, ch. VI, « Le chaos social ».)

Voir Caste, Élite, Hiérarchie, Matérialisme, Uniformité, Valeur.

ÉGLISE. Sur le plan architectural, l'Église est le plus souvent bâtie sur le modèle de la Croix* latine, Croix qui est obtenue par le développement du cube*, dont toutes les faces seraient déployées sur sa base. Cette figuration du développement de la Croix, confère à l'édifice sacré une portée symbolique très importante, elle représente le Temple* éternel d'où surgit la Manifestation*, et où elle retourne également à son Principe*. « L'Église de Pierre », qui n'est pas seulement une construction matérielle mais, bien au contraire, représente l'Arche*, le lien entre Dieu* et les

hommes, est porteuse de la dimen

sion visible de la Présence transcen dante, le lieu où habite le Très Haut où réside le saint Tabernacle. Cependant, il est à noter, du point de vue métaphysique, ou doctrinal, que ce qui relève de l'Église, en tant qu'institution écclésiale, est d'ordre

purement exotérique et, précise René Guénon, « ce qui dépasse ses limites ne peut appartenir à une Église comme telle, mais celle-ci peut seulement en être le support extérieur ». (Symboles de la Science sacrée, ch. IV, « Le saint Graal », XXXIX, « Le symbolisme du dôme ».)

Voir Croix, Temple de Salomon.

EHEIEH (hébreu).
Voir Buisson Ardent.

EKÂGRYA (sanskrit).
Voir Concentration.

EL-ARKÂN (arabe). Nom arabe de l'angle*, Arkân est également le nom des cinq éléments ou agents naturels. c'est-à-dire les forces agissantes au sein du monde manifesté, auxquelles correspondent les cinq Arkân célestes ou angéliques : Jibrîl, Rufaîl, Mikail Isrâfil, et Er-Rûh, ce dernier, précise d'ailleurs Guénon, étant identique à Metatron*, et se situant donc à un niveau supérieur vis-à-vis des quatre premiers, puisque se définissant comme rukn el-arkân, occupe à cet égard le point limite de séparation entre el-Khalq et El-Haqq, soit le lieu précis

où peut, sous certaines conditions, se produire la sortie du Cosmos*, D'autre part, sur le plan géométrique,

et plus précisément dans la figure du gammadion*, les cinq Arkân forment le carré* entourant la Croix*, figure symbolique de la « pierre de fondation ». René Guénon remarque, à ce propos, que le Prophète est appelé rukn el-arkân, signifiant ainsi son rôle de « pierre angulaire* » du sommet. (Symboles de la Science sacrée, ch. XLIII, « La pierre angulaire », ch. XLV, « El-Arkân ».)

Voir Angle, Gammadion, Metatron, Pierre.

EL-AQLU (arabe). El-aqlu représente
« L'Intelligence universelle »
dans ses relations avec l'individu, et
en particulier avec le coeur*, coeur
qui du point de vue physiologique est
bien évidemment le centre de la vie,
mais également, comme le pensaient
les anciens Grecs, le lieu véritable où
s'effectue la relation avec El-aqlu
(l'intelligence).

(L'Homme et son Devenir selon le
Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de
l'être humain, séjour de Brahma ».)

Voir Coeur.

EL-ELIÔN (hébreu). Le « Dieu très
Haut », équivalent numérique d'Emmanuel
(Dieu en nous), démontrant
Par là même l'harmonie et la conci

liation entre l'aspect transcendant de
Dieu*, et son aspect immanent.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
LXXIII, « Le grain de sénevé ». Le
Roi du Monde, ch. VI, « Melki-Tsedek
».)

Voir Melki-Tsedeq.

EL-FANÂ (arabe).
Voir Extinction.

EL-FAQRU (arabe). Nom de la
« pauvreté spirituelle », au sens de la
simplicité évangélique illustrée par
les célèbres passages tirés de l'écriture
dus aux apôtres Luc (XVIII, 17),
et Matthieu (XI, 25), simplicité qui
n'est autre que le détachement* vis-
à-vis de la Manifestation*, mais
aussi le sentiment de totale dépendance
de tout l'être à l'égard du
Principe*.
Cette « pauvreté spirituelle », est en
réalité le chemin vers « l'état primordial*
», elle unifie toutes les puissances
de l'être et amène l'individu à
cet état d'enfance (bâlya), état qui est
une condition préalable, selon la doctrine

hindoue, à la véritable Connaissance*. Guénon, afin d'illustrer son propos, cite d'ailleurs cette belle phrase du sage chinois Lie-tseu, portant sur la possibilité d'approche de l'invisible raison des choses: « Seul l'esprit rétabli dans l'état de simplicité parfaite peut l'atteindre dans la contemplation profonde. »
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII,

« La résolution des oppositions ».)

Voir Détachement, Pauvreté spirituelle.

EL-FITRAH. (arabe).
Voir Manifestation, Nature primordiale.

EL-HAQQ (arabe).

Voir Vérité.

EL-HAYÂH (arabe). Nom de la vie, très voisin de el-hayyah (le serpent), ce qui explique, d'après Guénon, le lien entre le symbolisme* du serpent et l'idée même de vie. Si en hébreu hayah signifie à la fois vie et animal, on voit combien le rapport est étroit entre, d'une part le serpent et d'autre part Eve, puisque le nom de Eve est la traduction de l'hébreu Hawâ, c'est-à-dire la « vivante ». (Symboles de la Science sacrée, ch. XX, « Seth ».)

Voir Serpent.

EL-HÛT (arabe). El-Hût désigne la baleine, animal marin qui, comme nous le savons, occupe une place importante dans les écriture et tout particulièrement dans l'épisode qui met en cause le prophète Jonas* (Seyidnâ Yûnus). Symbole du « poisson sauveur », au même titre que le Matsya-avatâra de la tradition indienne, ou l'Ichtus chrétien, la ba

leine correspond, sur le plan zodiacal au Capricorne*, c'est-à-dire à la « voie ascendante » conduisant à la « porte des dieux * ».
En tant qu'élément passif de transmutation spirituelle, écrit Guénon
El-Hût, est en quelque sorte représentative de toute individualité, dans la

mesure où elle porte en son centre*
ou en son coeur*, le « germe d'immortalité
».
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXIII, « Les mystères de la lettre
Nûn ».)

Voir Capricorne, Jonas.

EL-INSÂNUL-KÂMIL (arabe).
Voir Homme Universel.

EL-JIHÂDUL-AKBAR (arabe).
Voir Épée, Guerre sainte.

EL-MUSTAFÂ (arabe). Littéralement « l'Élu », qui désigne dans un premier temps ceux qui ont échappé au « rejet », qui ne sont pas du nombre des « égarés », mais des choisis de Dieu*. Mais l'Élu est aussi le nom qui est donné dans l'Islam* au Prophète, et sur le plan exotérique à « l'Homme universel* » (El Insânul-Kâmil).

(Le Symbolisme de la Croix, ch.
XXV, « L'arbre et le serpent ».)

Voir Homme Universel.

EL-QUTB EL-GHAWTH (arabe).

Voir Pôle.

ÉLÉMENTS. Les Éléments (bhûtas) sont répertoriés au nombre de cinq, selon l'ordre de leur production, ou de manifestation dans l'Être* : l'Éther (Akâsha), l'Air (Vâyu), le Feu (Têjas), l'Eau (Ap) et la Terre (Prithvi ou Prithivi). Toute la manifestation corporelle, sous sa forme matérielle, que Guénon nomme « grossière », est composée et constituée de ces cinq Éléments, ils appartiennent donc, en propre, au domaine de la Terre*, domaine qui, en tant que tel, les représente selon leurs divers aspects respectifs.

(L'Homme et son Devenir selon le
Vêdânta, ch. VIII, « Manas ou le sens

interne; les dix facultés externes de sensation et d'action », ch. XXI, « Le voyage divin de l'être en voie de libération ».)

Voir Air, Bhûtas, Eau, Éther, Feu, Terre.

ÉLIE. Le prophète Elie (Seyidna Dhûl-Kifl), que la Tradition* considère comme ayant été enlevé au Ciel* sur un « char de feu », sans être passé par la mort corporelle doit, selon les écritures (Apocalypse, XI), se manifester sur la terre à la fin du présent cycle en tant que témoin, avec le patriarche Hénoch*.
Selon les écrits rosicruciens, Élie (Elias Artista) représente, à ce titre, le « feu philosophique » qui préside à

l'accomplissement du « Grand-Oeuvre » hermétique. Ayant son séjour dans la « Citadelle solaire », il peut être assimilé aux « Immortels » (Chirajîvîs) qui se trouvent au « Centre du Monde ». C'est d'ailleurs, écrit Guénon, cette « Citadelle solaire », qui devrait « descendre du ciel en terre à la fin du cycle, sous la forme de la Jérusalem céleste », ce qui correspondrait à la réalisation de la parfaite « quadrature du cercle ».
(Formes traditionnelles et cycles cosmiques, « Hermès ».)

Voir Hénoch, Jérusalem céleste.

ÉLITE. Pour Guénon, la véritable Élite est « intellectuelle », car elle seule possède la Connaissance* théorique qui lui confère sa qualification particulière. Par définition peu nombreuse, l'Élite détient son pouvoir de sa supériorité théorique et cognitive, pouvoir qui n'est absolument pas proportionné au nombre, mais qui est relatif au degré d'élévation spirituelle des membres qui constituent la dite « Élite ». Négation radicale de « l'idée démocratique », comme le dit Guénon, l'Élite est fondée sur une conception purement aristocratique

du pouvoir. En effet, la démocratie
étant directement dépendante d'une
conception fondée sur l'égalitarisme*,
qui conduit inévitablement
à un rejet de toute hiérarchie* traditionnelle,
elle ne considère comme
unique critère de référence que la

pure « quantité* », la majorité numérique du plus grand nombre primant sur la connaissance. N'intervenant pas en tant que telle dans le monde temporel, ni ne se mêlant à l'action extérieure, elle exerce cependant une forte, profonde et déterminante influence sur le cours des événements, dirigeant invisiblement les forces mondaines. Son pouvoir est à ce titre d'autant plus fort et réel, qu'il est non-visible, « insaisissable au vulgaire », comme l'écrit René Guénon.
La puissance de l'Élite, qui lui vient de son contact intime avec le Principe*, est en réalité la force même de la Vérité*. Sa responsabilité est tout particulièrement engagée en cette fin de cycle* où, devant être un guide, selon ce que lui ordonne sa fonction, l'Élite doit tout particulièrement veiller au degré de « réalisation intérieure » de ses membres, unique manière non seulement de ne pas sombrer dans les pièges multiples et séductions des « puissances infernales » déployées et libérées en cette fin des temps, mais surtout de ne pas devenir un « guide aveugle » précipitant à sa suite l'ensemble de l'humanité vers l'erreur et l'obscurité.
(La Crise du Monde moderne, ch. VI, « Le Chaos social », ch. IX, « Quelques conclusions ».)

Voir Égalitarisme, Hiérarchie, Individualisme.

ELOHIM (hébreu). Dans le livre de

la Genèse, le chaos originel est mis en forme, organisé, par les puissances spirituelles que les écritures saintes nomment les Elohim. Cette première « organisation » de l'informel est selon Guénon, identique au Fiat Lux qui transmet la Lumière*, et préside à l'ensemble de tous les développements ultérieurs.
On retrouve ici l'image même, sur le

plan initiatique, de la réception de la Lumière transmettant au profane « l'influence spirituelle* » qui le constitue en tant « qu'initié », le faisant passer de l'ombre à la Lumière. Guénon fait remarquer, que le nombre sept qui est souvent attribué aux Elohim, est d'ailleurs en rapport avec le septénaire que l'oni rencontre dans les organisations initiatiques, organisations qui sont toujours, par définition et par essence, une image de l'ordre cosmique. D'autre part, en parlant du rosaire musulman, Guénon indique que le centième grain de celui-ci est aussi appelé par analogie le « Paradis de l'Essence » (Jannatudh-Dhât), soit la « Réalité absolue* », réalité ne laissant plus aucune place pour les noms qui doivent exprimer la multiplicité des attributs* divins. Guénon rajoute donc, à ce propos, qu'à ce stade il ne subsiste même plus Allahumma, soit l'équivalent arabe de l'hébreu Elohim, qui symbolise la synthèse de la multiplicité des attributs divins dans l'Unité* de l'Essence*, mais il n'y a plus rien d'autre, ne subsiste

lus rien qu'Allah en tant qu'ammâ yacifûn, par delà toutes les qualifications et tous les attributs, qui ne sont que les aspects réfractés, aspects utiles uniquement pour que les êtres créés et limités puissent exprimer leur vision forcément imparfaite et incomplète de l'Absolu*. (Aperçus sur l'initiation, ch. IV, « Des conditions de l'initiation ». Symboles de la Science sacrée, ch. LXI, « La Chaîne des mondes ».)

Voir Absolu, Chapelet, Dieu, Initiation.

ÉMANATION. D'après René Guénon, l'Émanation est un mot qui doit être absolument écarté des conceptions métaphysiques, ceci dans la mesure où « il n'exprime rien d'autre qu'une impossibilité pure et simple ». Cette impossibilité* réside dans le

fait, qu'il n'est rigoureusement pas envisageable que le Principe* puisse voir sortir quelque chose de luimême. La Manifestation* ne tient pas sa réalité d'une quelconque et hypothétique « Émanation », qui n'est rien de moins théoriquement qu'une « sortie » du Principe. Si cela se pouvait, écrit Guénon, dès lors le Principe ne serait plus infini, et par conséquence serait limité par la Manifestation* elle-même.
En vérité, poursuit Guénon, « hors du Principe il n'y a et ne peut y avoir que le néan? ». Même une Émanation pensée non par rapport au Principe en

tant que tel, mais uniquement par rapport à l'Être*, présente des difficultés nombreuses, dont la principale est que les êtres émanés ne seraient alors pas véritablement des êtres, mais verraient, par définition, dépouvues de toutes existence effective, l'existence étant par définition, et métaphysiquement, une « participation» dans l'Être, et en aucun cas une Ema

nation.

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique

et le taoïsme, ch. IX, « Création et

manifestation ».)

Voir Création, Impossibilité, Princi

pe, Panthéisme.

EMMANUEL (hébreu).

Voir Shekinah, Tabernacle.

EMPEREUR. L'Empereur represente, de façon emblématique, le pouvoir temporel. Si la séparation de pouvoir, entre le Pape* et l'Empereur, provient de la division d'une autorité* qui, sous l'ancienne Rome n'en faisait qu'une en la personne de

celui qui était tout à la fois Imperator
et Pontifex Maximus, « n'oublions
pas, écrit René Guénon, qu'au moyen
âge l'Empire était romain comme la
Papauté, et ceci malgré la fameuse et
éternelle querelle qui se dévelopait
pendant toute cette période entre le
Sacerdoce* et l'Empire ».
Toutefois, cette origine romaine co
mune, ne saurait faire oublier c
l'on ne peut considérer comme éq

valents les deux pouvoirs, le pouvoir Mohyiddin, il doit conduire le genre plus souvent représentés symboliquespirituel
primant toujours, pour René humain vers la « Montagne du ment comme se situant à l'intérieur
Guénon, sur le pouvoir temporel. Salut », le « Sanctuaire de la Paix » de la Terre*. D'autre part, les Enfers
L'Empereur préside en effet aux (Autorité spirituelle et Pouvoir tem-dont
on parle, écrit Guénon, dans le
« petits mystères », soit ce qui relève porel, ch. VIII, « Paradis terrestre et cas d'une absence de remontée, sont
uniquement de la perfection de Paradis céleste ». L'Ésotérisme de les Enfers qui, selon les mystères*
« l'état humain* », le Souverain PonDante,
ch. VII, « Les nombres symantiques,
représentaient le « bourtife,
par contre, a autorité sur les boliques ». Aperçus sur l'initiation, bier » que l'on trouvait sur le chemin
« grands mystères » qui eux ne conch.
XXXIX, « Grands mystères et initiatique et dans lequel tombait le
cernent que les états « supra-Petits mystères ».) profane qui prétendait à la connaishumains
». Nous nous trouvons donc, sance et au dévoilement sans en posdans
le cas de l'Empereur, dans le Voir Autorité, Pape, Sacerdoce. séder les qualifications requises. Ces
cadre d'une fin exclusivement natu
« bourbiers », se retrouvent bien
relle car liée uniquement au monde ENFERS. Si les Cieux peuvent être évidemment dans l'ordre macrocosmanifesté.
identifiés aux « états supérieurs de mique comme dans l'ordre microcosDes
deux clefs*, l'une d'or et l'autre l'être* », les Enfers se réfèrent aux mique, et sont équivalents aux « ténèd'argent,
attributs de la souveraineté états inférieurs. Cependant, fait bres* extérieures ». Si dans la
et du dieu Janus* dans l'ancienne remarquer René Guénon, l'ascension descente aux Enfers, précise Guénon,
Rome, l'Empereur possède la clef vers les états supérieurs de l'être, qui l'être subit une profonde purification,
d'argent dite du « Paradis terconstitue
le propre de toute démarche et peut ensuite éventuellement s'aprestre*
», cette seconde clef ayant été initiatique, doit préalablement passer procher des états supérieurs, dans la
avec les temps, dans les représentapar
une « descente » aux Enfers, cette « chute dans le bourbier », les puistions
iconographiques, le plus génédescente
représentant une « récapitusances
inférieures submergent l'être
ralement remplacée par le sceptre lation des états qui précèdent logiet
lui interdisent toute perspective
symbole de la royauté et de « l'Axe quement l'état humain, qui en ont d'élévation. Enfin, si l'on parle des
du monde* ». déterminé les conditions partiEnfers
au pluriel, c'est que « l'Enfer
L'Empereur dirige donc les destinés culières, et qui doivent aussi parpossèdent
neufs cercles, reflet inverhumaines,
commande aux forces ticiper à la « transformation » qui va sé des neufs cieux », montrant en cela
temporelles, et exerce sa puissance s'accomplir ». Cette descente autol'universalité
des lois de corresponsur
les institutions de la société rise par ailleurs, la manifestation de dance spirituelle entre ce qui est en
civile. Il est, de droit et de fait, l'inscertaines

possibilités inférieures que haut et ce qui est en bas.
trument de la justice divine, au nom l'être conserve en lui-même à l'état (L'Esotérisme de Dante, ch. IV,
de laquelle il gouverne et décide de latent, et qui doivent impérativement « Dante et le rosicrucianisme », ch.
l'ordre des choses présentes. D'après subir une purification avant d'atteinVI,
« Les trois mondes ». Le Règne
le De Monarchia de Dante, auquel dre les états supérieurs. Cette purifide
la Quantité et signe des temps, ch.
Guénon se réfère, l'Empereur est cation, qui peut aussi être comparée à XXXIV, « Les méfaits de la psych
« celui qui régit la terre » et, compaune
« exploration » dans les régions i analyse ».)
rable au Chakravartî hindou (monarles
plus obscures de l'état humain,
que universel) ou au Khalifat de explique pourquoi les Enfers sont le Voir États de l'être, Paradis, Pape.

ENSEIGNEMENT. Traditionnellement c'est aux Brahmanes* qu'est dévolue la responsabilité de l'enseignement, puisque leur fonction est précisément la conservation de la doctrine sacrée et sa transmission, et donc, par évidence, son Enseignement. Le rôle de l'Enseignement est de conduire celui qui reçoit l'instruction, à la « nouvelle naissance », faisant de l'Enseignant un authentique « père spirituel ». Cette idée de paternité, écrit René Guénon, est très exactement ce que signifie le mot « guru* » en Inde, ou de « sheikh » chez les Arabes. Père mais aussi « guide », le maître spirituel remplit donc un rôle essentiel dans la continuité et la « pérénisation » de la Tradition*.

La transmission de l'Enseignement s'exerce de ce fait selon un certain nombre de conditions bien précises, et, en particulier, par un contact que l'on peut qualifier de « filiation spirituelle » entre le maître et le disciple. C'est pourquoi cette transmission ne peut s'opérer qu'oralement et directement, « d'esprit à esprit ». On doit souligner qu'une diffusion d'un Enseignement réalisée indistinctement et sous une forme identique, à des êtres inégalement « doués », tel que cela se pratique couramment en Occident*, sous l'effet d'un égalitarisme* néfaste, est non seulement une pratique imparfaite

mais, de plus, une grave erreur
métaphysique.

Par ailleurs l'enseignement initiatique proprement dit, qui est en réali té le dépôt d'un germe dans l'intellect de l'initié, ce dernier devant faire passer ce germe de la puissance à l'acte, représentera le véritable sens du fameux « secret » initiatique, que l'on dit inviolable par sa nature puisque véritablement intraduisible.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. XVI, « l'Enseignement traditionnel ». La Crise du Monde moderne, ch. VI, « Le Chaos social ». Aperçus sur l'Initiation, ch. XXXI, « De l'Enseignement initiatique ».)

Voir Catholicisme, Initiation, Tradition, Vêda.

ÉPÉE. C'est en 1947, dans une étude publiée dans un numéro spécial des Cahiers du Sud intitulé « l'Islam et l'Occident », et sous le nom de « Sayful-Islam », que Guénon développa dans toute sa profondeur le symbolisme* de l'Épée. Il avait bien sûr, auparavant, déjà abordé ce thème, notamment dans son texte sur les « Armes symboliques », en 1936, dans les Études Traditionnelles, mais aussi, plus tôt encore, dans des livres comme « Le Roi du Monde » et « Autorité spirituelle et Pouvoir temporel », mais jamais d'une manière aussi précise qu'il ne le fit dans

« Sayful-Islam ».

Guénon se fonde sur un hadîth

célèbre du prophète, hadîth qu'il

prononça après un combat contre des ennemis extérieurs, pour développer son examen du symbolisme de l'Épée. Ce hadîth est celui-ci « Rajâna min el jihâdil-açghar ila 'ljihâdil-akbar » (Nous somme revenus

de la petite guerre sainte à la grande guerre sainte). Or, écrit René Guénon, « tout ce qui sert à la guerre extérieure peut être pris comme symbole de ce qui concerne la guerre intérieure », de ce fait cela s'applique tout particulièrement à l'Épée, arme par excellence du combattant. Ceci se voit d'ailleurs confirmer par le port d'une Épée de bois, dans la main du khatîb, lors de la prédication aux fidèles. L'Épée de bois (sphya) fut utilisée également en Inde dans l'accomplissement du sacrifice védique, en tant qu'image de la foudre* (vajra), cette assimilation entre l'éclair et l'Épée se retrouve incontestablement dans « l'Épée flamboyante », forme de l'Épée bien connue des Maçons. L'Épée donc, qui par cette fonction lors du prêche du khatîb, est liée au pouvoir de la parole, retrouve ici ce qu'elle avait déjà comme sens dans le Christianisme*, ainsi que le montre le verset de l'Apocalypse : « Il avait dans sa main droite sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants et bien affilée » (Ap. I, 16). Lorsque que l'on sait que c'est le Verbe* dont il est question, on perçoit que le pouvoir de la parole, de par sa capacité destructrice et créa

trice, est intimement identique à la foudre en tant que manifestation divine. N'oublions pas, également, que le Christ* lui-même avait dit: « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'Épée » (Mat. X, 34), confirmant le caractère éminemment

sacré et axial de cette arme. À ce titre, précise Guénon, les armes

symboliques, parmi lesquelles l'Épée est certainement la plus représentative, sont en réalité des symboles de « l'Axe du Monde* ». Cette référence à « l'Axe », qui est aussi en extrême-Orient « l'Invariable milieu », l'harmonisation des opposés, l'équilibre

et la stabilité, nous donne la clef du
sens le plus profond de l'Épée, dans
la mesure où elle n'apparaît plus à ce
stade de compréhension comme un
instrument, un simple moyen, mais la
finalité même, l'aboutissement et
« l'Origine* » qu'il nous faut retrou

ver.

(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXVI, « Les armes symboliques »,
ch. XXVII, « Sayful-Islam ».)

Voir Lance, Vajra, Verbe.

ÉQUERRE. L'abondance des commentaires
au sujet des outils utilisés
dans la taille des pierres et la construction
des édifices sacrés, était déjà
volumineuse à l'époque de Guénon,
mais ce dernier, incontestablement,
enrichira cette conséquente littérature
symbolique par un éclairage d'une
profondeur métaphysique d'une rare

dimension. L'Équerre, comme bien
d'autres outils ne fait donc pas exception
à la règle, et par l'éclairage particulier
qu'elle reçoit de la part de
Guénon, nous donne accès à son véritable
statut et son authentique position
dans l'ordre du Principe*.
Guénon remarquera immédiatement,
dans ses études sur le symbolisme*
constructif, que l'Équerre est en
étroite correspondance avec la lettre
grecque gamma, cette correspondance
se trouvant confirmée dans la
figure dite de la « Croix du Verbe »,
constituée de quatre Équerres dont le
sommet est dirigé vers le centre. Si
l'on retourne alors ces quatre Équerres,
on obtient un carré*, formé des

quatre angles (arkân) qui sont en
réalité les pierres de base des édifices,
pierres qui sont d'ailleurs ellesmêmes
préalablement taillées à l'É

querre.

L'Équerre est donc, de par sa double
fonction d'outil et d'angle, la représentation
symbolique de la « pierre
de fondation », de la base stable et
bien taillée, la « pierre angulaire* »
sur laquelle repose l'édifice, ceci se
voyant confirmé par le nom du
Prophète (rukn el-arkân).
Par ailleurs, Guénon montre le rapport
étroit existant entre le compas*
et l'Équerre et, bien entendu, dans le
symbolisme Maçonnique où il est dit
que le maître Maçon est toujours
situé entre le compas et l'Équerre,
lieu du séjour de l'Étoile flamboyante
comparable à « l'Invariable Mi

lieu* » oriental. Ce lieu est également un lieu de contact entre la Terre* et le Ciel*, un passage entre les « petits mystères » et les « grands mystères ». (Le Symbolisme de la Croix, ch. X, « Le Swastika ». Symboles de la Science sacrée, ch. XLV, « El-Arkân ». La Grande Triade, ch. XV, « Entre l'Équerre et le Compas ».)

Voir Angle, Compas, Croix, Gammadion, Swastika.

ÉQUILIBRE. L'Équilibre est, selon René Guénon, « une image de l'Unité* principielle dans le manifesté ». Toutefois ce véritable Équilibre, ne se trouve qu'au centre de la Croix*, là où toutes les oppositions sont résolues, là où peut s'effectuer l'authentique harmonie des contradictions.
Ce point central, que l'ésotérisme islamique appelle el-maqâmul-ilahî, huwa maqâm ijtimâ ed-diddaîn,

c'est-à-dire la « station divine qui réunit contrastes et antinomies », est le Centre* d'où prend sa source toute activité et où elle y retourne inexorablement.
Ce lieu du parfait Équilibre est en rapport étroit, d'après Guénon, avec « l'indépendance de celui qui, dégagé de toutes choses contingentes, est parvenu à la connaissance de la vérité immuable », confirmant ainsi la parole de l'Évangile: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mat. VII, 33 ; Le, XII, 31). Cette phrase des

Evangiles, nous dit Guénon, doit être considérée comme une manière, sous la forme d'une sentence qui témoigne par ailleurs d'une grande sagesse, de souligner le rapport étroit existant entre la justice* et l'Équilibre.
De son côté, la tradition extrêmeorientale nomme le lieu de l'Équilibre

parfait « l'Invariable Milieu* »
soit le centre de la roue cosmique*, là
où se reflète « l'Activité du Ciel* ».
Cet « Invariable Milieu », étant toujours
exempt de toute variation, se
trouve situé au-delà du vide* et du
non-vide, éternellement non affecté,
immuable.
À propos de cet aspect de dépassement
du vide, Guénon réaffirmera
dans son étude intitulée « Les Principes
du calcul infinitésimal », le
caractère métaphysique véritable de
l'Équilibre, en soulignant brillamment
qu'il n'était pas identifiable au
zéro, perçu de façon erronée comme
un néant*, mais bien au contraire à
l'unité en tant qu'harmonie des oppositions.
« Bien loin d'être l'état de
non-existence, écrit-il, l'Équilibre est
au contraire l'existence envisagée en
elle-même », l'Équilibre n'est donc
pas un état d'absence, il est la « pure
présence », le reflet en chaque être de
« l'Activité du Ciel ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII,
« La résolution des oppositions »,
ch. VII, « La guerre et la paix »,
ch. XXIII, « Signification de l'Axe
vertical ; L'influence de la volonté du
Ciel ». Le Règne de la quantité et les

signes des temps, ch. XXI, « Caïn et

Abel ». Les Principes du Calcul
infinitésimal, ch. XVII, « Représentation
de l'Équilibre des forces ».)
Voir Jade, Mouvement, Ordre, Paix.

ER-RÛH (arabe).
Voir Metatron.

ERREUR. L'Erreur, pour Guénon
est toujours le fait des individus humains,
elle provient chaque fois d'un
manque, d'une faiblesse, ou d'une
incomplète, connaissance des données
doctrinales et théoriques qui
président aux lois de la réalité véritable.
« Les pires erreurs métaphysiques
(ou plutôt anti-métaphysiques),
écrit Guénon, sont issues de l'insuffisante
compréhension et de la mauvaise

interprétation des symboles ».

(Les Principes du Calcul infinitésimal, « Avant-Propos ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIX, « Le Centre et la circonférence ».)

Voir Vérité.

ESOTERISME. Historiquement et littéralement, l'Ésotérisme concerne l'aspect intérieur d'une doctrine*, ce qui relève de son aspect « élevé », voire caché, et donc de ce fait réservé à un tout petit nombre d'adeptes qualifiés pour recevoir un enseignement* plus profond. Si cette distinction a disparu dans la philosophie* moderne, elle fut cependant une constante au sein de toutes les doctrines tradi

tionnelles qui usèrent d'une sorte de « double langage » afin de transmettre leur savoir, soit un premier niveau bien souvent symbolique, allusif qui, sous le voile de certaines formes bien précises diffusait une connaissance de nature secrète ou mystérieuse (cf. l'alchimie, l'architecture, les mathématiques, etc.).
Cette distinction qui est présente dans les doctrines traditionnelles, s'applique également aux formes religieuses, et tout particulièrement au Judaïsme et à l'Islam* qui comportent une double essence religieuse et métaphysique. « On peut qualifier très exactement le côté religieux de la doctrine, qui est en effet le plus extérieur et celui qui est à la portée de tous d'exotérisme*, et d'Ésotérisme, écrit Guénon, son côté métaphysique, qui en constitue le sens profond, et qui d'ailleurs est regardé comme la doctrine de l'élite* ».
Toutefois, pour ce qui est des doctrines orientales, et plus particulièrement de l'Inde védique, Guénon pensait que cette distinction entre Ésotérisme et exotérisme ne pouvait

s'appliquer véritablement, dans le

sens où l'unité de cette tradition lui confère une place unique identique à nulle autre. Cette unité originelle et traditionnelle, fait « qu'on ne peut, selon Guénon, participer réellement de cette unité qu'autant qu'on s'assimile la Tradition*, et, comme cette tradition est d'essence métaphysique, on pourrait dire que, si tout hindou

est naturellement métaphysicien c'est qu'il doit l'être en quelque sorte par définition ». On ne peut donc parler en toute rigueur de terme de brâhmanisme ésotérique, mais d'un aspect plus ou moins développé d'une même tradition.
Si l'existence d'un Ésotérisme chrétien au moyen âge* ne fait aucun doute pour Guénon, ce dernier insiste au-sujet de cette question sur un point fondamental, bien souvent incompris, afin de le clarifier le plus nettement.
En effet, Guénon précise qu'il fait référence à un « Ésotérisme chrétien » et non à un « Christianisme ésotérique », c'est-à-dire à une forme spéciale de Christianisme*. L'Ésotérisme chrétien, est le côté intérieur de la tradition chrétienne, et n'a rien à voir avec le domaine religieux, nous sommes dans un tout autre ordre des choses, qui échappe totalement aux diverses Églises. L'Ésotérisme chrétien se maintient strictement sur son terrain propre, totalement indépendant des hiérarchies religieuses « officielles », « qui n'exercent leur juridiction légitime que dans le domaine exotérique ».
Rappelons donc et insistons sur le fait, comme le souligne Guénon, que « l'Ésotérisme est essentiellement autre chose que la religion*, et non la partie « intérieure » d'une religion comme telle, même quand il prend sa base et son point d'appui dans celleci », ceci est à comprendre de manière plénière faute de quoi il est aisé

ment possible de se méprendre radicalement au sujet du caractère propre de la connaissance ésotérique.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. « Ésotérisme et Exotérisme ». Aperçus sur l'Ésotérisme Chrétien, ch. III, « Erreurs diverses

concernant l'initiation », ch.
VIII, « Le saint Graal ».)

Voir Exotérisme, Initiation, Religion, Symbolisme, Tradition.

ESPACE. Dans ses recherches, René Guénon a longuement étudié le symbolisme* de l'Espace, car cette connaissance conditionne en effet la compréhension du développement des diverses formes géométriques dans leur rapport aux lois métaphysiques et vérités cosmiques qui en découlent. Si la Croix*, a fait l'objet d'un examen très précis, de la part de Guénon, d'autres figures comme le Cercle, le Carré* ou le Cube*, ont reçu, de par leur déploiement caractéristique dans l'Espace, une attention tout aussi précise. Ceci s'expliquant aisément, si l'on perçoit la richesse des constatations qui apparaissent lors d'une mise en oeuvre du raisonnement analytique appliqué à la géométrie* symbolique. L'Espace doit, tout d'abord, être considéré comme le lieu où peuvent s'exprimer l'ensemble des possibilités de l'Existence* universelle, l'élément d'expression et de diffusion de la Toute puissance du Verbe*; saint

Paul fait d'ailleurs directement référence à cette capacité du Verbe* à ; embrasser la totalité de l'Espace lorsqu'il évoque « la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de l'amour de Jésus-Christ » (Eph.

ni, 18).
Rappelons cependant, que le Point* primordial, le Centre*, est toujours non-localisé, c'est de lui que surgissent les six directions de l'Espace, mais lui-même est totalement indépendant de l'Espace, car ce dernier n'est que le « résultat de son expansion, et procède entièrement de lui ».
L'Espace proprement dit comporte trois dimensions, et six directions, c'est-à-dire les six points cardinaux

qui, avec le centre forment la totalité du septénaire. Cette totalité, que l'on peut identifier à « l'étendue* » absolue, n'est toutefois, « même envisagée dans toute l'extension dont elle est susceptible, rien de plus qu'une condition spéciale contenue dans un degré de l'Existence universelle* ». L'Espace n'est effectivement qu'une possibilité du domaine de la Manifestation*, soit ce que Guénon appelle, « la circonférence de la « roue des choses », ou l'extériorité de l'Existence universelle ». C'est pourquoi, parler « d'Espace infini » (comme de nombre* infini) est, pour Guénon, une absudité en soi. L'Espace ne désigne que l'ensemble des étendues particulières dont le nombre est

« indéfini* », mais déterminé, fini et limité. L'Infini* ne peut surgir de

l'Espace, ou être contenu dans l'Espace, car le « plus » ne peut être englobé dans le « moins », l'Infini dans le fini.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. XVI, « Rapports du point et de l'étendue », ch. XVIII, « Passage des coordonnées rectilignes aux coordonnées polaires; Continuité par rotation », XXIX, « Le Centre et la circon

férence », ch. XXX, « Dernières remarques sur le symbolisme spatial ». Symboles de la Science sacrée, ch. LVII, « Les sept rayons et l'arcen-ciel ». Les Principes du Calcul infinitésimal, ch. I, « Infini et Indéfini », ch. VII, « Les degrés d'infi

nité ».)

Voir Croix, Étendu, Indéfini, Infini, Jours de la création, Nadir, Point, Zénith.

ESPRIT. L'Esprit à proprement parler est le Principe* de tous les états de

l'être, et ce dans l'ensemble des
degrés de sa manifestation. L'esprit
est l'Âtma*, c'est-à-dire le « Soi* »,
non localisable, indéfinissable. Tout
en sachant qu'il ne peut être individualisé,
l'Esprit, en tant que Jîvâtmâ*,
est la partie la plus intime, la
plus profonde en chaque individualité*
; il en est d'un certain point de
vue, et selon les modalités corporelles
précises, le véritable Coeur*.
Lorsque l'être accomplit le « retournement
» salvateur qui le libère de

son illusoire sentiment de se croire un moi séparé, il atteint l'esprit non plus en tant que jîvâtmâ, soit limité à son étroite individualité, mais directement comme Atmâ dans son immensité infinie qui inclut absolument toute réalité, Atmâ en dehors duquel aucune réalité n'existe authentiquement. « L'esprit est véritablement, écrit Guénon, le centre universel contenant toutes choses », mais il n'est perçu comme tel que lorsque l'être a dépassé ses limites individuelles.
Maintenant, si l'on se penche un instant sur la dimension symbolique de l'Esprit, on s'aperçoit que la relation entre l'Esprit et l'Eau*, est une constante commune à toutes les traditions. Si, dans l'Hindouisme, l'Esprit est identifié à Purusha*, l'Eau quant à elle est représentative de Prakriti*, cette relation se retrouvant également dans le célèbre passage du début de la Genèse (I, 2): « Et l'Esprit Divin était porté sur la face des Eaux. » L'Esprit que l'on nomme Ruahh en hébreu, et qui dans le texte biblique est très exactement Ruahh Elohim*, est assimilable selon René Guénon, à Hamsa*, c'est-à-dire le cygne qui sert de véhicule à Brahma, et qui couve le Brahamânanda, soit « l'Oeuf du Monde* », Oeuf logé au sein des « Eaux primordiales* ». Guénon souligne d'ailleurs, que Hamsa est, parallèlement, le « souffle » (spiritus), soit le sens initial de Ruahh en hébreu, Ruahh lui-même comparable à Vayu (l'Air), démon

trant ainsi un étonnant rapprochement entre la Bible et le Vêda* pour ce qui concerne l'ordre de développement des éléments* sensibles.
L'Esprit peut également être rapproché de la Lumière*, puisque celleci en tant que Lumière intelligible est l'essence* (dhât) de l'Esprit (Er--

Rûh). Il est même Lumière en tant que telle, lorsqu'il est regardé dans son aspect universel, ce qui explique, écrit Guénon, que les expressions En-Nûr el-muhammadî et Er-Rûh elmuhammadiyah soient parfaitement équivalentes.

(Initiation et Réalisation spirituelle,

ch. XXX, « L'Esprit est-il dans le corps ou le corps dans l'esprit? ».

L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications individuelles ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVII, « Verbum, Lux et Vita ».)

Voir Âme, Âtma, Eau, Éléments, États de l'être, Individualité, Ruah Elohim.

ES-SAKÎNAH (arabe). Nom de la « Grande Paix » dans l'ésotérisme islamique, Es-Sakînah, correspond à la Shekinah* hébraïque qui est le lieu où s'effectue l'union avec le Principe*, le lieu de la Présence divine, lieu situé au centre de l'être que les traditions désignent également comme le Coeur*, et qui correspond au Centre* du Monde. Celui qui est parvenu à ce centre est, selon Guénon,

« identifié par sa propre unification à l'unité principielle elle-même, il voit l'unité en toutes choses et toutes choses dans l'unité, dans l'absolue simultanéité de « l'éternel présent ». (Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. VIII, « La guerre et la paix ».)

Voir Paix, Shekinah.

ESSENCE. L'Être* est composé,

constitué, de deux principes que l'on

nomme « Essence » et « subs

tance* », ces deux principes sont véritablement les deux bases uni

verselles constitutives de l'Être.

L'Essence est souvent définie comme

un principe actif déterminant.

Remarquons, que la distinction entre Essence et substance*, se retrouve dans la doctrine traditionnelle de l'Inde, sous les termes de Purusha* et Prakriti*. Cette distinction peut se traduire également, en termes plus imagés et plus concrets, de Terre* et Ciel*. Guénon démontre, par ailleurs, que l'Être* se « polarise » entre Essence et substance uniquement par rapport à notre manière de l'envi; sager, c'est-à-dire en fonction de la Manifestation* universelle dont il est la source et la cause. En effet, dans l'Unité* de l'Être en lui-même, plus aucune distinction n'est pertinente, car au-delà de la Manifestation disparaissent, s'évanouissent, tous les

couples distinctifs.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. XVI,

« Rapports du point et de l'étendue », ch. XXIV, « Le rayon céleste et son plan de réflexion », ch. XXVIII, « La grande Triade ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti ».)

Voir Émanation, Nâma-Rupâ, Prakriti, Purusha, Qualité.

ÉTATS DE L'ÊTRE. État Angélique. État Humain. État Primordial. État de Rêve. État de Sommeil. État de Veille. La doctrine* des « États Multiples de l'Être », que l'on retrouve sous la plume de René Guénon dans toutes ses études théoriques, qu'elles touchent aussi bien le symbolisme, la

métaphysique* ou le problème des
traditions, occupe cette place fondamentale
dans son oeuvre de par son
caractère véritablement axial au sein
de la compréhension de la structure
hiérarchique et archétypale de la
Manifestation*. Cette approche lumineuse
d'une question qui, jusqu'à
Guénon, resta extrêmement et
étroitement fermée de par sa complexité,
trouvera en lui un interprète
incomparable et de premier ordre
jusqu'à ce jour.

Tout d'abord, en introduction à son
ouvrage sur les « États multiples de
l'Être », Guénon voulu préalablement
montrer d'une manière très
nette et première, que l'État Humain
n'occupait pas un « rang privilégié
dans l'ensemble de l'Existence uni

verselle, et qu'il ne se distinguait pas métaphysiquement par rapport aux autres états, par la possession d'une prérogative quelconque ». Cette relativisation du statut de l'homme, ou du moins cette remise à la place qui lui revient réellement, représente en fait un stade préléminaire important avant toute tentative d'approfondissement de la « science sacrée* ». En effet, il importe de bien voir, comme l'écrit René Guénon, que « la réalisation de l'Être total, peut s'accomplir à partir de n'importe quel état pris comme base et comme point de départ en raison même de l'équivalence de tous les modes d'existence contingents au regard de l'Absolu* ». En premier lieu, on aura soin d'être attentif au fait que Guénon considère qu'il est impératif de remonter préalablement, lorsque l'on veut aborder la doctrine des États de l'être, « jusqu'à la notion la plus primordiale de toutes, celle de l'Infini* métaphysique envisagé dans ses rapports avec la Possibilité* universelle ». C'est pourquoi, l'examen de cette question des Etats de l'être doit toujours être référé à la notion première d'Infini, notion qui englobe toutes les possibilités de l'Être et du Non-être*.

Mais, puisqu'il est nécessaire d'envisager les États dans leur ensemble, soulignons qu'il est certain qu'il existe une hiérarchie des « États de l'être », au sein même de la condition humaine bien évidemment, mais

aussi dans les états infra-humains et supra-humains. Ceci nous montre que l'on ne peut borner la question métaphysique de l'existence* de l'être à un seul état, c'est-à-dire le plus souvent, et de façon étroitement anthropomorphique à l'individualité* humaine. Dans le cas par exemple

des hiérarchies spirituelles, les anges sont tout à fait représentatifs d'un état supra-humain à propos duquel René Guénon affirme que presque tout ce qui peut en être dit théologiquement, peut également être dit « métaphysiquement des états supérieurs de l'être ». Le terme de « hiérarchie spirituelle », représente donc l'ensemble des états de l'être supérieurs à l'homme, et plus particulièrement, précise Guénon, les états informels supra-individuels qui peuvent être obtenus à partir de l'état humain, et ce dès ici-bas, cette obtention étant « essentiellement impliquée dans la totalisation de l'être, donc dans la « Délivrance* » (moksha), par laquelle l'être est affranchi des liens de toute condition spéciale d'existence… ».

On notera toutefois que, sur le plan de l'existence dite conditionnée, l'État de rêve, l'État de sommeil ou l'État de veille, en tant « qu'états » représentent des formes particulières de l'être ou des possibilités d'Atmâ*, ce qui explique que les conditions de l'être ne soient en réalité que des conditions d'Atmâ lui-même. On considère que l'État de veille (jâgarita

sthâna) est représentatif de la manifestation grossière, et l'État de rêve de la manifestation subtile, le sommeil profond étant un état « causal » ; et informel, selon Guénon. Celui-ci

, indique que l'on peut rajouter deux autres états à ces trois premiers, à savoir: la mort et l'évanouissement extatique. Cependant ces deux derniers états ne font pas l'objet d'une énumération spécifique car, « ils ne se distinguent que très peu du sommeil profond, qui est un état « extraindividuel » où l'être rentre dans la non-manifestation, ou tout au moins dans l'informel, l'âme vivante* (jivâtmâ), écrit encore Guénon, se

retirant au sein de l'esprit Universel (Atmâ) par la voie qui conduit au centre même de l'être, là où est le séjour de Brahma* ».

Enfin, on aura soin de bien noter que l'objectif même de l'individualité*, dans la mesure où elle se destine à l'union avec l'Absolu*, doit impérativement entreprendre une cheminement vers « l'État primordial ». En effet, le retour à « l'État primordial », est un passage obligatoire au sein de la voie qui conduit à l'union, car c'est uniquement à partir de cet état, écrit Guénon, « qu'il est possible de franchir les limites de l'individualité humaine pour s'élever aux états supérieurs ». Cet état est une sorte de plénitude harmonique, comparable au vide* taoïste, une plénitude absolue que seule cette « restauration » de l'État primordial permet d'obtenir de

par la réalisation de l'ultime union avec « l'Identité Suprême* », union réalisée par celui qui, vivant, est parvenu à la Délivrance.

(Les États multiples de l'Etre,

« Avant-propos », ch. XIII, « Les hiérarchies spirituelles ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain », ch. XIV, « l'état de sommeil profond ou la condition de prajna », ch. XXIII, « Videha-Mukti et Jivan-Mukti ».)

Voir Doctrine, Métaphysique, Possibilité, Taijasa.

ÉTENDUE. C'est en étudiant le rapport du point* à l'espace*, que René Guénon aborde la question de l'Étendue, question qui concerne les conditions de l'existence* corporelle.

L'Étendue peut s'entendre, du point de vue de sa limite* ou de sa plus petite possibilité, de la distance séparant deux points immédiatement voisins, car si l'on pousse la division entre deux points « jusqu'aux limites

de la possibilité spatiale, ce n'est pas au point que l'on aboutit comme résultat ultime, constate Guénon, mais bien à la distance élémentaire entre deux points ». L'Étendue est donc dépendante du point*, seul élément primordial au niveau spatial ; le point est le principe de l'Étendue, il symbolise l'Unité*. L'Étendue indique donc une relation entre deux points, et d'ailleurs en tant que dis

tance elle n'est même, à proprement parlé, qu'une relation. Pure puissance d'être, l'Étendue peut être considérée de par son aspect passif, comme une potentialité, la virtualité totale du point, le lieu de l'émanation de la Lumière*, « faisant du vide* quelque chose et de ce qui n'était pas ce qui est » .
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. XVI, « Rapports du point et de l'étendue ».)

Voir Espace, Point, Vide.

ÉTERNEL PRÉSENT. La tradition métaphysique* nous apprend que tout existe, par delà l'enchaînement causal contingent, dans une sorte d'Unité* générale qui n'est point marquée par les distinctions temporelles de la manifestation grossière, Unité que l'on désigne sous le nom d'Éternel présent. À ce sujet, lorsqu'on dit que par son troisième oeil le dieu Shiva* perçoit la simultanéité de toutes les choses au sein de « l'Éternel présent », c'est-à-dire dans l'instant éternel qui inclut passé et futur*, antériorité et devenir*, on peut comprendre que Shiva voit en fait toutes les choses dans leur véritable réalité, dans leur Unité première authentique, dans le « non-temps ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXII, « Le symbole extrême-oriental du yin-yang; équivalence métaphysique de la naissance et de la mort »,

ch. XXIX, « Le centre et la circonférence ». Mélanges, ch. IV, « Les conditions de l'existence corporelle ».)

Voir Durée, Futur, Instant, Temps, Unité.

ÉTERNITÉ. Depuis la chute*, René

Guénon constate que l'homme déchu a véritablement perdu le sens de l'Éternité, sens de l'Éternité qui n'est pas simplement, comme on pourrait trop facilement le croire, une notion étroitement « temporelle », mais surtout le sens métaphysique de l'Unité*. Il convient donc de faire un retour au Centre*, qui permet de restaurer l'état primordial*, afin de retrouver le sens authentique de l'Éternité.

Ainsi donc, selon Guénon, celui qui est parvenu à réaliser la parfaite unité, qui a dépassé les contradictions, qui est « établi définitivement au Centre* de toutes choses », sa volonté étant devenue une avec le « Vouloir universel », qui par l'obtention de la « Grande Paix » est identique à « l'Unité principielle », celuilà « voit l'unité en toutes choses et toutes choses dans l'unité, et ceci dans l'absolue simultanéité de « l'Éternel présent* ». C'est pour Guénon, comme nous le voyons, par la parfaite et claire conscience de l'Identité de l'Être*, que peut se manifester au Centre* de l'être, « l'élément transcendant informel

non-incarné et non-individualisé (c'est-à-dire le « Rayon Céleste »), la sensation de l'Éternité. » (Le Symbolisme de la Croix, ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. IX, « L'Arbre du milieu », ch. XXX, « Dernières remarques sur le symbolisme spatial ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXIII, « Le temps changé en espace ». Symboles de la Science sacrée, ch.

III, « Le Sacré-Coeur et la légende du

Saint Graal », ch. VIII, « L'idée du

Centre dans les traditions antiques ».)

Voir Amrita, Durée, Éternel présent, Immortalité, Infini, Unité.

ÉTHER. Parmi les Éléments*, l'Éther (Akâsha) qui est le premier dans l'ordre de la Manifestation*, jouant un rôle central et « principiel », est également le cinquième, selon l'alchimie, d'où son nom de quinta essentia, soit le dernier dans l'ordre de la résorption, ordre appelé aussi « retour à l'homogénéité primordiale ». On dit, signale Guénon, que le royaume d'Indra est occupé par l'Éther, c'est-à-dire dans un état primordial d'équilibre indifférencié. Guénon indique par ailleurs, que dans les schémas symboliques cruciformes, l'Éther doit toujours être représenté au centre de la croix des éléments, les quatre branches représentant respectivement l'eau*, la Terre*, feu* et l'air*. Cette représentation vient du fait que l'Éther est

« situé au point où les oppositions n'existent pas encore, mais à partir duquel elles se produisent ». Précisons enfin, que l'Éther, même si l'appellation de « quintessence » qui lui est attribuée le laisserait éventuellement imaginer, n'est pas une essence*, mais une substance*. (Symboles de la Science sacrée, ch. LXXIV, « L'Éther dans le coeur ».

L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXI, « Le voyage divin de l'être en voie de libération ». Études sur l'Hindouisme, « La théorie hindoue des cinq éléments ».)

Voir Éléments, Nâma-rupâ.

ÉTOILE. La Tradition* nous enseigne, rappelle René Guénon, que l'Étoile à cinq branches représente le « microcosme* », et l'Étoile à six branches le « macrocosme* », l'Homme Universel* ou le Logos*. L'Étoile à six branches, formée d'un double triangle* est appelée du nom de « Sceau de Salomon* ». Cette Étoile, qui servit également de symbole à l'école hermétique dont étaient issus Albert le Grand et Thomas

d'Aquin, représente l'union des deux natures, divine et humaine, de par la correspondance en reflet du triangle supérieur et du triangle inférieur.
On remarquera par ailleurs, l'importance de l'Étoile en tant que Lumière céleste, dans son rôle d'influence spirituelle et de signe divin. Des multiples références hindoues, des mani

festations symboliques de l'Étoile polaire, de la Grande Ourse (Saptariksha) aux sept Étoiles de l'Apocalypse, nous sommes en présence d'une constante universelle, montrant bien le caractère éminemment significatif de l'Étoile dans toutes les traditions. (Le Symbolisme de la Croix, ch. XXVIII, « La Grande triade ». Le Roi du Monde, ch. IV, « Les trois fonctions suprêmes ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXIV, « Le Sanglier et l'Ourse », ch. XXXVI, « Le symbolisme du Zodiaque chez les pythagoriciens ».)

Voir Ciel, Compas, Zodiaque.

ÊTRE. L'Être (Sat) est le Principe* de la Manifestation*, à ce titre il n'est qu'un aspect de la métaphysique* qui, bien trop souvent, est réduite en Occident* à la seule ontologie*. Certes, rappelle René Guénon, l'Être est Un*, « il est l'Unité* même », mais cette Unité qui montre que l'Être est exempt de dualité n'en est pas moins une détermination*, la première d'entre toutes mais néanmoins une détermination. Ce qui signifie que l'Être ne peut être identifié au Principe Suprême, Principe qui est audelà de toutes les déterminations, englobant en lui-même l'Être et le Non-être*. Même l'Être pur, souligne René Guénon, que l'on considère comme se trouvant au-delà de toute forme existentielle, soit de toute

manifestation qu'elle soit formelle ou informelle, « implique pourtant encore une détermination, qui, pour être primordiale et principielle, n'en est pas moins déjà une limitation ». l'Être est donc déterminé, et déterminant, « c'est par lui que subsistent toutes choses dans tous les modes de l'Existence* universelle...; il détermine tous les états dont il est le principe ». Bien évidemment, précise

Guénon, l'Être ne reçoit sa détermination que de lui-même, il représente donc un statut supérieur vis-à-vis de ce qui reçoit sa détermination par un autre que lui, « mais se déterminer soi-même, c'est encore être déterminé, donc limité en quelque façon, de sorte que l'Infinité ne peut être attribuée à l'Être, qui ne doit aucunement être regardé comme le Principe Suprême ».

Il y a là la démonstration de la limite des métaphysiques occidentales qui n'entrevoient rien au-delà de l'Être et, de par cette limite, sont inaptes à embrasser la totalité réelle du champ métaphysique. « S'arrêtant à l'Être, écrit Guénon, elles sont incomplètes, même théoriquement (et sans parler de la réalisation qu'elles n'envisagent en aucune façon), et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, elles ont une fâcheuse tendance à nier ce qui les dépasse, et qui est précisément ce qui importe le plus au point de vue de la métaphysique* pure ».
Toutefois il est vrai que de par son Unité l'Être dépasse les distinctions

« d'essence* » (Purusha*) et de « substance* » (Prakriti*), mais étant Unité il renferme également la multiplicité qui se révèle sous le simple effet du déploiement des possibilités de l'Être. Un et multiple, l'Être peut être dit au-delà de la « séparativité », mais encore soumis à la distinction (vishishta) car, si dans l'Être toutes choses sont « une », elles le sont sans confusion, distinctes et séparées. C'est seulement au-delà de l'Être que l'on peut parler d'une absence de distinction, « même d'une distinction principielle » rajoute Guénon, sans pour autant que cela signifie une confusion. À ce stade il n'y a plus ni multiplicité ni même Unité, c'est l'Absolue transcendance de l'État Suprême, « État » auquel plus aucun des termes du langage*, seraient-ils même ceux du langage analogique, ne peuvent être utilisés.

Ceci expliquant que l'on soit contraint pour en parler d'user de formules négatives, afin de pourvoir, non sans une insurmontable peine, nommer ce qui ne porte aucun nom, et dont le seul qualificatif, le moins inexact de tous, est celui de « nondualité » (adwaita*).
(Les États multiples de l'Être, ch. V, « Rapports de l'unité et de la multiplicité ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. XXII, « La Délivrance finale ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IV « Les directions de l'espace », ch. XVII,

« L'Ontologie du Buisson Ardent », ch. XXI, « Détermination des éléments de la représentation de l'être », ch. XXVI, « Incommensurabilité de l'être total et de l'individualité ». Symboles de la Science sacrée, ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. XIV, « La Tétraktys et le carré de quatre »).

Voir Absolu, Buisson Ardent, Création, Détermination, Dieu, Émanation, Infini, Nécessité, Panthéisme.

ÉVOLUTION. Guénon considérait que le mot « Évolution », ne pouvait signifier que le développement d'un certain nombre de possibilités, ceci expliquant que l'on retrouve parfois sous sa plume des expressions comme: « Évolution individuelle », « Évolution spécifique », « Évolution posthume », etc. On notera à ce titre son attention au sujet de l'Évolution posthume de l'être humain, qui constitue d'ailleurs un chapitre entier de

L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, et qui représente un sujet fort important de la doctrine* métaphysique des « états multiples de l'être* ».

En effet, la mort* représente pour l'être humain la possibilité d'un passage dans les états subtils, passage

que l'on peut qualifier « d'Évolution
», même si ce passage n'est
qu'une transition, « une phase transitoire
dans la résorption des facultés
individuelles du manifesté au non

manifesté... ». La mort occasionnant la dissolution du composé qui, pour l'homme, est son individualité*, Guénon montre bien qu'il faut être cependant vigilant à propos de l'expression « d'Évolution posthume » car, en réalité, il n'y a plus d'individualité qui évolue, nous sommes au contraire en présence d'une « résorption de l'individualité dans le nonmanifesté ». Ce qui, en langage clair, correspondrait plutôt à une « involution » du point de vue de l'individualité que d'une Évolution. En tous cas nous nous trouvons ici très loin du sens donné par les modernes à l'Évolution, sens sous-entendant toujours la notion de progression, notion qui pour autant est vide de toute signification traditionnelle et est le signe évident d'une grande ignorance* métaphysique.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXII, « Le symbole extrême-oriental du yin-yang; Équivalence métaphysique de la naissance et de la mort ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XVII, « L'Évolution posthume de l'être humain ».)

Voir Mort, Progrès.

EXISTENCE. L'Existence ne peut être attribuée qu'aux êtres contingents, c'est-à-dire qui tiennent, qui reçoivent leur être d'une source extérieure à eux, « pris dans son sens strictement étymologique (du latin ex-stare), ce mot indique l'être

dépendant à l'égard d'un principe autre que lui-même, ou en d'autres termes, écrit Guénon, celui qui n'a pas en lui-même sa raison suffisanté... ». L'Existence signifie donc la Manifestation* dans toute son extension. Ce qui, soit dit en passant et comme le fait remarquer fort pertjl

nemment Guénon, montre l'absurdité d'une expression comme celle de « l'Existence de Dieu », puisque accolant deux termes absolument incompatibles. Dieu* se voyant attribué l'Être* uniquement à titre de Principe* premier, mais surtout par une insuffisance du langage* à exprimer ce qui ne peut aucunement s'exprimer.
Retenons, que l'Existence universelle, pour ce qui la concerne,
« n'est donc rien d'autre que la manifestation intégrale de l'Être, ou pour parler plus exactement, la réalisation*, en mode manifesté, de toutes les possibilités que l'Être comporte et contient dans son unité même ».
L'Unité* qui fonde l'Existence, et qu'elle reçoit de l'Être lui-même, n'empêche cependant pas la « multiplicité des modes de la Manifestation
», cela veut simplement dire que l'Existence inclut une multiplicité de degrés en son propre sein. Ces degrés sont les diverses possibilités de la Manifestation, qui témoignent de la multiplicité des états de l'être.
Toutefois, on aura soin de bien voir que l'Existence ne porte à 1'être qu'un nombre fort limité de possibil-

ités laissant dans l'ombre, si l'on peut dire, l'ensemble de ce qui congrue la Possibilité* universelle qui, elle, comporte tout ce qui relève du manifesté mais aussi du non-mani

festé.
Enfin, il importe d'établir une dernière précision, en montrant que l'Être* est nettement distinct de l'Existence, car en tant que Principe l'Être enveloppe l'Existence, « il est métaphysiquement plus que celle-ci (...). L'Existence n'est donc pas identique à l'Être, car celui-ci correspond à un moindre degré de détermination, et, par conséquent, à un plus haut degré d'universalité ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. I,
« La multiplicité des états de l'être »,

ch. XI, « Représentation géométrique des degrés de l'existence », ch. XXIX, « Le Centre et la circonférence ». Les États multiples de l'Etre, ch. II, « Possibles et compossibles », ch. IV, « Fondement de la théorie des états multiples ».)

Voir Contingence, Être, Manifestation, Métaphysique, Rédemption, Unité.

EXOTERISME. L'Exotérisme représente l'aspect extérieur, non fermé, d'une doctrine*. C'est le domaine exposé aux yeux du plus Srand nombre, celui qui concerne la Multitude, la partie ouverte et clairement manifestée de la Tradition*. N'oublions pas qu'il existe une cor

rélation entre l'Exotérisme et l'ésotérisme*, ce qui signifie que loin de s'exclure, de s'opposer, les deux versants d'une même et identique doctrine, sont bien au contraire étroitement liés et complémentaires. Ce que l'Exotérisme proclame sans détour, l'ésotérisme le révèle sous le voile des symboles, cela est si vrai « que là où il n'y a pas d'Exotérisme, écrit René Guénon, il n'y a plus du tout lieu de parler non plus d'ésotérisme ». On peut également distinguer l'Exotérisme de l'ésotérisme, à propos d'une doctrine, en tant que l'on y différencie la « conception et l'expression, la première étant toute intérieure, tandis que la seconde n'en est que l'extériorisation; on peut ainsi dire que la conception représente l'ésotérisme, et l'expression l'Exotérisme, et cela d'une façon nécessaire, qui résulte de la nature même des choses ». C'est pourquoi, insiste Guénon, dans toute doctrine authentiquement métaphysique il y aura toujours une part d'inexprimable* qui relèvera de l'ésotérisme, et une part largement accessible qui représentera l'aspect Exotérique de cette même doctrine. On pourra donc dire,

en utilisant une comparaison de René Guénon, que la « lettre » est de nature Exotérique, tandis que « l'esprit » est lui de nature ésotérique. Il n'y a donc aucune raison d'opposer l'Exotérisme et l'ésotérisme, « puisque le
second prend au contraire sa base et son point d'appui nécessaire dans le

premier, et que ce ne sont là véritablement que les deux aspects ou les deux faces d'une seule et même doctrine ». On lira avec intérêt sur ce thème les commentaires de René Guénon à propos du « Traité » de Seyidi Mohyiddin ibn Arabi, intitulé fort symboliquement « l'Écorce et le noyau » (El Qishr wa el-Lobb), qui développe cette complémentarité essentielle entre la loi religieuse extérieure (shariyâh) qui à pour vocation de s'adresser à tous, et dont le nom de « grande route » qui lui est accolé nous donne une bonne image de sa fonction, et le noyau (el-lobb), c'estàdire la haqîqah*, qui en tant que Vérité* essentielle n'est réservée qu'à ceux qui parviennent à l'atteindre.

Guénon écrira sur cette question, que celui qui aspire à l'initiation* doit en premier lieu se rattacher à une forme traditionnelle d'ordre exotérique et devra en observer toutes les prescriptions car, écrit-il, « il faut d'abord adhérer à l'extérieur pour pouvoir ensuite pénétrer l'intérieur. Il ne saurait y avoir d'autre voie que cellelà ». On conviendra sans peine, que l'on ne peut être plus clair concernant ce sujet.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. IX, « Ésotérisme et exotérisme ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. VII, « Nécessité de l'exotérisme traditionnel ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « L'ésoté

risme islamique », ch. II, « L'écorce et le noyau ».)

Voir Ésotérisme, Religion.

EXPIATION.

Voir Sacrifice.

EXTINCTION. La tradition distingue l'Extinction (El-fanâ), de l'Extinction de l'Extinction (Fanâ el-fanâi), qui est d'ailleurs en Inde équivalente au Parinirvâna. Cette distinction correspond au passage entre l'identification avec le Centre*, état déjà fort élevé de l'être, et l'union finale à l'Être* total, union parachevant l'ensemble des possibilités et les dépassant même radicalement d'une certaine manière. L'Extinction qui représente un accès au Principe*, est également une participation à son immutabilité, une imitation de son « non-agir* ». Lao-tseu, que cite Guénon, affirme que « celui qui est arrivé au maximum du vide*, celui-là sera fixé solidement dans le repos... Retourner à sa racine, c'est entrer dans l'état de repos ». Le vide dont parle Lao-tseu, est identique au parfait détachement (détachement identique à El-fanâ), « le détachement complet à l'égard de toutes les choses manifestées, transitoires et contingentes », c'est là où s'effectue le passage de la circonférence des choses contingentes au Centre immuable, c'est la « Grande Paix » dans le vide. Cette Paix dans le vide,

précise encore Guénon, c'est la « Grande Paix » de l'ésotérisme* islamique (Es-Sakînah), la « Présence divine » qui est représentée symboliquement par le Coeur*.
L'Extinction peut être considérée, à l'image du Nirvana*, comme une condition supra-individuelle, et l'Extinction de l'Extinction, comparable au Parinirvâna, à un état totalement inconditionné. Il convient donc de bien mesurer la distance qui sépare ces deux états, et d'apprécier dans toute sa dimension ce que peut représenter véritablement la « Grande Extinction », celle qui ne comporte plus aucun degré au-dessus d'elle, qui est une avec l'Unité* Suprême.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII,
« La résolution des oppositions ».

L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Videha-mukti et Jivan-mukti ».)

Voir Croix, Laya-yoga, Nirvâna,Moi, Paix, Vide.

F

FACULTÉ. Si les Facultés d'un individu sont théoriquement indéfinies du point de vue de leur possible extension, elles sont cependant soumises à un nombre défini et limité, qu'une subdivision ou une dissociation effectuée sur elles, comme cela est souvent pratiqué par les modernes, ne permet pas d'accroître véritablement.

Guénon n'ayant pas voulu entrer dans le détail des diverses facultés individuelles, et ceci sans doute par un souci d'éviter au maximum toute approche psychologique qui, comme nous le savons, lui était totalement étrangère, nous observerons donc sur cette question une identique réserve. Nous signalerons simplement la précision, qu'effectua Guénon luimême, à propos de la hiérarchisation des Facultés, précision qui « permet de mieux rendre compte de ce que peuvent être les états multiples, en en donnant en quelque sorte une image réduite, comprise dans les limites de la possibilité individuelle humaine ». Cette hiérarchisation est en fait fort minimale par nature, puisque les liens entre la manifestation corporelle et la manifestation subtile sont étroitement mêlés de par leur rattachement au Principe*. Guénon en

profite pour stigmatiser le dualisme* qui opère une séparation entre l'ordre corporel et les autres ordres individuels puisque ces ordres sont situés « à un même niveau dans l'Ensemble de l'Existence* universelle, et par conséquent dans la totalité des états de l'être ». On voit donc bien ici que la séparation esprit / matière souffre d'une profonde incompréhension métaphysique, concernant les liens importants qui imbriquent l'ensemble

des ordres de la Manifestation*. Il suffira à ce titre de se rappeler que les facultés individuelles sont toujours situées au niveau d'un seul et identique état de l'être total, soit l'horizontalité par rapport à la formalisation géométrique de l'être, alors que la distinction hiérarchique des états est elle, au contraire, placée selon une perspective de verticalité. Ce qui signifie concrètement d'abord que le contact en ces deux axes ne s'effectue qu'au point de rencontre entre eux (soit une quasi absence de place de l'horizontalité vis-à-vis de l'axe vertical puisque ne portant que sur un seul et unique point de son échelle), mais que, surtout, au point de vue de la doctrine, « la différence des modalités individuelles ne se référant qu'au sens de « l'ampleur », est

rigoureusement nulle suivant celui de « l'exaltation ».
(Les États multiples de l'Être, ch. IX, « La hiérarchie des facultés individuelles », ch. X, « Les confins de l'indéfini ».)

Voir Individualisme, Révélation.

FANA EL-FANÂI (arabe).
Voir Extinction, Nirvana,

FEDE SANTA (latin). La Fede Santa fut au moyen âge*, un Tiers Ordre de filiation templière dont les dignitaires portaient le titre singulièrement significatif de Kadosch, titre qui se retrouve dans les hauts grades de la Maçonnerie* écossaise. Guénon pensait que Dante fut membre de cette Fraternité secrète, ceci expliquant son nom de Frater templarius, et qu'il y puisa de nombreux éléments qu'ils glissa d'une manière relativement perceptible dans son célèbre ouvrage « La Divine Comédie ».
Il semble en effet, que la Fede Santa, du temps de Dante, possédait de

nombreux points communs avec ce qui deviendra plus tardivement la « Fraternité de la Rose-Croix », Guénon se demandait même si cette dernière « n'est pas plus ou moins directement dérivée de celle-là ». De multiples indications qui figurent dans le texte de Dante tendraient à confirmer cette thèse, et les références aux diverses régions symboliques et les différents cieux, ne

seraient pas sans rappeler effectivement les « hiérarchies spirituelles » ou degrés d'initiation* de certaines sociétés secrètes.
(LEsotérisme de Dante, ch. II, « La Fede Santa ».)

Voir Chevalerie, Fidèles d'Amour, Gardiens de la Terre Sainte, Initiation.

FÊTE. Il semble bien que le rôle de la Fête, selon René Guénon, fut de canaliser les tendances négatives, voire sataniques qui trouvent dans l'expression outrancière une manière de s'exprimer et de la sorte, réduites à une « bouffonnerie », perdent en un certain sens leur redoutable pouvoir de nuisance. On a donc pu assister de l'antiquité jusqu'au moyen âge* à des célébrations parodiques de l'ordre social ou authentiquement sacrilèges de l'ordre ecclésiastique, donnant l'image d'un véritable « monde renversé » où l'ensemble des valeurs* les plus sacrées étaient alors bafouées (cf. « la fête de l'âne », « la fête des fous », etc.). Pour Guénon, il ne s'agit en aucun cas, contrairement à ce que donne à penser une certaine analyse sociologique contemporaine, d'un rappel plus ou moins lointain de « l'âge d'or », de par une tendance à la manifestation d'une pseudo-égalité de parade, ceci dans la mise en scène de l'indifférenciation des fonctions sociales, il s'agit plutôt pour lui d'un « renversement des rapports hiérar

chiques, et un tel renversement constitue un des caractères les plus nets du « satanisme ». Il faut donc y voir, poursuit-il, quelque chose qui se rapporte à l'aspect « sinistre » de Saturne, aspect qui ne lui appartient certes pas en tant que dieu de « l'âge d'or », mais au contraire en tant qu'il n'est plus actuellement que le dieu déchu d'une période révolue ».
On note d'ailleurs un développement, dans les Fêtes, des tendances les plus inférieures de « l'homme déchu », ce qui est le but même de ces manifestations grotesques. Guénon remarque

judicieusement, que si les Fêtes ont de moins en moins d'importance de nos jours, c'est qu'à notre époque elles ont un moindre rôle à jouer, c'est-à-dire de canalisation du désordre et de l'anarchie, de par le fait que « le désordre précisément est répandu partout et se manifeste constamment dans tous les domaines où s'exerce l'activité humaine. » Une certaine disparition des Fêtes, loin donc de constituer un signe rassurant est bien plutôt pour Guénon, le témoignage que le désordre a fait irruption partout, « et s'est généralisé à un tel point que nous vivons en réalité, dans un sinistre carnaval perpétuel ». (Symboles de la Science sacrée, ch. XXI, « Sur la signification des fêtes carnavalesques ».)

Voir Chaos.

FEU. Tout à la fois lumière* et

chaleur, le Feu (Têjas) en tant qu'élément* igné sensible est l'un des cinq bhûtas* à partir desquels est constitué l'ensemble de la manifestation* matérielle. Cette appartenance aux bhûtas le relie au monde corporel qui est dans sa totalité sous la dépendance de la Terre* (Prithvî). Outre

son importance symbolique dans la célébration des cultes, le Feu se caractérise tout d'abord par la visibilité de son aspect, et à ce propos, remarquons que l'éclair (yidyut), est dans un rapport étroit, de par sa racine vid avec la lumière* et la vue, forme très proche de vidyâ, écrit Guénon, l'éclair en effet illuminant les ténèbres* qui sont comme nous le savons, synonymes de l'ignorance* (avidyâ), la Connaissance* étant identifiée à la lumière intérieure.
Mais le Feu est également porteur d'une dimension purificatrice ce qui explique son rôle central dans le processus alchimique, mais aussi dans le parcours de l'être vers les états élevés. À ce sujet, le Chhândogya Upanishad nous dit, rapporte

Guénon, que l'être qui accomplit le dêvayana* (le voyage divin, ou plus exactement la « voie des dieux »), passe tout d'abord par le Royaume du Feu, afin d'y subir les diverses purifications nécessaires pour pouvoir poursuivre son ascension.
Signalons cependant, que dans le centre vital, c'est-à-dire la résidence de Purusha*, il n'y a plus aucune trace du Feu visible, de l'élément

igné, tout brille de par le rayonnement unique et propre de Purusha, selon sa clarté même. C'est pourquoi jl est demandé dans la Bhagavad-Gîtâ, de rechercher le lieu où le retour n'existe plus, de chercher refuge dans le Purusha primordial, car: « Ce lieu, ni le soleil, ni la lune, ni le Feu ne l'éclairé: c'est là mon séjour suprême » (Bhagavad-Gîtâ, XV, 4-6).

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma », ch. XIII, « L'état de rêve ou la composition de Taijasa », ch. XXI, « Le voyage divin de l'être en voie de libération ».)

Voir Agneau, Bhûtas, Dragon, Lumière, Soufre.

FIDÈLES D'AMOUR. Organisation initiatique héritière de l'esprit de l'Ordre du Temple dont le cri de guerre* était d'ailleurs « Vive Dieu Saint Amour », les « Fidèles d'Amour » se considéraient comme les continuateurs, sur le plan spirituel, des premiers chrétiens, en se fondant sur l'idée que ceux-ci possédaient la véritable doctrine* de la Révélation* et donc les promesses effectives de la « Vie éternelle ».
Le rapport fort étroit établi entre l'Amour* et la mort*, propre bien évidemment aux Ordres de Chevalerie en général, était plus particulièrement marqué chez les Fidèles

d'Amour, puisque non seulement la mort était à juste titre regardée comme devant être l'accomplissement pour l'être spirituel de la mort initiatique, mais était de plus mise en correspondance phonétique directe avec l'amour. En effet l'identique racine « mor » étant commune aux deux mots, le mot « a-mor » composé avec le « a » privatif, présente la même construction caractéristique des mots sanskrits comme a-mara ou a-mrita, ce qui conduit Guénon à penser qu'Amour peut parfaitement être regardé comme une équivalence « hiéroglyphique » de l'immortalité, ce que faisaient les Fidèles d'Amour puisqu'ils se considéraient comme étant les « vivants » ou ceux parvenus à l'immortalité, se distinguant radicalement des profanes qui étaient appelés les « morts ». On comprendra mieux ainsi pourquoi la « Terre Sainte* » fut aussi nommée la « Terre des Vivants », en référence au lieu réservé à ceux qui ont reçu, par l'initiation*, la capacité de l'immortalité.

(Aperçus sur l'ésotérisme chrétien,

ch. IV, « Le langage secret de Dante et des Fidèles d'Amour », ch. VII,

« Fidèles d'Amour et Cour d'Amour ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'arbre du Milieu ».)

Voir Chevalerie, Fede Santa, Foi, Terre Sainte.

FIL. Dans un texte sur le symbolisme* du tissage, Guénon faisait

remarquer que le mot sanskrit sûtra se traduit par « Fil », ce qui lui semblait une excellente indication à propos du sens véritable dont pouvait être porteur le Fil dans l'art de la fabrication des tissus, par l'intermédiaire du tramage. La Tradition* distingue d'ailleurs nettement la trame du tissu, de sa « chaîne* ». Cette distinction précise Guénon, correspondant, « suivant la terminologie hindoue, à celle de la Shruti qui est le fruit de l'inspiration directe, de la Shruti*, qui est le produit de la réflexion s'exerçant sur les données de la Shruti ». Par delà les nombreuses significations que le Fil peut posséder dans son rapport au tissage*, il n'en comporte pas moins un sens particulier fort original qui lui appartient en propre, sens de lien conducteur, d'élément de ligature, de transmission et de cohésion. Le Fil est l'image du contact avec la Source, du rapport au Principe, de la mémoire des origines.

Dans la Bhagavad-Gîtâ (VII, 7) on peut lire cette phrase dans la bouche de Krishna* : « Sur Moi toutes choses sont enfilées comme un rang de perle sur un fil. » Le Fil (sûtra) en tant qu''Atmâ*, « pénètre et relie entre eux tous les mondes, en même temps qu'il est aussi le souffle, écrit René Guénon, qui les soutient et les fait subsister, et sans lequel ils ne pourraient avoir aucune réalité ni exister en aucune façon ». Chaque monde est comme une sphère* traversée par un

Fil, ceci explique que s'enchaînant les uns les autres, les mondes sont donc supportés par ce Fil qui les place dans la continuité de l'Axe du Monde*, l'axe d'un monde, précise Guénon, « n'est à proprement parler qu'une portion de l'axe même de la Manifestation* universelle tout entière, et c'est par là qu'est établie la

continuité effective de tous les états qui sont inclus dans cette manifestation ». La correspondance entre le Fil ou l'Axe du Monde et les divers états de l'être, loin d'être une simple donnée analogique doit être vue comme une vérité métaphysique importante, dont le rosaire en ne laissant de visible que les grains et conservant caché le Fil (sûtrâtmâ) qui les relie, Fil qui lui reste non-manifesté, offre une belle image symbolique.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XIV, « Le symbolisme du tissage ». Symboles de la Science sacrée, ch. LV, « Le trou de l'aiguille », ch. LXI, « La Chaîne des mondes ».)

Voir Aiguille, Chapelet, Labyrinthe, Noeud, Sûtrâtmâ.

FILS DU CIEL ET DE LA TERRE.
Tel était le nom porté par celui qui était initié dans la Grande Triade, dont le nom chinois Tien-ti-houei signifie d'ailleurs « Société du Ciel et de la Terre ». L'initié de la Grande Triade était censé avoir réalisé la jonction entre le Ciel* et la Terre*, intégrant les influences célestes et

terrestre. C'est de la condition de l'homme authentique qu'il s'agit ici, de l'homme véritable qui a actualisé toutes les potentialités ou possibilités qui sont en sa possession. Qui a retrouvé son centre, « l'Homme primordial* » chez qui l'intériorité est devenue le tout de l'être, qui a enveloppe son état d'existence « comme le Ciel enveloppe toute la Manifestation* ».
L'initiation* a précisément pour but de ramener l'être à sa condition « normale », de sa position de « décentré » « à la situation centrale qui doit normalement lui appartenir, et le rétablir dans toutes les prérogatives inhérentes à cette situation centrale ». (La Grande Triade, ch. IX, « Le Fils du Ciel et de la Terre ».)

Voir Homme, Initiation, Terre, Ciel.

FINALITÉ. La question de la Finalité est abordée par Guénon, dans son examen, à l'intérieur de son étude sur les États multiples de l'être, de la nécessité* et de la contingence*, d'où il fait ressortir « l'inanité de toute discussion qui se rapporte au « déterminisme », et traçant un parallèle immédiat il montre l'identique situation vis-à-vis de la Finalité. Il écrit d'ailleurs à ce propos, que « la distinction entre « Finalité interne » et « Finalité externe » ne peut paraître Pleinement valable qu'autant qu'on admet la supposition antimétaphysique qu'un être individuel est un être

complet et constitue un « système clos ». On conviendra sans peine de la limite et de l'inexactitude d'une telle conception, qui a cependant le mérite de montrer l'immense champ qui dépasse le simple état humain. (Les États multiples de l'être, ch. XVII, « Nécessité et contingence ».)

Voir Contingence, Détermination,

Nécessité.

FINI. On considère comme « Fini » ce qui est limité, déterminé, contingent, relatif. Le mot Fini est d'ailleurs en métaphysique* synonyme de limité, le signe d'une dépendance radicale vis-à-vis d'une détermination première qui conditionne et proportionne. Du Fini ne peut donc surgir que l'indéfini*, c'est-à-dire ce qui reste dans les limites du quantitatif et du mesurable.
Le caractère propre du fini est donc la relativité, de par sa limite constitutive et foncière, le Fini, même s'il est possible de lui donner une extension indéfinie, « est toujours rigoureusement nul au regard de l'Infini* ».
Nous sommes donc en présence, entre le Fini et l'Infini, d'une distance véritablement infranchissable, d'un fossé entre deux natures irréductibles et sans commune mesure entre elles.
Le Fini appartient au domaine de la limitation, et ne peut en aucune manière le dépasser, c'est son être même qui lui impose cette détermination* et lui dicte les lois propres de

son enfermement au sein de ses étroites frontières, frontières qui ne sont que la conséquence logique* de sa faiblesse ontologique originelle.

(Les principes du calcul infinitésimal, ch. I, « Infini et Indéfini », ch. XII, « La notion de la limite », ch. XV, « Zéro n'est pas un nombre ». Les Etats multiples de l'Etre, ch. X, « Les confins de l'indéfini ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XII, « Représentation géométrique des états de l'être », ch. XV, « Représentation de la continuité des différentes modalités d'un même état d'être », ch. XXVI, « Incommensurabilité de l'être total et de l'individualité ».)

Voir Contingence, Détermination, Indéfini, Infini, Limite, Nécessité.

FLEUR. La Fleur est un élément relativement courant du symbolisme* universel. Incarnant le principe féminin ou passif de la Manifestation*, la Fleur est assimilée à Prakriti* (substance universelle). Cette assimilation la rend voisine, bien évidemment, de la notion de réceptacle, de coupe, de vase recevant l'influence divine, du Graal* accueillant le sang divin.
La réalisation des possibilités de l'être, est souvent représentée symboliquement par l'épanouissement d'une Fleur à la surface des « Eaux* ». Cette Fleur est, la plupart du temps en Orient*, un lotus, et en Occident* une rose ou un lis. Guénon

signale par ailleurs, le rapport existant entre ces Fleurs emblématiques et le symbole celtique de la roue* symbole représentant la rotation du monde autour du « Pôle* ». Il est intéressant également de noter cette remarque de Guénon, concernant la transformation des gouttes de sang du Dieu* mortellement frappé, dans un

parallèle qui réunit le mythe* d'Adonis (dont le nom signifie d'ailleurs « Seigneur »), et le Christ* dans un vitrail du XIIe siècle de la cathédrale d'Angers, « où le sang divin coulant en ruisseau s'épanouit sous formes de roses ». Dans la même idée, on ne pourra éviter de penser bien sûr, dans le cadre des gravures introduisant des éléments floraux, à l'image bien connue de la rose représentée au centre de la Croix* qui, en alchimie, symbolise la « quintessence ».
(Symboles de la Science sacrée, ch. IX, « Les fleurs symboliques ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIV, « Le rayon céleste et son plan de réflexion ». Le Roi du monde, ch. II, « Royauté et pontificat ». Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, ch. IX, « Le Sacré-coeur et la légende du

Saint Graal ».)

Voir Coeur, Rose-Croix, Rosée.

FLEUVE. Le Fleuve donne l'image de l'eau* en mouvement, du courant continu de la vie. C'est aussi dans le brahmanisme et le Bouddhisme*, la « Voie du Pèlerin », c'est-à-dire le

voyage qui peut s'effectuer soit en remontant le courant, ce qui signifie nue cette remontée du courant identifie la rivière ou le Fleuve à « l'Axe du Monde* », ou à la rivière céleste qui descend vers la Terre*, que l'Inde nomme Ganga ou Saraswatî, soit des aspects particuliers de la Shakti* (également identifiables aux canaux de l'arbre séphirotique en relation avec la Shekinah*). Soit, dans un second cas, en traversant le Fleuve d'une rive à l'autre, traversée qui symboliquement et dans de nombreuses traditions, représente le passage de la mort* à la vie, du manifesté au non-manifesté, du monde de l'illusion* au Nirvana*. Enfin, et troisième cas, en descendant le courant et en évitant les multiples pièges de manière à arriver à l'Océan représentant le but final, la complète libération par delà la mort (Mrityu). Remarquons, que du centre du « Paradis terrestre* », c'est-à-dire du pied de « l'Arbre de Vie* », « partent quatre Fleuves se dirigeant vers les quatre points cardinaux, et traçant ainsi la croix horizontale sur la surface même du monde terrestre », ces quatre Fleuves s'écoulent cependant horizontalement, et ne suivent pas une direction axiale verticale, ce qui est une indication géométrique fort intéressante. Guénon précise que la Qabbalah, donne à ces quatre Fleuves paradisiaques les quatre lettres avec lesquelles se forme le mot

PaRDeS.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu ». Symboles de la Science sacrée, ch. LVI, « Le passage des Eaux ».)

Voir Arbre du Milieu, Eaux, Paradis.

FOI. La Foi dont parle et à laquelle se réfère Guénon, une des trois vertus

théologales, est surtout la « vraie Foi » désignée sous le nom de Fede Santa*, la Foi des Fedeli d'Amor (Fidèles d'Amour*), la Fede dei Santi, la Foi des Saints soit l'Emounah des Kadosh (Saints) qui ont leur demeure dans les « Cieux ». Cette demeure des Saints, écrit Guénon, autorise d'ailleurs un rapprochement avec des dénominations voisines comme celles de Purs, Parfaits, Cathares, Soufïs, Ikhwan-es-Safa, etc.

Il est significatif de constater que la « Foi », au sens de la Fede Santa, représentait très secrètement le plus haut échelon de « l'échelle mystérieuse » des Kadosch.
(Aperçus sur l'ésotérisme chrétien,

ch. IV, « Le langage secret de Dante et des Fidèles d Amour ».)

Voir Fede Santa, Fidèles d'Amour.

FONCTION. Fonction religieuse. Fonction sociale. Fonction spirituelle. La Fonction, pour Guénon, est souvent synonyme d'exercice d'une autorité spirituelle ou d'un pouvoir temporel, il est parfois question éga

lement sous sa plume d'une « miset
Mahânga (« symbole de toute
sion » accomplie par telle ou telle l'organisation matérielle du cosforme
religieuse dans la perspective mos* »).
d'un but bien précis, (on pense plus Par delà ces considérations principarticulièrement
en ce cas, et pour pielles, et de manière à résumer s'il
notre période, au Christianisme* ou est possible cette question, d'autant
au Bouddhisme* qui jouèrent un rôle plus dans notre monde moderne où
particulier et accomplirent une Fonc
« l'accessoire semble être devenu la
tion sur le plan religieux). Fonction principale, sinon même
La Fonction peut donc être religieuse unique », Guénon rappellera que
ou sacerdotale*, mais aussi sociale et « dans la conception traditionnelle,
de nature héréditaire, comme le cas chacun doit normalement remplir la
nous en est fourni par les obligations Fonction à laquelle il est destiné par
relatives aux diverses castes* dans le sa nature même, avec les aptitudes
système indien, soit par la transmisdéterminées
qu'elle implique essension
d'une charge qui demande un tiellement. » Il souligne d'ailleurs à
sens aiguë des responsabilités dans le ce propos que le mot « métier* »,
cas de la royauté*. La Fonction est vient du latin ministerium, qui a
dite spirituelle lorsqu'elle est effecprécisément
le sens de « Fonction ».
tuée par ceux qui sont parvenus à un (Introduction générale à l'étude des
haut degré de réalisation* et qui ont doctrines hindoues, ch. VI, « Principe

!

de ce fait et naturellement sous leur de l'institution des castes », ch. VII,
autorité un nombre important d'êtres. « Shivaïsme et Vishnouïsme ». Le
C'est pourquoi Guénon distingue la Roi du Monde, ch. IV, « Les trois
Fonction religieuse et la Fonction fonctions suprêmes ». Autorité spirisociale
de la Fonction spirituelle. tuelle et Pouvoir temporel, ch. II,
Signalons que d'autres formes de « Fonctions du sacerdoce et de la
Fonctions sont parfois suscitées, qui royauté ». Le Règne de la quantité et

prennent un aspect correspondant à les signes des temps, ch. VIII, « Méleur
nécessité historique (prophé-tiers anciens et industrie moderne ».)
tisme, guerre, etc.), ou qui sont simplement
l'incarnation de principes

Voir Autorité, Castes, Élite, Sacercomme
l'exemple nous en est donné

doce, Royauté.
par le Chef suprême de l'Agartha*

qui porte le titre de Brahâtmâ (« sup

FORCE. C'est dans son étude intituport

des âmes dans l'esprit de

lée « Les Principes du calcul infiniDieu
»), et de ses deux assesseurs qui

tésimal », que René Guénon s'est
sont respectivement Mahâtmâ

attaché à décrire la notion d'équilibre
(« représentant l'âme universelle »)

des Forces. Par delà les développe

ments rigoureusement mathématiques relatifs à cette notion, Guénon montre très bien l'étroite corrélation aui s'exprime entre les données classiques des Forces dites centripètes et centrifuges, et l'application correspondante entre Force expansive et Force compressive que l'on peut ramener, sans difficulté particulière, aux expressions hermétiques de « solution* » et « coagulation* ». Lorsqu'il ne se produit ni compression ni expansion, on parle d'un état d'équilibre* qui est équivalent sur le plan mathématique à l'Unité*, car pour qu'il y ait précisément équilibre il faut que la résultante de forces opposées ait pour coefficient l'Unité elle-même. Cette définition de l'équilibre des Forces par l'unité, donne l'occasion à Guénon, de préciser que l'unité, loin d'être comparable au zéro, c'est-à-dire un état d'absence ou de non-existence, de Non-être*, est identique à ce que la tradition orientale nomme « l'Invariable Milieu* », un reflet direct et concret de « l'Activité* du Ciel ».
Notons enfin, que l'hiéroglyphe de la lettre hébraïque qoph, symbolisé par une hache*, a le sens général, tant en arabe qu'en hébreu, de « Force » ou également de puissance (qowah), Force spirituelle tout autant que matérielle.

(Les Principes du calcul infinitésimal, ch. XVII, « Représentation de l'équilibre des forces ».Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIII, « Signi

fication de l'axe vertical; L'influence de la volonté du Ciel ». Symboles de la Science sacrée, ch. XV, « Un hiéroglyphe du Pôle ».)

Voir Activité, Non-être, Roi, Shakti, Zéro Métaphysique.

FORME. La Forme (rûpa) est, en tant que constitutive des conditions d'existence*, la détermination* principale de l'être manifesté. Si on distingue le plus souvent les différents degrés de la manifestation formelle en « états subtils » et « états grossiers », il convient cependant de bien comprendre que la manifestation formelle s'applique aux états individuels, ces états étant précisément ceux où tous les êtres sont revêtus d'une Forme. « L'état proprement humain, écrit Guénon, de même que tout autre état individuel, appartient tout entier à l'ordre de la manifestation formelle, puisque c'est précisément la présence de la forme parmi les conditions d'un certain mode d'existence qui caractérise ce mode comme individuel. » C'est toutefois grâce à la manifestation informelle, que peut s'établir le lien entre la manifestation formelle et son Principe*, Principe qui est d'ailleurs commun aux deux ordres de manifestation. L'étude de la notion de Forme, nous permet donc de voir qu'il y a une sorte de véritable enchaînement ontologique, s'étendant très largement aux différents états formels ou

informels, qui englobe le manifesté et le non-manifesté, et qui inclut en luimême l'ensemble des possibilités de Manifestation.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du Soi et du moi », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle ».)

Voir Être, Informel, Lune, Manifestation, Nâma-Rupâ, Pitri-yâna*.

FOUDRE. Si la Foudre joue un rôle très important dans le Bouddhisme* tibétain, et en particulier dans le symbole qui en incarne tous les aspects (vajra*), si elle est présente dans de nombreuses traditions orientales en tant que manifestation de la puissance divine, il est intéressant de constater que cet élément céleste par excellence possède une longue et profonde histoire du point de vue de son influence au sein de l'imaginaire symbolique occidental.
En effet, la Foudre, attribut principal de Zeus Pater ou Jupiter* (le père des dieux), est très souvent associée, comme l'écrit Guénon, à l'idée de « paternité divine », de force et de puissance transcendantes, de souveraineté éminente. La Foudre de Zeus qui est selon la Tradition* forgée par Vulcain, nous donne ainsi une bonne image de la complémentarité entre le feu* du ciel*, le « feu céleste », et le « feu souterrain » où le symbolisme* métallurgique* est bien évidemment

mis au premier plan.
En approfondissant cette notion de paternité divine traduite par la Foudre, Guénon remarque avec pertinence, que dans sa Monadologie Leibniz dit que « toutes les monades créées naissent, pour ainsi dire, par

fulgurations continuelles de la Divinité

de moment en moment », liant de la sorte la Foudre (fulgur) et l'idée de production des êtres, ce qui est évidemment une idée parfaitement conforme au sens propre de l'utilisation de la Foudre comme témoignage du pouvoir divin dans l'ensemble des traditions.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXV, « Les pierres de foudre ».)

Voir Jupiter, Métallurgie, Vajra.

FRACTION. Le caractère propre de la Fraction écrit René Guénon, est que, si petite qu'elle soit, « on peut toujours en former une plus petite, et cette décroissance ne peut jamais aboutir à une « fractio minima », pas plus que la croissance des nombres entiers ne peut aboutir à un « numerus maximus ». Cette loi mathématique*, qui définit une tendance vers l'indéfiniment petit ou l'indéfiniment grand, montre que ne pouvant sortir du domaine de la quantité numérique même envisagée dans toute l'extension dont elle est capable, ne saurait rejoindre le véritable Infini* qui lui est d'une toute autre nature. Nous sommes en mathématiques en pré

sence de l'indéfini*, qu'il soit croissant ou décroissant, mais nullement en présence du véritable Infini métaphysique, c'est une notion qui lui échappe même catégoriquement. Cela est si vrai que l'indéfiniment grand ne peut être conçu que comme une limite, sans pour autant être un « terminus ultimus », ce qui implique que l'expression « tendre vers l'infini », employée par certains mathématiciens est en soi une absurdité puisque écrit fort pertinemment René Guénon, « l'Infini* implique évidemment l'absence de toute limite, et que par conséquent il n'y aurait là rien vers quoi il soit possible de tendre ».

(Les Principes du calcul infinitésimal, ch. IX, « Indéfiniment croissant et indéfiniment décroissant ».)

Voir Indéfini, Infini, Chiffre, Mathématiques, Nombre.

FRANC-MAÇONNERIE.
Voir Maçonnerie.

FRÊNE. Une des formes de « l'Arbre du Monde* », le Frêne occupe une place symbolique dans la légende Scandinave où les deux corbeaux messagers du dieu Odin se reposent sur un Frêne nommé Ygdrasil. Cet arbre est éternellement vert, puisant sa substance à la source de la fontaine d'Urd, de cette substance* cachée il féconde l'Univers. Le rapport entre « l'Arbre du Monde », ou « l'Arbre du Milieu », et le Centre*, est une

perspective fort intéressante du point de vue de sa représentation symbolique sous l'aspect du Frêne, car autour de ce dernier les dieux tiennent leur assemblée. Le Frêne est donc un Axe primordial, le symbole de « l'Axe du Monde* ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu ». L'Homme et

son Devenir selon le Vêdânta, ch. III,
« Le Centre vital de l'être humain,
séjour de Brahma ».)

Voir Arbre, Axe du Monde, Centre.

FRUIT. En tant que produit emblématique du règne végétal, le Fruit est un élément fort important du symbolisme* universel. La multitude des graines qui se trouvent au sein du Fruit sont un signe de l'Origine* première, du Principe* de la Manifestation*. Dans la Bible, l'immortalité au Paradis terrestre*, rappelle Guénon, n'est pas donnée par une liqueur issue de « l'Arbre de Vie* » mais par son Fruit, ce qui signifie que nous sommes en présence d'une authentique « nourriture d'immortalité* ». On parle également des douze Fruits comparables aux douze soleils de « l'Arbre de Vie », confirmant le caractère véritablement essentiel et solaire du Fruit tout autant qu'alchimique. La correspondance entre la « pierre philosophale* », qui relève du minéral, et le Fruit d'immortalité qui

appartient au végétal, est l'occasion d'une réflexion de René Guénon sur l'étrange ou apparente opposition entre les deux règnes de la nature et en même temps leur lien étroit vis-àvis du Principe*.
(Symboles de la Science sacrée, ch. LUI, « L'Arbre de Vie et le breuvage d'immortalité ».)

Voir Arbre, Hespérides, Paradis.

FUTUR. Le temps* est toujours envisagé selon trois modalité, c'està-dire le passé, le présent et l'avenir ou Futur. Ce triple aspect du temps, nommé également « Triple temps » (trikâla), peut donner l'impression d'une certaine linéarité du temps alors qu'il est essentiellement de nature cyclique. C'est pourquoi le véritable lieu de présence temporelle de l'homme est ce point central ou « milieu du temps », comparable au Ming-tang de l'Empereur* chinois, milieu du cycle situé sur un éternel présent*.

Au niveau des perspectives, il peut être possible pour un être qui est en dehors de la condition temporelle, de ne plus avoir ni passé, ni avenir, donc de ne plus poser une différence ou une distinction entre ces deux termes, « tout lui apparaissant en parfaite simultanéité ». Toutefois, un être situé dans le temps est forcément placé entre le passé et le Futur, or si le but fixé par la Providence* est la perfection de tous les êtres, le temps

Futur, l'avenir ou le « Devenir* » relèvent du nécessaire accomplisse' ment du travail providentiel. Guénon souligne donc que l'expression, « le présent appartient aux hommes l'avenir appartient à Dieu », est une manière d'affirmer que « c'est bien l'avenir (ou le Futur), parmi les modalités du « triple temps », qui

constitue le domaine propre de la Providence, comme l'exige d'ailleurs la symétrie de celle-ci avec le Destin qui a pour domaine propre le passé, car cette symétrie doit nécessairement résulter du fait que ces deux puissances représentent respectivement les deux termes extrêmes du « ternaire universel ».
(La Grande Triade, ch. XXII, « Le Triple temps ».)

Voir Éternel Présent, Instant, Kâla, Providence, Temps.

G

GAMMADION (grec). Ce très ancien symbole chrétien, appelé également « Croix du Verbe », est formé par quatre équerres dont les sommets sont tournés vers le centre, constituant ainsi une véritable Croix* de par l'espace* vide* créé, et de par la mise en parallèle de leurs côtés, mise en parallèle que l'on peut considérer comme quatre voies qui conduisent au centre de la figure. Guénon remarque que cette figure est semblable à la forme primitive du caractère chinois hing, qui représente les cinq éléments* ou les quatre régions de l'espace, c'est-à-dire les points cardinaux, que l'on nomme « équerres » (fang), réunis autour de la région centrale qui est en fait le cinquième élément.

Le Gammadion possède par ailleurs une autre forme lorsque les quatre équerres ne sont plus disposées avec le sommet vers le centre mais vers l'extérieur, et où les quatre angles constituent un parfait carré* entourant une croix tracée au centre de la figure. Ce Gammadion peut être regardé comme une « projection horizontale d'un édifice sur son plan de base: les quatre équerres correspondent alors aux quatre pierres de base des quatre angles, et la croix à la

« pierre angulaire* » du sommet...». Ces deux Gammadia, selon Guénon, doivent être perçus comme représentant le Christ* lui-même symbolisié par la Croix, (Croix entourée par les quatre évangélistes qui sont les quatre équerres ou les quatre pierres de base des quatre angles* de l'édifice Guénon signale que la tradition islamique possède un symbole équivalent, qui comprend le nom du Prophète identifié comme rukn elarkân, situé au centre entouré aux quatre angles par les quatres premi:rs Kholafâ. À ces cinq arkân que l'on

peut dire manifestés sur le plan terrestre, correspond les cinq arkân célestes que l'on nomme Jibil, Rufaîl, Mikaîl), lsrâfil et, en dernier lieu et supérieur aux quatre premiers, Er-Kûh identifié à Metatron*. (Symboles de la Science sacrée, :h. XLV, « El-Arkân ».)

Voir Angle, Crroix, Équerre, Swastka.

GARDIENS DE LA TERHE SAINTE. Le rôle de <« Gardiens » doit s'entendrre sur le plan traditionnel, « en donnant à ce terme tne extension plus grande qu'on ne le fait d'ordinaire » < comme le dit très bien René Guénon,, c'est-à-dire en lui on

férant une mission initiatique de nature spirituelle et chevaleresque. Cette extension plus grande dont il est question, et qui touche à cette mission initiatique, s'applique au sens propre et spécifique de la garde effectuée par ceux dont la fonction* est de veiller sur la « Terre secrète* », la « Terre d'immortalité » qui est, chez tous les peuples et dans toutes les traditions, le Centre* spirituel sans localisation géographique déterminée ou fixe, mais qui possède symboliquement son séjour dans le « saint Palais » comme le dit le Sepher Ietsirah, le « Palais intérieur », la « Terre cachée » semblable au « Centre du Monde », à la Shekinah*, là où séjourne la Présence divine, le Saint Tabernacle*

(Mishkan).

Cette garde dévolue aux « Gardiens de la Terre Sainte », est la mission la plus exigeante qui soit, celle qui demande la plus grande vigilance et un engagement absolu, car il n'existe pas de fonction plus importante, de devoir plus impérieux.
Toutefois, selon Guénon, le rôle assigné aux Gardiens obéit à une double fonction, celle de défendre comme nous l'avons vu dans un premier temps la « Terre Sainte », et d'en « interdire l'accès à ceux qui ne possèdent pas les qualifications requises pour y pénétrer, constituant ainsi sa couverture extérieure », mais ils assurent également, puisque que se tenant à la limite du centre spiri

tuel à la dernière des trois enceintes, des relations avec le monde extérieur et maintiennent les liens avec la Tradition primordiale*. Cette double fonction, qui est le propre des hommes appartenant à la seconde caste*, c'est-à-dire celle des

Kshatriyas*, explique le caractère particulier de leur initiation* et notamment la présence en son sein d'éléments chevaleresques et monastiques, dont les Templiers donnèrent la parfaite image en Occident*. (Symboles de la Science sacrée, ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte ».)

Voir Castes, Chevalerie, Fede Santa, Fidèles d'Amour, Foi, Initiation, Terre Sainte.

GAUCHE.
Voir Orientation.

GÉNÉRATION.

Voir Corruption.

GÉOMÉTRIE. Cinquième des sciences parmi les sept arts libéraux, la Géométrie est pour Guénon la science par définition de la mesure, car toute mesure se situe inévitablement dans le domaine de la Géométrie. Cette conception originelle, « réduite dans le monde profane à un vestige dégénéré privé de la signification profonde qu'elle avait à l'origine et qui est entièrement perdue pour les mathématiciens moder

nes », est celle sur laquelle se fondent les traditions lorsqu'elles assimilent « l'agir divin », en tant que créateur et ordonnateur des mondes, à l'art de la Géométrie et par conséquence également à l'architecture puisque ces deux sciences sont étroitement liées (en arabe le mot hindesah qui se traduit par mesure, désigne à la fois la Géométrie et l'architecture).
Platon disait : « Dieu géométrise tou

jours », rapporte Guénon, expression à laquelle répondait l'inscription placée au fronton de l'école: « Que nul n 'entre ici s'il n 'est géomètre », ce qui avait comme sens sur le plan ésotérique que l'enseignement n'était destiné qu'à ceux effectivement capables d'imiter « l'agir divin ». Il est d'ailleurs intéressant de noter l'importance de la Géométrie symbolique dans le cadre de la « voie *» initiatique, et de s'apercevoir à quel point, et avec quelle profondeur et facilité elle se prête à la représentation des « réalités d'ordre supérieur », les rendant quasiment « vivantes » et palpables.

On sait par ailleurs, l'importance qu'occupe la lettre G en Maçonnerie*, et Guénon rappelle que Dieu* est désigné dans certains catéchismes maçonniques comme le « Grand Géomètre de l'Univers », la Géométrie étant elle-même, dans les plus anciens manuscrits, identifiée directement à la Maçonnerie en tant que telle, ce qui est loin, on en conviendra sans peine, d'être un signe

anodin. D'autre part touchant à ce sujet, l'initiale G symbolisant la Géométrie, équivalente à la lettre grecque Gamma, de par sa composition angulaire n'est pas sans évoquer le sens particulier de l'équerre* et ceci est d'autant plus vrai dans sa

forme spécifique qui représente très exactement un triangle rectangle de proportion 3-4-5, dont on connaît le sens précis qu'il manifeste dans la Maçonnerie opérative.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. III, « Mesure et manifestation ». Symboles de la Science sacrée, ch. XVII, « La lettre G et le swastika ».)

Voir Continuité, Équerre, Gammadion, Grand Architecte, Pyramide.

GERME. Le Germe (bhija) symbolise la substance* non directement manifestée, mais plus précisément « capable » d'un développement si elle rencontre les conditions favorables à son éclosion. On dit que les Eaux*, sont le milieu substantiel dans lequel se produit le développement des Germes, que la tradition orientale représente par le symbole de l'épanouissement de la fleur* de lotus, mais c'est dans l'Arche* de Noé (dont Satyavatra est l'équivalent hindou), Arche qui est souvent figurée comme « la moitié inférieure d'une circonférence fermée par son diamètre horizontal », forme que l'on peut rapprocher de la lettre arabe Nûn,

qu'est contenu le point qui opère la réunion de tous les Germes dans leur état d'enveloppement complet.
Le fait que ce point* occupe une position centrale est, selon René Guénon, le signe que nous sommes en présence du « Germe d'immortalité », du « noyau » capable d'échapper à toute dissolution, la forme en demi-circonférence avec une convexité dirigée vers le bas étant elle un rappel de la matrice au sein de laquelle se trouvent logés tous les Germes, matrice que l'on peut identi

fier à la moitié inférieure de « l'Oeuf du Monde* ».

On sait, d'autre part, que la Tradition* affirme que de même qu'en sanskrit le mot dhâtu désigne la racine verbale en tant que « semence » qui donne naissance au langage* tout entier, c'est pareillement du iod que sont formées toutes les autres lettres de l'alphabet hébraïque. Or ce iod* qui a son séjour dans le coeur du fidèle, qui est le témoin de la « Présence divine » à l'intérieur de l'être, est également Principe* et Germe, le iod dans le coeur écrit René Guénon, « c'est donc en quelque sorte le germe enveloppé dans le fruit ».
(Symboles de la Science sacrée, ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XXIII, « Les mystères de la lettre Nûn », c)i. LXXIII, « Le grain de sénevé ». L'homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain ».)

Voir Arche, Grain, Iod, Oeuf du Monde.

GIBLIM. Les habitants de la ville phénicienne de Byblos ou Gebal étaient nommés Giblim, nom qui est resté comme l'un des mots de passe

de la Maçonnerie*. Ce nom n'est pas sans évoquer celui de Ghibellini ou Gibelins utilisé au moyen âge* en Italie pour désigner les partisans de l'Empereur* par opposition aux guelfes partisans du pouvoir du pape*, et qui manifeste une similitude extrêmement surprenante avec Giblim, similitude que Guénon qualifie pour le moins de « curieuse ». (Symboles de la Science sacrée, ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique ».)

Voir Cube, Pape.

GLOBE. Le symbole du « Globe du Monde », constitué du signe hermétique du règne minéral sur lequel se trouve placée une Croix* qui, dans lies anciennes représentations du Chrisme* simple (c'est-à-dire les initiales grecques croisées du nom du Christ* I et X, lésons Christos), était très voisine du chiffre 4, est la représentation du pouvoir temporel et spirituel, de la Majesté divine et du Jugement dernier, de la maîtrise suprême et ce d'autant plus lorsqu'il se trouve placé comme on peut le voir parfois dans les mains du Christ enfant.On prendra soin, par ailleurs,

à

de souligner que la Croix surmontant le Globe terrestre, est le symbole de l'ordre des Chartreux, portant comme devise: « Stat Crux dum volvitur orbis. » Notons une étroite parenté de ce symbole avec celui de l'Empereur*, parenté qui n'est probablement pas, selon Guénon, le fruit d'une simple coïncidence.

(Études sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Le Chrisme et le coeur dans les anciennes marques corporatives ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu ». Symboles de la Science sacrée, ch. LVIII, « Janua Coeli ».)

Voir Empereur, Christ, Croix.

GNOSE. Du grec gnosis (connaissance), la Gnose fut malheureusement dans l'histoire chargée d'un double sens qui rendit sa compréhension peu aisée, c'est le moins que l'on puisse dire. En effet, si le sens premier de Connaissance* pure, transcendantale, Connaissance des choses et des vérités supérieures, est bien son sens réel et exact, celui qui représente sa véritable définition, ce mot frit, hélas, également porteur d'une forte réputation de suspicion, et frappé d'une sorte d'anathème irrationnel de par son emploi pour désigner le mouvement dualiste chrétien des premiers siècles qui reçu pour nom:

gnosticisme.

Ainsi, lorsque ce terme est dit être,

selon l'expression d'Albert Pike, reprise par Guénon, la moelle de la Maçonnerie , il faut le considérer comme, il l'écrit lui-même, c'est « la connaissance traditionnelle qui constitue le fonds commun de toutes les initiations, et dont les doctrines et les symboles se sont transmis, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, à travers toutes les fraternités

secrètes dont la longue chaîne n'a jamais été interrompue ». En effet, la Franc-maçonnerie de par son héritage particulier qui la situe au croisement entre, d'une part les anciennes corporations de Maçons constructeurs et d'autre part les Rose-Croix dont on dit qu'ils conservèrent la doctrine* de la Connaissance* depuis le moyen âge*, est certainement l'exemple même de société dont l'objectif est l'obtention de la Connaissance intégrale, « Connaissance qui est la Gnose au sens véritable du mot ».
C'est cette Connaissance qui, en tant que seul et authentique secret maçonnique, est la Gnose en son vrai nom.
C'est le secret incommunicable et indicible, la Connaissance intime de l'Absolu*, l'intériorité dévoilée du Verbe* au coeur de l'homme réintégré dans sa véritable nature et son origine première. Tel est l'unique sens, le sens profond et mystérieux de la Gnose, celui qui, loin d'être porteur d'une conception dualiste* et manichéenne est, bien au contraire, empli de la compréhension de la complémentarité et de l'analogie entre les

choses qui sont en haut et celles qui Voir Crâne.
sont en bas.
(Études sur la Franc-maçonnerie et GRAAL. Le Saint Graal est, si l'on
le Compagnonnage, t. II, Comptes-se réfère à la Tradition*, la coupe*
rendus d'articles de revues, décembre qui fut utilisée pour recueillir le divin

1949, et « La Gnose et la Franc-sang du Christ* lors de la crucifixion
maçonnerie ». Formes traditionnelles mais qui fut également employée
et Cycles cosmiques, « La Kabbale pour la célébration de la Cène. C'est
juive ».) d'ailleurs Joseph d'Arimathie qui

conservant la coupe du dernier repas,
Voir Connaissance, Doctrine, Duala
présenta sous le flanc de Jésus afin
lisme, Maçonnerie. que le sang et l'eau qui en sortaient

en une « fontaine d'immortalité »,
GOG ET MAGOG (hébreu). après le coup de lance du centurion
L'Apocalypse de saint Jean nous dit romain, soient conservés précieuseclairement
que Gog et Magog seront ment. Le Graal est donc, en tant que
utilisés et rassemblés par Satan, réceptacle du sang divin, une sorte de
lorsqu'il sera délié de sa prison, afin substitution du Coeur* même du
de lutter contre le « camp des saints » Sauveur. René Guénon indique, par
et la cité bien-aimée (Ap. XX, 8). ailleurs, que le Graal est tout à la fois
Ce sont donc des puissances hostiles un vase (grasale) et un livre (gradale
et démoniaques dotées d'un grand ou graduale), manière indirecte de
pouvoir de corruption qui sont nous dire que la possession du Graal
libérées au sein du monde moderne. nécessite une réintégration dans l'état
Guénon parle d'ailleurs des « hordes édenique dans le Pardès ou « Centre
dévastatrices de Gog et Magog », à du Monde* ». Ces dernières indicapropos
des forces inférieures, des tions étant, si l'on veut bien y prendre
entités qui s'infiltrent dans les fisgarde,
une parfaite illustration du
sures de la « Grande Muraille », afin caractère primordial de la tradition
de corrompre plus encore le monde dont relève la saint coupe, autorisant
actuel dans la période « d'obscura-une étroite correspondance lorsque
tion » du Kali-Yuga*. l'on évoque la « Chevalerie du Saint
(Le Règne de la quantité et les signes Graal », avec le rôle éminemment trades
temps, ch. XXV, « Les fissures de ditionnel des « Gardiens de la Terre
la Grande Muraille ».) Sainte* ».

Nous remarquerons préalablement,
Voir Âges, Cycles. que si la légende du Saint Graal fut
écrite au XIIe siècle, ses origines, sa
GOLGOTHA (hébreu). trame essentielle, remontent fort loin

puisque l'on retrouve des traces de ce rôle divin de la coupe dans l'ensemble de la tradition celtique, donc très antérieurement à l'ère chrétienne. On dit, rapporte Guénon, que « le Graal aurait été taillé par les anges dans une émeraude tombée du front de Lucifer lors de sa chute ». Cette émeraude n'est pas sans rappeler le troisième oeil* de Shiva*, que l'on nomme urnâ, c'est-à-dire la perle frontale qui procure le sens de l'éternité. Guénon voit dans ce rapprochement une manière « d'éclairer parfaitement le symbolisme du Graal », et ceci de par l'étroite proximité de ressemblance entre cet oeil frontal et le Coeur en tant que centre de l'être intégral auquel se trouve rattaché le sens de l'éternité. Le Graal fut ensuite confié à Adam mais celui-ci, lors de la chute, en fut dépossédé.
La Tradition nous dit que c'est Seth* qui put s'en emparer de nouveau et faire que le précieux calice se transmette jusqu'au Christ. Si la légende n'indique pas le nom des différents successeurs de Seth, « ni comment fut assurée sa transmission, écrit Guénon, l'origine celtique qu'on lui reconnaît doit probablement laisser entendre que les druides y eurent une part et doivent être comptés parmi les conservateurs réguliers de la tradition Primordiale ». Il y a d'ailleurs dans la 'égende du Graal, une véritable transmission d'éléments traditionnels et initiatiques du Druidisme vers le Christianisme*, « cette transmission

ayant été opérée régulièrement, précise Guénon, et quelles qu'en aient été les modalités, ces éléments firent dès lors partie intégrante de l'ésotérisme* chrétien ».
À la mort du Christ le saint Graal fut transporté en Grande-Bretagne par Joseph d'Arimathie et Nicodème, et c'est à partir de ce moment que débute la célèbre épopée des

Chevaliers de la Table ronde. On sait que le Graal, finalement, a été enlevé au Ciel* ou, disent certains, transporté sous bonne garde dans le « Royaume du prêtre Jean », ce qui dans un sens comme dans l'autre signifie le retrait visible de la coupe du précieux sang, son passage vers l'intériorité. Ce passage vers l'invisibilité en raison des conditions particulières du monde moderne, indique que le Graal ne peut plus être vu comme auparavant, toujours présent pour ceux qui sont « qualifiés », il est inaccessible pour le plus grand nombre et son chemin doit donc être retrouvé en esprit et en Vérité*. (Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du

Saint Graal », ch. IV, « Le Saint Graal », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XII, « La Terre du

Soleil », ch. XX, « Seth », ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. XLIV « Lapsit exillis », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout ».)

Voir Chevalerie, Celtes, Coupe, Druides, Joseph, Gardien, OEil du Monde.

GRACE. Guénon prend exemple sur la transmission d'une « influence spirituelle* » ou de la communication avec les états supérieurs de l'être lors de l'initiation*, pour en montrer la différence avec ce qui est nommé « la réception de la Grâce » sur le strict plan religieux. La grâce qui peut relier l'être avec les états supérieurs, ne peut par contre le faire pénétrer totalement dans ses états. Pour appuyer sa démonstration, Guénon utilise un argument simple mais très éclairant. Si, dit-il, il est possible à quelqu'un de rentrer en rapport avec les anges « sans cesser pour cela d'être luimême enfermé dans sa condition d'individu humain, il n'en sera pas plus avancé au point de vue initiatique ». Et c'est bien là tout le problème pour Guénon, car il est essentiel, sur le plan initiatique, non pas de communiquer avec d'autres êtres qui sont dans un état angélique, mais d'atteindre et de réaliser soi-même un tel état supra-individuel, ce qui est on en conviendra très différent. Cela donne à Guénon l'occasion d'une précision : « Toute réalisation initiatique, écrit-il, est donc essentiellement et purement « intérieure », au contraire de cette « sortie de soi » qui constitue l'extase au sens propre et étymologique du mot ». De plus si la Grâce fait bien évidemment intervenir un élément véritablement nonhumain sur le plan de l'influence spirituelle*, cet élément est toujours une « descente » sur le strict plan

individuel. Il convient de ce fait, dans l'esprit de Guénon de toujours bien distinguer le point de vue initiatique du point de vue mystique*, afin de ne point se méprende sur les formes précises qui en spécifient les différences et en caractérisent les buts et objectifs.
(Aperçus sur l'initiation, ch. III
« Erreurs diverses concernant l'initiation

», ch. XXN, « La prière et l'incantation ».)

Voir Influence spirituelle.

GRAIN. Le Grair (dhâtu) est très souvent dans la tradition hindoue, l'image du Principe* divin résidant au centre de l'être. Si on le nomme Grain c'est qu'il neréside dans l'être qu'à l'état de potentialité, nous sommes donc ici ians la même et identique perspective que celle du germe*, de la semence, la plus petite de toutes les forme!, mais capable de devenir le plus grand support du manifesté. De nombreux textes sacrés de l'Inde cDmparent l'esprit divin (atmâ) avec un grain, et Guénon fait remarquer l'étrange ressemblance de c;s textes avec la parabole évangélique qui parle du « Royaume des Citux » identique à un Grain de sénevé (Mt, XIII, 31-32, Me, IV, 30-32, Le, XIII, 18-19). Ce rapprochement ertre la parabole évangélique et le; écrits hindous, concernant le gran perçu comme identique au « Royaime des Cieux »,

semble se confirmer de par les paroles du Christ* lui-même lorsqu'il dit : « Le Royaume de Dieu est en vous » (Regnum Dei intra vos est), (Le, XYlII, 21). Le Grain, selon Guénon, correspond donc « à la double gradation descendante et ascendante qui exprime l'idée de l'extrême petitesse et celle de l'extrême grandeur ». Enfin, rappelons que l'on parle de « Grains » au sujet des perles du rosaire, Grains du rosaire dont la somme est toujours un nombre symbolique précis.
(Symboles de la Science sacrée, ch. LXI, « La Chaîne des mondes », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé ».)

Voir Chapelet, Germe, Royaume.

GRAND ARCHITECTE. Guénon considère que Prajâpati*, c'est-àdire le Seigneur des êtres créés qui, de par le fait qu'il engendre tous les êtres et les choses, les considère comme sa propre progéniture, est également Vishwakarma soit le « Grand Architecte de l'Univers* ». On retiendra que Vishwakarma tout à la fois accomplit et est la victime du sacrifice* qu'il exécute, sacrifice rituel de nature cosmogonique où est manifestée l'oblation de Dieu, ce qui nous ramène, écrit Guénon, « au symbolisme maçonnique du grade de Maître » dans lequel l'initié est identifié à la victime avant de renaître. On pourra certainement voir en cela une correspondance non dénuée d'intérêt

entre, par l'intermédiaire du sacrifice de Prajâpati, Hiram et Osiris.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLVI, « Rassembler ce qui est épars ».)

Voir Absolu, Création, Dieu, Géométrie, Maçonnerie, Prajâpati.

GRANDE OURSE. La constellation

de la Grande Ourse est constituée de sept étoiles (sapta-riksha), et son symbolisme* polaire central est très nettement spécifié dans la phrase de l' Apocalypse : « Il avait dans sa main droite sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants et bien affilée; son visage était aussi brillant que le soleil » (Ap. I, 16). Les sept étoiles ou sapta-riksha sont d'ailleurs devenues avec le temps, et surtout à la faveur du rapprochement entre l'étoile* Arcturus qui se trouve dans la constellation du Bouvier et qui est apparue comme la « gardienne de l'Ourse », le septem triones, c'estàdire les « sept boeufs », ceci expliquant qu'on nomme à présent le Nord le septentrion.

La Tradition* rapporte que c'est par sept lumières que furent transmises dans notre cycle la Sagesse* des périodes précédentes, et Guénon fait justement remarquer la « persistance » des sept lumières dans les travaux maçonniques comme un témoignage de cette transmission originelle. La Grande Ourse est donc tout à la fois une indication de la

polarité manifestée dans le Ciel*, de l'Axe du Monde*, du Centre* et de son point* visible le plus haut dans la nuit*, ainsi que le signe du développement de la connaissance, du pouvoir et de la Sagesse, le lieu du séjour des sept Rishis. On notera, par ailleurs, que la constellation de la Grande Ourse était représentée auparavant par le sanglier*, ce qui est une évidente marque de substitution symbolique fort intéressante, puisque le sanglier incarne chez les Celtes* le pouvoir spirituel et l'ours* le pouvoir temporel. Cela est d'autant plus frappant que le nom que l'Inde donna à la Grande Ourse: Sapta-riksha, est la commune racine du nom que porte précisément l'ours* dans de nombreuses langues (arth : celtique, ark

tos : grec, ursus : latin).

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXIV, « Le Sanglier et l'Ourse », ch. XXVI, « Les armes symboliques ».)

Voir Cieux, Étoile, Jade, Ours, Sanglier, Swastika.

GRANDS MYSTÈRES.

Voir Mystère.

GRANDE PAIX.

Voir Shekinah, Vide.

GRANDE TRIADE.

Voir Ciel, Fils du Ciel et de la Terre, Homme, Terre.

GRIHASTA (sanskrit). L'un des

quatre âshramas ou « états » selon la tradition hindoue, états qui sont respectivement distingués en fonction de l'âge et la situation de l'individu

au cours de sa vie. Ainsi
Grihasta correspond à l'état de maître
de maison, qui fait suite à celui de
brahmachâri (état d'étudiant ou
d'élève auprès d'un maître ou
Guru*), puis est complété par ceux
de vanaprastha (l'anachorète qui
s'isole et se dégage des responsabilités
matérielles) et enfin de sannyâsi
ou renonçant qui abandonne totalement
le monde en vue de la

Délivrance*.

(L'Homme et son Devenir selon le
Vêdânta, ch. « Videha-Mukti et
Jivan-Mukti ».)

Voir Sannyâsi.

GUERRE. Si l'on peut dire, comme
le démontre très clairement René
Guénon, que la Guerre est la manifestation
d'un désordre, cela doit
s'entendre sous un certain point de
vue seulement car c'est un désordre
qui est de nature compensatoire et qui
participe donc à son niveau au rétablissement
de l'ordre* en tant que tel,
étant entendu que l'ordre n'est finalement
que la somme de tous les désordres
ou de tous les déséquilibres.
L'objectif de la Guerre devant être le
rétablissement de la Paix*, soit l'Unité*
et l'harmonie des contraires et de
la multiplicité, elle possède de ce fait
un caractère de légitimité tradition

nelle incontestable, c'est pourquoi, depuis l'Inde où dans les écrits les plus vénérables comme la Bhagavad-Gîtâ, comme en Occident* dans le cycle arthurien, elle est présentée comme un devoir sacré.
Elle exerce également une fonction de justice*, dans son sens extérieur et social, et particulièrement lorsqu'elle est dirigée contre ceux qui perturbent ou troublent gravement l'ordre de la collectivité et qui enfreignent les lois respectables qui régissent le destin des communautés humaines. Ce n'est toutefois, dans ce que nous venons d'aborder précédemment, que de la « petite Guerre sainte » (El-jihâdulaçghar) qu'il s'agit puisque un domaine autrement supérieur concerne la « grande Guerre sainte » (El

jihâdul-akbar), et s'applique à la lutte, celle-ci toute intérieure, à laquelle doit se livrer celui qui désire opérer la grande transformation de son être afin d'être rendu digne des promesses de Dieu*. C'est dans la lutte « contre les ennemis qu'il porte en lui-même, c'est-à-dire de tous les éléments qui, en lui, sont contraires à l'ordre et à l'unité », que doit s'engager l'homme spirituel. C'est d'ailleurs la parole même du Prophète qui nous l'enseigne par ces mots : « Nous sommes revenus de la petite guerre sainte à la grande guerre sainte » (rajanâ min el-jihâdil-açghar ilâ el jihâdil-akbar). D'ailleurs la lutte décrite dans l'épopée indienne mettant en scène le dieu Krishna* et le

M'1

roi Arjuna, n'est qu'une sorte de représentation du « Soi* » et du « moi* », dans laquelle, écrit René Guénon, « Atmâ* inconditionné et jîvâtmâ, sont montés sur un même char, qui est le « véhicule » de l'être

envisagé dans son état de manifestation ». Cette lutte intérieure a pour fonction* de réaliser « l'unicité de l'Existence* » (Wahadatul-wujûd), de manière à ce que celle-ci s'étende à tous les modes et tous les degrés de

la Manifestation* universelle.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. VIII,

« La guerre et la paix ». Symboles de

la Science sacrée, ch. XXVII, « Say

ful-Islam ».)

Voir Justice, Ordre, Paix.

GUNAS (sanskrit). Les Gunas sont les trois qualités constitutives de Prakriti* qui, « une dans son « indistinction », contient en elle-même, écrit René Guénon, une triplicité qui en s'actualisant sous l'influence ordonnatrice de Purusha* donne naissance à ses multiples déterminations ». On distingue donc comme les trois Gunas :
sattwa, la conformité à l'essence pure de l'Être* qui caractérise les êtres spirituels ;
rajas, l'impulsion expansive que l'on trouve chez les êtres d'action et d'entreprise;
tamas, l'obscurité que l'on assimile à l'ignorance* et qui domine chez les

êtres sous la tyranie des passions.

(L'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti
».)

Voir Prakriti, Purusha.

GURU (sanskrit). Terme spécifiant le caractère du Pandita* (c'est-à-dire celui qui possède la Connaissance*), et qui de par sa capacité à transmettre son savoir ou plus exactement de le révéler chez ceux qui se placent sous son contrôle, signifie « Maître spirituel », soit l'équivalent dans l'Islam* du Sheik ou murabbulmuridin.
(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Videha-Mukti et Jivan-Mukti ».)

Voir Connaissance, Doctrine, Enseignement, Initiation, Islam.

H

HACHE. Arme de Parashu-Râma*, la hache en tant qu'elle incarne la puissance et la foudre est, du point de vue symbolique, identique au marteau du dieu nordique Thor ou au vajra* tibétain. C'est une arme qui, dans le cas de la double hache, de par son aspect à double tranchant, comme l'épée* également, se présente comme une représentation de l'Axe du Monde*, du pouvoir et de la force, de la stabilité et de la verticalité, et même de façon ultime du Pôle*. René Guénon constate par ailleurs, que la figure de la « pierre cubique à pointe* » est très souvent dans les anciens documents, surmontée d'une Hache qui apparaît comme « posée en équilibre sur le sommet même de la pyramide* ». Si cette figure singulière a toujours été un objet d'interrogation, et en particulier pour les chercheurs maçonniques, Guénon pense que la Hache semble ici jouer un rôle de représentation de la lettre hébraïque qoph (en arabe qâf*). Or, le sens de cette lettre est précisément celui de la « force » ou de la « puissance » (qowah en arabe). Puissance qu'il faut entendre non seulement du point de vue temporel, mais aussi et surtout spirituel. À ce Propos, de par la situation de la

Hache placée au sommet de la pyramide, « sommet qui est souvent considéré comme représentant celui d'une hiérarchie spirituelle ou initiatique », on est en droit de penser qu'il s'agit de la plus haute puissance spirituelle active dans le monde, c'est-àdire de ce que toutes les traditions nomment le « Pôle » ou l'Axe universel.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XV, « Un hiéroglyphe du Pôle », ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. XXVI, « Les armes symboliques ».)

Voir Pyramide, Qâf, Vajra.

HAMSA (sanskrit). Nom du cygne symbolique qui est le véhicule de Brahmâ*, mais qui est aussi celui qui couve le Brahmânda*, c'est-à-dire « l'Oeuf du Monde* » que l'on dit être contenu dans les Eaux primordiales*. Guénon précise que Hamsa est l'équivalent du « souffle » (spiritus), soit le sens initial du Ruahh hébraïque. Le Ruahh Elohim* du texte biblique de la Genèse est donc exactement assimilable à Hamsa. Ceci donne l'occasion à René Guénon d'affirmer « qu'en ce qui concerne l'ordre du développement des éléments sensibles, on observe

une parfaite concordance entre la Bible et le Vêda* ».
(L'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications individuelles ».)

Voir Eaux, Ruah Elohim.

HAOMA (Iranien). Équivalent mazdéen du Soma* védique, et qui surgit, d'après la tradition des « Fidèles d'Amour* », de la « fontaine de jouvence » (fons juventutis) dont les eaux* sont en réalité celles du breuvage d'éternité. Ce breuvage ou Haoma, est en rapport étroit avec le Graal*, puisque celui-ci est considéré comme contenant le sang du Christ* qui, en réalité, est également un breuvage d'immortalité.
Selon la tradition des Perses, on distinguait originellement deux sortes de Haoma, l'un blanc qui était uniquement recueilli sur la « montagne sacrée » (Alborj), et l'autre jaune qui fut utilisé pour remplacer le premier au moment où les Iraniens quittèrent leur habitat primitif. Guénon voit dans ces deux Haoma, une sorte de symbolisation des « deux phases successives de l'obscurcissement spirituel qui se produit graduellement à travers les différents âges du cycle humain » .

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu ». Le Roi du Monde, ch. V, « Le symbolisme du Graal », ch. VI, « Melki-Tsedeq ».)

Voir Graal, Soma, Vin.

HAQIQAH (arabe). La Haquîqah est l'équivalent ésotérique et métaphysique de la shariyah*, c'est-àdire, dans l'Islam*, la loi sociale et exotérique. Seyidi Mohyiddin ibn Arabi, explique que la Haqîqah est

vis-à-vis de la shariyah, comme le noyau (el-lobb) par rapport à l'écorce, c'est-à-dire la Vérité* essentielle uniquement « réservée à ceux qui savent la découvrir sous les apparences et l'atteindre à travers les formes extérieures qui la recouvrent la protégeant et la dissimulant tout à la fois ». La Haqîqah est donc liée au Centre*, à ce que la tradition extrême-orientale nomme « l'Invariable milieu* », c'est la voie étroite, la voie du petit nombre vers laquelle sont entraînés ceux qui acceptent de quitter la circonférence* pour entrer dans le secret du Centre. Ce passage s'effectue d'ailleurs par l'entremise de la tarîqah*, qui est le rayon conduisant vers le Point* unique, celui qui donne accès à la « simplicité de l'état primordial ».

Il faut donc percer l'enveloppe, déchirer le voile pour atteindre et voir le Principe*, pour pénétrer dans le domaine de la Haqîqah, le domaine le plus intérieur, là où règne le Grand Silence, le domaine de la Grande Paix*, celui qui est invisible pour ceux qui n'ont pas les yeux de l'âme. Rappelons toutefois, comme le fait justement remarquer René Guénon,

que si le Centre est bien le point le plus intérieur, « dès qu'on y est parvenu, il ne peut plus être question d'extérieur ni d'intérieur, toute distinction contingente disparaissant alors en se résolvant dans l'unité principielle ». De la même manière d'ailleurs, si Allah est nommé le « Premier », il est aussi le « Dernier » (El-awwal wa El-Akher), comme il est également « l'Extérieur et l'Intérieur » (El-Zâher wa El-Bâten), car rien n'est en dehors de Lui, il est Lui le Seul et l'Unique, la Vérité totale et Absolue.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; L'influence de la Volonté du Ciel ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme, ch. II, « l'écorce et le noyau ».)

Voir Exotérisme, Sahariyah, Taçawwuf, Tarîqah, Vérité.

HÂRDA-VIDYÂ (sanskrit). Nom d'un mode particulier de méditation qui est parfois utilisé par le Yogi*, afin de parvenir ou, mieux encore, de hâter son accès à la Délivrance*. Ces modes méditatifs spécifiques font l'objet de descriptions détaillées et précises dans le Chhândogya Upanishad.

Cependant il convient de toujours maintenir présent à l'esprit que ces moyens, aussi puissants soient-ils, ne sont en rien essentiels car, écrit Guénon, « l'homme peut acquérir la

vraie Connaissance* Divine, même sans observer les rites prescrits ». D'ailleurs poursuit-il, de nombreux exemples des Vêda* nous montrent des personnes ayant obtenu la Connaissance Divine sans s'être soumis à des rites complexes. Seule l'attention constante et « perpétuellement concentrée

et fixée sur le Suprême Brahma*, constitue la seule préparation réellement indispensable ».

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXII, « La Délivrance finale ».)

Voir Délivrance.

HARMONIE. Par delà l'impression générale de confusion et d'incohérence qui semble se dégager du monde manifesté, l'ensemble des choses, malgré leur extrême faiblesse ontologique ou leur important niveau de contingence, participent néanmoins aux principes universels et, de ce fait, « s'enchaînent et se correspondent pour concourir à l'Harmonie universelle et totale, car l'Harmonie, écrit Guénon, n'est rien d'autre que le reflet de l'unité principielle dans la multiplicité du monde manifesté ».
Ceci s'explique par l'effet d'une loi* fondamentale exprimée en ces termes par Guénon : « Tout ce qui est, sous quelque mode que ce soit, participe nécessairement des principes universels, et rien n'est que par participation à ces principes, qui sont les essences éternelles et immuables

contenues dans la permanente actualité
de l'Intellect divin* .»

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel,
ch. I, autorité et hiérarchie ».)

Voir Contingence, Équilibre, Nécessité,
Ordre, Participation.

HASARD. Le Hasard, disait René
Guénon, est le nom que les ignorants
donnent aux causes supérieures, qui
sont dans les mains de la Divine
Providence*. « Si l'on prétendait,
écrivait-il, que quelque chose arrive
par Hasard, en voulant dire qu'il n'y
a pas de cause, ce serait là une supposition
contradictoire en ellemême.
» Le Hasard n'existe pas,
l'illusion qui en provoque la croyance
chez les hommes, est due à la
confusion et l'enchevêtrement des
circonstances multiples qui obscurcissent
leurs regards.
(La crise du monde moderne, ch. VI,
« Le chaos social ».)

Voir Providence.

HÉBREU. L'Hébreu représente une
forme archétypale de langue sacrée,
comme le sanskrit, et ceci dans la
mesure où il servit à l'expression précise
d'une tradition régulière. Selon
Dante, la langue utilisée par les premiers
hommes, c'est-à-dire créée
directement par Dieu, continua d'être
pratiquée jusqu'à l'édification de la
tour de Babel, ensuite les « fils
d'Heber » (les Hébreux) conservèrent

uniquement la mémoire de ce langage*.
Mais, s'interroge justement
Guénon, « ces « fils d'Héber » ne
sont-ils pas tous ceux qui ont gardé la
Tradition* bien plutôt qu'un peuple
déterminé? Le nom « d'Israël »
poursuit-il à propos de cette question,
« n'a-t-il pas été souvent employé
aussi pour désigner l'ensemble des

initiés, quelle que soit leur origine ethnique, et ceux-ci, qui en fait forment réellement le « peuple élu », ne possèdent-ils pas la langue universelle qui leur permet à tous de se comprendre entre eux, c'est-à-dire la connaissance de la tradition unique qui est cachée sous toutes les formes particulières? ». À ce propos, la langue originelle ou adamique étant, rappelons-le, pour l'Islam*, la loghah sûryâniyah, ce que l'on peut traduire par « langue syriaque », sachant que sous le nom de « Syrie* » se cache non pas le pays désigné actuellement comme tel, mais le nom sanskrit du

Soleil (Sûryâ) et donc par conséquent « la langue de l'illumination solaire ».

Quoi qu'il en soit, pour Guénon, l'Hébreu biblique est pour le monde occidental la seule langue sacrée dont il dispose, et ceci de par « la filiation directe qui existe entre les traditions judaïque et chrétienne et de l'incorporation des Écritures hébraïques aux Livres sacrés du Christianisme* ». Si le Christianisme ne possède pas de langue sacrée proprement dite, mais n'a pour son usage que des langues

M

liturgiques (grec et latin), c'est que la
langue dans laquelle fut formulée les
Écritures lui est étrangère, à ce point
tel qu'il ne se sert pour son usage y
compris rituel, et même dans le cas
de textes originels directement écrits
en hébreu, que de leur traduction
grecque ou latine.
Signalons enfin que l'Hébreu, comme
toutes les écritures sacrées, offre
la possibilité d'un approfondissement
ésotérique qui pour cette langue a
pour nom la Kabbale* ou « science
des lettres » associant valeur numérique
et sens mystérieux de chaque lettre,
et qui est de la plus haute importance
sur le plan initiatique et spirituel.

(Aperçus sur l'ésotérisme chrétien,

ch. I, « À propos des langues sacrées
», ch. VI, « Nouveaux aperçus
sur le langage secret de Dante ».
Symboles de la Science sacrée, ch.
VI, « La Science des lettres », ch.
VII, « La Langue des Oiseaux », ch.
LXII, « Les racines des plantes ».)

Voir Kabbale, Langage.

HENOCH. Le prophète Hénoch,
bien connu par l'intermédiaire du
livre biblique de la Genèse, fut comme
Élie*, enlevé au Ciel*, sans subir
la mort corporelle (ce qui explique
leur rôle de témoins au chapitre XI de
l'Apocalypse de Jean). Fils de Yéred,
soit de la septième génération après
Adam, Hénoch, affirme la Tradition*,
était dans l'intimité de la Con

naissance* de Dieu*, initié au plus
profond savoir.
Identifié à Hermès*, ou au Thoth
égyptien, Hénoch est en réalité la
source première de la tradition sacerdotale
de ces deux traditions et de
leurs connaissances respectives. On

dit en effet qu'Hénoch écrivit de nombreux livres qui furent, nous dit Guénon, « les prototypes des livres sacrés des Égyptiens, et les livres hermétiques plus récents n'en représentent en quelque sorte qu'une « réadaptation », de même aussi que les divers livres d'Hénoch, qui sont parvenus sous ce nom jusqu'à nous ». Si le dépôt de la science, rapporte la tradition, a été mis en sécurité dans les pyramides*, on parle également de deux colonnes* élevées soit par Hénoch, soit par Seth*, sur lesquelles aurait été gravé l'essentiel du savoir. « La connexion particulière qui est

établie ainsi entre Seth et Hénoch est encore très remarquable, écrit René Guénon, d'autant plus que l'un et l'autre sont aussi mis en rapport, d'autre part, avec certaines traditions concernant un retour au Paradis terrestre*, c'est-à-dire à « l'état primordial* », et par suite avec un symbolisme* « polaire » (...) ». D'ailleurs, selon saint Augustin et divers Pères de l'Église, le déluge n'a pu atteindre le Paradis terrestre, car celui-ci est l'habitation d'Hénoch ainsi que la « Terre des Saints », puisque lors de son enlèvement (Genèse, V, 24), la Tradition nous explique qu'Hénoch

fut transporté au Paradis terrestre, la « Terre des Saints » ou « Terre des Vivants ».

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Hermès », « Le tombeau d'Hermès ». Le Roi du Monde, ch. V, « Le symbolisme du Graal ».)

Voir Élie, Hermès, Pyramide, Seth.

HÉRALDIQUE. La science du blason, ou Héraldique, a joué un rôle fondamental en Occident* et en Orient*, et en particulier dans la conservation du dépôt initiatique symbolique. Si l'origine de l'histoire des emblèmes et signes utilisés dans l'héraldique remonte aux temps les plus anciens, la compréhension et l'utilisation des symboles fut un art qui fit l'objet d'une étude très rigoureuse et précise au moyen âge*, art qui répondait vraisemblablement à une pratique de la transmission du sens et du savoir touchant à de nombreuses connaissances dont en premier lieu l'hermétisme*.

L'art Héraldique est d'ailleurs pratiquement incompréhensible sans une connaissance du symbolisme* hermétique, et Guénon affirme, dans une étude portant sur l'ouvrage de J-H. Probst-Biraben ayant pour titre

« L'ésotérisme héraldique et les symboles », que des symboles ésotériques ont été introduits dans les écus par les nobles eux-mêmes, « de par le fait qu'entre les clercs et artisans qui

travaillaient à la composition des armoiries, et les nobles, des relations d'ordre initiatique dont on retrouve des indices surtout dans le domaine de l'hermétisme », se sont nouées de manière très profonde.
(Symboles de la Science sacrée, ch. L, « Les symboles de l'analogie ».

Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, « Comptes-rendus d'articles et de revues », 1947,

p. 147.)
Voir Chevalerie, Hermétisme.

HEREDOM. Démontrant le peu de fondement des interprétations courantes de ce mot qui soit imaginent sa dérivation de heirdom (héritage), soit font venir Heredom du grec hieros domos (demeure sacrée), ou encore l'identifient à une montagne d'Ecosse, René Guénon souligne qu'il est bien plus probable que Heredom vienne de Harodim, nom d'un grade de la Maçonnerie* opérative. Ce grade, comme celui de Menatzchim, inconnus des fondateurs de la Maçonnerie spéculative, étaient donnés à ceux qui exerçaient les fonctions de surintendant des travaux.
Nom d'un haut grade, Heredom, fut plus tard appliqué au grade de Rose-Croix de la Maçonnerie spéculative.

(Études sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Hère-j dom ».) !

Voir Maçonnerie. j

HERMÈS. Le messager des dieux et leur interprète (herméneutès), d'après l'ancienne mythologie grecque, Hermès représente non seulement la Sagesse* et le savoir, mais aussi l'intermédiaire entre les mondes célestes et terrestres. Son principal attribut, le caducée*, est un signe certain, pour René Guénon de son rapport à « l'alchimie humaine » et de son rôle dans la progression ou les possibilités de l'état subtil. Les Grecs considéraient qu' Hermès était l'équivalent du dieu égyptien Thoth, ce qui indique une sorte de continuité doctrinale de la tradition sacerdotale de

l'antique Egypte au sein de la mythologie grecque.
« Dans la tradition islamique, note par ailleurs Guénon, Seyidna Idris est identifié à la fois à Hermès et à Hénoch*; cette double assimilation semble indiquer une continuité de tradition qui remonterait au-delà du sacerdoce égyptien », ce dernier ayant très certainement été l'héritier de la tradition « hénochienne » relative à une période fort lointaine.
Par delà cet aspect, remarquons que la planète Mercure, la planète d'Hermès, est en Inde nommée Budha qui signifie proprement « Sagesse », même si ce Budha ne doit pas être identifié avec le Buddha Shâkyamuni.
Il est intéressant de voir que la mère du Buddha historique s'appelle Mâyâ-Devî, et que la mère du dieu Hermès ou de Mercure a pour nom Maïa. (À titre de curiosité, indique

Guénon, le mois de mai tire son nom de Maïa, mère d'Hermès, qui dans le Christianisme* est devenu le mois de Marie.)
D'autre part loin d'être ignoré par la tradition islamique, Hermès qui est appelé El-muthalleth bil-hikam, soit « Triple par la sagesse » (triplicité du Trismegistos grec), se décline en une

triple forme: Hermès El-Harâmesh
(Hermès des Hermès, l'Hermès
antédiluvien); puis deux Hermès
postdiluviens: El-Balbelî (Hermès
Babylonien) et El-Miçrî (Hermès
Égyptien).

(Formes traditionnelles et Cycles
cosmiques, « Hermès », « Le tombeau
d'Hermès ». Aperçus sur l'initiation,
ch. XLI, « Quelques considérations
sur l'hermétisme ».)

Voir Hénoch, Hermétisme, Mâyâ, Sagesse.

HERMÉTISME. Appartenant au
domaine de « l'initiation* royale »,
l'Hermétisme qui est issu de la tradition
égyptienne, s'est transmis sous
une forme hellénisée au moyen âge*,
tant dans le monde chrétien que
musulman, et d'ailleurs, précise
Guénon, au monde chrétien surtout
par l'intermédiaire du monde musulman.
Le nom même d'alchimie n'est
à ce titre que la transposition d'e/kimyâ
qui a pour origine Kêmi (Terre
noire), soit le nom même donné
depuis toujours à l'ancienne Egypte.
Référence directe au dieu Hermès*,

c'est-à-dire à l'équivalent grec du dieu égyptien Thoth, la doctrine* de l'Hermétisme semble à ce titre être porteuse d'une incontestable dimension de souveraineté, ce qui explique son appellation « d'Art royal ». Son rattachement au Principe*, semble, originellement du moins, en faire une initiation complète, puisque comme nous le savons une initiation authentique doit comporter, outre son pouvoir temporel, un rattachement au Principe supérieur.

Toutefois, Guénon juge que l'Hermétisme ne constitue plus actuellement un ensemble traditionnel complet, de par l'absence en son sein d'une Connaissance* véritablement sacerdotale et métaphysique*. Porteur d'éléments cosmologiques, soit un aspect secondaire et contingent relatif au monde intermédiaire, domaine de la manifestation subtile où, comme l'écrit Guénon, « se situent les prolongements extra-corporels de l'individualité humaine, ou les possibilités mêmes dont le développement concerne proprement les « petits mystères », l'Hermétisme est devenu l'objet de recherches limitées. Néanmoins partie intégrante de l'ésotérisme* chrétien et islamique, ce fragment de la tradition égyptienne a servi de véhicule à une foule d'enseignements, dont certains d'un ordre très élevé. Cependant, Guénon suppose que l'Hermétisme a pu servir de support en un temps à la révolte des Kshatriyas* contre les Brahmanes*,

ceci du fait des prédispositions naturelies de cette science qui peuvent « aisément, pour peu qu'il se présente des circonstances favorables », se développer en soutien à la déviation représentée par la révolte de la seconde caste. La technique de « l'Art royal* », appropriée d'une manière

très étroite à la nature des Kshatriyas de par son caractère « métallurgique* », recèle cependant une dimension intérieure, qui est même la seule et véritable « alchimie » digne de ce nom. Totalement étrangère à toute chimie vulgaire, cette authentique pratique spirituelle permet de comprendre, par la mise en oeuvre de la correspondance analogique des contraires, les lois les plus profondes de l'univers, en creusant toujours plus profond sa propre intériorité.
Puisque « l'homme est le symbole de l'Existence* universelle », s'il parvient à pénétrer jusqu'au Centre* de son propre être, dit René Guénon, il atteint par là même la connais

sance* totale. Cette connaissance lui faisant voir « toutes choses dans la suprême unité du Principe même, en lequel est contenue « éminemment »

toute réalité ».

(Aperçus sur l'initiation, ch. XLI. « Quelques considérations sur l'hermétisme ».)

Voir Art Royal, Métallurgie, Mystère.

HESPERIDES (grec). C'est en s'interrogeant sur l'éventuelle possibilité

d'une révolte au sein du cycle*,
révolte dont le berceau aurait bien pu
être l'Atlantide, ou du moins les héritiers
de sa tradition, que Guénon
remarque un curieux rapprochement
envisageable entre les pommes d'or
présentes dans la légende d'Atalante,
et ces identiques fruits* dans le jardin
des Hespérides, c'est-à-dire les
« filles de l'Occident * », qui sont
également, comme nous l'apprend la
tradition, les filles d'Atlas comme
l'étaient les Pléiades.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXIV, « Le Sanglier et l'Ours ».)

Voir Fruit.

HÉTÉRODOXIE.

Voir Orthodoxie.

HEXAGRAMME.

Voir Sceau de Salomon.

HIÉRARCHIE. René Guénon constate
que « toute idée de Hiérarchie,
même en dehors du domaine initiatique,
est particulièrement obscurcie
à notre époque », et que cette idée est
« l'une de celles contre lesquelles
s'acharnent plus spécialement les
négations de l'esprit moderne, ce qui,
à vrai dire, est parfaitement conforme
au caractère essentiellement antitraditionnel
de celui-ci, caractère dont
au fond, « l'égalitarisme* » sous
toutes ses formes représente simplement
un des aspects ». Ceci n'a peutêtre
rien de surprenant à une époque

où le déchaînement des passions,
passions mises en oeuvre par l'esprit
de l'antitradition*, n'a de cesse
d'abattre les uns après les autres, tous
les vestiges vénérables de l'ordre*
ancestral, et surtout toutes les structures
sur lesquelles se fondait l'organisation

hiérarchique des sociétés
originelles. Cette négation dévastatrice,
non contente de répandre ses
méfaits dans le monde profane, a
également contaminé le domaine initiatique,
et il n'est pas rare de voir des
tenants du rejet des formes hiérarchiques
s'exprimer au nom même des
organisations qui auraient normalement
pour devoir de maintenir, le
plus rigoureuement possible, la cohérence
doctrinale par dessus l'aveuglement
du siècle.

Comme le rappelle Guénon, « toute
organisation initiatique, en elle-même,
est essentiellement hiérarchique,
si bien qu'on pourrait voir là un de
ses caractères fondamentaux, quoique,
bien entendu, rajoute-t-il, ce caractère
ne lui soit pas exclusivement
propre, car il existe aussi dans les
organisations traditionnelles « extérieures
», c'est-à-dire de caractère
exotérique*.

Cependant, la nature de la Hiérarchie
initiatique possède une qualification
particulière qui lui confère une particularité
originale: « C'est qu'elle
est formée essentiellement par des
degrés de « connaissance. » C'est
d'ailleurs, dit Guénon, « en cela que
consistent proprement les degrés

mêmes de l'initiation*, et aucune considération autre que celle-là ne saurait y intervenir ». À ce titre les Hiérarchies initiatiques utilisent souvent le symbole de la pyramide* afin d'illustrer et de rendre sensible la structure de leur forme organisationnelle propre.
On prendra soin toutefois de distinguer la Hiérarchie dite des « degrés », qui relève uniquement du niveau spirituel ou de connaissance des adeptes, de la Hiérarchie de « fonction », qui elle répond simplement à une répartition des charges afférentes

au bon déroulement des travaux de toute société organisée. La confusion de l'une et de l'autre peut se révéler redoutablement lourde de conséquences négatives, dont l'histoire nous donne, hélas, très fréquemment le triste spectacle.

La seule et véritable Hiérarchie est donc la Hiérarchie des « degrés », celle qui est authentiquement essentielle, et qui est en fait, « la marque particulière de la constitution des organisations initiatiques », nous rajouterions volontiers, dignes de ce nom de la sorte lorsqu'il est fait référence à la notion de Hiérarchie sur le plan traditionnel, on saura qu'il s'agit toujours de la hiérarchie des « degrés », « car c'est celle-là seule qui définit les « élections » successives allant graduellement du simple rattachement initiatique jusqu'à l'identification avec le « Centre* ». Ce « centre » n'étant pas, précisons

le, seulement celui qui au terme des « Petits mystères » relie avec le centre de l'individualité, mais bien plus encore, le « Centre de l'être total » relatif aux « Grands mystères », celui qui conduit jusqu'à la réalisation de

« l'Identité Suprême* ».

(Aperçus sur l'initiation, en. XLIV, « De la hiérarchie initiatique ». La crise du monde moderne, ch. VI, « Le chaos social ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. I « Autorité et hiérarchie », ch. V « Dépendance de la royauté à l'égard du sacerdoce », ch. VI, « La révolte des Ksha

triyas ».)

Voir Castes, Égalitarisme, Élite, Initiation, Mystère, Valeur.

HIKAL (hébreu). Le Hikal, dans le Temple de Salomon*, correspondait au « Saint », et le Débir* lui, était le « Saint des Saints » proprement dit. On retiendra que la Loge* maçonnique, de par sa forme particulière, reproduit ce schéma d'organisation architecturale. Étant constituée d'un « carré long* », soit un double carré dont la longueur va de l'Orient* à l'Occident* et la largeur du Nord* au Midi*, la Loge est une image reproduite du Temple. À ce double carré qui correspond au Hikal, vient s'ajouter l'Orient ou le Débir*, qui est le plus souvent bâti en forme d'hémicycle, plan qui est d'ailleurs, souligne Guénon, tout à fait semblable à celui de la « basilique » romaine.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme ».)

Voir Débir, Temple de Salomon.

HIRAM. Cette figure marquante de la Maçonnerie* spéculative, est riche d'une longue histoire dont les origines se conjuguent avec l'édification du Temple de Salomon*. La légende biblique rapporte le meurtre de l'architecte du Temple par des ouvriers désireux de lui dérober son savoir et sa Connaissance*. Ce meurtre sera perçu par la Maçonnerie* comme le symbole même de la quête spirituelle, du cherchant, persévérant et souffrant, ayant à coeur de retrouver les principes lois et sources de la Vérité* essentielle. Si le grade de maître va être durablement marqué par la personne d'Hiram, c'est qu'en réalité la science d'Hiram est une science du « Nom* », il possède la Parole sacrée, le Trésor de l'authentique travail opératif, la clé de toutes les connaissances, celle qui en explique l'origine* et la fin. Cette connaissance est celle de la véritable et authentique architecture: l'architecture du Temple intérieur, l'architecture de la Sainte Arche*.
Dans le grade de maître, précise Guénon, « l'initié va s'identifier à la victime et il y a dans cette identification un rapport étroit entre la légende d'Hiram et le mythe d'Osiris de sorte que, quand il est question de « rassembler ce qui est épars », on peut penser aussitôt à Isis rassemblant les membres dispersés d'Osiris (...) ».
Les membres d'Osiris étant, selon toute vraisemblance, identiques aux membres de Purusha* ou de Prajâpati*.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLVI, « Rassembler ce qui est

épars ».)

Voir Maçonnerie, Parole Perdue,
Sacrifice, Temple de Salomon.

HIRANYAGARBHA (sanskrit).
.Littéralement « l'Embryon d'or », le
monde idéal au sens de « l'idée »
pure, domaine de la Manifestation
subtile* « qui est Brahmâ* s'enveloppant
dans « l'Oeuf du Monde*
» (Brahmânda*), à partir duquel
se développera, suivant son mode de
réalisation, toute la manifestation
formelle qui y est virtuellement contenue
comme conception de ce
Hiranyagarbha, germe primodial de
la Lumière* cosmique ». Également
« ensemble synthétique de vie »
(jîva-ghana), Hiranyagarbha est la
Vie universelle, l'état d'illumination
présent dès l'origine* de la Manifestation
cyclique.

Si Brahmâ* est identique à Hiranyagarbha,
principe et source de toute la
manifestation subtile, l'être qui obtient
« l'immortalité virtuelle » est,
d'une certaine manière écrit Guénon
« incorporé par assimilation » à ce
que nous nommons Hiranyagarbha,

incorporation qui peut le situer dans un état capable de perdurer jusqu'à l'achèvement du cycle au sein duquel seul Brahmâ existe en tant qu'Hiranyagarbha, soit ce que l'on considère comme le Brahma-loka*. (L'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa », ch. XIX, « Différence des conditions posthumes suivant les degrés de la connaissance », ch. XXI, « Le voyage divin de l'être en voie de libération », ch. XXII, « La Délivrance finale ».)

Voir Brahmâ, Brahma-Loka, Viraj.

HOMME UNIVERSEL (OU PRIMORDIAL). L'ésotérisme* islamique nomme « l'Homme Universel » (El-Insânul-kâmil) ce que l'on considère comme étant l'image analogique de « la Manifestation* universelle et de sa modalité individuelle humaine », ceci signifiant concrètement la correspondance étroite, qu'il est possible d'établir, entre le « macrocosme* », et le « microcosme* ». De nombreux traités ont été écrits, au cours des siècles, sur ce sujet par des auteurs aussi prestigieux que Mohyiddin ibn Arabi et Abdul-Karîm El-Jîli, mais le plus important à propos de cette notion réside dans l'application qu'il peut en être fait dans la compréhension effective, comme le dit René Guénon, des « états multiples de l'être* ». Applicable à l'ensemble des états de

la Manifestation, ce qui semble être à première vue une évidence, la doctrine* de l'Homme Universel est également en mesure de s'étendre aux états de non-manifestation, c'est-àdire « à la réalisation complète et parfaite de l'être total», c'est d'ailleurs pourquoi le signe de la Croix*, le plus répandu de tous les symboles

tant par l'indication de l'ampleur et de l'exaltation qu'il rend visible, de par son rattachement à la Tradition primordiale*, représente la réalisation de l'Homme Universel. En effet, la notion d'Homme Universel dans son double épanouissement, qui embrasse aussi bien, dans le cadre de la mise en oeuvre de ses lois, d'une part l'humanité perçue dans sa nature propre soit, d'autre part, sous l'angle de son organisation sociale, les formes précises de l'institution des castes*, couvre donc bien la totalité du manifesté. Mais en vertu du large champ ouvert par les principes de l'analogie, les modes particuliers de l'organisation du monde manifesté peuvent être transposés sans trop de difficultés dans le domaine du nonmanifesté.

Toutefois, précise Guénon, l'analogie n'implique absolument pas la similitude. Il existe donc une différence entre l'homme individuel, « être relatif et incomplet », et l'être total, « inconditionné et transcendant ». L'Homme Universel qui est en quelque sorte le principe de l'ensemble du manifesté (Adam-Eve,

Purusha*-Prakriti*) se distingue de
façon importante de l'homme individuel,
car ce dernier n'est que la
résultante, le produit pourrions-nous
dire de ce principe premier qui lui est
supérieur. L'être humain, sur le strict
plan de l'existence, possède donc une
place centrale de par son lien au Principe*,
« ce rôle faisant de l'homme
l'expression la plus complète de
l'état individuel considéré ». Enfin, il
importe de bien voir que l'Homme
Universel, n'a de réalité que virtuelle,
« ou négativement écrit Guénon, à la
façon d'un archétype idéal, tant que
la réalisation effective de l'être total
ne lui a pas donné l'existence actuelle
et positive ; et cela est vrai pour tout
être, quel qu'il soit, considéré comme
effectuant ou devant effectuer une
telle réalisation * ». Tout ceci devant
bien entendu être envisagé d'un point
vue particulier présentant successivement
ce qui est toujours simultané en
soi, n'oubliant jamais que l'expression
est inévitablement dépendante
des conditions inhérentes à l'état
humain et, que la totalisation effective
de l'être ne pouvant se situer
qu'au-delà de toute condition, est
donc identique à la Délivrance*
(Moksha) ou « Identité Suprême* ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. II,
« L'homme Universel », ch. III, « Le
symbolisme métaphysique de la
croix », ch. VI, « L'union des complémentaires
», ch. XVI, « Rapport
du point et de l'étendue », ch. XXIII,
« Signification de l'axe vertical;

L'influence de la volonté du Ciel »,
ch. XXIV, « Le rayon céleste et son
plan de réflexion », ch. XXVII,
« Place de l'état humain dans
l'ensemble de l'être ».)

Voir Croix, Identité Suprême, Rûh
mohammadiyah, Universel, Vaishwânara,
Verbe, Wang.

HRIDAYA (sanskrit).
Voir Coeur.

HUIT. René Guénon fut toujours très attentif à la signification symbolique des nombres, et en particulier les liens très étroits qui pouvaient les lier et les unir dans la chaîne du développement de l'unité à la dizaine. Au sein de ce développement le Huit apparaît non seulement comme un nombre* intermédiaire, mais également comme un nombre du passage de l'accomplissement. À ce titre, les formes qui sont basées sur le Huit, comme l'octogone* ou la roue*, jouent un rôle très marquant dans la mise en oeuvre des capacités et possibilités. L'octogone* qui permet la transition entre le Ciel* et la Terre*, est une bonne illustration de cette loi du nombre Huit, mais il en va de même des « huit portes et des huit vents » en Chine, représentant les Huit directions de l'espace*, comme également de cette curieuse similitude entre le Scivias (le trône divin) de sainte Hildegarde, et le El-Arsh El-Muhît de la tradition islamique,

représentés identiquement avec Huit anges les soutenant.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLII, « L'Octogone ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIV, « Le rayon céleste et son plan de réflexion ». La Grande Triade, ch. XXIII, « La roue cosmique ».)

Voir Espace, Nombre, Octogone.

HUMANISME. L'humanisme a pour particularité de réduire l'individu à un seul niveau, celui de son existence* personnelle, niant ainsi toute sa dimension transcendante. Héritier en cela du rationalisme, l'Humanisme, depuis la Renaissance*, n'eut de cesse de ramener l'ensemble du manifesté à des considérations purement humaine, écartant ainsi tout ce qui pourrait, de près ou de loin, dépasser le domaine de l'humain et tout spécialement les facultés d'ordre supra-individuel. L'enfermement, le cloisonnement contemporain de l'individu dans la sphère limitée et étroitement individuelle, n'est que la résultante d'une conception erronée de l'homme et de sa place au sein de la Manifestation*, comme également l'oubli tragique de ses liens avec les états supérieurs de l'être qui dépassent radicalement les petites et étroites perspectives de l'individu.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXVIII, « Les étapes de l'action antitraditionnelle ».)

Voir Anthropocentrisme, Égalitarisme, Laïcisme, Moyen âge, Rationalisme, Renaissance.

HYPERBORÉE. Considérée comme la plus ancienne tradition de l'humanité,

en tous cas de l'humanité
actuelle, l'Hyperborée est la véritable
Tradition* primitive pour notre
présent manvantara* (cycle*). On a
tendance à confondre très régulièrement
l'Hyperborée et l'Atlantide,
alors que ce sont deux régions bien
distinctes, la première, comme l'écrit
Guénon, étant bien antérieure à la
seconde. Guénon pensait que la
« terre solaire » (Syrie*) primitive
était identique à la Tula hyperboréenne,
c'est-à-dire le Centre*
spirituel primordial.
Touchant à cette question, Guénon
fait d'ailleurs remarquer, que la
racine sanskrite var utilisée pour
signifier le nom du sanglier, est
présente dans les langues nordiques
sous la forme bor. Or, c'est précisément
à partir de la racine de Vârâhî
(terre du sanglier), qui désigne la
« terre sacrée » ou polaire, le siège du
Centre spirituel primordial, que
provient « Borée », qui est en réalité
le nom courant historiquement
d'Hyperborée. C'est pourquoi, René
Guénon suggère « qu'il vaudrait
mieux, en dépit de l'usage qui a
prévalu depuis lors, qualifier la
« Tradition primordiale* », non pas
« d'hyperboréenne », mais simplement
de boréenne, affirmant par là

sans équivoque sa connexion avec la « Borée » ou « terre du sanglier ». Signalons, à propos de ce problème, que dans un article en réponse à Paul Le Cour, Guénon précisera très clairement sa position concernant l'origine des traditions, affirmant que cette origine* n'est ni occidentale ni orientale, mais « polaire* ». (Symboles de la Science sacrée, ch. X « La triple enceinte druidique », ch.

XXIV, « Le Sanglier et l'Ourse », ch. XXV, « Les pierres de foudre ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Atlantide et Hyperborée ».)

Voir Origine, Syrie, Tradition Primordiale.

HYPERBOREE

I

IAÏN (hébreu).
Voir Vin*.

IDA (sanskrit). Un des nâdis*, c'estàdire, l'une des artères subtiles avec Pingalâ*, située dans l'homme à gauche de l'artère centrale appelée sushummnâ, qui traverse le corps de la base de la colonne vertébrale jusqu'au sommet du crâne. Si Pingalâ est liée au Soleil*, Ida est en correspondance avec la Lune*.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XX, « L'artère coronale et le rayon solaire ».)

Voir Lune, Nâdis, Sushumnâ.

IDENTITÉ SUPRÊME. Par delà « l'homme véritable » (tchenn-jen) ou Primordial, qui est tout de même déjà parvenu à « l'Invariable Milieu* », se trouve « l'Homme Transcendant » (cheun-jenn), qui n'est plus, à proprement parler, un homme puisqu'on dit de lui « qu'il a dépassé l'humanité et est entièrement affranchi de ses conditions spécifiques », et que surtout il a atteint le niveau le plus haut de réalisation* que l'on nomme l'Identité Suprême.
Remarquons, préalablement, que l'Identité Suprême qui ne peut être réalisée véritablement que dans la totalisation des états multiples, est néanmoins déjà virtuellement réalisée au stade « édénique », écrit Guénon, « dans l'intégration de l'état humain ramené à son centre originel, centre qui est d'ailleurs le point de communication directe avec les autres états ».
Cette Identité Suprême est le dépassement de tous les états antérieurs, l'union effective au Principe*, la participation fondamentale au Verbe* et à son Origine*. La cessation de la dualité et du conditionnement qui

confère à celui qui est parvenu à ce
stade le titre « d'Homme Transcendant
». L'Identité Suprême est identique
à ce que l'on appelle la « Délivrance*
», « parce que l'être qui y
parvient est libéré des liens de l'existence
conditionnée, dans quelque état
et sous quelque mode que ce soit, par
l'identification parfaite à l'universel*
».

(Le Symbolisme de la Croix, ch. III,
« Le symbolisme métaphysique de la
croix », ch .XXVIII, « La Grande
Triade ». La Grande Triade, ch.
XVIII, « L'homme véritable et
l'homme Transcendant ». Introduction
générale à l'étude des doctrines
hindoues, ch. XIV, « Le Vêdânta »•)

Voir Brahma, Délivrance, États de
l'être, Homme Primordial, Om, Principe,
Réalisation.

IDOLÂTRIE. Pour René Guénon,
lorsque le symbole est pris pour ce
qu'il représente, lorsque n'est vu que
son aspect purement externe et visible,
« de par la prédominance des
facultés sensibles et imaginatives »,
rendant impossible l'élévation de
l'esprit jusqu'au domaine de la compréhension
abstraite, alors apparaît
l'Idolâtrie dans son sens le plus
authentique. À ce moment-là le symbole
n'est plus qu'une « image vaine,
et sa conservation n'est que « superstition
» pure... ».

Cette erreur est très souvent à la
source d'une matérialisation du symbolisme*,
et d'une anthropomorphisation
du divin qui peut même aller
jusqu'à « l'évhémérisme » le plus
rudimentaire, ou le naturalisme vulgaire.
On ne saurait, à ce stade,

s'éloigner de façon plus marquante
de la véritable spiritualité* et de la
doctrine traditionnelle de l'image.
Guénon souligne que, de par l'inexorable
descente du cycle* vers la multiplicité
et de « l'obscuration » spirituelle
qui l'accompagne inévitablement,
les formes traditionnelles récentes,
c'est-à-dire adaptées à la période
propre du présent cycle, ont dû
obligatoirement insister de manière
plus vive sur la nécessaire réaffirmation
de l'Unité*, affirmation nulle
part exprimée aussi fortement que

dans l'Islam*, « où elle semble même,
dit Guénon, absorber toute autre
affirmation ».

(Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues, ch. VII, « Symbolisme
et anthropomorphisme ».

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et
le taoïsme, ch. II, « Et Tawhid ».)

Voir Anthropomorphisme, Panthéisme, Polythéisme.

IEHI AOR (hébreu). Formule emblématique de la « Pensée* créatrice », du Principe* manifesté, de la « Voix » qui émane de la pensée, Iehi Aor est la première Parole prononcée par Dieu* dans le livre de la Genèse : Fiat Lux («Que la Lumière* soit»).

C'est le Point* suprême, caché, la Cause de toutes les causes qui, se manifestant, révèle sa divine Présence, avant laquelle il n'y avait rien car, comme interroge le Sepher Ietsirah: « Avant l'Un* que peux-tu compter ? »

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace ».)

Voir Création, Lumière, Pensée, Un.

IESOD (hébreu). La Pierre fondamentale (shethiyah), placée dans le Temple de Jérusalem* juste audessous de l'Arche* d'alliance, c'està-dire à l'endroit symbolisant le Centre* même du monde, comme le fut également sous une forme traditionnelle différente l'Omphalos* de

Delphes, est identifiée selon les Sephiroth* à Iesod.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLIV, « Lapsit exillis ».)

Voir Pierre, Temple de Salomon.

IETSIRAH (hébreu). Le monde de la formation sous domination de la sphère lunaire, Ietsirah, selon la Kabbale* hébraïque, est également identique à la manifestation subtile, soit le point initial de l'existence*, et plus précisément de l'existence en mode individuel.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer ».)

Voir Existence, Kabbale.

IGNORANCE. On assimile l'Ignorance (avidyâ*), selon la tradition védique, au dernier des trois gunas*, que l'on nomme tamas ; gunas qui sont, rappelons-le, les qualités ou les attributions qui constituent les êtres du point de vue de leurs différents états de manifestation. Ce troisième gunas, lié aux ténèbres*, aux racines les plus obscures de l'être, caractérise les états les plus inférieurs de l'être, et donc par causalité logique le voile le plus épais de l'incompréhension et de l'Ignorance.

L'Ignorance est la source, l'origine de toutes les limitations de l'être, elle l'emprisonne dans son individualité* n'autorisant aucune possibilité de dépassement des étroites limites du

moi*. À la suite de Shankarâchârya Guénon souligne « qu'il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir la « Délivrance* » complète et finale que par la connaissance ; car l'action qui n'est pas opposée à l'ignorance, ne peut l'éloigner, tandis que la connaissance

dissipe l'ignorance comme la lumière
dissipe les ténèbres ».
La disparition de l'Ignorance entraîne
par une sorte d'effet immédiat, la disparition
de l'individualité, elle libère
des chaînes de l'identification au moi
illusoire, et donne accès au domaine
éternel du sans forme, de l'Absolu*.
Retenons que l'unique moyen de dissiper
l'Ignorance est, pour la tradition
indienne à laquelle se réfère René
Guénon, est la Connaissance*
(Le Symbolisme de la Croix, ch. V,
« La théorie hindoue des trois
gunas ». Introduction générale à
l'étude des doctrines hindoues, ch.
XIV, « Le Vêdânta ».)

Voir Connaissance, Délivrance, Individualité,
Illusion, Laulika, Moi,
Vidwân.

ÎLE. L'île, au même titre que la montagne*
ou la caverne*, représente le
Centre* suprême, souvent désigné
également par Tula, Luz*, Salem ou
Agartha*. Ce Centre est en relation
avec le symbolisme du « Pôle* »,
« l'Axe du Monde* », dont l'Ile
manifeste bien le caractère retranché,
« isolé », inaccessible.
(Symboles de la Science sacrée, ch.

XI, « Les Gardiens de la Terre sainte », ch. XII, « La Terre du Soleil ».)

Voir Axe du Monde, Centre.

ILLUSION. La vigoureuse critique de Guénon, à l'encontre du monde moderne lui a donné l'occasion de souligner les pièges illusoires des sciences* contemporaines et leur incapacité totale à appréhender le sens authentique du réel*. De même il rejette cette fausse conception d'une vie vidée de l'ensemble de ses liens au sacré et au transcendant, qui enferme les êtres dans une véritable rupture, une vie grégaire aveuglante vis-à-vis des domaines supérieurs, qu'il nomme « l'Illusion de la vie ordinaire ». Il convient cependant d'examiner le sens propre de l'illusion, dans toute son extension, de manière à saisir ce qu'il en est vraiment de cette notion dans la pensée de Guénon.

Une première remarque, à ce propos, pourrait être faite grâce à une précision introduite dans son étude sur « Le symbolisme* du théâtre » où Guénon nous dit que le théâtre en tant que symbole de la Manifestation*, en « exprime aussi parfaitement que possible le caractère illusoire ». Il précise d'ailleurs qu'illusoire ne doit pas être confondu avec irréel; en effet le caractère de l'irréalité n'est pas la même chose que l'Illusion, et relève d'une autre détermination sur le plan

métaphysique*. En tous cas cet élément de comparaison à l'égard de la Manifestation, permet une bonne approche du sens profond de l'Illusion (Mâyâ*), et de son immense pouvoir cosmique. En effet, précise René Guénon, « ce qui est proprement illusoire, c'est le point de vue qui fait considérer la Manifestation

comme extérieure au Principe*»; et c'est en ce sens que l'illusion est aussi « ignorance* » (avidyâ), c'estàdire précisément le contraire ou l'inverse de la « Sagesse ». On a bien trop tendance sur cette question, et Guénon a raison de le souligner, de considérer à tort l'Illusion comme une simple « irréalité », c'est-à-dire voir les choses que l'on nomme illusoires comme un néant* pur et simple.
Or, l'Illusion, le pouvoir de Mâyâ*, est un pouvoir interne au Principe*. Mâyâ écrit Guénon, « est le pouvoir maternel (Shakti) par lequel agit l'Entendement divin ; plus précisément encore elle est Kriyâ-Shakti, c'est-à-dire « l'Activité divine » qui est Ichchhâ-Shakti. Comme telle elle est inhérente à Brahma* même ou au Principe suprême ». Cela est si vrai que la comparaison de l'inhérence intime de Mâyâ avec le Principe, conduit Guénon à affirmer : « Comme telle, elle est la mère de l'Avatâra* elle l'est tout d'abord, quant à sa génération éternelle, en tant que Shakti* du Principe, qui ne fait d'ailleurs qu'un avec le Principe lui-même dont elle n'est que l'aspect

« maternel » ; et elle l'est aussi, quant à sa naissance dans le monde manifesté. .. » On ne saurait être plus précis et plus clair concernant cette question.
Mâyâ ou l'Illusion, est métaphysiquement « l'Agir divin » lui-même, le tissu dont est constituée la Manifestation; intimement liée au Principe elle lui est constitutive - non un néant, une irréalité. Elle est le déploiement de l'action divine au sein du monde manifesté, le jeu éternel de l'Absolu*.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. X, « L'illusion des statistiques », ch. XV, « L'illusion de la vie ordinaire ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXVIII, « Le symbolisme du théâtre ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du Soi dans tous les états de l'être ». Études sur l'Hindouisme, ch. « Mâyâ ».)

Voir Contingence, Délivrance, Ignorance, Laulika, Manifestation, Mahâ-Mohâ, Mâyâ, Psychique, Shakti.

ILLUMINATION. L'Illumination à laquelle se réfère Guénon, est celle qui survient après la traversée de tous les états de l'être par le « rayon Céleste* ». Cette traversée imprime en chaque être un point identifiable à « l'Invariable Milieu* ». Toutefois il faut prendre garde au fait que l'action illuminative du « Rayon Céleste », ne peut être considérée comme actua

lisée que si le « Rayon» « produit, par sa réflexion sur un de ces plans, une vibration qui, se propageant et s'amplifiant dans la totalité de l'être, illumine son chaos, cosmique ou humain ». Faute de cette action, c'est-àdire de cette Illumination déterminante pour l'organisation harmonieuse

du passage de la puissance à l'acte en chaque être, ceux-ci ne constituent proprement qu'un « chaos informe et vide dans lequel tout n'est qu'obscurité ».

(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion ».)

Voir Invariable Milieu.

ILMUL-HURÛF (arabe).
Voir Langage.

IMAGINATION. C'est en se penchant sur « l'état de rêve », que Guénon examine le plus finement le processus même de l'imagination, c'est-à-dire, littéralement, la création d'images par l'esprit. Ces images, issues de l'individualité* de chaque être sont, pour Guénon, « autant de « formes illusoires » (mâyavirûpa), alors même que l'individu n'en « possède pas actuellement la conscience claire et distincte ». À l'intérieur de cet ensemble « idéal » et purement abstrait, « l'âme* vivante (jîvâtma) est à elle-même sa propre lumière, produisant de par l'effet de son seul désir (kâma), un monde qui

procède tout entier d'elle-même, et dont les objets consistent exclusivement dans des conceptions mentales, c'est-à-dire des combinaisons d'idées revêtues de formes subtiles, dépendant substantiellement de la forme subtile de l'individu lui-même, dont ces objets idéaux ne sont en somme qu'autant de modifications accidentelles et secondaires ». Nous voyons donc que l'Imagination est une faculté dont il convient de mesurer la limite, et surtout l'incapacité à aborder le domaine des essences véritables, inapte à percevoir ce qui seul est absolument réel (pâramârthika), c'est-à-dire le Soi* (Atmâ*), Soi « que ne peut atteindre en aucune façon, rappelle Guénon, toute conception qui, sous quelque forme que ce soit, se renferme dans la considération des objets externes et internes ». La connaissance imaginative de « l'état de rêve* » ou de « l'état de veille* », ne dépassant pas

le cadre fort étroit de la « manifestation formelle de l'individualité humaine », est donc une connaissance réduite, très généralement inexacte et par définition incomplète, et même, plus grave encore, profondément trompeuse.
De plus, aggravant encore cette tendance à l'irréalité qui vient d'être

soulignée, l'Imagination est à présent, de par la difficulté des Occidentaux à parvenir au-delà du sensible, bien souvent confondue avec le concevable, et donc introduite dans

des domaines qui devraient normalement lui être interdits, l'Imagination prend alors une importance envahissante, dont le monde virtuel d'aujourd'hui vient confirmer le danger.
(Les États multiples de l'être, ch. VI,

« Considérations analogiques tirées de l'étude de l'état de rêve ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta,

ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de taijasa ». La Crise du monde moderne, ch. VII, « Une civilisation matérielle ».)

Voir Connaissance, États de l'être, Hiranyagarbha, Mysticisme, Sommeil.

IMMANENTISME. Forme caractéristique de naturalisation du spirituel, l'Immanentisme est en fait la base doctrinale sous-jacente du « modernisme », sorte de contrefaçon progressiste relativement grossière et finalement matérialiste de la « Révélation* » entendue dans son sens religieux. L'Immanentisme, sur le plan métaphysique*, présente Dieu* non seulement comme un être personnel, mais de plus comme un être soumis au devenir* et frappé de limite*. On retrouve en réalité déjà ces vues dans les formes antiques du panthéisme*, ou dans les conceptions naïvement anthropomorphiques*, qui réduisent Dieu à leurs propres projections mentales.

René Guénon voit cependant, dans ces réductions caricaturales du divin,

des théories que l'on peut qualifier de « sataniques », « dans la mesure où toute théorie qui défigure notablement l'idée de la Divinité - et il faudrait ici placer au premier rang les conceptions d'un Dieu qui évolue et celles d'un Dieu limité » peut être dénommée de cette façon car Satan est précisément et par essence « le père du mensonge ».
(L'Erreur spirite, ch. X, « La question du satanisme ».)

Voir Anthropomorphisme, Dialectique, Satanisme.

IMMORTALITÉ. Souvent considérée comme une simple extension des facultés* individuelles, l'Immortalité est perçue, tout particulièrement en Occident*, comme une forme d'éternelle continuité de l'individualité, une forme de prolongation permanente et indéfinie de la vie, plus proche de ce que les orientaux nomment « longévité », c'est-à-dire une transposition plus ou moins naïve de l'existence terrestre. Or, l'Immortalité, dans le plein sens du mot, écrit René Guénon, « pour être pleinement effective, ne peut être atteinte qu'audelà de tous les états conditionnés, individuels ou non, de telle sorte que, étant absolument indépendante de tout mode de succession possible, elle s'identifie à l'Éternité même ». Il convient donc de distinguer la « continuité », de l'Immortalité, Immortalité qui, bien que n'étant pas encore la

Délivrance*, puisque toutes les entraves de l'individualité ne sont pas encore totalement dissoutes à ce stade permet cependant à l'individu de ne plus passer par d'autres cycles de Manifestation*, dans d'autres états conditionnés. L'Immortalité est donc la « possibilité d'obtenir la Délivrance à partir de l'état humain dans le prolongement duquel l'être se trouve

maintenu (...) ».

Comme nous le voyons, l'Immortalité (amrita*), n'est pas synonyme d'union avec l'Absolu*, c'est une condition de cette union, mais condition toutefois quasi nécessaire réalisée par la mort et la cessation des limites humaines. Et, effectivement, c'est en se libérant du Cosmos*, que l'être, « définitivement affranchi des conditions de toute existence manifestée, passe véritablement « de la mort à l'immortalité ».
Concernant le « devenir » dans l'état d'Immortalité des êtres élus, dans son Apocalypse (XXII, 3-5), saint Jean explique que « les serviteurs de Dieu verront sa face et son Nom* sera inscrit sur leur front », allusion au « troisième oeil », celui-ci ayant la forme d'un iod*. Ainsi, dans ce face à face, rétablis dans « l'état primordial* », les serviteurs de Dieu* possèdent la notion de l'éternité et goûtent le sens de l'Immortalité. On parle d'ailleurs très souvent du « noyau » ou « germe d'Immortalité », en désignant « l'oeil frontal », « l'oeil du coeur » qui, en arabe, est nommé

aynul-khuld, soit « oeil d'immortalité », mais aussi « fontaine d'immortalité », ce qui n'est pas sans rappeler la symbolique chrétienne du divin sang et de l'eau sortant de la blessure du Christ*, cette « liqueur d'immortalité » que Joseph d'Arimathie prit soin de recueillir dans la coupe du saint Graal*.

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XVIII, « La résorption des facultés individuelles ». Symboles de la Science sacrée, ch. LVIII, « Janua Coeli », ch. LXXII, « L'oeil qui voit tout », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé ». Le Roi du Monde, ch. VII, « Luz » ou le séjour d'immortalité ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. IV, « Elfaqru ».)

Voir Amrita, Éternité, Graal, Mort, Rédemption.

IMPOSSIBILITÉ. L'Impossibilité se manifeste lorsque, en présence d'une limitation théorique insurmontable, il est métaphysiquement démontré la limite d'une proposition donnée.
Ainsi, à partir de réflexions de caractère géométrique montrant l'impossibilité de tracer de façon effective une ligne qui soit une courbe fermée, Guénon en vient à démontrer qu'il ne peut pas y avoir deux possibilités identiques dans l'univers, car ceci signifierait une limitation catégorique de la Possibilité* totale, ce qui

est une contradiction dans les termes.
De ce fait explique Guénon, « toute limitation de la Possibilité universelle est-elle, au sens propre et rigoureux du mot, une impossibilité ».
De la sorte Guénon peut affirmer sans crainte, de par l'application des conséquences logiques et déductives de cette analyse, que la seule nature

de l'Impossibilité est le néant* :
« C'est l'impossible, et l'impossible seul qui est un pur néant. »
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XV, « Représentation de la continuité des différentes modalités d'un même état d'être ». Les États multiples de l'Être, ch. II, « Possibles et compossibles », ch. III, « L'Être et le Non-Être ».)

Voir Compossible, Néant, Possibilité.

INCONNAISSABLE. Guénon pense que si la Connaissance* totale est adéquate à la Possibilité* elle-même, c'est-à-dire identique avec l'objet connu, rien ne peut être qualifié d'Inconnaissable.
En effet, écrit-il, la
connaissance véritable étant immédiate l'intellect ne fait rigoureusement qu'un avec son objet », c'est
pourquoi l'agnosticisme quel que soit son degré est une absurdité, on devrait plutôt parler de ce qui n'est pas connu, ou est rendu inconnu par mauvaise approche ou limite intellectuelle particulière, que du caractère Inconnaissable d'une vérité d'ordre métaphysique.
(Les Etats multiples de l'Être, ch.

XVI, «Connaissance et conscience ».)

Voir Connaissance.

INCRÉÉ. À un certain niveau de réalisation, l'esoterisme* islamique, (Islam* que l'on connaît pourtant pour être très attentif à la distinction entre créature et Créateur), affirme que le çûfi n'est pas créé (Eç-cûfî lam yukhlaq), ceci signifiant que son « état est au-delà de la condition de « créature », car il a, dit-on, réalisé « l'Identité Suprême* ». Ce qui a pour conséquence, de par cette ultime identification au Principe*, de le faire parvenir lui-même au caractère increé de l'Absolu*, de le faire pleinement et intégralement participer de cette nature incréée du Principe, et devenir à son tour Incréé, ou du moins être considéré comme tel de par l'actualisation de sa véritable réalité. Nous sommes bien évidemment à ce stade, dans une optique de métaphysique* pure, précise René Guénon, qui, bien que ne contredisant pas le point de vue religieux, car la Vérité* est une, le dépasse de par une compréhension plus profonde et plus secrète.

(Aperçus sur l'esoterisme islamique et le taoïsme, ch. IX, « Création et manifestation ».)

Voir Absolu, Création, Délivrance, Identité Suprême, Principe, Vérité.

INDÉFINI. Si l'Infini est ce qui à

proprement parler, ne possède aucune limite, aucune détermination, l'Indéfini au contraire n'est qu'une forme étendue de possibilités « dont nous ne pouvons atteindre actuellement la limite ». L'indéfini, et cela est important, est ce dont nous ne voyons pas: les limites, mais qui reste dans sa nature ontologique une dimension du

fini*. Le concept d'Indéfini, explique Guénon, « comporte toujours une certaine détermination*, qu'il s'agisse de l'étendue, de la durée*, de la divisibilité, ou de quelque autre possibilité que ce soit; en un mot, l'Indéfini, quel qu'il soit et sous quelque aspect qu'on l'envisage, est encore du fini et ne peut être que du fini ».

La distinction entre l'Infini* et l'Indéfini, est donc une opération préliminaire fondamentale à effectuer si l'on veut pouvoir correctement comprendre le caractère propre de l'Infini, et surtout éviter de le ramener ou de le réduire à certaines conceptions fort limités et réductrices. L'Indéfini doit toujours être vu à ce titre comme une simple extension, un pur développement du fini, et jamais se voir attribuer des facultés qui ne lui appartiennent pas. « L'Indéfini, écrit René Guénon, qui procède du fini, est toujours réductible à celui-ci, puisqu'il n'est qu'un développement des possibilités incluses ou impliquées dans le fini ». Ainsi, ce que l'on considère comme de l'Infini en mathématiques* n'est bien souvent qu'une

« indéfinité quantitative » ou numérique, en rien identifiable à l'authentique infinité. L'Indéfini est donc lié au quantitatif, à la multiplicité, alors que l'Infini et Unité* est simplicité. Retenons que l'Indéfini n'est qu'une mesure du fini; même poussé à son extrême capacité de possibilité de progression ou d'ampleur, l'Indéfini ne restera que du fini, car du « moins » ne peut surgir le « plus », l'Infini du fini, fut-il un fini « Indéfini ».

(Les principes du calcul infinitésimal, ch. I, « Infini et Indéfini », ch. VI, « Les fictions bien fondées », ch. VII, « Les degrés d'infinité », ch. VIII, « Division à l'infini ou divisibilité indéfinie », ch. IX, « Indéfiniment croissant et indéfiniment décroissant », ch. XII, « La notion de la limite », ch. XV, « Zéro n'est pas un nombre », ch. XIX, « Les différenciations successives », ch. XXI, « L'indéfini est inépuisable analytiquement ». Les Etats multiples de l'Être, ch. X, « Les confins de l'indéfini ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XII, « Représentation géométrique des états de l'être », ch. XV, « Représentation de la continuité des différentes modalités d'un même état d'être », ch. XXVI, « Incommensurabilité de l'être total et de l'indiviualité », ch. XXIX, « Le centre et la circonférence ».)

Voir Durée, Fini, Infini, Unité.

INDIVIDUALITÉ. Individu. Individualisme. Individuation. Individuel.
L'être, s'il est envisagé en tant qu'Individu, du point de vue métaphysique* c'est-à-dire universel, ne présente aucun intérêt véritable dans la mesure où, loin de constituer une unité complète, autonome et indépendante, « l'Individu ne constitue en réalité qu'une unité relative

et fragmentaire. René Guénon rajoute sur ce point que l'Individu même envisagé dans toute l'extension dont il est susceptible, n'est pas un être total, mais seulement un état particulier de manifestation d'un être, état soumis à certaines conditions spéciales et déterminées d'existence, et occupant une certaine place dans la série indéfinie des états de l'être total ». Ceci explique pourquoi l'Individu, de par sa limite et son étroitesse, ne constitue pas, loin de là pourrions-nous dire, une donnée fondamentale pour la perspective métaphysique, mais n'est qu'un simple état contingent et fort limité au regard de la hiérarchie* des « états multiples de l'être* ».

Certes, la philosophie* moderne a voulu faire du sujet le maître et possesseur de la nature, la mesure de toutes choses, un « tout » fermé et auto-suffisant, une « monade » selon l'expression de Leibnitz, mais les prétentions de la pensée profane ne sauraient constituer une base argumentaire valable, une autorité capable de modifier le statut de l'état

Individuel sur le plan métaphysique.
La radicale limite de l'Individualité,
sa pauvreté ontologique, son insubstantialité
intrinsèque, ne lui confère
qu'une place, somme toute,
assez secondaire au sein de la Manifestation*.
« Il en est ainsi, dit
Guénon avec pertinence, parce que
l'individu comme tel n'est qu'un être
contingent, n'ayant pas en lui-même
sa raison suffisante ; c'est pourquoi le
parcours de son existence (...) apparaît
comme le « cycle de la nécessité
».

De plus l'état Individuel doit être
perçu comme un « état de manifestation
parmi une indéfinité d'autres »,
ce qui a pour signification objective
qu'il n'occupe pas une place privilégiée
ou spécifique dans cette
« indéfinité » d'états multiples. Toutes
les erreurs de l'Individualisme
moderne n'ont pas d'autre origine,
que cette fausse conception au sujet
de la place exacte occupée par l'être
individuel à l'intérieur du monde
manifesté. C'est ainsi que la surdétermination
de l'état humain, du seul
point de vue de son Individualité,
occasionne une série de graves et
redoutables incompréhensions aux
conséquences les plus négatives pour
l'équilibre même du système social et
surtout pour la mise en oeuvre du
processus métaphysique qui doit
pourtant être l'unique but véritable de
chaque homme.

Il convient toutefois, lorsque l'on
parle de l'être et de son état indivi

duel, de distinguer ou du moins considérer
que « l'individualité corporelle
n'est en réalité qu'une portion
restreinte, une simple modalité de
cette individualité humaine, et que
celle-ci, dans son intégralité, est susceptible
d'un développement indéfini,

se manifestant dans des modalités dont la multiplicité est également indéfinie, mais dont l'ensemble ne constitue cependant qu'un état particulier de l'être situé tout entier à un seul et même degré de l'Existence* universelle ». Cette précision explique pourquoi l'être humain, à l'intérieur de son domaine propre d'existence, c'est-à-dire de sa condition d'être Individué, ou état d'Individuation, possède un rôle « central » par rapport à tous les autres êtres qui se situent pareillement dans ce domaine; à ce titre rajoute Guénon, ce rôle fait de l'homme l'expression la plus complète de l'état individuel considéré (...) ». Ceci s'expliquant de par les lois de l'analogie* qui permettent de « transposer valablement la notion même de l'homme, plutôt que celle de tout autre être manifesté dans le même état, pour le transformer en la conception traditionnelle de « l'Homme Universel* ». Notons enfin, que dans l'état primordial*, l'individualité est totalement effacée dans l'Infini*, car si la personnalité* est bien un principe « transcendant et permanent de l'être », l'individualité n'est, pour ce qui est de sa nature, qu'une « manifestation transitoire et

contingente ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. I,
« La multiplicité des états de l'être »,
ch. II, « L'Homme Universel », ch.
VII, « La résolution des oppositions
», ch. XI, « Représentation géométrique
des degrés de l'existence »,
ch. XII, « Représentation géométrique
des états de l'être », ch. XXII,
« Le symbole extrême-oriental du
yin-yang ; Équivalence métaphysique
de la naissance et de la mort »,
ch. XXIII, « Signification de l'axe
vertical ; L'influence de la Volonté du
Ciel », ch. XXVI, « Incommensurabilité
de l'être total et de l'individualité
». Les Etats multiples de l'Être,
ch. VII, « Le mental, élément caractéristique
de l'individualité humaine
», ch. XII, « Les deux chaos ».)

Voir Anthropocentrisme, Contingence,
Corps, Fini, Homme Universel,
Possibilités.

INDRIYAS (sanskrit).
Voir Manas.

INDUSTRIE.

Voir Métier, Travail.

INEXPRIMABLE. L'Inexprimable
doit toujours être la part la plus
importante dans toute expression
authentiquement métaphysique car,
comme l'écrit Guénon, « tout ce
qu'on peut exprimer n'est littéralement
rien au regard de ce qui dépasse
toute expression, comme le fini*,

quelle que soit sa grandeur, et nul vis-
à-vis de l'Infini* ». En effet, les mots,
les symboles, ne doivent jouer qu'un
simple et unique rôle de support afin
de permettre l'émergence de l'intuition*
pure, intuition seule capable
d'appréhender les vérités essentielles,
les principes éternels et immuables.
Guénon insiste, ajuste titre, sur le fait

que le but suprême étant l'obtention
de l'état absolument inconditionné,
affranchi de toute limitation, cet état
est donc par définition et par nature
déclaré Inexprimable, tout ce qu'on
peut en dire ne pouvant se faire que
sur un mode négatif, soit une « négation*
des limites qui déterminent et
définissent toute existence dans sa
relativité ». Cet état est ce que la tradition
hindoue nomme l'état de
« Délivrance* ».

Par ailleurs, l'Inexprimable se rapporte
intimement au mystère dont on
sait que la racine grecque

a
pour signification « être silencieux »,
d'où le latin mutus (muet), mystère*
qui trouve son origine dans l'enveloppement
de l'Être* dans le Non-
Être*, de l'Unité* dans le Zéro métaphysique*
qui, « tout en étant l'Unité
non-afiïrmée, est aussi quelque chose
de plus (et même infiniment plus) »,
ce quelque chose « d'infiniment
plus », inconcevable, indicible,
inconceptualisable, intraduisible, qui
est proprement « Inexprimable ».
(Les États multiples de l'être, ch. III,
« L'Être et le Non-Être ». La Meta

physique orientale.)

Voir Connaissance, Intuition, Mystère, Secret, Silence, Unité, Zéro métaphysique.

INFINI. L'Infini, « notion la plus primordiale de toutes », selon René Guénon, nécessite une attention particulière et approfondie, car de cette notion dépend la compréhension véritable et entière non seulement de la doctrine de la multiplicité des états de l'être mais, également, de l'ensemble de la perspective métaphysique* développée tout au long des différents ouvrages qui composent le très cohérent, homogène et exigeant corpus de l'oeuvre guénonienne.
Si, étymologiquement, l'Infini désigne ce qui est dépourvu de limites*, la première des clarifications nécessaires à effectuer à son sujet est d'opérer avec précision la distinction salvatrice préalable qui permet de nettement le différencier de l'indéfini*, indéfini qui n'est, précisons-le, qu'une extension quantitative, spatiale ou idéale du fini* et qui, de ce fait, lui est toujours réductible. L'Infini donc, se situe à un niveau radicalement supérieur, il « ne peut admettre aucune restriction, ce qui suppose qu'il est absolument inconditionné et indéterminé, car toute détermination*, quelle qu'elle soit, est forcément une limitation, par làmême qu'elle laisse quelque chose en dehors d'elle, à savoir toutes les

autres déterminations également possibles ». L'Infini qui est véritablement sans limites, n'est posable ou pensable théoriquement qu'en effectuant une opération préliminaire de négation* à rencontre des déterminations limitatrices de la Manifestation*, puisque « la négation de toutes limite équivaut en réalité à l'affirmation totale et absolue ».

Guenon insiste à juste titre sur cette opération intellectuelle de négation, dans la mesure où, précisément, « la négation d'une limite est proprement la négation d'une négation », soit en toute logique une affirmation. Ainsi, « la négation de toute limite équivaut en réalité à l'affirmation totale et absolue ». Voilà pourquoi, « ce qui n'a pas de limites, c'est ce dont on ne peut rien nier, donc ce qui contient tout, ce hors de quoi il n'y a rien; et cette idée de l'infini, qui est aussi la plus affirmative de toutes, puisqu'elle comprend et enveloppe toutes les affirmations particulières, quelles qu'elles puissent être, ne s'exprime par un terme de forme négative qu'en raison même de son indétermination absolue ». L'idée de l'Infini est en réalité pour Guenon un fait brutal et massif, une donnée métaphysique exempte de toute contradiction, vide de toute négativité, comparable uniquement à la Possibilité* universelle, qui inclut en elle-même
mais sous son aspect passif, ce que l'Infini lui possède mais à titre actif, c'est-à-dire toutes les possibilités

(L'Infini et la Possibilté universelle
étant comparables au couple Brahma*
et Shakti*). Il importe donc, de
par cette rigoureuse absence de limites
et de déterminations qui caractérise
l'Infini le rendant semblable au
« Tout* », de comprendre qu'il est
parfaitement non envisageable, ni
même tout simplement possible, de
fournir une définition de l'Infini,
sous peine de le réduire et de le confondre
hélas avec l'indéfini*, comme
le sont les tentatives maladroites bien
que souvent remarquables du philosophe
Leibnitz, qui firent d'ailleurs
l'objet des critiques de la part de
Guénon lorsqu'il désira préciser la
nature authentique du véritable Infini.
La seule pensée de pouvoir parvenir
à une définition achevée et
complète est un désir chimérique, car
le fini ne saurait englober l'Infini, le
limité est incapable de cerner l'Illimité,
le contingent inapte à concevoir
ce qui est sans cause, non-née, noncréé;
le relatif est dans l'impuissance
totale d'expliquer l'Absolu*.
De plus, sans parties, l'Infini est sans
aspect tout en les possédant tous.
Certes, et inévitablement, nous cherchons
à le concevoir sous telle ou
telle forme, mais à chaque fois notre
esprit est mis en échec; au-delà de
l'Être* et du Non-Être* quoique non
différent tout en étant radicalement
tout autre, il échappe catégoriquement
à nos faibles instruments de
raisonnement et à notre étroite
logique positive.

Ni manifesté, ni non-manifesté,
l'Infini n'est « rien » de ce qui pourrait
en être formulé, ni Un* ni multiple,
ni même ce que Guénon nomme
le « Zéro métaphysique* », qui n'est
qu'un aspect de l'Unité* primordiale.
Étranger à aucune possibilité puisqu'aucune
ne peut se trouver en
dehors de lui, « sans opposé ni complémentaire
», l'Infini étant le Tout

universel et absolu, contenant l'Être
et le Non-Être, est un vertige pour
l'esprit du cherchant, et la Lumière*

silencieuse de l'intuition* intellectuelle
pure du connaissant.
(Les Etats multiples de l'être, ch. I,
« L'infini et la Possibilité », ch. III,
« L'Être et le Non-Être », ch. V,
« Rapport de l'unité et de la multiplicité
». Le Symbolisme de la Croix,
ch. VII, « La résolution des oppositions
», ch. XXVI, « Incommensurabilité
de l'être total et de l'individua

lité », ch. XXIX, « Le centre et la circonférence
». Les Principes du calcul
infinitésimal, ch. I, « Infini et indéfini
», ch. II « La contradiction du
« nombre infini », ch. VII, « Les
degrés « d'infinité », ch. X, « Infini et
continu », ch. XV, « Zéro n'est pas un
nombre ». Introduction générale à
l'étude des doctrines hindoues, deuxième
partie, ch. V, « Caractères
essentiels de la métaphysique ».
L'Homme et son Devenir selon le

Vêdânta, ch. XV, « L'état inconditionné
d'Atmâ ».)

Voir Absolu, Brahma, Détermination,

Être, Fini, Indéfini, Limite, Négation, Non-Être, Possibilité, Tout, Transfini, Zéro Métaphysique.

INFLUENCE SPIRITUELLE. La diversité des Influences spirituelles, si elle était connue comme il serait normal qu'elle le soit dans une civilisation normale, aurait certainement pour effet de surprendre profondément l'esprit de l'homme moderne.
Depuis les « influences errantes » provenant soit des restes psychiques d'individus disparus ou des vestiges d'anciennes civilisations qui s'incarnent dans les objets et les lieux, en passant par les formes résiduelles et déviées des suggestions de la société marchande et techno-scientifique, jusqu'aux éléments à haute portée vibratoire des rituels religieux ou initiatiques, des prières invocatoires, méditations et pensées élevées, c'est dans une constante ambiance d'influences multiples et contradictoires que nous baignons quotidiennement.
L'ensemble de ces influences formant d'ailleurs un authentique environnement psychique fort dissemblable qui nous entoure, et au sein duquel nous baignons constamment à notre insu.

Gardons-nous cependant, écrit René Guénon, d'assimiler les influences spirituelles à des « forces « physiques », au sens le plus restreint de ce mot, telles que l'électricité ou le magnétisme », matérialisant ainsi, à cause d'une certaine similitude dans

les modes d'action et effets extérieurs, ce qui relève de l'ordre subtil
La confusion entre des domaines aussi différents que le physique et le spirituel, pourtant très souvent répétée, entraîne de fâcheuses conséquences doctrinales. Ainsi, l'Influence spirituelle reçue lors des rites* d'initiation est à ce titre, beaucoup

plus proche, sur le plan de la transmission, des rites d'ordination et il s'y trouve logée dans les deux cas, à des degrés différents, « la plénitude de l'influence spirituelle ». De ce fait une organisation dans laquelle ne figureraient plus que des initiés virtuels, n'en demeurerait pas moins capable, « de continuer à transmettre réellement l'influence spirituelle dont elle est dépositaire ; il suffit pour cela que la « chaîne » ne soit pas interrompue », confirmant la puissance propre de ce qu'on appelle « l'efficacité des rites », de par l'intervention d'un élément « non-humain », qui doit être considéré comme « descendant » dans le domaine individuel, et comme y exerçant son action par le moyen de la force collective dans laquelle elle prend son point d'appui ». On peut donc dire que « l'Influence spirituelle est inhérente aux rites mêmes qui en sont le véhicule », comme elle l'est également à la doctrine*, ce que la théologie de l'Église désigne par l'expression : « assistance du Saint-Esprit »•
Du point de vue chrétien, note à ce propos Guénon, le rôle de l'Influence

spirituelle est comparable à l'action de la « grâce* », et au niveau de la force collective à la « communion des saints ».

Notons, touchant à cette question de la distinction des domaines, qu'il en va de même au niveau des rites exotériques et initiatiques où le rôle de l'Influence agit pareillement, bien qu'il soit nécessaire de préciser que « les effets qu'elle produit ne sauraient aucunement être du même ordre dans les deux cas, sans quoi la distinction même des deux domaines correspondants ne subsisterait plus ».

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXII, « Signification de la métallurgie », ch. XXVII, « Résidus psychiques ». Aperçus sur l'initiation, ch. V, « De la régularité initiatique », ch. VIII, « De la transmission initiatique », ch. XV, « Des rites initiatiques », ch. XXIV, « La prière et l'incantation », ch. XLV, « De l'infaillibilité traditionnelle ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. V, « À propos du rattachement initiatique », ch. VI, « Influences spirituelles et « égrégores », ch. XXIII, « Travail initiatique collectif et « présence » spirituelle », ch. XXXII, « Réalisaion ascendante et despendante ». Aperçus sur l'esotérisme chrétien, ch. II, « Christianisme et initiation ».)

Voir Grâce, Initiation, Invocation, Présence spirituelle, Spiritualité.

INFORMEL. L'Informel, si on le prend dans son sens métaphysique le plus large, est identique à l'Universel* en tant que celui-ci comprend le non-manifesté et les états supra individuels de manifestation. Même si, par ailleurs, c'est le non-manifesté qui métaphysiquement est tout

l'essentiel, il faut toutefois tenir compte, souligne Guénon, de certains états de manifestation qui, de par leur caractère informel, sont également supra individuels. Quant à l'individuel, il contient l'ensemble des degrés des états formels de la Manifestation*, c'est-à-dire tous les êtres ou états qui sont constitués d'une forme, car, rajoute Guénon, « ce qui caractérise l'individualité* et la constitue essentiellement comme telle, c'est précisément la présence de la forme parmi les conditions limitatives qui définissent et déterminent un état d'existence ». Le passage audelà de la forme (que l'on nomme à ce titre « transformation »), ne doit donc pas être considéré comme une perte, si ce n'est du point de vue fort limité de la Manifestion, mais être pensé comme un accès à l'état de non-manifestation, état dans lequel « toutes choses subsistent éternellement et en principe, indépendamment de toutes les conditions particulières et limitatives qui caractérisent tel ou tel mode de l'existence manifestée ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi ». Les

États multiples de l'être, ch. III,
« L'Être et le Non-Être ».)

Voir Forme, Individualité, Limite, Mula-Prakriti, Universel.

INITIATION. Initiation maçonnique. Initiation royale. Initiation sacerdotale. Préalablement à toute définition précise de ce qu'est l'Initiation, René Guénon prit un soin méticuleux, qu'il considérait comme indispensable face à l'état de confusion qui régnait au sujet de cette notion à son époque, de bien distinguer ce qui relevait du processus initiatique et de ce qui n'en relevait absolument pas. C'est pourquoi il consacra, dans ses ouvrages portant sur ce thème, de nombreuses pages à écarter et dissiper les erreurs commises régulièrement au sujet de l'Initiation. De cette manière, ses critiques du mysticisme* et de l'occultisme magique*, sa vigoureuse mise en garde contre la fréquente confusion observée entre le psychique* et le spirituel, ont servi à bien délimiter et parfaitement cerner ce qu'était véritablement et authentiquement l'Initiation et ce qu'elle n'était pas. Ce travail de clarification, faisant preuve d'une rare profondeur de compréhension en ces matières, est sans aucun doute l'un des apports les plus importants de Guénon à la pensée traditionnelle.
On peut donc dire, grâce à cet immense travail d'une remarquable

précision, que l'Initiation est une voie de Connaissance* et de réalisation* spirituelle, empruntant un chemin spécifique et utilisant des méthodes particulières, qui en font une perspective porteuse d'une originalité unique à nulle autre comparable.
Fondée sur l'intériorité, non liée à une réception infuse de la grâce* divine, n'ayant pas pour objectif la

communication avec les esprits ou
d'autres formes supra-humaines,
l'Initiation est une oeuvre de réalisation
sans aucune commune mesure
avec les autres domaines qui occupent
la place que l'on sait dans
l'imaginaire collectif. De plus,
Guénon s'attacha à indiquer les conditions
indispensables requises,
comme jamais personne ne l'avait
fait avant lui, chez ceux qui désiraient
éventuellement s'engager dans cette
voie*. Clarification répondant à des
critères bien précis qui sont demandés
et exigés en tout premier lieu,
dans toutes les structures initiatiques,
qu'elles soient orientales ou occidentales.
Pour citer rapidement ces
critères, disons qu'outre l'aptitude
préliminaire du candidat, il convient
d'examiner s'il possède une réelle
capacité à pénétrer les connaissances
doctrinales, non dans le sens d'une
pure accumulation d'un savoir
livresque ou d'une érudition superficielle,
mais dans sa faculté à aborder
certaines vérités, s'il semble également
apte à entreprendre un profond
travail de « transmutation » qui le

fera passer, par l'intermédiaire de la mort* et de la renaissance initiatique, du vieil homme à l'homme nouveau.
Si l'ensemble de ces points est réuni, il s'agira ensuite de mettre en oeuvre le rattachement formel du candidat en lui faisant subir l'inévitable et fondamentale épreuve du rite* initiatique proprement dit, qui le fera définitivement passer de l'état de profane à celui d'initié.
Ce dernier point, qui concerne d'ailleurs le rattachement à une organisation traditionnelle, est d'une importance cruciale car il porte sur la réception ou non par le nouvel initié d'une influence* spirituelle authentique, c'est-à-dire transmise sans interruption depuis des temps immémoriaux, et relevant de la « Tradition primordiale* ». Toute structure qui ne répondrait pas à ce critère concernant son origine traditionnelle serait ainsi ipso facto disqualifiée et inapte à fournir une quelconque transmission valide, ceci est fondamental et ne peut supporter aucune dérogation ou transgression, car « le rattachement à une organisation traditionnelle régulière est non seulement une condition nécessaire, écrit Guénon, mais il est même ce qui constitue l'initiation au sens le plus strict, tel que le définit l'étymologie du mot qui la désigne, et c'est lui qui est partout représenté comme une « seconde naissance », ou comme une « régénération » ; seconde naissance, parce qu'il ouvre à l'être un monde autre que celui où

s'exerce l'activité de sa modalité corporelle, monde qui sera pour lui le champ de développement de possibilités d'un ordre supérieur (...) ». Ce rattachement devra, en outre, être réel et effectif, c'est-à-dire non « idéal » ou rêvé, puisqu'il ne suffit pas « pour se dire initié de lire des livres, fussent-ils les Écritures sacrées d'une tradition orthodoxe, même accompagnées

si l'on veut, de leurs commentaires
les plus profondément ésotériques,
dit Guénon, ou de songer plus
ou moins vaguement à quelque
organisation passée ou présente à
laquelle on attribue complaisamment,
et d'autant plus facilement qu'elle est
plus mal connue, son propre idéal
(...) », ceci entraînant non seulement
une absence absolue de tous les éléments
de l'Initiation mais, plus grave
encore, une absence de toute transmission.

L'exposé de ces critères nous permet
d'observer, comme Guénon le fit luimême,
qu'il ne subsiste en Occident*
à l'examen des critères objectifs, plus
que deux organisations initiatiques
ésotériques traditionnelles véritables
et régulières, c'est-à-dire puisant leur
origine dans une transmission ininterrompue
n'ayant pas subi de rupture et
comportant des éléments « nonhumains
»: la Maçonnerie* et le
Compagnonnage*.
Par delà les organisations initiatiques
« ésotériques », n'oublions pas qu'au
sein des organisations religieuses
« exotériques », des rites d'initiation

se sont parfaitement conservés, dont
le rituel du sacre des rois, ou de
l'ordination sacerdotale dans l'Église,
sont des exemples significatifs.
Notons, à ce propos, que si l'Initiation
sacerdotale est en relation avec
les « Grands Mystères* », mystères
qui conduisent au-delà de l'individualité
vers les états inconditionnés
que l'on désigne sous le nom de
« Délivrance* » ou « d'Identité
Suprême* », l'Initiation royale elle,
est liée aux « Petits Mystères » qui
comprennent tout ce qui est relatif au
perfectionnement de l'état humain, et
partant à la restauration de la perfection
de cet état, soit « l'état primordial*
». L'Initiation royale pourrait
être, à ce titre, comparée à la transmission
des pouvoirs dévolus aux
Kshatriyas*, pouvoirs d'ordre naturel
qui participent de l'autorité* temporelle,
et des connaissances respectives
qui leur sont attachées, alors que
l'Initiation sacerdotale correspondrait
à celle des Brahmanes*, et
s'étendant au domaine de la métaphysique*
pure, d'où le qualificatif
d'ordination employé pour symboliser
le rite propre de l'initiation sacerdotale,
est très semblable sous certains
aspects aux rituels des structures
initiatiques ésotériques.
À de ne nombreux égards, en effet,
l'ordination sacerdotale comporte de
multiples éléments de correspondance
avec les rituels ésotériques,
même si, en réalité, le sacrement du
Baptême* est certainement celui qui

présente les similitudes les plus proches
avec l'initiation proprement
dite. Guénon par ailleurs, remarquera
fort justement que la question de la
« succession apostolique », déterminant
la validité des sacrements* conférés
dans l'Église, est de façon étonnante
assez voisine des critères requis
par les organisations ésotériques.
Cette ressemblance non fortuite

devrait conduire ceux qui admettent ces conditions dans l'ordre religieux, « à comprendre qu'elle ne s'impose pas moins rigoureusement dans l'ordre initiatique... Ceci expliquant pourquoi l'initiation doit avoir une origine « non humaine », car, sans cela, elle ne pourrait en aucune façon atteindre son but final, qui dépasse le domaine des possibilités individuelles ». À la lecture de ces propos on comprendra sans peine l'insistance constante de Guénon tout au long de son oeuvre et de sa vie, afin que soit préservée et vivifiée l'authentique transmission initiatique, et qu'ainsi cette dernière, du moins en Occident où elle en avait et en a encore le plus besoin, soit rendue consciente de ses responsabilités et de la valeur incomparable et unique de son héritage.

(Aperçus sur l'initiation, ch. I, « Voie initiatique et voie mystique », ch. III, « Erreurs diverses concernant l'initiation », ch. IV, « Des conditions de l'initiation », ch. V, « De la régularité initiatique », ch. VIII, « De la transmission initiatique », ch. XIV,

L\

« Des qualifications initiatiques »,
, ch. XXIII, « Sacrements et rites initiatiques
», ch. XXVI, « De la mort initiatique
», ch. XXX, « Initiation
effective et initiation virtuelle »,
ph. XXXV, « Initiation et passivité »,

ch. XXXIX, « Grands mystères et

petits mystères », ch. XL, « Initiation

sacerdotale et initiation royale ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. V, « À propos du rattachement
initiatique », ch. XXV, « Sur les
degrés initiatiques ». Aperçus sur
l'ésotérisme chrétien, ch. II,
« Christianisme et initiation ». Le
Règne de la quantité et les signes des
temps, ch. XXXVI, « La pseudo-initiation
». Initiation et réalisation
spirituelle, ch. V, « À propos du rattachement
initiatique », ch. VI,
« Influence spirituelle et égrégores »,
ch. XXIII, « Travail initiatique collectif
et « présence » spiri-tuelle »,
ch. XXV, « Sur les degrés initiatiques
».)

Voir Art royal, Art sacerdotal,
Baptême, Chevalerie, Compagnonnage,
Connaissance, Délivrance, Enseignement,
Ésotérisme, Fede Santa,
Gardiens de la Terre Sainte, Influence
spirituelle, Mort, Maçonnerie, Métier,
Mystère, Mysticisme, Naissance,
Réalisation, Rite, Sacerdoce, Sacrement,
Samskara, Secret, Symbolisme,
Tradition, Voie.

INSPIRATION.

Voir Révélation.

INSTANT. L'Instant métaphysique,
que l'on considère comme insaisissable,
apparaissant sans continuité
entre sa cause et son effet, est en réalité

illimité puisque dépassant l'Être* et étant coextensif à la Possibilité* totale. Il constitue, dit Guénon, « ce qu'on peut appeler figurativement un « état de conscience universelle* », participant de la « permanente actualité » inhérente à la « cause initiale » elle-même ». L'Instant est donc le lieu de la liberté* universelle, un espace sans rapport de succession, au-delà de la durée*, hors temps* ; le reflet de l'éternité dans le temps, dans le maintenant unissant passé et futur*, la figure concrète de l'éternel présent*.

(Les États multiples de l'être, ch. XVIII, « Notion métaphysique de la liberté ». Symboles de la Science sacrée, ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout ». Études sur l'Hindouisme, Comptes-rendus de livres, 1949, à propos du livre d'A. K. Coomaraswamy, Time and Eternity.)

Voir Durée, Éternel Présent, Fini, Indéfini, Infini, Janus, Liberté, Temps.

INTELLECT TRANSCENDANT.

L'Intellect transcendant (Buddhi*), dont il convient de bien distinguer et percevoir la différence d'avec le mental* la conscience* ou la raison, est d'ordre universel, il n'est donc pas une faculté* individuelle et c'est

te

pourquoi « il rend possible la Connaissance* métaphysique », connaissance non-humaine par définition relevant uniquement de l'intuition* intellectuelle pure, de « l'Oeil du coeur* » selon El-Hallaj (aynul-qalb). L'Intellect transcendant transmet la Lumière* solaire de la Connaissance directe, la Connaissance intuitive immédiate, c'est pourquoi Aristote dit que « / Intellect est toujours con

forme à la vérité* », de la même manière que « rien n 'est plus vrai que l'Intellect », compréhension qui est beaucoup plus une faculté de perception intime que le fruit d'une compréhension discursive, du raisonnement. Les scolastiques ont donc à juste titre, au moyen âge*, nommé l'intellect pur « habitus principiorum », car il est le lieu de la participation au Principe*, l'image même du Principe en l'homme, le symbole de la communication du même au même, reflet et essence de la Pensée* divine.

Par ailleurs, on comprendra sans peine pourquoi le Verbe*, de par son mystère* en tant que Premier avant toutes choses, est nommé « Intellect divin », car tout fut d'abord conçu dans la Pensée, Pensée créatrice correspondant au « point » caché, Point* initial, « point de départ de toute différenciation dans le mystère du Palais intérieur ou Saint des Saints ». (Les Etats multiples de l'être, ch. VII, « Le mental, élément caractéristique de l'individualité humaine », ch.

VIII, « La hiérarchie des facultés individuelles ». La Métaphysique orientale. Le Symbolisme de la Croix

ch. IV, « Les directions de l'espace ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXXII « Les limites du mental ». Symboles

de la Science sacrée, ch. II, « Le
Verbe et le Symbole », ch. LXX,
« Coeur et cerveau ».)

Voir Buddhi, Connaissance, Conscience,
Intuition, Métaphysique,
Mental, Pensée, Point, Verbe, Vérité.

INTÉRIEUR. Dans un premier
temps, l'Intériorité peut être vue
comme une forme de catégorie spatiale
appliquée aux « états de l'être »,
une image symbolique de ce qui est
caché, image représentant le monde
céleste comme également le vide*
taoïste (wou-wei). Elle est aussi très
souvent utilisée, à titre d'attitude
individuelle sur le plan spirituel, pour
permettre une approche plus intime,
plus secrète de certaines vérités ou
connaissances particulières qui demandent
que soit réalisée autour
d'elles une forme de protection spécifique,
que l'on peut identifier à la
« garde du coeur ».
Toutefois, au niveau de la stricte
dimension métaphysique, la distinction
courante entre intérieur et extérieur
qui est effectuée régulièrement,
répond à une nécessaire différenciation
des contraires qui, pour autant
qu'elle puisse être utile, n'exclut pas
bien au contraire, une compréhension

A

de leur unité profonde.
Retenons surtout que l'Intériorité, dans le cadre de la réalisation des possibilités de l'être, est en fait synonyme du Centre* de chaque plan, puisque métaphysiquement il ne saurait même y avoir, selon Guénon, d'activité extérieure s'exerçant sur l'être total; l'Intériorité est la condition du rayonnement du Centre.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXIX, « Le Centre et la circonférence », ch. XLII, « L'Octogone ».)

Voir Centre, Vide.

INTUITION. Lorsque René Guénon parle dans ses écrits de l'Intuition, il vise uniquement ce que les métaphysiciens médiévaux appelaient « Intuition intellectuelle » ou « intellect* pur » (Buddhi*), et non pas la très rudimentaire et fort limitée « intuition sensitive » de la philosophie* moderne, la « réceptivité », qui fait d'ailleurs l'objet d'une vigoureuse critique sous sa plume. Cette Intuition, à laquelle se réfère donc Guénon, possède, d'après la tradition métaphysique, de façon immédiate et directe, la connaissance des principes, elle projette l'intellect par effet d'une sorte de « co-naturalité » dans une sorte de connaissance évidente et immédiate.

Rien n'est plus vrai que l'intellect rappelle Guénon, « car il est néces

sairement infaillible par là même que son opération est immédiate, et, n'étant point réellement distinct de son objet, il ne fait qu'un avec la Vérité* même. Tel est le fondement essentiel de la certitude métaphysique ». Différente de la connaissance rationnelle qui est discursive et médiate,

la connaissance métaphysique,
basée sur l'Intuition, de nature suprarationnelle
et supra-individuelle, dite
intuitive car son caractère immédiat
la caractérise comme telle, ne laisse
plus subsister aucune distinction
entre le sujet et l'objet, elle est à ce
titre non seulement un moyen de parvenir
à la Connaissance*, mais est en
fait Connaissance elle-même.
Guénon affirme que l'Intuition intellectuelle
est à ce point indispensable
à la Connaissance, « que sans elle il
n'y a pas de conception métaphysique
effective ». Faculté d'ordre nonhumain,
l'Intuition intellectuelle est
essentielle, indispensable même à la
compréhension de l'idée d'Infini*
métaphysique, et surtout, car c'est
peut-être là le plus important, à la
réalisation* de la parfaite identité
entre l'être et le connaître. On comprendra
mieux pourquoi c'est par
l'Intuition intellectuelle que peut être
comprise la « Tradition primordiale*
», précisément métaphysique*
et non religieuse, car elle passe tout
simplement par l'intermédiaire d'une
Connaissance purement intérieure,
vidée de tous les objets extérieurs
recevant, comme dans une illumina

tion pure, la totalité de la Vérité la plus haute. Comme on le voit, le domaine spécifique de l'Intuition intellectuelle, « c'est le domaine des principes éternels et immuables », c'est par définition et par essence foncière le domaine métaphysique. Afin de mieux en faire percevoir l'image, l'Intuition intellectuelle est comparée par El-Hallâj à « l'Oeil du coeur » (aynul-qalb), ce dernier n'hésitant pas à illustrer, non sans une grande et pertinente profondeur, cette comparaison de la sorte: « Je vis mon Seigneur par l'oeil de mon coeur, et je dis: Qui es-tu? Il dit: Toi » (Raaytu Rabbî biayni qalbî,

faqultu man anta, qâla antà).

(Introduction générale à l'étude des

doctrines hindoues, ch. V, « Caractè

res essentiels de la métaphysique »,

ch. X, « La réalisation métaphysi

que ». Orient et Occident, ch. III,

« La superstition de la vie », ch. II,

« L'accord sur les principes », ch. IV,

« Entente et non fusion ». La Crise du

monde moderne, ch. III, « Connais

sance et action », ch. V, « L'indivi

dualisme ». L'Homme et son devenir

selon le Vêdânta, ch. VII, « Buddhi

ou l'intellect supérieur ». La Métaphysique orientale.)

Voir Buddhi, Connaissance, Intellect transcendant, Métaphysique, Raison, Vérité.

INVARIABLE MILIEU. L'Invariable Milieu (Tchoung-young) est ce

que la tradition extrême-orientale donne comme nom au lieu de l'équilibre* parfait, le centre de la roue* cosmique, le point où se reflète directement « l'Activité du Ciel ». « Point* central » non agissant, l'Invariable Milieu correspond au Principe* immuable, toujours identique à Luimême. Selon le Taoïsme, le sage parfait, « parvenu au Point central et qui y demeure en union indissoluble avec le Principe*, participant de son immutabilité et imitant son « activité non-agissante », est considéré comme étant arrivé au maximum du vide*, au repos, retournant ainsi à sa racine qui n'est autre que l'Invariable Milieu, ou la « Grande Paix » (Es-Sakînah) de l'ésotérisme islamique. Ce retour à l'état primordial de l'homme véritable (tchenn-jen) équivaut à l'établissement définitif de celui-ci à l'intérieur du Principe. L'Invariable Milieu qui commande le mouvement mais n'y participe pas, dont le point se situe au centre de la Croix*, est donc l'image de la Volonté* du Ciel*, du « Rayon Céleste » au sein du développement des différents « états de l'être* », comme des différentes directions de l'espace*, et en même temps l'invisible et indicible présence du vide, de la vacuité. (Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolutions des oppositions », ch. IX, « Représentation géométrique des degrés de l'Existence », ch. XXIII, « Signification de l'axe

vertical; l'influence de la Volonté du Ciel », ch. XXV, « L'arbre et le serpent ».)

Voir Activité, Croix, Equilibre, Homme transcendant, Illumination, Milieu, Non-agir, Point, Roue, Unité, Vide, Voie du Milieu.

INVOCATION. Les techniques invocatoires, sont une forme particulièrement efficace du travail intérieur, moyen distinct des rites exotériques*, bien qu'elles trouvent parfois en eux une sorte de point d'appui, ce qui est le cas tout particulièrement de l'hésychasme dans la tradition orthodoxe. En effet, la transmission régulièrement réalisée de certaines formules, est tout à fait comparable, selon Guénon, « à la communication des montras* dans la tradition hindoue et à celle du wird dans les turuq islamiques ». Il importe toutefois que la transmission des formules invocatoires soit effectuée régulièrement, c'est-à-dire par l'intermédiaire d'une chaîne initiatique ininterrompue, puisque, comme le rappelle avec insistance Guénon, « on ne peut transmettre que ce qu'on a reçu soimême », vérité initiatique fondamentale, d'autant plus importante dans le cadre d'un travail opératif invocatoire.

(Aperçus sur l'ésotérisme chrétien,

ch. II, « Christianisme et initiation ».)

Voir Chapelet, Dhikr, Influence spiri

tuelle, Montra, Mudras, Nom, Shaddaï.

IOD (hébreu). La Lettre Iod, dixième lettre de l'alphabet hébraïque mais première lettre du Tétragramme* sacré, en elle-même un Nom divin

qui dans la Maçonnerie* s'est transformée en lettre G par assimilation à God (Dieu*), représente le Point* caché, elle est donc le germe* et le Principe* et c'est d'elle « que sont formées toutes les autres lettres de l'alphabet hébraïque, formation qui, suivant le Sepher Ietsirah, symbolise celle même du monde manifesté ».
La lettre Iod, qui peut être vue également comme l'Un* manifesté, ou plus exactement écrit Guénon, « comme principe de la Manifestation* universelle, Dieu se faisant « Centre* du Monde » par son Verbe* », est constituée cependant du Point* primordial incompréhensible qui est l'Un* non-manifesté, et qui, en réalité, forme de lui-même trois points qui sont le Commencement, le Milieu et la Fin de toute chose.
Par ailleurs, Guénon signale, dans une très intéressante étude sur les signes corporatifs, l'existence d'une gravure datée de 1625, représentant le Coeur* du Christ*, contenant trois Iod. Cette image pouvant être regardée comme l'union substantielle du Coeur de Jésus, que les théologiens considèrent comme le « Saint des Saints », l'Arche* du Testament », avec la Sainte Trinité, n'est pas sans

rappeler le sens métaphysique profond du Verbe.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVIII, « La naissance de l'Avatâra ». La

Grande Triade, ch. XXV, « La cité des saules ». Aperçus sur l'èsotérisme chrétien, ch. V, « Le langage secret de Dante et des « Fidèles d'Amour », ch. VII, « Fidèles d'Amour » et « Cours d'Amour ». Symboles de la Science sacrée, ch. XVII, « La lettre G et le swastika », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout ».

Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « À propos des signes corporatifs et de leur sens originel ».)

Voir Germe, Immortalité, Point, Principe, Tétragramme, Verbe.

IRRÉCIPROCITÉ

Voir Nécessité.

ISHWARA (sanskrit). Le terme sanskrit qui pourrait traduire le moins inexactement « Dieu* », dit Guénon, n'est pas Brahma*, qui est non qualifié (nirguna), au-delà de toute distinction (nirvishêha), mais Ishwara.
Ishwara est donc la « Personnalité Suprême », le Principe* de la Manifestation* universelle; immuable, il est exprimé en mode manifesté par la célèbre Trimûrti (Brahma*, Vishnu*, Shiva*), Trimûrti que l'on nomme aussi la « triple manifestation », soit

l'expression perceptible et visible de « l'extériorité » du Principe qui est l'Être* Universel.
Bien que « Non-Suprême » en tant qu'Apara-Brahma*, le Seigneur de tout, c'est-à-dire Ishwara, est cependant

considéré comme omniscient,
« car tout lui est présent dans la Connaissance* intégrale, et il connaît tous les effets dans la cause principielle totale, laquelle n'est aucunement distincte de Lui ». Visage et forme de Dieu pour le monde, Ishwara reçoit l'hommage et la louange des êtres vivants, il est leur père universel en tant que Suprême, et à ce titre reçoit l'ensemble des prières qui montent vers Lui comme représentant le lien qui unit la Manifestation à son Principe.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ ».)

Voir Apara-Brahma, Brahma, Brahma, Causalité, Dieu, Être.

ISLAM. L'Islam est, dans son sens premier et véritable, avant même qu'il soit fait allusion à la Révélation* historique de la Loi* au Prophète qui lui fournira par l'intermédiaire du Livre (Qorân) ses particularités sociales et sa codification fondamentale, la « soumission à la

Volonté* divine ». C'est pourquoi il est affirmé, dans certains enseignements ésotériques, écrit René Guénon, « que tout être est « muslim », en ce sens qu'il n'en est évidemment aucun qui puisse se soustraire à cette Volonté, et que, par conséquent, chacun occupe nécessairement la place qui lui est assignée dans l'ensemble de l'Univers ». La distinction effectuée par l'Islam entre les êtres qui sont appelés les « fidèles » (mûminîm) et ceux qui sont considérés comme « infidèles » (kuffâr), « consiste seulement en ce que les premiers se conforment consciemment et volontairement à l'ordre universel, tandis que, parmi les seconds, il en est qui n'obéissent à la Loi que contre leur gré, et d'autres qui sont dans l'ignorance pure et simple ». C'est cette première approche qui représente la compréhension initiale et universelle de l'Islam, et lui permet d'être reçu et accepté par tous les hommes, car nul ne peut être étranger à la Loi et à la Volonté du Très Haut (Allah), l'Unique et seul Dieu, le « Premier et le Dernier » dans son sens le plus Absolu. Allah, le Parfait, est le « Coeur des coeurs, l'Esprit des esprits » (Qalbull-qulûbi wa Rûhul-arwâh), il est la « Lumière* primordiale », « la Lumière des cieux et de la terre », vers laquelle doivent être obligatoirement dirigées toutes les prières des hommes, car il n'y a personne d'autre que Lui à qui rendre gloire. C'est

dans la reconnaissance de cela que se particularise et se spécifie précisément l'Islam, admettre qu'il n'y a rien d'autre qu'Allah, l'Unique. (Le Symbolisme de la Croix, ch. XXV, « L'arbre et le serpent ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVII, « Verbum, Lux et Vita ». Symboles de la Science sacrée, ch. LI, « L'Arbre du Monde », ch. LXI, « La Chaîne

des mondes ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I,

« L'ésotérisme islamique », ch. III, « Et-Tawhid », ch. IV, « El-Faqru », ch. V, « Er-Rûh », ch. VIII, « Influence de la civilisation islamique en Occident ».)

Voir Anthropomorphisme, Création, Idolâtrie, Loi, Monothéisme, Polythéisme, Principe, Religion, Révélation, Théophanie, Un, Vérité.

ISRAËL. De par son rapport au « Centre* », la Terre d'Israël considérée comme la « Terre Sainte* », occupe une place toute privilégiée au point de vue spirituel. Lieu de la construction du Temple* au centre de Sion, Israël est, selon la tradition, une image du Ciel* en tant que « Terre promise », la « Terre des élus ». Le nom Israël lui-même, est utilisé très souvent dans de nombreux textes, pour désigner les initiés quelle que soit leur origine ethnique, écrit Guénon et, poursuit-il, tout en formulant son propos sous la forme interrogative, « ceux-ci, qui en fait for

ment le « peuple élu », ne possèdentils pas la langue universelle qui leur permet à tous de se comprendre entre eux, c'est-à-dire la Connaissance* de la Tradition* unique qui est cachée sous toutes les formes particulières? ».

(Aperçus sur l'ésotérisme chrétien,

ch. III, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. VI, « Nouveaux aperçus sur le langage secret de Dante ».)

Voir Hébreu, Gardiens de la Terre Sainte, Tradition.

ITIHASAS (sanskrit). Le mot Itihâsas, désigne le Râmayana et le Mahâbhârata qui, loin d'être de simples « poèmes épiques », comme on voudrait trop facilement les présenter aujourd'hui, sont des parties intégrantes de la smriti, c'est-à-dire les écrits traditionnels qui tirent leur autorité des textes védiques, bénéficiant à ce titre d'un naturel respect religieux.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma ».)

Voir Autorité, Révélation, Shruti*.

IVA (sanskrit). Forme grammaticale sanskrite utilisée pour établir une comparaison (upamâ), ou rendre plus aisée la compréhension, sans que l'on doive pour autant lui conférer une réalité propre. Cet élément du discours démonstratif est très souvent

présent dans les textes orientaux cités par Guénon dans ses propres ouvrages.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications individuelles

».)

Voir Réel.

J

JACOB. René Guenon évoque la figure de Jacob, pour rappeler la meilleure part qui sera toujours réservée à l'autorité* spirituelle et qui ne peut lui être enlevée quel que puisse être son état, même écrit-il, « réduite à l'ombre d'elle-même », et pour ce faire remarque que les deux épouses de Jacob, Lia (laborans) et Rachel (visum principium), sont déjà, dans l'histoire sainte, une préfiguration ou l'image de Marie et Marthe du récit évangélique, et représentent l'une, Lia, la vie active soit la vie temporelle ou la « Justice* », et l'autre, la bien-aimée Rachel, la vie

contemplative ou la « Paix* ».

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. IX, « La loi immuable ».)

Voir Activité, Autorité, Contemplation, Justice, Non-agir, Paix.

JADE. Le Jade est une pierre* symbolisant la perfection, la juste proportion et l'exactitude. De ce fait le Jade, considéré comme la pierre de l'équilibre par excellence, est un attribut de ce qui représente la stabilité et la continuité. On comprend mieux ainsi pourquoi la Grande Ourse*, l'étoile du Pôle*, le sapta-riksha des hindous (la demeure des sept Rishis) fut

surnommée « Balance de jade ».
(Le Roi du Monde, ch. X, « Noms et représentations symboliques des centres spirituels ». Symboles de la Science sacrée, ch. LVIII, « Janua Coeli ».)

Voir Équilibre, Grande Ourse.

JÂGARITA-STHÂNA (sanskrit).
Voir État de veille.

JANUA-COELI (Latin). Janua-Coeli est la « Porte du Ciel* », l'ouverture

ou même le moyeu de la roue
du chariot en tant qu'il représente
« l'Axe du Monde* ». Également le
« Soleil* spirituel » regardé comme
« l'Oeil du Monde *», le Point* central
du Cosmos*, la limite mais qui
est aussi la porte et l'accès au nonmanifesté,
la porte solsticiale qui correspond
au solstice d'hiver.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
LVIII, « Janua Coeli ».)

Voir Brahma-randhra, Capricorne,
Ciel, Porte.

JANUS. La fréquente référence au
dieu romain Janus chez René
Guénon, dans ses études portant sur
le symbolisme*, s'explique de par la

très riche correspondance que l'on peut aisément établir entre ce dieu et les nombreuses figures de la Tradition* universelle et, tout particulièrement en Occident*, avec le Christ* dans ses représentations médiévales.

Doté d'un double visage, le dieu Janus offre une sorte d'évidente image de la réunion dans un seul être du passé et de l'avenir. Parfois constituée du visage d'un homme jeune et d'un homme âgé, la représentation de Janus, dans un évident et étroit rapport avec le symbole hermétique du Rebis, nous indique dans une particulière et originale relation au temps*, que son véritable visage, invisible, est celui du présent. En effet, explique Guénon, « entre le passé qui n'est plus et l'avenir qui n'est pas encore, le véritable visage de Janus, celui qui regarde le présent, n'est, dit-on, ni l'un ni l'autre de ceux que l'on peut voir. Ce troisième visage, est indivisible parce que le présent, dans la manifestation temporelle, n'est qu'un instant* insaisissable; mais lorsqu'on s'élève audessus des conditions de cette manifestation transitoire et contingente, le présent contient au contraire toute réalité ». Ce troisième visage est comparable, dans la tradition hindoue, à l'oeil frontal du dieu Shiva* qui, par définition, est le « sens de l'éternité », c'est le fameux « troisième oeil » qui a le pouvoir de réduire tout en cendres, anéantissant toute

manifestation. Janus est donc non seulement le « Maître du triple temps » (présent, passé et futur*) mais il est surtout et en tout premier lieu désigné comme le « Seigneur de l'éternité ». À ce titre le Christ est chargé lui aussi des identiques attributions transcendantes, « il domine le passé et l'avenir; coéternel avec son Père, il est comme lui « l'Ancien des

jours » : « Au commencement était le Verbe* », dit saint Jean. Il est aussi le père et le maître des siècles à venir: « Jesu pater futuri saeculi », répète chaque jour l'Église romaine, et Luimême, poursuit Guénon, s'est proclamé le commencement et l'aboutissement de tout: « Je suis l'alpha et l'oméga, le Principe et la fin. »

D'autre part, il est intéressant de remarquer la présence dans les mains de Janus du sceptre et de la clef*, de même que la couronne* qui le coiffe toujours, ou des deux clefs d'or et d'argent en tant qu'emblèmes traditionnels de ce dieu. Ces éléments renvoient au double pouvoir, sacerdotal et royal, qui procède d'un seul et unique principe, pouvoir sur les « grands et petits mystères* » et qui, par conséquence font de Janus le dieu de l'initiation*. Guénon souligne que « ces mêmes clefs étaient un des attributs du souverain pontificat, auquel la fonction « d'hiérophante » était essentiellement attachée; comme la barque, qui était aussi un symbole de Janus, elles sont demeurées parmi les principaux emblèmes de la papauté;

et les paroles évangéliques relatives
au « pouvoir des clefs » sont en parfait
accord avec les traditions antiques,
toutes issues de la grande
Tradition primordiale* ».
Dieu des Collegia fabrorum, rappelle
fort justement Guénon, Janus était
célébré aux fêtes solsticiales d'hiver
et d'été, comme aujourd'hui dans la
Maçonnerie* moderne, héritière malgré
sa forme « spéculative » des corporations
de constructeurs, sont célébrées
la Saint-Jean d'hiver et la
Saint-Jean d'été, dans une sorte de
transposition d'une symbolique préchrétienne
extrêmement significative,
puisqu'elle préside rituellement
à l'ouverture et à la fermeture du
cycle.

(Symboles de la Science sacrée, ch.
XVIII, « Quelques aspects du symbolisme
de Janus », ch. XXXVII,
« Le symbolisme solsticial de
Janus », ch. XXXVIII, « À propos
des deux saint Jean », ch. LVI, « Le
passage des eaux », ch. LVIII,
« Janua Coeli ». Autorité spirituelle
et pouvoir temporel, ch. II, « Fonctions
du sacerdoce et de la royauté »,
ch. V, « Dépendance de la royauté à
l'égard du sacerdoce », ch. VIII,
« Paradis terrestre et Paradis céleste
». Etudes sur la Franc-maçonnerie
et le Compagnonnage, t. II, « À propos
des signes corporatifs et de leur
sens originel ».)

Voir Christ, Clefs, Initiation, Maçonnerie,
Mystère, Pape, Symbolisme,

Zodiaque.

JARDIN.

Voir Hesperides, Fardes.

JEAN. Par delà la symbolique propre
des deux saint Jean, et son rapport
particulier aux fêtes* solsticiales que

l'on retrouve déjà dans le culte rendu au dieu romain Janus*, dont le nom curieusement n'est pas sans une étroite proximité phonétique avec Jean, Guénon s'est penché sur le double sens du nom de Jean. Il y découvre que d'une part, en effet, le mot hanan en hébreu*, signifie « bienveillance » et « miséricorde », et d'autre part « louange ». Ceci l'amènera donc à penser que le nom Jahanan formé de la racine hanan, exprime la « miséricorde de Dieu », tout autant que la « louange de Dieu ». Ainsi on peut constater, dit Guénon, que la « miséricorde de Dieu » convient très bien à Jean l'évangéliste, tandis que la « louange de Dieu » s'applique sans difficulté à Jean le Baptiste. Il rajoute sur ce point, « on peut d'ailleurs dire que la miséricorde est évidemment « descendante » et la louange « ascendante », ce qui nous ramène encore à leur rapport avec les deux moitiés du cycle* annuel », confirmant le caractère original et singulier au sein du

Christianisme* du nom de Jean. (Symboles de la Science sacrée, ch. XXXVIII, « À propos des deux saint Jean ».)

Voir Christianisme, Cycle, Janus.

JEHOVAH. Jehovah est formé en apparence de quatre lettres, iod* he vau he, mais trois seulement sont différentes, iod he vau, puisque he est présent par deux fois. À ce titre Jehovah, le Nom divin, est donc composé de trois lettres qui, selon Guénon, « par leur sextuple permutation suivant les six directions de l'espace (haut, bas, droite, gauche, avant et arrière), indiquent l'immanence de Dieu* au sein du Monde*, c'est-àdire la manifestation du Logos* au centre de toutes choses (...) ». C'est donc par le pouvoir de sa Parole (Memra) que Dieu, comme dit le Sepher Ietsirah, IV, 5, : « produisit tout objet et toutes choses par son Nom* Un *. »

Ce déploiement de la Parole à partir du Point* primordial, précise René Guénon, ne s'effectue pas uniquement dans l'espace* bien évidemment, mais aussi dans le temps*, puisque Dieu en tant que « Centre* du Monde », est « à la fois au centre des espace et au centre des temps ». Au centre des espaces et des temps ce qui signifie, que Dieu est le Centre de « tous les mondes », sensibles et supra-sensibles, même si notre langage humain ne nous permet d'exprimer, par définition, que ce qui relève des conditions d'existences de notre monde.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace ». Études

sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Parole perdue et mots substitués », « À propos des signes corporatifs et de leur sens originel », « À propos du Grand Achitecte de l'Univers ».)

Voir Buisson ardent, Dieu, Elohim, Être, Logos, Tétragramme.

JÉRUSALEM. Jérusalem céleste. Jérusalem terrestre. La ville de Jérusalem, centre spirituel des trois religions monothéistes, dont le nom primitif était en réalité à l'origine Jébus, est, depuis que les Hébreux y installèrent leur Temple, une image que l'on peut dire rendue manifeste de la véritable Salem, la mystérieuse demeure de Melki-Tsedeq*, demeure symboliquement identique à l'Agarttha*. Si la terre d'Israël* a été vue comme le « Coeur* du Monde » par les Hébreux, la « Terre Sainte* », la ville de Jérusalem est apparue dès lors comme le Centre même de cette « Terre Sainte », le lieu où séjourne l'Arche* au sein du Temple de Salomon*, la résidence du Tabernacle* sacré (Mishkan).

Par ailleurs, si la Jérusalem terrestre occupe une place privilégiée, en tant que « Coeur du Monde », au niveau du monde manifesté, la Jérusalem céleste elle, représente le « Centre Suprême », la « Cité divine » (Brahma-pura) le germe* du Ciel* dans le coeur, le Royaume de Dieu en nous. À ce sujet, l'Apocalypse nous

apprend que la Jérusalem céleste, de forme carrée comme le camp primitif des Hébreux, possède douze portes, trois sur chacun des quatre côtés, et est protégée par une triple enceinte. Ces douze portes, « où sont écrits les noms des douze tribus d'Israël, écrit René Guénon, correspondent aux signes solsticiaux et équinoxiaux », ce qui en montre le caractère universel et cosmique. D'ailleurs, à ce propos, l'universalité* de la Jérusalem céleste s'exprime tout particulièrement de par son mouvement descendant, où la cité divine vient rejoindre la cité terrestre. « Cette ville « descendant du ciel » explique Guénon, représente assez clairement, dans une de ses significations tout au moins, la projection de « l'archétype » céleste dans la constitution de la cité terrestre ». On notera à ce titre que la Jérusalem céleste, en ce qui concerne l'ensemble du cycle cosmique, est pour la fin des temps ce que le Paradis terrestre* fut pour leur commencement, « l'un et l'autre ne sont en définitive que les deux aspects complémentaires que prend une seule et même réalité (...) ».
Ainsi, la venue de la Jérusalem céleste qui doit se produire à la fin des temps, signifiera « l'achèvement de toute manifestation et la restauration de l'intégrité de « l'état primordial* ».Ville qui a pour unique lumière la gloire de Dieu, et dont la lampe est l'Agneau*, la Jérusalem céleste possède en son centre « l'Ar

bre de Vie* », elle est donc le séjour d'immortalité* qui, lorsqu'il apparaîtra en fin du cycle* verra le trône de Dieu et de l'Agneau immolé (c'est-àdire dans un état de « non-agir* ») surmonter la ville, « Ses serviteurs le serviront; ils verront sa face, et son Nom* sera sur leur fronts. Il n 'y aura plus de nuit, et ils n 'auront besoin ni

de lampe ni de lumière, parce que le Seigneur Dieu les illuminera; et ils régneront aux siècles des siècles » (Ap. XXII, 3-5).

Signalons enfin, que Guénon considère que pour être authentiquement légitime, du point de vue traditionnel, la constitution d'une cité humaine doit, autant que faire se peut, prendre modèle sur la « Cité divine ». Même si les conditions actuelles rendent fort improbable cette possibilité, « c'est seulement dans la mesure où elle sera réalisée qu'on sera strictement en droit de parler de « civilisation ». On évalue sans peine l'énorme distance qui sépare le monde moderne de l'image archétype de la Jérusalem céleste, sachons cependant que cette perspective est la seule et l'unique qui mérite les efforts de ceux qui veulent concourir véritablement à l'oeuvre du Ciel.

(Le Roi du Monde, ch.VI, « Melki-Tsedeq », ch. XI, « Localisation des centres spirituels ». Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, ch. III, « Les gardiens de la Terre Sainte ». Symboles de la Science sacrée, ch. X, « La triple enceinte druidique », ch.

XIII, « Le Zodiaque et les points cardinaux », ch. LUI, « L'Arbre de Vie et le breuvage d'immortalité », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé », ch. LXXV, « La Cité divine ». L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma ».)

Voir Agneau, Arche, Carré, Ciel, Tabernacle, Temple de Salomon.

JIHÂD (arabe).
Voir Guerre.

JIVA (sanskrit). La vie, produite par Brahma*, envisagée avec l'ensemble de ses facultés existentielles humaines, en prenant en compte également les différentes déterminations qui accompagnent nécessairement toute forme, mais en n' oubliant pas que métaphysiquement rien ne doit, ni ne peut, être « considéré séparément de son Principe* qui est le « Soi* ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma », ch. XIX, « Différence des conditions posthumes suivant les degrés de la connaissance », ch. XXXIV, « L'état spirituel du Yogi : « l'Identité Suprême ».)

Voir Âme, Brahma, Principe, Soi.

JÎVAN-MUKTA (sanskrit). La « Libération* » dans la vie, au sein

même de la forme corporelle présente, dès cette existence par la réalisation* de « l'Identité Suprême* ». Si cette « Libération » peut s'effectuer dès cette vie, c'est que « le corps, écrit Guénon, non plus qu'aucune autre contingence, ne peut être un obstacle à l'égard de la Délivrance*; rien ne peut entrer en

opposition avec la totalité* absolue, vis-à-vis de laquelle toutes les choses particulières sont comme si elles n'étaient pas; par rapport au but suprême, il y a une parfaite équivalence entre tous les états d'existence, de sorte que, entre l'homme vivant et l'homme mort (en entendant ces expressions au sens terrestre), aucune distinction ne subsiste plus ici ».
Nous voyons par ces lignes, que la Délivrance est un dépassement radical des formes et des limitations contingentes, une cessation de l'illusion* qui nous fait prêter quelque réalité aux contradictions et, en particulier, à la distinction entre vivant et mort. À ce titre, comme le rappelle fort justement Guénon, la Libération « hors de la forme » (Vidêha-mukti*), ne présente pas un caractère supérieur à la libération « dans la vie » (Jivanmukti).
Pour celui qui a réalisé la « transformation », c'est-à-dire l'oeuvre de la Délivrance, plus aucune différence n'a d'importance: « Peu lui importe alors que l'apparence formelle subsiste dans le monde manifesté, dès lors que, pour lui, elle ne peut désormais exister autrement

qu'en mode illusoire. »

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ».)

Voir Délivrance, Réalisation, Vidêha-Mukti.

JÎVÂTMÂ (sanskrit).
Voir Âme.

JNANA (sanskrit). Jnâna-chakshus. Jnâna-mârga. Jnânique.

Ce terme sanskrit de Jnâna signifiant « Connaissance* », est, avec la Lumière* intelligible, l'un des deux éléments de la seconde enveloppe (vijnânamaya-kosha) du « Soi* ».
Jnâna est également, en tant que faculté* de la connaissance, et surtout connaisance elle-même ou plus exactement rendue telle par le biais de « l'Oeil de la connaissance » ou intuition intellectuelle* (Jnâna-chakshus), en étroite relation avec sattwa, le premier des trois gunas*, c'est-àdire les qualités ou attributions essentielles de chaque être en tant qu'il existe au sein de la Manifestation* universelle, et qui, en fonction de l'équilibre* ou déséquilibre de ces attributions entre elles, lui confère sa détermination spécifique.
D'autre part, la Tradition* considère que Jnâna peut être une « voie* » (mârga) de réalisation* spirituelle ou un Yoga*, au même titre que le Karma* (action*) ou la Bhakti (dévotion), et devient alors Jnâna-mârga

(la voie de la Connaissance), une voie de Connaissance pure, la seule qui, précisons-le car cela est fondamental, puisse permettre de parvenir au but final puisque Bhakti et Karma, selon la tradition shankarienne à laquelle bien évidemment se rattache Guénon, « ont plutôt un rôle préparatoire, les

voies correspondantes, dit-il, ne conduisant que jusqu'à un certain point, mais rendant possible l'obtention de la Connaissance pour ceux dont la nature n'y serait pas apte directement et sans une telle préparation ». Les initiations, que l'on nomment par néologisme « jnâniques », s'adressent donc tout particulièrement aux brahmanes*, qui sont généralement de caractère « sattwique » et présentent de ce fait les qualités requises pour s'engager dans la « voie de la Connaissance ».

On notera l'interrogation de Guénon, qui reste très dubitatif sur l'existence en Occident*, même au moyen âge*, d'une initiation* proprement «jnânique », qui aurait dû correspondre à une initiation sacerdotale, tout en relevant cependant le fait que les organisations initiatiques qui furent en contact avec les Ordres religieux, possédaient un caractère « bhaktique » très marqué, et naturellement la présence très importante des initiations artisanales de nature « karmique », dite de troisième fonction.
(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. VIII, « Manas ou le sens interne; les dix facultés externes de

sensation et d'action », ch. IX, « Les enveloppes du « Soi »; Les cinq vâyus ou fonctions vitales. Le Symbolisme de la Croix, ch. V, « Théorie hindoue des trois gunas ». Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XVIII, « Les trois voies et les formes initiatiques ».)

Voir Connaissance, Initiation.

JONAS. En arabe la lettre Nûn est la quatorzième de l'alphabet et correspond, d'après la tradition islamique à El-Hût, c'est-à-dire la baleine, c'est pourquoi le prophète Jonas (Seyidnds Yûnus) est nommé Dhûn-Nûn, ce qui, comme l'explique Guénon, « est naturellement en rapport avec le symbolisme* général du poisson », et en particulier avec la légende du poisson sauveur de la tradition hindoue (Matsya-avatâra) ou la signification de l'image de l'Ichtus des premiers chrétiens. De même que Noé (Seyidnâ Nûh) plaça dans l'Arche* les éléments qui serviront à restaurer le monde après le déluge, dans l'histoire de Jonas, la baleine va servir d'Arche elle-même à l'intérieur de laquelle Jonas ressortira comme « ressuscité », dans un nouvel état, ou une nouvelle naissance, « c'est-à-dire une régénération de l'être individuel ou cosmique ».

Jonas représente la transformation du vieil homme par la mort* qui, après une période plus ou moins longue « d'obscuration », de dissolution*, de

purification qui est caractérisée par l'abandon de l'être corrompu, ressuscite à l'homme nouveau dans une vie également renouvelée dans laquelle, par la sortie de l'état individuel limité, le « germe* spirituel » a été porté à son niveau d'épanouissement, et a été révélée l'essence véritable de

l'être.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XXIII, « Les mystères de la lettre Nûn ».)

Voir Arche, Caverne, Dissolution, El-Hût, Germe.

JOSEPH. C'est en se penchant sur la question de la coupe* du Graal*, que René Guenon fait remarquer avec pertinence que dès l'Ancien Testament la tradition biblique parle d'une « coupe oraculaire » (Genèse, XLIV, 5) que l'on dit être celle de Joseph, coupe qui pourrait être très certainement regardée comme une des formes du Graal lui-même. Guenon s'étonne d'ailleurs, ajuste titre, que nul n'ait prêté attention au fait que c'est un autre Joseph, Joseph d'Arimathie, « qui est dit être devenu le possesseur ou le gardien du Graal et l'avoir apporté d'Orient* en Bretagne ». Ce lien entre le nom de Joseph et la coupe du Graal, est loin d'être, comme on s'en doute sans peine et comme l'écrit Guenon, le fruit d'une simple « coïncidence », et mérite une réflexion vigilante, qui devrait, sans trop de difficultés, s'épanouir en une

souveraine méditation.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLIV, « Lapsit exillis ».)

Voir Coupe, Graal.

JOURS DE LA CRÉATION. Les six Jours de la Création représentent, outre leur lien dimensionnel évident avec les six directions de l'espace*, la mise en oeuvre, la révélation* originelle et la manifestation du pouvoir créateur du Verbe*. Le nombre six, qui est d'ailleurs le nombre par définition de la « Création* », possède pour symbole l'étoile* formée de

deux triangles* équilatéraux opposés et entrelacés, que l'on nomme le ' « Sceau de Salomon* », qui peut être considéré, écrit Guénon, « comme une sorte de traduction graphique de « l'omnia per ipsum facta sunt » de l'Evangile de saint Jean », et qui symbolise par excellence l'union entre la Terre et le Ciel* ainsi que les deux natures du Christ* en une seule

personne.
À ce sujet, la désignation du Christ comme Oriens, pense Guénon, si elle est parfois employée pour signifier que le Christ est une Lumière* de l'origine*, le « Soleil* levant », est apparemment à rapprocher de l'hébreu Elohi Qedem, c'est-à-dire une expression identifiant le Verbe à « l'Ancien des jours », désignant Celui qui était avant les jours, « ou le Principe* des cycles de manifestation, représenté symboliquement

comme « des jours » par diverses traditions », ce que l'on appelle selon les différentes traditions soit « jours de Brahmâ* » pour l'Hindouisme, ou les « Jours de la création » dans le

Judaïsme.
(Symboles de la Science sacrée, ch. L, « Les symboles de l'analogie ». Formes traditionnelles et cycles cosmiques, « Qabbalah ».)

Voir Création, Dragon, Espace, Logos, Sceau de Salomon, Verbe.

JUPITER. Jupiter ou Zeus-Pater, le « père des dieux » mais aussi des hommes, voit sa paternité divine toujours associée à la foudre*. Remarquons, comme le rappelle Guénon, que la foudre* de Zeus est forgée par Vulcain, ce qui établit un certain rapport entre le « feu céleste » et le « feu souterrain ». Ce rapport entre le pouvoir divin et la métallurgie* est d'ailleurs fort intéressant, et riche d'une perspective symbolique que l'on perçoit sans peine.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. LXVII, « Le quatre de chiffre ».)

Voir Feu, Foudre, métallurgie, Vajra.

JUSTICE. La Justice (Din), dont Jésus, dans l'Évangile de Matthieu et de Luc (Matthieu, VII, 33. Luc, XII, 31), nous dit qu'elle est intrinsèquement liée au royaume de Dieu* : « Cherchez d'abord le royaume de

Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît », découle directement du pouvoir divin. Sachons en effet, que la Justice exerce son action lorsqu'il est nécessaire de rétablir des équilibres perdus, ce qui est souvent la fonction première de la guerre*, d'où le caractère étrangement providentiel ou sacré de celle-ci. Mais le pouvoir de la Justice, s'il relève bien du rétablissement compensatoire des équilibres par la guerre, se manifeste cependant le plus généralement par l'harmonie* et la Paix*, la douce Paix du Ciel* qui réalise le « juste milieu » car elle est précisément « l'Invariable Milieu* », dont son action porte témoignage. Ceci s'éclaire d'ailleurs fort bien lorsque l'on sait que dans « l'arbre séphirotique*, qui représente les attributs divins*, les deux colonnes* latérales sont respectivement celles de la Miséricorde et de la Justice; au sommet de la « colonne du milieu », et dominant ces deux « colonnes » latérales, est la « Couronne* » (Kether). Ce double rapport complémentaire nous fournit un précieux renseignement sur « l'activité du Ciel* », et nous fait voir son caractère propre et spécifique, sa dimension véritable et surtout, nous permet de mieux comprendre ce qu'est la véritable Justice qui, nous

dit Guénon, ne fait qu'un avec l'harmonie et l'équilibre*.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII,

« La résolution des oppositions », ch.

« La guerre et la paix ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXI, « Caïn et Abel ». Symboles de la Science sacrée, ch. « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. XVIII « Quelques aspects du symbolisme de Janus ». ch. XXVII,

« Sayful-Islam ». Études sur l'Hindouisme, « Kundalinî-yoga ».)

Voir Épée, Equilibre, Guerre, Miséricorde, Ordre, Paix.

K

KAABAH (arabe). De forme cubique, on dit que la Kaabah qui, outre son caractère sacré fondamental pour l'Islam*, est également une représentation du « Centre* du Monde », a au dessus d'elle le siège du Pôle* suprême (El-Qutb El-Ghawth).
On aura soin, par ailleurs, afin d'éviter de nombreuses erreurs qui sont formulées sur ce sujet, de bien distinguer la Kaabah proprement dite, de la « Pierre* noire » (qui elle n'est pas de forme cubique), cette dernière étant simplement « enchâssée » dans l'édifice, édifice qui représente en réalité la « maison de Dieu* » (Beyt Allah).
(Symboles de la Science sacrée, ch. XV, « Un hiéroglyphe du Pôle », ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique ».)

Voir Kabbale, Cube, Pôle, Pierre.

KABBALE. Dans ses « Aperçus sur l'Initiation », Guénon fait remarquer, que le mot hébreu qabbalah, a le sens de transmission, et qu'il désigne la « Tradition* », telle que nous l'entendons, et ce d'une manière plus précise encore, puisqu'elle désigne, dans cette dernière, sa partie ésotérique et initiatique, soit ce qui lui est le plus intérieur, le plus élevé et ce qui en constitue l'image même, pour tout dire l'esprit.
Cependant, ce terme étant d'origine hébraïque, il est logique qu'il soit utilisé pour désigner la forme spécifiquement hébraïque de la « Tradition ». La racine Q B L, en hébreu et en arabe, écrit Guénon, signale le lien, le rapport, entre deux choses qui sont situées l'une en face de l'autre.
De cette idée, découle l'image du passage, de réception, qui est exprimée par le verbe quabal, en hébreu comme en arabe, dont découle qabbalah, que l'on peut traduire par « ce

qui est reçu », en latin traditum.
D'autre part, Guénon insiste sur le caractère tout à fait original et spécifique de la « Science des nombres » qui, comme nous le savons, constitue l'élément central de la doctrine hébraïque, en montrant que les sources néo-platoniciennes n'ont peutêtre pas jouées le rôle que l'on prétend à ce sujet, d'autant que l'origine même de la langue hébraïque laisse présager une antériorité de la pratique des correspondances « alphabéticonumériques ».

Guénon pensait, par ailleurs, que la science des lettres et l'alchimie, n'étaient en réalité qu'une seule et

unique science, ce qui ouvre des champs de correspondances d'une rare richesse herméneutique.
(Aperçus sur l'Initiation, ch. IX,

« Tradition et Transmission ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Qabbalah », « Kabbale et

science des nombres », « La Kabbale juive ».)

Voir Hébreu, Langage, Metatron, Shekinah, Nombre, Sephiroth.

KADOSCH (hébreu). Les initiés de la Fede Santa*, l'organisation secrète à laquelle appartenait Dante, étaient désignés par le nom de Kadosch, c'est-à-dire les « Saints ». Cette désignation, écrit Guénon, se comprend très bien si l'on sait que les initiés sont considérés comme ayant atteint l'immortalité*, et donc sont de ce fait les habitants des Cieux, de la « Terre des Saints* ». Ceci explique qu'ils puissent être nommés également, selon les différentes traditions, « les Purs », « les Parfaits », « Souris », Ikhwan-es-Safa, etc.
(Aperçus sur l'ésotérisme chrétien,

ch. IV, « Le langage secret de Dante et des « Fidèles d'Amour ».)

Voir Fede Santa, Fidèles d'Amour, Gardiens de la Terre Sainte.

KAIVALYA (sanskrit). L'isolement, mais aussi la perfection et la totalité, ou mieux encore le « vide* » qui, selon la conception propre à la tradi

tion taoïste est considéré comme la plus haute réalité, l'Absolu* en luimême.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. « Vidêha-mukti et

Jivan-mukti ».)

Voir Absolu, Extinction, Infini,
Néant, Possibilité.

KAKODAIMÔN (grec).
Voir Agathodaimon*.

KÂLA (sanskrit). Kâla-makara.
Kâla-mukha. Kâla est le nom du
lion, ou la tête d'un monstre (Kâlamukha),
comme sous la figure de
Kâla-makara à Java où est représentée
une figure unissant en un même
être le lion et le crocodile. Ce Kâlamakara
se présente avec les mâchoires
ouvertes, symbolisant « la voie*
unique par laquelle tout être doit
passer nécessairement », il s'identifie
au « gardien de la porte », porte qui
doit être franchie « pour être libéré
des conditions limitatives qui le
retiennent dans le domaine de l'existence*
contingente et manifestée ».
Guénon fait remarquer, que ce
« Makara », en Inde, correspond au
signe du Capricorne* dont on sait
qu'il incarne la « porte des dieux* ».
Mais Kâla, en tant que tel, est aussi le
temps*, temps dont on dit qu'il
dévore les êtres manifestés lorsqu'on
ne le regarde que sous son aspect
mondain, car il est à cet égard comme
le Soleil*, c'est-à-dire la « porte

d'immortalité » du point de vue du domaine extra-cosmique, ou de l'audelà de la Manifestation*. Le temps est donc Destructeur ou « dévorateur », mais aussi et surtout principe transformateur, qui conduit la Manifestation « à l'état non-manifesté en la résorbant en lui-même, ce qui est le sens le plus élevé dans lequel la Mort* puisse être entendue », écrit Guénon. (Symboles de la Science sacrée, ch. LIII, « L'Arbre de Vie et le breuvage d'immortalité », ch. LIX, « Kâlamukha ».)

Voir Cycle, Durée, Instant, Manifestation, Porte, Temps.

KALI-YUGA (sanskrit). Le terme Kali-Yuga peut se traduire par « âge de fer* », c'est-à-dire la période d'obscuration, « l'âge noir » ou « l'âge sombre » qui correspond à la dernière des quatre périodes de notre actuel Manvantara* ou ère de Manu*. Cette période, la plus ténébreuse de toutes, se distingue par son caractère extrêmement négatif, la confusion y règne, la « massification » s'y fait plus forte et les valeurs* profanes, de par la domination générale du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel, y triomphent impitoyablement gagnant l'ensemble de la société.

La matérialisation croissante qui s'étend inexorablement pendant le Kali-Yuga, Kali-Yuga ayant com

mencé il y a maintenant plus de six mille ans, s'explique par un éloignement de plus en plus marqué à l'égard du Principe*, provoquant une perte radicale d'influence des forces traditionnelles au profit des puissances les plus inférieures du monde moderne. C'est ce que l'on appelle le

triomphe de la « solidification* », où se produisent les « fissures » à rencontre de la « Grande Muraille » qui, symboliquement, protégeait les civilisations vis-à-vis de « l'intrusion des influences maléfiques du domaine subtil inférieur ». Nous sommes donc engagés dans un processus de véritable descente qui ira en s'amplifiant de plus en plus, n'épargnant aucun domaine ni institution de la société, et où nous assisterons à une sorte de déchaînement des éléments destructeurs, où toute vraie hiérarchie* sera niée et dont le « mélange des castes* » en est sans doute l'exemple le plus visible.

En effet, et à propos de cette question, Guénon explique que « le cycle historique, parti d'un niveau supérieur à la distinction des castes, doit aboutir, par une descente graduelle, à un niveau inférieur à cette même distinction, car il y a évidemment (...) deux façons opposées d'être en dehors des castes: on peut être audelà ou en deçà, au-dessus de la plus haute ou au-dessous de la plus basse d'entre elles; et, si le premier de ces deux cas était normalement celui des hommes du début du cycle, le second

sera devenu celui de l'immense majorité dans sa phase finale ». Or, la transmission de la Tradition* s'effectuant avec un respect scrupuleux des appartenances respectives des individus selon leur place et leur fonction au sein de la société (initiation* sacerdotale, guerrière ou artisanale), il est aujourd'hui en Occident*, quasiment devenu impossible de recevoir une transmission en accord avec sa nature. Ceci explique le fait que le Kali-Yuga est un « temps où la connaissance spirituelle est devenue cachée, et où quelques-uns seulement peuvent encore l'atteindre, écrit René Guénon, pourvu qu'ils se placent dans les conditions voulues pour l'obtenir ». Or ce sont ces conditions précisément qui sont particulièrement délicates à notre époque et posent problème, puisqu'il importe pour les individus, afin de réaliser leur véritable finalité, de se rattacher à une organisation traditionnelle pour recevoir l'initiation qui faisait partie du développement spirituel naturel des âges antérieurs.

De par la vitesse à laquelle se développe la confusion, on pourrait se demander légitimement si le désordre n'a pas atteint son point maximum, il se peut toutefois que l'humanité doive « descendre encore plus bas, dans les excès d'une civilisation toute matérielle, avant de pouvoir remonter vers le Principe et vers les réalités spirituelles et divines. Guénon rajoute, peu importe d'ailleurs : que ce soit

un peu plus tôt ou un peu plus tard, ce développement descendant que les Occidentaux appellent « progrès* » trouvera sa limite, et alors « l'âge noir » prendra fin ». La fin d'un cycle* coïncidant toujours avec l'aurore d'un nouveau cycle, Guénon prend exemple sur le texte de l'Apocalypse selon saint Jean pour écrire: « C'est à l'extrême limite du

désordre, allant jusqu'à l'apparent anéantissement du « monde extérieur », que doit se produire l'avènement de la « Jérusalem céleste* », qui sera, pour une nouvelle période de l'histoire de l'humanité, l'analogue de ce que fut le « Paradis terrestre* » pour celle qui se terminera à ce moment même ». À ce titre, les grandes similitudes entre les éléments qui caractérisent l'époque moderne et ceux qu'indiquent les doctrines traditionnelles comme étant propre à la fin du Kali-Yuga, « permet de penser, dit Guénon, sans trop d'invraisemblance », que l'éventualité d'une fin prochaine n'est peut-être plus très lointaine; « et ce serait là, assurément, après l'obscuration présente, le complet triomphe du spirituel ».
(Le Roi du Monde, ch. VIII, « Le Centre caché pendant le « Kali-Yuga ». La Crise du monde moderne, ch. XXV, « Les fissures de la Grande muraille ». Aperçus sur l'initiation, ch. IV, « Des conditions de l'initiation », ch. XL, « Initiation sacerdotale et initiation royale ». Etudes sur l'Hindouisme, « L'Esprit de l'Inde »,

« Tantrisme et Magie ». La Crise du monde moderne, ch. I, « L'âge sombre », ch. VIII, « L'envahissement occidental ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. I, « Autorité et hiérarchie », ch. II, « Fonctions du sacerdoce et de la royauté », ch. III, « Connaissance et action », ch. IX, « La Loi immuable ». Formes traditionnelles et cycles cosmiques,

« Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques ».)

Voir Âges, Caste, Chaos, Contre-tradition, Cycle, Devenir, Dissolution, Égalitarisme, Évolution, Occident, Humanisme, Individualisme, Laïcisme, Matérialisme, Progrès, Quantité, Rationalisme, Renaissance, Solidification, Uniformité, Valeur.

KALPA (sanskrit). Un Kalpa, étant en lui-même le développement complet ou total d'un monde, c'est-à-dire d'une partie de l'Existence* universelle, il convient donc, pour en saisir correctement le sens, de le regarder comme « la forme « chronologique » sous laquelle s'exprime la doctrine des cycles* ».

Guénon fait remarquer qu'il est fort difficile d'évaluer réellement la durée* d'un Kalpa, si ce n'est par rapport justement à notre monde et d'après sa mesure spécifique du temps, puisque le Kalpa relève en fait, dans sa nature propre qui le place sous la loi d'un mécanisme d'enchaînement logique* et ontologique,

d'une sorte de série « extra-temporelle » de causes et d'effets.

(Formes traditionnelles et cycles cosmiques, « Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques ».)

Voir Cycle, Durée, Kali-Yuga.

KÂMA. (sanskrit). Nom du désir par lequel « l'âme* vivante » individuelle (jivâtmâ), produit en rêve un monde qui procède tout entier d'ellemême, et qui est constitué de conceptions mentales, d'idées diverses qui s'entrecroisent, se contredisent, qui interfèrent entre elles, créant toujours la confusion, les pulsions réactives ou attractives, l'instabilité et le désordre. Ceci explique pourquoi ce désir (Kâma) qui est à l'origine de l'agitation mentale, est considéré comme illusoire (mâyâmaya) ou purement apparent (vyâvahârika), c'est-à-dire impermanent et transitoire.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de taijasa ».)

Voir Âme, Illusion, Maya, Rêve.

KARANA (sanskrit). La « Cause » en tant que Brahma* est à l'origine de tout, Principe* et cause de toute la Manifestation*, non-différent quoique surpassant tout, car si l'effet n'est pas différent de sa cause, la « Cause » (Kârana) est infiniment supérieure aux effets.

(L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna ».)

Voir Absolu, Brahma, Être, Manifestation, Origine, Principe.

KÂRANA-SHARÎRA (sanskrit). La « forme causale » ou principielle d'Ishwara*, forme* universelle lorsqu'il est perçu par rapport à la Manifestation*, son enveloppe visible, son visage en tant que Seigneur et « Cause ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IX, « Les enveloppes du « Soi »; les cinq vâyus ou fonctions vitales », ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna »).

Voir Ishwara.

KARMA (sanskrit). Karmamârga. Karma-Mimânsâ. Karma-Yoga.

Karma qui signifie « action* », s'applique à toute action au sens le plus large, ainsi que, sous un angle plus précis, aux actes rituels eux-mêmes. Ce « double sens » premier que possède le mot Karma, lui confère un large champ de définitions multiples, bien que relativement complémentaires. Il convient, pour saisir ce qui fait la spécificité de l'action, de comprendre qu'elle s'accomplit toujours dans le cadre d'un espace/temps

donné et défini, cette détermination implique donc, pour que soit effectué tout acte, un ensemble d'éléments fournissant une sorte de limitation temporelle et matérielle. C'est d'ailleurs ce qui distingue le rite* du symbole, faisant de l'un une forme particulière, marquée par le temps* et le

lieu, alors que le symbole est lui une ouverture naturelle sur l'existence* universelle.
Première des Mimânsâ* (étude) ou Pûrva-Mimânsâ, le Karma-Mimânsâ est une étude de la juste façon dont doivent être exécutés les rites, ou les actions lorsqu'elles sont soumises à une finalité spirituelle. Cette Mimânsâ, nommée pour cela Karma-Mimânsâ ou Mimânsâ pratique, « a pour but de déterminer d'une façon exacte et précise le sens des écritures,

dans la mesure où celles-ci renferment les préceptes, et non sous le rapport de la Connaissance* pure (Jnâna*) ». Donc, du point de vue spirituel ou initiatique, c'est-à-dire lorsque le terme Karma est regardé dans son sens rituel, on parlera de voie « karmique », ou Karmamârga, pour désigner une voie de réalisation* par l'action, dont les initiations* artisanales nous fournissent l'exemple, « puisqu'elles étaient basées essentiellement sur l'exercice

effectif d'un métier* ».
À ce sujet, les initiations de la

troisième caste, dite des Vaishyas,

initiations basées sur la voie

karmique, sont les seules qui subsis

tent en Occident* de par une sorte de réduction des possibilités initiatiques dont le monde moderne est la cause, et non, comme le souligne Guénon, à cause d'une incapacité originelle propre à l'Occident*.
Il est intéressant de remarquer que dans une société normale, où tous les actes sont ritualisés, l'activité humaine est en permanence reliée à une dimension sacrée, donnant ainsi le moyen aux individus de réaliser leur finalité spirituelle au sein même de leur labeur quotidien le plus élémentaire.
L'action devient à ce titre un « Karma-Yoga », une discipline de l'agir, une ritualisation de l'activité où chaque geste reçoit un sens.
Toutefois, on notera une application très originale de la « voie karmique », dans le Karma-Yoga enseigné par Krishna* dans la Bhagavad-Gîtâ, car plus particulièrement approprié aux guerriers (Kshatriyas*), faisant appel

à la vertu du combat et aux mérites de l'action juste, lorsqu'elle est dirigée dans le dessein d'un véritable accomplissement de son devoir, fut-il un devoir difficile comme c'est le cas pour Arjuna sur le champ de bataille.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. XXII, « La délivrance finale ». Aperçus sur l'initiation, ch. XVI, « Le rite et le symbole ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XVIII, « Les trois voies et les formes initiatiques ». Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch.

V, « La Loi de Manu ».)

Voir Action, Activité, Initiation, Mimânsâ, Yoga.

KARNEIOS (grec). Dieu du Karn (haut lieu) chez les Grecs, Karneios symbolise le « Dieu* puissant »,

celui qui a son séjour sur la montagne.
La racine KRNque l'on retrouve
également dans Kronos, qui
«exprime essentiellement les idées
de puissance et d'élévation », nous
indique que Karneios est le dieu de la
stabilité, de « l'Axe* », du Pôle*.
Cette racine KRN a d'ailleurs un lien
direct avec les « bêtes à cornes »,
cornes* qui symbolisent la puissance
et la grandeur, et dont les multiples
représentations, en particulier chez
les Celtes*, traduisent bien cette idée.
Par ailleurs, René Guénon établit un
parallèle fort intéressant entre la
notion de « toute puissance » attribuée
à Karneios, et le Nom* divin
des Hébreux « Shaddaï* », Nom du
Dieu d'Abraham, qui Lui également
est le « Dieu de la montagne », le
« Dieu tout puissant ».
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXVIII, « Le symbolisme des cornes
».)

Voir Cornes, Nom, Shaddaï.

KÂRYA (sanskrit). Kârya-Brahma.
Nom sanskrit de « l'effet », effet considéré
par rapport à une cause
(kârana*) première déterminante qui,

pour l'ensemble des mondes est Brahma* ou Kârya-Brahma (Principe Suprême). On prendra soin de noter cependant, que Brahma est dit « cause » (kârana) en tant que nirguna* (non-qualifié), et « effet » en tant que saguna* (qualifié), c'est-à-dire lorsqu'il apparaît comme Brahma*, forme de détermination de Brahma

indéterminé.
Kârya est un dérivé de la racine verbale kri (« faire ») qui possède le même sens que le latin creare, et du

suffixe ya, qui indique l'idée d'une réalisation à venir. Ce terme de Kârya, écrit Guénon, « implique donc une certaine idée de « devenir* », ce qui suppose nécessairement que ce à quoi il s'applique n'est envisagé que par rapport à la Manifestation* » puisque bien évidemment il ne saurait y avoir de « devenir » pour le non-manifesté, éternellement stable

et Un*.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération ».)

Voir Brahma, Causalité, Création, Kârana, Manifestation.

KETHER (hébreu). Première des dix Sephiroth, Kether représente la couronne* suprême, le pur et insaisissable éther* (Avir) qui est le Point*

caché, la « Pierre angulaire* » invisi_
ble qui, dans le Temple de Jérusalem*, était placée sous l'Arche* d'Alliance. Kether, est donc le mystère* profondément caché, que l'on

dit être « la cause de toutes les causes et l'origine* de toutes les origines », l'Absolu* en tant que Non-Être*, le Zéro métaphysique* que l'Orient* appelle le « vide* ». (Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace ». Symboles de la Science sacrée, ch. XLIV, « Lapsit exillis ». Etudes sur l'Hindouisme, « Kundalinî-Yoga ».)

Voir Arche, Couronne.

KHIEN (chinois). Dans la métaphysique taoïste, Khien a le sens de « perfection active », « la possibilité de la volonté dans la Perfection, et naturellement de toute-puissance, qui est identique à ce qui est désigné comme « l'Activité*du Ciel ». Khien, ainsi, est la volonté* qui se singularise de par le fait qu'elle est en mesure de se manifester, la volonté agissante qui correspondrait au Ciel*, alors que Khouen correspond à la Terre* (Tï), c'est-à-dire l'objet de la Manifestation*. Guénon précise toutefois, que Khien et Khouen, « n'existent que de notre point de vue d'êtres manifestés », non en euxmêmes mais, uniquement par rapport à nous. À ce titre, ils pourraient être comparés à l'Essence* et à la Substance*, Essence et Substance

qui, en tant que telles, « se situent à un moindre degré d'universalité, puisqu'elles n'apparaissent ainsi précisément que par rapport à la Manifestation* ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel ». La Grande Triade, ch. III, « Ciel et Terre ».)

Voir Ciel, Essence, Perfection, Substance, Terre, Volonté.

KHOUEN (chinois).
Voir Khien.

KÎRTI-MUKHA (sanscrit).
Voir Kâla-mukha.

KOHANIM (hébreu). C'est dans un texte portant sur la « Parole perdue* », « Parole » qui fait l'objet de l'initiation* Maçonnique, que René Guénon parle des Kohanim, c'est-à-dire des prêtres hébreux qui officiaient dans le Temple* de Jérusalem*, pour signaler que « certains indices donnent lieu de supposer que le signe perdu » devait, selon toute vraisemblance, être identique à la bénédiction des Kohanim.

(Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Parole perdue et mots substitués ».)

Voir Parole perdue.

KOUA (chinois). Les Koua sont

dans la tradition taoïste, les « trigrammes » de Fo-hi, qui symbolisent la Totalité des possibilités, par une ingénieuse représentation de traits

pleins ou de traits brisés. Sous la forme dite du Yi-king réunis trois par trois, c'est-à-dire en « hexagramme » par Wen-wang, ils aboutissent au nombre 64, nombre* qui incarne la totalité de toutes les possibilités de variations, le Verbe* et l'Homme*. (Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. XXVIII, « La Grande Triade ».)

Voir Verbe, Yin-Yang.

KRAMA-MUKTI (sanskrit). Le Terme Krama-mukti désigne la « Délivrance* par degrés », Délivrance ainsi nommée car elle est réalisée après la mort*, donc dans les « états posthumes », par le biais d'étapes intermédiaires et non d'une manière immédiate ou directe. « C'est la seule, écrit Guénon, qui puisse être envisagée pour l'immense majorité des êtres humains, ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que tous y parviendront indistinctement (...) ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XVIII, « La résorption des facultés individuelles », ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération », ch. XXII, « La Délivrance finale ».)

Voir Délivrance, Mort.

KRISHNA. Le dieu indien Krishna, dont le rôle majeur d'enseignant et de guide auprès d'Arjuna nous est relaté de façon brillante par la Bhagavad-Gîtâ (Chant du Bienheureux), représente dans ce texte fondamental, selon Guénon, le « Soi* », l'Atmâ* inconditionné.
En effet, pendant la bataille qui se déroule et au sein de laquelle Arjuna, en tant que Roi, doit accomplir son devoir, « Krishna con-duit le char sans combattre, c'est-à-dire sans être lui-même engagé dans l'action ».
Krishna, dont le nom signifie « le sombre », le « noir », représente également le « non-manifesté », l'immortel, le Paramâtmâ*, mais il est important de ne pas oublier que Krishna et Arjuna, qui lui symbolise le « blanc », la Manifestation*, sont

l'un et l'autre placés sur le même char (le véhicule de l'être) ce qui veut dire qu'ils sont « inséparablement unis », ne faisant qu'Un* et ne se distinguant « qu'illusoirement ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VIII,

« La guerre et la paix ». Symboles de la Science sacrée, ch. XVI, « Les têtes noires », ch. XXX, « Le Coeur et la Caverne », ch. XLVII, « Le

blanc et le noir ». Études sur l'Hindouisme, « Atmâ-Gîtâ ».)

Voir Guerre, Karma, Kshêtra, Vishnu.

KRONOS (grec).

Voir Karneios.

KSHATRIYA. (sanskrit). L'une des deux premières castes* à laquelle est confié le pouvoir temporel, les Kshatriyas sont par essence des combattants, des guerriers luttant pour le bien de la cité, et la défense de la

Tradition*. Détenteurs de la responsabilité du gouvernement des hommes, les Kshatriyas possèdent le pouvoir militaire ainsi que judiciaire et administratif, de ce fait la fonction royale qui englobe l'ensemble de ces pouvoirs est donc par excellence une fonction réservée aux Kshatriyas, le Roi* devenant le premier des Kshatriyas qui exerce son autorité pour tout ce qui touche au temporel. À ce sujet, le domaine de l'action* leur étant par définition spécifique, les Kshatriyas doivent normalement oeuvrer en parfaite harmonie* et profonde unité avec les Brahmanes*, du moins tant que la civilisation présente un caractère traditionnel réel. Or, de par les conséquences désastreuses du Kali-Yuga*, les castes se sont progressivement opposées les unes aux autres et, historiquement en tout premier lieu, on vit les Kshatriyas se rebeller contre les Brahmanes. Cette opposition porte d'ailleurs le nom de « révolte des Kshatriyas » qui, d'après René Guénon, pourrait même remonter plus haut que le début du Kali-Yuga, « début qui est lui-même fort antérieur à tout ce que connaît

l'histoire ordinaire ou profane ». Une telle opposition, qui traverse

l'ensemble des peuples « puisqu'elle

correspond à une loi générale de l'histoire », met en conflit le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, le trône et l'autel, le Sacerdoce* et l'Empire. Cette révolte a pour effet de renverser non seulement les rapports normaux entre les castes mais, plus grave encore, de modifier le lien de transmission authentique nécessaire aux connaissances traditionnelles, ou même de nier purement et simplement tout Principe* transcendant, par une « substitution de la « physique » à la « métaphysique* », aboutissant au triomphe du naturalisme. À cet égard, Guénon pensait que le Bouddhisme* qui est indéniablement « associé à une des principales manifestations de la révolte des Kshatriyas, montre le lien très direct entre la négation de tout principe immuable et celle de l'autorité* spirituelle, entre la réduction de toute réalité au « devenir* » et l'affirmation de la suprématie du pouvoir temporel, dont le domaine propre est le monde de l'action; et l'on pourrait constater, rajoute Guénon, que l'apparition de doctrines « naturalistes » ou antimétaphysique se produit toujours lorsque l'élément qui représente le pouvoir temporel prend, dans une civilisation, la prédominance sur celui qui représente l'autorité spirituelle ».

Guénon n'hésite donc pas à écrire: « La suprématie des Brahmanes* maintient l'orthodoxie* doctrinale; la révolte des Kshatriyas amène

l'hétérodoxie ». Cette loi intangible s'applique bien évidemment en premier lieu à l'Inde, mais aussi à tous les peuples, car le système des castes n'est pas limité à une ère civilisationnelle restreinte dans la mesure où, « la caste n'est pas seulement une fonction, mais avant tout, ce qui, dans la nature des individus humains,

les rend aptes à remplir cette fonction
de préférence à toute autre… Ces différences
de nature et d'aptitudes existent
aussi partout où il y a des
hommes ». Il est vrai cependant,
qu'avec l'apparition du monde moderne,
les problèmes de ce type se
sont singulièrement amplifiés et,
« avec la domination des castes
inférieures, c'est la nuit intellectuelle,
et c'est là qu'en est aujourd'hui
l'Occident*, qui menace d'ailleurs de
répandre ses propres ténèbres* sur le
monde entier. »

Retenons donc que, dans une société
harmonieuse, les Kshatriyas usent de
leur pouvoir pour défendre la nation
contre l'ennemi extérieur, ainsi que
protéger la cohésion, l'équilibre et
l'harmonie de la cité. Ils prodiguent,
dans le cadre de leur fonction, une
aide précieuse aux Brahmanes, et
rendent possible la conservation et le
respect des lois les plus vénérables.
Ils ont donc un rôle majeur qui, s'il
est effectué dans la plus parfaite
exactitude, leur confère gloire et honneur
et les situe, en tant qu'élite guerrière,
à l'un des rangs les plus prestigieux
de l'ordre social traditionnel.

(Crise du monde moderne, ch. III, « Connaissance et action ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. I, « Autorité et hiérarchie », ch. II, « Fonctions du sacerdoce et de la royauté », ch. III, « Connaissance et action », ch. IV, « Nature respective des Brahmanes et des Kshatriyas », ch. VI, « La révolte des Kshatriyas ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXXIX, « Grands mystères et petits mystères ».)

Voir Bouddhisme, Brahmane, Caste, Chevalerie, Gardiens de la Terre Sainte, Roi.

KSHÊTRA (sanskrit). Le champ de bataille, lieu du déroulement de l'action*, « domaine où l'individu développe ses possibilités, et qui est figuré par le plan horizontal dans le symbolisme* géométrique ». Ceci est valable non seulement pour l'état humain, mais aussi pour « tout autre état de manifestation qui est soumis, sinon à l'action proprement dite, du moins au changement et à la multiplicité ».

(Le Symbolisme de la Croix, ch. VIII, « La guerre et la paix ».)

Voir Contingence, Krishna, Manifestation.

KUBELE (grec).
Voir Cube.

KUNDALINÎ (sanskrit). Venant du

mot Kundalî qui veut dire « enroulé » en anneau ou en spirale, et qui de ce fait représente l'état de gestation, la Kundalinî désigne la force logée à l'extrémité inférieure de la colonne* vertébrale, et qui peut, sous certaines conditions très précises constituant en particulier les techniques secrètes du Hatha-Yoga, être éveillée et se

déployer en s'élevant au travers des divers chakras*, ceci afin de parvenir au « Troisième OEil » ou « OEil frontal* ». Lorsque la Kundalinî a atteint cet « OEil frontal », l'homme retrouve « l'état primordial* » au sein duquel on accède à l'immortalité* virtuelle, mais c'est cependant dans l'étape suivante, au moment de la jonction avec la « couronne* de la tête », que sont véritablement conquis les états supérieurs de l'être.
On dit que le serpent*, que l'on représente enroulé autour de « l'Oeuf du Monde* », est identique à la Kundalinî qui est elle-même dans une semblable position d'enroulement autour de ce centre subtil que l'on nomme: « noyau d'immortalité ».
(Le Roi du Monde, ch. VII, « Luz » ou le séjour d'immortalité ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXXII, « Le Coeur et l'oeuf du Monde ». Etudes sur l'Hindouisme, « Kundalinî-Yoga ».)

Voir Chakras, OEil frontal.

KYKNOS. (grec). Nom du cygne en grec, cygne dont on connaît le rôle

majeur dans la garde de « l'Oeuf du Monde* », et qui, de par son lien filial avec Appolon et Hyria (le Soleil* ou la « terre solaire »), représente l'oiseau* sacré symbole de la « Tradition primordiale* » réunissant en lui-même le serpent par la forme de son cou, et l'oiseau par son plumage caractéristique.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XII, « La Terre du soleil ».)

Voir OEuf du Monde, Oiseau.

KYKNOS

L

LABYRINTHE. Le symbolisme* du Labyrinthe est bien connu en général, et l'idée de la recherche de la Vérité* où de vérités cachées, qu'on lui rattache le plus souvent, est effectivement conforme à son sens profond. Toutefois, Guénon enrichira singulièrement notre connaissance de ce symbole, en montrant que si « le dallage de certaine églises était regardé comme remplaçant le pèlerinage* en Terre Sainte* pour ceux qui ne pouvaient l'accomplir », c'est qu'il convient de comprendre, « que le pèlerinage est précisément une des figures de l'initiation*, de sorte que le « pèlerinage en Terre Sainte » est, au sens ésotérique, la même chose que la « recherche de la Parole perdue* » ou la « queste du Saint Graal* ».

Si l'on sait, par ailleurs, que le Labyrinthe conduit à l'aide d'un « fil* » le plus généralement à la « caverne* » lieu de la mort* et de la renaissance initiatique ou « seconde naissance* », caverne que le Labyrinthe entoure de ses murs, nous nous retrouvons en présence d'une fort belle et saisissante image du « Centre* spirituel » ou du « Coeur* », tous deux protégés par le même parcours qui en donne l'accès.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XXIV, « La Caverne et le Labyrinthe », ch. LXVI, « Encadrements et labyrinthes », ch. LXVIII, « Liens et noeuds ».)

Voir Caverne, Centre, Coeur, Fil, Voyage.

LAC D'AMOUR. Les douze noeuds* qui constituent le « cordon » de la Loge* en Maçonnerie*, sont nommés « Lacs d'amour » ce qui, par delà le caractère fort sensible de cette

forme d'appellation indéniablement
marquée par le XVIIIe siècle, n'est
pas, pour René Guénon, sans être un
lointain écho au symbolisme des
« Fidèles d'Amour* ».
(Symboles de la Science sacrée, ch.
LXV, « La chaîne d'union ».)

Voir Chapelet, Fidèles d'Amour.

LAHUT (arabe). L'union des deux
natures, humaine et divine, que le
triangle* incarne de manière éminemment
symbolique, est désignée
sous les noms de Lâhût et Nâsût dans
l'ésotérisme islamique. Cette union
de la nature humaine (Nâsût) à la
nature divine Lâhût, accomplit la

synthèse de tous les états de l'être, et est identique en tant que figure de « l'Homme universel* », selon Guénon, au Verbe* lui-même. (Le Symbolisme de la Croix, ch. XXVIII, « La Grande Triade ».)

Voir Homme Universel, Sceau de Salomon. Verbe.

LAÏCISME. Le Laïcisme dont est frappé la civilisation contemporaine, pour Guénon, trouve sa source chez les légistes de Philippe le Bel qui, bien avant les « humanistes » de la Renaissance*, ont été les initiateurs d'un mouvement de rupture entre l'autorité* temporelle et l'autorité spirituelle, rupture qui aura pour conséquence d'accroître toujours plus l'indépendance du pouvoir temporel, et donc de marginaliser autant que faire se peut le spirituel dans la sphère privée, vidant la société de toute référence sacrée la réduisant à l'état profane qui est la marque caractéristique du monde moderne.

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. VII, « Les usurpations de la

royauté et leurs conséquences ».)

Voir Autorité, Chaos, Dissolution, Égalitarisme, Humanisme, Moyen âge, Sacré.

LAKSHMÎ (sanskrit). La déesse Lakshmî est l'une des trois formes féminines qui sont le complément indispensable des trois dieux princi

paux de l'hindouisme qui constituent la Trimurti: Vishnu*, Shiva* et Brahmâ*. Lakshmi est, pour sa part, la Shakti* du dieu Vishnu, dont on connaît le caractère conservateur et producteur.

René Guénon fait remarquer, par ailleurs, que le Yogi* qui a obtenu la Connaissance*, possède trois attributs qui sont bâlya, pânditya et mauna, ces trois attributs, étant des stades préparatoires à « l'Union », pouvant être inclus dans ce que l'on nomme aishwarya (la participation à l'essence â'Ishwara), car ils sont en correspondance avec les trois Shaktis de la Trimurti divine qui ont pour nom : Lakshmi, Saraswati et Pârvati. (L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ».)

Voir Aishwarya, Brahmâ.

LANCE. La Lance, comme l'épée*, possède une verticalité qui l'identifie avec « l'Axe du Monde*» ou au « Rayon céleste », qui sont tous deux d'ailleurs totalement équivalents du point de vue du sens.
D'autre part, il est intéressant de voir que la Lance, en tant qu'arme symbolique, se retrouve dans de nombreuses traditions où elle joue un rôle significatif dans le sacrifice des dieux ou des héros, mais c'est cependant en climat chrétien qu'elle va prendre toute sa dimension, de par sa fonction précise au moment de la crucifixion,

puisque c'est du coup porté par le centurion Longin, que se répandent, du flanc percé du Christ*, le divin sang et l'eau, qui furent recueillis par Joseph d'Arimathie dans la coupe* du Saint Graal*.
(Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal », ch. IX, « Les fleurs symboliques », ch. XXVI, « Les armes symboliques », ch. XXVII, « Sayful-Islam ».)

Voir Arme, Axe du Monde, Coeur, Coupe, Épée, Sacrifice.

LANDMARKS. Bien que nonécrits, en principe, les Landmarks (terme que l'on peut traduire par « limites » ou « bornes ») que l'on dit être existant from time immémorial, sont des règles rigoureuses qui demandaient et obligeaient à leur endroit à un scrupuleux respect de la part des membres des anciennes sociétés opératives. Ces règles qui définissaient, et définissent toujours dans l'authentique Maçonnerie*, les conditions d'une juste pratique initiatique, « coïncident presque entièrement », pour ce qui concernent les empêchements à l'initiation*, « avec ce que sont, dans l'Église catholique, les empêchements à l'ordination ».
Ceci n'ayant rien d'ailleurs qui puisse nous surprendre, si l'on considère que les qualifications requises répondent à la nécessaire assurance que les profanes soient en mesure,

non seulement d'accomplir physiquement les différents rites* initiatiques, mais qu'ils soient aussi véritablement préservés de certaines limitations rédhibitoires, tant sur le plan moral que spirituel.
Si l'on sait que le respect des Landmarks est une des conditions essentielles à l'obtention de la « régularité » pour les loges, néanmoins, la

liste complète des Landmarks
n'ayant jamais pu être établie avec
certitude, et le nombre de ceux-ci
variant énormément, ceci entraîne
par conséquent que les Maçons des
différents pays soient bien souvent
dans l'impossibilité de se mettre
d'accord sur ce qui doit être considéré
comme essentiel à cette fameuse
« régularité ». Cependant, le premier
et le plus important de ces Landmarks
est toutefois universellement
reconnu par l'ensemble de la Maçonnerie
traditionnelle comme étant la
croyance en la réalité effective et la

Parole révélée du Grand Architecte

de l'Univers*.

(Aperçus sur l'initiation, ch. XIV,
« Des qualifications initiatiques ».

Etudes sur la Franc-maçonnerie et le
Compagnonnage, t. II, « Comptesrendus
d'articles de revues, janvierfévrier
1949 ».)

Voir Grand Architecte, Initiation,
Maçonnerie.

LANGAGE. Langue des dieux.
Langue des oiseaux. Langue pro

fane. Langue de la révélation. Langue sacrée. Langue syriaque. Langues traditionnelles. Toute forme d'expression, quelle qu'elle soit, dans la mesure où elle est une traduction de la pensée*, est un symbolisme*. Les mots qui représentent la parole, c'est-à-dire le langage, ne sont en réalité que des symboles, nullement différents dans leur nature foncière des images ou figures, « ces deux modes d'expression, écrit Guénon, seraient plutôt complémentaires l'un de l'autre et, d'ailleurs, précise-t-il, ils peuvent se combiner, puisque l'écriture est primitivement idéographique et que parfois même, comme en Chine, elle a toujours conservé ce caractère ». La Tradition* nous dit, que la Langue a pour origine la Connaissance* que Dieu* donna à l'homme afin qu'il puisse nommer et donc « donner un nom » aux êtres vivants et aux choses de la nature. Originellement le Langage était, comme il apparaît, par définition sacré car, de par son essence il était d'origine* non-humaine, comme nous le voyons, c'est-à-dire créé directement par Dieu et donné aux premiers hommes, puis transmis par les générations successives jusqu'à la tour de Babel, il ne comportait donc primitivement aucune référence pro

fane.

La distinction entre langue sacrée et langue profane est intervenue plus tard dans le cours de l'histoire. Les conséquences, dont nous éprouvons

encore durement les effets, de la « confusion des Langues », après l'épisode célèbre de la tour de Babel, ne sont le résultat que d'une dégénérescence, qui a pu se produire plus tôt peut-être que cet événement, « et plus facilement dans le cas des langues

[vulgaires] en raison de leur usage plus courant et plus généralisé ». On distingue donc les Langues sacrées, parce qu'elles sont constituées de manière symbolique, et les Langues profanes qui, n'exprimant qu'une dimension purement formelle, non analogique, non intuitive, ne sont pas en mesure d'atteindre à l'universalité. Guénon dira, « toute Langue sacrée peut être regardée comme une image ou un reflet de la Langue originelle, laquelle est la langue sacrée par excellence; celle-ci est la « Parole perdue* », ou plutôt cachée pour les hommes de « l'âge sombre », de même que le Centre* suprême est devenu pour eux invisible et inaccessible ».

En ce qui concerne le caractère de « primordialité » de telle ou telle langue de notre présent cycle, il semble bien que nulle ne puisse prétendre à cette antériorité première. L'Islam* sur ce point est formel, en affirmant que la « langue adamique » était la « Langue syriaque », loghah sûryâniyah, qu'il ne faut pas identifier « avec le pays actuellement désigné sous le nom de Syrie*, non plus qu'avec aucune des langues plus ou moins anciennes dont les hommes

ont conservé le souvenir jusqu'à nos jours ». La Langue syriaque est la Langue de l'illumination solaire

shems-ishrâqyah (le mot Surya en sanskrit signifiant Soleil*), Langue originelle de la Syrie primitive qui fait l'objet d'une référence chez Homère en tant qu'île située au-delà « d'Ogygie », c'est-à-dire identique à la Thula hyperboréenne, là où se déroulent les révolutions du Soleil. Enfin, il faut signaler une Langue qui, bien que ne relevant pas d'une antériorité précise, occupe néanmoins une place fondamentale au sein des Langues traditionnelles, puisque cette Langue dite « Langue des Oiseaux », n'est en réalité rien d'autre que la Langue de communication avec les anges ou « états supérieurs de l'être* ». La Langue des Oiseaux, qui peut être également nommée la « Langue angélique » ou la « Langue des dieux », s'exprime par des rythmes précis qui sont traduits, dans les textes sacrés, par une forme poétique versifiée, ou bien par la répétition scandée: dhikr* ou encore mantra*, qui ont pour fonction la mise en contact ou la communication avec les états supérieurs, « ce qui est d'ailleurs, d'une façon générale, la raison d'être essentielle et primordiale de tous les rites* ». Retenons donc, pour résumer, que le Langage est un symbole immédiat de la pure présence du Verbe*, ce qui conduit Guénon à nous rappeler cette expression biblique « Coeli enarrant

gloriam Dei » (Ps, XIX, 2), expression qui signifie dans son sens profond, que « le monde est un langage divin pour ceux qui savent le comprendre », car si la création* est l'oeuvre du Verbe, elle manifeste son expression, sa « Parole ». « Si le Verbe est Pensée* à l'intérieur et Parole à l'extérieur, écrit Guénon, et

si le monde est l'effet de la Parole divine proférée à l'origine des temps, la nature entière peut être prise comme symbole de la réalité surnaturelle ». Le Langage de Dieu c'est la Manifestation* visible de l'être, l'expression de sa Parole proférée depuis l'origine, et qui poursuit son écho au sein de toutes les formes existentielles, formes* qui tiennent leur vie du Verbe et leur Langage « de la Parole qui était au commencement ». (Symboles de la Science sacrée, ch. II, « Le Verbe et le symbole », ch. VI, « La Science des lettres », ch. VII, « La Langue des Oiseaux ». Aperçus sur l'initiation, ch. XVIII, « Symbolisme et philosophie », ch. XXXII,

« Les limites du mental.»

Voir Hyperborée, Kabbale, Parole, Tradition primordiale, Verbe.

LAPSIT EXILLIS (latin). Ce nom est la forme contractée de l'expression « lapis lapsus ex coelis » qui signifie « la pierre tombée des cieux », référence directe à cette « pierre en exil » sur la terre, pierre précieuse d'origine non-humaine,

« Pierre angulaire* » qui couronne la construction en son sommet et que les bâtisseurs ont rejetée, en correspondance géométrique directe avec la pierre fondamentale sur laquelle tout repose, ces deux dernières pierres formant d'ailleurs le pilier axial situé au coeur de l'édifice sacré.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLIV, « Lapsit exillis ».)

Voir Coupe, Graal, OEil, Pierre.

LAULIKA (sanskrit). Ce mot, dérivé de la racine sanskrite loka qui signifie « Monde* », a un sens équivalent à l'expression: « le monde », telle que l'entendent les Évangiles, c'est-àdire d'un domaine profane (Laulika), extérieur, le lieu de l'ignorance*, de l'illusion* et des ténèbres*.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa ».)

Voir Illusion, Ignorance, Monde, Ténèbres.

LAYA-YOGA (sanskrit). Type particulier de Yoga*, « qui consiste essentiellement dans un processus de « dissolution » (laya), c'est-à-dire de résorption, dans le non-manifesté, des différents éléments constitutifs de la manifestation individuelle ». Cette résorption, en quoi consiste ce Yoga , se déroule selon des modalités bien précises, « et un ordre rigoureusement inverse de celui de la produc

tion (srishti) ou du développement (prapancha) de cette même manifestation ». On aura soin de bien distinguer cette dissolution dans le nonmanifesté que l'on peut comparer à l'extinction*, de la dissolution* négative entendue comme une conséquence de la fin du cycle*.

(Etudes sur l'Hindouisme, « Kunda-
linî-Yoga ».)

Voir Extinction, Yoga.

LETTRES.

Voir Kabbale, Langage

LIA FAIL. Nom de la « pierre de la destinée », pierre parlante venue des cieux qui, selon les légendes irlandaises, fut amené par les Tuatha de Danann lors de leur premier séjour. Cette pierre*, qui était la pierre de sacre des anciens rois d'Irlande, est devenue, au fil du temps, la pierre des rois d'Angleterre, et se trouve symboliquement identifiée à la pierre que le patriarche biblique Jacob consacra à Béthel ou Beith-el*. Cette pierre, selon la tradition hébraïque, était celle que les Israélites suivaient dans le désert lors de leur sortie d'Egypte, et qui par la grâce du Très-Haut leur fournissait l'eau nécessaire à leur survie, « Eau* » que l'apôtre Paul identifiera d'ailleurs au Christ* luimême. Cette pierre devint par la suite la pierre shethiyah (pierre fondamentale), qui fut placée juste au-dessous de l'Arche* d'Alliance, symbolisant

ainsi le Centre* du Monde*, à l'image de L'Omphalos* de Delphes. (Symboles de la Science sacrée, ch. XLIV, « Lapsit exillis ».)

Voir Arche, Lapsit exillis, Pierre.

LIBÉRATION.

Voir Délivrance, Réalisation.

LIBERTÉ. Guénon n'aborde la question de la Liberté que sous son aspect métaphysique, seul aspect qui mérite véritablement d'ailleurs une attention vigilante, car c'est uniquement ce type de « Liberté » qui possède une authentique perspective herméneutique, et qui présente aussi les caractères d'une authentique résolution du problème. Cette nature particulière de l'angle de perception de la question, fait que pour Guénon il ne soit pas nécessaire de rentrer dans des considérations inutiles portant sur la réalité de la Liberté, dans la mesure où ce qui doit être entendu sous ce terme est sans comparaison avec la Liberté du point de vue de la manifestation grossière. Il écrit même assez directement: « Pour prouver métaphysiquement la liberté, il suffit, sans s'embarrasser de tous les arguments philosophiques ordinaires, d'établir qu'elle est une possibilité*, puisque le possible et le réel* sont métaphysiquement identiques. » Cette affirmation directe a l'avantage incontestable de permettre une immédiate perception de ce qu'est la Li

berté : « l'absence de contrainte. » Si cette définition semble s'exprimer sous un mode négatif, il convient de voir qu'elle est en réalité positive « car c'est la contrainte, écrit René Guénon, qui est une limitation, c'està-dire une négation* véritable ». C'est donc cette absence de contrainte

qui spécifie la Liberté, et qui la
place dans la sphère naturelle de la
non-dualité de par son lien avec la
Possibilité* envisagée au-delà de
l'Être* en tant que Non-Être*, c'està-
dire « non-duelle », puisque « là où
il n'y a pas de dualité, il n'y a nécessairement
aucune contrainte, et cela
suffit à prouver que la liberté est une
possibilité, dès lors qu'elle résulte
immédiatement de la « non-dualité »,
qui est évidemment exempte de toute
contradiction ».

La Liberté apparaît ainsi comme
dégagée de toute limitation, et donc
comme une possibilité d'être ou de
manifestation, mais dans le même
temps comme également une possibilité
de non-manifestation. Il importe,
toutefois, de bien réaliser que le problème
de la Liberté ne peut être parfaitement
compris que si l'on fait
appel à la Liberté au sens universel,
liberté qui réside proprement dans
« l'instant* métaphysique » du passage
de la cause à l'effet, car cet instant
est en apparence insaisissable,
« puisqu'il n'y a aucune solution de
continuité entre la cause et l'effet ».
Ceci nous conduit à percevoir que
« l'instant métaphysique » est illimité

et dépasse par là même l'Etre, et constitue « un « état de conscience universelle » participant de la permanente actualité inhérente à la « cause initiale » elle-même ». de la sorte si la Liberté est regardée du point de vue du Non-Être, elle ne réside que dans le « non-agir* », du point de vue de l'Être, la Liberté « s'effectue dans l'activité différenciée, qui, dans l'état individuel humain, prend la forme de l'action* au sens habituel du mot ».Si l'on comprend correctement ce qui précède, on voit bien que la Liberté, en tant qu'identique à la Possibilité, n'est concevable que si elle est universelle, en effet « la liberté absolue ne peut se réaliser », conclut Guénon à propos de cette question, « que par la complète universalisation: elle sera « auto-détermination » en tant que coextensive à l'Être, et « indétermination » au-delà de l'Être ». Cette Liberté absolue n'est donc concevable que dans le cas d'un être ayant dépassé sa nature contingente limitée, étant parvenu à s'affranchir de son individualité* et des conditions de cette existence* contingente, « et devenu absolument « Un* » au degré de l'Être pur, ou « sans dualité » si sa réalisation dépasse l'Être ». (Les Etats multiples de l'être, ch. XVIII, « Notion métaphysique de la liberté ».)

Voir Contingence, Être, Limite, Manifestation, Nécessité, Non-Être, Possibilité.

LIEN. L'image du Lien nous rappelle la condition de l'individu, de l'être vivant qui, comme l'animal prisonnier du piège qui se referme sur lui avec d'autant plus de force qu'il se débat, « est lié par les conditions limitatives qui le retiennent dans son état particulier d'existence manifestée ». Il importe donc que l'être puisse passer à travers le Lien en évitant

qu'il se resserre sur lui, ou, s'il est déjà pris, en en desserrant son emprise.

Le Lien symbolise tout à la fois la « porte étroite* » et la prison de la Manifestation*, de même qu'il peut signifier aussi la solidité de ce qui unit, la mise en contact entre les oppositions, la jonction entre les mondes, ou, également, la dépendance, l'attachement, à l'égard des limitations existentielles.

(Symboles de la Science sacrée, ch. LV, « Le trou de l'aiguille », ch. LXVIII, « Liens et noeuds ».)

Voir Détermination, Limite, Noeud, Pont, Sûtrâtmâ.

LIEU. Lieu métaphysique. Lieu des possibles. Lieu de l'équilibre. Lieu de l'union. La notion de « Lieu », est une notion d'une étonnante souplesse, puisqu'elle correspond à un grand nombre de définitions qui embrassent tant la symbolisation d'un espace particulier sur le plan « topographique », que l'image d'une situation ontologique, les tradi

tions en général faisant effectivement du Lieu le synonyme des « états de l'être* ».
Ce nom de Lieu peut donc, outre sa correspondance avec les états de l'être, s'appliquer sur le plan formel à beaucoup d'endroits différents, même si tous sont en réalité des « Lieux » certes spécifiques, mais tous dotés d'une importante portée symbolique. Le premier d'entre eux, et certainement le plus directement significatif, étant le « Lieu métaphysique » comme manifestant la « Volonté* du Ciel », traversant « chaque plan horizontal en son centre, c'est-à-dire au point* où se réalise l'équilibre en lequel réside précisément cette manifestation, ou, en d'autres termes, l'harmonisation complète de tous les éléments constitutifs de l'état d'être correspondant ».

Signalons par ailleurs, de par son incontestable universalité* le « Lieu des possibles », que la théologie chrétienne, à juste titre, attribut comme définition au Verbe*. Si ce dernier est nommé « le Lieu des possibles », c'est que si tout a d'abord été conçu dans la pensée*, le Verbe en tant qu'intellect* divin est effectivement le Lieu de toutes les possibilités.

De son côté le Taoïsme* appelle « l'Invariable milieu* », ce qui n'est pas pour surprendre, le « Lieu de l'équilibre », là où se résolvent les contradictions, où s'apaisent les opposés, le reflet de l'activité* du

Ciel*. De façon plus imagée, la tradition des Upanishad utilise la caverne* pour représenter, en tant que cavité du Coeur, le Lieu de l'union « de l'individuel avec l'Universel, ou du moi* avec le « Soi* ».
Retenons que l'ensemble de ces Lieux sont presque toujours identifiables

au Centre du Monde*, « Centre » qui incarne, de manière transcendante et principielle, le Lieu par excellence, l'origine, l'Axe* et le Principe*.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel ». Symboles de la Science sacrée, ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XVI, « Les têtes noires », ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme », ch. XL, « Le Dôme et la Roue », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé ».)

Voir Axe du Monde, Centre, Intellect, Invariable Milieu, Verbe.

LÎLÂ (sanskrit).
Voir Sûtrâtmâ.

LIMITE. Au sein des « principes du calcul infinitésimal » qui firent l'objet d'un ouvrage à part entière sous la plume de René Guénon, la notion de Limite occupe une place centrale puisque d'elle dépend la possibilité

de résolution du calcul différentiel et du calcul intégral qui sont, l'un et l'autre, « les deux branches en lesquelles se divise le calcul infinitésimal ». Rappelons, à toutes fins utiles, que l'objet propre du calcul infinitésimal, est de chercher à distinguer l'Infini* du fini*, ou plus exactement de tenter de cerner mathématiquement l'indéfiniment petit ou l'indéfiniment grand, le terme « infinitésimal », comme le souligne Guénon, ayant « le grave défaut de dériver visiblement du mot « infini », ce qui le rend fort peu adéquat à l'idée qu'il exprime réellement... ». À ce titre, une claire compréhension de ce qu'est véritablement la Limite, permet, par effet de miroir, de comprendre qu'elle est la nature de l'authentique Infini. Telle est la forme même du développement théorique de René Guénon dans son approche de la question de l'Infini, approche lui donnant ainsi l'occasion de préciser, d'une manière exigeante et très rigoureuse, les caractéristiques de cette idée majeure de la métaphysique*.

La Limite donc, a ceci de particulier que sa définition débouche en réalité sur une notion qualitative, rendant vaine et illusoire toute tentative d'aboutissement d'une variation continue, contrairement à ce que soutenait Leibnitz, pour atteindre le « passage à la limite ». Ce qui signifie qu'il est absolument impossible de poser une « quantité nulle » ou une

« quantité infinie », le zéro mathématique n'étant, comme le dit fort justement Guénon, qu'une négation*, ce qui entraine indiscutablement le refus logique d'attribuer une quantité à une quantité nulle : « on ne peut pas dire que l'absence de quantité constitue encore une quantité ». Les « quantités évanouissantes », qui caractérisent

« le passage à la limite », qui sont plus exactement des « quantités décroissantes », « ne peuvent être dites « évanouissantes » au sens propre de ce mot, écrit Guénon, et il eût été assurément préférable de ne pas introduire cette notion, qui, au fond, tient à la conception que Leibnitz se faisait de la continuité, et qui, comme telle, comporte inévitablement l'élément de contradiction qui est inhérent à l'illogisme de cette conception ellemême ». La Limite ne peut surgir d'une variation quantitative aboutissant à une ultime valeur d'une série croissante ou décroissante émergeant sur un dernier terme, la Limite échappe en effet à l'appréhension élémentaire du positif, c'est pourquoi, « la Limite n'appartient pas à la série des valeurs successives de la variable; elle est en dehors de cette série, le passage à la limite implique une discontinuité ». La notion quantitative de la Limite implique une notion qui répondrait à des critères de stabilité et de solidité mathématique, c'est-àdire de permanence et précision, alors que le domaine propre du quantitatif est un domaine qui se carac

térise par sa perpétuelle variation, modification et impermanence. Ainsi Guénon peut conclure sur cette question: « tant qu'on reste dans le domaine des variables, on ne peut obtenir cette fixité qui est le propre de la limite ».

(Les Principes du calcul infinitésimal, ch. XII, « la notion de la limite », ch. XIII, « Continuité et passage à la limite », ch. XV, « Zéro n'est pas un nombre », ch. XX, « Différents ordres d'indéfinité », ch. XXIV, « Véritable conception du passage à la limite ».)

Voir Compossible, Fini, Indéfini, Infini, Manifestation, Nombre, Zéro métaphysique.

LINGA (sanskrit).
Voir Omphalos, Pierre, Yoni.

LINGA-SHARÎRA (sanskrit).
Voir Sûkshma-sharira.

LIS ou LYS. Guénon constate que la figure du Chrisme*, en héraldique*, se retrouve dans de nombreuses représentations comme l'aigle ou, lorsqu'il s'agit d'une fleur*, dans le Lis, qui pourrait être la synthèse de divers éléments (abeille, lance* ou même, aussi bizarre que cela puisse paraître, crapaud, l'étendard de Clovis portant effectivement trois crapauds symboles de résurrection). Par ailleurs, les six pétales du Lis, indiquent un lien évident avec la

symbolique particulière de ce nom bre*, nombre de la création* qui signifie l'union et la médiation, « qui conviennent parfaitement au Verbe* incarné ». Les liens du royaume des Lis avec le Christ* ayant été très étroits, il n'est pas surprenant d'en voir l'emblème par excellence orner

les étendards des souverains du
royaume de France.

(Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Le Chrisme et le Coeur ».)

Voir Chrisme, Fleur, Lotus, Verbe.

LOGE. La Loge en Maçonnerie*, est dite représenter un « carré long* », soit un double carré* dont la longueur se développe de l'Orient* à l'Occident*, et la largeur du Nord au Midi, signifiant ainsi le caractère spatial et cosmique du lieu. Ce double carré, que l'on nomme le Hikal*, n'est cependant pas le seul élément de la Loge puisque, à cette partie, est rajouté à l'Orient le Débir* (Saint des Saints) qui possède une forme en hémicycle, à l'image de la basilique* romaine.

Guénon pense que l'origine* de la Loge se retrouve dans la caverne* initiatique, que certains ont rapproché du sanskrit loka, du moins en ce qui concerne le début des épreuves initiatiques, lieu souterrain entretenant des liens évidents avec la « descente » symbolique dans la mort*. La Loge est donc initialement

le lieu* de la gestation et de la transformation, une figure du Cosmos* qui possède symboliquement comme patrons tutélaires les deux saints Jean, c'est-à-dire Jean le Baptiste et Jean l'évangéliste, le disciple aimé

du Christ*. Ces deux saint Jean sont d'ailleurs parfaitement identifiables au dieu romain au double visage Janus*, dieu de l'initiation* qui était, dans l'antiquité, attaché aux Collegia Fabrorum, et dont les fêtes solsticiales célébraient les mystères, tout comme aujourd'hui la Saint-Jean d'été et la Saint-Jean d'hiver, aux deux solstices de l'année, viennent marquer rituellement la vie des loges. Les anciens textes nous disent que les Loges sont situées dans « la vallée profonde où régnent la paix, la vérité et l'union », cette vallée se situant selon la Maçonnerie « adonhiramite» entre les trois montagnes: Moriah*, Sinaï et Heredom* » (bien que cette dernière soit certainement une substitution du mont Thabor). À ce propos, Guénon pense que les places des trois principaux officiers de la Loge sont des représentations de ces trois hauts lieux, qui sont des références « à trois « révélations » successives: celle de Moïse, celle de David et de Salomon (on sait que le Moriah est la colline de Jérusalem* sur laquelle fut édifié le Temple*), et celle du Christ; il y a donc, poursuit-il, dans leur association quelque chose qui est assez facilement compréhensible ». D'autre part, on aura soin d'être

attentif à la règle qui impose la nécessaire présence de « trois maîtres ayant en leur possession trois baguettes dont les longueurs respectives sont dans le rapport des nombres 3, 4 et 5 », pour ouvrir une loge opérative, règle qui répond à la possibilité de la transmission de la « Parole Perdue* », formée de trois

partie ou syllabes, « dont chacune ne peut être communiquée que par un des trois maîtres, de sorte que, en l'absence d'un de ceux-ci, le mot aussi bien que le triangle* reste incomplet, et que rien de valable ne pourrait plus être accompli ». Guénon rappelle fort justement, que seuls les maîtres qui possédaient le dernier degré opératif connaissaient cette Parole, « Parole qui était inconnue des Compagnons « acceptés » qui fondèrent de leur propre initiative la Grande Loge d'Angleterre en

1717, et qui ne pouvaient naturellement transmettre rien de plus que ce qu'ils avaient eux-mêmes reçus ». On mesure ici, dans un premier temps bien sûr, toute l'étendue de la perte lors du passage des opératifs aux spéculatifs, mais surtout, et de façon relativement claire, le sens précis et le but des rites traditionnellement pratiqués dans les Loges. (Symboles de la Science sacrée, ch. XXIV, « La Caverne et le Labyrinthe », ch. XXXVII, « Le symbolisme solsticial de Janus », ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme ». Études sur la Franc-maçonnerie et le Com

pagnonnage, t. II, « Heredom », « Parole perdue et mots substitués ».)

Voir Carré long, Débir, Hikal, Maçonnerie, Parole perdue, Triangle.

LOGIQUE. La Logique, de par son statut particulier vis-à-vis de la Connaissance* et des facultés* de l'entendement humain, entretient un lien particulier évident avec la métaphysique*. Ainsi, de même que les mathématiques*, la Logique est un domaine qui « offre le plus de rapports réels avec la métaphysique », mais, Logique et mathématiques, précise immédiatement René Guénon, « par là même qu'elles rentrent dans la définition générale de la connaissance scientifique, c'est-à-dire dans les limites de la raison et dans l'ordre des conceptions individuelles, elles sont encore très profondément séparées de la métaphysique pure ». C'est pourquoi, la Logique ne peut occuper qu'une place très secondaire de connaissance dans le cadre des doctrines* traditionnelles, place qui fut et resta la sienne tant en Inde qu'en Chine, contrairement à l'Occident* moderne qui, depuis l'introduction médiévale des théories aristotéliciennes, en a fait l'instrument par excellence des théories cognitives.
Il faut noter que la Logique, originellement, et dans une société authentiquement traditionnelle, fut considérée comme un darshana* à part entière, même s'il convient

d'indiquer que la Logique hindoue ou Nyâya*, a une portée infiniment supérieure à ce que les occidentaux entendent sous ce terme. La Logique qui « comprend dans son point de vue les choses considérées comme « objets de preuve », exprime une vision analytique du réel*, et donc distingue une série de seize padârthas (catégories), dont le premier

de ceux-ci porte le nom de
pramâna (preuve). L'ensemble de ces diverses catégories, qui représente les multiples modalités du raisonnement, forme une somme complète de démonstrations méthodiques ayant pour objet l'affirmation ou la négation* d'une proposition donnée.
Cependant, contrairement à la Logique d'Aristote, le raisonnement analytique indien, n'aboutit pas au maintien de la séparation entre le sujet et l'objet. En effet, la Logique de l'Inde envisage, « non pas seulement la façon dont nous concevons les choses, mais bien les choses en tant qu'elles sont conçues par nous, notre conception étant véritablement inséparable de son objet, sans quoi elle ne serait rien de réel ».

D'ailleurs, souligne Guénon, si la scolastique avait pu percevoir « les conséquences profondes du principe, déjà posé par Aristote, de l'identification du sujet et de l'objet par la connaissance », elle aurait certainement été en mesure de s'ouvrir à une modalité de compréhension supérieure.
Cette compréhension nous aurait

peut-être évité une stérile querelle entre « réalisme » et « idéalisme », avec les conséquences redoutables d'un débat qui est pour beaucoup dans la situation actuelle de la pensée contemporaine.
Redisons-le avec la sagesse logique de l'Inde: « l'acte de connaissance présente deux faces inséparables, s'il est identification du sujet à l'objet, il est aussi, par là même, assimilation de l'objet par le sujet ». Ce qui a pour signification, « qu'en atteignant les choses dans leur essence, nous les « réalisons », dans toute la force de ce mot, comme des états ou modalités de notre être propre; et, si l'idée, selon la mesure où elle est vraie et adéquate, participe de la nature de la chose, c'est que, inversement, la chose elle-même participe aussi de la nature de l'idée ».

À ce titre on peut donc dire, qu'il n'y pas deux positions antithétiques et contradictoires que la philosophie* par aveuglement qualifie de « réalisme » et « idéalisme », mais, comme le souligne la pensée traditionnelle, de par « l'unité* de l'existence », tout relève donc, sous des modes multiples, d'un unique Principe* : l'Être* universel.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VIII, « Pensée métaphysique et pensée philosophique », ch. IX, « Le Nyâya », ch. XV, « Remarques complémentaires sur l'ensemble de la doctrine ».)

Voir Connaissance, Darshana, Dialectique, Métaphysique, Négation, Nyâya, Philosophie.

LOGOS (grec). Le Logos représente, dans la tradition chrétienne, le Christ* Principe*, la Parole, le Verbe* originel identique au Père. Le

Logos est en lui-même, tout à la fois « Pensée* » et « Parole », on peut donc le désigner comme étant l'Intellect* divin équivalent au « Lieu* des possibles ». Du point de vue humain, le Logos exprime sa Parole par la Création*, « où se réalisent dans l'existence actuelle certains de ses mêmes possibles qui, en tant qu'essences, sont contenus en Lui de toute éternité, le Monde* est donc une parole du Logos, son affirmation extérieure, sa manifestation formelle qui tout à la fois agit comme un voile, un écran, et un signe de la transcendance divine. Sur un autre plan, Guénon souligne un aspect fort intéressant du Nom* divin Jehovah*, en mettant en lumière le fait que les trois lettres qui composent le Nom, de par leur sextuple capacité de permutation, représentent l'immanence de Dieu* au sein du Monde, immanence que l'on peut considérer, écrit Guénon, comme « la manifestation du Logos au centre de toutes choses, dans le point* primordial dont les étendues indéfinies ne sont que l'expansion ou le développement: « Il forma du Thohu (vide*) quelque chose et fit de ce qui n 'était pas ce

qui est. Il tailla de grandes colonnes de l'éther insaisissable. Il réfléchit, et la Parole (Memra) produisit tout objet et toutes choses par son Nom Un *. » (Sepher Ietsirah, IV, 5.)
(Le Roi du Monde, ch. IV, « Les trois fonctions suprêmes ». Le Symbolisme de la Croix, ch. II, « L'Homme Universel », ch. IV, « Les directions de l'espace ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XVI, « Contemplation directe et contemplation par reflet ». Symboles de la Science sacrée, ch. II, « Le Verbe et le symbole ». Mélanges, ch. VII, « Remarques sur la production des nombres ».)

Voir Dragon, Jehovah, Manifestation, Monde, Pensée, Symbolisme, Verbe.

LOI. La Manifestation*, de par son lien avec le Principe*, est soumise à des lois qui sont elles-mêmes des émanations directes de la « Volonté* du Ciel * ».
L'ensemble de ces lois forme ce que l'on désigne sous le terme de « normes » et qui représentent la discipline cosmique, les règles silencieuses régissant la totalité du Cosmos*. « Il y a toujours dans l'idée de « loi », écrit Guénon, dans tous les sens et dans toutes les applications dont elle est susceptible, un certain caractère de « nécessité* » ou de « contrainte » qui la situe du côté du « Destin », et (...) exprime en somme, pour tout être manifesté, la conformité aux conditions qui lui sont imposées extérieurement par le milieu ambiant, c'est-à-dire par la « Nature » au sens le plus étendu de ce mot ». Nul ne peut se prétendre exonéré du respect de ces lois, car elles sont intrinsèquement liées à l'existence* même, tout ce qui existe est soumis à la Loi (Dharma*) universelle.

À ce sujet, Guénon rappelle une phrase de Tchouang tseu, citée par Matgioi, dans son ouvrage intitulé « La Voie Métaphysique », phrase qui nous dit : « L'homme ne peut rien sur sa propre vie, parce que la loi qui régit la vie et la mort, ses mutations à lui, lui échappe; que peut-il savoir alors de la loi qui régit les grandes mutations cosmiques, l'évolution universelle. » Toutefois, celui qui est parvenu à la réalisation de l'unité parfaite, qui est établi au centre de toutes choses, celui-là affirme l'ésotérisme islamique, « est à lui-même sa propre loi », car il n'y a plus aucune distinction possible entre sa volonté et le « Vouloir universel », il est parvenu à l'état de ce que la doctrine hindoue nomme swêchchhâchâri (accomplissant sa propre volonté).
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel », ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXV, « L'arbre et le serpent ». La Grande

Triade, ch. XXIV, « Le Triratna ».)

Voir Correspondance, Dharma, Ordre, Prajâpati, Principe, Rythme, Volonté.

LOKA (sanskrit).
Voir Loge.

LONGÉVITÉ. Le terme de Longévité doit être impérativement purifié de son sens courant, c'est-à-dire de l'idée d'une prolongation de la vie corporelle, si l'on veut convenablement comprendre la notion réelle qu'il renferme en lui-même, du moins sous l'angle de la Connaissance* initiatique. En effet, la longévité renvoie à des possibilités d'un tout autre niveau que l'état corporel, et fait référence à une authentique « transmutation » ou plus exactement une « transformation* » d'ordre extra-corporel qui peut conduire l'individu vers sa perfection dans « l'état primordial* ».

Si la Longévité en mode corporel relève de la « durée* » toujours relative à la longueur d'un cycle*, en mode extra-corporel, par l'effet de la « transformation » entendue étymologiquement comme un passage au-delà de la forme*, on est par delà toute notion de « durée », c'est-à-dire dans l'ordre principiel, ordre dont l'éternité est un des attributs essentiels. (Aperçus sur l'initiation, ch. XLII, « Transmutation et transformation ».)

Voir Délivrance, Durée, Forme,

Hermétisme, Rose-Croix, Transformation.

LOTUS.

Voir Fleur, Roue.

LUCIFER. Lucifer est, en tant que tel, le premier des esprits célestes, le plus beau des anges qui entourent le

trône céleste, seul son rejet de Dieu* par orgueil le fera chuter et après cette chute, le fera passer de Lucifer à Satan, du porteur de lumière aux plus épaisses ténèbres*.
On aura donc soin de distinguer dans l'analyse le « luciféranisme » du « satanisme », bien que, reconnaît René Guénon, il existe entre eux certaines connexions, car si le « satanisme » est un total renversement des rapports normaux de l'ordre hiérarchique, le « luciféranisme » lui, de manière beaucoup plus profonde, est un radical refus de reconnaissance de l'autorité* suprême de Dieu (d'où le fameux « non serviam » à l'origine de la chute du premier ange). Cette rupture première qui brisa l'unité* originelle, explique que soit placé au centre de la Terre*, le séjour de Lucifer / Satan, « c'est-à-dire au point où convergent de toutes parts les forces de la pesanteur », point qui est précisément l'antithèse du Centre* céleste vers lequel se dirigent les esprits purifiés, et que la tradition iconographique universelle représen

te comme un Soleil* irradiant.
Remarquons d'autre part, que Lucifer

possède sur son front une émeraude
qui, pendant sa chute lors de sa rébellion
contre Dieu, tomba sur terre et
fut utilisée pour y tailler la coupe du
Saint Graal*. On peut donc considérer
qu'il existe traditionnellement
un lien direct entre cet « Oeil
frontal » de Lucifer, représenté par
cette « pierre tombée des cieux », et
la coupe* recueillant le sang divin,
lien qui n'est pas seulement symbolique
mais également et surtout d'une

grande portée métaphysique*.

(Symboles de la Science sacrée, ch.
III, « Le Sacré-Coeur et la légende du
Saint Graal », ch. LXI, « La Chaîne
des mondes ». Autorité spirituelle et
pouvoir temporel, ch. III, « Connaissance
et action ». Aperçus sur l'ésotérisme
chrétien, ch. IX, « Sacré-
Coeur et la légende du Saint Graal ».
Crise du monde moderne, ch. VI,

« Le chaos social ».)

Voir Chute, Enfers, Graal, Lapsit
exillis, OEil.

LUG. Nom du dieu celtique, qui
incarne l'idée de « Lumière* », mais
qui comporte également en lui-même
l'esprit du Verbe*, l'esprit créateur et
vivificateur du monde.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XII, « La Terre du Soleil ».)

Voir Celtes, Lumière, Verbe.

LUMIERE. La Lumière (Aor) intervient
au sein de la Manifestation*

comme « un moment de discontinuité
dans le développement de l'être »
moment que René Guénon qualifie
« d'absolument unique », où, sous
l'action du « Rayon Céleste », une
vibration « qui correspond au Fiat
Lux cosmogonique », illumine

l'ensemble du chaos* des possibi

lités. Toutes les traditions de la « Révélation* » identifient Dieu* à la Lumière, Les livres de l'Ancien Testament, les Évangiles parlent de cette relation très étroite entre Dieu et la Lumière, Le Verbe* est la Lumière de Dieu venant en ce monde, « Dieu est Lumière » (I Jn, I, 5) dit l'apôtre Jean, quant à L'Islam*, lui aussi il affirme que « Allah est la Lumière des cieux et de la terre ».

Guénon décrit de la manière suivante cette apparition soudaine de la Lumière : « Par l'opération de « l'Esprit Universel » (Atmâ), écrit-il, « projetant le « Rayon Céleste » qui se réfléchit sur le miroir des « Eaux », au sein de celles-ci est enfermée une étincelle divine, germe spirituel incréé, qui, dans l'Univers potentiel (Brahmânda* ou « Oeuf du Monde »), est cette détermination du « Non-Suprême » Brahma* (Apara-Brahma) que la tradition hindoue désigne comme Hiranyagarbha* (c'est-à-dire « l'Embriyon d'Or »). Dans chaque être envisagé en particulier, cette étincelle de la Lumière intelligible constitue, si l'on peut ainsi parler, une unité fragmentaire (...) qui, se développant pour s'identi

fier en acte à l'Unité* totale, à laquelle elle est en effet identique en puissance (car elle contient en elle-même l'essence* indivisible de la lumière, comme la nature du feu* est contenue tout entière en chaque étincelle), s'irradiera dans son expansion le plus parfait épanouissement de toutes les possibilités de l'être ». À propos de cette « lumière intelligible », on retiendra que la lumière qui symbolise la Connaissance*, est représentée généralement sous la forme d'un Soleil* lorsqu'est mise en oeuvre l'intuition* directe qui participe de la clarté divine, connaissance immédiate sans reflet qui est une communion profonde à la Vérité* essentielle.
Cette connaissance du « Coeur* », c'est-à-dire la perception sans intermédiaire de la Lumière du Verbe, est identifiée au « Soleil spirituel » qui, en réalité, est l'authentique « Coeur du Monde » résidant dans la

Shekinah*, où a son séjour la « Présence divine* », la « Lumière du Messie » qui habite dans le Tabernacle* et dans le Coeur du fidèle.
Par ailleurs, sur un plan plus matériel, il est intéressant de noter que la Lumière blanche primordiale, symbolisant le Principe* en son être, contient toutes les couleurs qui ne sont d'ailleurs que le produit d'une différenciation de cette première Lumière.
Ceci est si vrai que, lorsqu'on réunit l'ensemble des sept couleurs qui constituent la totalité du prisme lumineux, alors est reformée la

lumière blanche originelle.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXVII, « Place de l'état individuel humain dans l'ensemble de l'être ». Symboles de la Science sacrée, ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XVI, « Les têtes

noires », ch. XXIV, « Le Sanglier et l'Ourse », ch. LI, « L'Arbre du Monde », ch. LVII, « Les sept rayons et l'arc-en-ciel », ch. LX, « La lumière et la pluie », ch. LXIX, « Le coeur rayonnant et le coeur enflammé », ch. LXX, « Coeur et cerveau », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé », ch. LXXIV, « L'Éther dans le coeur », ch. LXXV, « La Cité divine ».)

Voir Agneau, Arc-en-ciel, Connaissance, Feu, Hiranyagarbha, Jérusalem, Nuit, Révélation, Shekinah, Soleil, Verbe.

LUNE. Principe féminin de la Manifestation* universelle, la Lune a pour domicile, sur le plan cosmique, le signe du Cancer dont la relation avec les Eaux* est bien connue, eaux dont le caractère passif et la plasticité spécifique correspondent bien à l'aspect particulier de l'astre des nuits*. « La sphère lunaire, écrit Guénon, est proprement le « monde de la formation », ou le domaine de l'élaboration des formes dans l'état subtil, point de départ de l'existence* en mode individuel », c'est le domaine souvent

obscur et silencieux de la gestation. La Lune est très souvent mise en parallèle avec le Soleil*, ils sont d'ailleurs présentés dans toutes les traditions comme complémentaires, la Lune en alchimie représentant l'argent et le Soleil l'or. La Bible, signale René Guénon, les nomme

« les deux grands luminaires dont l'un préside au jour et l'autre à la nuit » (Genèse, I, 16), et en Orient*, ils sont désignés par des termes symétriques que l'on peut traduire par « OEil du jour » et « OEil de la nuit ». Toutefois, précise Guénon, si l'on effectue un dépassement de ces apparences premières, « il n'est plus possible de maintenir cette sorte d'équivalence, puisque le soleil est par lui-même une source de lumière, tandis que la lune ne fait que réfléchir la lumière qu'elle reçoit du soleil. La lumière lunaire n'est en réalité que le reflet de la lumière solaire ; on pourrait donc dire que la lune, en tant que luminaire, n'existe que par le soleil ». Nous voyons donc que le caractère de pure passivité* de l'astre lunaire, est bien plus important qu'on ne peut l'imaginer, sa dépendance vis-à-vis de la lumière solaire étant très proche de la dépendance de l'homme face à la Connaissance divine. C'est ajuste titre que l'on parle de la « réflexion » pour caractériser le mode propre de l'homme pour amener son esprit à la Connaissance, faisant, comme le dit saint Paul, de ses facultés comme un miroir (quasi per spéculum) afin de

réfléchir la Vérité* céleste.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. XIV « Le symbolisme du tissage ». Symboles de la Science sacrée, ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. LVIII, « Janua Coeli », ch. LXIX, « Le coeur rayonnant et le coeur enflammé », ch. LXX, « Coeur et

cerveau », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste ».

L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être ».)

Voir Chandra, Ciel, Lumière, Nuit, Passivité, Pitriyâna, Soleil.

LUZ (hébreu). Ce mot hébreu possédant une racine qui signifie ce qui est mystérieux, secret, caché, voilé, est donc généralement employé pour désigner des lieux ou des choses qui sont porteurs de ce caractère spécifique. Luz qui est aussi le nom de la ville où Jacob eut son rêve et qu'il baptisa ensuite Beith-El* (maison de Dieu), a pour sens également « l'amande » porteuse du noyau caché et inviolable. Enfin, Luz s'applique au germe d'immortalité* en l'homme, l'embryon impérissable face auquel « l'Ange* de la Mort » voit son pouvoir devenir impuissant.

(Le Roi du monde, ch. VII, « Luz » ou le séjour d'immortalité ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVIII, « la naissance de l'Avatâra ». Symboles de la Science sacrée, ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. XXXII, « Le Coeur et l'Oeuf du Monde », ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde », ch. XLIV, « Lapsit exillis », ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique », ch. LXXII, « L'oeil qui voit tout ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « La Kabbale juive ».)

Voir Agartha, Beith-El, Kundalinî, Shekinah.

M

MAÇONNERIE. Maçonnerie moderne. Maçonnerie opérative. Maçonnerie spéculative. Maçonnerie traditionnelle. Unique organisation occidentale à pouvoir se revendiquer, avec le Compagnonnage*, d'une véritable filiation initiatique, la Maçonnerie est donc entourée, de par les mystères et l'héritage symbolique qu'elle véhicule, d'une réputation riche de nombreuses incompréhensions et de jugements les plus souvent totalement erronés, et ce d'autant qu'une forte tendance en son sein, en rupture catégorique avec les « devoirs » (landmarks*) originaux les plus vénérables de cette société, a cru bon de s'immerger plus qu'il n'était nécessaire dans les affaires du siècle et, qui plus est, hélas, en se faisant le zélé instrument des idées les plus anti-traditionnelles, suscitant à son égard les légitimes ressentiments d'une partie de l'opinion et la naturelle suspicion des autorités religieuses. Il convient donc de bien préciser préalablement, ce que Guénon entend uniquement sous l'appellation de Maçonnerie traditionnelle, c'est-à-dire la Maçonnerie authentiquement initiatique et non la Maçonnerie moderne à visée purement sociale et aux préoccupations

fort peu spirituelles. Le sens de ses critiques à l'égard de la dégénérescence visible de pans entiers de l'organisation maçonnique et, en particulier, d'une Maçonnerie moderne ayant évacué toute référence au « Grand Architecte de l'Univers* », ne laissent planer aucun doute sur la teneur de son opinion à ce sujet, opinion qu'il ira même jusqu'à publier anonymement ou sous la signature du « Sphinx », dans une revue ouvertement hostile à la démarche initiatique « La France antimaçonnique. » Cette précision étant posée, il importe toutefois de considérer, ce que

Guénon ne cessa inlassablement de répéter, que la Maçonnerie reste actuellement la seule organisation détentrice des vestiges de la connaissance herméneutique (Kabbale*, Hermétisme*, Chevalerie*) qui fut diffusée au cours des âges en Occident*.

À ce titre, son mérite et sa fonction font d'elle une structure fondamentale et unique, et ce, quels que soient les contrastes plutôt négatifs de son aspect moderne, car ce lien avec la Tradition* demeure irremplaçable. Si, à l'origine, la Maçonnerie se présente comme une initiation* de « métier* », elle deviendra très vite

de par l'acceptation en son sein d'éléments étrangers à la « profession », une société spéculative ne conservant dans ses rituels les vestiges des instruments du travail, que pour servir de supports à l'enseignement* conféré en loge*. Cependant, écrit René Guénon, « La connexion avec le métier, si elle a cessé d'exister quant à l'exercice extérieur de celuici, n'en subsiste pas moins d'une façon essentielle, en tant qu'elle demeure inscrite dans la forme même de l'initiation; si elle venait à être éliminée ce ne serait plus l'initiation maçonnique, mais autre chose toute différente; et, comme il serait d'ailleurs impossible de substituer légitimement une autre filiation traditionnelle à celle qui existe en fait, il n'y aurait même plus alors d'initiation réelle ». On voit donc, d'après ces lignes, que le rapport au métier, loin d'être un simple vestige anecdotique, est précisément le moyen tangible de la possibilité même du processus initiatique, ce qui est, on en conviendra sans peine, véritablement central dans ce domaine. Notons d'ailleurs, comme le fait remarquer Guénon, qu'à ce propos les empêchements normatifs excluant de l'initiation, non pas seulement les femmes qui sont métaphysiquement appelées à une autres forme de réalisation*, mais aussi des hommes affectés de certaines limitations, répondent à des critères qui, s'ils n'étaient pas respectés, auraient pour effet de présenter

des candidats « pour lesquels l'initiation maçonnique comme telle ne saurait être valable, si bien que les effets en seraient nuls par défaut de qualification ». Sur ce point, précise Guénon, « les empêchements à l'initiation, dans la Maçonnerie, coïncident presque entièrement avec ce que sont, dans l'Eglise catholique, les empêchements à l'ordination ».

Il est, d'autre part, un aspect qu'il est nécessaire de clarifier, puisqu'il porte sur la distinction effectuée très régulièrement entre Maçonnerie « opérative » et Maçonnerie « spéculative ». Tout d'abord, sachons que la distinction entre ces deux appellations date, très précisément et historiquement, du début du XVIIIe siècle, où les loges s'ouvrirent peu à peu à des membres ne pratiquant pas le métier d'où leur nom de « frères spéculatifs », nom relatif nous dit Guénon, au fait que le terme « spéculation » exprime « l'idée de quelque chose qui n'est qu'un « reflet », comme l'image vue dans un miroir, c'est-à-dire une connaissance indirecte, par opposition à la Connaissance* effective qui est la conséquence immédiate de la « réalisation* », ou qui plutôt ne fait qu'un avec celle-ci ». Cependant, le terme « d'opératif » lui-même, ne doit pas être pris comme synonyme d'une pratique étroitement active, car il s'agit en l'occurrence, « de cet « accomplissement » de l'être qu'est la « réalisation » initiatique, avec tout

l'ensemble des divers ordres qui peuvent être employés en vue de cette fin; et il n'est pas sans intérêt de remarquer » poursuit Guénon, « qu'un mot de même origine, celui « d'oeuvre », est aussi usité précisément en ce sens dans la terminologie alchimique ». C'est pourquoi, « de par ce passage de « l'opératif » au « spéculatif », si la transmission initiatique subsiste bien toujours, puisque la chaîne traditionnelle n'a pas été interrompue », néanmoins, et ceci a son importance, « au lieu de la possibilité d'une initiation effective toutes les fois que quelque défaut individuel ne vient pas y faire obstacle, on n'a plus qu'une initiation virtuelle, et condamnée à demeurer telle par la force même des choses, puisque la limitation « spéculative » signifie proprement que ce stade ne peut plus être dépassé, tout ce qui va plus loin étant d'ordre « opératif » par définition même ». Nous comprenons donc aisément que ce passage de la Maçonnerie opérative à la Maçonnerie spéculative, loin de constituer un « progrès* », représente une perte effective du potentiel initiatique de réalisation et, très certainement de plus, un oubli des nombreux rites* et pratiques qui, au sens propre du mot « opératif », possédaient une fonction transformatrice effective. Cette « dégénérescence », si elle ne change en rien la nature essentielle de la Maçonnerie, rend parfaitement explicables les nombreuses dévia

tions qui s'en sont dégagées depuis trois siècles, et dont l'organisation sous sa forme « obédiencelle », en des structures qui présentent le défaut évident « d'avoir été calquées sur la forme des gouvernements profanes », est l'un des caractères fort symptomatiques de cette modernité. Guénon écrit que la Maçonnerie moderne doit

être regardée comme le produit d'une déviation, « les premiers responsables [étant] les pasteurs protestants Anderson et Désaguliers, qui rédigèrent les Constitutions de la Grande Loge d'Angleterre, publiées en 1723, et qui firent disparaître tous les anciens documents sur lesquels ils purent mettre la main, pour qu'on ne s'aperçût pas des innovations qu'ils introduisaient, et aussi parce que ces documents contenaient des formules qu'ils estimaient fort gênantes, comme l'obligation de « Fidélité à Dieu, à la Sainte Église et au Roi », marques incontestable de l'origine catholique de la Maçonnerie ». Cette « déviation », si elle provoqua une perte catégorique de la richesse et de l'originalité initiatiques, n'en laissa pas moins subsister au sein des ateliers les éléments du symbolisme*, « sans se douter que celui-ci, pour quiconque le comprenait, témoignait contre eux aussi éloquemment que les textes écrits, qu'ils n'étaient d'ailleurs pas parvenus à détruire

tous ».

Cependant, malgré ces vicissitudes, on prendra soin de souligner que la

Maçonnerie fut néanmoins utilisée comme un véritable « conservatoire » des enseignements traditionnels et, au cours des âges, a reçu l'apport conjugué et multiples de très nombreuses sources que l'on retrouve dans les différents grades « supérieurs » ou (« Hauts-grades ») qui sont venus se greffer assez tardivement sur la Maçonnerie symbolique proprement dite, réalisant ainsi un ensemble qui peut fort logiquement apparaître à première vue comme extrêmement composite. Retenons toutefois que le sens même de la Maçonnerie, par delà les différents rites, ne poursuit en réalité qu'un objectif, celui de retrouver la « Parole des maîtres », la « Parole Perdue* », le véritable « Nom divin* » que possédaient Salomon, Hiram roi de Tyr et Hiram* Abi, « Nom divin » qui fut remplacé par un mot « substitué ». Cette recherche caractérise depuis les origines les plus reculées l'unique travail de la véritable Maçonnerie, une recherche qui est « ultimement » une forme d'accès à la « Connaissance intégrale » qui, « à proprement parler, constitue réellement le secret maçonnique, et c'est pourquoi ce secret est essentiellement incommunicable ».

(Aperçus sur l'initiation, ch. XIV, « Des qualifications initiatiques », ch. XXIX, « Opératif » et « Spéculatif ». Symboles de la Science sacrée, ch. XLIX, « Pierre brute et pierre taillée », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit

tout ». Études sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. I, « À propos des constructeurs du moyen âge », « Un projet de Joseph de Maistre », t. II, « Maçons et Charpentiers », « Heredom », « Initiation féminine et initiation de métier », « Parole perdue et mots substitués », « À propos des signes corporatifs et

de leur sens originel », « La stricte observance et les supérieurs inconnus », « Quelques documents inédits sur l'ordre des Élus Coëns », « La Gnose et la Franc-maçonnerie », « L'orthodoxie maçonnique », « Les Hauts grades maçonniques », « À propos du grand Architecte de l'Univers ».)

Voir Acacia, Carré long, Catholicisme, Colonne, Compagnonnage, Constructeur, Cosmos, Cube, Débir, Équerre, Géométrie, Grand Architecte, Heredom, Hikal, Hiram, Initiation, Janus, Lac d'amour, Landmarks, Loge, Lumière, Nom, Parole Perdue, Symbolisme, Temple de Salomon, Tradition.

MÂDHYAMIKA (sanskrit).
Voir Milieu.

MAGIE. Guénon n'hésite pas à mettre ses lecteurs en garde contre la Magie, et tout spécialement les Occidentaux modernes, de par leur fascination vis-à-vis du sensible, « et leur tendance à attribuer une importance excessive à tout ce qui est

« phénomène », comme en témoigne par ailleurs le développement qu'ils ont donné aux sciences* expérimentales. » La Magie n'est d'ailleurs, elle-même, rien d'autre qu'une science expérimentale, précise Guénon, et c'est pourquoi les contemporains sont si facilement séduits par elle, en s'illusionnant si aisément sur sa portée réelle. La Magie est une science fort limitée qui, avec le concours de l'imaginaire*, met en oeuvre des mécanismes forts rudimentaires ; Guénon l'exprime avec vigueur en ces termes: « Il s'agit là d'un ordre de choses qui n'a en lui-même rien de transcendant; et, si une telle science peut, comme tout autre, être légitimée par son rattachement aux principes supérieurs dont tout dépend, suivant la conception générale des sciences traditionnelles, elle ne se placera pourtant alors qu'au dernier rang des applications secondaires et contingentes, parmi celles qui sont le plus éloignées des principes, donc qui doivent être regardées comme les plus inférieures de toutes. » On ne saurait être plus clair! Même si les civilisations traditionnelles entretiennent, bien évidemment, un rapport avec la Magie, il serait faux de croire que cette discipline y occupe un rang important. C'est bien le contraire qui est vrai, puisque tant en Inde, qu'au Tibet ou en Chine, la Magie « est abandonnée à ceux qui sont incapables de s'élever à un ordre supérieur ».

Toutefois la Magie, en tant que science des phénomènes physiques, relève d'un ordre subtil qui obéit à un certain nombre de rites* rendant effectifs « l'opérativité » des pratiques dites magiques. La « Magie cérémonielle », est un exemple très concret de cette « opérativité » qui. quoique non dénuée d'un réel caractère traditionnel, est cependant

réduite à des préoccupations extrêmement rudimentaires. Assurément, écrit Guenon, « faire de la magie », fut-ce de la façon la plus authentique qui puisse être, n'est pas une occupation qui nous paraisse très digne d'intérêt en elle-même… ».
(Aperçus sur l'initiation, ch. II « Magie et mysticisme », « À propos de « Magie cérémonielle ». Études sur l'Hindouisme, « Tantrisme et magie ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXVI. « Chamanisme et sorcellerie », ch. XXXIII, « L'intuitionnisme contemporain ». Formes traditionnelles et

Cycles cosmiques, « Quelques remarques sur le nom d'Adam », « La Tradition hermétique ». Mélanges, ch. V, « Silence et solitude ».)

Voir Imagination, Mysticisme, Phénomène, Science, Tantrisme.

MAHÂ-MOHÂ (sanskrit).
Caractère de la Shakti* de Brahma* qui, lorsqu'elle est envisagée en soi c'est-à-dire en dehors de sa relation au Principe*, n'est plus que ce que

l'on peut nommer littéralement la « Grande Illusion* » (Mahâ-mohâ), forme de la détermination universelle et cosmique de la toute puissance de la Possibilité*.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être ».)

Voir Brahma, Illusion, Manifestation, Possibilité, Shakti.

MAÏA. (grec). Nom de la mère du dieu Hermès (Mercure), qui n'est pas sans rappeler le nom de la mère du Bouddha Mâyâ-Dêvî, montrant ainsi le caractère très voisin des diverses traditions, et ce d'autant que le nom de Buddha lui-même est en réalité identique à celui de Wotan, c'est-àdire l'Odin Scandinave. Ceci explique pourquoi Guénon désigne sous la dénomination d'« unité foncière de toutes les doctrines traditionnelles », ce Principe* commun qui se révèle à la lumière des étroites correspondances linguistiques.

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Hermès ».)

Voir Langage, Principe, Unité.

MAÏM (hébreu).
Voir Eau.

MAIN. Le symbole de la Main fut largement utilisé tout au long des siècles et, il se retrouve au moyen âge*

en Occident* aussi bien dans la « Main de justice » en tant qu'attribut ordinaire de la royauté*, que dans la « Main bénissante », signe de la puissance sacerdotale, qui fut également employé comme symbole du Christ* lui-même. Le rite de l'imposition des « mains », fort répandu

dans le Christianisme*, se retrouve par ailleurs dans l'Islam* « où il est un des modes les plus habituels, écrit Guénon, de la transmission de la barakah, et aussi de production de certains effets de guérison notamment, au moyen de celle-ci ». D'autre part, l'importance de la chirologie dans l'ésotérisme* islamique, science* qui se rattache en réalité à la Connaissance* des noms divins, fournit l'occasion à Guénon d'un développement fort intéressant sur la possibilité d'inscrire les différents noms de Dieu* avec les multiples dispositions possibles de la Main. On notera également, d'après les enseignements mêmes de Mohyiddin ibn Arabi, les liens étroits qui existent entre les diverses parties de la Main et les sept cieux* planétaires. (Le Roi du Monde, ch. III, « La « Shekinah » et « Metatron ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. V, « Dépendance de la royauté à l'égard du sacerdoce ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « La chirologie dans l'ésotérisme islamique ».)

Voir Ciel.

MAJDHUB (arabe). Le Majdhûb est l'équivalent en Islam* de ce que le « fou en Christ » est dans le Christianisme*, une sorte d'exalté qui a subi une forte « attraction » (jadhb) spirituelle, attraction à l'origine d'un déséquilibre qui entraîne une rupture « entre les différents éléments de son être ». Ainsi, placé dans cette situation « déséquilibrée », et devant son incapacité à réunifier les divers éléments de son être, le Majdhûb « perd pied » et devient comme « hors de lui-même ». L'extériorisation de son exaltation le fait bien évidemment passer aux yeux des communs pour un véritable fou mystique*, ce qu'il est d'ailleurs, bien qu'en réalité il ne soit qu'en apparence sous l'emprise de la folie, puisqu'il conserve en lui l'intégralité de son potentiel de réalisation*. Remarquons que parfois un walî*, c'est-à-dire un être réalisé établi dans la relation à Dieu*, peut se dissimuler sous l'apparence de la folie, et se faire passer pour un Majdhûb. Ceci est d'ailleurs encore plus fréquent pour le nadî qui, de par sa fonction, est « tourné vers le monde », et qui peut volontairement prendre les attitudes du Majdhûb afin de faire partager à ceux qui l'écoutent sa soumission à la sainte volonté* de Dieu.

(Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XXVII, « Folie apparente et sagesse cachée ».)

Voir Mystique, Sagesse, Walî.

MALAKI. (hébreu). Malaki signifie « Mon ange », « Mon envoyé », ou encore « L'ange dans lequel est Mon Nom* », c'est-à-dire, écrit Guénon, « en définitive, dans lequel est Dieu* même, tout au moins sous quelqu'un de ses aspects « attributifs ». Notons que ce sens s'applique tout particulièrement

à « Metatron* » (« l'Ange de la Face »), mais aussi à Mikaël dont Malaki est d'ailleurs l'anagramme qui, dans sa fonction solaire, est identique à Metatron. Guénon précise à ce titre, que ceci s'applique à tout ange, dans la mesure où il est, « par rapport à la Manifestation*, et au sens le plus rigoureux du mot, le « porteur » d'un nom divin, et que même, vu du côté de la « Vérité* » (El-Haqq), il n'est réellement rien d'autre que ce Nom* même ». (Symboles de la Science sacrée, ch. LXIII, « Les « racines des plantes ».

Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « La Kabbale juive ».)

Voir Ange, Metatron, Mikaël, Nom.

MALÂMATIYAH (arabe).
Voir Masque.

MANAS (sanskrit). Manas ou « mental », est l'une des onze facultés de sensation ou d'action* (indriyas). Cependant, Manas n'étant pas, à proprement parler, corporel, « doit être rapporté à la Manifestation* subtile, en lui-même du moins, bien que son activité s'exerce aussi par rapport à la

manifestation grossière ». La particularité de Manas, vient de son aspect à la fois externe et interne, en effet vis-à-vis des dix autres facultés d'action et de sensation qui sont toutes de nature externe, Manas exerce une sorte de lien directement en prise avec la conscience* (ahankâra*). C'est pourquoi on lui doit la pensée individuelle que l'on dit être d'ordre formel, incluant la raison*, la mémoire* et l'imagination*. On prendra soin, à cet égard, de bien distinguer la faculté mentale, de « l'intellect transcendant* » (Buddhi*) qui lui est de nature totalement informelle.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. VIII, « Manas ou le sens interne ; Les dix facultés externes de sensation et d'action ».)

Voir Ahankâra, Conscience, Buddhi, Imagination, Mémoire, Raison.

MÂNES (latin). Éléments inférieurs de l'être défunt, qu'il laisse en quelque sorte « derrière » lui dans l'existence* terrestre au moment de la mort, et que les Hébreux nommaient ob, expression que l'on retrouve dans la Bible lorsqu'on parle des évocations.
(L'Erreur Spirite, ch. IV, « Caractère moderne du spiritisme ».)

Voir Existence, Mort, Réincarnation.

MANICHÉISME.

Voir Dualisme.

MANIFESTATION. Manifestation formelle. Manifestation grossière. Manifestation informelle. Manifestation subtile. Manifestation universelle.
Si l'on veut essayer de comprendre

ce qu'il en est de la nature de
la Manifestation, selon la Métaphysique*
intégrale, il importe de voir que
ce qui relève du manifesté, c'est-àdire
l'ensemble des choses visibles
qui constituent dans toute leur amplitude
le monde créé, participe inévitablement
et irrémédiablement d'un
processus de détermination*. Or,
« toute détermination est une limitation,
donc une négation* ». Cette première
vérité est, en réalité, la Vérité*
essentielle, fondamentale, concernant
le caractère propre et intime de la
Manifestation.

Si l'Infini* exprime la négation de
toute limite*, « et donc équivaut à
l'affirmation totale et absolue », la
Manifestation, elle, exprime l'affirmation
du relatif et du limité, et donc
est équivalente à la négation de
l'Infini. À ce titre, si l'Être* est le
Principe* de la Manifestation universelle,
tout en étant distinct d'elle,
lui conférant sa présence concrète, la
déterminant ontologiquement, cependant,
c'est en tant que « non-manifesté
» qu'il est la racine du « manifesté
» (vyakta) qui n'est qu'un effet
(kârya*), une cause seconde. « Tout
le manifesté avec ses divers modes

possibles, précise René Guénon, peut
être considéré comme rentrant dans
le non-manifesté, dont il ne s'est

jamais distingué que d'une façon
contingente et transitoire: la Cause
première est en même temps la cause
finale, et la fin est nécessairement
identique au principe ». La Manifestation
(samsâra) n'est donc qu'une
forme contingente non substantielle,
ne tenant son être que d'un Principe
extérieur à elle. On doit admettre
qu'elle ne tient son existence que
sous la domination d'une détermination
essentielle. La Manifestation, de
ce fait, est sous la dépendance de la
mesure, car cette dernière est une
« assignation » universelle « nécessairement
impliquée par toute manifestation,
dans quelque ordre et sous
quelque mode que ce soit; cette
détermination est naturellement conforme
aux conditions de chaque état
d'existence, et même, en un certain
sens, elle s'identifie à ces conditions
elles-mêmes ». Ce rapport au quantitatif
de la Manifestation, symbolise
bien son aspect le plus singulier, et
ceci est à ce point vrai, que la mesure
est la détermination même qui fait
que « les mondes avec tout ce qu'ils
contiennent, sont réalisés ou « actualisés
comme tels, puisqu'elle ne fait
qu'un avec le processus même de la
manifestation ».

Comme nous le voyons, la Manifestation
se caractérise par le quantitatif,
la relativité et la contingence*. Mais
si la Manifestation est bien évidem

ment marquée par ces déterminations
qui nous la font voir comme une
création, il importe de comprendre
également, que la Manifestation présuppose
nécessairement certaines
possibilités capables de se manifester
; elle procède, dit Guénon, de la

Possibilité* totale qui comprend toutes les possibilités et «qui ne fait qu'un avec le Principe même». Ainsi, pour que se produise l'apparition d'une donnée existentielle, Purusha*, que l'on peut traduire par « essence* », doit entrer originellement en relation avec le Principe, c'est-à-dire avec Prakriti*, la substance * universelle indifférenciée.
« C'est l'union de ces deux principes complémentaires, explique René Guénon, qui produit le développement intégral de l'état individuel humain, et cela par rapport à chaque individu; et il en est de même pour tous les états manifestés de l'être autre que cet état humain... ». On peut donc affirmer que la Manifestation, en tant que telle, est « rigoureusement nulle par rapport à l'Infini », en effet son lien de dépendance vis-à-vis du Principe la place dans une situation d'indigence ontologique radicale. Elle ne doit être vue, sur le plan métaphysique, que comme « un simple support pour s'élever à la Connaissance* transcendante, écrit Guénon, ou encore, si l'on prend les choses en sens inverse, à titre d'application de la Vérité* principielle ; dans tous les cas, il ne

faut voir, dans ce qui s'y rapporte, rien de plus qu'une sorte « d'illustration destinée à rendre plus aisée la compréhension du « non-manifesté » (...) ».
D'un point de vue plus précis, l'ensemble de ce qui constitue ce que l'on appelle communément la « Manifestation », peut se décomposer en deux modes principaux qui sont:

a) le mode « Universel »

b) le mode « Individuel »

Du mode Universel relèvent la Nonmanifestation et la Manifestation informelle, du mode individuel dépend la Manifestation formelle composée des « états subtils » et des « états grossiers », qui sont encore dénommés : « Manifestation subtile » et « Manifestation grossière ». À ce propos, Guenon nous dit, que « la Manifestation informelle est encore principielle, en un sens relatif, par rapport à la manifestation formelle, et ainsi elle établit un lien entre celle-ci et son principe supérieur non-manifesté, qui est d'ailleurs le principe commun de ces deux ordres de manifestation ». Toutefois, ce « Principe commun » n'intervient qu'en tant que fondement invisible, il sous-tend toutes les formes de Manifestation, il en est la base et l'origine*. On dit d'ailleurs, que c'est Mûla-Prakriti (la Nature primordiale*), que l'on nomme en arabe El-Fitrah, qui est la racine de toutes les manifestations.

On la désigne aussi comme Pradhâna, celle qui est existante avant toutes choses, possédant en puissance l'ensemble des déterminations multiples ; celle que les Purânas identifient avec Mâyâ*, « l'illusion* cosmique », la « mère des formes ». Nous voyons donc que la dépendance,

qui apparaît d'une manière si
évidente au coeur la Manifestation,
est en même temps, et sous le même
et identique aspect, une participation,
ceci conduit naturellement Guénon à
écrire : « Dans toute la mesure de ce
qu'ils ont de réalité en eux, les êtres
participent du Principe, puisque toute
réalité est en celui-ci; il n'en est
d'ailleurs pas moins vrai que ces
êtres, en tant que contingents et limités,
ainsi que la Manifestation toute
entière dont ils font partie, sont nuls
par rapport au Principe (...), mais il y
a dans cette participation comme un
lien avec celui-ci, donc un lien entre
le manifesté et le non-manifesté, qui
permet aux êtres de dépasser la condition
relative inhérente à la

Manifestation. »

N'oublions pas enfin cette indication
lourde de sens de René Guénon, et
qu'il convient de longuement et profondément
méditer : « Ce qui est premier
ou le plus grand dans l'ordre
principiel est, du moins en apparence
le dernier ou le plus petit dans l'ordre
de la Manifestation ».

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, en. I, « Généralités sur le
Vêdânta », ch. II, « Distinction fon

damentale du « Soi » et du « moi », ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma », ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna », ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om », ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération », ch. XXII, « La Délivrance finale ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. III, Mesure et manifestation ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. IX, « Création et manifestation ».

Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. IX, « Le Nyaya ».)

Voir Absolu, Causalité, Contingence, Création, Être, Existence, Fini, Illusion, Infini, Limite, Nécessité, Non-Être, Non-manifesté, Kârana, Kârya, Maya, Principe, Quantité, Réalité Suprême, Réel.

MANOMAYA-KOSHA. (sanskrit). Selon le Vêdânta*, l'Atmâ* lorsqu'il se manifeste comme jîvâtmâ*, c'està-dire en tant qu'âme* vivante individuelle, est revêtu de trois enveloppes, ou de « véhicules » successifs, représentant autant de phases de sa manifestation ». Ces enveloppes sont des sortes de « qualités » spécifiques,

ou des natures particulières de l' Atmâ*, natures qui lui sont intimes et étroitement constitutives de sa forme subtile.
La première des enveloppes se nomme ânandamaya-kosha, se situant au niveau de l'Être* pur elle représente le « Soi* » dans son état primordial de béatitude. La seconde

enveloppe (vijnânamaya-kosha), est constituée par la Lumière* de la Connaissance*, enfin la troisième et dernière enveloppe, Manomayakosha, se rapporte à la conscience mentale ou faculté pensante, qui est « d'ordre exclusivement individuel et formel, et dont le développement procède de l'irradiation en mode réfléchi de l'intellect supérieur dans un état individuel déterminé », et pour ce qui nous concerne en particulier bien évidemment en tant qu'être, l'état humain.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IX, « Les enveloppes du « Soi »; cinq vayus ou fonctions vitales ».)

Voir Âme, Conscience, Soi.

MANTRA. (sanskrit). On pourrait traduire le mot sanskrit « Mantra » par « incantation », « qu'il faut entendre essentiellement, nous dit René Guénon, comme une aspiration de l'être vers l'Universel ayant pour but d'obtenir une illumination intérieure ». Cette pratique de récitation, ou plus exactement de répétition d'une

phrase, d'un Nom* divin, n'est pas à rapprocher de la prière proprement dite, mais bien plutôt d'une action interférant sur « la série indéfinie des états de l'être », en rapport direct avec « le domaine de la réalisation* métaphysique ».
Le Mantra crée une vibration intérieure infiniment supérieure en efficacité, à toutes les autres formes et pratiques employées généralement dans la voie* qui conduit au divin.
C'est d'ailleurs, dans ces derniers temps du Kali-yuga*, la dernière et peut-être la plus appropriée car la plus puissante des méthodes spirituelles.

La science des mantras (mantravidyâ), différencie trois modalités du son exprimé par le pratiquant : la première du nom de parâ (non-manifesté), ainsi que pashyantî et vaikhari, ces deux dernières relevant de la parole articulée, mais la troisième seulement « se rapporte proprement au son comme qualité sensible, appartenant à l'ordre corporel » .

(L'homme et son devenir selon le Vèdânta, ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire ». Aperçus sur l'Initiation, ch. XVI, « Le rite et le symbole », ch. XLVII, « Verbum, Lux et Vita ». Symboles de la Science sacrée, ch. VII, « La Langue des Oiseaux ». Etudes sur l'Hindouisme, « Kundalini-Yoga ».)

Voir Chapelet, Dhikr, Incantation,

Prière, Om, Yantra.

MANU (sanskrit).
Voir Dharma, Loi, Prajâpati.

MANVANTARA (sanskrit). Un Manvantara est une ère, une période à l'intérieur de la temporalité cosmique,

que l'on nomme d'ailleurs ère
de Manu, car elle correspond à notre
propre cycle* historique d'humanité
terrestre. La Tradition* nous apprend
qu'il existe deux séries septénaires de
Manvantaras, séries qui se partagent
entre Manvantaras passés et présents,
et Manvantaras futurs.
Un Manvantara en tant que tel, se
décompose en quatre Yugas, que l'on
désigne comme étant les quatre âges*
successifs qui composent un cycle
dans son entier. Chaque période d'un
cycle est structurée selon une loi* de
dégénérescence accentuée, faisant
que plus on avance dans le déroulement
du temps*, plus on chute
inexorablement. D'autre part, il est à
signaler que « la dégénérescence
s'accompagne d'une décroissance de
la durée, qui est d'ailleurs considérée
comme influençant la longueur de la
vie humaine ». Ce qui est à noter, à
propos de cette décroissance précise
Guénon, « C'est le rapport qui existe
entre les durées respectives de ces
différentes périodes. Ainsi nous dit-il,

si la durée totale du Manvantara est
représentée par 10, celle du Krita-
Yuga ou Satya-Yuga le sera par 4,
celle du Trêtâ-Yuga par 3, celle du

Dwâpara-Yuga par 2, et celle du Kali-Yuga* par 1 (...). La division du Manvantara s'effectue donc suivant la formule 10 = 4 + 3+2+1, qui est, en sens inverse, celle de la Tétraktys pythagoricienne :

1 +2 + 3+4= 10. »
Toutefois, par prudence, la durée exacte d'un Manvantara, a toujours été volontairement conservée secrète, en modifiant par de subtiles opérations les dates réelles, tout en ayant soin, bien évidemment, de conserver avec exactitude les justes rapports de proportions.

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques », « Place de la tradition atlantéenne dans le Manvantara ». Études sur l'Hindouisme, « Sanâtana Dharma ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. V, « Les déterminations qualitatives du temps », ch. XX, « De la sphère au cube », ch. XL, « La fin d'un monde ». La Crise du monde moderne, ch. I, « l'Age sombre ». Symboles de la Science sacrée, ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson », ch. XXIII, « Les mystères de la lettre Nûn ».)

Voir Âges, Cycle, Kali-yuga, Kalpa.

MAQÂM (arabe). Lettre de l'alphabet arabe représentant le Point* fixe, la « station » du walî* que l'on dit

être la plus élevée, car tournée uniquement vers le divin. Également le « Lieu* », « l'Axe du Monde* » qui demeure immobile, invariable par delà le mouvement : le Pôle* immuable.

(Initiation et réalisation spirituelle

ch. XXXII, « Réalisation ascendante
et descendante ». Symboles de la
Science sacrée, ch. XV, « Un hiéroglyphe
du Pôle ».)

Voir Axe du Monde, Invariable
milieu, Pôle.

MAQLÛB (arabe).
Voir Coeur.

MÂRA. Le démon tentateur du
Bouddha contre lequel le Prince
Gautama livra son ultime combat
avant d'accéder au « Grand Eveil ».
Cette lutte du Bouddha contre Mâra,
est basée sur le combat d'Indra contre
Vrita, Ahi ou Namuchi, qui sont
tous des représentations de la mort*
(mrityu). À ce titre Mâra incarne les
différentes formes de la mort qui
symbolisent les forces du « sommeil
» s'opposant à la recherche de
l'Éveil par le héros.
(Études sur l'Hindouisme, Comptesrendus
d'articles de revues, 1947.)

Voir Ignorance, Illusion, Mort.

MÂRGAS (sanskrit). Mot signifiant
« voie* », dans le sens de méthode
spirituelle ou d'orientation devant

conduire à la réalisation*. Guénon indique que, de même que l'expression arabe devenue proverbiale « chaque sheikh a sa tarîqah » trouve sa correspondance dans la diversité des turuq (voies), de façon identique dans l'Hindouisme on dit qu'il n'y a qu'un Yoga*, mais qu'il existe plusieurs margas pour parvenir à sa complète réalisation.
On distingue en Inde trois margas spécifiques qui sont le Karmamarga*, Bhakti-marga, et le Jnânamarga*. Soit les trois formes principales ou modalités d'approches de Dieu*, en fonction de la nature propre de celui qui s'engage dans une voie, c'est-à-dire l'action*, la dévotion ou la Connaissance*.

[Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XVII, « Doctrine et méthode », ch. XVIII, « Les trois voies et les formes initiatiques ».)

Voir Action, Brahmane, Connaissance, Jnâna, Karma, Kshatriya, Réalisation, Voie.

MARIA. Dans son étude sur le pouvoir de Maya* (l'illusion cosmique), Guénon fait judicieusement remarquer, qu'il n'est pas hasardeux que le nom de la mère du Bouddha se nomme Mâyâ, que chez les Grecs la mère d'Hermès* soit Maïa, et que la mère du Christ* / Verbe* ait pour nom Maria.
En effet, Maria (Marie), Fille de son Fils est également Mère de son Père,

l'élément maternel au sein de l'Absolu*. Elle peut être dite la Shakti* du Principe*, ne faisant qu'un avec Lui. Elle est donc à ce titre la mère de l'Avatâra*, la Sophia* éternelle par laquelle se manifeste la présence de Dieu, la Médiatrice entre le Monde* et son

Origine* invisible.
(Etudes sur l'Hindouisme, « Maya ».
Formes traditionnelles et cycles cosmiques,
« Hermès ».)

Voir Absolu, Avatâra, Hermès,
Manifestation, Maya, Principe.

MARTEAU. Le Marteau est assimilé
à la foudre* dans la mythologie
nordique, marteau du dieu Thor qui
est sous un certain rapport identique
au maillet du maître dans la symbolique
maçonnique, sachant que le
Marteau est l'outil principal de nombreux
métiers* corporatifs. On peut
aussi voir une équivalence entre la
puissance spécifique de la hache*,
qui tranche et délivre, et le Marteau,
de même qu'avec le vajra* tibétain
qui maîtrise la puissance de l'éclair et
la lumière.

(La Grande Triade, ch. VI, « Solve
et Coagula ». Symbole de la Science
sacrée, ch. XXVI, « Les armes symboliques
». Etudes sur la Francmaçonnerie
et le Compagnon-nage,

Comptes-rendus d'articles de revues,
décembre 1936 ».)

Voir Armes, Foudre, Tau, Vajra.

MARÛ. On dit que Brahma* ne ressemble en rien au monde*, mais que rien n'est en dehors de Brahma. Pour illustrer cette affirmation, Shankarâchârya dans l'Atmâ-Bodha utilise l'image du « désert » (Marû), pour nous faire comprendre en quoi tout ce qui existe en dehors de Brahma ne peut exister qu'en mode purement illusoire, comme l'apparence de l'eau existe dans le désert pour le voyageur assoiffé, c'est-àdire comme un simple mirage. « Ce mot Marû, écrit René Guénon, dérivé de la racine mri, « mourir », désigne toute région stérile, entièrement dépourvue d'eau, et plus spécialement un désert de sable, dont l'aspect uniforme peut être pris comme support de la méditation*, pour évoquer l'idée d'indifférenciation principielle. » Si le désert est un bon support à la méditation, comme certains jardins de pierre japonais en donne la parfaite illustration, d'un autre côté et dans le même temps, l'existence dans le désert (Marû) est bien l'exacte situation des idées et concepts que nous nous formons, non seulement à propos des choses terrestres, mais également des choses divines: pure vacuité.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXIV, « L'état spirituel du Yogi: l'identité Suprême ».)

Voir Illusion, Méditation.

MASQUE. René Guénon, montre

que les initiés, les « Immortels » du Taoïsme*, apparaissent bien souvent sous le « Masque » du fou, de l'extravagance. Ils utilisent cette apparence pour dissimuler ce qui ne doit pas être vue, non montré au profane. « Les initiés, écrit Guénon, et spécialement ceux des ordres les plus élevés, se dissimulent volontiers

parmi le peuple, faisant en sorte de ne se distinguer en rien extérieurement ». Ceci répond à une loi* qui peut paraître surprenante, puisqu'il s'agit du « peuple » au sein duquel s'immerge l'initié. Cette notion de « peuple » a une importance toute particulière car l'identification de l'élite et du peuple relève du principe des Malâmatiyah de l'ésotérisme* islamique, « qui se font une règle de prendre un extérieur d'autant plus ordinaire et commun, voire même grossier, que leur état intérieur est plus parfait et d'une spiritualité* plus élevée, et de ne jamais rien laisser paraître de cette spiritualité dans leurs relations avec les autres hom

mes ».

Cette transparence volontaire, est donc le Masque dont se revêt l'homme pieux, le manteau d'invisibilité qui lui permet de vivre caché en Dieu*.
Par ailleurs, on notera que le Masque des fêtes* du carnaval*, généralement hideux et grimaçant, représentant les tendances les plus inférieures de l'être, et qui a pour fonction de voiler le visage de l'individu qui l'af

fiche, est paradoxalement une parfaite révélation de ce que recèle en lui celui qui le porte comme tendances enfouies et qu'il masque, du moins autant que faire se peut, habituellement. Enfin, on retiendra qu'au théâtre, l'acteur, sous les différents masques que lui imposent les rôles qu'il interprète, reste impassiblement, en théorie, « non-affecté » et impassible, tel qu'en lui-même comme une image inchangée du « Soi* ». Et c'est bien ce que la comédie antique voulait démontrer en utilisant de véritables masques qui étaient portés par les acteurs, le théâtre étant bien, selon la Tradition*, un symbole très vivant de la Manifestation*, « dont il exprime aussi parfaitement que possible le caractère illusoire ».

{Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XXVIII, « Le masque populaire ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXI, « Sur la signification des fêtes carnavalesques », ch. LIX, « Kâla-mukha ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXVIII, « Le symbolisme du théâtre ».)

Voir Fête, Fou, Illusion, Kâla-mukha, Majdhûb, Manifestation.

MATERIA. Materia Prima, Materia Secunda. Dans un texte portant pour nom « Materia signala quantitate », René Guenon se livre à une analyse assez précise de la notion scolastique de Materia qui,

pour

les Grecs et Aristote, peut se traduire plus directement par « substance* », principe universel et « support passif de la Manifestation* ».
Cette « substance » dont la scolastique médiévale traita avec un soin

tout particulier, et dont l'examen
mobilisa des générations de clercs
théologiens, n'est autre que
Prakriti*, nom sanskrit de la substance
universelle qui fournit la base,
la racine (ce nom n'est d'ailleurs pas
sans rapport avec le grec

qui
entretient une origine commune avec
le végétal en général et plus directement
avec le « bois », dont on peut
dire qu'il est chez les philosophes
comme l'image même de la substance
première ou matière) du vivant
et des existences dans toute l'étendue
de leur diversité et multiplicité.
On distinguait chez les médiévaux, la
Materia prima de la Materia secunda,
soit la substance universelle de la
substance relative ou formelle. Cette
allusion à relativité de la forme* fait
dire à Guenon, « que dans tous les cas
une Materia secunda, bien qu'elle
constitue le côté potentiel d'un monde
ou d'un être, n'est jamais puissance
pure ». En effet, précise-t-il,
« Il n'y a de puissance pure que la
substance universelle, qui ne se situe
pas seulement au-dessous de notre
monde (substantiel, de sub stare, est
littéralement « ce qui se tient dessous
», ce que rendent aussi les idées
de « support » et de « substratum »),
mais au-dessous de l'ensemble de

tous les mondes ou de tous les états qui sont compris dans la Manifestation universelle ». Ceci a pour conséquence de nous rendre inintelligible la substance universelle, car il est impossible de percevoir un sens quelconque du côté du substantiel qui, dans son indigence ontologique, ne traduit que sa dépendance radicale. Il nous faut donc impérativement viser à l'essentiel car, comme l'écrit Guénon dans une belle et saisissante formule: « Toute explication doit procéder de haut en bas, et non de bas en haut. »

À ce titre, la « matière » des scientifiques modernes, qui n'est et ne peut être irrémédiablement, que de la Materia secunda, puisqu'ils ne travaillent qu'au niveau horizontal du sensible et du perceptible, ne percevant que le phénoménal, n'est d'aucune utilité pour la Connaissance* véritable des principes. C'est ainsi que notre physique limitée, par une sorte de « logique de l'erreur » des scientifiques, dans leur effort pour réduire la qualité à la quantité*, confondent dramatiquement l'une et l'autre, et en arrivent à attribuer la qualité* elle-même à la matière, en laquelle ils placent toute la réalité, aboutissant ainsi « au matérialisme* » proprement dit ». La Materia secunda n'est, pour autant, pas dénuée de toute détermination* car, précise Guénon, s'il en était ainsi, « elle se confondrait avec la Materia prima elle-même dans sa complète

indistinction ». Elle est donc déterminée en relation avec les conditions précises du monde*, ceci « de telle façon que ce soit effectivement par rapport à celui-ci qu'elle soit apte à jouer le rôle de substance, et non par rapport à quoi que ce soit d'autre ». C'est la nature même de cette détermination qui fait dire à saint Thomas

d'Aquin, que la Materia secunda est

Materia signala quantitate.

Ce terme de « quantité » qualifiera
l'existence* même, « puisque ce
n'est pas la qualité, même envisagée
dans le seul ordre du sensible, mais
c'est au contraire la quantité qui est
bien ainsi ex parte materiae ». La
quantité apparaît bien comme la condition
propre de l'existence, elle est
même, parmi l'ensemble des conditions,
la condition par excellence.
Certes, de nombreux élément qualitatifs
rentrent dans le domaine de la
Materia secunda, mais ils n'interviennent
pas d'une manière mesurable.
On aura donc tendance à
réduire la matière au nombre*, d'autant
que l'étendue semble représenter
le mode fondamental de la quantité.
Saint Thomas en déduira avec pertinence
que le nombre représente la
« base substantielle du monde », et
qu'il doit être perçu comme étant le
signe de la quantité pure, il énoncera
de ce fait cette sentence : « numerus
stat ex parte materiae ». Le nombre,
non visible en tant que tel au sein du
monde phénoménal, constitue bien le
mode fondamental de la Materia

secunda, son lien intrinsèque avec la quantité.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. II, « Materia signata quantitate ». Aperçus sur l'initiation, ch. IV, « Des conditions de l'initiation », ch. XXV, « Des épreuves initiatiques », ch. XLVI, « Sur deux devises initiatiques ». Principes du calcul infinitésimal, ch. XVII, « Représentation de l'équilibre des forces ». La Grande Triade, ch. I, « Ternaire et Trinité ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XXIX, « La jonction des extrêmes », ch. XXXI, « Les deux nuits ». Symboles de la Science sacrée, ch. XLIX, « Pierre brute et pierre taillée « , ch. LXXIII, « Le grain de sénevé ».)

Voir Chiffre, Essence, Manifestation, Matérialisme, Mesure, Nombre, Nuit, Prakriti, Purusha, Qualité, Quantité, Substance, Ténèbres.

MATÉRIALISME. Le Matérialisme est une conception très récente, caractérisant la civilisation moderne, éminemment représentative d'un état d'esprit général. « Cet état d'esprit, écrit René Guénon, c'est celui qui consiste à donner plus ou moins consciemment la prépondérance aux choses de l'ordre matériel et aux préoccupations qui s'y rapportent, que ces préoccupations gardent encore une certaine apparence spéculative ou qu'elles soient purement pratiques; et l'on ne peut contester

sérieusement que ce soit là la mentalité de l'immense majorité de nos contemporains ». S'enfermant dans une reconnaissance des seules données sensibles, attitude dans laquelle s'est engagée la science* « profane » depuis quelques siècles, faisant une règle intangible, un fondement axiomatique de l'affirmation extrêmement

limitative posant que seul le monde sensible est réel*, et qu'il ne peut à ce titre y avoir d'autre connaissance que celle qui provient des sens.

L'esprit occidental, à partir de son adhésion à ces conceptions étroites, a progressivement sombré dans un matérialisme pratique qui imprègne toutes les composantes de la société moderne. Tout est ramené, réduit, de gré ou de force, aux impératifs catégoriques du monde matériel, faisant de celui-ci l'unique et seule référence admise. S'emprisonnant dans les seules données sensibles, pour les modernes, « rien ne semble exister en dehors de ce qui peut se voir et se toucher, ou du moins, même s'ils admettent théoriquement qu'il peut exister quelque chose d'autre, ils s'empressent de le déclarer, non seulement inconnu, mais « inconnaissable* », ce qui les dispense de s'en occuper » On l'aura compris, il n'y a plus d'autre savoir, d'autre science, d'autre vérité, que la vérité de l'existence grossière, des choses matérielles, de l'immédiatement visible, mesurable et quantifiable.

Du mécanisme, qui marqua les premiers pas de cette tendance vers le purement quantitatif, nous sommes à présent englués, enfermés, dans une forme d'aveuglement redoutable qui ne laisse plus aucun espace à ce qui échappe aux instruments d'une science* de la seule visibilité, d'un monde qui a fait du volume son unique référence.
Par l'effet d'un entraînement logique, parfaitement prévisible, du matérialisme pratique nous sommes parvenus à l'utilitarisme actif, écartant toute chose qui ne répond pas à l'accroissement de l'intérêt individuel ou collectif. Le matérialisme qui est la doctrine, la philosophie* générale du « Règne de la quantité », dégénère en une course productiviste où les hommes, « en voulant ainsi dominer la matière et la ployer à leur usage, n'ont réussi qu'à s'en faire les esclaves : non seulement ils ont borné leurs ambitions intellectuelles, s'il est encore permis de se servir de ce mot en pareil cas », affirme avec force René Guénon, « à inventer et à construire des machines, mais ils ont fini par devenir véritablement machines eux-mêmes ». D'une volonté de domination de la matière, nous nous retrouvons sous la dépendance d'un matérialisme dominant au sein duquel triomphe l'économisme, le culte du profit, les puissances financières, l'écrasante force du quantitatif à l'insatiable appétit. « Dans un tel monde, s'afflige Guénon, il n'y a plus aucune

place pour l'intelligence ni pour tout ce qui est purement intérieur, car ce sont là des choses qui ne se voient ni ne se touchent, qui ne se comptent ni ne se pèsent; il n'y a de place que pour l'action extérieure sous toutes ses formes, y compris les plus dépourvues de toute signification. »
Le Matérialisme est la plus formidable force de destruction, de décomposition

que le monde ait fait surgir, et
dont les hommes ne possèdent plus le
contrôle. « Si la civilisation moderne
devait s'écrouler quelque jour sous la
poussée des appétits désordonnés
qu'elle a fait naître dans la masse,
nous dit Guénon, il faudrait être bien
aveugle pour n'y pas voir le juste
châtiment de son vice fondamental,
ou, pour parler sans aucune phraséologie
morale, le « choc en retour » de
sa propre action dans le domaine où
elle s'est exercée ». Aussi il nous
paraîtra évident que des conceptions
faussées, et ce dès leur origine, ne
puissent qu'aboutir à de funestes conséquences
que Guénon résume en des
termes très forts : « Celui qui
déchaîne les forces brutales de la
matière périra écrasé par ces mêmes
forces, dont il n'est plus maître
lorsqu'il les a imprudemment mises
en mouvement, et qu'il ne peut se
vanter de retenir indéfiniment dans
leur marche fatale ; forces de la nature
ou forces des masses humaines, ou
les unes et les autres tout ensemble,
peu importe, ce sont toujours les lois
de la matière qui entrent enjeu et qui

brisent inexorablement celui qui a cru
pouvoir les dominer sans s'élever luimême
au-dessus de la matière. »
(La Crise du monde moderne, ch.
VII, « Une civilisation matérielle ».

Le Règne de la quantité et les signes
des temps, ch. XIV, « Mécanisme et
matérialisme », ch. XV, « L'illusion
de la « vie ordinaire ».)

Voir Dissolution, Individualisme,
Occident, Progrès, Quantité, Rationalisme,
Valeur.

MATHÉMATIQUES. René Guénon
le rappellera souvent : « La logique*
et les mathématiques sont, dans tout
le domaine scientifique, ce qui offre
le plus de rapports réels avec la métaphysique*.
» Avec la métaphysique,
les mathématiques possèdent effectivement
en commun, la science* du
raisonnement, l'analyse, la méthode
rigoureuse. Par ailleurs le symbolisme*
mathématique proprement dit,
offre un ensemble d'éléments, dont
les mathématiciens modernes ont
oublié le sens originel, mais qui sont
bel et bien des bribes, des authentiques
fragments d'une antique science
traditionnelle de très haut niveau.
Ce symbolisme particulier véhicule,
par ses signes caractéristiques, des
notions d'un grand intérêt théorique
qui dépassent très largement les simples
considérations relatives à la
résolution d'opérations quelconques.
Le symbolisme mathématique
est naturellement « apte à l'expres

sion des vérités métaphysiques »,
ceci expliquant pourquoi, « il est
d'un usage si fréquent, soit au point
de vue traditionnel en général, soit au
point de vue initiatique en particulier
».
D'ailleurs le rôle joué par les
Mathématiques dans les recherches

ésotériques, comme leur place importante dans l'algèbre, la géométrie*, l'hermétisme*, la guématrie, sont des preuves tangibles de leur capacité réelle à intervenir au sein des doctrines traditionnelles, et d'y mettre en

lumière certaines lois fondamentales concernant les principes premiers, et surtout la connaissance que nous pouvons nous en former.

Ce rôle confère donc au Mathématiques une valeur certaine, qu'il convient de comprendre et d'apprécier à son juste niveau, de sorte d'être en mesure d'en percevoir l'utilité et la

fonction.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VIII, « Pensée métaphysique et pensée philosophique », Principes du calcul infinitésimal, « Avant-propos », « Conclusion ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. VIII, « Influence de la civilisation islamique en Occident ».)

Voir Calcul, Chiffre, Force, Logique, Métaphysique, Nombre.

MATIÈRE.

Voir Materia.

MATRA (sanskrit).
Voir Om*.

MAUNA (sanskrit).
Voir Muni*.

MÂYÂ (sanskrit). On traduit généralement ce célèbre terme sanskrit par « Illusion* », bien que, comme le fait remarquer René Guénon,

M.A.K. Coommaraswamy pensait qu'il était préférable de le transcrire par « art* », entendu dans son sens principiel, soit « l'art » divin de la production de la Manifestation*. La traduction de Mâyâ par « illusion », si elle n'est pas incorrecte, peut présenter le danger, selon Guénon, de rapprocher Mâya de « l'irréalité » « entendue d'une façon absolue, c'est-à-dire de considérer les choses qu'on dit illusoires comme n'étant qu'un néant* pur et simple, alors qu'il s'agit seulement de degrés différents dans la réalité ». Ainsi, Mâya possède le sens premier « d'agir divin », le « pouvoir » maternel (Shakti) par lequel agit l'Entendement divin »; l'action cosmique du divin au sein du manifesté. La force divine en acte, représentée par Mâya, explique d'ailleurs pourquoi elle est souvent identifiée à l'illusion, dans la mesure, où « l'art divin » est un voile, « le tissu dont est faite la manifestation ». Un voile qui cache mais aussi enveloppe le Principe*, « et cela parce que le déploiement de la manifestation dissimule en effet celui-ci à nos regards ». Le voile de Mâya, c'est le voile de Marie, qui nous masque son visage, mais la rend féconde au pouvoir du Verbe*, l'Évangile de saint Luc ne l'exprime pas autrement lorsqu'il nous apprend : « l'Ange dit à Marie que la puissance du Très Haut la couvrira de son ombre afin que

s'accomplisse en elle l'Incarnation du Verbe » (Lc, 1-35). La Manifestation n'est donc que l'ombre créée, l'ombre portée du divin, qui nous dérobe à la vision directe de l'Absolu*. Toutefois gardons-nous de penser que la Manifestation, sous la domination de Mâya, est extérieure au Principe lui-même. « Elle ne peut en réalité lui être « qu'intérieure », puisque rien ne saurait exister d'une façon quelconque en dehors du Principe qui, par là-même qu'il est infini, contient nécessairement toutes choses en soi ». L'illusion ne consiste donc que dans notre erreur*, notre incapacité à comprendre que Mâya, le pouvoir maternel de Dieu*, est Dieu Lui-même. Seule notre ignorance* (avidyâ), est source de cette incompréhension tragique. Certes les choses en tant que participées sont placées dans l'être sous la forme d'une dépendance radicale, qui leur donne une réalité moindre par rapport au Principe. Mais ce manque est la marque précisément de leur rattachement au Principe, ce manque d'être, cette absence d'autonomie sur le plan ontologique, est la signature divine

en toute chose : la maternelle présence universelle de Mâya. (Études sur l'Hindouisme, « Mâyâ ». l'Homme et son devenir selon le Vêdânta , ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être ».)

Voir Art, Ignorance, Illusion, Manifestation, Maïa, Maria, Shakti, Vêdânta.

MÉDITATION. On caractérise la Méditation (upâsanâ) par l'immobilité et la concentration*. C'est la suprême activité, celle du Brâhmane*, du Yogi, celle qui donne l'immutabilité de la Connaissance*, le pouvoir de la vision juste et parfaite. La Méditation est contemplation véritable de l'Unique Réalité, c'est-à-dire contemplation non-mystique, de forme non-passive, mais bien au contraire active qui, par méthode et concentration, conduit à l'Unique nécessaire, au seuil de l'autre rive où se laisse approcher l'Absolu* dans sa lumière propre, la Vérité* silencieuse dans toute l'ampleur de sa profondeur infinie.

(Autorité spirituelle et pouvoir temporelle, ch. IV, « Nature respective des Brahmanes et des Kshatriyas ». Etudes sur l'hindouisme, « Comptesrendus d'articles de revues, années 1945-1946.)

Voir Brahmane, Concentration, Con

templation, Dhyâna, Maru, Mystique, Quiétisme, Yantra, Yoga, Zen.

MÉDIUMNITÉ. Le « médium » est un être porteur d'une capacité particulière de communication, ou de relation, avec le monde des esprits. Ce rôle d'intermédiaire est ce qui caractérise

en propre la nature du pouvoir « médiumnique ». Guénon, qui ne conteste pas la réalité de l'existence de ces facultés chez certains êtres, les ramène cependant à leur juste et exacte dimension, en montrant que le « médium » est un instrument purement « passif » de forces dont il ne contrôle ni l'origine, ni l'action.

Forces qui sont bien souvent trop rapidement attribuées aux « âmes mortes », alors qu'il s'agit le plus généralement de « résidus psychiques », « d'impressions fluidiques » ou « d'influences errantes » très grossières, qui se manifestent par le canal des régions les plus basses de l'être, et qui forment véritablement les éléments de la « Médiumnité ». À ce titre, Guénon souligne, que « le médium est un être que sa malencontreuse constitution met en rapport avec tout ce qu'il y a de moins recommandable en ce monde, et même dans les mondes inférieurs ». Les spirites qui distinguent plusieurs types de « médiums », selon la particularité de leurs facultés et les différentes manifestations qu'ils suscitent, sont toujours très attachés à

l'aspect sensible et au caractère « phénoménal » de ces « contacts » ou « matérialisations », qui ne manquent pas de produire des déséquilibres profonds chez ceux qui se livrent à ce genre d'expériences. Les dangers de la Médiumnité sont d'ailleurs avérés par les nombreux cas de personnes qui, après s'être livrées à ces exercices, ont sombré dans la pathologie psychique pure et simple. (Erreur spirite, ch. I, « Définition du spiritisme », ch. II, « Les origines du spiritisme », ch. VII, « L'explication des phénomènes », ch. VIII, « Les limites de l'expérimentation », ch. X, « la question du satanisme », ch. XI, « Voyants et guérisseurs », ch. XIII, « La propagande spirite », ch. XIV, « Les dangers du spiritisme ».)

Voir Mânes, Phénomène, Psychique, Résidus psychiques.

MELEK (hébreu).
Voir Roi.

MELKI-TSEDEQ. Le sacrifice « eucharistique » de Melki-Tsedeq, dans l'Ancien Testament, est regardé comme une préfiguration du sacrifice* du Verbe*, instituant originellement le sacerdoce* chrétien selon la parole des Psaumes qui fut appliquée au Christ : « Tu es sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchissedec » (Ps., CX, 4). De par l'emploi du vin (iaïn), le sacrifice de Melki-Tsedeq est d'ailleurs par essence de

nature initiatique, et lui confère une

dimension transcendante et universelle incontestable.
Melki-Tsedeq, Roi-prêtre, dont le nom signifie « Roi de Justice », est également Roi de Salem, c'est-à-dire la Paix*, soit précisément « Justice et Paix » les deux attributs fondamen

taux du « Roi du Monde ». Le nom de Melki-Tsedeq, dans la tradition judéo-chrétienne représente donc celui qui n'est autre que le « Roi du

Monde* ».

Melki-Tsedeq, prêtre à perpétuité, selon l'expression de saint Paul, (Héb, VII, 3), est présenté comme se trouvant être supérieur à Abraham, puisque c'est Melki-Tsedeq qui bénit le patriarche, le père des croyants,

« l'inférieur recevant la bénédiction du supérieur » (Héb, VII, 7), et Abraham par le versement qu'il lui fait de la dîme exprime par ce geste sa dépendance et sa soumission à son autorité*. Guénon dira, « qu'il y a là une véritable « investiture » au sens féodal de ce mot, mais avec cette différence qu'il s'agit d'une investiture spirituelle; et nous pouvons ajouter, précise-t-il, que là se trouve le point de jonction de la tradition hébraïque avec la grande Tradition primordiale* ». On notera avec intérêt cette réflexion fort pertinente de Guénon sur ce sujet, puisqu'il démontre qu'ainsi se fit, de Melki-Tsedeq à Abraham, la transmission du Nom* du Très-Haut: « La « bénédiction » dont il est parlé est proprement com

munication d'une « influence spirituelle », à laquelle Abraham va participer désormais ; et l'on peut remarquer que la formule employée met Abraham en relation directe avec le « Dieu Très-Haut », que ce même Abraham invoque ensuite en l'identifiant avec Jehovah » (Genèse, XIV, 22). Ce qui est très intéressant dans cette rencontre, que Guénon porte à la lumière, c'est que si Melki-Tsedeq se trouve en situation de supériorité sur Abraham, « c'est que le « Très-Haut » (Elion) qui est le Dieu de Melki-Tsedeq, est lui-même supérieur au « Tout-puissant » (Shaddaï*) qui est le Dieu d'Abraham, ou, en d'autres termes, que le premier de ces deux noms représente un aspect divin plus élevé que le second ». De la sorte, poursuit Guénon, en développant plus encore cette question et, en montrant que ceci ne fut jamais signalé, « El Elion qui est l'équivalent d'Emmanuel, ces deux noms ayant exactement le même nombre

(197) », fait que l'on peut rattacher « l'histoire de Melki-Tsedeq à celle des « Rois-mages ». Il devient aisé d'en conclure que « le sacerdoce de Melki-Tsedeq est le sacerdoce d'El Elion : le sacerdoce chrétien est celui d'Emmanuel ; si donc El Elion est Emmanuel, ces deux sacerdoces ne sont qu'un, et le sacerdoce chrétien qui d'ailleurs comporte essentiellement l'offrande eucharistique du pain et du vin, est véritablement « selon l'ordre de Mechissédec ». Même si aujourd'hui dans l'Église moderne ce rattachement à la tradition de Melki-Tsedeq n'est pas toujours conscient, le moins que l'on puisse dire, il n'en n'est pas moins réel et conserve son pouvoir de transmission des « influences spirituelles » originelles.
Melki-Tsedeq, le « Roi de Justice », sans père, sans mère, « l'homme vivant » qui demeure perpétuellement

(le-ôlam) pour une durée* équivalente à l'ensemble de son cycle* (Manvantara*), est présenté comme n'ayant pas de « généalogie », car son origine* est « nonhumaine ». Prototype de l'homme, « il est bien réellement « fait semblable au Fils de Dieu », puisque, par la Loi qu'il formule, il est, pour ce monde, l'expression et l'image même du Verbe divin ».

(Le Roi du Monde, ch. VI, « Melki-Tsedeq ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. IX, « La Loi immuable ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXI, « Caïn et Abel ». Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, ch. III, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. IV, « Le langage secret de Dante et des « Fidèles d'Amour ». Symboles de la Science sacrée, ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Comptes rendus ».)

Voir Autorité, Influence spirituelle, Jehovah, Nom, Roi, Sacerdoce,

Sacrifice, Tradition primordiale, Shaddaï, Verbe.

MÉMOIRE. Mémoire ancestrale. Mémoire collective. Mémoire cosmique. Mémoire latente. La Mémoire (Smriti*) est, dans sa constitution première, « qu'un reflet de la perception et, peut être prise pour désigner, par extension, tout ce qui présente le caractère d'une connaissance réfléchie ou discursive, c'est-àdire indirecte ». Cette connaissance indirecte, n'en est pas moins sujette à des réminiscences forts lointaines qui présentent, sous l'effet de circonstances particulières, des caractéristiques parfois surprenantes, et ceci dans la mesure « où tout se conserve, écrit Guénon, puisque tout a, d'une façon permanente, la possibilité de reparaître, même ce qui semble le plus complètement oublié et ce qui est le plus insignifiant en apparence, comme on le voit dans certains cas plus ou moins anormaux ; mais pour que tel souvenir déterminé reparaisse, il faut que les circonstances s'y prêtent, de sorte que, en fait, il y en a beaucoup qui ne reviennent jamais dans le champ de la cons

cience claire et distincte. Bien souvent ces cas de « réminis

cence » anormale, que l'on peut qualifier de Mémoire ancestrale, voire de Mémoire cosmique, constatés chez certains individus, sont les produits de la Mémoire latente, Mémoire qui prouve combien il est possible que

perdure le souvenir de faits lointains que l'on croyait totalement effacés, et ce, par delà même l'existence présente des individus en question. Cette Mémoire qui, parfois, peut même concerner des collectivités

entières et survenir dans le cadre de « communications » surprenantes, à la faveur bien évidemment de situations particulières exceptionnelles, « ou se manifester qu'après plusieurs générations », ont, la plupart du temps, une origine subconsciente évidente. On sait, cependant, que si René Guénon n'accordait aucun crédit aux théories de la psychologie moderne, il reconnaissait parfaitement la source traditionnelle de la découverte de ce domaine du psychique* qui reste généralement non révélé et que, pour cela précisément, on nomme « subconscient ». Toutefois, il insista toujours très fortement sur le caractère purement transitoire des éléments ou ensembles qui peuplent cette région de l'esprit, ensembles mentaux périssables, « c'est-à-dire sujets à se dissoudre, parce que, étant d'ordre sensible, ils sont littéralement des dépendances de l'état corporel; d'ailleurs, rajoutait-il, en dehors de la conscience* temporelle, qui est une de celles qui définissent cet état, la mémoire n'aurait évidemment aucune raison de subsister ». La Mémoire chez l'individu doit donc être regardée comme un simple phénomène psychique contingent auquel il

convient de ne point trop accorder d'importance, sous peine de confondre un simple mécanisme de l'esprit avec la véritable connaissance, ou pire encore, l'assimiler à une possible perpétuation de l'être, possibilité comme nous le savons qui alimente les plus que « fumeuses » théories soutenant la réalité de la réincarnation*.

(L'Erreur Spirite, ch. VII, L'explication des phénomènes », ch. VI, « La réincarnation », ch;ch. VIII, « Les limites de l'expérimentation ».

L'Homme et son devenir selon le

Vêdanta, ch. I, Généralités sur le Vêdanta ».)

foir Imagination, Psychique, Réincarnation, Smriti.

MEMRA (hébreu).
Voir Parole.

MENTAL.

Voir Manas.

MER.

Voir Eau, Poisson.

MERCURE. Un des éléments du ternaire alchimique, avec le Sel* et le Soufre*, le Mercure est un principe passif ou féminin. De nature « humide », « le Mercure joue le rôle d'une force centripète et compressive, s'opposant à l'action centrifuge du Soufre et la limitant en quelque

façon ». On peut le dire Yin*, sous la domination des influences terrestres, bien que se situant dans un domaine qui n'est pas corporel, mais du domaine subtil ou « animique ». De

par son caractère propre le mettant en relation avec le monde intermédiaire, on le nomme parfois « eau ignée » ou « feu liquide », « et cela surtout, précise Guénon, en tant qu'il subit l'action du Soufre, qui « évertue » cette double nature et la fait passer de la puissance à l'acte ».
Matière de l'oeuvre, ou l'âme*, le Mercure peut être décrit comme « l'ambiance », ou le « milieu », de nombreux états qui participent aux existences puisque « l'état humain est

la résultante de la rencontre du principe interne avec « l'ambiance ». (La Grande Triade, ch. XII, « Le soufre, le Mercure et le Sel ».

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. VII, « La chirologie dans l'ésotérisme islamique ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXVIII, « La Grande Triade ». Symboles de la Science sacrée, ch. LX, « La lumière et la pluie ». Etudes sur la Francmaçonnerie et le Compagnonnage,

t. II, « Quelques documents inédits sur l'ordre des Élus Coëns ».)
Voir Hermétisme, Sel, Soufre, Ternaire.

MESURE. Le rattachement du mot latin « materia* » avec le verbe metiri (mesurer), est une excellente

indication du caractère déterminant de la Mesure. D'ailleurs, le mot sanskrit mâtrâ est l'exact équivalent du latin materia et, comme lui, renvoie aux notion de mesure et de détermination* qui dominent au sein de la Manifestation*. « Cette idée de mesure, écrit René Guénon, mise en rapport direct avec la Manifestation elle-même est fort importante, et d'ailleurs elle est bien loin d'être exclusivement propre à la seule tradition hindoue (...); en fait, on pourrait dire qu'elle se retrouve sous une forme ou sous une autre, dans toutes les doctrines traditionnelles... ».
Le lien évident qui existe entre la Mesure et la quantité*, est un signe du caractère fort intime qui place les corps* sous la loi du nombre, du vérifiable et de l'évaluable. Le nombre*, à ce titre, qui apparaît bien « véritablement comme la base de toute mesure », n'est que le produit, le résultat d'une première détermination quantitative initiale. En effet, « la quantité n'est pas ce qui est mesuré », comme on l'imagine trop superficiellement, « mais au contraire ce par quoi les choses sont mesurées ».
L'extension de l'idée de Mesure audelà du monde matériel, oblige donc à une transposition analogique, puisque chaque monde possède son propre mode de détermination.
Toutefois, la notion de Mesure « est une « assignation » ou une « détermination », nécessairement impliquée par toute manifestation, dans quelque

ordre et sous quelque mode que ce soit ». C'est pourquoi, la Mesure peut être définie comme « ne faisant qu'un avec le processus même de la Manifestation ». La Mesure est originellement, si on examine la question avec soin comme le fait Guénon, en union intrinsèque avec l'idée d'ordre* (rita), puisque celui-ci « se rapporte à la production de l'univers

manifesté ».

On remarquera également, que la notion de Mesure implique substantiellement l'idée de géométrie* de par le simple fait que toute mesure est en elle-même un acte de géométrie, « mais on pourrait dire, rajoute Guénon, que la géométrie n'est pas autre chose que la science même de la mesure ».
(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. III, « Mesure et manifestation ». Les Principes du calcul infinitésimal, ch. I, « Infini et indéfini », « La mesure du continu ».

Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Comptesrendus d'articles de revues, avril-mai 1950, The Spéculative Mason ».)

Voir Corps, Durée, Étendue, Géométrie, Manifestation, Materia, Quantité.

MÉTALLURGIE. L'art métallurgique possède un double aspect à la fois « sacré » et « exécré », de par le caractère propre et ambivalent du symbolisme* des métaux. Le métal,

qui tend à investir tous les domaines de l'existence*, de par son lien avec le monde souterrain, entretient des rapports étroits avec une tradition d'essence prométhéenne, lui conférant ainsi une portée relativement négative et obscure. À ce titre, un des éléments significatifs de notre descente cyclique se trouve particulièrement illustré par l'utilisation toujours croissante des métaux par la société moderne industrielle et mécanisée, marquant de la sorte un accroissement considérable de la tendance du monde contemporain vers une « solidification* » de plus en plus marquée.

D'autre part, Guénon souligne que l'opprobre dont sont porteurs les forgerons en général, remonte au fait qu'ils furent très souvent des pratiquants avoués et affichés d'une magie relativement inférieure, dont le tellurisme sous-jacent ne laissait planer aucun doute sur l'état d'esprit des membres qui se livraient à ce type de rites*. En étroite relation avec le feu* caché, l'art de la Métallurgie, fait donc appel à un certain nombre de forces ténébreuses qui, rentrant dans le processus même de l'oeuvre transformatrice des minerais, lui confère une nature évidemment très suspecte.

On notera, concernant la question des métaux, que l'interdiction faite d'en posséder sur soi lors de l'exécution de certains rituels initiatiques, est une preuve que non seulement, de par

leur nature matérielle inférieure, ils peuvent nuire à la transmission de « l'influence spirituelle* », mais que de plus, nous dit Guénon, « ils sont pris comme représentant en quelque sorte ce que la Kabbale* hébraïque appelle les « écorces » ou les « coquilles

» (qlippoth), c'est-à-dire ce
qu'il y a de plus inférieur dans le
domaine subtil, constituant, s'il est
permis de s'exprimer ainsi, les « basfonds
» infra-corporels de notre
monde ».

(Le Règne de la quantité et les signes
des temps, ch. XXII, « Signification
de la métallurgie ».)

Voir Caïn, Feu, Foudre, Hermétisme,
Jupiter, Rite, Ténèbres.

MÉTAPHYSIQUE. Par définition,
la Métaphysique s'intéresse au
domaine qui est au-delà de la
physique, au-delà du monde matériel
immédiat, au-dessus de la nature, et
qui peut donc être nommé proprement
« surnaturel », d'ailleurs,
comme l'écrit Guénon, « d'après sa
composition ce mot « Métaphysique
» signifie littéralement « au-delà
de la physique », en prenant
« physique » dans l'acception que ce
terme avait toujours pour les anciens,
celle de « science de la nature » dans
toute sa généralité ». On pourrait
dire, parallèlement, que l'objet de la
Métaphysique étant « illimité et universel
», il dépasse tout autre point de
vue plus ou moins spécialisé, qu'il

soit d'ordre religieux ou théologique, marqué par l'influence d'éléments sentimentaux qui porte atteinte à la pureté intellectuelle de la doctrine* immémoriale. « Le point de vue théologique, écrit René Guénon, n'est qu'une particularisation du point de vue métaphysique, particularisation qui implique une altération proportionnelle ». L'exemple nous est d'ailleurs donné de manière fort éloquente en Occident*, dans l'utilisation théologique du regard univoque porté sur l'Etre* chez certains Grecs, produit lui-même en son temps d'un rétrécissement tragique du champ herméneutique. C'est pourquoi la Métaphysique occidentale qui, depuis Aristote, identifie la Métaphysique à la connaissance de « l'Être en tant qu'être », réduit l'immense champ réel de la Métaphysique à la seule ontologie, c'est-à-dire qu'elle prend « la partie pour le tout », et n'est en définitive qu'une Métaphysique tronquée, incomplète, et pour tout dire « fausse ». Pour la Métaphysique authentique, c'est-àdire en possession de toute son ampleur véritable, « l'Être pur n'est ni le premier ni le plus universel des principes car il est déjà une détermination* ; il faut aller au-delà de l'être, et c'est même là ce qui compte le plus ». À ce titre la Connaissance* métaphysique est une connaissance « supra-rationnelle, intuitive et immédiate », une intuition intellectuelle pure, ce qui veut dire non-sen

sible, « sans laquelle », dit vigoureusement René Guénon, « il n'y a pas de Métaphysique vraie ».
En effet, le domaine du sensible, comme tout autre domaine limitatif, doit être impérativement dépassé pour atteindre le domaine de la Connaissance métaphysique. Les phénomènes* qui ont une telle

importance dans la tradition aristotélicienne,
ne font, en réalité, que
détourner le chercheur de son objet
essentiel, et l'enferment dans la positivité
d'un jugement existentiel parcellaire,
où seule triomphe la très
étroite logique* de la preuve et de la
« cause ». « Tant qu'on ne dépasse
pas la nature, c'est-à-dire le monde
manifesté dans toute son extension,
affirme Guénon, on est encore dans le
domaine de la physique ». Or, c'est
précisément ce monde sur lequel il
importe d'effectuer ce « dépassement
» radical, sous peine de sombrer
dans une pseudo-métaphysique
réduite à la grossière ontologie commune
du visible, car « il n'y a de
connaissance vraie et valable que
celle qui a sa racine profonde dans

l'universel et dans l'informel ». Cette
Métaphysique « réduite », qui se
présente en Occident comme le modèle
même de l'approche fondamentale,
aurait de quoi faire sourire de
par sa puérile prétention à la
« vérité » si, malheureusement, sa
capacité de nuisance n'avait pas
entraîné aux désastreuses conséquences
qui, aujourd'hui, s'expriment si

redoutablement dans le monde moderne, monde qui non content d'avoir soumis à sa logique* du vérifiable et du quantifiable les êtres et les choses, a fini par transformer l'homme luimême en un misérable mécanisme finalisé. Guénon a donc parfaitement raison d'insister comme il le fait, sur la nécessité pour les occidentaux qui veulent comprendre la perspective de la Tradition*, d'entreprendre, en se laissant enseigner par la Métaphysique véritable, une ouverture libératrice par delà la dictature de la raison et du sensible, pour parvenir au domaine des principes immuables au moyen du réveil salvateur de « l'intellect transcendant* ». Toutefois, il s'agit de bien voir que « ce n'est pas en tant qu'homme que l'homme peut y parvenir; mais c'est en tant que cet être qui est humain dans un de ses états, est en même temps autre chose et plus qu'un être humain ». Ceci explique pourquoi « c'est la prise de conscience effective des états supraindividuels qui est l'objet réel de la métaphysique, ou, mieux encore, qui est la connaissance métaphysique elle-même ». Ceci est sans conteste un des points les plus importants de la compréhension métaphysique, car l'individu loin d'être un être fermé, ou achevé, « ne représente en réalité qu'une manifestation transitoire et contingente de l'être véritable; il n'est qu'un état spécial parmi une multitude indéfinie d'autres états du même être; et cet être est, en soi,

absolument indépendant de toutes ses manifestations (...) ». Ce qui signifie concrètement, que ce qui subsiste de plus essentiel dans l'individu, c'està-dire non son petit « moi* » sans intérêt, mais son « Soi* », demeure inchangé, stable et se trouve représenter ce « Centre* » principiel de l'être avec lequel entre en contact « l'intellect transcendant », qui est à

l'origine de la Connaissance métaphysique. « L'intellect transcendant », ne l'oublions pas, est ce qui permet d'affirmer qu'un être « est tout ce qu'il connaît », d'autant que cette identification par la connaissance, est « le principe même de la réalisation* métaphysique ». Du point vue purement historique, Guénon pensait que l'Occident avait eu, dans l'antiquité et au moyen âge*, en sa possession une doctrine* métaphysique complète, réservée cependant à l'usage d'une certaine élite, et qui était en mesure de conduire jusqu'à la réalisation des possibilités de l'être, réalisation qui, « pour la plupart des modernes est sans doute une chose à peine concevable; si

l'Occident en a aussi totalement perdu le souvenir », rajoute fort pertinemment Guénon, « c'est qu'il a rompu avec ses propres traditions, et c'est pourquoi la civilisation moderne est une civilisation anormale et déviée ». Comme nous le voyons, la possession d'une doctrine métaphysique complète, loin d'être un simple enrichissement pour érudits

est, bien au contraire, la base indispensable à la restauration d'une civilisation « normale ». Il est donc indispensable, pour nos temps actuels, pensait Guénon, que les moyens de la réalisation métaphysique puissent être présentés à ceux qui en seront jugés dignes, « tout en sachant qu'ils devront être adaptés aux conditions de l'état humain, puisque c'est dans cet état que se trouve actuellement l'être qui, partant de là, devra prendre possession des états supérieurs ». Il conviendra donc, pour l'être, dans son cheminement métaphysique, de se servir préalablement des mots, signes, symboles, rites, etc. et prendre comme un point d'appui sur « ses formes appartenant à ce monde où se situe sa manifestation présente », afin ensuite de s'élever au-dessus de ce monde même, et parvenir enfin à « l'état primordial », « l'état absolument inconditionné affranchi de toute limitation, raison pour laquelle il est entièrement inexprimable, et tout ce qu'on en peut dire ne se traduit que par des termes de forme négative: négation* des limites qui déterminent et définissent toute existence* dans sa relativité. L'obtention de cet état, c'est ce que la doctrine hindoue appelle la « Délivrance* », quand elle la considère par rapport aux états conditionnés, et aussi « l'Union », quand elle l'envisage par rapport au Principe* suprême ». Tel est le sens profond de l'expression « éternelle » qui, d'une certaine manière, résume

en elle-même l'essence intime de la véritable métaphysique, lorsque la Tradition affirme qu'elle est d'origine « non-humaine » et « infinie ».

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. V, « Caractères essentiels de la métaphysique », ch. VI, « Rapport de la métaphysique et de la théologie », ch. VIII,

« Pensée métaphysique et pensée philosophique », ch. X, « La réalisation métaphysique ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle ». Les Etats multiples de l'être, ch. III, « L'Être et le Non-Être », ch. IV, « Fondements de la théorie des états multiples », ch. XV, « La réalisation de l'être par la connaissance », ch. XVIII, « Notion métaphysique de la liberté ». La Métaphysique orientale.)

Voir Absolu, Centre, Connaissance, Délivrance, Détermination, Doctrine, Être, Non-Être, Infini, Intellect transcendant, Intuition intellectuelle, Logique, Négation, Non-dualité, Phénomène, Principe, Réalisation, Soi, Théorie, Tout, Tradition, Unité, Vérité.

METATRON. Metatron, « l'Ange* de la face » est le gardien, l'envoyé et le médiateur, celui par qui se produisent les théophanies* dans le

monde visible. Il est nommé également le « Prince du Monde » (Sâr haôlam), le « Pôle céleste », celui qui a l'aspect de la Clémence et de la Justice*, le « Grand Prêtre » (Kohen ha-gadol) et aussi le « Grand Prince » (Sâr ha-gadol), le « chef des milices célestes », ce qui signifie « qu'en lui est le principe du pouvoir royal, aussi bien que du pouvoir sacerdotal ou pontifical auquel correspond la fonction de « médiateur ». Cet aspect, qui le rapproche de l'ange Mikaè'l*, n'est cependant qu'un côté de Metatron, sa face lumineuse, car il possède aussi un visage qui est de nature obscure, représenté par Samaël (Sâr ha-ôlam). Cet aspect moins connu où Metatron apparaît comme le « génie de ce monde », le Princeps hujus mundi de l' Evangile, explique que le nombre 666 que l'on retrouve dans l' Apocalypse, le fameux « nombre de la Bête », soit aussi un nombre solaire. Saint Hippolyte, à ce titre, fera remarquer que le « Messie et l'Antéchrist ont tous deux pour emblème le lion », lion qui, comme on le sait, est un symbole solaire par excellence. Le lien entre les deux faces de Metatron doit impérativement être pensé correctement, sous peine de sombrer dans une forme de « satanisme » qui est une confusion grave sur le plan spirituel, « et c'est précisément cette confusion que commettent, écrit René Guénon, involontairement sans doute par simple ignorance (ce qui est une excuse, mais non une justifi

cation), ceux qui croient découvrir une signification infernale dans la désignation du « Roi du Monde* ». Soulignons enfin, que le Nom* de Metatron est, par delà les éléments caractéristiques de sa nature particulière que nous venons d'aborder, numériquement identique à celui de Shaddaï* (Le Tout-Puissant), nom du

Dieu* d'Abraham.
(Le Roi du Monde, ch. III, « La Shekinah et Metatron ». Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, ch. IV, « Le langage secret de Dante et les « Fidèles d'Amour ». Symboles de la Science sacrée, ch. XX, « Seth », ch. LX, « La lumière et la pluie », ch. LXI, « La Chaîne des mondes », ch. LXII, « Les racines des plantes ».

Formes traditionnelles et Cycle cosmique, « La Kabbale juive ».)

Voir Ange, Mikaël, Malaki, Roi, Shaddaï, Théophanie.

MÉTAUX.

Voir Métallurgie.

MÉTEMPSYCHOSE.

Voir Réincarnation.

MÉTIER. La pratique d'un Métier, dans la société traditionnelle, était le signe évident du rattachement de l'homme à une activité sacrée, « c'est pourquoi on a pu dire, écrit René Guénon, que dans une telle civilisation, chaque occupation est un sacerdoce ». En effet, l'ensemble de l'acti

vite humaine, dans une société normale, est en contact étroit avec le sacré* et, de la sorte, l'exercice d'un Métier participe éminemment de cette Unité* générale de l'être qui caractérisait les périodes antérieures. Bien évidemment, la rupture occasionnée par la société moderne a dépossédé les hommes de leur « art », et les a précipité dans les bras de l'industrie qui dévore, à présent, sous l'anonymat de la production de masse la valeur propre du travail, et le dépossède, le vide radicalement, de son caractère spirituel. Si les sociétés traditionnelles faisaient en sorte d'accorder tous les actes humains aux principes fondamentaux les plus vénérables, ignorant la très contemporaine et corruptrice notion d'espace « profane », c'est qu'elles savaient que les actes d'un homme, et son Métier en particulier, sont quelque chose de l'homme même et « comme une manifestation ou une expansion de sa propre nature », une possibilité effective de réalisation rendue accessible dans les gestes les plus simples de la vie quotidienne. A ce titre, « il est facile de comprendre, précise Guénon à propos du Métier, qu'il puisse servir de base à une initiation*, et même qu'il soit, dans la

généralité des cas, ce qu'il y a de mieux adapté à cette fin ».

Le Métier, qui a cessé d'exister aujourd'hui, qui est devenu sous le règne de la quantité* une « chose du passé », remplacé par le mouvement

des machines et la rationalisation productive du travail dans laquelle l'homme est réduit lui-même à l'état de machine, une « unité numérique », un rouage, un mécanisme finalisé, un simple robot, ne se rencontre plus que sous la forme spéculative des initiations virtuelles, auxquelles il a

légué ses termes et ses méthodes. Le Métier qui, étymologiquement dérivait du latin ministerium, que René Guénon propose de traduire par « fonction », qui régulait et ordonnait l'agir des hommes dans l'obtention de leur subsistance, fut à l'origine du savoir que les générations succes

sives se transmettaient avec soin et vigilance. Sa disparition est, incontestablement, parmi les signes marquants, un des plus inquiétants concernant l'entrée irréversible dans sa dernière phase de dégénérescence du cycle* actuel.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. VIII, « Métier anciens et industrie moderne ». Aperçus sur l'initiation, ch. XIV, « Des qualifications initiatiques ». Études sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Maçons et Charpentiers », « Initiation féminine et initiation de métier ».)

Voir Activité, Artisanat, Compagnonnage, Constructeur, Cycle, Initiation, Kali-Yuga, Maçonnerie, Travail.

MIDI. Le point le plus haut du Soleil*, la « porte divine » qui donne

accès à la sortie du « Cosmos* »,
celle par laquelle s'effectue la « montée
» des êtres en voie de libération.
En Maçonnerie*, la partie ou région
éclairée de la Loge*, là où siègent les
maîtres, mais aussi désignation
horaire pour l'ouverture des travaux
initiatiques, travaux se déroulant
symboliquement, et très précisément,
de Midi à Minuit*.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXXVII, « Le symbolisme du Zodiaque
chez les pythagoriciens ». La
Grande Triade, ch. VII, « Questions
d'orientation ». Études sur la Francmaçonnerie
et le Compagnonnage, t.
II, « Quelques documents inédits sur
l'ordre des Élus Coëns ».)

Voir Capricorne, Nuit, Zodiaque.

MIKÂËL. Mikaël est l'Ange
(Malaki), « envoyé » de Dieu, l'Ange
« dans lequel est Dieu » (Maleak ha-
Elohim), la face lumineuse de Dieu
« l'Ange du Soleil », celui également
qui, en tant « qu'Ange du jugement »
lors du jugement dernier dans V Apocalypse
de saint Jean, porte l'épée* et
la balance de Justice*.

Son rôle est donc considérable dans
tous les passages du divin à la
Révélation*, comme dans tous les
épisodes marquants de l'histoire du
Monde*, et de l'histoire divine, en
particulier, de par sa fonction de chef
de la milice céleste, dans les affrontements
entre puissances des ténèbres
et puissances de lumière*.

(La Grande Triade, ch. III, « La
Shekinah et Metatron », ch. VI,
« Melki-Tsedeq ». Symboles de la
Science sacrée, ch. XX, « Seth », ch.
LXII, « Les racines des plantes ».

Formes traditionnelles et Cycles cosmiques,
« La Kabbale juive »,
« Hermès ».)

Voir Ange, Justice, Malaki, Metatron, Shekinah.

MILIEU. Par delà son sens premier, métaphysique et géométrique, « d'équilibre* » et « d'axe* », de réunion des oppositions et d'harmonie* originelle, René Guénon utilise ce terme de Milieu pour désigner « l'ambiance », ou l'ensemble des influences diverses, dont l'hérédité ou les astres, qui baignent et entourent l'être au moment de sa manifestation. Tout en précisant néanmoins, que la véritable détermination* de l'être,,« ne vient pas du dehors, mais de l'être lui-même, les signes extérieurs permettant seulement de la discerner, en lui donnant en quelque sorte une expression sensible, tout au moins pour ceux qui sauront les interpréter correctement ». (La Grande Triade, ch. XIII, « L'être et le milieu ».)

Voir Invariable Milieu, Unité, Voie du Milieu.

MÎMÂNSÂ. (sanskrit). Dérivant de la racine verbale « man » qui signifie

« penser » ou « étude », la Mîmânsâ est considérée comme «le fruit intellectuel de la méditation du Vêda*», une « réflexion profonde » qui a pour finalité de déterminer « le sens exact de la shruti » c'est-à-dire la perception directe des vérités transcendantes, « et d'en dégager les conséquences qui y sont impliquées, soit dans l'ordre pratique, soit dans l'ordre intellectuel ». On distingue deux Mîmânsâ, la première que l'on nomme Pûrva-Mîmânsâ ou Karma-Mîmânsâ*, se rapporte à l'exécution des actes, des rites*, elle a pour but de fixer et codifier la forme même des différentes cérémonies sacrées. La seconde Mîmânsâ, Uttara-Mîmânsâ, est de caractère purement intellectuel, ou théorique, c'est pourquoi on la désigne aussi sous le nom de Brahma-Mîmânsâ, puisque s'attachant directement et essentiellement à la « Connaissance* divine »

(Brahma- Vidyâ).
(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. XIII, « La Mîmânsâ ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta ».)

Voir Apûrva, Dharma, Dharshana, Karma-Mîmânsâ, Vêda.

MINÉRAL

Voir Métallurgie.

MISÉRICORDE. La Miséricorde (Hesed), correspond dans la

Kabbale* hébraïque, avec la Justice* (Din), à l'un des deux « attributs divins* » La Miséricorde se caractérise en ceci, qu'elle est un attribut descendant et, également, qu'elle représente l'une des deux colonnes latérales de l'Arbre séphirotique, dont l'importance herméneutique

n'est plus à souligner.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IX,
« L'Arbre du Milieu ». Symboles de
la Science sacrée, ch. XVIII,
« Quelques aspects du symbolisme
de Janus », ch. XXXVIII, « À propos
des deux saint Jean ».)

Voir Arbre séphirotique, Kabbale,
Justice.

MODERNITÉ.

Voir Occident.

MOI. Le Moi n'est en réalité qu'une
désignation de simple convenance,
ou de commodité, qui permet de distinguer,
dans un être, son authentique
identité, c'est-à-dire le « Soi* », de sa
forme purement contingente et nonsubstantielle
nommée : « Moi ». C'est
d'ailleurs seulement et uniquement
par l'extinction* du Moi, (El-fanâ)
que s'effectue le retour à « l'état primordial*
», au moment de la réalisation*
effective de l'être, ce que d'une
certaine manière le Christianisme*
appelle « la mort du vieil homme ».
Dans le récit de la Bhagavad-Gîtâ, il
est dit que Krishna* représente le
« Soi » ou la personnalité, et Arjuna

le Moi ou l'individualité*. Le combat que livre le Roi Arjuna, est donc en premier lieu d'abord un combat contre lui-même, contre son Moi limité, combat que la doctrine islamique désigne sous le nom de « Grande guerre* sainte » (El-jihâdul-akbar), guerre intérieure et spirituelle, qui est la forme la plus essentielle de la lutte vers la « Délivrance* ». Dans l'ordre supra-individuel, précisera René Guénon, il ne subsiste plus de Moi, « comme il n'y a pas davantage « d'autrui », parce qu'il s'agit d'un domaine où tous les êtres sont un, « fondus sans être confondus », suivant l'expression d'Eckhart, et réalisant véritablement ainsi la parole du Christ* : « Qu'ils soient un comme le Père et moi nous sommes un. » (Le Symbolisme de la Croix, ch. I, « La multiplicité des états de l'être », ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XXVI, « Incommensurabilité de l'être total et de l'individualité ». L'Homme et son devenir selon le Vèdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXXII, « Les limites du mental ». Initiation et réalisation spirituelle, « Sur le prétendu orgueil intellectuel ». Études sur l'Hindouisme, « Atmâ-Gîtâ ».)

Voir État primordial, Extinction,

Guerre, Individualité, Personnalité, Soi.

MOKSHA (sanskrit).
Voir Délivrance.

MONDE. Monde céleste. Monde intelligible. Monde intermédiaire. Monde manifesté. Monde nonmanifesté. Monde terrestre. En

employant le mot « Monde » (loka, dérivant de la racine lok qui en sanskrit signifie « voir »), René Guénon prit soin de toujours distinguer très nettement « le Monde », et « ce monde », qui sont effectivement deux choses bien différentes. Ceci est à ce point vrai que les deux expressions, dans certaines langues, sont représentées par deux termes distincts, en arabe par exemple, « le Monde » se dit el-âlam, et « ce monde » el-dunyâ. Le Monde engloble en lui-même l'ensemble des « mondes manifestés », c'est la totalité des mondes visibles ou invisibles, alors que « ce monde » désigne plus prosaïquement le monde matériel « sub-lunaire », celui soumis à la domination de la quantité* et de la mesure*, le monde limité de la présence immédiate, de l'ontologie commune et grossière. La Tradition* différencie d'ailleurs « trois mondes » (Tribhuvand), mondes sur lesquels dominent trois formes précises de pouvoir. La royauté est attachée au Monde terrestre, le sacerdoce* au Monde intermédiaire, et le Principe* commun de ces

deux pouvoirs au Monde céleste. Toutefois, nous dit Guénon, « il convient d'ajouter que, depuis que ce Principe est devenu invisible aux hommes, le sacerdoce représente aussi extérieurement le Monde céleste ». Il est intéressant de noter, concernant cette question de l'invisibilité, que de ces trois mondes seuls les deux premiers relèvent du Monde formel, c'est-à-dire du monde sensible qui se situe au niveau substantiel de la Manifestation*, alors que le Monde céleste, dont on peut dire qu'il correspond au Monde intelligible, Monde des idées et des archétypes, par certains de ses aspects du moins, présente de très nombreux éléments non formels. « Les trois mondes, écrit Guénon, représentent l'ensemble de la Manifestation ellemême, divisées en ses trois degrés fondamentaux, qui constituent respectivement le domaine de la manifestation informelle, celui de la manifestation subtile, et celui de la manifestation grossière ou corporelle. »
L'homme, en tant que microcosme, participe de ces trois mondes, réunissant en lui-même cette construction ternaire originelle et fondamentale. Il est, par l'esprit, lié « au domaine de la manifestation informelle, par l'âme à celui de la manifestation subtile, et par le corps à celui de la manifestation grossière ». « L'homme véritable », « l'Homme universel* » ou l'homme réalisé, intègre en lui l'ensemble de la Manifestation, il

joue à ce titre un authentique rôle de médiateur entre les différents mondes, un rôle que l'on peut qualifier « d'axial », qui traverse verticalement tous les mondes. Il est à ce titre, très proche du Seigneur Krishna* Lui-même, lorsque ce dernier affirme dans la Bhagavad-Gîtâ, que sur Lui toutes choses sont traversées comme sur un fil*, ce fil (sûtra), étant

l'image de « l'Atmâ* qui pénètre et
relie entre eux tous les mondes, en
même temps qu'il est aussi le « souffle
» qui les soutient et les fait subsister,
et sans lequel ils ne pourraient
avoir aucune réalité ni exister en
aucune façon ».

Bien que parlant au niveau macrocosmique,
il est donc parfaitement possible
d'envisager cette vision de
manière microcosmique, dans la mesure
où les états de manifestation
d'un être sont exactement, et sous le
même rapport, une image de la plénitude
de l'Être* Suprême. De par sa
participation aux trois mondes, l'être
résume en lui-même l'essence de la
perspective métaphysique, ceci étant
confirmé par la doctrine des états
multiples qui nous enseigne en effet,
que chaque « Monde » n'est point un
lieu au sens matériel du terme, « mais
un état ou une modalité de l'être ».
(Le Roi du Monde, ch. III, « La
Shekinah et Metatron ». Autorité
spirituelle et pouvoir temporel,

ch. IV, « Nature respective des
Brahmanes et des Kshatriyas ».
Le Symbolisme de la Croix, ch.

XXVIII, « La Grande Triade ». Les Etats multiples de l'être, ch. IV, « Fondement de la théorie des états multiples ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. III, « Mesure et manifestation », ch. XVII, « Solidification du monde », ch. XL, « La fin d'un monde ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVI, « Sur deux devises initiatiques ». La Grande Triade, ch. X, « L'homme et les trois mondes », ch. XI, « Spiritus, anima, corpus ». Symboles de la Science sacrée, ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XXXII, « Le Coeur et l'Oeuf du Monde », ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde », ch. XLI, « La Porte étroite », ch. LII, « L'Arbre et le Vajra », ch. LVIII, « Janua Coeli », ch. LXI, « La Chaîne des mondes ».

Ire

Mélanges, partie, ch. I, « Le Démiurge », ch. VII, « Remarques sur la production des nombres ».)

Voir Atmâ, Axe du Monde, Cosmos, Fil, Homme Universel, Hyranyagarbha, Laulika, Manifestation, OEuf du Monde, Principe.

MONNAIE. Se penchant sur la question de la Monnaie, René Guénon constate qu'originellement, loin d'être cet effrayant et hideux véhicule de la quantité* qu'elle est devenue aujourd'hui, elle était placée sous la pleine et entière domination de l'autorité* spirituelle, en témoigne d'ailleurs les nombreux symboles ou

devises qui figuraient à l'époque à la surface des pièces en circulation. En effet, dans ce domaine comme dans bien d'autres, l'ensemble de la société se trouvait placée dans un environnement sacré*, environnement englobant tous les secteurs de

l'activité humaine, du plus humble au plus élevé. Dès la plus haute antiquité, de multiples exemples nous sont fournis de cette « influence » du spirituel sur les différents domaine de l'existence*, dont la Monnaie porte éminemment et visiblement la trace. « Le contrôle de l'autorité spirituelle sur la monnaie, écrit Guénon, sous quelque forme qu'il se soit exercé, n'est d'ailleurs pas un fait limité exclusivement à l'antiquité, et, sans sortir du monde occidental, il y a bien des indices qui montrent qu'il a dû s'y perpétuer jusque vers la fin du moyen âge*, c'est-à-dire tant que ce monde* a possédé une civilisation traditionnelle ». Ainsi s'expliquent les vives critiques adressées à certains souverains par leurs contemporains, lorsque ceux-ci les accusent d'avoir « altéré les monnaies », signe évident que si on le leur reprocha comme une faute grave, c'est « qu'ils n'avaient pas la libre disposition du titre de la monnaie et que, en le changeant de leur propre initiative, ils dépassaient les droits reconnus au pouvoir temporel. » Il advint hélas pour la Monnaie, ce qu'il advint pour les manufactures, l'agriculture et presque toutes les branches du tra

vail, une désacralisation totale, vidant le labeur des hommes de sa finalité spirituelle première et essentielle, le réduisant à une pure accumulation de biens, et transformant dès lors la Monnaie en une valeur « totémique » ou « fétiche », une sorte de « veau d'or » sans visage pénétrant et façonnant à son diktat la société en son entier. « Il est donc arrivé là », poursuit Guénon, « ce qui est arrivé généralement pour toutes les choses qui jouent, à un titre ou à un autre, un rôle dans l'existence humaine: ces choses ont été dépouillées peu à peu de tout caractère « sacré » ou traditionnel, et c'est ainsi que cette existence même, dans son ensemble, est devenue toute profane et s'est trouvée finalement réduite à la basse médiocrité de la « vie ordinaire » telle qu'elle se présente aujourd'hui ». Ce dépouillement, cette « profanisation » selon l'expression de Guénon, a eu une conséquence très concrète, conséquence qui est d'ailleurs comme l'effet immédiat et logique de ce processus de dégénérescence, de perte du sacré, c'est de réduire toutes choses à leur unique aspect quantitatif. La Monnaie, à la faveur, si l'on peut dire, de cette nouvelle situation, est devenue le symbole et le moyen par excellence de ce « règne de la quantité », et ceci de par son étonnant pouvoir universel de pénétration et de circulation. La nature même de la Monnaie, lui conférant une sorte de lien étroit, nous

pourrions dire intime, avec l'accumulation, la rend effectivement redoutablement efficace dans cette entreprise, à présent mondiale, de réduction à la quantité qui triomphe sur l'ensemble de la planète, transformant hommes et choses en de pures valeurs numériques, en marchandises, en capital réel. Sachons toutefois que ce triomphe, ou plus exactement

cette « pseudo » victoire du
matériel et du numérique, ne peut, en
réalité, qu'aboutir à une véritable dissolution*
généralisée, dissolution
qui, de dégénérescence en dégénérescence,
finira par conduire, et fort
heureusement, à l'écroulement définitif
de cette civilisation sous le poids
de sa propre quantité.

(Le Règne de la quantité et les signes
des temps, ch. XVI, « La dégénérescence
de la monnaie », ch. XXI,
« Caïn et Abel », ch. XXXIX, « La
grande parodie ou la spiritualité à
rebours ». Autorité spirituelle et pouvoir
temporel, ch. VII, « Les usurpations
de la royauté et leurs conséquences
». La Grande Triade,
« Ciel et Terre ». Formes traditionnelles
et Cycles cosmiques, Comptes
rendus : « Les Bronzes italiotes
archaïques et leur symbolique ».)

Voir Dissolution, Matérialisme,
Nombre, Quantité, Sacré.

MONOTHÉISME. Pour René
Guénon, « toute véritable tradition
est essentiellement Monothéiste,

c'est-à-dire, précise-t-il, qu'elle affirme avant tout l'Unité* du Principe* suprême, dont tout est dérivé et dépend entièrement, et c'est cette affirmation qui, dans l'expression qu'elle revêt spécialement dans les traditions à forme religieuse, constitue le monothéisme proprement dit ». Il y a donc pour lui un Monothéisme originel, source des différentes traditions, puisqu'il y a un Principe unique originel, cela se tient. Bien que ce Monothéisme soit également pensé comme « non-dualité* », il est, plus encore, significativement et métaphysiquement représentatif de l'Unité* du Principe. C'est là sa source et son fondement.
Aucune tradition authentique « ne saurait, en elle-même, être polythéiste; c'est renverser tout ordre normal que de supposer un polythéisme* à l'origine ». Le polythéisme, selon Guénon, est bien plutôt le fruit d'une « déviation », et ne peut en aucun cas être placé à l'origine* de quoi que se soit. Le Monothéisme est donc nécessairement à l'origine, car il est lui-même originel.

De nature solaire, le Monothéisme est à l'image de l'Unité de l'astre du jour, « on ne pourrait, écrit Guénon, trouver une image plus vraie de l'Unité se déployant extérieurement dans la multiplicité sans cesser d'être elle-même et sans être affectée, puis ramenant à elle, toujours selon les apparences, cette multiplicité qui, en

réalité, n'en est jamais sortie, car il ne saurait rien y avoir, poursuit-il, en dehors du Principe, auquel on ne peut rien retrancher, parce qu'il est l'indivisible totalité de l'Existence* unique ».

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VII,

« Shivaïsme et Vishnuïsme », ch. II, quatrième partie, « La science des religions ». Mélanges, ch. II, « Monothéisme et angélologie ».

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. III, « Et-Tawhid ».)

Voir Absolu, Dieu, Être, Polythéisme, Principe, Tout, Unité, Vérité.

MONTAGNE. La Montagne est souvent utilisée pour représenter, symboliquement, le lieu du séjour du Centre* spirituel, le séjour même de Dieu*, là où, visitant le monde* il se révèle aux hommes. Du mont Mêru chez les Hindous, à YAlborj des Perses, au Qâf des Arabes, en passant par le Montsalvat qui intervient dans la légende du Graal*, ou YOlympe chez les Grecs, c'est une identique représentation du Pôle*, de la région sacrée et divine.

Cela s'explique aisément car, de tous les symboles « axiaux » ou « polaires », avec l'arbre*, la Montagne est certainement le plus représentatif, le plus caractéristique. La Montagne, dont le triangle* donne symboliquement l'image, est considérée comme le lieu de la Vérité* (Satya-Loka),

son sommet étant le point de contact entre la Terre* et le Ciel*, le lieu du passage entre les états humains et supra-humains, l'accès aux états

supérieurs de l'être.

(Symboles de la Science sacrée, ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. XXX, « Le Coeur et la Caverne », ch. XXXI, « La Montagne et la Caverne », ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique », ch. LI, « L'Arbre du Monde ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu ». Le Roi du Monde, ch. IX, « L'Omphalos et les

Bétyles ».)

Voir Axe du Monde, Buisson ardent, Loge, Shaddaï.

MORALE. La Morale se présente généralement sous deux modes distincts :

a) - le mode religieux, lorsque les règles éthiques sont dépendantes d'affirmations dogmatiques (loi de Manu, Décalogue, etc.).

b) - le mode philosophique, quand la Morale se pense comme totalement dégagée de toute subordination religieuse.

Il va sans dire que le point de vue traditionnel ne peut concevoir, ou plus

exactement admettre, qu'une loi Morale, qu'une réglementation sociale, soit détachée d'une perspective spirituelle précise, et n'imagine pas un seul instant qu'existe une « Morale indépendante ». Cette situation, qui caractérise nos temps modernes, mais

qui a ses racines déjà chez les Grecs
et les Romains, n'est d'ailleurs que le
résultat d'une longue dégradation de
la civilisation, le fruit relativement
net d'une lente pénétration d'éléments
« sentimentaux » dans le
domaine social. L'envahissement du
moralisme à notre époque, est donc
consécutif d'une dégénérescence de
la pensée religieuse qui, se laïcisant,
a traduit en une sorte de code réducteur
les principes ancestraux, et fait
se plier la mentalité contemporaine à
des impératifs catégoriques, qui semblent
ne relever d'aucune source
transcendante particulière.
D'autre part, examinant le problème
de la morale sous un angle métaphysique
ou doctrinal, Guénon, partant
du fait que la distinction entre le
Bien et le Mal est, « ultimement »,
bien évidemment, illusoire, se
demande, non sans raison, si ceci
n'entraîne pas par conséquence directe
l'inexistence pure et simple de la
Morale, car si la différenciation entre
le Bien et le Mal n'existe pas en réa

lité, « il doit en être de même de la
morale, écrit-il, car il est bien évident
que la morale est fondée sur cette distinction,
qu'elle la suppose essentiellement
». Or ce serait là, sans

doute, une affirmation exagérée, car la Morale existe bel et bien, mais précise-t-il, « dans la même mesure que la distinction du Bien et du Mal, c'est-à-dire pour tout ce qui appartient au domaine du Démiurge* », son domaine, c'est celui de l'action* extérieure exercée sur le monde grossier, domaine où la seule volonté* de l'homme produit les multiples distinctions contradictoires, monde de la limitation ou domine le « Prince de ce monde ». C'est pourquoi la Morale est liée uniquement au plan matériel, « mais au point de vue universel elle n'a plus aucune raison d'être », le point de vue universel voyant s'effacer toutes les distinctions et les oppositions. Ceci explique aisément pourquoi la Morale ne s'applique qu'au seul et unique domaine de l'action*, « or l'action suppose le changement qui n'est possible que dans le formel ou le manifesté ». À ce titre, on comprend mieux ce que signifie l'absence de Morale de par la fin effective de toute distinction entre Bien et Mal dans le Monde non formel et immuable, non soumis au changement et aux modifications contingentes du monde manifesté, et donc libéré de l'action, ce qui signifie concrètement, que « l'être qui n'appartient plus à l'Empire du Démiurge est sans action ». C'est la raison pour laquelle le Vêda*, portant uniquement sur une perspective de pure métaphysique*, ne comporte en lui

MORIAH

même aucune morale.
On prendra soin, toutefois, de préciser qu'il importe de ne jamais confondre les différents niveaux de réalité et de vérité, ou de se méprendre au sujet des divers plans de l'Univers, « car ce qu'on dit de l'un pourrait n'être pas vrai pour l'autre. Ainsi,

la morale existe nécessairement dans le plan social, qui est essentiellement le domaine de l'action; mais il ne peut plus en être question lorsqu'on envisage le plan métaphysique ou universel, puisque alors il n'y a plus d'action ».

(Mélanges, ch. I, « Le Démiurge ». Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. IV, « Tradition et religion », ch. VIII, « Pensée métaphysique et pensée philosophique ».)

Voir Action, Création, Démiurge, Laïcisme, Karma*, Volonté.

MORIAH. Le mont Moriah, ou « Montagne* du Mont Mor », est le nom de la colline où fut élevé le Temple* de Jérusalem*. « Terre élevée au-dessus de tout sens qui correspond au Jardin* d'Eden ou Paradis* terrestre, dans lequel le premier homme fut créé ». Ce mont Moriah, que Martinès de Pasqually dans son « Traité de la Réintégration des Êtres », désigne sous le nom de Morija, lui donne l'occasion de nous fournir cette indication intéressante:

« Ce mot se divise en deux parties : la

première, mor, signifie destruction des formes corporelles apparentes, et ija signifie vision du Créateur. »

Par ailleurs, la Maçonnerie* adonhiramite affirme que la première Loge* fut érigée dans une « vallée profonde où règne la paix, les vertus (ou la vérité) et l'union, vallée qui était comprise entre les trois montagnes Moriah, Sinaï* et Heredon* ». Quant à la Maçonnerie opérative, celle-ci affirme de son côté que les trois montagnes sacrées sont le Sinaï, le Moriah et le Thabor. « Ces « hauts lieux », précise Guénon, étaient représentés dans certains cas par les places des officiers de la Loge, de sorte que l'emplacement même de celle-ci pouvait alors être assimilé en effet à une « vallée » située entre ces trois montagnes. »

(Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Quelques documents inédits sur l'ordre des Elus Coëns ».)

Voir Heredom, Loge, Montagne, Temple de Jérusalem, Vallée.

MORT. Mort corporelle. Mort initiatique. La Mort au sens physique, c'est-à-dire la Mort corporelle, ne représente pas forcément un changement d'état, mais « peut ne représenter qu'un simple changement de modalité à l'intérieur d'un même état d'existence individuelle ». C'est une mort reçue, subie, qui n'est en fait que le fruit naturel d'un vieillisse

ment ou d'un arrêt brutal de l'existence*, sans que pour autant le niveau spirituel de l'individu en soit modifié. L'être ayant épuisé son cycle d'existence, passe à un autre état, sans que ce changement n'affecte en rien sa nature. Guénon nous dit : « La mort corporelle ne saurait rien changer au niveau spirituel où (les hommes) se trouvent au moment où elle survient. » C'est une bien étrange illusion d'imaginer en effet que la Mort va procurer des qualités intellectuelles ou spirituelles qui faisaient défaut du vivant de la personne. La Mort corporelle agit, pour le plus grand nombre, comme un simple retour à l'Origine* première, sans interférence qualitative sur l'être même de celui qui en est affecté. L'homme, à l'état naturel, est sous la domination de la « Volonté* du Ciel », il n'est maître de rien, il demeure sous le poids d'une Loi* d'airain dont il ne contrôle aucun élément, une sorte de « cycle de la nécessité » brutal et catégorique. Guénon cite à ce sujet, pour bien montrer la force de cette détermination*, cette phrase pertinente de Matgioi : « L'homme terrestre est esclave quant à sa naissance et quant à sa mort, c'est-à-dire par rapport aux deux actes principaux de sa vie individuelle, aux seuls qui résument en somme son évolution spéciale au regard de l'Infini*. »

Bien différente à ce titre, comme
nous allons le voir, est la Mort initia

tique qui, elle, va modifier profondément la nature de l'être, et le faire accéder à un état incontestablement bien supérieur à sa simple détermination selon la chair, le libérant potentiellement en tous cas, de la prison que constitue son « cycle de la nécessité », par la réception de ce l'on appelle une « nouvelle naissance », une « seconde naissance* ». S'il est affirmé que l'initiation* est une « seconde naissance », « ce qu'elle est en effet, écrit René Guenon, cette « seconde naissance » implique nécessairement la mort au monde profane et la suit en quelque sorte immédiatement, puisque ce ne sont 'là, à proprement parler, que les deux faces d'un même changement d'état ». Il y donc bien passage du profane par la « mort », et en ce cas par la « mort initiatique », lors de ce changement d'état qui conduit le nouvel initié des ténèbres* à la lumière* par l'abandon du « vieil homme ». D'ailleurs, très concrètement, le candidat doit effectivement passer « par l'obscurité complète avant d'accéder à la « vraie lumière », et c'est dans ce passage proprement dit, « que s'effectue ce qui est désigné comme la « descente aux Enfers ». Guenon rajoute à ce propos, afin de mieux faire comprendre la nature du processus mis en oeuvre lors de cette « descente »: « C'est pourrait-on dire, comme une sorte de « récapitulation » des états antécédents, par laquelle les possibilités se

rapportant à l'état profane seront définitivement épuisées, afin que l'être puisse dès lors développer librement les possibilités d'ordre supérieur qu'il porte en lui, et dont la réalisation appartient proprement au domaine initiatique. » La Mort initiatique est donc une forme d'abandon de l'ancienne nature, une authentique rupture d'avec l'existence profane,

une « seconde naissance* », et l'accès
au domaine des véritables réalités
métaphysiques par la calcination de
l'individu profane, d'où l'importance
symbolique à ce moment de la
couleur noire.

La Mort initiatique porte le profane
de « l'existence par la chair » à
« l'existence par l'esprit », en
empruntant le chemin du cherchant
qui mène, par d'étranges et mystérieuses
portes, de « l'obscurité » à
la « Lumière », et en fait, à ce titre, et
à partir de la réception de cette
dernière pour toujours, un véritable
« Fils de Lumière ».
(Aperçus sur l'initiation, ch. XXVI,
« De la mort initiatique ». Initiation
et réalisation spirituelle, ch. VIII,
« Salut et Délivrance », ch. XXIX,
« La jonction des extrêmes », ch.
XXXI, « Les deux nuits ». Le Symbolisme
de la Croix, ch. XXII, « Le
symbole extrême oriental du Yin-
Yang; équivalence métaphysique de
la naissance et de la mort ». L'homme
et son devenir selon le Vêdânta, ch.
XX, « L'Artère coronale et le « rayon
solaire ». La Grande Triade, ch. XIII,

« L'être et le milieu ». Erreur spirite, ch. IV, « Caractère moderne du spiritisme », ch. VII, « L'explication des phénomènes, ch. VIII, « Les limites de l'expérimentation ».)

Voir Baptême, Délivrance, Détermination, Enfers, Existence, Initiation, Lumière, Ténèbres, Volonté.

MOUVEMENT. Le Mouvement, comme la diversité, l'espace* et le temps*, sont des conséquences du caractère contingent de la Manifestation*. Sa nature, qui place celle-ci dans un état de radicale dépendance face au Principe*, fait surgir de son sein des êtres et des choses déterminés par les oppositions et qui, de ce fait, ne possèdent ni stabilité ni unité. Êtres et choses soumis au changement, à l'apparition à la corruption et à la mort*, phénomènes* impermanents ne possédant ni être ni fixité dans l'être, des éléments projetés dans le tourbillon universel du jeu cosmique. Le Mouvement est donc inhérent à l'existence même, mais peut, sous certaines conditions, se voir dépasser par celui qui a « réduit » son moi* distinct et son mouvement particulier à presque rien. L'être ainsi parvenu au point d'immobilité, « est établi dans l'Infini* », Guénon écrit même: « Effacé dans l'infini. On dit qu'il est parvenu et se tient au point de départ des transformations, point neutre où il n'y a pas de conflits. » Cette mise

en oeuvre chez un être de la « réduction » du moi distinct, qui le rend invisible et transparent au monde et à sa contingence*, est en fait et concrètement, la même chose que le vide* taoïste ou El-fanâ (Extinction*) que l'on trouve dans l'ésotérisme* islamique.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions », ch.

XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion ». Mélanges, ch. IV, « Les conditions de l'existence corporelle ».)

Voir Équilibre, Espace, Contingence, Détermination, Manifestation, Phénomène, Vide.

MOYEN ÂGE. Le Moyen Âge est une période de l'histoire qui est considérée, par René Guénon, comme ayant représenté en Occident*, pour un court laps de temps il est vrai, c'est-à-dire du règne de l'Empereur* Charlemagne au début du XIVe siècle, l'image d'une civilisation « normale », période où fut restauré l'ordre* traditionnel des choses, tel qu'il devrait d'ailleurs s'exprimer et dominer dans toute société digne de ce nom.

L'étude de ce moment de l'histoire, si immensément riche sur le plan métaphysique, artistique ou religieux, montre que le rétablissement en Europe d'une véritable civilisation fut incontestablement l'oeuvre du Christianisme*. En effet, après

l'épisode des invasions barbares, invasions qualifiées par Guénon de « nécessaires » afin que puisse être « achevé l'ancien ordre des choses », ce sont les organisations monastiques, de par leur mode de vie spécifique contribuant à l'immense érudition des moines, ainsi que l'esprit de hiérarchie* du pontificat romain, qui travaillèrent à l'édification de ce qui devint la « chrétienté », lui fournissant toutes les bases utiles à l'édification de son ordre social où l'autorité* spirituelle dominait. S'épanouira donc, à la faveur de ces éléments constitutifs, et ce en quelques siècles, le plus bel exemple récent d'une civilisation véritable où dominera la dimension sacrale de l'ensemble des activités humaines, ceci se traduisant par un développement des connaissances spirituelles, et une proximité avec le divin d'un niveau qui reste toujours surprenant pour les modernes. Le rayonnement de l'esprit fut à cette période incroyablement fécond, d'ailleurs les échanges entre l'Orient* islamique et l'Occident chrétien témoignent, encore aujourd'hui, dans de vastes domaines, de la hauteur de vue des élites* intellectuelles d'alors.
Hélas, très vite, ce que l'on qualifie de « Renaissance*» mais qui « fut en réalité la mort de beaucoup de choses », fit disparaître les éléments les plus purs et les plus fondamentaux de l'ère médiévale, « il n'y eut plus désormais, écrit Guénon, que la

philosophie* et la science* « profanes », c'est-à-dire la négation de la véritable intellectualité, la limitation de la connaissance à l'ordre le plus inférieur (...) ». La destruction de l'Ordre du Temple, l'orgueil des princes et l'aveuglement des clercs réguliers sur les questions métaphysiques, contribuèrent à accroître plus encore cette funeste dégéneres

cence.
Guénon remarque non sans raison, « la rapidité avec laquelle la civilisation du moyen âge tomba dans le plus complet oubli ; les hommes du XVIIe siècle n'en avaient plus la moindre notion, et les monuments qui en subsistaient ne représentaient plus rien à leurs yeux, ni dans l'ordre intellectuel, ni même dans l'ordre esthétique ; on peut juger par là, poursuitil, combien la mentalité avait été changée dans l'intervalle » Il semble qu'il y ait eu, dans cette entreprise d'oubli si brutal et rapide, comme l'intervention d'une volonté supérieure « directrice », « dont la nature exacte demeure assez énigmatique ». Quoi qu'il en soit, le moyen âge hérita ce bouleversement des mentalités,

l'image d'une période obscure et ténébreuse, d'ignorance et même de barbarie, héritage qui ressemble fort à une véritable « falsification de l'histoire » au profit d'un prétendu « humanisme* » « qui résume par avance tout le programme de la civilisation moderne » et où tout est ramené aux très limitées et réductri

ces proportions de l'homme « pris
pour une fin en lui-même ».
(La Crise du monde moderne, ch. I,
« L'Age sombre ». Autorité spirituelle
et pouvoir temporel, ch. VIII,
« Paradis terrestre et Paradis céleste
». Aperçus sur l'ésotérisme
islamique et le taoïsme, ch. VIII,
« Influence de la civilisation islamique
en Occident ».)

Voir Anthropocentrisme, Égalitarisme,
Humanisme, Laïcisme, Occident,
Renaissance.

MRITYU.

Voir Mort.

MUDRÂS (sanskrit). Au sens propre
« gestes » utilisés lors de certains
rituels, afin de provoquer ou favoriser
l'illumination intérieure et qui
servent de support à l'acte intérieur,
« et dont l'effet est de déterminer des
vibrations rythmiques » et géométriques,
au même titre que les mantras*
le réalisent sur le plan sonore, vibrations
« qui ont une répercussion à travers
la série indéfinie des états de
l'être* ».

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. ch. XX, « L'artère coronale
et le « rayon solaire ».)

Voir Invocation, Mantras, Om.

MÛLA-PRAKRITI (sanskrit). De
mûla qui signifie « racine », le terme
Mûla-Prakriti désigne la « Nature pri

mordiale* », que l'on nomme également
El-Fitrah en arabe, ou en sanskrit
Pradhâna c'est-à-dire ce qui est
posé « avant toutes choses ». Cette
« Nature primordiale » existe effectivement
avant toutes choses, et possède

en elle-même, en puissance,
l'ensemble des diverses déterminations*
qui sont présentes au sein de la
Manifestation* universelle.
Les textes sacrés des Purânas la considèrent
comme identique à Mâya*,
la « mère des formes ». Mûla Prakriti
est dite, originellement, indifférenciée
(avyakta) ainsi « qu'indisdinctible
», ceci s'expliquant car vide
de qualité propre, non composées de
parties, elle ne peut « qu'être induite
par ses effets, puisqu'on ne saurait la
percevoir en elle-même, et productive
sans être elle-même production
». Les sûtras affirment: « Racine,
elle est sans racine, car elle ne
serait pas racine, si elle-même avait

une racine. »

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. IV, « Purusha et
Prakriti », ch. XIV, « L'état de sommeil
profond ou la condition de
Prâjna », ch. XX, « L'artère coronale
et le « rayon solaire ».)

Voir Causalité, Informel, Manifestation,
Nature Primordiale, Prakriti.

MULTIPLICITÉ. La Multiplicité
caractérise par essence l'état du
monde* créé, l'état de la Manifestation
visible qui, invariablement,

tend vers la différenciation, la confu

sion et le « décentrement ». Si l'on veut bien voir, que « le désordre est, comme l'écrit René Guénon, en un sens inhérent à toute manifestation prise en elle-même », on comprend mieux cet état de Multiplicité qui frappe l'ensemble du manifesté, car « la Manifestation, en dehors de son principe, donc en tant que multiplicité non unifiée, n'est qu'une série indéfinie de ruptures d'équilibres ». La Multiplicité définit bien ce qui appartient en propre au désordre du monde visible, à son déséquilibre constitutif. Toutefois, ce désordre obéit à une loi compensatrice, « puisqu'il est destiné à compenser un autre désordre », et ceci dans la mesure où, ne l'oublions jamais, « c'est la somme de tous les désordres, de tous les déséquilibres, qui constitue l'ordre* total ». C'est seulement en considérant chaque chose au sein de l'Unité* première qu'il est alors possible d'accéder à la véritable réalité, car « la multiplicité, hors du Principe* unique, n'a qu'une existence illusoire ». Ce dépassement de la Multiplicité s'effectue par la perception de l'Unité originelle, là où tout est ramené au Centre* dans lequel ne subsiste aucune opposition, là où « s'unissent indivisiblement les deux points de vue complémentaires de « l'Unité dans la multiplicité et de la multiplicité dans l'Unité » (Elwahdatu filkuthrati wal-kuthratu filwahdati), au Point* central de toute

manifestation, qui est le « lieu divin » ou la « station divine ».
Remarquons que, métaphysiquement, le Non-Être* ne comporte ni Multiplicité ni unité, « car le Non-Être est le zéro métaphysique* ». À ce niveau toutes ces notions perdent leur pertinence, il n'y a plus rien qui soit forme* ou non-forme, c'est là le

domaine de la pure vacuité, antérieure à l'Unité* même, et que la doctrine hindoue nomme « non-dualité » (adwaita*).

(Le Symbolisme de la Croix, ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XV, « Représentation de la continuité des différentes modalités d'un même état d'être ». Les Etats multiples de l'être, ch. V, « Rapports de l'unité et de la multiplicité ».)

Voir Adwaita, Adwaita-vâda, Monde, Non-Être, Ordre, Point, Principe, Unité, Zéro métaphysique.

MUNI (sanskrit). Le nom sanskrit Muni désigne le « solitaire », celui qui s'est retiré du monde*, nous sommes ici en présence d'un terme ayant la même origine que le terme grec

(seul), d'où provient d'ailleurs le français « moine ». Muni s'applique ainsi en priorité à celui qui a réalisé l'état de pure solitude, « la Solitude parfaite, qui ne laisse subsister en l'Unité* Suprême, nous devrions plutôt, en toute rigueur, dire la « Non-Dualité », écrit Guenon, « aucune distinction de l'extérieur et

de l'intérieur, ni aucune diversité extra-principielle quelconque ». C'est l'être pour lequel « l'illusion* de la « séparativité » a définitivement cessé, et avec elle toute confusion engendrée par l'ignorance* (avidyà) qui produit et entretien cette illusion », c'est l'être libéré des chaînes du conditionnement, qui n'est plus identifié avec son individualité* mais qui est parvenu à l'Universalité plénière de l'Atmâ*.
(L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ». Mélanges, Ire partie, ch. V, « Silence et solitude ».)

Voir Ignorance, Illusion, Individualité.

MUTAÇAWWUF (arabe). Pour l'Islam*, quiconque est entré dans la « voie* initiatique », quel que soit son degré de réalisation, est qualifié de Mutaçawwuf. Ce terme, qui dérive bien évidemment du mot arabe çûfî, s'applique sans restriction au chercheur de Vérité, à celui qui désire entrer dans l'intimité du coeur divin, là où réside le souffle silencieux de l'éternité, la Lumière* obscure du Très Haut.

A la différence du çûfî, le Mutaçawwuf ne fait pas mystère de sa recherche, il est encore en chemin et n'hésite donc pas à se présenter comme un pèlerin. N'étant pas encore parvenu au terme de son voyage et ayant encore besoin d'être

guidé jusqu'à Dieu*, il s'adresse aux hommes afin de trouver un maître en mesure de lui faire franchir les multiples étapes du parcours spirituel.

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « l'ésotérisme islamique ».)

Voir Dieu, Initiation.

MYSTÈRE. Grands Mystères. Petits Mystères. Pour ce qui est du Mystère considéré en Lui-même, on le dit identique à la couronne* suprême de l'arbre séphirotique (Kether*), comparable au pur et insaisissable éther* (Avir). « Il est, écrit René Guénon, la Cause de toutes les causes et l'origine de toutes les origines. C'est dans ce mystère, Origine* invisible de toutes choses, que le « Point caché » dont tout procède prend naissance ». Incompréhensible, indicible, sans commencement et sans fin, le Mystère réside dans son saint palais comme invisible aux yeux des hommes, il est le Mystère du Palais intérieur, Celui dont le Nom* Éternel habite l'Arche* de sa Présence. En revanche, la distinction du « Mystère » en deux ordres, telle que formulée initialement dans l'antiquité par les Grecs, c'est-à-dire l'ordre des « Grands Mystères », et l'ordre des « Petits Mystères », correspond en réalité à deux formes précises de connaissance. L'ordre des Grands Mystères se rapporte à une connaissance supérieure de nature

métaphysique*, alors que les Petits Mystères concernent une connaissance d'ordre physique liée au développement des possibilités spécifiques de l'état humain, « ceux-ci comportant en effet essentiellement la connaissance de la nature, et ceuxlà la connaissance de ce qui est audelà de la nature ». Guénon rajoute sur ce point, que « cette même distinction correspondait précisément à celle de « l'initiation sacerdotale » et de « l'initiation royale », c'est-à-dire que les connaissances qui étaient enseignées dans les deux sortes de mystères étaient celles qui étaient regardées comme nécessaires à l'exercice des fonctions respectives de Brahmanes* et de Kshatriyas*, ou de ce qui était l'équivalent de ces deux castes* dans les institutions des divers peuples ». Comme on le voit, cette différenciation de la Connaissance* obéit également à une finalité spécifique des fonctions, les « Petits Mystères » ayant pour but le rétablissement de l'individu dans « l'état primordial* » alors que les « Grands Mystères » « concernent proprement la réalisation* des états suprahumains: prenant l'être au point où l'ont laissé les « Petits Mystères » (...), nous dit Guénon, ils le conduisent au-delà de ce domaine, et à travers les états supra-individuels, mais encore conditionnés, jusqu'à l'état inconditionné qui seul est le véritable but, et qui est désigné comme la « Délivrance* finale » ou

comme « l'Identité Suprême* » On notera, à ce propos, que le dieu Janus*, dieu des Collegia fabrorum, qui était chez les Romains le dieu par excellence de l'initiation* aux « Mystères », possédait comme attributs deux clefs* l'une d'or et l'autre d'argent, comme d'ailleurs aujourd'hui la papauté sur ses armes, représentant respectivement le pouvoir

sacerdotal et le pouvoir royal, soit la complémentarité des deux ordres de connaissance unis en une seule fonction.

Par ailleurs, Guénon considère que trois sens particuliers peuvent s'appliquer au mot Mystère en lui-même, trois sens qui éclairent et enrichissent singulièrement notre compréhension de ce terme : 1) - le Mystère qui correspond à ce sur quoi il faut garder le silence*, ce dont on ne doit rien dire, car c'est par le Mystère que les profanes ont leur accès interdit à ce qui est sacré*. 2) - Le Mystère, supérieur au premier, s'appliquant « à ce qu'on doit recevoir en silence, ce sur quoi il convient de ne pas discuter ». C'est le cas de toutes les doctrines traditionnelles et, bien entendu, des dogmes religieux en particulier, domaines où domine une influence « nonhumaine » par l'intermédiaire de « vérités qui, par leur nature essentiellement supra-individuelle et supra-rationnelle, sont au-dessus de toute discussion ». 3) - Enfin, troisième et dernier sens, le plus élevé des trois, le Mystère en tant

qu'inexprimable, « Mystère qu'on ne peut que contempler en silence » et sur lequel il est impossible de dire ou formuler une parole, le Mystère incommunicable par définition.

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. II, « Fonctions du sacerdoce et de la royauté », ch. V, « Dépendance de la royauté à l'égard du sacerdoce ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace ». Aperçus sur l'initiation, ch. XVII, « Mythes, Mystères et Symboles », ch. XXXIX, « Grands Mystères et Petits Mystères ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XVIII, « Les trois voies et les formes initiatiques », ch. XXV, « Sur les degrés initiatiques ». Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, ch. II, « Christianisme et initiation », ch. IV, « Le langage secret de Dante et des « Fidèles d'Amour ». Mélanges, deuxième partie : ch. I, « L'initiation et les métiers ». Études sur la Francmaçonnerie et le Compagnonnage,

t. II, « Parole perdue et mots substitués ».)
Voir Clefs, Connaissance, Empereur, Initiation, Janus, Pape, Silence.

MYSTICISME. René Guénon considéra toujours que le Mysticisme présente l'énorme défaut, du point de vue initiatique, qui consiste à faire une bien trop large place à la sentimentalité, ceci lui interdisant de façon assez évidente de pouvoir

dépasser une perspective étroitement individuelle dans le rapport du sujet à la transcendance. Cette « influence de l'élément sentimental, écrit René Guénon, porte évidemment atteinte à la pureté intellectuelle de la doctrine*, et elle marque en somme, il

faut bien le dire, une déchéance par
rapport à la pensée métaphysique ».
On ne saurait être, concernant cette
question, plus clair et plus net.
Il rajoute à ce propos, que « le sentiment
n'est que relativité et contingence,
et une doctrine qui s'adresse à
lui et sur laquelle il réagit ne peut être
elle-même que relative et contingente;
et ceci peut s'observer particulièrement
à l'égard du besoin de
« consolation » auquel répond, pour
une large part, le point de vue
religieux ». De la sorte, une doctrine
qui, comme le Mysticisme, se place
sous la dominance d'une tonalité
affective importante, « ne peut plus
être identifiée à la Vérité* absolue et
totale; l'altération profonde que produit
en elle l'entrée d'un principe
consolateur est corrélative d'une
défaillance intellectuelle de la collectivité
humaine à laquelle elle
s'adresse ». Il y a là, d'ailleurs, dans
cette défaillance intellectuelle, l'origine
de la diversité foncière des
dogmes religieux qui, n'étant plus
conscients de la nature unique de la
Vérité, et ayant leur intelligence
obscurcie par les multiples formes
que peut prendre la sentimentalité,
n'arrivent plus à se dégager de leur

vision propre, cette dernière étant forcément restrictive et limitée.
On prendra soin toutefois de noter que la « réalisation* mystique », même si elle est très éloignée du niveau de compréhension de la « réalisation métaphysique », possède cependant « quelque chose d'effectif qui en fait plus qu'une connaissance simplement théorique ». Même si les états mystiques ne sont pas supra-individuels, et tombent bien souvent dans un fort dérèglement de l'imagination* et une sensibilité exagérée soumise aux moindres manifestations intérieures ou extérieures, aux phénomènes non-expliqués, aux visions et impressions, ils impliquent néanmoins une extension des possibilités individuelles infiniment supérieure au niveau commun général.
Bien sûr, cette « réalisation » n'a pas une portée universelle comme la réalisation métaphysique, mais son principal défaut vient surtout de cet état de pure « passivité* » dans lequel se trouve placé le sujet, et qui est la marque spécifique et générale de toute vie mystique. Ceci a pour conséquence immédiate de placer la contemplation* mystique dans un rapport indirect, qui « n'implique jamais aucune identification, mais au contraire, laisse toujours subsister la dualité entre le sujet et l'objet ».
Dualité bien normale, puisqu'elle est constitutive de la forme religieuse en tant que telle, qui est inséparable de la « voie mystique », celle-ci relevant

intégralement du domaine religieux, soit concrètement parlant et formellement, de l'exotérisme*.
En effet, la « vie unitive », ou encore « l'union » rencontrée dans les états mystiques, et que l'on considère comme le terme dans la relation du sujet à Dieu*, n'est absolument pas équivalente à l'identification au Principe* propre à la « réalisation

métaphysique », mais « est toujours rapportée à une manifestation principielle envisagée uniquement dans le domaine humain ou par rapport à celui-ci. Le langage même des mystiques est très net à cet égard, précise Guénon: il ne s'agit jamais d'union avec le Christ-principe, c'est-à-dire avec le Logos* en Lui-même (...), il s'agit toujours « d'union avec le Christ* Jésus », expression qui se réfère clairement d'une façon exclusive, au seul aspect « individualisé » de l'Avatâra* ».

En résumé, le Mysticisme ne dépassant pas le dualisme sujet / objet propre au domaine religieux exotérique, ne se fixant pas pour objectif de parvenir à la Connaissance* pure, se plaçant dans une attitude « passive » dans laquelle l'attente tient lieu de seule « méthode » spirituelle, relevant toujours d'une démarche isolée et individuelle, donc ne s'inscrivant dans aucune « chaîne » initiatique quelconque où pourrait lui être transmise une « influence spirituelle* » véritable, ne peut être qu'une voie fort limitée et incomplète, présentant

même de nombreux aspects très réducteurs.
On comprendra sans peine, à la suite de ce qui vient d'être exposé, « que la « voie mystique » et la « voie initiatique », comme le rappellera René Guénon, « sont radicalement incompatibles en raison de leurs caractères respectifs », et représentent deux perspectives forts différentes dont il importera de savoir bien distinguer les objectifs en évitant absolument toute forme de confusion, afin de respecter, autant que faire se peut, l'originalité et la finalité propre de chaque « voie ».

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VI, « Rapport de la métaphysique et de la théologie », ch. X, « La réalisation métaphysique ». Aperças sur l'initiation, ch. II, « Magie et mysticisme ». Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XIV, « Nouvelles confusions », ch. XVI, « Contemplation directe et contemplation par reflet », ch. XXVI, « Contre le quiétisme », ch. XXXII, « Réalisation ascendante et descendante ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « L'ésotérisme islamique ».)

Voir Avatâra, Connaissance, Contemplation, Exotérisme, Imagination, Métaphysique, Mystère, Passivité, Phénomène, Réalisation, Sentimentalisme, Vérité, Voie.

MYTHE. Loin de considérer le

Mythe comme un simple récit, une fiction singulière à caractère littéraire et poétique, René Guénon pense qu'il s'agit d'une des formes les plus précises et achevées du langage* symbolique. Riche d'une importante charge évocatrice, le Mythe s'affirme en effet comme une traduction, certes

particulière mais cependant bien
réelle, de vérités symboliques de la
plus haute importance, concernant
l'origine et les lois profondes qui
dominent le monde manifesté et nonmanifesté.

Traduction imagée de nombreux
enseignements métaphysiques, le
Mythe doit être regardé comme un
mode de transmission doté d'une
grande pertinence et capable d'un
fort pouvoir d'impression sur les
esprits. La racine grecque du mot
Mythe, muthos, est d'ailleurs issue du
radical mu que l'on retrouve dans le
latin mutus (muet), et en grec dans les
dérivés verbaux mueô, muaô et muô,
qui ont tous le sens de « parole silencieuse
». Mueô, quant à lui signifiant
même de manière assez précise : initier
aux mystères*, « et par la suite, à
la fois instruire (mais tout d'abord
instruire sans paroles, ainsi qu'il en
était effectivement dans les mystères*)
et consacrer ». Ce mot de
consécration devant s'entendre dans
le sens d'une « transmission » d'une
« influence spirituelle* » sur un plan
différent, soulignons-le, de l'ordre
initiatique proprement dit. Le Mythe
présente cette caractéristique parti

culière, et finalement unique, d'exprimer
par son langage autre chose
que ce que dit la langue, d'évoquer,
afin de la révéler, la longue
« mémoire* », de solliciter afin de la
rendre vivante la connaissance des
choses cachées, voilées .et obscures.
C'est là tout le sens du mot « allégorie
» (du grec allô agoreuein : dire
autre chose), c'est là également tout
le sens de l'enseignement silencieux
de la parole mythologique.
(Aperçus sur l'initiation, ch. XVII,
« Mythes, Mystères et Symboles »).

Voir Mystère, Secret, Symbolisme.

N

NABÎ (arabe).
Voir Bodhisattwa, Majdhûb, Walî.

NÂDÎ (sanskrit). Selon la doctrine du Yoga*, les Nâdîs sont les artères lumineuses de la forme subtile où circule le sens interne (manas*). Il faut toutefois se garder d'établir trop rapidement un rapport entre les Nâdîs, et les voies respiratoires, car « ce serait confondre avec un élément corporel le « souffle vital » (prâna), qui appartient proprement à l'ordre de la manifestation subtile ». Le nombre de ces Nâdîs semble difficile à fixer, mais il est toujours lié aux nombres* cycliques, établissant ainsi une relation étroite entre les artères et le développement cosmique du monde manifesté.

Selon les textes sacrés traitant du Hata-Yoga, un des Nâdîs est appelé sushumnâ et passe par la couronne* de la tête, c'est-à-dire par la région des états supérieurs de l'être. On distingue encore deux autres Nâdîs, dans le cadre de la circulation subtile du souffle au sein du corps, qui ont une grande importance : pingalâ située à droite qui correspond au soleil, et idâ, à gauche, en relation avec la lune. Sachant que la lune et le soleil représentent les deux yeux de

Vaishwânara*, on comprend aisément les liens symboliques qui unissent les Nâdîs à ce dernier, la sushumnâ, quant à elle, se situant au milieu est en liaison avec le « troisième oeil », l'oeil frontal de Shiva*.
(L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa », ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire ».)

Voir Idâ, Manas, Yoga.

NADIR (arabe). Le Nadir, dans le langage de la géométrie* sacrée, est le nom donné au point le plus bas de la Terre*, il est opposé, selon l'axe vertical, au Zénith*. Il est dit que « le Soleil se lève toujours au Zénith et se couche au Nadir » (Chhândogya Upanishad, 3e Prapâthaka, 8e Khanda, shruti 10). Le Nadir est donc considéré comme étant le lieu du séjour des mondes inférieurs, là où règne l'obscurité la plus sombre, c'est le ventre souterrain de la Terre, le domaine de la décomposition mais aussi de la gestation.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. VII, « La résolution des oppositions ». Symboles de la Science

sacrée, ch. XLI, « La Porte étroite ».)

Voir Espace, Géométrie, Terre, Zénith.

NAHASH (hébreu). Le Nahash, en tant que désir d'existence individuelle, volonté de séparation, est cause de rupture et de « segmentation » qui produisent le caractère relatif et limité de la Manifestation*. « Ce Nahash, écrit Guénon, n'est point une cause extérieure à l'homme, mais il est en lui à l'état potentiel, et il ne lui devient extérieur que dans la mesure où l'homme lui-même l'extériorise; cet instinct de « séparativité », par sa nature qui est de provoquer la division, pousse l'homme à goûter le fruit de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal, c'est-à-dire à créer la distinction même du Bien et du Mal ». À partir de cet instant, l'homme est situé dans une séparation radicale, soumis aux conditions de l'existence formelle, « il est enfermé dans le domaine du Bien et du Mal, dans l'Empire du Démiurge* ».
(Mélanges, Ire partie, ch. I, « Le Démiurge ».)

Voir Démiurge, Manifestation.

NAISSANCE. Naissance (seconde). Naissance (troisième). La Naissance de l'individu, au sens courant du terme, ne présente qu'un intérêt très relatif au regard des possibilités offertes par la vie spirituelle et initia

I :.

tique. L'existence* en tant que telle, de par son caractère limité et contingent*, n'a de valeur réelle que dans la mesure où elle est une porte* d'accès à une dimension supérieure, dimension qui demande, pour y parvenir, à

ce que l'être se soumette à l'épreuve d'un passage fondamental et essentiel que l'on qualifie de « seconde naissance ».

L'ensemble des doctrines traditionnelles, en effet, font état d'une « seconde naissance » présentée comme une sorte de régénération psychique et spirituelle, dont le rite du baptême*, dans le Christianisme*, est un exemple tout à fait significatif. Il est vrai que le texte de l'Evangile de Jean est extrêmement explicite sur ce sujet: « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le Royaume de Dieu... En vérité, je vous le dis, si un homme ne renaît de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu... Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu 'il faut que vous naissiez de nouveau » (Jean, III, 3-7). Nous remarquerons que Guénon, à propos de ces lignes de l' Évangile, nous livre une réflexion d'une grande profondeur puisqu'il nous dit que l'eau*, qui est considérée comme le milieu originel des êtres, représente également la Possibilité* Universelle elle-même, ceci ayant pour conséquence directe, pour celui qui « naît de l'eau », de devenir « fils de la Vierge », donc frère adoptif du Christ* et cohéritier du

« Royaume de Dieu ». Par ailleurs, l'initiation* est, elle aussi, vécue comme une « seconde naissance », un authentique rétablissement de l'être « dans ses prérogatives qui étaient naturelles et normales aux premiers âges de l'humanité, alors que celle-ci ne s'était pas encore éloignée de la spiritualité originelle pour s'enfoncer de plus en plus dans la matérialité* ». L'ouverture de l'être à ce nouveau monde, qui lui donne la capacité de développer ses possibilités supérieures, le conduit « tout d'abord, comme première étape essentielle de sa réalisation*, à la restauration en lui de « l'état primordial », qui est la plénitude et la perfection de l'individualité* humaine, résidant au Point* central unique et invariable d'où l'être pourra ensuite s'élever aux états supérieurs ».

Toutefois, cette « seconde naissance » n'est qu'une étape préparatoire dans le cadre de la voie initiatique, avant le passage au plan spirituel pur, passage que l'on compare à la « seconde mort* », et qui est qualifié de « troisième naissance ». « Il convient d'ajouter, écrit Guénon, que cette « troisième naissance » sera représentée plutôt comme une « résurrection » que comme une naissance ordinaire, parce qu'il ne s'agit plus ici d'un « commencement » au même sens que lors de l'initiation première; les possibilités déjà développées, et acquises une fois pour toutes, devront se retrouver après ce passage, mais

« transformées », d'une façon analogue à celle du « corps glorieux » ou « corps de résurrection » qui représente la « transformation » des possibilités humaines, au-delà des conditions limitatives qui définissent le mode d'existence de l'individualité comme telle. »
La « troisième naissance » est donc le

parachèvement du parcours ésotérique, l'accomplissement effectif des virtualités transmises lors du rite d'initiation, la « mort au cosmos* », l'entrée dans l'ordre supra-individuel, l'authentique « résurrection » spirituelle qui fera définitivement quitter à l'individu le monde résiduel psychique, et retrouver la véritable vie « extra-cosmique » au coeur * de la mort.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire ». Aperçus sur l'initiation, ch. V, « De la régularité initiatique », ch. XV, « Des rites initiatiques », ch. XXIII, « Sacrements et rites initiatiques », ch. XXVI, « De la mort initiatique ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XX, « Guru et upaguru », ch. XXXI, « Les deux nuits ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXIX, « La Caverne et le Labyrinthe », ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde ».)

Voir Baptême, Caverne, Dwija, Initiation, Mort initiatique, Rédemption, Seconde mort.

NAMA-RUPA (sanskrit). Littéralement le « nom* » (Nâma) et la « forme* » (Rupâ), c'est-à-dire les deux modes principaux de détermination de la Manifestation* sous son aspect individualisé, modes qui sont dépassés lors de la « réalisation* supra-individuelle du Yogi*, au moment précis où il accomplit le passage essentiel et définitif par delà, justement, les noms et les formes. Du point de vue symbolique, Guénon fait judicieusement remarquer que Nâma, en tant que « nom » relevant du domaine du son, est directement lié à l'ouïe, et Rupâ, comme forme concrète, est référé à la vision. Outre la transposition possible, bien que devant s'effectuer avec beaucoup de prudence et de circonspection, du point de vue métaphysique*, de Nâma-Rupâ en « essence* » et « substance* », Guénon montre que la qualité auditive, « se rapportant à l'éther* qui est le premier des éléments, est plus primordiale que la qualité visuelle, qui se rapporte au feu ; et l'on voit que, par là, écrit-il, la signification du terme Nâma se relie d'une façon directe à des idées traditionnelles qui ont dans la doctrine hindoue un caractère vraiment fondamental, nous voulons dire, celle de la « primordialité du son » et celle de la « perpétuité du Vêda* ». (L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIX, « Différence des conditions posthumes suivant les degrés de la Connaissance », ch.

XXIII, « Vidêha-mukti et Jivanmukti ». Etudes sur l'Hindouisme, « Nâma-Rûpa ».)

Voir Essence, Éther, Forme, Libération, Manifestation, Nom, Rupa.

NÀRÂYANA (sanskrit). L'un des noms de Vishnu*, que l'on peut traduire par: « Celui qui marche sur

les Eaux. » Eu égard à la portée métaphysique et symbolique des Eaux*, et en particulier de la « surface des Eaux » qui représente le plan de réflexion du « Rayon céleste », cette « marche » doit être regardée comme « figure de l'affranchissement de la forme*, ou la libération de la condition individuelle ». On notera, bien évidemment, la similitude de cette image de Vishnu avec l'épisode célèbre relaté par les Évangiles, de la « marche » de Jésus sur les Eaux. (Les États multiples de l'être, ch. XII, « Les deux chaos ».)

Voir Eaux, Vishnu.

NATIONALISME. Le Nationalisme, avec son centralisme forcené et sa rigidité militaro-administrative, pour René Guénon, est profondément marqué par l'esprit anti-traditionnel, et l'on sait combien il critiqua vigoureusement en son temps l'introduction massive en Orient*, par une sorte de mimétisme dénué de toute intelligence, du modèle politique occidental, modèle ne pouvant con

duire les peuples qui s'y soumettaient qu'au chaos* et à la perte de leur identité propre, comme l'histoire, hélas, nous en a fourni depuis lors, les multiples, terribles et catastrophiques exemples. D'ailleurs, l'émergence du nationalisme est à ce point synonyme d'anti-tradition* que Guénon situait le commencement de l'époque moderne, précisément au moment en Occident*, de la substitution du système national au système féodal. Effective-ment, au XIVe siècle, les « nationalités » se constituèrent de par une vaste entreprise de « centralisation », à ce propos, écrit Guénon, « on a raison de dire que la formation de la « nation française » fut l'oeuvre des rois; mais ceux-ci, par là-même, préparaient sans le savoir leur propre ruine ; et, poursuitil, si la France fut le premier pays d'Europe où la royauté fut abolie, c'est parce que c'est en France que la « nationalisation » avait eu son point de départ ». Il est vrai, comme le relève justement Guénon, « qu'il est à peine besoin de rappeler combien la Révolution fut farouchement « nationaliste » et « centralisatrice », et aussi quel usage proprement révolutionnaire fut fait, durant tout le cours du XIXe siècle, du soi-disant « principe des nationalités ». C'est pourquoi s'étonne-t-il, « il y a une assez singulière contradiction dans le « nationalisme » qu'affichent aujourd'hui certains adversaires déclarés de

la Révolution et de son oeuvre ».

Le problème central de cette question, vient de ce que « la formation des « nationalités » est essentiellement un des épisodes de la lutte du temporel contre le spirituel; et, si l'on veut aller au fond des choses, on peut dire que c'est précisément pour cela qu'elle fut fatale à la royauté, qui, alors même qu'elle semblait

réaliser toutes ses ambitions, ne faisait que courir à sa perte ». La seule Unité* véritable et réelle, qui exista en Occident, fut celle basée sur un ordre* spirituel tel que celui qui porta effectivement le destin des peuples au moyen âge*, et que l'on nomma alors « Chrétienté », sous l'égide protectrice et bienfaisante de la papauté et du Saint Empire. Ainsi s'explique, que « lorsque furent formées ces unités secondaires, d'ordre purement politique, c'est-à-dire temporel et non plus spirituel, que sont les nations, cette grande unité de l'Occident fut irrémédiablement brisée, et l'existence effective de la « Chrétienté » prit fin ». Le triste spectacle des siècles où nous avons vu les nations aiguiser de futiles antagonismes, se déclarant d'absurdes guerres sous de vains prétextes, guerres ayant entraîné des millions d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants dans une folie meurtrière d'une rare cruauté, confirme amplement que le nationalisme est une erreur tant politique que spirituelle. « Les nations, rajoute Guénon, qui ne sont que les fragments dispersés de

l'ancienne « Chrétienté », les fausses unités substituées à l'Unité véritable par la volonté de domination du pouvoir temporel, ne pouvaient vivre, par les conditions mêmes de leur constitution, qu'en s'opposant les unes aux autres, en luttant sans cesse entre elles sur tous les terrains ». L'éloignement du spirituel, comme l'enseignent avec pertinence les lois* métaphysiques, entraîne irrémédiablement vers la multiplicité et donc la division, division dont la nation est la forme sociale la plus représentative de la modernité en crise.
(La Crise du monde moderne, ch.

VIII. « L'envahissement occidental ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. VU, « Les usurpations de la royauté et leurs conséquences ».)

Voir Chaos, Égalitarisme, Multiplicité.

NATURE PRIMORDIALE. Le Vèda* enseigne que la Nature primordiale (El-Fitrah), est identique à Mûla-Prakriti, c'est-à-dire la source, la racine de toutes les manifestations. On la nomme également Pradhâna, ce qui signifie: « Ce qui est posé avant toutes choses », ce qui contient en puissance l'ensemble des multiples déterminations. Cette Nature primordiale, selon les textes des Purânas, n'est pas différente de Mâyâ*, « la mère des formes ». On l'a dit indiférenciée (avyakta), et également « indistinctible », n'étant

point composée de parties ni douée de qualités, pouvant seulement être induite par ses effets, puisqu'on ne saurait la percevoir en elle-même... ». De la même manière, si elle est considérée comme productive elle n'est pas elle-même production; cause sans cause, puisque Principe* premier initial sans origine. Les textes

sacrés nous informent d'ailleurs qu'en tant que « Racine, elle est sans racine, car elle ne serait pas racine, si elle-même avait une racine » (Sânkhya-Sûtras, 1er Adhyâya, sûtra 67).

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti ».)

Voir Causalité, Manifestation, Mâyâ, Mula-Prakriti, Prakriti, Principe.

NÉANT. Le Néant n'est autre, si l'on peut dire puisqu'en réalité le néant « n'est » rien, que la pure négation*, la « négativité » absolue, ce qui est sans contraire, vide de toute positivité. Le Néant peut être rapproché de l'impossibilité* dans son sens le plus radical. D'ailleurs, à ce titre, Guénon écrit que, « le « néant » ne s'oppose pas à l'Être, contrairement à ce qu'on dit d'ordinaire; c'est à la Possibilité* qu'il s'opposerait, s'il pouvait entrer à la façon d'un terme réel dans une opposition quelconque... ». Le Néant ne peut être symbolisé par strictement rien, car rien ne peut représenter ce qui est sans représentation, ce

qui ne peut se laisser imaginer ou entrevoir. Sans symbole, sans positivité, le Néant n'a ni réalité, ni existence*, il est de ce fait absolument impensable. C'est la négativité totale et sans alternative, l'absence dans son acception la plus forte, dénuée de toute substance*. L'absolue « nonsubstantialité » du Néant est à ce point importante, qu'il n'est de ce fait pas possible de pouvoir l'exprimer, ou ne serait-ce que l'évoquer, par l'intermédiaire du langage*. Du rien non seulement il n'y a rien à en dire, mais, de plus, on ne peut pratiquement et légitimement rien en dire.
Les outils n'existent pas qui nous permettraient d'exprimer quoi que ce soit sur le Néant, « car que peut-on dire de ce qui n'est rien? ». Seul s'impose le profond et éternel silence* au sujet du Néant.
(Les Etats multiples de l'être, ch. IV,

« Fondements de la théorie des états multiples ». Les Principes du calcul infinitésimal, ch. XVII, « Représentation de l'équilibre des forces ».

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. IX, « Création et manifestation ». Mélanges, ch. I, « Le Démiurge », ch. VII, « Remarques sur la production des nombres ».)

Voir Être, Non-Être, Infini, Possibilité, Silence, Vide, Zéro métaphysique.

NÉCESSITÉ. Si, à l'analyse, René Guénon admet que la Manifestation*

est purement contingente, elle possède néanmoins à ses yeux sa réalité propre, sa Nécessité en tant que fondée en principe dans la Possibilité* universelle. Reconnaissant, bien • évidemment qu'un être, « n'a pas en lui-même sa raison d'être, même immédiate, ce qui, au fond reviendrait

à dire qu'il n'est aucunement un
être véritable », il rajoute toutefois
que, si « la Manifestation est purement
contingente en tant que telle,
elle n'en est pas moins nécessaire
dans son principe, car, selon lui, de
même que, transitoire en elle-même,
elle possède cependant une racine
absolument permanente dans la
Possibilité universelle; et c'est là,,
d'ailleurs, ce qui fait toute sa réalité.
S'il en était autrement, la Manifestation
ne saurait avoir qu'une existence
toute illusoire, et même on
pourrait la regarder comme rigoureusement
inexistante. (...) Dire que
la Manifestation est nécessaire dans
son principe, ce n'est pas autre chose,
au fond, que de dire qu'elle est comprise
dans la Possibilité universelle ».
Cette Nécessité, la Manifestation la
reçoit de par sa participation à la
Possibilité universelle, participation

qui est certes une dépendance, mais,
également, un fondement ontologique
premier essentiel.
Afin de préciser sa pensée il écrit
encore: « C'est donc parce que la

Manifestation est impliquée dans

l'ordre des possibilités qu'elle a sa

réalité propre, sans que cette réalite

puisse en aucune façon être indépendante de cet ordre universel, car c'est là, et là seulement, qu'elle a sa véritable raison suffisante ». La Manifestation* est donc pour René Guénon, tout à la fois nécessaire et contingente, « Il n'y a, dit-il, aucune difficulté à concevoir que la Manifestation soit ainsi à la fois nécessaire et contingente ». Toutefois, la contingence ne saurait, pour Guénon, frapper le Principe; « le Principe*, précise-t-il, ne peut être affecté par quelque détermination que ce soit, puisqu'il en est essentiellement indépendant, comme la cause l'est de ses effets, de sorte que la Manifestation, nécessitée par son Principe, ne saurait inversement le nécessiter en aucune façon ». Nous sommes donc en présence d'une « irréciprocité » ou « irréversibilité » du lien unissant le Principe et la Manifestation, « irréciprocité » permettant d'exclure d'ailleurs toute éventuelle confusion ou tentation panthéiste ou même immanentiste qui pourrait apparaître dans une fausse perception et compréhension erronée de la Nécessité.
Guénon conclut sur cette question que, « tout ce qui existe en mode transitoire dans la Manifestation, doit être transposé en mode permanent dans le non-manifesté ». Cette conception, qui n'est autre que l'exposé fidèle de l'ontologie védique, puisqu'elle refuse de soumettre, par Principe, la Possibilité universelle à l'impermanence, reconnaît, grâce à

l'action du Principe, la présence d'une Nécessité dans les choses créées, et donc, par conséquent, en elles, d'un fondement permanent, c'est-à-dire d'un « Soi* ». Guénon affirmera à ce sujet: « Ce sont essentiellement les états de non-manifestation qui assurent à l'être la permanence et l'identité. Bien évidemment constate-t-il, si l'on prend l'être que

dans la Manifestation, sans le rapporter à son principe non-manifesté, cette permanence et cette identité ne peuvent être qu'illusoires, puisque le domaine de la Manifestation est proprement le domaine du transitoire et du multiple, comportant des modifications continuelles et indéfinies », mais loin d'en rester à ce simple constat et, en rattachant la Manifestation à sa source première et originelle, il montre en elle ce qui échappe au contingent et à la limite, ce qui relève de la Nécessité par identité de nature, ou du moins par participation avec la Possibilité.
(Les États multiples de l'être, ch. XVII, « Nécessité et contingence ». La Grande Triade, ch. XXI, « Providence, Volonté, Destin ».)

Voir Être, Liberté, Manifestation, Possibilité, Soi.

NÉGATION. Lorsque l'on s'approche des notions touchant à la nature inconditionnée d'Atmâ*, ou de ce qu'il en est de l'Absolu*, de la Possibilité* ou de l'Infini*, Guénon

insiste sur le fait qu'il n'est plus possible alors, avec le langage*, d'utiliser l'affirmation comme mode de description ou de définition, « et il est facile de comprendre qu'il en soit ainsi, dit-il, car, dans le langage, toute affirmation directe est forcément une affirmation particulière et déterminée, l'affirmation de quelque chose qui exclut autre chose, et qui limite ainsi ce dont on peut l'affirmer ». Il importe donc de comprendre que toute forme de détermination*, de par son action réductrice de limitation, est, en réalité, une négation. De la sorte c'est la Négation des déterminations et des limitations, qui est de manière ultime la seule et authentique affirmation, « et les termes d'apparence négative que nous rencontrons (dans ce type de discours) sont, dans leur sens réel, éminemment affirmatifs ».

Prenant comme exemple concret la notion d'Infini, Guénon montre que le mot « Infini » lui-même, qui est d'ailleurs construit grammaticalement sur un mode négatif, exprime la négation de toute limite, « de sorte qu'il équivaut à l'affirmation totale et absolue, qui comprend ou enveloppe toutes les affirmations particulières, mais qui n'est aucune de celles-ci à l'exclusion des autres, précisément parce qu'elle les implique toutes également et « non-distinctivement... ».
Il est en effet aisé de constater que toute expression formulée sous le mode de l'affirmation, est inévitable

ment « enfermée dans le domaine de l'Être*, puisque celui-ci est lui-même la première affirmation ou la première détermination, celle dont procèdent toutes les autres... ». Or, si l'Absolu* inconditionné dépasse radicalement le domaine de l'ontologie commune, le champ fort étroit

de la très réductrice métaphysique* de l'Être en tant qu'être, il est nécessaire, pour tenter d'exprimer son caractère indicible, d'utiliser une formulation négative, formulation qui n'est autre que celle de la théologie dite « négative », précisément parce qu'elle considère que seules les expressions formulées sous le mode de la Négation conviennent véritablement à Dieu* ou à l'Infini. Guénon se réfère à ce titre, après avoir largement cité les textes de la tradition hindoue, à saint Denys l'Aréopagite pour montrer la justesse de son analyse, et le caractère parfaitement « orthodoxe » et traditionnel de cette position. Il n'hésite pas à citer en exemple son traité fondamental portant sur la Théologie Mystique, qui est effectivement un modèle indiscutable et incomparable de théologie « négative » et donc d'utilisation de la Négation comme moyen d'accès le plus efficace pour la compréhension de l'ineffable, par la suspension de la pensée, et l'ouverture de l'esprit au

« suressentiel ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ ».)

Voir Atmâ, Brahma, Être, Infini, Métaphysique, Racines du Ciel, Ténèbres.

NIRGUNA (sanskrit). On emploie ce terme pour parler de Brahma* lorsqu'il est regardé en tant que « non-qualifié », c'est-à-dire perçu sans aucune détermination d'aucune sorte, par delà toute distinction (nirvishêsha), en tant qu'Absolu* soit totalement inconditionné. On dira donc que le Suprême Brahma est Nirguna (non-qualifié), car « Brahma est Un* (en tant qu'Être*) et sans dualité (en tant que Principe* Suprême); Soi-même il n'est pas séparé (par des limitations quelconques) de Ses modifications (tant formelles qu'informelles); il est Atmâ* (dans tous les états possibles), et Atmâ (en soi, à l'état inconditionné) est Lui (et non-autre que Lui). En tant que Nirguna, « non-qualifié », Brahma est appréhendé dans sa Totale Infinité qui comprend à la fois l' Etre (ou les possibilités de manifestation) et le Non-Être (ou les possibilités de non-manifestation); Brahma qui est le principe de l'un et de l'autre, est au-delà de l'Être et du Non-Être*, c'est pourquoi on le dit « inconditionné » ou « non-qualifié » (Nirguna).

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XXI, « Le « voy

age divin » de l'être en voie de libération ».)

Voir Absolu, Brahma, Infini, Non-Être, Saguna.

NIRÛKTA (sanskrit). Méthode traditionnelle

d'interprétation basée sur
la valeur symbolique des divers éléments
dont les mots sont formés,
dont d'ailleurs Guénon en fait un
usage important et fréquent dans ses
analyses.
Cette méthode, « généralement
incomprise des orientalistes », est
très voisine des méthodes de la
Kabbale* hébraïque dans son art
inimitable de la compréhension et
décomposition des mots. Par ailleurs,
Guénon rajoute que cette méthode
particulière si riche d'éclaircissements
et de multiples lumières,
n'était pas entièrement inconnue des
Grecs, puisqu'on en trouve de nombreux
exemples dans plusieurs textes
de l'antiquité, dont le célèbre Cratyle
de Platon.

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de
l'être humain, séjour de Brahma ».)

Voir Kabbale, Langage.

NIRVANA (sanskrit). Le terme
Nirvana, comme le fait remarquer
René Guénon, loin d'être spécifique
au Bouddhisme*, auquel, pour de
multiples raisons plus ou moins justifiées
il semble intimement identifié, a

pour signification « extinction du souffle ou de l'agitation ». Il s'agit donc, lorsqu'on fait allusion au Nirvana, « de l'état d'un être qui n'est plus soumis à aucun changement ni à aucune modification, qui est définitivement libéré de la forme*, ainsi que de tous les autres accidents ou liens de l'existence manifestée ». C'est la situation de l'individu libéré des contraintes et contingences* du monde, c'est pourquoi, à ce titre, le Nirvana est de nature supra-individuel.
Cependant, remarque Guénon, seul le « Parinirvâna », soit le parachèvement final et total du Nirvana, peut être considéré comme étant un état véritablement inconditionné, définitivement dégagé du rapport mondain.
On notera que Nirvana et Parinirvna correspondent, dans l'ésotérisme* islamique, aux termes fanâ (extinction*), et fanâ el-fanâi* (extinction de l'extinction).

Par ailleurs, Guénon souligne le fait qu'en Occident*, on imagine souvent qu'il n'existe plus rien au-delà de la forme, d'où une certaine terreur irrationnelle face à l'extinction, alors que dit-il, « en réalité c'est la forme qui n'est rien et l'informel qui est tout; ainsi, poursuit-il, le Nirvana, bien loin d'être l'anéantissement comme l'ont prétendu certains philosophes, est au contraire la plénitude de l'Être* ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti

et Jivan-mukti ». Mélanges, ch. I, « Le Démiurge ».)

Voir Bouddisme, Fana el-fanâi.

NIRVISHÊSHA (sanskrit).
Voir Nirguna.

NOEUD. Le Noeud, comme le lien, possède un double sens d'union et de détermination, bien que renforçant, plus encore que lien, l'idée de fixation de l'être dans un état* déterminé.
Il est intéressant de noter, du point de vue symbolique, que le « noeud vital » ou pâsha, est une image de la « porte* étroite » à travers laquelle l'être doit impérativement passer afin de s'affranchir de sa condition limitée, « noeud vital » que les rites du compagnonnage* utilisent également, en le transposant dans le nouage spécial de la cravate.
(Symboles de la Science sacrée, ch. LV, « Le trou de l'aiguille », ch. LXVIII, « Liens et noeuds ».)

Voir Aiguille, Fil, Pâsha, Sûtrâtmâ.

NOIR. Le Noir symbolise, bien évidemment, le caractère obscur et caché de la Manifestation*, le domaine des ténèbres*. Il est également lié à la gestation souterraine, à la transformation de l'être, au lent travail de calcination du vieil homme afin que renaissant à une nouvelle vie, il puisse, après s'être débarrassé de son ancien « Moi* », parvenir à franchir

le domaine limité de la détermination*.
Le Noir, en tant que représentant la non-manifestation, est la couleur de la materia prima*, « l'indistinction » de la pure potentialité. En effet, écrit Guénon, « toute « transformation » apparaît comme une « destruction » quand on la considère au point de vue de la Manifestation, de la sorte, ce qui est en réalité un retour à l'état principiel semble, s'il est vu extérieurement et du coté « substantiel », n'être qu'un « retour au chaos ... ». Le Noir est donc porteur d'une signification riche d'un sens plus complexe qu'il n'apparaît immédiatement, ceci dans la mesure où ce qui se présente comme mort ou destruction, symbolisé par le Noir, est au même titre réintégration dans le Principe*, soit une sortie du chaos*. Ainsi s'explique le fait que lorsque les alchimistes utilisent l'expression: « nigrum nigro nigrius » (noir plus noir que le noir), ils se réfèrent tout aussi bien à l'obscurité chaotique des « ténèbres inférieures », qu'aux lumières des « ténèbres supérieures ». Nous voyons donc, que « ces « ténèbres supérieures » sont en réalité la Lumière* qui surpasse toute lumière, c'est-à-dire, au-delà de toute manifestation et de toute contingence, l'aspect principiel de la lumière elle-même », écrit Guénon. Le Noir, lorsqu'il symbolise le non-manifesté, est en réalité la plus lumineuse des lumières, la Lumière obscure des

ténèbres d'en haut, la Lumière supérieure de la « divine Ténèbre ».
(Symboles de la Science sacrée, ch. XVI, « Les Têtes noires ». Le Symbolisme de la Croix, ch. V « La théorie hindoue des trois gunas », ch. XLVIII, « Le blanc et le noir ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XXIX, « La jonction des

extrêmes ».)

Voir Blanc, Échiquier, Lumière,
Manifestation, Varnas.

NOM. Le Nom, de par sa portée évocatrice, correspond à la désignation de l'être, à l'expression caractéristique de son essence, de sa modalité en tant qu'il est « ce » qu'il est. Cependant, comme les diverses modalités d'un être sont toujours hiérarchisées en lui, « il en est de même des noms qui le représentent respectivement; un nom sera donc d'autant plus vrai qu'il correspondra à une modalité d'ordre plus profond, puisque, par là-même, il exprimera quelque chose qui sera plus proche de la véritable essence de l'être ». Ainsi, le véritable Nom d'un être sera celui, non pas qui servira à l'usage courant d'une désignation purement extérieure et profane, mais, bien au contraire, celui qui définira l'être selon sa vérité* intérieure essentielle. Concernant cette question du Nom, Guénon rajoute une précision de grande importance, puisqu'elle s'applique universellement, lorsqu'il écrit

que le Nom véritable de l'être humain, « le plus vrai de tous, nom qui est d'ailleurs proprement un « nombre », au sens pythagoricien et kabbalistique de ce mot, c'est celui qui correspond à la modalité centrale de son individualité, c'est-à-dire à sa restauration dans « l'état* primordial », car c'est celui-là qui constitue l'expression intégrale de son essence individuelle ». Toutefois, lors du passage par delà le Nom et la forme* (Nâma-Rupa*), dans le cadre du processus de libération, l'être abandonne son Nom, celui-ci représentant encore une limitation qui n'a plus lieu de subsister. Cet être pourra, en fonction des circonstances factuelles et contingentes, « s'il y a lieu, prendre n'importe quel nom pour se manifester dans le domaine individuel, mais ce nom ne l'affectera en aucune façon et lui sera tout aussi « accidentel » qu'un simple vêtement qu'on peut quitter ou changer à volonté ». D'autre part, on sera attentif au rôle considérable joué par le Nom dans les traditions de la Révélation*, puisque le Nom y occupe une place centrale en tant qu'équivalent, non seulement à la « Présence » spirituelle de Dieu*, mais à Dieu Luimême. Le Christ* Jésus reviendra à son tour dans les Évangiles de nombreuses fois sur cet aspect du Nom, affirmant: « Lorsque deux ou trois seront réunis en mon Nom, je serai au milieu d'eux ». L'une des conséquences de cette affirmation,

souligne fort justement Guénon, c'est que, « en toute rigueur, le travail d'une organisation initiatique doit toujours s'accomplir « au Nom » du principe spirituel dont elle procède et qu'elle est destinée à manifester en quelque sorte dans notre monde ». Le Nom divin, et le Principe* ne sont donc pas différents ou distincts, et ils sont à ce point liés et unis que le travail

sur le Nom est proprement le
fond même de toute démarche initiatique
authentique.

(Aperçus sur l'initiation, ch. XXVII,
« Noms profanes et noms initiatiques
». Initiation et réalisation
spirituelle, ch. XXIII, « travail initiatique
collectif et « présence » spirituelle
». Etudes sur l'Hindouisme,
« Nâma-Rûpa ».)

Voir Buisson Ardent, Jehovah, Langage,
Lettre, Nâma-Rupa, Tétragramme.

NOM TETRAGRAMMATIQUE.

Voir Tétragramme*.

NOMBRE. Nombres cycliques fondamentaux.
Nombres entiers.
Nombre infini. Nombres négatifs.

Le Nombre en tant que tel, à notre
époque, est presque totalement ignoré,
et non pas seulement le Nombre
du point de vue symbolique, analogique
ou cyclique, comme les « Nombres
cycliques fondamentaux » qui
s'appliquent soit à la division géométrique
du cercle ou à la durée de la

ériode astronomique de la précession des équinoxes, à la façon dont le percevaient les Pythagoriciens les Kabbalistes ou les savants astronomes et mathématiciens de l'antiquité, mais le Nombre dans son sens le plus immédiat de donnée quantitative. Ramenant l'ensemble des problèmes mathématiques* à une série de procédés, réduisant les résolutions numériques au simple calcul, « les contemporains remplacent le nombre par le chiffre, et, du reste, cette confusion du nombre avec le chiffre est si répandue de nos jours qu'on pourrait facilement la retrouver à chaque instant jusque dans les expressions du langage courant ». Le chiffre* n'est pourtant qu'une forme extérieure du Nombre, un vêtement, un habillage purement formel, et, rajoute Guénon, « nous ne disons pas même son corps, car c'est plutôt la forme géométrique qui, à certains égards, peut être légitimement considérée comme constituant le véritable corps du nombre... ». Les chiffres ne sont que des caractères alphabétiques numériques, alors que le Nombre, issu de l'Unité* originelle et même avant celle-ci du Non-Être*, dans son fondement le plus profond, est lié à l'essence même de la mesure de l'espace* et du temps*.

D'ailleurs, ainsi que l'espace et le temps, le Nombre ne connaît aucune limitation, il se situe au sein d'une suite indéfinie en extension permanente, par addition continuelle de

l'unité* sur elle-même. Le Nombre ne peut avoir aucune borne, aucun arrêt, ceci expliquant pourquoi l'idée d'un « Nombre infini », qui serait le plus grand de tous les nombres possibles, est une contradiction dans les termes, puisque le Nombre est, par définition, ce qui ne possède aucune fin. « Si grand que soit un nombre, on peut toujours en former un plus grand

en lui ajoutant l'unité... ». N'ayant pas de terme, la suite des nombres ne peut posséder un Nombre ultime.
Il est intéressant de remarquer, que seul un nombre entier peut être théoriquement qualifié de « Nombre » véritable, de « Nombre » pur. Les nombres non entiers, en tant qu'extensions du Nombre, ne sont que des altérations sans aucune valeur réelle, « l'arithmétique n'étant en toute rigueur que l'arithmétique des nombres entiers... ». Certes, le principe de « divisibilité indéfinie » peut conduire à imaginer un fractionnement de l'étendue à l'infini, cependant, la loi de formation des nombres nous fournit une suite naturelle entière formant un tout cohérent. Toutefois, il est parfaitement légitime de concevoir une fraction négative du nombre entier, car, « tandis que la suite des nombres entiers va en croissant indéfiniment à partir de l'unité, la suite de leurs inverses va en décroissant indéfiniment à partir de cette même unité, qui est à elle-même son propre inverse (...) l'inverse d'un nombre est évidemment d'autant plus petit que

ce nombre est lui-même plus grand... ». On notera néanmoins à ce sujet, que si la fraction négative du nombre entier est parfaitement acceptable, il est proprement impossible de parler d'un nombre inférieur à zéro, et cela est rendu « encore plus inacceptable lorsque le zéro, dans son autre signification, représente purement et simplement l'absence de toute quantité, car une quantité qui serait moindre que rien est proprement inconcevable ». Il en ressort que les nombres négatifs ne sont en réalité que des nombres inconcevables, de la même manière qu'il ne peut y avoir, par définition, de Nombre plus grand que « l'indéfini ».
Guénon souligne fort justement l'absurdité de l'expression « tendre vers l'infini », utilisée pour parler de la « croissance indéfinie » des nombres, car l'infini impliquant l'absence de toute limite, par conséquent, « il n'y a rien là vers quoi il soit possible de tendre ». « Tendre vers l'infini », comme « tendre vers zéro », ou vers la quantité nulle, sont des expressions dénuées de sens, sachant que le Nombre est toujours une mesure du quantifiable, que cette mesure s'applique à un corps solide, au temps ou à l'espace.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa ». Les Principes du calcul infinitésimal,

« Avant-propos », ch. I, « Infini et indéfini », ch. II, « La contradiction

du « nombre infini », ch. IV, « La mesure du continu », ch. VIII, « Division à l'infini, ou divisibilité indéfinie », ch. IX, « Indéfiniment croissant et indéfiniment décroissant », ch. XV, « Zéro n'est pas un nombre », ch. XVI, « La notation des nombres négatifs ». Mélanges, ch. VII, « Remarques

sur la production des nombres »,
ch. II, « Remarques sur la notation mathématique ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. VI, « Note sur l'angélologie de l'alphabet arabe ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Kabbale et science des nombres ». La Grande Triade, ch. VIII, « Nombres célestes et nombres terrestres ».)

Voir Calcul infinitésimal, Chiffre, Géométrie, Infini, Indéfini, Mathématiques, Zéro métaphysique.

NON-AGIR. La doctrine du Nonagir, à laquelle se réfère très souvent René Guénon, est d'origine taoïste et contient une vision très subtile et très profonde de ce que doit être le comportement idéal du sage au sein de l'existence. On a tendance en Occident* à confondre, le plus souvent, le Non-agir avec l'inaction ou la passivité, alors qu'au contraire, écrit Guénon, « le « non-agir » n'est point l'inertie, il est au contraire la plénitude de l'activité, mais c'est une activité transcendante et tout intérieure, non-manifestée, en union avec le Principe*, donc au-delà de toutes les

distinctions et de toutes les apparen

ces que le vulgaire prend à tort pour la réalité même, alors qu'elles n'en sont qu'un reflet plus ou moins lointain ».

Le Non-agir a pour but de placer le sage dans un état d'équilibre, dans cet état dit de « l'Invariable Milieu* », au centre de la roue cosmique où « il la meut invisiblement, par sa seule présence, sans participer à son mouvement, et sans avoir à se préoccuper d'exercer une action quelconque ; son détachement absolu le rend maître de toutes choses, parce qu'il ne peut plus être affecté par rien ». Le sage taoïste réalise la parfaite impassibilité devenant indifférent à la vie et à la mort, « à force de scruter, il est arrivé à la vérité immuable, la connaissance du Principe universel unique. Il laisse évoluer les êtres selon leurs destinées et se tient, lui, au centre immobile de toutes les destinées... ». Cultivant l'apaisement, il porte un regard égal sur les êtres et les choses, il voit toute chose dans l'unité, et l'unité pour lui est vue en toute chose. Non séparé du Principe, il connaît la nécessaire complémentarité des contraires, et ne s'arrête plus à une opinion, ou à un jugement parcellaire. Son esprit touche à l'universel et l'harmonie règne en lui. « Le signe extérieur de cet état intérieur, dit Tchouang-tseu, c'est l'imperturbabilité; non pas celle du brave qui fonce seul, pour l'amour de la gloire, sur une armée rangée en bataille; mais celle de l'esprit qui,

supérieur au ciel, à la terre, à tous les êtres, habite dans un corps auquel il ne tient pas, ne fait aucun cas des images que ses sens lui fournissent, connaît tout par connaissance globale dans son unité immobile. »

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, ch. X, « Taoïsme et

Confucianisme.)

Voir Activité, Invariable Milieu, Quiétisme, Roue, Taoïsme, Vidwân.

NON-DUALITÉ.

Voir Adwaita, Réalisation.

NON-ÊTRE. Le Non-Être, même si l'expression est bien évidemment de nature négative, n'est surtout pas à identifier au néant* ainsi qu'on le fait parfois par erreur, car il s'applique à tout ce qui est non-manifesté, aux possibilités de non-manifestation qui, de par leur caractère propre, ne peuvent absolument pas se situer dans le domaine de l'Être*. Rajoutons, à ce propos, que le vide*, lui également, n'est pas synonyme du Non-Être, mais en est simplement qu'un aspect, « c'est-à-dire une des possibilités qu'il renferme et qui sont autres que les possibilités comprises dans l'Être, donc en dehors de celui-ci, même envisagé dans sa totalité, ce qui montre bien encore que l'Être n'est pas infini ». Le Non-Être, ou le « Nonmanifesté », englobe l'Être et les principes de manifestation, il est identique au « Zéro métaphysique* »,

l'Unité* non-affirmée dans laquelle, écrit René Guénon, « il faut y laisser subsister ce qui est inexprimable, c'est-à-dire non susceptible de manifestation (...) donc de détermination en mode distinctif ». Aucune multiplicité*, ni aucune Unité ne participent du Non-Être, celui-ci étant d'ailleurs le « Zéro métaphysique » ne contient pas de distinction, il est « non-duel » (adwaita*), antérieur à l'Unité comme à la multiplicité. (Les Etats multiples de l'être, ch. III, « L'Être et le Non-Être », ch. V, « Rapports de l'unité et de la multiplicité », ch. XVIII, « Notion métaphysique de la liberté ». Mélanges, ch. I, « Le Démiurge ».)

Voir Adwaita, Brahma, Être, Existence, Manifestation, Multiplicité, Néant, Possibilité, Vide, Wou-ki.

NON-MANIFESTÉ.
Voir Manifestation, Non-Être, Possibilité.

NON-PENSÉE.

Voir Pensée.

NOYAU.
Voir Haqîqah, Luz.

NUAGE. La pluie* descendant sur Terre* par l'intermédiaire des nuages, ces derniers sont assimilés aux « eaux supérieures* » que l'on sait être identiques aux possibilités de la Manifestation informelle*. Du Nua

ge, outre les eaux, apparaît aussi la foudre* qui représente le feu*, et l'on voit ici que l'alliance de l'eau et du feu, au sein du Nuage, lui confère une dimension symbolique d'une grande richesse évocatrice qui est largement

développée dans certains textes par Guénon. Ce dernier, toujours à propos des nuages, se penche également sur le sens de la production du tonnerre, et remarque que, « dans l'antique symbolisme extrême-oriental, il n'y a qu'une très légère différence entre la figuration du tonnerre (leiwen) et celle des nuages (yun-wen) ; l'une et l'autre consistent en des séries de spirales, quelquefois arrondies et quelquefois carrées (...) », spirales qui ont un lien avec le symbolisme du Dragon* qui est lui-même une figure du Verbe*. À la lecture de ces éclaircissements, on conviendra sans peine que les représentations de Dieu* le Père, le Créateur, dans l'imagerie chrétienne populaire, trônant sur un lit d'épais nuages, n'est peut-être, à y bien réfléchir, pas si naïve qu'on le croit généralement. Nous rajouterons d'ailleurs à ce propos, ces lignes de René Guénon

extraites de L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXI, note 1, qui s'appliquent tout à fait à ce dernier point touchant à la nature des représentations symboliques : « Les phénomènes naturels en général, écrit-il, et notamment les phénomènes astronomiques, ne sont jamais envisagés par les doctrines tradition

nelles qu a titre de simple mode d expression, comme symbolisant certaines vérités d'ordre supérieur; et, s'ils les symbolisent en effet, c'est que leurs lois ne sont pas autre chose, au fond, qu'une expression de ces vérités mêmes dans un domaine spécial, une sorte de traduction des principes correspondants, adaptée naturellement aux conditions particulières de l'état corporel humain ».
Une fois encore, nous pouvons constater que la portée symbolique des phénomènes, comme de toute chose intéressant l'existence* humaine en général, dépasse de très loin la simple interprétation purement factuelle et circonstancielle ou, pire encore, analytico-scientifique, et s'inscrit dans un ensemble de lois fondamentales ayant toutes une correspondance réelle avec la Vérité* principielle. (Symboles de la Science sacrée, ch. LX, « La lumière et la pluie ».)

Voir Eau, Dragon.

NUIT. Par delà les « trois nuits » symboliques, qui sont représentatives des trois morts* et trois naissances*, en référence aux trois ordres de l'être humain (corporel, psychique et spirituel), la Nuit, en tant que telle, « peut être considérée suivant une multiplicité de sens hiérarchisés comme les états mêmes de l'être », le passage aux états supérieurs s'accomplissant toujours par une « putréfaction », que les mystiques nomment la « nuit

obscure de l'âme », et ies alchimistes le commencement du « Grand OEuvre ».
Toutefois, du point de vue premier, matériel, ou inférieur, la Nuit représente la période obscure où le soleil* a disparu, la période de chaos*, de sommeil* du monde créé, le moment où dominent l'absence, le silence, le froid et l'inconnu. C'est, pour les

êtres, l'instant de l'interrogation, de l'angoisse métaphysique, du repli sur soi et de l'invisibilité.
Cependant, regardée en son sens supérieur, la Nuit est porteuse d'une toute autre signification. En effet, comme le souligne très justement René Guénon, « si la « culmination » du soleil visible a lieu à midi, celle du Soleil spirituel* pourra être envisagée symboliquement comme ayant lieu à minuit; c'est pourquoi les initiés aux « grands mystères* » de l'antiquité « contemplaient le soleil à minuit ». Ceci a pour conséquence évidente, sur le plan de la compréhension approfondie des phénomènes, que « la nuit représente, non plus l'absence ou la privation de la lumière, mais son état principiel de non-manifestation, ce qui correspond d'ailleurs strictement à la signification supérieure des ténèbres* ou de la couleur noire comme symbole du non-manifesté ; et c'est aussi en ce sens que doivent être entendus certains enseignements de l'ésotérisme islamique, suivant lesquels « la nuit est préférable au jour ». La véritable

lumière, est donc la lumière de la
Nuit, la lumière spirituelle pure sur
laquelle règne la « Présence divine »,
la « lumière intelligible » qui est Nuit
pour les yeux matériels, et lumière
pour les yeux de l'âme.

(Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XXXI, « Les deux nuits ».
Symboles de la Science sacrée, ch.
XXXV, « Les Portes solsticiales »,
ch. LXXIII, « Le grain de sénevé ».)

Voir Lumière, Lune, Mort, Noir,
Ténèbres.

NÛN (arabe et hébreu).
Voir El-Hût, Germe, Jonas.

NYÂYA (sanskrit). Mot utilisé pour
désigner la logique hindoue, l'un des
principaux darshana* du système
védique traditionnel). Le Nyâya ou
École de la logique*, est l'art de
raisonner au sens classique du terme,
il est bien une authentique science de
la pensée*, mais qui se particularise
en ce sens qu'elle a pour but premier
de délivrer de l'erreur, de l'illusion*,
et de travailler à en affranchir l'esprit.
Plus précisément, l'inférence originale
de la méthode de la logique indienne
a pour but de montrer l'existence
d'une chose invisible, en partant
d'un signe réel, et cela en mettant
en lumière le lien existant nécessairement
entre le signe et la chose invisible.
La science indienne du concret
est donc une logique qui renvoie à la
nécessité d'admettre une existence

Première, une Cause initiale dans
l'être que les docteurs indiens nommèrent
Ishvara*.
Les Nyâya-sûtra, distinguent dans
leur analyse seize fondements ou
objets des mots (padârtha). On
traduit souvent padârtha, par « topique
» dans la mesure où l'on cherche

à établir une forme d'analogie entre
l'analyse du Nyâya et la logique
d'Aristote ou avec celle de la scolastique
médiévale, bien que ce terme
soit plus proche, « malgré certaines
différences, de la véritable signification
des « catégories » ou « prédicaments
». Ces catégories d'une grande
précision sont les suivantes, du moins
pour ce qui concerne les six éléments
premiers de l'établissement du jugement:

- 1. Les pramâna, terme qui recouvre
les critères du jugement (pratyaksha :
la constatation directe, anumâna:
l'inférence, upamâna: la comparaison
assimilatrice, çabda: le témoignage
de l'autorité).
2. Les prameya, les objets du jugements.
3. Samçaya, le doute.
4. Prayojana, le motif.
5. Drshtânta, l'exemple.
6. Siddhânta, la conclusion établie.
L'originalité de la logique hindoue,
vient du fait qu'elle ne considère pas
l'objet en lui-même dans sa prétendue
« objectivité », mais bien les
objets, « les choses en tant qu'elles
sont conçues par nous, notre concep

tion étant véritablement inséparable Voir Connaissance, Dashana, Logide
son objet, sans quoi elle ne serait que, Vérité,
rien de réel ». Cette position se trouve
d'ailleurs fort proche de la définition
scolastique de la vérité, cette
dernière étant définie comme adaequatio
rei et intellectus. Ce qui, d'une
certaine manière, l'éloigné considérablement
de l'étroit réalisme de la
métaphysique occidentale*, et lui
permet parfois de comprendre l'unité
réelle du sujet et de l'objet dans l'acte
cognitif.
« L'acte de connaissance, rappelle
Guénon, présente deux faces inséparables:
s'il est identification du
sujet à l'objet, il est aussi, et par là
même, assimilation de l'objet par le
sujet: en atteignant les choses dans
leur essence, nous les « réalisons »,
dans toute la force de ce mot, comme
des états ou des modalités de notre
être propre; et, si l'idée, selon la
mesure où elle est vraie et adéquate,
participe à la nature de la chose, c'est
que, inversement, la chose elle-même
participe aussi de la nature de
l'idée ». La Logique hindoue est, à ce
titre, une logique de l'unité* entre le
sujet et l'objet, c'est une logique
inclusive dépassant très largement les
réductions conceptuelles catégoriques
du « subjectif» ou de « l'objectif
». C'est une logique de l'ouverture
à la Vérité* pleine et entière, une
méthode d'approche du Principe*.
(Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues, ch. IX, « Le
Nyâya ».)

O

OBSCURITÉ.
Voir Chaos.

OCCIDENT. Aussi surprenant que cela puisse paraître, la distinction entre l'Orient* et l'Occident, par delà les éléments évidents de différenciation de nature géographique, est purement circonstancielle et ne s'appuie sur aucun fondement originel véritable. Même si la division du monde entre Orient et Occident est bien, pour notre époque, une réalité incontestable qui semble néanmoins, hélas, de plus en plus s'effriter devant la progression constante d'un modèle unique de développement sur l'ensemble de la planète, il n'en fut pas toujours ainsi dans l'histoire. En effet, « l'opposition de l'Orient et de l'Occident n'avait aucune raison d'être lorsqu'il y avait aussi en Occident des civilisations traditionnelles; elle n'a donc de sens que s'il s'agit spécialement de l'Occident moderne, car cette opposition est beaucoup plus celle de deux esprits que celle de deux entités géographiques plus ou moins définies ».
On voit donc que loin de s'inscrire dans la continuité d'une différence qui aurait toujours existé, la distinction entre Orient et Occident ne

répond à aucun critère authentique, ceci étant parfaitement compréhensible puisqu'au moyen âge* l'Occident était très voisin de l'Orient, du moins en ce qui concerne le type de civilisation. Cependant, et toute la question vient de là, « il s'est produit au cours des derniers siècles, un changement considérable, beaucoup plus grave que toutes les déviations qui avaient pu se manifester antérieurement en des époques de décadence, puisqu'il va même jusqu'à un véritable renversement dans la direction donnée à l'activité humaine; et c'est dans le monde occidental exclusivement que

ce changement a pris naissance ».
C'est donc ce nouvel état des choses, ce nouvel état d'esprit, cette modernité qui, seule, définit l'Occident par rapport à l'Orient. « Par conséquent, écrit Guénon, lorsque nous disons esprit occidental, en nous référant à ce qui existe présentement, ce qu'il faut entendre par là n'est pas autre chose que l'esprit moderne ». Les termes d'Orient et d'Occident n'ont donc pas d'autre raison d'être que d'exprimer une situation établie, ils n'ont pas une portée qui soit fondée

sur une différence de nature car, dans

le cadre d'une civilisation normale ou

traditionnelle, existe toujours une unité commune avec l'ensemble des peuples qui, à présent fait défaut. Il importe alors de comprendre que l'Occident représente, sur le plan de la civilisation, le triomphe de l'esprit moderne, et c'est à ce titre uniquement qu'il se distingue de l'Orient. À ce titre, « la civilisation occidentale moderne apparaît dans l'histoire comme une véritable anomalie : parmi toutes celles qui nous sont connues plus ou moins complètement, cette civilisation est la seule qui se soit développée dans un sens purement matériel ». Frappé par une force d'entraînement qui conduit à un matérialisme sans cesse plus puissant, l'Occident est devenu une sorte de chancre dangereux menaçant l'humanité entière.

C'est pourquoi, si nous voulons retrouver l'Unité* traditionnelle perdue, il est vital d'extirper cet esprit de la modernité propre à l'Occident qui est en train d'envahir les coins les plus reculés de la planète, et d'asservir à ses valeurs « fétiches » l'ensemble des continents en détruisant les derniers restes de civilisation digne de ce nom. Comme le soulignera Guénon, non sans une grande pertinence, parler de « défense de l'Occident » peut prêter à sourire, et « est vraiment singulier, alors que, c'est celui-ci qui menace de tout submerger et d'entraîner l'humanité entière dans le tourbillon de son activité désordonnée… ». C'est bien

plutôt le monde entier qui a à se défendre contre l'Occident, et se préserver vigoureusement de sa néfaste influence mortifère. « La vérité pourtant, poursuit Guénon en agissant avec raison ses propos, est que l'Occident a en effet grand besoin d'être défendu, mais uniquement contre lui-même, contre ses propres

tendances qui, si elles sont poussées
jusqu'au bout, le mèneront inévitablement
à la ruine et à la destruction ;
c'est donc « réforme de l'Occident »
qu'il faudrait dire, et cette réforme, si
elle était ce qu'elle doit être, c'est-àdire
une vraie restauration traditionnelle,
aurait pour conséquence toute
naturelle un rapprochement avec
l'Orient ». Du moins, rajouteronsnous,
et en fonction de l'incroyable
avancée générale des idées occidentales
à laquelle nous avons assisté en
quelques décennies, et des effets
destructeurs d'une formidable et diabolique
efficacité qu'elles produisent,
pour ce qu'il reste encore en lui
de véritablement traditionnel.
Si l'Occident revenait à la Tradition*,
ce qui semble peut envisageable dans
l'immédiat eu égard à l'état des
choses présentes, « son opposition
avec l'Orient se trouverait par là
même résolue et cesserait d'exister,
puisqu'elle n'a pris naissance que du
fait de la déviation occidentale, et
qu'elle n'est en réalité que l'opposition
de l'esprit traditionnel et de l'esprit
antitraditionnel* ». Le lent et profond
travail de « retour », qui doit

impérativement s'effectuer avant qu'il ne soit trop tard, fera tomber une à une les barrières factices qui ont été élevées entre l'Orient et l'Occident, puisque l'esprit traditionnel, quelles que soient ses formes, est toujours le même dans la mesure où il est l'expression de la même Vérité*, et surtout permettra de réveiller la conscience* de l'importance de notre rattachement à la Tradition qui nous est plus que nécessaire si nous ne voulons pas voir se déchaîner de façon incontrôlée la puissance destructrice du Kali-Yuga*. En forme d'invitation appuyée, et dans une formulation qui se voulait également un voeu d'espérance, Guénon dira: « La prise de contact avec les traditions dont l'esprit subsiste toujours est même le seul moyen de revivifier ce qui est encore susceptible de l'être ; et c'est là, comme nous l'avons déjà indiqué bien souvent, un des plus grands services que l'Orient puisse rendre à l'Occident. » Il est à souhaiter que cela puisse s'accomplir. (Crise du monde moderne, ch. II, « L'opposition de l'Orient et de

l'Occident ». Orient et Occident, ch. I, « Civilisation et progrès », deuxième partie, ch. I, « Tentatives infructueuses », ch. II, « L'accord sur les principes », ch. III, « Constitution et rôle de l'élite », ch. IV, « Entente et

non fusion ».)

Voir Chaos, Dissolution, Égalitarisme, Humanisme, Individualisme,

Kali-Yuga, Matérialisme, moyen âge, Orient, Quantité.

OCTOGONE. Forme de « transition » entre le carré* et le cercle, entre la Terre* et le Ciel*, l'Octogone est le polygone régulier le plus simple après le carré, dont il est le double

exact; on retiendra qu'il représente à
ce titre l'ensemble de la série des
multiples figures qui sépare le carré
du cercle.
La forme octogonale porte en elle,
outre les quatre points cardinaux, les
quatre points intermédiaires, ensemble
qui constitue les huit directions
ou les « huit vents ». En Chine,
d'ailleurs, le toit rond du Ming-tang
était supporté par huit colonnes*, qui
correspondaient aux huit portes ou
huit directions de l'espace*. Ce symbolisme*
des « huit portes », renvoie
bien évidemment au sens propre de la
« porte* », lieu de passage, « représentant
comme tel la transition d'un
état à un autre, et plus spécialement,
écrit Guénon, d'un état « extérieur »
à un état « intérieur », au moins relativement,
poursuit-il, ce rapport de
« l'extérieur » et de « l'intérieur »
étant du reste, à quelque niveau qu'il
se situe, toujours comparable à celui
du monde terrestre et monde céleste
». On notera également, que le
Christianisme* utilisera lui aussi
l'Octogone pour ses baptistères,
reprenant ce sens de figure « intermédiaire
» permettant le passage entre
deux états, l'un extérieur qui est la

terre, et l'autre intérieur dont le ciel est l'image. « Ce même baptistère, précise à ce sujet Guénon, est dans une relation encore plus directe avec celui-ci (le monde intermédiaire) par le caractère du rite qui s'y accomplit et qui est proprement le moyen d'une régénération s'effectuant dans le domaine psychique, c'est-à-dire dans les éléments de l'être qui appartiennent par leur nature à ce monde intermédiaire ». Ce lien direct entre les mondes, bien oublié aujourd'hui, lien joué par le baptistère, est aussi l'une des fonctions des clochers ou clochetons, que l'on retrouve dans l'architecture sacrée, et qui ornent les toits de très nombreuses églises, dont ils sont comme les relais vivants entre les prières venant de la Terre exprimées par les fidèles et les influences célestes.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XLII, « L'Octogone ».)

Voir Baptême, Carré, Dôme.

OEIL. Oeil cosmique. Oeil du coeur. Oeil frontal (ou troisième oeil). Oeil du Monde. L'Oeil, par delà son rôle fondamental en tant qu'organe de la vision, récepteur de la lumière* et faculté sensible de la contemplation du manifesté, possède un sens symbolique fort intéressant en rapport avec l'idée d'Axe* et de Centre*. En effet, on appelle « OEil », l'espace qui permet le passage du fil* axial dans les grains du rosaire, on

parle également de « l'Oeil de la roue » pour en évoquer le moyeu, là où viennent s'unir et se rejoindre les différents rayons, et il en va de même pour « l'oeil de l'aiguille » (la « boucle d'Horus ») qui a pour fonction de recevoir le fil afin de le porter et le guider pendant l'ouvrage. On évoque également « l'Oeil du coeur »

(aynul-qalb dans l'ésotérisme islamique), lorsque l'on veut faire référence à l'intuition* intellectuelle, qui illumine l'esprit de l'être, par une communication directe et intraduisible.
Si, par ailleurs, certaines traditions ont désigné le Soleil* comme « l'oeil du jour », et la Lune* comme « l'oeil de la nuit », la véritable signification du caractère « cosmique » de l'Oeil est, d'un point de vue métaphysique, d'une portée plus profonde qui intéresse directement l'être dans ses possibilités supérieures. À ce titre, l'Oeil cosmique possède comme correspondance, chez l'être humain, le Brahma-randhra*, le point par lequel l'esprit s'échappe de son état inférieur et matériel pour parvenir au non-manifesté, au Non-Être*. C'est la porte supérieure, le passage le plus haut, l'élément axial qui couronne l'être spirituel, celui que l'on nomme également « l'Oeil du Monde », la porte* étroite qui, dans les Evangiles, est celle qui permet l'accès au « Royaume de Dieu ».
De la même façon, le « troisième oeil », qui orne le front du dieu Shiva*, à ne pas confondre cependant

avec l'Oeil cosmique qui est en relation avec l'accès aux états supérieurs de l'être*, symbolise le sens de l'éternité, la connaissance et l'omniprésence. C'est l'Oeil universel, l'Oeil absolu qui étend son regard à l'ensemble des mondes. La tradition rapporte « qu'un regard de ce troisième oeil réduit tout en cendres, c'estàdire qu'il détruit toute manifestation; mais lorsque la succession est transmuée en simultanéité, toutes choses demeurent dans « l'éternel présent », de sorte que la destruction apparente n'est véritablement qu'une « transformation », au sens le plus rigoureusement étymologique de ce mot ». On notera que c'est la « chute » qui priva l'homme de ce « troisième oeil », cette « lapsit exillis* » la pierre tombée du front de Lucifer*, qu'il possédait originellement, et que le Graal* est seul en mesure de lui restituer. Ceci a bien évidemment une relation avec la célèbre phrase hermétique « Visita interiora terrae, rectificando inverties occultum lapidem », le « Vitriolum » des sages, le breuvage d'éternité. La réincorporation de ce troisième OEil représente de ce fait la restitution de « l'état primordial* », et donc de l'immortalité virtuelle. Remarquons que ce troisième OEil est, précisément, celui qui figure au centre d'un delta dans la symbolique maçonnique, intégrant en un seul ensemble la représentation du Principe* incarnée par le triangle*, et par l'OEil son omniprésence provi

dentielle au sein de la Manifestation*. (Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal », ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. XXXIV, « La sortie de la caverne », ch. XLI, « La Porte étroite », ch. XLIII, « La pierre angulaire », ch. XLIV, « Lapsit exillis », ch. LVIII,

« Janua Coeli », ch. LXI, « La Chaîne des mondes », ch. LXIX, « Le coeur rayonnant et le coeur enflammé », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout ». Le Roi du monde, VII, « Luz » ou le séjour d'immortalité ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XXIX, « Le centre et la circonférence ». Études sur l'Hindouisme, « Kundalinî-Yoga », « Nâma-Rûpa ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVIII, « La naissance de l'Avatâra ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. III, « Et-Tawhid ». La Grande Triade, ch. XVI, « Le Ming-Tang ».)

Voir Brahma-randhra, Cosmos, Graal, Lapsit exillis, Lucifer, Lumière, Shiva.

OEUF DU MONDE. L'Oeuf du Monde, le plus souvent représenté comme flottant à la surface des « Eaux primordiales* », est la figure représentative de ce à partir de quoi s'effectue le développement du « Cosmos* », et non pas, comme on le pense de façon erronée, le

« Cosmos » dans sa pleine et entière manifestation. L'Oeuf du Monde est un germe, une potentialité de développement, dont le symbole chinois bien connu du Yin et du Yang* est une bonne image, et, écrit René Guénon, « si ce développement est représenté comme une expansion s'accomplissant dans toutes les directions à partir de son point de départ, il est évident que ce point de départ coïncidera nécessairement avec le centre même; ainsi l'Oeuf du Monde est donc bien « central » par rapport au « Cosmos ». L'OEuf du Monde* porte le germe spirituel que l'on désigne, dans la tradition hindoue, comme Hiranyagarbha* (l'embryon d'or), c'est-à-dire l'Avatâra* primordial. C'est pourquoi les textes sacrés nous disent que Brahmâ* s'enveloppe dans l'Oeuf du Monde, d'où son nom de Brahmânda, pour y prendre naissance comme Hiranyagarbha. L'OEuf du Monde est donc central par rapport au cosmos, ceci expliquant pourquoi toutes choses se trouvent dans l'OEuf du Monde dans un état « d'enveloppement », de potentialité qui reste voilée ou cachée. Le séjour dans l'OEuf du Monde est un stade de latence, une période de fécondation au coeur du monde pour les êtres et les choses. Guénon, par ailleurs, montre très bien les liens importants qui existent entre le serpent et l'Oeuf du Monde, puisque chez les anciens Egyptiens, comme chez les Celtes avec l'oursin fossile, c'est Kneph

prenant la forme d'une serpent qui produisait par sa bouche l'Oeuf du Monde, « ce qui implique une allusion au rôle essentiel du Verbe comme producteur de la Manifestation », l'image du Centre*. L'OEuf du Monde est également, et pour les mêmes raisons, l'image du coeur*, car ce qui est à l'intérieur de l'OEuf du Monde, de par la loi d'analogie constitutive

du macrocosme et du microcosme, « est réellement identique à ce qui est aussi contenu dans le coeur ». (Symboles de la Science sacrée, ch. XXXII, « Le Coeur et l'oeuf du Monde », ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVII, « Verbum, Lux et Vita », ch. XLVIII, « La naissance de l'Avatâra ». La Grande

Triade, ch. V, « La double spirale ». Les États multiples de l'être, ch. XII, « Les deux chaos »).

Voir Caverne, Cosmos, Hiranyagarbha, Kyknos, Monde, Sphère, Virâj.

OISEAU. L'Oiseau et le serpent*, sont deux animaux emblématiques qui se rencontrent très souvent dans le symbolisme* héraldique* ou initiatique. Il est particulièrement intéressant de noter le rapport privilégié entretenu par ces deux animaux avec l'arbre*, et en particulier avec sa dimension divine et métaphysique. Guénon rappelle d'ailleurs, fort à propos, la parabole du Christ* dans

l'Évangile de Matthieu, où Jésus compare le Royaume des cieux à un arbre sur lequel les oiseaux viennent se reposer sur ses branches (Mt, XIII, 31). Les diverses images de la Tradition*, vont même jusqu'à comparer les « oiseaux du ciel » aux « états supérieurs de l'être », dont un texte des Upanishads nous dit : « Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis, résident sur un même arbre; l'un mange le fruit de l'arbre, l'autre regarde sans manger. » (Mundaka Upanishad, 3e mundaka, 1er khanda, shruti 1.) « Le premier de ces deux oiseaux, écrit Guénon, est Jivâtmâ*, qui est engagé dans le domaine de l'action et de ses conséquences; le second est l'Atmâ* inconditionné, qui est pure Connaissance* ; et, s'ils sont inséparablement unis, c'est que celui-là ne se distingue de celui-ci qu'en mode illusoire. » On peut encore signaler le rôle joué par les deux corbeaux du dieu Odin chez les Scandinaves, et la place des oiseaux sur l'arbre Peridexion (déformation de Paradision) dans la symbolique médiévale, arbre Peridexion au pied duquel séjourne un dragon* dont on sait qu'il est l'image du Logos* créateur.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XXX, « Le Coeur et la Caverne ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'arbre du Milieu ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de l'être humain,

séjour de Brahma ».)

Voir Dragon, Kyknos, Phénix.

OM (sanskrit). Monosyllabe sacré qui incarne le son primordial et éternel (akshara), Om est constitué de trois mâtrâs qui sont, respectivement: A, U et M, que l'on regarde

comme étant l'essence du triple
Vêda*. Ce monosyllabe est considéré comme contenant tous les sons, il est la Parole* divine par laquelle surgissent toutes choses ; Logos* éternel il incarne le développement de la potentialité du Principe* et sa résorption finale dans l'Unité* originelle.
Pour mieux saisir le sens propre du monosyllabe, Guénon nous dit « qu'il faut considérer que les sons de A et de U s'unissent en celui de O, et que celui-ci va se perdre en quelque sorte dans le son nasal final de M, sans cependant être détruit, mais en se prolongeant au contraire indéfiniment, tout en devenant indistinct et imperceptible ». D'autre part, les trois mâtrâs sont accompagnés de figures géométriques qui représentent la totalité du Om, soit une ligne droite, une demi circonférence et un point. La première de ces figures « symbolise le déploiement complet de la Manifestation; la seconde, un état d'enveloppement relatif par rapport à ce déploiement, mais cependant encore développé ou manifesté ; la troisième, l'état informel et « sans dimension » ou conditions limitatives

spéciales, c'est-à-dire le non-manifesté ». On remarquera que le Point*, ici comme ailleurs, est l'image du Principe* primordial, et que de la géométrie* à la métaphysique* il symbolise l'Unité* indivisible de l'Être* pur.
Les effets de la méditation basée sur le monosyllabe sont décomposés en quatre stades particuliers qui sont respectivement, et en premier lieu, le plein épanouissement de l'individualité physique, puis, deuxièmement, le rayonnement total des modalités de l'individualité* humaine, ensuite, et troisièmement, l'accès aux états supra-individuels, et, enfin, le quatrième stade qui correspond à la réalisation effective de « l'Identité Suprême* ». Notons que lorsque le monosyllabe est dégagé de ses mâtrâs, il est considéré comme Omkâra, sans dualité (adwaita*), libre de toute détermination identique à l'Atmâ*, au-delà même de l'Être*.
On retiendra cette précision de René Guénon, au sujet du monosyllabe, montrant que le Christianisme* primitif possédait un équivalent dans l'abréviation d'Ave Maria, qui était également une image de l'Alpha et de l'Oméga et donc du Verbe* Principe, que l'on écrivait AVM, ce qui est précisément l'exacte correspondance en lettres latines du OM.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om ».

Symboles de la Science sacrée, ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson ». Le Roi du monde, ch. IV, « Les trois fonctions suprêmes ». Études sur l'Hindouisme, « Kundalinî-Yoga »).

Voir Atmâ, Être, Identité Suprême,

Logos, Taijasa, Verbe.

OMPHALOS (grec). Symbole
antique du « Centre* du Monde », le
mot Omphalos qui est traduit en
français par « ombilic », désigne tout
ce qui occupe une place centrale, qui
se trouve au milieu, à la jonction, au
coeur des choses. Ce sens se retrouve
dans le sanskrit nâbhi, ou nab, nav et
naf dans les langues celtiques et germaniques,
qui a pour signification le
« chef » ou même Dieu* en tant que
Principe* premier et originel.
L'Omphalos, qui était un point symbolique
que l'on dénommait ainsi,
« pouvait être placé en un lieu qui
était simplement le centre d'une région
déterminée, centre spirituel,
d'ailleurs, bien plutôt que centre géographique,
quoique les deux aient pu
coïncider en certains cas ; mais, poursuit
Guénon, s'il en était ainsi, c'est
que ce point était véritablement, pour
le peuple habitant la région considérée,
l'image visible du « Centre du
Monde », de même que la tradition
propre à ce peuple n'était qu'une
adaptation de la tradition primordiale*
sous la forme qui convenait le

mieux à sa mentalité et ses conditions d'existence ». Si l'exemple de Delphes est bien connu comme centre spirituel de la Grèce antique, n'oublions pas que, dans la mesure où une pierre* sacrée (bétyle) était la représentation généralement utilisée pour signaler l'Omphalos, de très nombreux lieux furent considérés comme des « centres ». Colonnes*, menhirs, piliers, pierres de forme conique ou ovoïde, la liste est longue des marques matérielles de l'Omphalos, du « Centre spirituel », du nombril du monde, qui furent établis en de multiples endroits et dans de nombreuses aires géographiques. À cet égard, c'est certainement l'Irlande, en Europe, qui a fourni le plus grand nombre d'indications relatives à l'Omphalos, en effet, le centre du pays qui portait le nom d'Ushnag, possédait une gigantesque pierre qui

était considérée comme le « nombril de la Terre » et qui faisait l'objet de cérémonies imposantes.
L'Omphalos est, à l'image de la « Terre Sainte* », une représentation

visible et concrète du « Centre du Monde », l'Axe*, l'ouverture sur le divin, le point de contact entre le manifesté et le non-manifesté, la formalisation du lien étroit unissant la Manifestation à sa source, la marque de la dépendance originelle du monde créé vis-à-vis du Principe

incréé.

(Le Roi du monde, ch. IX, « L'omphalos et les bétyles ». Symboles de

la Science sacrée, ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », XXV, « Les pierres de foudre », ch. XXVIII, « Le symbolisme des cornes », ch.

XXXII, « Le Coeur et l'oeuf du Monde », ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme ».)

Voir Beith-el, Dôme, Terre Sainte.

ONTOLOGIE.

Voir Buisson ardent, Être, Métaphysique.

OPERATIF. On emploie généralement ce qualificatif pour désigner les anciens Maçons qui étaient tous des hommes de « métier* » et donc possédaient une science véritable de l'art de bâtir. Ces hommes, regroupés en de multiples confréries ou corporations, étaient porteurs d'un réel savoir technique et symbolique qu'ils mettaient au service de l'édification des édifices sacrés et dont les cathédrales nous fournissent encore aujourd'hui l'extraordinaire et splendide témoignage, savoir technique qui se transmettait dans et par la pratique concrète du travail qui pouvait prendre, pour les apprentis, de très nombreuses années.
Peu à peu, avec le temps et à la faveur des circonstances historiques (fin des chantiers après le XIVe siècle, etc.), les Maçons « opératifs » en arrivèrent à accepter parmi eux, à divers titres, des hommes étrangers à l'art de la

construction, et il advint que ces hommes finirent peu à peu par dominer au sein des structures de métier au point que l'on peut parler d'un passage réel de la Maçonnerie* opérative à la Maçonnerie spéculative. Ce passage transforma lentement mais profondément le rapport au « métier », et les outils ne servirent plus, à partir du XVIIIe siècle, que de support purement symbolique à des enseignements initiatiques aux origines diverses.

Il convient surtout de retenir de ceci, que ce passage de l'Opératif au spéculatif, loin de constituer un « progrès* » comme certains modernes l'imaginent faussement, représente une authentique perte, un amoindrissement effectif de la perspective initiatique elle-même, puisque les operatifs visaient essentiellement à la « réalisation* » spirituelle par la pratique du « métier ». Dès lors, si les rites conservent bien leur pouvoir de par le maintien de la chaîne* de transmission ininterrompue, ils ne sont plus cependant en mesure de fournir une initiation* effective immédiate comme aupara

vant, mais une initiation simplement virtuelle, que l'on peut considérer comme un germe à éclore, à la faveur de la capacité propre du nouvel initié et de la puissance de l'influence spirituelle* transmise et de sa régularité et pureté à l'égard des rituels. (Aperçus sur l'initiation, ch. V, « De

la régularité initiatique », ch. VIII, « De la transmission initiatique », ch. XV, « Des rites initiatiques », ch. XXIX, « Opératif » et « spéculatif », ch. XXX, « Initiation effective et initiation virtuelle ».)

Voir Compagnonnage, Initiation,

Invocation, Maçonnerie, Métier,
Nom, Théorie.

OR, L'Or est l'image du Ciel* sur la Terre*, le Soleil* spirituel de la tradition hindoue (Hiranyagarbha*) au sein duquel Brahmâ* est enveloppé, la « lumière minérale », le « Soleil des métaux » dont on dit qu'il est de nature ignée ; ce même Soleil qui est dans toutes les traditions, comme nous le savons, une évocation emblématique par excellence du « Coeur du Monde* ». On comprendra mieux pourquoi la clef* des « grands mystères* » est dite d'Or, puisque c'est elle qui préside à l'ouverture du « Paradis céleste* », Paradis qui dévoile aux êtres la connaissance suprême transmettant la Lumière* éternelle du Principe* dont l'Or est le symbole. (Symboles de la Science sacrée, ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. XXXII, « Le Coeur et l'oeuf du Monde », ch. XLIII, « La pierre angulaire ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVII, « Verbum, Lux et Vita ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste ».)

Voir Clefs, Hiranyagarbha, Lumière.

ORDINATION.

Voir Initiation.

ORDRE. Ordre cosmique. Ordre social. L'Ordre universel qui est visible au sein de la Manifestation*, et qui s'exprime par les lois immanentes, les rythmes cycliques, les équilibres naturels, est une expression concrète et tangible de la Volonté* divine, revêtant « dans chaque état d'existence des modalités particulières déterminées par les conditions propres à cet état ». L'Ordre (Dharma*) est une donnée impérative, une règle qui s'impose par son caractère évident et massif, une détermination* non-humaine vis-àvis de laquelle la soumission à ses règles ne souffre aucune discussion, c'est pourquoi on peut parler du caractère universel de l'Ordre dans la mesure où son application s'étend à tous, êtres et choses, et que son pouvoir ne peut être relativisé.
L'universalité* de l'Ordre, lorsqu'on y réfléchit, débouche directement sur son aspect cosmique, car, comme nous le savons, une loi universelle déploie son écho au « Cosmos* » dans son entier, de par l'effet de l'interdépendance et de la correspondance entre « macrocosme » et « microcosme ». L'Ordre n'est donc pas le résultat d'une « convention » générale, d'une décision contractuelle fruit d'un assentiment collectif,

il s'affirme bien au contraire, sans contestation possible, par son caractère transcendant et catégorique. Il répond à des principes qui ont leur application du point de vue cosmique, ce qui le rend finalement indépassable.
Ce premier aspect, essentiel, concernant le caractère universel et cosmique

de l'Ordre, lorsqu'il est bien compris, nous conduit à constater que l'application de ses impératifs s'exerce également aux modes d'organisation des sociétés, d'où l'appellation « d'Ordre social » accolée aux principes qui régissent les gouvernements et les comportements des groupes, selon leur place précise dans la hiérarchie* traditionnelle des structures humaines. Comme le rappelle René Guénon, le pouvoir temporel est lié au monde de l'action et du changement, monde qui, ne possédant pas en lui-même sa raison suffisante, « doit de ce fait recevoir d'un principe supérieur sa loi, par laquelle il s'intègre à l'ordre universel ». En revanche, et de là vient tout le problème, « s'il se prétend indépendant de tout principe supérieur, il n'est plus, par là-même, que désordre pur et simple. Guénon nous fait voir que le désordre est, au fond, la même chose que le déséquilibre, et, dans le domai-ne humain, il se manifeste par ce qu'on appelle l'injustice, car il y a identité entre les notions de justice*, d'ordre, d'équilibre*, d'harmonie*, ou, plus précisément, ce ne sont là

que des aspects divers d'une seule et même chose, envisagée de façons différentes et multiples suivant les domaines auxquels elle s'applique ».
Il en découle, au niveau des modes organisationnels des sociétés, que le désordre va répondre, par le pouvoir d'un phénomène compensateur, à un désordre précédent. C'est une loi immuable qui se retrouve à toutes les époques, et qui s'applique universellement.
« La justice, explique Guénon, est faite de la somme de toutes les injustices, et, dans l'ordre total, tout désordre se compense par un autre désordre; c'est pourquoi la révolution qui renverse la royauté est à la fois la conséquence logique et le châtiment, c'est-à-dire la compensation de la révolte antérieure de cette même royauté contre l'autorité spirituelle ». L'Ordre, la loi*, sont à ce point intrinsèquement intégrés à l'être même des structures sociales, que ceux qui, soit ne respectent plus les règles, soit au contraire ceux qui se révoltent contre l'irrespect de ces derniers, participent inconsciemment la plupart du temps au rééquilibrage naturel. La loi, ou l'Ordre sont, bien évidemment, niés dès lors que l'on nie le principe dont ils émanent, mais, comme le souligne Guénon, les négateurs de l'Ordre ne peuvent le

supprimer réellement, et ce même Ordre, ou cette loi, se retournent contre eux; « c'est ainsi que le désordre doit rentrer finalement dans l'ordre, auquel rien ne saurait s'opposer, si ce

n'est en apparence seulement et d'une façon illusoire ».
On retiendra également, à propos de cette question, que l'accentuation du désordre provoque une accélération générale du mouvement, « car on fait un pas de plus dans le sens du changement pur et de « l'instantanéité »; c'est pourquoi plus les éléments

sociaux qui l'emportent sont
d'un ordre inférieur, moins leur
domination est durable ». Guénon en
tire cette conclusion: « Comme tout
ce qui n'a qu'une existence négative,
le désordre se détruit lui-même. »
Cette forte sentence nous montre que,
finalement, tout concours à l'Ordre,
volontairement ou involontairement,
et que c'est parfois dans l'excès
même du désordre que peut se trouver
et se trouve le remède qui est
capable d'accomplir le véritable rétablissement
de l'équilibre universel.
« Qu'on se reporte à l' Apocalypse,
suggère Guénon, et l'on verra que
c'est à l'extrême limite du désordre,
allant jusqu'à l'apparent anéantissement
du « monde extérieur », que
doit se produire l'avènement de la
« Jérusalem céleste », qui sera, pour
une nouvelle période de l'histoire de
l'humanité, l'analogue de ce que fut

le « Paradis terrestre » pour celle qui
se terminera à ce moment même ».
Puis, poursuivant sa réflexion René
Guénon nous livre, d'une certaine
manière, son analyse intime au sujet
de la fin du cycle, qui doit être aussi
la fin du désordre et le retour à un

Ordre authentique, lorsqu'il nous dit:
« L'identité des caractères de l'époque
moderne» avec ceux que les
doctrines traditionnelles indiquent
pour la phase finale du Kali-Yuga*
permet de penser, sans trop d'invraisemblance,
que cette éventualité
pourrait bien n'être plus très lointaine;
et ce serait là, assurément,
après l'obscuration présente, le complet
triomphe du spirituel.» Soyons
donc certains que tôt ou tard, même si
la confusion semble se généraliser et
se répandre à l'ensemble du monde
d'une manière qui est incomparablement
supérieure à tout ce que l'on a
pu connaître jusqu'à ce jour, « il convient
d'attendre la fin (...) car le
désordre s'efface et l'ordre se restaure
fatalement ».

(Etudes sur l'Hindouisme, « Sanâtana
Dharma ». Autorité spirituelle et
pouvoir temporel, ch. IX, « La Loi
immuable ». Le Symbolisme de la
Croix, ch. VIII, « La guerre et la
paix », ch. XXVII, « Place de l'état
individuel humain dans l'ensemble
de l'être ». Le Règne de la quantité et
les signes des temps, ch. III, « Mesure
et manifestation », ch. XXIX,
« Déviation et subversion ».)

Voir Dharma, Caste, Chaos, Guerre,
Hiérarchie, Loi, Rite, Sanâtana dharma,
Volonté.

ORIENT. L'Orient, étymologiquement,
désigne l'Origine* (oriens a
pour racine oriri, d'où origo en latin),

le lieu où apparaît le Soleil* levant, là
d'où vient et surgit la Lumière*, le
point initial et la référence spirituelle
du point de vue de l'orientation* initiatique.
C'est la clarté première, la
source du matin, l'apparition renouvelée
du jour, la direction vers laquelle
se tourne l'être en quête de la
Vérité*. C'est la mémoire des principes

sacrés, c'est là où se trouve le
dépôt de la métaphysique* authentique,
et le séjour des maîtres de la
voie*. C'est aussi, par analogie, la
désignation du Royaume* divin,
l'éternelle et inaccessible demeure du
Très Haut, le repos des bienheureux
et des âmes privilégiées, l'endroit où
il est possible de contempler Dieu*
dans toute sa gloire et splendeur surnaturelle.

Mais, le propre de l'Orient, dans son
sens premier ou concret, pour René
Guénon, et qui le définit même
comme tel par rapport à l'Occident*,
par delà les distinctions purement
géographiques qui ne sont en fait que
purement circonstancielles, est, d'une
certaine manière, d'être resté relativement
identique a ce qu'il était
dans l'antiquité. « La divergence
entre l'Orient et l'Occident semble
avoir été toujours en augmentant,
écrit Guénon, mais cette divergence
est en quelque sorte unilatérale, en ce
sens que c'est l'Occident seul qui a
changé, tandis que l'Orient, d'une
façon générale, demeurait sensiblement
tel qu'il était à cette époque que
l'on est habitué à regarder comme

antique, et qui est pourtant encore relativement récente. » Ce qui caractérise l'Orient, selon Guénon, c'est sa stabilité, sa constance, son immobilité traditionnelle, « L'Occidental, et surtout l'Occidental moderne, dit-il, apparaît comme essentiellement changeant et inconstant, n'aspirant qu'au mouvement et à l'agitation, au lieu que l'Oriental présente exactement le caractère opposé ». La stabilité est donc l'élément qui particularise l'Orient, face à un monde Occidental perpétuellement agité par l'idée « d'évolution », de « progrès* », le plongeant dans une permanente agitation et fiévreuse mobilité. L'Orient incarne donc un modèle vivant de « l'immutabilité » traditionnelle, tant en ce qui concerne les principes métaphysiques que de la forme de l'organisation sociale. On peut mesurer toutefois, sans peine, à la lecture de ces lignes qui ne sont pas si anciennes que cela, combien les traits intimes de la civilisation orientale, de par l'incroyable avancée des idées modernes, de la domination générale de la fausse valeur monétaire, des révolutions politiques importées d'Occident, des bouleversements technologiques et du fantastique développement des moyens d'échanges et de communications, ont pu être renversés et abolis, pour une bonne part, par ce nouvel ordre des choses, ce « nouvel ordre mondial » qui s'apparente bien plus à un effrayant désordre universel. L'Occidentalisation de la planète a effectué un bond en avant prodigieux qui menace aujourd'hui même, comme nous le savons trop bien, hélas, les endroits les mieux protégés jusqu' alors, et dont on se demande légitimement ce qu'il en restera sous peu. Les ténébreuses forces du Kali-Yuga* se déchaînent

avec une rare violence et, n'épargnant absolument rien, abattent sur leur passage les derniers vestiges des traditions les plus vénérables et les mieux conservées.

Par delà ce sombre et, il faut bien l'avouer, attristant tableau, l'Orient conserve cependant tant bien que mal, un héritage spirituel incomparable, depuis déjà fort longtemps disparu en Occident, héritage qu'il convient d'accueillir avec la plus extrême attention et bienveillante vigilance, car il reste néanmoins notre dernière chance de voir subsister l'authentique tradition, car « l'Orient véritable, le seul qui mérite vraiment ce nom, est et sera » affirmait René Guénon en conclusion « d'Orient et Occident », ouvrage dans lequel il pressentait bien ce qui allait advenir, sera toujours l'Orient traditionnel, quand bien même ses représentants en seraient réduits à n'être plus qu'une minorité (...), c'est cet Orient que nous avons en vue ». Si cet Orient est la dernière chance de l'Occident, il est également la dernière chance de la Tradition* en tant que telle et à titre universel, afin que

celle-ci puisse maintenir vivants les ultimes reliquats spirituels de la métaphysique éternelle, reliquats qui permettront d'effectuer le grand passage au moment de l'effondrement généralisé du cycle qui emportera, dans une sorte de mouvement général de purification, l'ensemble de l'humanité moderne et sa civilisation quantitative, et afin surtout que soit préservé ensuite pour un nouveau cycle l'espoir d'une véritable restauration traditionnelle.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. I, « L'Orient et l'Occident », ch. II, « La divergence », deuxième partie, ch. I, « Les grandes divisions de l'Orient ».

Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Qabbalah ». Orient et Occident, ch. I, « Civilisation et progrès », deuxième partie, ch. I, « Tentatives infructueuses », ch. II, « L'accord sur les principes », ch. III, « Constitution et rôle de l'élite », ch. IV, « Entente et non fusion ».)

Voir Occident, Origine, Tradition primordiale.

ORIENTATION. Originellement, à l'époque dite « primordiale », la question de l'Orientation ne se posait pas, car l'être résidait dans une parfaite unité et complet équilibre*. Cependant, avec l'avancée constante dans le cycle descendant, le problème de l'Orientation s'est affirmé comme une question cruciale, car l'être a per

du son unité première, et, à présent, de la justesse ou non de sa position vis-à-vis de la polarité Yin ou Yang*, de sa place face à l'Orient* ou à l'Occident*, de sa station en direction de l'Est ou de l'Ouest, du Nord ou du Sud, de sa marche solaire ou

lunaire dans ses déplacements rituels,
c'est-à-dire « dextrogire » ou « sinistrogire
», dépend la correction de sa
relation à l'Ordre* cosmique.
De la sorte se sont multipliées les
nécessaires « rectifications », et remises
en ordre et indications précises,
soit lors des prières journalières et de
leur déroulement dans les édifices
(temples, chapelles, mosquées, etc.)
établis à cet effet, soit lors de l'accomplissement
des rites ésoteriques
qui rétablissent de par leurs règles
spécifiques, la place correcte de l'être
au sein du Cosmos*, son plan véritable
dans son rôle d'intermédiaire
entre le Ciel* et la Terre*, ce qui, loin
d'être secondaire est, bien au contraire
d'une importance fondamentale
en ces temps de confusion et « d'obscuration
».

(La Grande Triade, ch. VII, « Questions
d'orientation ». Le Règne de la
quantité et les signes des temps, ch.
IV, « Quantité spatiale et espace
qualifié ». Symboles de la Science
sacrée, VIII, « L'idée du Centre dans
les traditions antiques », ch. XXXV,
« Les Portes solsticiales », ch.
XXXVII, « Le symbolisme solsticial
de Janus », ch. LXV, « La chaîne
d'union ».)

Voir Cycles, Équilibre, Unité.

ORIGINE. René Guenon le rappellera à de nombreuses reprises, l'Origine « au point de vue de l'histoire de l'humanité terrestre, l'origine première de la tradition, est nordique,

« polaire » même, et non point orientale ni occidentale ». Bien que l'Orient* désigne le « côté de l'Origine », de par le fait que c'est de lui que vient le soleil levant, que c'est de cette direction que débute l'évolution diurne de la lumière et, qu'elle sert de référence à « l'orientation* » lorsqu'on se tourne face à elle au lever du jour (du mot oriens vient le latin origo), l'Origine (Prabhava) relève en réalité d'une source bien supérieure, source qui n'est autre que le Principe* premier transcendant, dénué de toute détermination « géographique » attachée au monde de la Manifestation*. L'Origine véritable est sans commencement et sans fin ; à la source de toutes les causes elle est elle-même sans cause, possédant tous les visages elle est dite sans visage, inaccessible et indicible elle est l'Absolu*, elle est le Point* primordial premier et unique.

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Qabbalah ». Aperçus sur l'initiation, ch. IX, « Tradition et transmission ».)

Voir Absolu, Atmâ, Hiranyagarbha, Hyperborée, Incréé, Infini, Iod, Kârana, Logos, Métaphysique,

Mûla-Prakriti, Nature primordiale, Nirguna, Orient, Point, Principe.

ORTHODOXIE. Lorsqu'il est question en Occident* d'Orthodoxie ou d'hétérodoxie, la tendance générale est de ramener ces deux expressions à une référence étroitement religieuse,

alors que leur sens authentique
dépasse, et de très loin, cette limitation
d'ordre exotérique, puisqu'en
réalité elles se rapportent à la Tradition*
sous tous ses modes. On parlera
donc d'hétérodoxie, lorsqu'une conception
se signalera par sa fausseté
vis-à-vis de la métaphysique* intégrale,
et inversement d'Orthodoxie
lorsque les idées seront en accord
avec les principes fondamentaux
« non-humains ».

La métaphysique se caractérisant par
un ensemble de certitudes excluant
toute hypothèse, elle exclut les errements
et hésitations afin de laisser
libre place à la compréhension immédiate
et intuitive. « Dans ces conditions,
écrit Guénon, l'orthodoxie ne
fait qu'un avec la connaissance véritable,
puisqu'elle réside dans un
accord constant avec les principes;
et, comme ces principes, pour la tradition
hindoue, sont essentiellement
contenus dans le Vêda*, c'est évidemment
l'accord avec le Vêda qui
est ici le critérium de l'orthodoxie ».
On prendra soin, cependant, de ne
pas imaginer que cette Orthodoxie se
résume à un bloc monolithique, dogmatique,
se signalant par une étroite

rigidité. Il s'agit bien plutôt d'un accord sur des principes fondamentaux, laissant une grande liberté tout en conservant l'unité principielle de la doctrine. « L'accord ou le désaccord avec les textes védiques n'est en somme qu'un signe extérieur de la vérité ou de la fausseté intrinsèque d'une conception, et c'est celle-ci qui constitue réellement son orthodoxie ou son hétérodoxie ». L'unité de la métaphysique est en fait le seul garant contre les interprétations personnelles, les dérives toujours possibles de l'imagination, car si la « Révélation* » du Vêda n'intervient dans le jugement que d'une manière fort souple et presque indirecte, elle est toujours présente à l'esprit de chaque chercheur de la Vérité*. En effet, l'unité doctrinale de la tradition, « avec toute la puissance qui lui est inhérente, fournit le guide le plus sûr pour empêcher les divagations individuelles de se donner libre cours; il suffit d'ailleurs pour cela de la puissance qu'a la tradition en ellemême, sans qu'il soit besoin de la contrainte exercée par une autorité plus ou moins analogue à une autorité religieuse ».

La force de la Tradition vient donc de son Unité*, dont le Vêda représente une sorte de synthèse incomparable, et dans le même temps suscite à son égard un respect profond puisque d'origine non-humaine. On remarquera cependant que plus le temps avance, plus les conceptions hétéro

doxes se développent de par un éloignement progressif du Principe*, Principe auquel il n'est plus possible de se référer naturellement. Cet état est celui qui s'est répandu en Occident*, s'étendant à tous les secteurs du savoir sans exception aucune, produisant une confusion générale dont

l'histoire n'avait jamais eu l'exemple
de par le passé. « Au contraire, dans
une civilisation essentiellement traditionnelle,
les principes ne sont jamais
perdus de vue, et il n'y a qu'à les
appliquer, directement ou indirectement,
dans un ordre ou dans un autre ;
les conceptions qui s'en écartent se
produiront donc beaucoup plus
rarement, elles seront même exceptionnelles,
et s'il s'en produit parfois
leur crédit ne sera jamais bien grand :
ces déviations resteront toujours des
anomalies comme elles l'ont été à
leur origine, et, poursuit Guénon, si
leur gravité est telle qu'elles deviennent
incompatibles avec les principes
les plus essentiels de la tradition,
elles se trouveront par là même
rejetées en dehors de la civilisation
où elles avaient pris naissance. » On
peut constater à quel point l'Occident
est éloigné d'un rapport au Principe,
et ne représente plus une civilisation
normale, en voyant avec quelle
aisance et si grande facilité, les doctrines
les plus incohérentes et absurdes,
au regard de l'Orthodoxie traditionnelle,
s'y trouvent représentées et
mises à l'honneur, recevant un
respect et une légitimité qui ne laisse

pas d'inquiéter, ceci s'ajoutant ou du moins étant la conséquence logique d'un total oubli de ce qu'est la doctrine authentique et « orthodoxe ».

Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. III, « Orthodoxie et hétérodoxie ».)

Voir Brahmane, Doctrine, Métaphysique, Principe, Tradition, Unité, Vêda, Vérité.

OURS. Les Celtes* considéraient l'Ours comme un représentant de l'autorité* temporelle, c'est-à-dire de la caste des guerriers (Kshatriya*). Cette attitude de sacralisation de l'animal emblématique des forêts et des montagnes* est d'ailleurs une indication fort nette du rattachement de la tradition celtique à une source hyperboréenne*, et donc à la « Tradition primordiale* ». Le nom même donné à l'Ours dans les différentes langues indo-européennes vient confirmer ce rattachement originel, riksha en sanskrit, arktos en grec, ursus en latin, et arth chez les Celtes dont Arthur est un dérivé immédiat. (Symboles de la Science sacrée, ch.

XXIV, « Le Sanglier et l'Ourse ».)

Voir Celtes, Druides, Grande Ourse, Sanglier.

p

PÂDA (sanskrit). La traduction courante que l'on fait généralement de ce mot sanskrit est « pied », mais il possède une autre signification lorsqu'il est attribué à l'Atmâ*, puisqu'en ce cas il a pour sens les quatre conditions d'Atmâ lui-même, ou ses « quatre pieds »: les trois premiers n'en constituant qu'un seul au regard de la nature de ses états et le quatrième qui est dit « non-caractérisé » (amâtra) et non-agissant (avyavahârya), sans aucune trace du développement de la Manifestation* (prapancha upashama), sans dualité (adwaita*). Ce quatrième « n'est en vérité aucune condition spéciale, mais est l'Atmâ envisagé en Soimême, d'une façon absolument transcendante et indépendamment de toute condition, et qui, comme tel, n'est susceptible d'aucune représentation ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ », ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om ».)

Voir Atmâ.

PAGANISME.

Voir Polythéisme.

PAIX. La Paix dans son sens courant et ordinaire est la réalisation de l'ordre*, l'équilibre* et l'harmonie*. « ces trois termes étant à peu près synonymes et désignant tous, sous des aspects quelques peu différents, précise Guénon, le reflet de l'Unité* dans la multiplicité* même, lorsque celle-ci est ramenée à son principe* ». La véritable Paix, en tant que reflet de l'Unité, n'est donc en réalité

que l'obtention de l'Unité ou « Paix du Ciel », la « Paix dans le vide » dans laquelle l'être « étant identifié, par sa propre unification, à l'Unité principielle elle-même, voit l'Unité en toutes choses et toutes choses dans l'unité, dans l'absolue simultanéité de « l'éternel présent* ».

La « Paix dans le vide », qui vient d'être évoquée, est considérée comme la « Grande Paix » (Es-Sakînah) dans l'ésotérisme* islamique, cette Paix étant obtenue par la Présence divine au centre de l'être qui réalise l'union des contraires, qui harmonise les oppositions. Cependant cette Paix, écrit le philosophe Lie-tseu, « seul l'esprit rétabli dans l'état de simplicité parfaite peut l'atteindre

dans la contemplation profonde ».

C'est la « Paix totale » qui a son séjour dans le point central là où « toutes les distinctions inhérentes aux points de vue extérieurs sont dépassées ; toutes les oppositions ont disparu et sont résolues dans un parfait équilibre ». Guénon cite d'ailleurs sur ce sujet le penseur chinois Tchouang-tseu qui nous explique

que, « dans l'état primordial, ces oppositions n'existaient pas. Toutes sont dérivées de la diversification des êtres (inhérentes à la manifestation et contingentes comme elle), et de leurs contacts causés par la giration universelle. Elles cesseraient, si la diversité et le mouvement cessaient. Elles cessent d'emblée d'affecter l'être qui a réduit son moi distinct et son mouvement particulier à presque rien ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. VIII, « La guerre et la paix ».)

Voir Équilibre, Es-Sakînah, Guerre, Invariable milieu, Ordre, Unité.

PANTHÉISME. Théorie essentiellement « antimétaphysique », selon René Guénon, le Panthéisme est une forme assez répandue de confusion intellectuelle, qui marque cependant profondément une bonne partie de la philosophie occidentale depuis des siècles, de par une tentation constante de cette dernière vers un type de thèses qui flattent inconsidérément

l'esprit des penseurs et les rend très complaisants à l'égard de ces conceptions plus que « douteuses » du point de vue de la Vérité* traditionnelle. D'autre part, on a longtemps prétendu dans certains milieux, par ignorance ou mauvaise foi, quand ce n'était pas par une conjugaison de ces

deux éléments, que les doctrines orientales n'étaient en réalité que du Panthéisme « déguisé ». On peut légitimement s'étonner que certains, à une époque encore récente, aient cru devoir « pontifier » sur ces matières avec une telle légèreté et un manque aussi vertigineux d'honnêteté intellectuelle, donnant naissance à des générations de stériles écolâtres se faisant les répétiteurs peu inspirés de cette pensée indigente. Guénon prit donc la peine, en de multiples occasions, de bien préciser les bases qui fondent véritablement les conceptions métaphysiques des doctrines orientales, afin d'écarter les erreurs et fausses interprétations qui sont régulièrement commises dans ces domaines. Ainsi, grâce à ces explications détaillées et précises qui ont le mérite de clarifier de nombreux points qui resteraient obscurs pour le plus grand nombre, il nous est possible de constater, pour ce qui est du rapport entre Dieu* et la Nature* lorsqu'on l'envisage sous l'aspect de leur relation réciproque, qu'il est loin de se réduire à une simple « confusion » ou « indistinction ». Dieu et la Nature, en effet, « apparaissent

respectivement comme le principe actif et le principe passif de la Manifestation*, ou comme « l'acte » et la « puissance » au sens aristotélicien de ces deux termes : acte pur et puissance pure par rapport à la totalité de la Manifestation universelle, acte relatif et puissance relative à tout autre niveau plus déterminé et plus restreint que celui-là, c'est-à-dire toujours, en somme, comme « essence » et « substance »... ». La difficulté vient de ce que Dieu, lorsqu'il est perçu sur le plan de la Manifestation, « ne peut être envisagé comme le Principe* tel qu'il est en soi, car celui-ci, étant au-delà de toute distinction, ne peut entrer en corrélation avec quoi que ce soit, et la façon dont le ternaire se présente (Dieu, Homme, Nature), implique une certaine corrélation, et même une sorte de complémentarisme, entre Dieu et la Nature; il s'agit donc nécessairement, précise Guénon, d'un point de vue que l'on peut dire plutôt « immanent » que « transcendant » par rapport au Cosmos*, dont ces deux termes sont comme les deux pôles, qui, même s'ils sont en dehors de la Manifestation, ne peuvent cependant être considérés distinctement que du point de vue de celle-ci ». Le problème vient du fait que ni la « théologie naturelle », bien incapable de parvenir à un haut niveau d'abstraction métaphysique par ses propres moyens, ni la « théologie révélée », quoique incomparablement supé

rieure à la première, mais qui ne représente la connaissance* du Principe* que dans l'ordre exotérique, c'est-à-dire d'une manière non suprême, ne sont en mesure d'atteindre ou de saisir le Principe dans sa Vérité* même, soit dégagé de sa relation à la Manifestation. Cette limite est la cause d'importantes confusions qui,

malheureusement, ne sont pas surmontables tant que l'on se crispe sur des positions « rationnelles », « logiques » ou « dogmatiques », ne faisant aucune part à la Vérité ultime par manque de compréhension.
Selon les orientaux, le « Ciel* est l'instrument du Principe », et à ce titre n'est que le visage « divin » de ce même Principe, une simple image pour le monde manifesté, rien qu'un « visage » non le Principe lui-même. Guénon rapporte d'ailleurs que les missionnaires chrétiens lorsqu'ils voulurent traduire « Dieu » en chinois, le rendirent par Tien ou par Chang-ti, soit le « Souverain d'en haut », équivalent, du point de vue du

sens, au Ciel*. « Cela semblerait indiquer, probablement sans qu'ils en aient clairement conscience, que, pour eux, le point de vue « théologique » lui-même, au sens le plus propre et le plus complet de ce mot, écrit Guénon, ne va pas réellement jusqu'au Principe ». Et c'est bien là toute la difficulté car la métaphysique intégrale enseigne que le Principe n'est Dieu que par rapport au Monde*. Restant non-affecté en tant que

Principe, deux modalités se sont dégagées de l'Être primordial (Taiki), « la passivité de la Terre s'offrant au Ciel, l'activité du Ciel s'exerçant sur la Terre, des deux naquirent tous les êtres ».
C'est de l'action et de la réaction entre le Ciel et la Terre que se produit toute modification, comme l'exprime Tchouang-tseu : « Commencement et cessation, plénitude et vide (...). La vie se développe vers un but, la mort est un retour vers un terme. Les genèses et les dissolutions se succèdent sans cesse, sans qu 'on en sache l'origine, sans qu 'on en voit le terme (origine et terme étant l'un et l'autre cachés dans le Principe). » Ciel et Terre sont issus du même Principe; Dieu (Natura naturans) et la nature (Natura naturata), le Yin et le Yang*, le Commencement et la dissolution sont unis au sein de la même Réalité* primordiale (ou Suprême), et l'on voit bien là que nous sommes très loin, en ce qui concerne la doctrine* et formellement, du Panthéisme comme du dualisme*.

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. IX, « Création et manifestation ». La Grande Triade, ch. XIX, « Deus », « Homo », « Natura ». Les Etats multiples de l'être, ch. I, « L'Infini et la Possibilité », ch. XVII, « Nécessité et contingence ».

L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. IV, « Purusha et Prakriti ».)

PAPE

Voir Émanation, Causalité, Contingence, Cosmos, Création, Détermination, Dieu, Dualisme, Manifestation, Mûla-Prakriti, Nature, Nécessité, Nirguna.

PAPE. Le Pape représente en Occident*

le pouvoir spirituel et, de par sa
supériorité en tant qu'autorité sacerdotale,
délègue le pouvoir temporel
aux souverains, à ce titre il possède
comme attributs les deux clefs* d'argent
et d'or, symbolisant respectivement
l'initiation royale* et l'initiation
sacerdotale*. Cette supériorité
du Pape par rapport à n'importe quel
pouvoir humain, est sensible dans le
fait que le Pape, au moyen âge*, pouvait
délier un sujet de son serment de
fidélité envers son souverain temporel.
Cette marque significative de
possession des deux pouvoirs est bien
dans la continuité de ce qu'étaient les
fonctions propres du dieu Janus*
chez les romains, qui présidait aux
« Petits mystères* » et aux « Grands
mystères* », avec, comme éléments
symboliques, les deux mêmes clefs
qui figurent sur les armes des souverains
pontifes depuis l'institution
de la papauté. D'ailleurs, écrit René
Guénon, « la dépendance du pouvoir
temporel à l'égard de l'autorité spirituelle
a son signe visible dans le sacre
des rois : ceux-ci ne sont réellement
« légitimés » que lorsqu'ils ont reçu
du sacerdoce l'investiture et la consécration,
impliquant la transmission
d'une « influence spirituelle* »

nécessaire à l'exercice régulier de leurs fonctions ». Ceci montre bien que le Roi* reçoit son autorité* du Pape, il s'agit donc d'une « délégation » de pouvoir, « délégation en laquelle consiste proprement le « droit divin ».

Le Pape, en ce qui le concerne, a pour mission le salut spirituel des âmes, la garde du dépôt de la « Révélation* », le maintien de la supériorité du spirituel sur le temporel ; il est réellement le Pontifex Maximus, l'unique à pouvoir porter la tiare, la triple couronne.

Le souverain pontife qui exerce la fonction de « hiérophante », c'est-àdire de « maître des mystères », est le garant de l'orthodoxie de la doctrine et de l'interprétation des saintes écritures.

Il est également, en tant que possesseur de la clef d'or, celui qui détient l'accès au « Paradis céleste* », et qui confie, sous certaines conditions précises, à l'Empereur la clef d'argent qui commande au « Paradis terrestre* » et au gouvernement des affaires d'ici-bas.

Par ailleurs, Guénon remarque que le Pape, outre les deux clefs, a aussi conservé du dieu Janus*, le symbole de la barque, la fameuse et célèbre « barque de Pierre » qui est comme l'emblème même de l'Église, et qui fait bien de l'autorité sacerdotale « romaine » une authentique puissance spirituelle régulière remontant « de proche en proche, rajoute Guénon, jusqu'à la grande Tradition primordiale* ». La barque de Pierre,

la barque du Pontife romain, est la barque qui permet la traversée de la Manifestation*, celle qui donne la « Grande Paix* » et conduit jusqu'à la « vision béatifique ». Le Pape, est donc, sans conteste, la figure visible du navigateur sacré; se situant dans la continuité symbolique des grands récits initiatiques antiques, de l'Inde védique, de l'Egypte et du Tibet au

voyage des Argonautes cherchant la « Toison d'or », il incarne celui qui est capable de faire passer sur l'autre rive,; c'est le souverain passeur des âmes, le maître du seuil qui se trouve devant les lourdes portes de l'éternité.

C'est pourquoi, à la lumière de l'ensemble de ces éléments précis dont on conviendra aisément qu'ils sont hautement significatifs, Guénon en déduit, et ce à juste titre, que le Pape est non seulement la seule autorité spirituelle légitime d'Occident, mais que, de plus, en tant qu'autorité sacerdotale, il domine de manière suréminente toute autre forme d'autorité temporelle. À ce propos, il est bien évident que l'image actuelle du pontificat est loin d'être une parfaite représentation de cette fonction élevée telle que décrite plus haut. Mais, comme le rappelle fort pertinemment Guénon, en parlant de Dante qui, dans la conclusion de son De Monarchia, place le Pape nettement au-dessus de l'Empereur en termes d'autorité et de qualifications spirituelles, « il sut ne pas imputer à

l'institution elle-même les défauts des hommes qui la représentaient passagèrement, ce que ne sait pas toujours faire l'individualisme moderne ». C'est d'ailleurs à partir de ce même raisonnement que Guénon prit soin de formuler à la suite de ce texte la note suivante : « Quand on parle du Catholicisme*, on devrait toujours avoir le plus grand soin de distinguer ce qui concerne le Catholicisme luimême en tant que doctrine et ce qui se rapporte seulement à l'état actuel de l'organisation de l'Église catholique; quoi qu'on puisse penser sur cette dernière, l'autre ne saurait nullement en être affectée. » Il en va, pourrions-nous dire, de l'Église comme de son chef visible, ceux-ci ne peuvent être regardés que par delà les hommes qui ont, temporairement, la fonction de les représenter, afin de pouvoir accéder à la compréhension de leur véritable nature qui, elle, reste inchangée et, pour reprendre l'expression de René Guénon, demeure « inaffectée ».

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. II, « Fonctions du sacerdoce et de la royauté », ch. V, « Dépendance de la royauté à l'égard du sacerdoce », ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste ».)

Voir Clefs, Empereur, Initiation, Janus, Pont, Sacerdoce, Wang.

PARA-BRAHMA (sanskrit). On parle de Para-Brahma en désignant

Brahma* lorsqu'il est perçu dans sa nature suprême, par delà toutes les limitations, formelles ou informelles, lorsqu'il est dégagé de toute image, nom, ou forme quelconque. C'est le Brahma inaccessible, celui dont il est impossible de dire quoi que ce soit, le Brahma sans limite, celui qui est Un*

dans son infinité et infini dans sa multiplicité* et, tout à la fois sans dualité (adwaita*); le Brahma incompréhensible à la créature.
Il est le non-né qui reste hors d'atteinte pour l'être manifesté, celui que les yeux ne peuvent voir et que l'esprit même ne peut concevoir, si ce n'est sous le mode de la négation* (neti, netï) qui vise à écarter tout ce qui pourrait être pensé ou dit de lui, aboutissant finalement à la pure vacuité (sunyata) qui conduit inévitablement au « Parfait silence ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération ».)

Voir Brahma, Wou-ki.

PARADIS. Paradis céleste. Paradis terrestre. Avant le début du Kali-Yuga* ou âge de fer, VAgarttha* possédait une autre dénomination sous l'appellation de Paradêsha, appellation qui a la signification de « Contrée suprême » en sanskrit, et que l'on emploie pour désigner le

PARADIS

« Centre* spirituel » qui est également le « Coeur* du Monde ». Par la suite, les Chaldéens transformèrent le mot Paradêsha en Pardes, et les occidentaux en Paradis qui est maintenant devenu, dans le langage courant, la forme générique pour évoquer un lieu libéré des contraintes et vicissitudes d'ici-bas, un lieu dans lequel les élus reçoivent leur récompense ultime en pouvant contempler Dieu* face à face pour l'éternité. Il convient cependant de distinguer, lorsque l'on fait référence au Paradis (El-Jannah), entre le Paradis terrestre et le Paradis céleste, qui sont loin d'être identiques et ne répondent pas l'un et l'autre à la même définition. C'est pourquoi il est utile de se pencher un instant sur le caractère propre de chacun des deux « Paradis ». Notons, tout d'abord, que le Paradis terrestre, que l'on dit traversé par quatre fleuves, est en réalité le symbole du « Centre du Monde* », l'image de la réintégration de l'homme dans son état primordial mais, cependant, une simple étape sur la voie du Paradis céleste. Dante, dans son De Monarchia, nous dit que le Paradis terrestre est la finalité de la béatitude de cette vie, il couronne la perfection naturelle de l'état humain, c'est-àdire qu'il est le parachèvement des « petits mystères* ». La clef * d'argent, qui est confiée par le Pape* à l'Empereur*, est, d'ailleurs, la clef qui préside à l'ouverture et à la fermeture de cette « Terre Sainte* », que

l'iconographie nous fait voir, dans les manuscrits du moyen âge*, comme une île, « l'île sacrée » qui demeure immuable au milieu de l'agitation incessante des flots, et qui est la « montagne du Salut », le « Sanctuaire de la Paix ». Le Paradis terrestre est à l'origine de toute les traditions, selon Guénon, comme une sorte de « point de départ » car il est vu comme le séjour d'immortalité là où se

trouve l'Arbre de Vie*.
Le Paradis céleste, quant à lui, est précisément le sommet de la « Grande Paix », celle qui procure la « lumière de gloire » et donc, et elle seule, la « vision béatifique » des élus. C'est l'aboutissement du parcours humain, la plénitude des « Grands Mystères* » qui sont, de par leur lien avec les états supérieurs de l'être, sous la dépendance de l'autorité spirituelle légitime, du pontificat au sens véritable de cette fonction, qui possède la clef d'or en relation avec le domaine sacré. Le Paradis céleste donne à contempler une Lumière* directe, non réfléchie,

c'est l'entière actualisation de l'intelligence pure, la totale vision de la « Révélation » supra-rationnelle et donc supra-humaine « puisqu'elle repose sur l'existence de facultés transcendantes par rapport à l'individu… ». Ceci expliquant pourquoi il est dit qu'à partir du Paradis terrestre, l'être doit quitter la terre pour « salire aile stelle », selon l'expression de Dante, afin de se diriger sur la voie

du Paradis céleste.
(Le Roi du monde, ch. V, « Le symbolisme du Graal », ch. IX, « L'Omphalos et les Bétyles ».

Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste ». Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. LII, « L'Arbre et le Vajra », ch. LIII, « L'Arbre de Vie et le breuvage d'immortalité ».)

Voir Agarttha, Arbre, Brahama-loka, Centre.

PARAMÂTMÂ (sanskrit). Le « Suprême Soi * », le « Soi Absolu » présent en toutes choses et cependant toujours identique à lui-même. C'est le Principe* commun et général « que nous pouvons, écrit Guénon, faute d'un meilleur terme, désigner comme « l'Esprit Universel », mais, bien entendu, à la condition de ne voir dans cet emploi du mot « esprit » rien qui puisse rappeler les conceptions philosophiques occidentales... ». Equivalent à l'Atmâ*, dans la mesure où il ne peut s'en distinguer, car il est essentiellement au-delà de toute distinction et de toute particularisation, le Paramâtma dépasse toutes les qualifications; supérieur à ce qui est connu, il est même au-delà de ce qui n'est pas connu. La Bhagavad-Gitâ

(XV, 18) dit de lui qu'il « dépasse le destructible et même l'indestructible ».
(L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications

individuelles », ch. VI, « Les degrés de la Manifestation individuelle », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ ».)

Voir Atmâ, Vishnu.

PARINIRVÂNA (sanskrit).

Voir Nirvana.

PAROLE.

Voir Langage, Logos, Verbe.

PAROLE PERDUE. On sait que la recherche de la Parole perdue est l'une des tâches principales de la voie maçonnique et en constitue même par excellence la recherche fondamentale. En effet, cette recherche qui est l'objet même de la quête spirituelle propre aux maçons depuis l'origine de leur société, a une importance primordiale car, de son succès, dépend l'éventuelle reprise effective de l'opérativité des travaux initiatiques. Cette notion de perte, n'est d'ailleurs pas propre à la Maçonnerie* puisque presque toutes les traditions rappellent qu'à la suite de l'éloignement progressif du Principe*, en vertu des lois cycliques universelles, la Connaissance* qui, au temps de « l'état

primordial* », était donnée naturellement, fut de plus en plus voilée aboutissant, à présent, à un oubli pur et simple. Cette perte fut compensée, si l'on peut dire, au cours de l'histoire, par une substitution* qui devait faire office de mémoire, ou de rappel de cette connaissance originelle à laquelle avaient accès les hommes lorsqu'ils conservaient encore intact leur lien avec la Tradition primordiale. René Guénon, qui fut certainement celui qui, à notre époque moderne d'obscurcissement et de confusion, oeuvra le plus sur ce sujet afin que cette Parole soit rendue à sa « fonction » authentique et première, écrivait que « rassembler ce qui est épars » est la même chose que « retrouver la Parole perdue », car, en réalité et dans son sens le plus profond, cette « Parole perdue » n'est autre que le véritable nom du « Grand Architecte de l'Univers* ». (Symboles de la Science sacrée, ch. VI, « La Science des lettres », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XLVI, « Rassembler ce qui est épars ». Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Parole perdue et mots substitués ».)

Voir Grand Architecte, Hiram, Maçonnerie, Nom, Substitution, Tétragramme.

PARTICIPATION. Toute la réalité qui fait que les êtres existent, vient de leur Participation au Principe*, Parti

cipation sans laquelle ils ne seraient strictement rien. Si toute réalité est issue du Principe, on comprend mieux pourquoi, « ces êtres, en tant que contingents et limités, ainsi que la Manifestation* tout entière dont ils font partie, sont nuls par rapport au Principe (...) ». Cependant, pour que l'existence* même soit rendue effective,

il faut bien que subsiste un rattachement ou, si l'on préfère, une Participation au Principe, « il y a, dans cette participation comme un lien avec celui-ci, donc un lien entre le manifesté et le non-manifesté, qui permet aux êtres de dépasser la condition relative inhérente à la Manifestation ».

D'autre part et, d'une certaine manière, de façon complémentaire puisqu'il s'agit du rapport des êtres à Dieu*, il serait souhaitable, d'après

A. K. Coomaraswamy, de traduire le terme d'origine indienne « Bhakti », non pas par dévotion, comme on le fait d'habitude, mais par Participation qui correspond beaucoup mieux au sens propre de ce « service divin » particulier qu'exige, ou qu'implique cette voie spirituelle originale.
(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. IX, « Création et manifestation ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXXVI, « Initiation et « service ».)

Voir Amour, Harmonie, Manifestation.

PÂSHA (sanskrit). Ce terme sanskrit qui a le sens de « lien* », mais qui est aussi dans le symbolisme hindou le noeud* ou la boucle identifiée à la « porte étroite » qui donne accès à la sortie de l'existence* manifestée, est à la racine du mot pashu qui désigne un être vivant selon qu'il est « lié » ou déterminé par des lois et conditions précises. On remarquera que le dieu Shiva* est aussi nommé Pashupati, c'est-à-dire le « Seigneur des êtres liés » car, de par son pouvoir et son agir transformateurs, les êtres

peuvent parvenir à la Délivrance*.

Par ailleurs, Guénon signale que le

mot pashu est très souvent « pris dans

une acception spéciale pour désigner

une victime animale du sacrifice

(yajna, yâga ou mêdha), laquelle est

d'ailleurs « délivrée », au moins vir

tuellement, par le sacrifice même ».

Il convient cependant, concernant la

notion de sacrifice*, prévient René

Guénon, de se garder d'établir des

correspondances trop rapides entre le

sens du sacrifice en Inde, « qui est

essentiellement destiné à établir une

certaine communication avec les

états supérieurs », et qui est très loin

du caractère « expiatoire » qu'il pos

sède en Occident*, où il n'est pas

dégagé de son rattachement étroite

ment religieux et moral*.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération ». Symboles de la Science sacrée, ch. LV, « Le « trou de l'ai

guille ».)

Voir Aiguille, États de l'être, Lion Noeud, Porte, Sacrifice, Shiva.

PASSAGE. En étudiant le moment qui correspond au changement radical de situation lors de la fin d'un cycle*, Guénon montre clairement qu'il se produit là une jonction des extrêmes provoquant le « redressement » qui voit la disparition de l'état ou du point le plus bas de la Manifestation*, ainsi que le surgissement de l'état le plus haut, et ceci de façon « instantané ». Ce caractère instantané signifiant que le Passage est en réalité « intemporel », « hors de toute durée ce qui implique un passage par le non-manifesté ».
Le passage par le non-manifesté est d'ailleurs considéré comme l'intervalle (sandhyâ) qui est, d'après la tradition hindoue, toujours présent entre deux phases, deux états de manifestation.
« S'il en était autrement, écrit Guénon, l'origine et la fin ne pourraient pas coïncider dans le Principe*, s'il s'agit de la totalité de la Manifestation, ni se correspondre si

l'on envisage seulement des cycles particuliers; d'ailleurs en raison de « l'instantanéité » de ce passage, il ne se produit en réalité par là aucune

solution de continuité, et c'est ce qui permet de parler véritablement d'une

jonction des extrêmes (...). »
Le Passage est donc « hors du temps », mais surtout hors de la

Manifestation, ceci expliquant pourquoi tout changement profond d'état est accompli dans l'obscurité qui représente l'indistinction première de la pure potentialité, la materia prima* en elle-même. Si toute « transformation », lors du Passage de fin de cycle, est vue comme une destruction selon les données de la Manifestation, il est en réalité un retour à l'état principiel, « de même que l'Origine*, bien que procédant immédiatement du Principe, prend sous le même rapport l'apparition d'une « sortie du chaos* ». On notera que sur ce point, comme dans bien d'autres, il en va du macrocosme comme du microcosme, et que le Passage de l'être vers les états* supérieurs, s'effectue toujours par une mort du vieil homme, par la « dernière mort », une traversée de la « porte* étroite » qui délivre définitivement des liens de l'existence* manifestée.

(Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XXIX, « La jonction des extrêmes ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XVIII, « Passage des coordonnées rectilignes aux coordonnées polaires; continuité par rotation ».

Symboles de la Science sacrée,

ch. LV, « Le « trou de l'aiguille », ch. LVI, « Le passage des eaux », ch. LIX, « Kâla-mukha », ch. LXI, « La chaîne des mondes », ch. LXIII, « Le symbolisme du pont », ch. LXIV, « Le pont et l'arc-enciel ».)

Voir Capricorne, Cycle, Échelle, Mort, Pont, Voyage.

PASSIVITÉ. Pour René Guénon, la voie initiatique est étrangère à toute forme de passivité et ceci dans la

mesure où elle implique un travail
concret de l'individu, un véritable
engagement de tout l'être et donc,
bien évidemment, de sa volonté dirigée
avec rigueur et continuité dans la
poursuite d'un effort régulier. En
effet, le but de l'initiation* étant de
conduire l'être à la Délivrance*,
« toute tendance à la passivité ne peut
être qu'un obstacle à l'initiation, et,
où elle est prédominante, elle constitue
une « disqualification » irrémédiable
».

On voit donc ici très bien ce qui distingue
les voies « passives », comme
le mysticisme*, du cheminement initiatique
qui n'autorise aucune forme
de dépendance qui viendrait s'ajouter
aux déjà nombreuses contingences
qui enserrent l'individu dans son
existence ordinaire. « L'initié n'est
pas un sujet, écrit Guénon, il est
même exactement le contraire »,
c'est pourquoi tout ce qui viendrait
renforcer les déterminations est, et
doit être, impérativement écarté dans
ce domaine précis.

Il n'est donc pas concevable d'envisager
une mise sous dépendance de
l'initié, certes à titre purement pédagogique
il est soumis à une règle et
une méthode, mais celles-ci auront
pour finalité sa libération, jamais son

asservissement. « L'initiation doit précisément mener à la conscience pleinement réalisée et effective du « Soi* », ce qui ne saurait évidemment être le fait ni d'enfants en tutelle ni d'automates psychiques ; la chaîne initiatique n'est pas faite pour lier l'être, mais au contraire pour lui fournir un appui lui permettant de s'élever indéfiniment et de dépasser ses propres limitations d'être individuel et conditionné ». Il n'y a donc, dans toute démarche initiatique authentique, aucun renforcement des déterminations, mais une ouverture dépassant toutes les chaînes de la limitation relative au monde de la Manifestation*. « En toute rigueur, au point de vue initiatique, précise Guénon, la passivité n'est concevable

et admissible que vis-à-vis du Principe* suprême exclusivement ». Cela signifie que la seule et unique forme de Passivité envisageable, se situe dans le rapport à ce qui en tant que Principe est au-delà des déterminations, c'est-à-dire vis-à-vis de ce qui dépasse toute dualité et toute distinction. (Aperçus sur l'initiation, ch. XXXV, « Initiation et passivité ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XVI, « contemplation directe et contemplation par reflet », ch. XXIV, « Sur le rôle du Guru », ch. XXVI, « Contre le quiétisme ».)

Voir Contemplation, Initiation, Lune, Mysticisme.

PASSIVITÉ UNIVERSELLE.

Voir Possibilité.

PAUVRETÉ SPIRITUELLE. La Pauvreté spirituelle (El-Faqru) ne peut se comprendre sans voir que la condition même, sur le plan existentiel, de la créature en tant qu'être créé est d'être dans un état de radicale

dépendance. « L'être contingent peut être défini, écrit Guénon, comme celui qui n'a pas en lui-même sa raison suffisante; un tel être, par conséquent, n'est rien par lui-même, et rien de ce qu'il est ne lui appartient en propre. Tel est le cas de l'être humain, en tant qu'individu, ainsi que de tous les êtres manifestés, en quelque état que soit la différence entre les degrés de l'Existence* universelle, elle est toujours nulle au regard du Principe*.» C'est la conscience* de cette insuffisance ontologique, la conscience* de cette détermination* viscérale et profonde, qui est désignée par la tradition comme étant la Pauvreté spirituelle.
Cette conscience est à la source du détachement envers la Manifestation* qui est alors regardée comme étant « rigoureusement nulle par rapport à la Réalité* Absolue ». À partir de cette compréhension peut être développée la véritable indifférence aux fruits de l'action la réalisation effective de « l'action sans désir » (nishkâma Karma), du « non-agir* » au sein de l'action. « Par là, dit Guénon, l'être sort de la multipli

cité* ; il échappe, suivant les expressions employées par la doctrine taoïste, aux vicissitudes du « courant des formes », à l'alternance des états de « vie » et de « mort* », de « condensation » et de « dissipation », passant de la circonférence de la « roue* cosmique » à son centre, qui est désigné lui-même comme « le vide*» (le non-manifesté) qui unit les rayons et en fait une roue ». La Pauvreté spirituelle, de par la conscience de l'indigence ontologique, est synonyme du « Grand repos », de la « Paix* dans le vide » dans l'Unité* avec le Principe*. « La « simplicité », expression de l'unification de toutes les puissances de l'être, caractérise le retour à « l'état primordial » (...), cette simplicité est aussi ce qui est désigné ailleurs comme l'état « d'enfance » (bâlya) ». La « Simplicité » ou la Pauvreté spirituelle conduisent l'une et l'autre à « l'extinction » (El

fanâ*), « à l'Unité sans dimension du Point* primordial auquel aboutit le mouvement de retour vers l'Origine* ». C'est la plénitude réalisée du « Simple », de la « Pauvreté » au sein du vide*, la cessation* de la différenciation, la réalisation de l'authentique Connaissance* qui n'est autre que le pur et clair silence du non-savoir.

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. IV, « El-Faqru ».)

Voir Connaissance, El-Faqru, Extinction.

PAVÉ MOSAÏQUE.

Voir Damier, Échiquier, Yin-Yang.

PÉCHÉ ORIGINEL. L'idée qu'une « faute » puisse être transmise de génération en génération fut largement

refusée par les occultistes et les spirites, qui y virent une injustice inacceptable et injustifiable. Or, comme l'explique fort bien René Guénon, « dès lors que l'individu tient de ses parents certains éléments corporels et psychiques, il les prolonge en quelque sorte partiellement. Sous ce double rapport, il est véritablement quelque chose d'eux tout en étant lui-même, et ainsi les conséquences de leurs actions peuvent s'étendre jusqu'à lui; c'est de cette façon, du moins, que l'on peut exprimer les choses en les dépouillant de tout caractère spécifiquement moral ». Il en va de même, métaphysiquement, de la transmission sur l'ensemble de l'humanité de la « faute originelle », que l'on peut interpréter de diverses façons, et regarder sous diverses perspectives, mais qui, finalement, trouve son prolongement en chaque individu, par les mêmes lois que celle de l'héritage transmis par les liens de la parenté. « L'enfant, écrit Guénon, et même tous les descendants, sont potentiellement inclus dès l'origine dans l'individualité des parents (...). » Il y a donc bien transmission d'un statut, d'un état d'être, qui fait que « la descendance peut être regardée

comme ayant participé, en une certaine manière, aux actions des parents, sans pourtant exister actuellement à l'état individualisé ».
On voit ce qu'il peut y avoir ici de choquant pour un esprit moderne, marqué par l'individualisme outrancier, et qui s'imagine être venu seul au monde de lui-même, mais les lois ne se discutent pas et leur objectivité, en ces matières particulièrement, est sans appel.
(Erreur Spirite, ch. VII, « Extravagances réincarnationnistes ».)

Voir État de l'être.

PÈLERINAGE. Le Pèlerinage, dans son sens courant, est certes un voyage, mais il est surtout un itinéraire de « l'âme », un itinéraire de « l'âme vers Dieu * » selon un parcours sacré balisé par les différents sanctuaires qui jalonnent la route spirituelle du pèlerin. Pèlerin vient d'ailleurs du latin peregrinus qui a pour sens « voyageur » et « étranger », ce qui, bien évidemment, n'est pas sans rappeler les termes mêmes utilisés dans le Compagnonnage* ou la Maçonnerie*, lors des épreuves symboliques de l'initiation*. À ce titre, écrit Guenon, « les différents stades initiatiques sont souvent décrits comme les étapes d'un voyage... » Être en « voyage », en « chemin », est donc synonyme de cet état de recherche, « d'errance », qui est état intermédiaire et probatoire nécessaire à l'in

dividu comme pour les peuples, ainsi que nous en donnent l'exemple les Hébreux « errant pendant quarante ans dans le désert avant d'atteindre la Terre promise ». On connaît l'importance de la place du Pèlerinage au moyen âge* en Occident* dans la vie des hommes, et le rôle joué par les célèbres « chemins de saint Jacques »

dans la constitution de la géographie sacrée, un chemin qui n'est autre que la « Voie Lactée » visant à rejoindre le champ des étoiles, c'est-à-dire le « Compostelle » dans son sens véritable. Le Pèlerinage terrestre est donc, en même temps, un voyage céleste effectué par le « noble voyageur » celui qui est initié aux mystères de l'hermétisme* et ceci dans la mesure où, au niveau traditionnel, si saint Jean préside à la métaphysique pure, saint Jacques correspond aux « sciences traditionnelles ». C'est donc en parcourant la « roue des choses », en effectuant le Pèlerinage sacré que se dévoilent les « Petits Mystères* », la connaissance des lois cosmiques du domaine dit « intermédiaire ». Cependant, rajoute fort justement René Guénon, « la connaissance des « Grands Mystères* » étant celle des principes immuables, exige la contemplation immobile dans la « grande solitude », au point fixe qui est le centre de la roue, le pôle invariable autour duquel s'accomplissent, sans qu'il y participe, les révolutions de l'Univers manifesté ». Le véritable Pèlerinage est, de ce fait, celui tout

intérieur qui conduit l'être au coeur de l'âme où réside l'essence du Principe*.

(Etudes sur la Franc-maçonnerie et le compagnonnage, t. I, « À propos des pèlerinages ».)

Voir Mystères, Voyage.

PENSÉE. En tant que faculté humaine la Pensée se manifeste toujours sous un mode individuel, ce qui signifie non pas que cette « faculté soit propre à un individu à l'exclusion des autres ou qui serait essentiellement et radicalement différente chez chaque individu (...), mais que cette faculté appartient à l'individu en tant que tel, et ne possède plus aucune raison d'être si on cherche à la considérer en dehors d'un certain état individuel et des considérations particulières qui définissent l'existence de cet état ». C'est pourquoi la Pensée n'est pas le moyen adéquat pour parvenir aux vérités métaphysiques, car ce n'est jamais en tant qu'homme qu'on y accède, mais par la dimension « supra-individuelle » qui réside en nous et qui nous autorise, sous certaines conditions, à entrer en contact avec le domaine de

l'intellectualité* pure.
De la sorte il est évident que ni les

concepts, ni les idées, ni la Pensée ne sont capables d'une connaissance métaphysique réelle; tant que les individus « n'en seront qu'à « penser » à travers ces moyens, écrit

Guénon, ils n'auront encore obtenu aucun résultat effectif, pas plus que celui qui raisonne ou réfléchit sur ce qu'on est convenu d'appeler communément les « preuves de l'existence de Dieu* », n'est parvenu à une

connaissance effective de la Divinité ». La Pensée qui utilise concepts et abstractions, est absolument impuissante à pénétrer au sein de la véritable Connaissance*, la Connaissance de l'unique nécessaire qui se situe bien plutôt au coeur du « non-savoir » et de la « non-pensée ».
(Les Etats multiples de l'être, ch. VIII, « Le mental, élément caractéristique de l'individualité humaine ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. II, « Métaphysique et dialectique ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. VI, « Les degrés de la Manifestation individuelle ».)

Voir Connaissance, Dialectique, Intellect transcendant, Intuition, Mental, Philosophie.

PERFECTION. Perfection active. Perfection passive. René Guénon, au sujet de la Perfection, précise que ce terme doit toujours être entendu dans son sens absolu lorsqu'il est employé comme désignation des possibilités de l'être. En effet, il écrit que, « dans la représentation d'un être, l'axe* vertical est le symbole de la « Voie personnelle », qui conduit à la Perfection, et qui est une spécification de la « Voie universelle » (...) ».

L'universalité de cette Voie lui confère
donc essentiellement cette Perfection
dont il est question ici. Toutefois,
et la difficulté vient de cela,
« pour y penser dans notre condition
actuelle (en tant qu'êtres appartenant
à l'état individuel humain), il faut
bien rendre cette conception intelligible
en mode distinctif ; et, cette conceptibilité
est la « perfection active »
(Khien*), possibilité de volonté dans
la Perfection, et naturellement de
toute-puissance, qui est identique à
ce qui est désigné comme « l'Activité
du Ciel ». Or, étant donné que nous
sommes obligés de traduire par le
langage*, c'est-à-dire dans un mode
imparfait et sensible, cette réalité de
la Perfection active, il est nécessaire
d'utiliser, ou mieux encore, d'avoir
recours aux capacités de la Perfection
passive (Khouen) afin que soit « actualisée
» et manifestée « l'Activité
du Ciel ». La Perfection active peut
être comparée au Ciel* (Tien) et à la
« faculté agissante », tandis que la
Perfection passive correspond à la
Terre (Ti) et à la « faculté plastique »,
à la réception des influences célestes.
Nous voyons, à la suite de ce qui
vient d'être exposé, qu'il y a dans la
Perfection une analogie avec ce qui

dans l'Être est nommé « essence* »
et « substance* », bien que, souligne
Guénon, « il faut savoir que Khien et
Khouen n'existent métaphysiquement
que de notre point de vue
d'êtres manifestés, de même que ce
n'est pas en soi que l'Être se polarise

et se détermine en « essence » et
« substance », mais seulement par
rapport à nous, et en tant que nous
l'envisageons à partir de la Manifestation
universelle dont il est le principe
et à laquelle nous appartenons ».
La Perfection, de manière à être véritablement
comprise dans sa totalité,

nécessite impérativement que soit intégrée la différenciation entre les activités du Ciel, et celles de la Terre et ce, en sachant que nous le faisons à partir de nos propres limitations qui sont frappées par la contingence et la dépendance à l'égard du Principe*. (Le Symbolisme de la Croix, ch. XXII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel ». La Grande Triade, ch. III, « Ciel et Terre », ch. XXVII, « Place de l'état individuel humain dans l'ensemble de l'être », ch. XXVIII, « La Grande Triade ».)

Voir Axe, Homme Universel, Khien, Passivité, Voie, Volonté.

PERSONNALITÉ. La Personnalité, loin d'être équivalente à l'individualité* qui n'est que transitoire et contingente, est, bien au contraire, « le principe transcendant et permanent de l'être ». Si l'individualité humaine est synonyme du « moi », la Personnalité est plus proche du « Soi* », bien que le « Soi », en quelque manière, représente quelque chose de plus que la Personnalité.
Il va sans dire cependant que ce qui

est entendu dans le terme « Personnalité » par les doctrines traditionnelles, n'a rien de commun avec ce que les philosophes modernes appellent si souvent la « personne humaine », qui n'est en réalité que l'individualité pure et simple; du reste, rajoute Guénon, c'est celle-ci seule, et non la Personnalité, qui peut être dite proprement humaine. Guénon voulant clarifier plus avant cette question importante de la distinction entre individualité et Personnalité, montre très bien les limites des penseurs occidentaux qui, même lorsque voulant « pousser » plus sérieusement leur réflexion, « prennent pour la personnalité ce qui n'est véritablement que la partie supérieure de l'individualité, ou une simple extension de celle-ci ; dans ces conditions, tout ce qui est de l'ordre métaphysique pur reste forcément en dehors de leur compréhension ». Et c'est bien là où réside le problème car, de cette incompréhension surgissent d'inextricables confusions qui rejaillissent sur l'ensemble des positions exprimées.

Il importe donc de saisir que la Personnalité est une sorte de « détermination immédiate, primordiale et non particularisée du principe qui est appelé en sanskrit Atmâ* ou Paramâtmâ*, et que nous pouvons, faute d'un meilleur terme, désigner comme « l'Esprit universel* » (...) ». La Personnalité relève donc de l'ordre du Principe*, ce qui signifie

qu'elle est de nature universelle et quelle n'est pas, et ne peut être, « individualisée ». La Personnalité, par l'intermédiaire de l'intellect transcendant*, est lié au centre principiel de l'être, au centre qui est absolument non-affecté par les conditions de la Manifestation*.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. 1,

« La multiplicité des états de l'être », ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XXVI, « Incommensurabilité de l'être total et de l'individualité ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXXII, « Les limites du mental ». Études sur l'Hindouisme, « Atmâ-Gîtâ ».)

Voir Individualité, Jîvâtmâ, Manifestation, Moi, Soi, Universel.

PETITS MYSTÈRES.

Voir Mystère.

PHÉNIX. L'image du Phénix, rattachée à la Tradition primordiale* de par ses liens avec les mythes solaires et en particulier avec la première « cité d'Héliopolis », la « ville du Soleil* » c'est-à-dire la Tula hyperboréenne dite aussi « Terre* du Soleil », cette image donc occupe une place toute spéciale dans les

représentations de la « vie éternelle », vie célébrée depuis les origines par les civilisations les plus anciennes.
Les Égyptiens, par exemple, représentaient l'éternité du Ciel* par un « coeur posé sur un brasier dont la flamme entretient l'ardeur », rapporte Plutarque. Si l'on veut bien voir que le Coeur* fut utilisé au moyen âge* comme image du saint Graal*, que d'autre part, le Phénix, dans le Zodiaque* de Glastonbury incarne le Verseau portant la « coupe d'immortalité » et que les Arabes considéraient qu'il ne touchait jamais terre en un autre lieu que la montagne de Qâf, montagne* polaire d'où provient le soma ou « breuvage d'immortalité », on s'aperçoit que le Phénix est porteur d'un sens et d'une richesse symbolique bien trop souvent insoupçonnés, et mérite par là même une attention toute spéciale de par sa profonde valeur métaphysique.

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Comptes rendus ». Symboles de la Science sacrée, ch. VI, « La Science des lettres », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte ».)

Voir Graal, Hyperborée, Soleil.

PHÉNOMÈNE. On englobe sous l'appellation générique de « Phénomènes » les diverses manifestations présentant un caractère particulier, ou susceptible d'être considérées comme telles, et qui offrent un large champ d'exploitation pour l'étude ou

l'expérience, de par l'originalité propre des réalités en question.
René Guénon prit le soin de se pencher, avec attention et minutie, sur la nature des phénomènes qui étaient regardés comme des critères de « vérité » par les milieux « néomystiques », occultistes et spirites, et démontra le peu d'importance qu'il

fallait accorder, en règle générale, à
ce type de faits du point de vue de
l'authentique métaphysique*. En
effet, il semble bien que les manifestations
qui relèvent du domaine de
l'étrange ou de l'inexplicable, de par
leur fort pouvoir d'impression, forment
une sorte de matière première à
laquelle certaines personnes prêtent
une valeur bien trop exagérée de par
la sollicitation exercée sur leur fragile
imagination, et nous pourrions même
souligner que de par le développement
des sollicitations « spectaculaires
» de la société contemporaine
vivant sous la dictature de l'image,
cet appétence pour le sensible n'a fait
que s'accroître plus encore. Ainsi les
interprétations les plus fantaisistes
côtoient la naïve crédulité réalisant
ainsi la plupart du temps un mariage
fort douteux entre les faiblesses
inhérentes à l'esprit humain, mariage
utilisé pour asseoir une « foi » en la
réalité du surnaturel d'un niveau relativement
rudimentaire.
Guénon nous apprend qu'il importe
de bien distinguer, au préalable,
lorsque l'on est en présence de
témoignages ou de réalités phénomé

nales, la nature propre des phénomènes en identifiant ceux qui appartiennent au domaine physique, et ceux qui sont à rapporter au domaine psychique. Ceci d'autant qu'il existe une tendance très marquée, tant chez les sujets victimes de telle ou telle manifestation surprenante, que chez les savants, à attribuer une importance, à ces deux types de réalité phénoménale, qui dépasse leur compétence habituelle. « Rien n'est plus naïf et plus dépourvu de tout moyen de défense, écrit Guénon, que certains savants dès qu'on les sort de leur sphère habituelle ». Le premier point à conserver en mémoire, est de savoir qu'aucun phénomène en tant que tel n'est porteur d'un caractère transcendant, « d'ailleurs aucun phénomène, de quelque ordre qu'il soit n'a en luimême un tel caractère ». Ce qui possède ce caractère « transcendant » c'est la cause, et uniquement cette dernière. Guénon montre bien que des phénomènes identiques furent signalés tant chez des saints que chez des sorciers, « or il est bien évident, dit-il, que c'est seulement dans le premier cas qu'on peut leur attribuer un caractère « miraculeux » et proprement « surnaturel »; dans le second cas, ils peuvent tout au plus être dits « préternaturels » ; si pourtant les phénomènes sont les mêmes, c'est donc que la différence ne réside point dans leur nature, mais uniquement dans leur cause, et ce n'est que du « mode » et des « circonstances » que

de tels phénomènes tirent leur caractère surnaturel ». Au lieu donc de s'attacher par ignorance* et vue limitée aux phénomènes, il serait souhaitable qu'on porte son attention à la « Cause » transcendante elle-même, qui est l'unique objet d'intérêt du véritable chercheur. L'esprit moderne est infecté par cette tendance vers le sensible et le phénoménal, voulant

toujours flatter un mental indigent. « Ce qu'ils veulent, explique René Guénon en parlant des occidentaux d'aujourd'hui, ce sont toujours des résultats qui soient en quelque sorte « sensibles », et c'est là ce qu'ils croient être une « réalisation » ; mais cela revient justement à dire que tout ce qui est vraiment d'ordre spirituel leur échappe entièrement, qu'ils ne le conçoivent même pas, si lointainement que ce soit, et que, manquant totalement de « qualification » à cet égard, il vaudrait encore beaucoup mieux pour eux qu'ils se contentent de rester enfermés dans la banale et médiocre sécurité de la « vie ordinaire ». Si René Guénon ne nie pas l'existence des phénomènes en affirmant même qu'ils sont peut-être bien trop « réels », ce qu'il conteste c'est leur intérêt, leur valeur pour ce qui concerne le développement spirituel, soulignant « que c'est précisément làdessus que porte l'illusion* ». La plus extrême vigilance est pour cela requise en ces matières, afin de ne point s'égarer dans les méandres du sensible et se dissoudre dans les pro

longements inférieurs de « l'infrahumain ».
(L'Erreur Spirite, ch. VI, « Spiritisme et psychisme », ch. VII, « L'explication des phénomènes ». Le Règne de la quantité et les signes des temps,

ch. XXXV, « La confusion du psychique et du spirituel », ch. XXXIX, « La grande parodie ou la spiritualité à rebours ».)

Voir Illusion, Médiumnité, Mémoire.

PHILOSOPHIE. La philosophie, science* moderne toute profane, ne présente qu'un intérêt très relatif de par son absence de liens avec la tradition métaphysique universelle. On y trouve un déploiement inconsidéré de jugement personnel, où l'orgueil individuel joue un rôle de premier plan, et où de manière générale la vanité intellectuelle est l'unique moteur qui mobilise bien souvent l'esprit des « penseurs ». La volonté* de parvenir à une pensée* originale semble être le seul mécanisme mobilisateur de cet exercice finalement assez vain qui consiste à émettre, chez les philosophes contemporains, une réflexion « personnelle ».
« L'individualisme qui s'affirme dans cette prétention, écrit René Guénon, est manifestement contraire à tout esprit traditionnel, et aussi incompatible avec toute conception ayant une portée métaphysique ».
On assiste, en Philosophie, à cette étrange maladie qui consiste, pour le

philosophe, à vouloir absolument se mettre en demeure de fonder un nouveau « système » dont il serait l'origine.
Or, remarque fort justement Guénon, « la métaphysique pure est

essentiellement exclusive de tout système,
parce qu'un système quelconque
se présente comme une conception
fermée et bornée, comme un
ensemble plus ou moins étroitement
défini et limité, ce qui n'est aucunement
conciliable avec l'universalité
de la métaphysique* ; et d'ailleurs un
système philosophique est toujours le
système de quelqu'un, c'est-à-dire
une construction dont la valeur ne
saurait être que tout individuelle ».
Mais le plus grave, du point de vue de
la tradition, c'est que tout système est
fondé sur un point de départ très limité,
et qui est, la plupart du temps, parfaitement
arbitraire, le simple fruit
d'une hypothèse, alors que la métaphysique,
« qui a un caractère d'absolue
certitude, ne saurait admettre rien
d'hypothétique ». L'illégitimité des
systèmes philosophiques modernes
est donc totale, et leur fausseté radicale
ne fait pas l'ombre d'un doute, il
ne convient à ce titre de ne leur
accorder aucune validité particulière,
et surtout de leur dénier toute
prétention à la pertinence ou à l'autorité
du point de vue de la métaphysique
qui « étant en dehors et audelà
des relativités, qui appartiennent
toutes à l'ordre individuel, échappe
par là même à toute systématisation,
de même, et pour la même raison,

qu'elle ne se laisse enfermer dans aucune formule ». La Philosophie moderne, qui est « bien peu de chose au fond », est enfermée dans un étroit processus individuel de cogitation, qui lui interdit l'accès à la métaphysique véritable, et qui la vide, de ce fait de tout intérêt traditionnel. Savoir « profane » d'une sagesse* toute « mondaine », elle ne mérite pas qu'on lui accorde une quelconque importance.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VIII, « Pensée métaphysique et pensée philosophique ». Aperçus sur l'initiation, ch. XVIII, « Symbolisme et philosophie ». Mélanges, ch. VI, « Connais-toi toi-même ».)

Voir Connaissance, Dialectique, Intellect transcendant, Intuition, Logique* Mental, Métaphysique, Pensée, sagesse.

PIERRE. Pierre angulaire. Pierre cubique. Pierre cubique à pointe. Pierre de foudre. Pierre philosophale. Pierre taillée. Les rapports existant entre la Pierre et les différents cultes que les hommes ont célébrés dans les diverses traditions, qui n'en font d'ailleurs, comme on l'oublie bien trop souvent, qu'une seule et unique, forment un riche enseignement symbolique d'une rare profondeur. C'est pourquoi Guénon, se pencha à de très nombreuses reprises, dans ses écrits, sur le rôle

conféré à la Pierre depuis les origines les plus lointaines de l'humanité. De par l'importance axiale de la « Montagne sacrée du Pôle », et les multiples représentations qui furent exécutées afin d'en fournir l'image pour l'accomplissement des cultes religieux, depuis le tumulus et le cairn chez les Celtes, en passant par

l'Omphalos* de Delphes, la Pierre a toujours été utilisée par les hommes en tant que symbole de l'Axe* du Monde*. On notera que la Pierre entretient une relation toute particulière avec Karneios*, le dieu du Karn (le « haut lieu »), dont le nom signifie le « Dieu tout puissant », ce qui n'est pas sans rappeler le nom même du Dieu d'Abraham, Shaddai*, le Dieu de la Montagne. Il n'est peut être pas anodin également que plus tard, Jésus lui-même, vint au monde dans une Pierre représentée,

selon la tradition évangélique, par la crèche, alors qu'il était à titre suréminent la « Pierre d'Angle », la « Pierre qui a été rejetée par les bâtisseurs » (Matthieu, XXI, 42. Marc, XII, 10. Luc, XX, 17), la « clef de voûte » qui soutient tout l'édifice, la Pierre fondamentale qui établira précisément sur « Pierre » les fondements de son Église: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (Matthieu, XVI, 18). Il est par ailleurs possible de voir dans un autre type de Pierre, la « Pierre cubique », une « Pierre fondamentale » dans la mesure où elle incarne cette idée de

stabilité véhiculée par le cube* dont la forme phonétique tire sa source du grec Kubos, dont on connaît, de par ses multiples sens symboliques et géométriques, les liens étroits qui le rattachent à la Terre*. Cette Pierre cubique n'est pas à confondre ni avec les « pierres noires », aérolithes ou « pierres tombées du ciel », ni avec les Pierres de foudre, bien que certaines confusions ont eu lieu au cours des temps, « qui ne sont pas autre chose que les haches de silex préhistoriques, de même que « l'oeuf de serpent », symbole druidique de « l'OEuf du Monde* », n'est rien d'autre, quant à sa figuration matérielle, que l'oursin fossile ». Bien évidemment les nombreux attributs des dieux, de la hache de pierre de Parashu-Râma, au marteau de Thor, symbolisent généralement la puissance de la foudre, et ceci a pu favoriser, dans l'imagination populaire, l'identification entre la foudre et la Pierre. Une interprétation plus juste de la foudre est, sans aucun doute, fournie par le vajra tibétain, ou l'arme de Zeus Pater (Jupiter), le « père des dieux et des hommes », qui représente la « divine paternité », le principe masculin de la Manifestation*. Pour ce qui est de la Pierre philosophale, que l'iconographie nous montre sous la forme d'une « Pierre cubique à pointe », c'est-à-dire une pyramide surmontant un cube, ou le principe spirituel fixé sur la base terrestre, son schéma nous fait voir « un carré* sur

monté d'un triangle, qui ne diffère pas du signe alchimique du Soufre* que par la substitution du carré à la croix (...) ». Cette remarque judicieuse de Guénon, nous rappelle que cette Pierre n'est autre que l'homme lui-même, passant de la « pierre brute » à la Pierre taillée ou « Pierre cubique », puis de sa purification par

la mise en oeuvre du processus initiatique,
et sa réalisation effective dans
la réception d'un principe supra-individuel
qui couronne l'oeuvre proprement
dite, oeuvre qui est l'union ternaire
du Soufre* (principe de l'être)
et du Mercure* (l'existence subtile)
par l'intermédiaire du Sel* (l'individualité*).

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. XXVIII, « Le symbolisme des cornes », ch. XXXIV, « La sortie de la caverne », ch. XLIII, « La pierre angulaire », ch. XLIV, « Lapsit exillis », ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique ». La Grande Triade, ch. XII, « Le Soufre, le Mercure et le Sel ». Le Roi du Monde, ch. VII, « Luz ou le séjour d'immortalité », ch. IX, « L'Omphalos et les Bétyles ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLII, « Transmutation et transformation ».)

Voir Angle, Axe du Monde, Buisson Ardent, Beith-EL, Caverne, Clef de voûte, Cube, Foudre, Karneios, Lia Fail, Montagne, Omphalos, Tetraktys, Yoni.

PINGALÂ (sanskrit).

Voir Nâdî.

PITRI-YÂNA (sanskrit). La Bhagavad-Gîtâ enseigne qu'il existe deux « voies » pour l'être humain dans les états posthumes qu'il a à parcourir, la première la « Voie des Dieux » (dêvayâna*) qui conduit à la « Délivrance *» et à la sortie du cycle* manifesté, et la seconde, la « Voie des Ancêtres » (pitri-yâna) qui est destinée aux êtres devant encore passer dans d'autres états de manifestation individuelle. Selon le Vêda, le Pitriyâna ne permet pas de dépasser la Sphère de la Lune* qui préside à la condition individuelle, donc de la forme* puisque l'individualité est

précisément définie par la forme.

« La Sphère de la Lune représente la « mémoire cosmique » et, à ce titre, est le séjour des Pitris, c'est-à-dire des êtres du cycle antécédent, qui sont considérés comme les générateurs du cycle actuel, en raison de l'enchaînement causal dont la succession des cycles n'est que le symbole », d'où le nom de Pitri-yâna pour désigner la « Voie des Ancêtres », la Voie de la mémoire des

« cycles antérieurs ».

(L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta, ch. XXI, « Le voyage divin de l'être en voie de libération ».)

Voir Cycles, État de l'être, Forme, Lune, Dêva-Yâna, Porte, Uttarâyana, Y, Zodiaque.

PLUIE. La Pluie, de par sa descente du Ciel*, représente les influences venant d'en haut, influences spirituelles qui soit ont le pouvoir de laver et donc de purifier, soit de répandre

des bénédictions et bienfaits divers.
Se rattachant au symbolisme* de
« l'eau* » avec laquelle elle partage
de très nombreuses significations, sa
provenance céleste lui confère néanmoins
une qualité toute particulière,
vivifiante, que l'on retrouve également
dans la rosée* matinale, « l'eau
de la terre », considérée dans la tradition
hermétique comme chargée de
grandes vertus opératives.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
LX, « La lumière et la pluie ».)

Voir Eau, Lumière, Nuage, Rosée.

POINT. Point manifesté. Point
non-manifesté. Point originel. Point
primordial. Point suprême. Parmi
les symboles qui ont un rapport
essentiel à l'espace*, le Point est certainement
celui qui présente la plus
grande simplicité, mais qui est également
chargé du sens le plus profond.
Celui sans lequel aucun espace ne
saurait exister, qui est à la source de
toute étendue et de son développement
ultérieur, de toutes les figures
géométriques, de toute forme pouvant
se réaliser au sein du monde
manifesté.

En effet, le Point est le symbole par
excellence de l'Unité vraie et indivisible,
c'est l'Être pur*, il succède

immédiatement au vide*, il est en
quelque sorte, comme l'écrit René
Guenon, « le principe de l'étendue
qui n'existe que par son rayonnement
(le « vide » antérieur n'étant que pure
virtualité), mais il ne devient compréhensible
qu'en se situant luimême
dans cette étendue, dont il est
alors le centre (...)». Centre du Monde*
lorsqu'il est manifesté, le Point
en définit les limites comme il en
indique l'origine première, il est
l'Axe* et la direction absolue, il est la
première marque que le Grand
Architecte* réalise en dirigeant son
compas* sur la Manifestation afin
d'en définir les limites et d'en organiser
l'étendue.

On dit d'ailleurs que le Point caché,
lorsqu'il se manifeste est identique à
la lettre Iod*, lettre qui, comme on le
sait, est le Principe*, l'Un* primordial.
Le Point primordial est donc
composé de trois points, qui n'en forment
qu'un seul, et qui successivement
signifient le Commencement, le
Milieu et la Fin. Ce Point originel, ce
Point premier et invisible n'est autre,
lorsqu'il passe du non-manifesté au
manifesté, que le « Centre du
Monde », Dieu se manifestant par
son Verbe*, le Logos* universel.
Si le Verbe, le Point manifesté peut
être compris, en revanche, le Point
caché lui, antérieur à toute manifestation,
émanant du mystère de l'éther*
pur est absolument insaisissable.
Mais, précise Guenon, « le mystère
du point suprême, quoiqu'il soit pro

fondément caché, peut être saisi dans
le mystère du Palais intérieur ». C'est
le saint Palais, là où prend naissance
l'Unique, là où surgit le Point originel,
Point avant lequel il n'y avait
rien, « excepté Ain, c'est-à-dire le
mystère de l'éther* pur et insaisissable,
ainsi nommé (par une simple

négation) à cause de son incompréhensibilité
». L'aspect visible et
compréhensible de ce qui est, l'existence
en tant que telle, tout cela est
rendu possible par le « Point
suprême », celui que l'on considère
comme le commencement de toutes
choses, et que l'on nomme
« Pensée* » (Mahasheha). Guénon
nous explique que « le mystère de la
Pensée créatrice correspond au
« point caché » (...), le « point » est
l'éther rendu palpable (par la « concentration
» qui est le point de départ
de toute différenciation) dans le mystère
du Palais intérieur ou Saint des
Saints. Tout, sans exception, a
d'abord été conçu dans la Pensée ».
L'ensemble du monde créé, la totalité
des êtres, toutes les causes « émanent
par la force du « point » d'en haut ».
Point d'en « haut » ou Point suprême
au-delà de toute forme, uni à luimême
au sein du non-visible,
immergé dans le Silence* premier
d'avant le Verbe*, Point dont aucune
formulation, aucune langue ne peut
rendre le caractère ineffable, Point
dont on ne peut rien dire car il est précisément
« indicible », par delà
l'Être* et le Non-Être*, Point primor

dial à l'origine de l'Origine*.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. XIX, « Représentation de la continuité des différents états d'être », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel », ch. XXIV, « Le rayon céleste et son plan de réflexion », ch. XXIX, « Le centre et la circonférence ». Symboles de la Science sacrée, ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om ». Mélanges, ch. IV, « Les conditions de l'existence corporelle ».)

Voir Centre, Compas, Espace, Être, Éther, Géométrie, lod, Logos, Manifestation, Origine, Principe, Verbe.

POISSON. Le Poisson occupe une place non négligeable dans l'iconographie symbolique universelle, son origine, selon René Guénon, serait certainement de provenance hyperboréenne puisque, historiquement, les premières représentations d'animaux marins que l'on rencontre dans notre cycle actuel se situent en Scandinavie ou en Allemagne du Nord, régions où ce symbolisme « est vraisemblablement plus près de son point de départ que dans l'Asie centrale ». On retiendra que le Poisson est une figure représentative du dieu

« Sauveur », depuis Vishnu* en Inde qui se manifeste comme Matsyaavatâra, et transmet aux hommes sous cette forme le Vêda, jusqu'au Christ Jésus, le Verbe*, désigné en tant que Poisson en langue grecque :

Ichthus (Iêsous Christos Theou Uios Soter), en passant par l'Oannès chaldéen, ou VEa babylonien, le

« Seigneur de l'Abîme », il y a là une
constante référence traditionnelle qui
est loin d'être, comme on peut
l'imaginer, purement fortuite.
Guénon souligne avec justesse, que
c'est sous la forme du dieu « Sauveur
» qu'est enseignée, par l'audition,
la perpétuité du Vêda, « perpétuité
qui est en relation directe avec la
théorie cosmogonique de la primordialité
du son* parmi les qualités sensibles
(comme qualité propre de
l'éther*, âkâsha, qui est le premier
des éléments) ». Nous sommes ici en
présence, dans cette fonction particulière
de l'image du « Sauveur » que

l'on identifie universellement avec
un animal marin, de ce qui est
exprimé lorsqu'on évoque le caractère
créateur et originel du Verbe,
Verbe qui est également et essentiellement
le « son primordial », la
« Parole divine » qui fit toutes
choses, le Logos* situé au « Commencement
» du Monde.
Par ailleurs, le lien évident entre le
Poisson et l'élément liquide: la
« mer », lieu des origines et de gestation,
et la Manifestation du Verbe qui,
avec le dieu Vishnu, se fait grâce à

l'aide d'une conque, est un élément fort représentatif des nombreux mystères de la cosmologie sacrée dans ses rapports au monde manifesté. Symboles de la Science sacrée, ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson »).

Voir Éther, Jonas, Om, Son, Vêda, Verbe, Vishnu.

PÔLE. Toutes les traditions désignent d'un nom particulier le Centre Suprême du Monde*, le Point* central et toujours immobile, fixe, sur lequel s'appuie le monde manifesté pour effectuer sa rotation, pour accomplir son mouvement circulaire et cyclique. Ce nom, universellement reconnu, est: le « Pôle ».
En effet, le Pôle est l'Axe*, « le point fixe autour duquel s'accomplissent toutes les révolutions du monde, selon la norme ou la loi qui régit toute manifestation, et qui n'est ellemême que l'émanation directe du centre, c'est-à-dire l'expression de la « volonté du Ciel » dans l'ordre cosmique ». Il incarne donc le Principe* du point de vue du monde formel, il est l'Axe de l'universalité des êtres, la « Grande Unité » (Tai-ti) qui est précisément représentée, dans le symbolisme* cosmogonique, par l'étoile polaire, et, en extrême-orient, exprimé sous l'apparence du swastika*, le « signe » du Pôle par excellence.
La tradition hindoue représente le Monde par un lotus qui a lui-même

pour centre le mont Mêru, mont sacré qui est en fait le Pôle. Les Arabes quant à eux, désignent le Pôle par la lettre qâf, et considèrent que le Pôle suprême (El-Qutb El-Ghawth), qui est situé entre la Terre* et le Ciel*, se trouve très exactement au-dessus de la Kaabah, cube qui est également le « Centre* du Monde ». Le Pôle, comme on le voit, est une référence

fondamentale, un symbole axial dont
l'importance s'exprime universellement,
il est le point de référence, le
guide, la « boussole », le paramètre
invariable. Il incarne ce qui toujours
est stable, sans changement, non
soumis aux variations contingentes
du temps, il est ce qui demeure éternellement
identique à lui-même, et
c'est pourquoi il est considéré, et ce à
juste titre, comme le « Centre
Suprême du Monde ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. VII,
« La résolution des oppositions », ch.
XXIV, « Le Rayon Céleste et son
plan de réflexion ». Le Roi du Monde,
ch. II, « Royauté et Pontificat », ch.
VIII, « Le Centre suprême caché pendant
le Kali-Yuga », ch. IX, « L'Omphalos
et les Bétyles », ch. X, « Noms
et représentations symboliques des
centres spirituels ». Symboles de la
Science sacrée, ch. VIII, « l'idée du
Centre dans les traditions antiques »,
ch. X, « La triple enceinte druidique
», ch. XI, « Les Gardiens de la
Terre Sainte », ch. XV, « Un hiéroglyphe
du Pôle », ch. XXVII,
« Sayful-Islam », ch. XXVIII, « Le

symbolisme des cornes », ch. XXIV,
« La sortie de la caverne », ch. LIV,
« Le symbolisme de l'échelle ».)

Voir Arbre du Milieu*, Axe du Monde,
Centre, Coeur, Dharma, Dôme,
Échelle, Montagne, Pierre, Swastika.

POLYTHÉISME. Le Polythéisme,
pour René Guénon, vient de l'incompréhension
anthropomorphique qui,
dans son erreur métaphysique, fait
« des attributs divins autant de
« dieux », c'est-à-dire d'entités
conçues sur le type des êtres individuels,
et auxquelles est prêtée une
existence propre et indépendante.
C'est là, poursuit Guénon, un des cas
les plus évidents de « l'idolâtrie* »,
qui prend le symbole pour ce qui est
symbolisé, et qui revêt ici la forme du
« polythéisme ».

Guénon pensait qu'aucune doctrine*,
originellement, n'avait pu être polythéiste,
car le Polythéisme est le fruit
d'une dégénérescence, d'une déformation
profonde, et en aucun cas ne
se trouve à la base d'une tradition
authentique.
Les occidentaux s'imaginent bien
trop souvent apercevoir du Polythéisme
en Orient, de par leur connaissance
exclusive de l'antiquité
classique, qui constitue comme un
bornage, une limitation intellectuelle
d'une rare étroitesse, et « qui les
porte à vouloir découvrir partout des
« mythes* » et du « paganisme ».
L'Inde, par exemple, bien loin de

relever du Polythéisme, ou de ce
« paganisme » à l'état pur que certains
voudraient lui voir incarner,
présente le plus bel exemple d'une
civilisation ayant développé l'un des
plus riches et plus merveilleux trésors
parmi les extraordinaires illustrations
traditionnelles des aspects multiples
du Principe* unique. Les « dieux »

n'y sont pas regardés comme des « entités séparées », mais comme des « fonctions universelles » devant porter les êtres à la vision de la véritable « Réalité* », ceci afin de les conduire du manifesté au non-manifesté, passage au-delà des formes « par lequel s'opère le retour à l'immutabilité éternelle du Principe suprême, hors de laquelle rien ne saurait d'ailleurs exister qu'en mode illusoire ». Chaque aspect divin conduit au divin en lui-même, et non aux « dieux », chaque représentation particularisée du Principe est un chemin vers le Principe Unique et Éternel.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. VII, « Shivaïsme et Vishnuïsme », ch. II, quatrième partie, « La science des religions ».)

Voir Anthropomorphisme, Idolâtrie, Monothéisme, Principe, Unité.

PONT. Le Pont est un lien, il est établit une relation entre deux rives, deux états, deux mondes, entre la Terre* et le Ciel*, entre les hommes et Dieu*, il unit et réunit, il fait la

jonction entre le monde manifesté et le monde non-manifesté, entre deux états de l'être. Le pont, comme la corde ou l'échelle*, est le moyen du passage qui, réunissant ce qui était séparé, rétablit l'ancienne unité originelle et première, lorsque les choses dans leur état premier n'étaient pas encore divisées. René Guénon nous dit, que « les deux mondes représentés par les deux rives sont, au sens le plus général, le Ciel et la Terre*, qui étaient unis au commencement, et qui furent séparés par le fait même de la Manifestation, dont le domaine tout entier est alors assimilé à une rivière ou à une mer s'étendant entre eux ». Le Pont va donc devenir comme un Axe*, il va réaliser la possibilité de la communication entre deux domaines, et c'est pourquoi Guénon affirme qu' « il doit être considéré comme vertical ». Le Pont comme passage est une « voie », mais, de même que tout chemin il conduit « vers », et en même temps et également, formalise une distance, fossilise une rupture ; si le pont, écrit Guénon, est « bien réellement la voie qui unit les deux rives et permet de passer de l'une à l'autre, il peut cependant être aussi, en un certain sens, comme un obstacle placé entre elles, et ceci nous ramène au caractère « périlleux ». La traversée du Pont n'est donc pas sans danger dans la mesure où le Pont est précisément le lieu de la jonction, mais aussi l'obstacle à franchir, le chemin qui sépare. « On peut remar

quer que le double sens symbolique du pont résulte encore du fait qu'il peut être parcouru dans les deux directions opposées (...) ». Engagé pour la traversée, le retour en arrière est interdit car ce qui a déjà été parcouru doit être « perdu de vue », seul compte le sens du chemin, le regard

ne doit pas oublier la perspective ultime afin que le Pont, qui est une aide et un moyen, ne se transforme pas en un obstacle et un empêchement. Le Pont concrétise la possibilité du retour, il en offre le moyen tangible et effectif, il nous fait savoir que toute perspective de retrouver l'Origine*, de réintégrer l'état premier, d'unir ce qui était séparé n'est pas un vain rêve mais, si l'être s'avère capable de dépasser certains pièges, est un but tout à fait réalisable.

(Symboles de la Science sacrée, ch. LIV, « Le symbolisme de l'échelle », ch. LXII1, « Le symbolisme du pont », ch. LXIV, « Le pont et l'arc en-ciel ».)

Voir Arc-en-ciel, Arche, Échelle, Voie, Wang.

PONTIFICAT. Voir Pape, Roi du Monde.

PORTE. Porte des dieux. Porte étroite. Porte des hommes. Porte solaire. La Porte signale une entrée, un domaine différent dont l'accès est indiqué justement par la présence de

la Porte, même si cette dernière est et demeure hermétiquement fermée. Possédant, comme d'une certaine manière le pont*, un double sens symbolique, la Porte est cependant une indication encore plus précise de la réalité d'une ouverture, de l'effective existence d'une entrée, qui peut d'ailleurs, en renversant la perspective, être le signe du caractère possible de la « sortie », de la chute ou de l'expulsion hors du Royaume, et qui est devenu après la « chute » l'image même de la destitution de l'homme. Depuis que la Porte du Royaume des Cieux a été refermée sur l'être, il lui faut dans son état actuel réaliser un travail, un chemin de « retour », chemin qui le ramène devant cette même Porte qui devient tout à la fois un signe de sa chute antérieure et l'espoir de sa réintégration future éventuelle.

On parle, dans le symbolisme* cosmique, des « deux Portes » qui sont, respectivement, la « Porte des dieux » et la « Porte des hommes », Portes qui représentent l'entrée et la sortie de la « caverne cosmique », le lieu de la Manifestation. Situées aux deux solstices annuels (été et hiver), c'està-dire au signe du Cancer et à celui du Capricorne*, ces deux Portes ne sont pas équivalentes du point de vue du « devenir » de l'homme, puisque l'une préside à l'entrée dans le monde manifesté et une sortie uniquement dans le monde intermédiaire, alors que la seconde Porte est

une sortie définitive de la Manifestation, sortie qui est le but ultime de chaque être, le sens même de l'initiation*, « de sorte que l'être qui est entré par la « porte des hommes », doit, s'il a effectivement atteint ce but, sortir par la « porte des dieux ». La « Porte des dieux » peut éventuellement

servir à une « entrée », précise Guénon, « que dans le cas de descente volontaire dans le monde manifesté, soit d'un être déjà « délivré », soit d'un être présentant l'expression directe d'un principe « supra-cosmique ». Cas exceptionnels bien évidemment mais, qui expliquent pourquoi « la naissance de l'Avatâra* est considérée comme ayant lieu à l'époque du solstice d'hiver, époque qui est celle de la fête de Noël dans la tradition chrétienne ». La « Porte des dieux » est donc le plus souvent utilisée en tant que Porte étroite, Porte solaire qui ouvre le Brahma loka permettant la sortie de la Manifestation et qui, dans la tradition chrétienne, est celle qui donne accès au « Royaume de Dieu ».

(Symboles de la Science sacrée, ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XXXIV, « La sortie de la caverne », ch. XXXV, « Les Portes solsticiales », ch. XLI, « la Porte étroite », ch. LV, « Le trou de l'aiguille », ch. LVIII, « Janua Coeli », ch. LIX, « Kâla-mukha ».)

Voir Avatâra, Brahma-randhra, Capricorne, Caverne, Déva-Yâna,

Kâla, Paradis, Pâsha, Pitri-Yâna, Zodiaque.

POSSIBILITE. La Possibilité, dans son universalité*, ne connaît aucune limitation, elle est même pour ce qui est de sa nature propre, en dehors, par delà toutes formes de déterminations, « y compris la détermination la plus primordiale de toutes, nous voulons dire l'affirmation de l'Être* pur ». la Possibilité universelle est donc illimitée, son domaine ne possède pas de frontières et elle étend de la sorte son agir sur l'ensemble le plus vaste qui se puisse concevoir, car celui-ci n'est rien moins que la « Totalité* », le « Tout* »; c'est pourquoi d'ailleurs elle est nommée précisément: Possibilité universelle qui est équivalente à l'Infini* lui-même.
Parler de Possibilité, du point de vue métaphysique, c'est en réalité faire appel à deux manières dont elle développe son pouvoir, manières non-distinctes mais cependant suffisamment particulières pour qu'on en indique immédiatement les caractères respectifs. En effet, La Possibilité en tant que telle concerne ou englobe tout l'ordre des « possibles », c'est-àdire les possibilités de manifestation et les possibilités de non-manifestation. On notera au préalable, avant d'expliquer ces deux aspects de la Possibilité, que cette dernière dans la mesure où elle ignore toute limitation ne peut faire surgir deux possibilités identiques dans l'Univers*, sous

peine de se voir soumise à une limite qui ne peut se concevoir à son égard. Guénon le rappelle régulièrement, « toute limitation de la Possibilité universelle est, au sens propre et rigoureux du mot, une impossibilité ». En effet la Possibilité totale, si elle devait être limitée, serait obligée de l'être par une autre Possibilité qui l'inclurait pour pouvoir la limiter, ce

qui est une contradiction pure et simple,
c'est-à-dire au niveau de la
logique une véritable impossibilité*.
Comme il ne peut y avoir plusieurs
infinis, il n'y a qu'une Possibilité qui
est elle-même infinie et illimitée,
« vouloir la concevoir autrement
c'est, en réalité, se condamner à ne
pas la concevoir du tout ». Ceci bien
compris, il est permis d'aborder le
mode spécifique de rayonnement de
la Possibilité qui, de par son infini
potentiel, en tant que Passivité* universelle,
représente une puissance

existentielle extraordinairement vaste
et dont l'ampleur ne peut faire l'objet
d'une mesure quelconque à l'échelle
humaine comme supra-humaine car,
comme nous le savons, la Possibilité
est au-delà de toute mesure.

Si les possibilités de l'être, initialement,
ne constituent qu'un chaos
« informe et vide » (thohu va-bohu),
il n'en demeure pas moins que c'est
ce chaos* premier, « dans lequel tout
n'est qu'obscurité », qui permet la
génération, l'émergence dans le
manifesté, au moment « où se produit
cette illumination qui en détermine

l'organisation harmonique dans le passage de la puissance à l'acte ». La Possibilité donne, ou offre, au « Rayon Céleste » la matière première, la materia prima* virtuelle qui sera illuminée par « la vibration qui correspond au Fiat Lux cosmogonique », illumination à partir de laquelle « l'ordre succède au chaos, la lumière aux ténèbres, l'acte à la puissance, la réalité à la virtualité (...) ». À ce propos, on conçoit beaucoup mieux pourquoi il est positivement absurde de séparer le possible et le réel, comme certains esprits ont cru justifié de devoir l'affirmer, un peu trop rapidement sans doute par un manque significatif de compréhension métaphysique, car « tout possible est réel à sa façon et suivant le mode que comporte sa nature; autrement, écrit Guénon, il y aurait des possibles qui ne seraient rien, et dire qu'un possible n'est rien est une contradiction pure et simple ». Le réel* n'est pas un ordre* différent du possible, il est même un ordre hautement représentatif et concret pour ce qui est de la Manifestation présente. Seul l'impossible est un néant*, mais toute réalité, du moment qu'elle est, qu'elle est inscrite dans l'Être, est incluse dans la possibilité sous peine de n'être pas. Quant aux possibilités de non-manifestation, qu'elles soient de divers ordres, et bien qu'elles se trouvent évidemment situées au-delà de l'Etre, elles n'infèrent en rien sur la Possibilité qui embrasse, comme

Guenon y insiste ajuste titre, absolument tous les ordres sans limitation aucune.

On peut donc rappeler, pour conclure, ce que la métaphysique intégrale ne cesse de réaffirmer, en soulignant que ceci est exprimé certes de diverses façons en raison des circonstances et des contingences inévitables, mais toujours de manière invariable:

toutes les possibilités sont contenues
dans la Possibilité totale, qui ellemême
ne fait qu'un avec le Principe*.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. I,
« La multiplicité des états de l'être »,
ch. XIX, « Représentation de la continuité
des différents états d'être »,
ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son
plan de réflexion », ch. XXVII,
« Place de l'état individuel humain
dans l'ensemble de l'être », ch. XXX,
« Dernières remarques sur le symbolisme
spatial ». Les Etats multiples de
l'être, ch. I, « L'infini et la
Possibilité », ch. II, « Possibles et
compossibles », ch. VII, « Les possibilités
de la conscience individuelle
», ch. XII, « Les deux chaos »,
ch. XVIII, « Notion métaphysique de
la liberté ». L'Homme et son devenir
selon le Vèdânta, ch. VI, « Les degrés
de la Manifestation individuelle ».

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et
le taoïsme, ch. IX, « Création et manifestation
». Mélanges, ch. VII,
« Remarques sur la production des
nombres ».)

Voir Absolu, Compossible, Création,

Eau, Être, Impossibilité, Infini, Liberté, Manifestation, Néant, Non-Être, Principe, Réalité Suprême, Réel, Réincarnation, Tout, Zéro métaphysique.

POUVOIR DES CLEFS.

Voir Clefs, Empereur, Janus, Pape.

PRABHAVA (sanskrit).
Voir Origine.

PRADHÂNA (sanskrit).
Voir Nature primordiale, Mûla-Prakriti.

PRAJÂPATI (sanskrit). Le nom de Prajâpati est donné au « Seigneur des êtres produits », c'est-à-dire l'expression de Brahma* apparaissant en tant qu'Origine* première, ou, du point de vue humain, étant conçu comme Volonté divine ou encore « l'Ordonnateur Suprême ». Prajâpati est également Vishwakarma que l'on traduit comme « Principe constructif universel », soit en réalité le Grand Architecte de l'Univers*.
La Volonté divine apparaît au sein de chaque cycle existentiel sous la forme de Manu qui transmet la Loi (Dharma*) aux hommes, Manu dont on se gardera de considérer qu'il est une simple individualité, une sorte de personnage mythique, et comprendre au contraire qu'il s'agit d'un principe reflétant « l'Intelligence cosmique », une image intermédiaire de Brahma, une forme de sa manifestation prin

cipielle qui s'exprime comme « Législateur primordial et universel ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération

».)

Voir Brahma, Grand Architecte.

PRAJNA (sanskrit). Prâjna, qui est lié à l'état de sommeil profond, est le nom donné à celui qui « connaît » en dehors et au-delà de toute condition spéciale, c'est une situation s'appliquant à ce qui se trouve au-delà de l'existence individuelle et qui inclut de ce fait Buddhi* (l'intuition intellectuelle). Les textes sacrés nous apprennent qu'Ishwara* dans l'universel n'est pas différent de Buddhi, et Prâjna se trouve également être, pour les mêmes raisons, semblable à Ishwara. « Tout ce qui est dit d'Ishwara, aussi bien en soi que par rapport à la Manifestation, précise Guénon, peutêtre dit également de Prâjna qui lui est identifié ». Par delà les états imposés à toute forme* existentielle, états conditionnés qui sont soumis aux impératifs du monde manifesté, on peut s'apercevoir que « l'intellect* », Buddhi semblable à Prâjna, est identique à l'Atmâ*, ce dernier étant celui qui « se connaît lui-même par lui-même ». On retiendra que l'état de Prâjna, de par son rapport

particulier avec Ishwara est un état
qui est déjà de l'ordre du non-manifesté,
mais qui cependant conserve
encore des liens avec la Manifestation*
universelle dans la mesure où
Ishwara est précisément le maître de
cette dernière. C'est pourquoi il est
dit que l'union avec l'Être* universel,
selon son mode propre d'accomplissement
eu égard à la condition
de Prâjna, « n'est pas « l'Union »
au plein sens de ce mot ; si elle l'était,
le retour à un cycle de Manifestation*,
même dans l'ordre informel,
ne serait plus possible ». Or, l'état de
Prâjna bien que de nature supra-individuelle,
autorise encore le retour
dans un autre cycle de la manifestation,
même si ce retour, de par
l'affranchissement de l'être de son
individualité, se fera dans un état
informel ou supra-individuel, ce qui
est le cas de ceux passés de la condition
des hommes à la condition des
Dêvas*, condition très proche de ce
qui est considéré comme étant les
états angéliques dans le Christianisme*.

(L'Homme et son devenir selon
le Vêdânta, ch. XIV, « L'état de sommeil
profond ou la condition
de Prâjna », ch. XV, « L'état inconditionné
d'Atmâ », ch. XVI, « Représentation
symbolique d'Atmâ et
de ses conditions par le monosyllabe
sacré Om », ch. XXI, « Le « voyage
divin » de l'être en voie de libération
», ch. XXII, « La Délivrance
finale », ch. XXIII, « Vidêha-mukti

et Jivan-mukti ».)

Voir Buddhi, Dêva.

PRAKRITI (sanskrit). Prakriti, l'un
des deux pôles de la Manifestation*
avec Purusha*, est le principe passif
féminin indiférencié, la substance
primordiale. Premier des vingt-cinq
principes (tattwas) qui constituent la

base du Sânkhya*, Prakriti reçoit sa détermination de Purusha. Loin donc d'être une « cause efficiente », c'estàdire une cause qui serait auto-suffisante, qui pourrait être à elle-même sa propre cause, Prakriti est sous la dépendance directe de Purusha.
Prakriti est en fait une sorte de « Nature primordiale* » qui, « tout en étant une dans son « indistinction », contient en elle-même une triplicité qui, en s'actualisant sous l'influence « ordonnatrice » de Purusha, donne naissance à ses multiples déterminations ». Principe plastique, Prakriti (ou Pradhâna) est la substance contenant en puissance toutes les possibilités de manifestation, substance à partir de laquelle sont produites, dans l'ordre manifesté, « les modifications par le développement même de ces possibilités, ou, pour employer le langage aristotélicien, par leur passage de leur puissance à l'acte ».
Il est dit que, symboliquement, l'Eau* qui réfléchit la lumière solaire, est comparable à Prakriti, image caractéristique de la « passivité universelle » qui se retrouve dans toutes

les traditions, image de la Possibilité, signe des « Eaux primordiales* » sur lesquelles souffle l'esprit de Dieu (Genèse I, 2). Aspect potentiel de l'Être* universel, Prakriti représente en puissance l'ensemble des possibilités de la Manifestation, c'est-à-dire la « racine » essentielle et substantielle. À ce titre, on peut dire que Prakriti, vis-à-vis de Brahma*, est sa Shakti*, sa « Volonté productrice » qui est proprement la « toute puissance » (activité « non-agissante » quant au Principe*, devenant passivité quant à la Manifestation).
Fruit de la première distinction de l'Être qui, bien qu'au-delà de toute distinction mais en tant qu'Ishwara est aussi savishêha (« impliquant la distinction »), n'en est pas moins une détermination première, Prakriti, la « substance » initiale, apparaît comme une source au sein de laquelle subsisterait la totalité des possibilités formelles de la Manifestation. Prakriti est donc bien la Shakti de Brahma, en tant que pouvoir de production et de fécondation, puissance passive et force productrice originelle, la substance fondamentale et primordiale.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications individuelles », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. VII, « Buddhi ou l'intellect supérieur », ch. VIII, « Manas ou le sens interne; les dix

facultés externes de sensation et d'action », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ », ch. XXII, « La Délivrance finale ». Le Symbolisme

de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires ».)

Voir Eau, Essence, Mûla-Prakriti, Nature primordiale, Possibilité, Purusha, Shakti, Substance.

PRALAYA (sanskrit). Lorsque l'être humain vient à disparaître, sa forme corporelle est anéantie et son être subtil est amené à se dissoudre dans le Suprême Brahma*. Cette dissolution n'est pas identique à la Délivrance*, elle est simplement une entrée dans le Pralaya, c'est-à-dire le domaine des états indifférenciés dans lequel s'achèvent les divers cycles du samsara*. La rentrée dans le Pralaya, qui est une union en mode « passif » avec Brahma et qui autorise de ce fait l'éventualité de retour au sein d'un nouveau cycle*, est comparable au sommeil profond, sommeil à la suite duquel la réintégration dans la forme individuelle se produit au réveil.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIX, « Différence des conditions posthumes suivant les degrés de la Connaissance ».)

Voir Samsara.

PRÂNA (sanskrit). La respiration regardée dans son sens le plus étendu, c'est-à-dire en tant que « souffle vital », énergie de vie et puissance fondamentale de l'existence manifestée. Prâna ou ana, se retrouve sous forme de racine dans le grec qui signifie « souffle » ou « vent », de même que dans le latin anima que l'on traduit généralement en français par « âme *», mais dont le sens initial est précisément « souffle vital ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IX, « Les enveloppes du « Soi » ; les cinq vayus ou fonctions vitales », ch. XVIII, « La résorption des facultés individuelles ».)

Voir Ida, Nâdi.

PRAPANCHA UPASHAMA (sanskrit). Ce terme est employé pour qualifier l'Atmâ* ou le Soi*, qui sont sans « aucune trace du développement de la Manifestation*, ce qui a pour conséquence un affranchissement total des conditions existentielles relatives au monde manifesté.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ », ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om », ch. XXII, « La Délivrance finale ».)

Voir Atmâ, Om.

PRAVIVIKTA (sanskrit). Le Mân

dûkya Upanishad nous dit que l'état qui précède la manifestation* grossière, est un état « pré-distingué » (Pravivikta), état de distinction qui désigne également la « séparation » dans laquelle se trouve l'âme*

vivante (jîvâtmâ), lorsqu'elle est
« enfermée » dans l'état de rêve »,
contrairement à ce qui a lieu dans
l'état de veille « commun à tous les
hommes ».

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou
la condition de Taijasa ».)

Voir Âme.

PRÉSENT.

Voir Éternel présent.

PRINCIPE. Lorsque René Guenon
se réfère au « Principe », terme qui
revient très régulièrement sous sa
plume, et dans tous ses ouvrages de
par l'importance métaphysique fondamentale
de cette notion, il veut
indiquer sous ce nom ce que les
Hindous nomment Brahma*, c'est-àdire
l'Origine* des origines, l'Unité*
sans commencement, l'Étemel Absolu*,
ce qui est au-delà du manifesté
comme du non-manifesté, au-delà de
toute compréhension, « non-duel ».
Bien sûr parfois sont évoqués les
« principes » de la tradition, les
« principes », au sens générique de ce
terme, principes qui doivent présider
à l'ordre d'une société authentique;
« ce que nous appelons une civilisa

tion traditionnelle, écrit Guenon, c'est une civilisation qui repose sur les principes au vrai sens de ce mot, c'est-à-dire où l'ordre intellectuel domine tous les autres, où tout en procède directement ou indirectement et, qu'il s'agisse de sciences ou l'institutions sociales, n'est en définitive qu'applications contingentes, secondaires et subordonnées des vérités purement intellectuelles.
Ainsi le retour à la tradition ou le retour aux principes, ce n'est réellement qu'une seule et même chose ».
Ce sens de « vérités intellectuelles » traditionnelles que l'on nomme « principes », même s'il procède du Principe, ne recouvre que son application factuelle, manifestée, c'est pourquoi il nous faut pousser plus avant afin de découvrir ce qu'il en est

du « Principe » lui-même, en tant que tel, de manière à véritablement aborder son essence métaphysique la plus profonde, la plus essentielle.
Le Principe, à ce titre, est le nom que l'on donne à la « Source première » totalement inconditionnée, hors de toute définition, à l'Unique sans second dont le langage est impuissant à révéler la nature. « Le Principe suprême, écrit Guenon, désigné comme Brahma*, peut seulement être dit « sans dualité », parce que, étant audelà de toute détermination, même de l'être qui est la première de toutes, il ne peut être caractérisé par aucune attribution positive : ainsi l'exige son infinité, qui est nécessairement la

totalité absolue, comprenant en soi toutes les possibilités ».
Le Principe est dit immuable ce qui signifie qu'il reste inchangé, qu'il est identique à lui-même depuis toute éternité et pour toute éternité, il ne connaît ni accroissement ni diminution, il ignore le changement et le

relatif. C'est pourquoi d'ailleurs on le
nomme le Principe, c'est-à-dire Celui
qui fut avant l'origine de l'origine*,
qui est sans forme, sans nom, sans
visage, vide de tout titre, attribution
ou qualification. Il est l'impensable,
le non-conceptualisable, qui excède
pensée et non-pensée, savoir et nonsavoir,
connaissance et inconnaissance,
à ce titre on l'appelle le
« Vide* », faute d'une meilleure
dénomination, mais il est également
l'Absolue plénitude et la totale
Vacuité, l'Infini*. Unique essence
fondamentale, il est invisible aux
yeux matériels de la créature, son
séjour est partout et nulle part, à la
source la plus intime des dieux, des
êtres et des choses, tout en étant rien
de ce qui est visible ou invisible.
Il est en réalité la Possibilité*
Universelle, absolue, « Il n 'est connaissant
ni des objets internes ni des
objets externes (d'une façon distinctive
et analytique), ni à la fois des uns
et des autres (envisagés synthétiquement
et en principe) et qui n 'est pas
(même) un ensemble synthétique de
Connaissance intégrale, n 'étant ni
connaissant ni non-connaissant, est
invisble (adrishta, et également non

perceptible par quelque faculté que ce soit), non-agissant (avyavahârya, dans son Immuable identité), incompréhensible (agrâhya, puisqu 'Il comprend tout), indéfinissable (alakshana, puisqu 'il est sans aucune limite), impensable (achintya, ne pouvant être revêtu d'aucune forme), indescriptible (avyapadêshya, ne pouvant être qualifié par aucune attribution ou détermination particulière, l'unique essence fondamentale (pratyayasâra) du « Soi* » (Atmâ*, présent dans tous les états), sans- aucune trace du développement de la Manifestation (prapancha-upashama, et par suite absolument et totalement affranchi des conditions spéciales de quelque mode d'existence que ce soit), plénitude de la Paix* et de la Béatitude*, sans dualité: il est Atmâ (Lui-même, en dehors et indépendamment de toute condition, (ainsi) Il doit être connu » (Mândûkya Upanishad, shruti 7). Ineffable et indicible, de façon ultime on peut seulement dire que l'on ne peut rien en dire, qu'il est par delà le Verbe* ou le Non-Verbe, au-delà de l'Être* et du Non-Être*, du manifesté et du non-manifesté, « bien que ce Principe Suprême puisse d'ailleurs aussi être dit non-manifesté en un sens supérieur, ne fut-ce que pour affirmer par là son immutabilité absolue et l'impossibilité de le caractériser par aucune attribution positive ».On comprend mieux pourquoi l'enseignement traditionnel des Upa

nishads, auquel se réfère René Guénon et qui fait l'objet de sa part de nombreux commentaires, affirme que « Lui, l'oeil ne l'atteint point, ni la parole, ni le « mental » ; nous ne Le reconnaissons point comme compréhensible par autre que Lui-même, et c 'est pourquoi nous ne savons comment enseigner Sa nature (par

une description quelconque). Il est supérieur à ce qui est connu (distinctivement, ou à l'Univers manifesté), et Il est même au-delà de ce qui n 'est pas connu (distinctivement, ou de l'Univers non-manifesté, un avec l'Etre pur); tel est l'enseignement que nous avons reçu des sages d'autrefois » (Kêna Unpanishad,

1er

Khanda, shrutis 3 à 5). L'incommunicable essence du Principe fait qu'il est ignoré de ceux qui prétendent le connaître, et Il est connu de ceux qui l'ignorent, invisible dans sa visibilité et visible dans son invisibilité Il possède tous les attributs en n'en ayant aucun. Le maître taoïste Tchouang-tseu résuma le savoir qu'il était possible d'avoir sur le Principe en écrivant : « On ne peut du Principe, demander ni répondre ce qu 'il est. » Notons cependant que si le Principe est insaisissable, s'il ne se laisse appréhender par aucun moyen connu ou inconnu, il n'en demeure pas moins que c'est au Centre* de l'être, au coeur de la « Grande Paix* » (Es-Sakînah), là où réside le Point* éternel, que s'effectue l'union intime avec Lui, union avec le

Principe, dans la grande simplicité et le plus profond silence*, qui conduit au détachement absolu et à l'impassibilité parfaite, au centre de la roue universelle, c'est-à-dire dans le noyau originel qui n'est autre que « le Principe primordial ».

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, ch. XI, « Le Sânkhya », ch. XIV, « Le Vêdânta ». Orient et Occident, ch. II, « L'accord sur les principes ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ », ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om », ch. XXII, « La Délivrance finale », ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ». Le Symbolisme de la Croix, ch. I, « La multiplicité des états de l'être », ch. II, « L'Homme Universel », ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. X, « Le swastika », ch. XIV, « Le symbolisme du tissage », ch. XVII, « L'ontologie du Buisson ardent », ch. XXII, « Le symbole extrême-oriental du yin-yang; équivalence métaphysique de la naissance et de la mort », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la volonté du Ciel », ch. XXVIII, « La Grande Triade ». Les États multiples de l'être, ch. I, « L'Infini et la

Possibilité », ch. II, « Possibles et compossibles », ch. III, < L'Être et le Non-Être », ch. XI, « Principes de distinction entre les éttts d'être ». Symboles de la Science sacrée, ch. II, « Le Verbe et le symbole », ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. XXXI, « La montagne et la

Caverne », ch. XLIII, «La « pierre angulaire », ch. XLVI, « Rassembler ce qui est épars », ch. II, « L'Arbre du Monde », ch. LIX, « Kâlamukha », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé », ch. LXXIV, « L'Éther dans le coeur ».)

Voir Absolu, Adwaita, Âme, Arbre, Atmâ, Axe du Monde, Brahma, Coeur, Croix, Délivrance, Dieu, Être, Identité Suprême, Infini, Iod, Logos, Lumière, Manifestation, Mâyâ, Métaphysique, Nécessité, Om, Origine, Paix, Pierre, Point, Purusha, Négation, Possibilité, Roue, Soi, Tout, Verbe, Vide.

PRITHIVÎ (sanskrit).
Voir Terre.

PROFANE.

Voir Sacré.

PROGRÈS. S'il est unmythe* relativement fort résistant ai Occident* qui, par ailleurs, juge dexm ton de se railler fort inconsidérérrent des mentalités magiques primtives, c'est

bien le fallacieux « mythe du
Progrès », ultime idole désuète d'une
civilisation en complète dégénérescence
spirituelle et évident déclin,
civilisation qui n'ose même plus
aujourd'hui se présenter comme un
modèle à la face du monde, mais
utilise simplement sa position
économique dominante pour diffuser,
à grands coups de décervelage médiatique,
sa marchandise et ses
« pseudo-valeurs » corruptrices.
Cette notion de Progrès, véritable
dogme officiel, authentique « divinité
d'une sorte de « religion laïque »,
dépourvue de toute signification véritable,
que ni la pensée orientale,
comme la pensée ancienne de
l'Occident ne saurait admettre », vide
de toute valeur métaphysique*, n'en
continue pas moins d'être une sorte
de référence symbolique consciente
et inconsciente véhiculée par la mentalité
générale. L'apparition de ce
terme dans la langue du XVIIIe siècle
européen, et son formidable succès
auprès des populations, est bien caractéristique
d'un état d'esprit « dévoyé
» et « aveuglé » oublieux de ses
fondements doctrinaux et spirituels,
esprit obscurci qui se rencontre dans
les périodes de grande décadence et
de crise de civilisation, au moment de
la perte catégorique de l'orientation
juste. Si on peut parler d'une « grande
parodie », le spectacle lamentable
d'une société happée par sa frénétique
course au toujours plus, nous en
fournit une triste et magistrale

représentation qui, malheureusement,
ne se contente pas de défigurer cette
société elle-même mais, de plus, a
répandu à présent ses erreurs dévastatrices
dans le monde entier, et ceci
avec une force singulière que l'on
peut qualifier sans peine de diabolique.
On prendra soin, cependant,
de bien distinguer « l'évolution* » du
Progrès, notions non superposables

dans la mesure où « l'évolution »
concerne le devenir de l'individu du
point de vue de son passage posthume
dans les états supérieurs de l'être,
ce qui, comme on le constate n'a pas
grand chose à voir avec la très
matérielle et grossière idée de Progrès
ou la très naïve croyance en la
montée qualitative et graduée du niveau
matériel de l'humanité. Erreurs
d'autant plus aveuglantes que l'attitude
courante, hélas fort courante,
plaçant le bien-être et le bonheur au
bout d'un avenir plus ou moins lointain,
d'un « âge d'or » à conquérir est
une absurdité manifeste dans la
mesure où « l'âge d'or » est précisément
situé dans le passé, et ceci est à
ce point vrai que par rapport à notre
Manvantara*, « l'âge d'or » « est
bien réellement dans le passé,
puisqu'il n'est pas autre chose que
« l'état primordial » lui-même ». La
civilisation occidentale, à l'examen
est bien dans l'histoire, comme l'écrit
Guénon, une « véritable anomalie »,
car de toutes les civilisations elle est
bien « la seule qui se soit développée
dans un sens purement matériel ».

Développement qui a eu pour corollaire une incroyable et dramatique « régression intellectuelle » peut-être sans équivalent, de par son importance, par le passé. Le développement matériel, qui est toujours accompagné d'une hypertrophie du sentimentalisme puisque « le « moralisme » est le complément nécessaire du matérialisme pratique », dont l'Amérique, qualifiée par Guénon « d'Extrême-Occident », nous donne le triste et lamentable exemple, va conduire l'humanité à s'éloigner de plus en plus de « l'intellectualité pure » et aboutir à une situation dont l'histoire ne nous a jamais donné l'exemple où, de par l'effet d'une gigantesque hallucination collective, les hommes en sont arrivés « à prendre les plus vaines chimères pour d'incontestables réalités » faisant de la civilisation occidentale non seulement une anomalie mais aussi une monstruosité manifeste.
(Orient et Occident, ch. I, « Civilisation et progrès » L'Homme et son devenir selon le Vëdânta, ch. XII, « L'évolution posthume de l'être humain ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXXIX, « La grande parodie ou la spiritualité à rebours », ch. XL, « La fin d'un monde ».)

Voir Devenir, Évolution, Occident.

PROPHÉTIE. Si René Guénon ne conteste pas la valeur des prophéties

authentiques, c'est-à-dire celles que l'on retrouve dans les Livres sacrés possédant un contenu spirituel réel et qui annoncent des événements futurs d'un ordre* transcendant, néanmoins il met fermement en garde ses lecteurs contre les prétendues prophéties qui ne sont que de douteuses prédictions plus ou moins fantaisistes dont la teneur fait le plus souvent

apparaître un niveau psychique très inférieur dénué de tout intérêt véritable, et qui, véhiculant des résidus d'anciennes sciences traditionnelles, les rend perméables aux influences psychiques les plus suspectes. Le monde moderne, de nature extrêmement matérialiste, se complaît paradoxalement dans la spiritualité parodique et aime à consommer ce type de prédictions où l'on voit, dans les organes de presse parfois les plus sérieux, de prétendus « voyants » se répandre dans des discours sentencieux avec une assurance qui frise le ridicule. On aura donc soin de conserver, à l'égard de cette littérature de bazar, une très grande réserve pour ne pas dire une réserve absolue et catégorique.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXXVII, « La duperie des « prophéties ».)

Voir Contre-tradition, Magie, Phénomène.

PROVIDENCE.La Providence, que Guénon nomme la « nature natu

rante » (natura naturans), est un instrument dans la main de Dieu*, très précisément « l'instrument de Dieu dans le gouvernement de l'Univers, exactement de même que le Ciel* est l'instrument du Principe* selon la tradition extrême-orientale ». On peut regarder la Providence comme étant l'expression de la Volonté* divine. Le destin, qui n'est « qu'une sorte de volonté obscure de la Nature », une force aveugle de la manifestation grossière, n'est absolument pas comparable à l'essence sacrée et transcendante de la Providence, et à son caractère divin. À ce titre, la Providence, pour Guénon, représente la loi* invisible de la divinité, la sagesse* et l'intelligence de Dieu posées sur l'existence*, ceci expliquant pourquoi l'homme doit tendre à y unir sa volonté de manière à se fondre dans l'Unité* universelle, seule et unique façon pour lui de goûter ainsi la paix* et l'harmonie*, la quiétude véritable et le repos de l'âme*.

(La Grande Triade, ch. XXI, « Providence, Volonté, Destin ».)

Voir Futur, Unité, Volonté.

PSYCHIQUE. Domaine des illusions* par excellence, le domaine Psychique est une sorte de région intermédiaire aux contours mal définis, région mentale qui est l'objet et le jouet de forces diverses relativement inférieures soumises à des pul

sions multiples produisant un monde > chaotique et confus. Ceci n'est d'ailleurs pas nouveau puisque toutes les traditions ont mis en garde contre « l'influence ou la trop grande impor' tance accordée à ce domaine, et la nécessaire défiance et vigilance qu'il convenait d'observer à son égard.

Cependant, avec le monde moderne,
un élément nouveau est apparu de par
la confusion qui s'est réalisée entre le
Psychique et le spirituel*, confusion
dont nous ressentons à présent très
violemment les redoutables répercussions.
René Guénon identifie deux
aspects principaux de cet amalgame
dramatique : le premier consiste dans
la réduction du spirituel au Psychique,
ce qui est le cas de la psychologie
contemporaine et de la psychanalyse,
et le second aspect inversement,
qui est plutôt le fait du « néospiritualisme
», prenant le Psychique
pour du spirituel, et développant des
inepties incroyables du point de vue
doctrinal. Inutile de souligner les plus
graves incohérences résultant de
telles méprises, et les effets catastrophiques
de ces erreurs métaphysiques
manifestes sur l'esprit de
nos contemporains.
Libération des instincts les plus
inférieurs et fausse spiritualité* forment
donc le contingent le plus
important de cette perversion du
Psychique, et l'on peut dire, à ce propos,
que la puissance des passions
ainsi que le miroir aux alouettes de la
pseudo-spiritualité, forment un cou

ple aux pouvoirs stupéfiants dont rien ne semble en mesure d'arrêter les ravages. L'infra-humain flatté de la sorte et révélé, l'excitation au sujet des « pouvoirs » ou du « savoir », conduit l'homme moderne vers une « désintégration » totale de l'être conscient, désintégration qui n'est rien d'autre qu'une authentique mort spirituelle, un véritable chaos destructeur qui est « l'équivalent de ce qu'est la dissolution finale pour l'ensemble du « cosmos* '» manifesté ».
À ce stade, inutile de rêver, la situation est sans issue car lorsqu'on fait appel aux forces psychiques il faut savoir que l'on manipule des éléments d'un rare potentiel, rien n'étant plus fort que les résidus émotionnels, affectifs et « concupiscibles », ainsi que les passions et désirs de domination fussent-ils spirituels, au sein des individus. Il y a là les germes les plus négatifs qui séjournent en chaque être, germes qui sont aujourd'hui mis à l'honneur et dont on a, par l'action de décisions que l'on peut aisément qualifier de « sataniques » et « d'antitraditionnelles », volontairement brisé les barrières multi-séculaires qui en limitaient la nocivité et protégeaient la civilisation dans son ensemble.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXXV, « La confusion du psychique et du spirituel ».)

Voir Contre-initiation, Contre-tradition, Individualité, Résidus psychi

ques, Spirituel.

PURUSHA (sanskrit). Purusha peut être considéré comme l'élément essentiel du monde manifesté, le « Suprême Ordonnateur », c'est lui qui détermine Prakriti* et qui rend effectives ses possibilités, tout en

restant, pour ce qui le concerne,
absolument inaffecté. Rien en effet,
ne saurait troubler son immutabilité,
il est inaccessible et imperturbable,
toujours identique. Pour mieux nous
faire comprendre le caractère particulier
de Purusha, Guénon cite le bel
exemple des Brahmas-Sûtras qui
nous disent ceci à son sujet:
« Comme l'image du soleil réfléchie
dans l'eau tremble ou vacille, en
suivant les ondulations de cette eau,
sans cependant affecter les autres
images réfléchies dans celle-ci, ni à
plus forte raison l'orbe solaire luimême,
ainsi les modifications d'un
individu n 'affectent pas un autre
individu, ni surtout le Suprême
ordonnateur Lui-même » (Brahma-
Sûtras, 2e Adhyâya, 3e Pâda, sûtras
46-53). Ici l'âme vivante (Jivâtmâ*)
doit être regardée comme étant l'image
du Soleil* se reflétant dans l'Eau*,
comme étant, écrit Guénon, « la
réflexion (âbhâsa), dans le domaine
individuel et par rapport à chaque
individu, de la Lumière*, principiellement
une, de « l'Esprit
Universel » (Atmâ*) ; le rayon lumineux
qui fait exister cette image et
l'unit à sa source est l'intellect

supérieur (buddhi*), qui appartient au domaine de la manifestation informelle. Quant à l'eau, qui réfléchit la lumière solaire, elle est habituellement le symbole du principe plastique (Prakriti), l'image de la « passivité* universelle »; et d'ailleurs ce symbole, rajoute-t-il, avec la même signification, est commun à toutes les doctrines traditionnelles ». Purusha est donc bien la Lumière (Jyotis) dont tout participe, « essentielle » sans laquelle rien n'existerait vraiment, Lumière qui est la « Source » originelle et première des existences manifestées, lumière qui a son séjour dans le coeur des êtres comme dans une ville, souligne Guénon (Purishaya); dans le lieu intérieur, dans la chambre secrète, le saint palais qui est la résidence de la lumière éternelle, le centre vital de l'être, espace privilégié et sacré dont il est dit : « Ni le soleil, ni la lune, ni le feu ne l'éclairé: c'est là mon séjour suprême » (Bhagavad-Cîtâ, XV, 6). Principe actif de la Manifestation*, la Bhagavad-Gîtâ distingue en réalité trois sortes de « Purushas » dont deux résident dans le monde, le Purusha dit destructible qui se trouve dans tous les êtres, et un second indestructible que l'on considère comme immuable. Le troisième Purusha, qui est le plus haut (uttama) des trois, est nommé Paramâtmâ*, le Seigneur impérissable qui soutient « les trois mondes (la terre, l'atmosphère et le ciel, représentant les trois degrés fon

damentaux entre lesquels se répartissent tous les modes de la Manifestation) ». Krishna, dans le texte sacré s'exprime ainsi : « Comme je dépasse le destructible et même l'indestructible (étant le Principe* Suprême de l'un et de l'autre), je suis célébré dans le monde et dans le Vêda sous le nom de Purushottama. » (Bhagavad-

Gîtâ, XV, 18).
Le premier des trois « Purushas »,

frappé par la même contingence que
l'existence de l'individualité, est
identique à Jîvâtmâ (l'âme individuelle),
le second ou Atmâ*, est le
principe permanent de l'être au travers
de l'ensemble des ses multiples
états de manifestation, et, enfin, le
troisième n'est autre que Paramâtmâ
la détermination primordiale, « l'Ordonnateur
Suprême », le premier
Principe*, « ce par quoi tout est
manifesté mais qui n 'est manifesté
par rien ». (Kêna Upanishad,

ler

Khanda, shrutis 5-9;.

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de
l'être humain, séjour de Brahma »,
ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. V,
« Purusha inaffecté par les modifications
individuelles », ch. VI, « Les
degrés de la Manifestation individuelle
», ch. VII, « Buddhi ou l'intellect
supérieur », ch. IX, « Les
enveloppes du « Soi » ; les cinq vayus
ou fonctions vitales », ch. X, « Unité
et identité essentielles du « Soi » dans
tous les états de l'être », ch. XIV,
« L'état de sommeil profond ou la

condition de Prâjna », ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire ».
Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires ».
Symboles de la Science sacrée, ch. IX, « Les fleurs symboliques », ch. XLVI, « Rassembler ce qui est épars », ch. LXXV, « La Cité divine ».)

Voir Atmâ, Essence, Manifestation, Paramâtmâ, Prajâpati, Prakriti.

PÛRVA-MÎMÂNSÂ (sanskrit).
Voir Mîmânsâ.

PYRAMIDE. René Guenon nous rappelle que si l'on ne sait pas très bien quelle fut l'utilisation réelle de la « Grande Pyramide », il en va en fait de même des Pyramides en général. Il est bien évident qu'elles semblent avoir été, pour la plupart, des sépultures destinées aux pharaons égyptiens, mais il n'empêche que l'on n'a jamais trouvé de tombeau dans la Grande Pyramide, ce qui laisserait à penser que toutes ne furent pas édifiées à cet unique usage ; certains pensent même qu'elles n'ont été utilisé que bien plus tard pour cette finalité. Une chose est sure, la Grande Pyramide ne contient ni hiéroglyphes, ni inscriptions symboliques d'aucune sorte, alors que la tradition orale rapporte qu'elle aurait pu être la tombe de Seyidna idris, c'est-à-dire le prophète Hénoch. Or celui-ci, toujours selon la tradition, fut enlevé

encore vivant au Ciel*, ce qui rend difficile, on en conviendra, son inhumation dans un tombeau.
Ce qui conduit Guénon à penser que ce n'est pas le corps d'Idris qui fut enfoui dans la Grande Pyramide, mais son savoir, sa science, ce qui ne doit pas s'entendre par ses livres, ni même par l'inscription en « hiéroglyphes » de ses enseignements

secrets, puisque, comme nous le savons, l'édifice n'en comporte aucun, ce qui fait d'ailleurs dire à Guénon qu'il ne reste qu'une seule hypothèse : « c'est que la science d'Idris est bien vraiment cachée dans la Pyramide, mais parce qu'elle se trouve incluse dans sa structure même, dans sa disposition extérieure et intérieure et dans ses proportions ; et tout ce qu'il peut y avoir de valable dans les « découvertes » que les modernes ont faites ou cru faire à ce sujet, rajoute-t-il, ne représente en somme que quelques fragments infimes de cette antique science traditionnelle ». Nous sommes ici, comme on le constate, très loin des élucubrations plus ou moins fantaisistes de certains « prétendus » égyptologues, et nous touchons au sens profond de

l'architecture de ces constructions mystérieuses, constructions qui étaient destinées à assurer la conservation des connaissances traditionnelles en prévision de l'imminence de cataclysmes, et qui n'ont pas encore livré, et pour cause, leurs pas

sionnants secrets.

PYRAMIDE 408

(Formes traditionnelles et cycles cosmiques,
IVe partie, « Hermès », « Le
tombeau d'Hermès » Symboles de la
Science sacrée, ch. XV, « Un hiéroglyphe
du Pôle », ch. XLIII, « La
Pierre angulaire ».)

Voir Géométrie, Hache, Hénoch,
Hermès.

Q

QABBALAH (hébreu).
Voir Cabbale.

QADMÔN (hébreu).
Voir Adam Qadmôn, Homme universel.

QÂF (arabe). La lette Qâf, qui correspond à la lettre hébraïque qoph, est, dans la tradition arabe, le nom même de la Montagne* polaire, « l'Axe du Monde* ». Guénon nous fait d'ail-leurs remarquer que la valeur numérique de la lettre Qâf (100 + 1+ 80 = 181), est équivalente à la valeur de maquâm (40 + 100 + 1+ 40 = 181), nom qui désigne précisément le « Lieu » immobile et constant, immuable, « l'unique Point* qui demeure fixe et invariable dans toutes les révolutions du monde ». Ce qui n'est pas surprenant dans la mesure où la première lettre du nom arabe du Pôle* (Qutb) est justement le Qâf, Pôle qui est également le « Centre du Monde* » (Symboles de la Science sacrée, ch. XV, « Un hiéroglyphe du Pôle ».)

Voir Hache, Pont, Pôle.

QUADRATURE DU CERCLE.

Cette expression que l'on retrouve

couramment dans le langage courant, et qui est par ailleurs totalement incomprise, représente en réalité l'opération de division en quaternaire* du cercle, la figure originelle et parfaite que l'on retrouve au point de départ des traditions, division par deux diamètres rectangulaires. Cette opération, que l'on peut résumer par la formule qui s'écrit en inversion 10 =1+2 + 3+4, afin de montrer que « tout le développement de la Manifestation est ainsi ramené au quaternaire fondamental », est la résolution authentique de ce que l'on

nomme la Quadrature du cercle.
(Symboles de la Science sacrée, ch.
X, « La triple enceinte druidique »,
ch. XIV, « La Tétraktys et le carré de
quatre », ch. XLII, « L'Octogone ».
Le Symbolisme de la Croix, ch. VI,
« L'union des Complémentaires ».

Formes traditionnelles et Cycles cosmiques,
« Hermès ».)

Voir Quaternaire, Tétraktys.

QUALITÉ. Parler de la Qualité en
tant que telle, c'est faire appel à une
notion dont on ne peut comprendre
véritablement le sens si le lien de correspondance
qui la rattache aux
attributs de l'essence*, n'est pas au

préalable explicité. Il convient donc, initialement, de voir que la Qualité pure constitue comme une attribution intime de l'essence située au-delà de la Manifestation*, essence de l'Être* à la base des déterminations du monde manifesté. La Qualité, avec la quantité*, sont donc les deux principes qui répondent à la distinction de l'essence et de la substance*, de Purusha* et Prakriti*, expressions de la première dualité cosmique qui conditionne toute forme de réalité. Du point de vue individuel, pour regarder les choses de manière plus concrète, Guénon nous dit que « l'essence est en somme la synthèse principielle de tous les attributs qui appartiennent à un être et qui font que cet être est ce qu'il est, et qu'attributs et qualités sont au fond synonymes; et l'on peut remarquer, poursuit-il, que la qualité, ainsi envisagée comme le contenu de l'essence, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'est pas restreinte exclusivement à notre monde, mais qu'elle est susceptible d'une transposition qui en universalise la signification, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant dès lors qu'elle représente ici le principe supérieur ». Toutefois, passant à l'universalité, la Qualité n'est plus corrélative à la quantité, car cette dernière ne peut s'envisager uniquement que par rapport « aux conditions spéciales de notre monde ». Ceci est à ce point vrai que la théologie considère sans peine la Qualité comme étant un des

attributs de Dieu*, « tandis qu'il serait manifestement inconcevable de prétendre transposer de même en Lui des déterminations quantitatives quelconques ».

La Qualité est donc, si on l'examine sous l'angle de l'universalité, c'est-àdire dégagée des déterminations limitatives de la manifestation grossière, un des attributs majeurs du Principe* supérieur, le contenu même de

l'essence dans la mesure où elle actualise les possibilités propres de ce même Principe.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. I, « Qualité et quantité ». Les Principes du calcul infinitésimal, ch. XII, « la notion de la limite », ch. XVI, « La notation des nombres négatifs ».)

Voir Dieu, Essence, Principe, Purusha, Quantité, Substance.

QUANTITÉ. Voilà une notion qui est régulièrement évoquée par René Guénon, et ceci pour la bonne raison qu'elle incarne en elle-même la caractéristique propre de notre monde moderne, « on pourrait presque définir notre époque, écrit Guénon, comme étant essentiellement et avant tout le « règne de la quantité ». Mais pourquoi donc cette étroite relation entre le monde moderne et la Quantité, s'interrogeront certains? Guénon répond que, s'il insiste à ce point sur la Quantité comme représentative de la modernité, ce n'est pas simplement

parce qu'elle est le plus visible et le plus évident des signes de notre époque actuelle, c'est surtout, précise-t-il, « parce qu'il se présente à nous comme véritablement fondamental par le fait que cette réduction au quantitatif traduit rigoureusement les conditions de la phase cyclique à laquelle l'humanité en est arrivée dans les temps modernes, et que la tendance dont il s'agit n'est autre, en définitive, que celle qui mène logiquement au terme même de la « descente » qui s'effectue, avec une vitesse toujours accélérée, du commencement à la fin d'un Manvantara*, c'est-à-dire pendant toute la durée de manifestation d'une humanité telle que la nôtre ». Pour qualifier cette « descente » progressive et inexorable, Guénon nous dit, « qu'elle se caractérise par un éloignement graduel du principe, nécessairement inhérent à tout processus de manifestation ; de ce fait dans notre monde, et en raison des conditions spéciales d'existence auxquelles il est soumis, le point le plus bas revêt l'aspect de la quantité pure, dépourvue de toute distinction qualitative (...) ». la Quantité, que l'on peut rapprocher de la substance* en métaphysique*, tend à toujours s'accroître de par une logique implacable propre aux lois de la matière*, « elle est également, une des conditions mêmes de l'existence dans le monde sensible ou corporel », c'est la loi du nombre et de l'accumulation,

du poids et de la mesure; c'est une donnée intrinsèque et constitutive du monde manifesté : la pesanteur. Tout ici bas incline déjà à l'entropie puisque la création* est en elle-même une sortie du Principe*, mais, de par l'éloignement constant de ce même Principe que nous subissons et qui est en somme la conséquence logique de l'évolution du temps, on assiste à une gigantesque « amplification » des

éléments entropiques qui nous entraînent
inéluctablement vers le quantitatif
pur synonyme de saturation,
d'étouffement et de mort. La dégénérescence
accélérée du monde moderne,
s'accompagne d'un renforcement
des tendances les plus significatives
de l'âge de fer (Kali-Yuga*), et
tout donne à penser que l'intensification
va se faire de plus en plus évidente.
Matérialisme*, individualisme*
et Règne de la Quantité, forment
une sorte de ternaire diabolique
qui est en train de diriger notre
société vers une impasse radicale,
dont on sait très bien, par avance,
qu'elle n'offre aucune alternative de
rémission. Nous assistons, soyons en
assurés, à la fin « d'un monde », et le
développement inconsidéré de la
Quantité est un indicateur indiscutable
de l'imminence de l'échéance
finale, échéance que l'on ne peut
d'ailleurs que souhaiter tant les conditions
d'existence pour les individus
en viennent à être de plus en plus
insupportables car vidées de toute
dimension sacrée et transcendante.

Le « Règne de la Quantité », c'est la domination d'une logique de la « croissance », qui est en réalité une course folle et vaine vers la Quantité pure, l'infra-humain, la « solidification » du monde ; ce qui signifie tout simplement que la mise en oeuvre de la « dissolution* » générale est largement amorcée.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. I, « Qualité et quantité », ch. II, « Materia signata quantitate », ch. III, « Mesure et manifestation », ch. IV, « Quantité spatiale et espace qualifié ».)

Voir Âges, Cycle, Dissolution, Égalitarisme, Kali-Yuga, Manvantara, Matérialisme, Materia, Occident, Solidification, Uniformité.

QUATERNAIRE. Si on a compris que le « Ternaire* » est en réalité une manifestation de l'Unité*, et si l'on regarde ensuite cette Unité sous l'angle de sa non-manifestation, la réunion de l'Unité non-manifestée et du « Ternaire » constitue le Quaternaire que l'on peut symboliser par le centre* entouré des trois sommets du triangle. Le Quaternaire en tant que tel, possède également en lui-même tous les nombres, puisque, si on différencie ses quatre termes, ils forment ensemble le Dénaire et ce de la manière suivante : 1 +2 + 3+ 4 = 10. « L'expansion de l'Unité dans le Quaternaire, écrit Guénon, réalise immédiatement sa manifestation

totale, qui est le Dénaire ». Le Quaternaire a pour symbole le carré* du point de vue statique, mais à l'état dynamique c'est la Croix* qui en incarne l'image la plus fidèle, croix qui, lorsqu'elle tourne sur son axe, c'est-à-dire au centre, engendre la circonférence soit le Dénaire, qui lorsqu'il apparaît ainsi est encore

nommé la « circulation du cadran »
ou « quadrature du cercle*.
Le Quaternaire est donc la meilleure
expression de l'Unité, la figure de
son expansion totale que la croix rend
visible, et ceci de par ses « quatre
branches formées par deux droites
indéfinies rectangulaire; elles s'étendent
ainsi définitivement, précise
Guénon, orientées vers les quatre
points cardinaux de l'indéfinie circonférence
plérômatique de l'Être*,
points que la Kabbale représente par
les quatre lettres du Tétragramme* ».
Le Quaternaire est, pour d'évidentes
raisons, le nombre du Verbe* lorsqu'il
se manifeste, c'est le nombre de
l'Adam Kadmon*, et c'est pourquoi
on considère qu'il est le nombre de
l'Émanation, « car l'Émanation est la
manifestation du Verbe; de lui dérivent
les autres degrés de la manifestation
de l'Être, en succession logique,
par le développement des nombres
qu'il contient en lui-même, et
dont l'ensemble constitue le Dénaire
». Le Quaternaire est le nombre
de la plénitude, il est le nombre des
éléments* et celui de la « quintessence
», de Prakriti* en tant que

potentialité des possibilités de manifestation, de la Tétraktys* pythagoricienne, de l'homme complet et uni à son Principe.
(Mélanges, ch. VII, « Remarques sur la production des nombres ». Symboles de la Science sacrée, ch. IX, « Les fleurs symboliques », ch. XIV, « La Tétraktys et le carré de quatre », ch. LXVII, « Le « quatre de chiffre ». Études sur la Francmaçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Quelques documents inédits sur l'ordre des Élus Coëns ».)

Voir Carré, Croix, Nombre, Quadrature du cercle, Ternaire, Tétraktys, Unité.

QUIÉTISME. On connaît la « délicate » réputation de cette appellation dans l'histoire de la spiritualité* occidentale, et les tristes événements, aux conséquences extrêmement néfastes ne l'oublions pas qui agitèrent les esprits il y a quelques siècles au-sujet de la place et du rôle occupés par la « passivité* » et « l'abandon » dans la vie mystique. Le problème, pour René Guénon, vient de l'attribution « malveillante » et péjorative de cette qualification de Quiétisme aux voies spirituelles orientales, alors que, précisément, ce terme ne peut s'appliquer qu'à une forme bien particulière de mysticisme* ; l'Orient ne rentrant absolument pas pour ce qui le concerne dans le cadre des classifications de la théologie chrétienne. Comme le

rappelle fort justement Guénon, « il convient de ne pas étendre des termes de ce genre à ce qui ne relève pas du domaine mystique, car il deviennent alors aussi impropres que les étiquettes philosophiques quand on prétend les appliquer en dehors de la philosophie; et, d'autre part », ce qui est d'ailleurs le plus important concernant cette question, « la passivité,

même dans les limites où elle peut être considérée en quelque sorte comme « normale » au point de vue mystique, et à plus forte raison dans son exagération « quiétiste », est tout à fait étrangère aux doctrine dont il s'agit ». On a vu avec quelle facilité, dans certains milieux peu inspirés, l'Orient* a été qualifié de « panthéiste* », et il en va de même pour cette étiquette de Quiétisme, ceci afin de créer des sortes d'épouvantails « pour détourner ceux qui s'en laissent impressionner de tout ce devant quoi eux-mêmes éprouvent une certaine crainte qui, en fait n'est due qu'à leur incapacité de le comprendre ».

L'action étant l'une des choses les plus incomprises en Occident*, où l'on confond aisément l'agitation spirituelle et la prière véritable, comme on assimile tout aussi rapidement le « Non-agir* » des sages orientaux à « l'oisiveté ». Ce type de confusion étant à la source des nombreuses erreurs qui émaillèrent l'histoire de l'Église, il n'est pas surprenant de retrouver les mêmes aveu

glements vis-à-vis d'une spiritualité qui présente tous les caractères de l'incompréhension pour la plupart des esprits, et nous rajouterons, même les mieux disposés. « Les modernes, écrit Guénon, sont tentés de voir du « Quiétisme », ou ce qu'ils croient pouvoir appeler ainsi, dans toute doctrine qui met la contemplation au-dessus de l'action, c'est-àdire en somme dans toute doctrine* traditionnelle sans exception ».
Lorsque l'on sait quelle constance dans l'effort nécessite la pratique des méditations prolongées, l'exercice du Yoga*, ou de telle ou telle voie asiatique, on mesure la ridicule faiblesse des jugements « dépréciatifs » qui s'expriment en ces matières.
Bien évidemment la fréquente utilisation d'une terminologie marquée par des termes comme « Non-agir », « détachement parfait », etc., et ceci en particulier dans le Taoïsme* chinois, peuvent favoriser de nombreuses méprises pour ceux qui ne font pas « l'effort » d'une recherche sérieuse et d'un approfondissement plus conséquent sur ces sujets.
Comme le souligne encore une fois Guénon, le « Non-agir » est, bien au contraire, la suprême activité, celle qui est « aussi loin que possible du domaine de l'action extérieure, et complètement affranchie de toutes limitations », c'est l'activité la plus haute.
(Initiation et réalisation spirituelle, ch. XXVI, « Contre le quiétisme ».)

Voir Activité, Méditation, Mysticime, Non-agir, Panthéisme.

QUINTESSENCE.
Voir Éther.

QUTB (arabe).
Voir Pôle.

R

RACINES DU CIEL. Ce célèbre symbole indien dont parle les hymnes du Véda*, mais qui est aussi commun à de nombreuses autres traditions, est une image du « renversement » qui doit impérativement être effectué, de façon analogique, de manière à replacer les choses dans l'ordre normal de leur perspective véritable. Puisque ici bas tout est vu comme dans un miroir, et non dans sa réalité authentique, il convient d'opérer ce « renversement » symbolique, que l'on peut également nommer une négation* du visible, de manière à restaurer la juste vision. Dans le cas de « l'arbre renversé » représentatif de cette opération négative, la racine est en haut parce qu'elle est unie au Principe*, « parce qu'elle représente le Principe, et les branches sont en bas parce qu'elles représentent le déploiement de la Manifestation ». De la compréhension de ce nécessaire « renversement », dépend pour l'individu la possibilité de pénétrer le monde des symboles et de mettre en oeuvre sa capacité d'entendement métaphysique.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications individuelles ».)

Voir Arbre, Ciel, Négation, Nuit, Ténèbres.

RAISON. La Raison n'est en réalité qu'un reflet, et même pourrions-nous dire un très pâle reflet, dans l'ordre individuel, de « l'Intelligence pure », ou de l'Intellect transcendant*. Étroitement circonscrite à l'individu, alors que l'intelligence est de nature universelle, la Raison ne possède qu'un champ extrêmement limité de compréhension car elle n'est située que dans le « cerveau », et ignore totalement les importantes lumières du

« coeur », ou de ce que la tradition nomme « l'intuition intellectuelle* » qui seule est apte à nous mettre en contact avec les Principes supérieurs. La Raison, pour René Guénon, ne fournit qu'une lumière sans chaleur, « lumière réfléchie, froide comme la lumière lunaire qui la symbolise ». Le « triomphe » de la Raison, annoncée comme étant l'une des gloires de la modernité, fut bien plutôt une mise dans la nuit de l'intelligence, et un dramatique oubli, dont nous subissons toujours durement les effets, des vérités supra-individuelles transmises par « l'Intellect transcendant ». (Symboles de la Science sacrée, ch. LXIX, « Le coeur rayonnant et le

coeur enflammé ». Les États multiples de l'être, ch. VII, « Le mental élément caractéristique de l'individualité humaine », ch. IX, « La hiérarchie des facultés individuelles », ch. XVI, « Connaissance et cons-cience ».)

Voir Conscience, Intellect transcendant, Intuition, Rationalisme.

RAJAS (sanskrit).

Voir Gunas.

RASA (sanskrit). Ce mot se traduit généralement par « sève », c'est la semence divine, qui est également le « goût » ou la « saveur », la transmission de la connaissance de Dieu*, le don des lumières du savoir transcendant. « Du reste en français, nous dit Guénon, les mots « sève » et « saveur » ont la même racine (sap), qui est en même temps celle de « savoir » (en latin sapere), en raison de l'analogie qui existe entre l'assimilation cognitive dans les ordres mental et intellectuel. »

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. VIII, « Manas ou le sens interne; les dix facultés externes de sensation et d'action », ch. IX, « Les enveloppes du « Soi » ; les cinq vayus ou fonctions vitales ».)

Voir Tanmâtras.

RÂSHI (sanskrit).

Voir Zodiaque.

RATIONALISME. Directement lié aux conceptions de la mentalité moderne, le Rationalisme, dont l'origine est très récente puisqu'on peut la faire remonter à Descartes et à sa vision mécaniste du monde, « se définit

essentiellement par la croyance à
la suprématie de la raison*, proclamée
comme un véritable « dogme »,
et impliquant la négation de tout ce
qui est d'ordre supra-individuel,
notamment de l'intuition* intellectuelle
pure, ce qui entraîne logiquement
l'exclusion de toute connaissance
métaphysique véritable ». Une
des conséquences de cette négation
de l'ordre supra-individuel, justement
mise en évidence par René
Guénon, « c'est le rejet de toute
autorité spirituelle, celle-ci étant
nécessairement de source « suprahumaine
»; rationalisme et individualisme,
souligne-t-il, sont donc si
étroitement solidaires que, en fait, ils
se confondent le plus souvent (...) ».
Les multiples et aberrantes limitations
qui accompagnent le Rationalisme
triomphant du monde actuel,
c'est-à-dire la simplification de l'analyse,
la réduction de la vision, et la
limitation de la science*, conduisent
la société à une étroitesse d'esprit
rarement égalée dans l'histoire de
l'humanité, ainsi qu'à une uniformisation
des êtres que l'on peut, sans
crainte de se tromper, qualifier d'inquiétante.
Le projet d'un monde
« rationalisé », vidé de toute dimension
supérieure, n'est plus l'objet

d'un rêve utopique placé dans un avenir plus ou moins éloigné, c'est devenu notre quotidien. Un quotidien qui nous donne le triste spectacle d'un monde ayant mécanisé les esprits et les êtres, qui les a asservi à ses impératifs économiques, qui les a transformé en bétail productif et masse consommatrice informe, « infra-humaine ». Tels sont les fruits amers de la « victoire » de la déesse « Raison », l'abrutissement généralisé, la matérialisation croissante de l'existence, la solidification* du Monde. « Dès lors qu'elle a perdu toute communication effective avec cet intellect supra-individuel, écrivait Guénon, la raison ne peut plus que tendre vers le bas, c'est-à-dire le pôle inférieur de l'existence, et s'enfoncer de plus en plus dans la « matérialité ». C'est donc bien une « matérialisation » du Monde que nous sommes en train de vivre, à une « descente » vers l'inférieur qui n'aura de cesse de s'accélérer et qui est bien le signe de notre appartenance au « Règne de la quantité ».

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XIII, « Les postulats du rationalisme », ch. XIV, « Mécanisme et matérialisme », ch. XVII, « Solidification du monde ». Crise du monde moderne, ch. VII, « Une civilisation matérielle ».)

Voir Humanisme, Individualisme, Matérialisme, Occident, Quantité, Raison, Science.

RATTACHEMENT INITIATIQUE.
Si une condition peut être qualifiée d'essentielle, du point de vue de la voie spirituelle traditionnelle, il s'agit bien du Rattachement initiatique qui est, comme l'écrit Guénon, « non seulement une condition nécessaire de l'initiation*, mais est même ce qui constitue l'initiation au sens le

plus strict, tel que le définit l'étymologie du mot qui la désigne, et c'est lui qui est partout représenté comme une « seconde naissance », ou comme une « régénération » (...) ». Seconde naissance* et « régénération » indispensables pour l'être humain « à la restauration en lui de « l'état primordial* », qui est la plénitude et la perfection de l'individualité* humaine, résidant au point central unique et invariable d'où l'être pourra ensuite s'élever aux états supérieurs ».
Comme on le voit, le Rattachement initiatique est la base incontournable, fondamentale, pour entreprendre un cheminement spirituel véritable et authentique. Guénon insiste d'ailleurs sur le fait que ce Rattachement ne doit point s'entendre « idéalement », « mais doit être réel et effectif, un soi-disant rattachement « idéal », tel que certains se sont plus parfois à l'envisager à notre époque, est entièrement vain et de nul effet ». Ce qui signifie que la transmission de « l'influence spirituelle* », sur le plan initiatique, obéit à des lois rigoureuses et précises, objectives, qu'il est indispensable de

respecter afin de rendre « valide » le « Rattachement » en question. Ceci explique pareillement, la caducité de l'objection qui, par défaut d'analyse, se méprenant sur les possibilités réelles des hommes actuels imagine que, « puisque rien ne peut être séparé du Principe* », le Rattachement n'est en fait d'aucune utilité.
Cette importante méprise, qui se retrouve plus fréquemment qu'on ne l'imagine, et ce d'autant qu'elle flatte les penchants les plus caractérisés de l'individualisme* moderne, est la preuve d'une grande confusion métaphysique entre l'ordre principiel* et l'ordre* manifesté, et méconnaît grandement l'état réel des êtres manifestés qui sont dans l'obligation à notre époque de respecter un certains nombre de règles qui répondent à un « état de fait », les hommes étant à présent, de par leur soumission aux cycles*, dans une situation d'oubli et d'éloignement vis-à-vis du Principe.
« Ce n'est donc pas le lien avec le Principe qu'il s'agit en réalité de rétablir, puisqu'il existe toujours et ne peut cesser d'exister, mais c'est, explique Guénon, pour l'être manifesté, la conscience effective de ce lien qui doit être réalisée ; et, dans les conditions présentes de notre humanité, il n'y a pour cela aucun autre moyen possible que celui qui est fourni par l'initiation* ». Ceci explique donc le caractère vital, pour « l'homme de désir », pour le « cherchant » de l'âge sombre (Kali-

Yuga*), du « Rattachement initiatique » véritable, et ce afin de travailler ardemment à la restauration, ou à la réintégration de « l'état primordial ». On comprendra aisément que, concernant ces matières, le sentiment personnel ou les impressions subjectives individuelles ne présentent aucun signe de crédibilité, et qu'il importe que le « Rattachement »

s'effectue avec une organisation issue d'une « chaîne initiatique » (param-para) régulière ininterrompue qui seule est en mesure de garantir l'authenticité de l'influence spirituelle transmise. C'est l'élément déterminant, avec bien évidemment l'exactitude de l'exécution du rituel lui-même, qui permet de juger de la validité du Rattachement initiatique. Et sur des points aussi essentiels on sait qu'il n'est pas possible de pouvoir transiger, car les critères sont impératifs et invariables, car fondés sur des sources qui ont pour base directe la « Tradition primordiale* », c'est-à-dire une origine « non

humaine ».

(Aperçus sur l'initiation, ch. V, « de la régularité initiatique », ch. VIII, « De la transmission initiatique ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. V, « À propos du rattachement initiatique ».)

Voir Initiation, Ordre, Principe.

RAYON CÉLESTE.

Voir Conscience.

RÉALISATION. Réalisation ascendante. Réalisation descendante.

Pour l'être individuel, la Réalisation n'est autre que la réunion, l'identification avec le Principe*, identification qui est dans toutes les traditions considérée comme « le processus et le but essentiel de toute initiation*, celle-ci aboutissant à la « sortie du cosmos », et par suite, à la libération des conditions limitatives de tout état particulier d'existence ». C'est une sorte de « Libération » totale, non seulement vis-à-vis des attachements, mais également une cessation des contraintes qui soumettaient l'être aux lois du monde manifesté; aux impératifs de sa condition de créature auxquels l'être était soumis.
René Guénon distingue cependant deux phases dans le processus de Réalisation, une phase « ascendante », qui correspond à la libération, au dépassement des limitations du monde de la Manifestation*, et une phase « descendante », que l'on évoque beaucoup plus rarement car elle donne lieu à de très nombreuses confusions, facilement explicables d'ailleurs, car le caractère propre de cette « descente » n'est autre que l'accomplissement du dépassement ultime et qui, précisément est une sorte de saut par delà le « non-manifesté ». En effet, « bien que l'être atteigne son propre « Soi* » dans le troisième état » (c'est-à-dire le sommeil* qui est synonyme d'état « nonmanifesté », les deux premiers étant

représentés par la veille et le rêve), « celui du non-manifesté, ce n'est cependant pas celui-ci qui est le terme ultime, mais le quatrième, en lequel seul est pleinement réalisée « l'Identité Suprême », car Brahma* est à la fois « être et non-être » (sadasat), « manifesté et non-manifesté

» (vyaktâvyakta), « son et silence » (shabdâshabda), sans quoi il ne serait pas véritablement la Totalité absolue ». Comme l'écrit Ananda K. Coomaraswamy, que cite Guénon : « Il faut être passé au-delà du manifesté (ce qui est représenté par le passage « au-delà du Soleil ») pour atteindre le non-manifesté (« l'obscurité » entendue en son sens supérieur), mais la fin dernière est encore au-delà du non-manifesté; le terme de la voie n 'est pas atteint tant qu 'Atmâ* n 'est pas connu à la fois comme manifesté et non-manifesté. » (Notes on the Katha Upanishad,

3e

partie). Le passage au-delà des contradictions, le dépassement des contraires, la compréhension de l'Unité* absolue du Principe*, voilà ce que les traditions nomment la Réalisation, la pleine et effective « Non-dualité » (adwaita*). (Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XXIX, « La jonction des extrêmes », ch. XXXI, « Les deux nuits », ch. XXXII, « Réalisation ascendante et descendante ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta,

ch. X, « Unité et identité essentielles

du « Soi » dans tous les états de

l'être », ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain », ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération », ch. XXII, « La Délivrance finale », ch. XXIII, « Vidêhamukti et Jivan-mukti ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXV, « L'arbre et le serpent ».)

Voir Adwaita, Délivrance, Initiation, Margas, Unité, Vajra, Vidêha Mukti.

RÉALITÉ

Voir Réel.

RÉALITÉ SUPRÊME. Toute réalité du monde manifesté doit être regardée comme « nulle » vis-à-vis de la Réalité Suprême, seule celle-ci, en effet, est identique au Principe* lui-même, c'est pourquoi on dit qu'elle est la véritable « Réalité », la Réalité éternelle, invariable et immuable, non soumise à la contingence et au changement. La réalité mondaine n'est qu'une réalité « participée, elle est donc illusoire par rapport à la Réalité Suprême », c'est une réalité qui n'est pas à elle-même son propre fondement, sa propre cause. À ce titre ce serait une erreur de la regarder comme étant stable, durable et constante; soumise aux multiples modifications existentielles, à l'impermanence et au changement, en vérité elle n'est rien. L'homme réalisé devra donc porter son unique

regard sur la Réalité Suprême, sur la Réalité transcendante et éternelle, sur le Principe* infini, car c'est le seul moyen de ne point sombrer dans les pièges de la Manifestation* et du samsara*, pièges redoutables qui sont les voiles successifs de Mâyâ*, c'est-à-dire de l'illusion* cosmique.

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale
du « Soi » et du « moi ».)

Voir Causalité, Contingence, Illusion,
Manifestation, Mâyâ, Principe.

REB1S (latin).
Voir Androgyne.

RÉCONCILIATION.

Voir Caïn.

RÉCEPTIVITÉ.

Voir Intuition.

RÉDEMPTION. L'idée de Rédemption,
qui est connexe avec celle de
« régénération », ou de « résurrection
», traduit la possibilité d'une
influence vivifiante capable de transformer,
de « régénérer » l'être qui,
après sa génération initiale se voit
soumis, de par les lois du monde
manifesté dans lesquelles il est
immergé, aux multiples attaques de la
corruption qui viennent inexorablement,
dégrader et abîmer l'être pour
le conduire vers une mort* certaine.
Le Christianisme* insistera beaucoup
sur la capacité « salvifique » du

Verbe*, qui s'est d'ailleurs présenté aux hommes comme plus fort que la mort, offrant ainsi aux créatures la possibilité d'une « vie supérieure », une « vie nouvelle » et « éternelle », vie contre laquelle le pouvoir de la mort n'a plus de prises. Cette capacité du Verbe est une manière d'indiquer qu'il est Lui la « Vie », « Vie » sans commencement et sans fin, la seule véritable « Vie », « Vie » au contact de laquelle sont écartées les forces corruptrices de la matière grossière que subissent durement les hommes depuis la chute. La Rédemption vise en réalité la nature et la destiné de la créature, elle s'applique à son statut ontologique en étant capable de la modifier radicalement puisqu'elle lui ouvre les portes de l'éternité qui la préservera pour toujours des contingences de l'existence*.

(Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal », ch. IX, « Les fleurs symboliques », ch. XXIII, « Les mystères de la lettre Nûn ».)

Voir Existence, Jonas, Naissance, Mort.

RÉEL. Bien que la notion de Réel soit l'objet d'une grande confusion chez les penseurs modernes, qui tentent vainement, dans leurs théories souvent fantaisistes, de vouloir plier les données objectives de l'existence* à leur visions individuelles, il

n'empêche que cette notion contient des éléments importants qui intéressent directement la Connaissance* métaphysique*. En effet, si l'on est attentif à l'aspect cognitif qui réside, ou qui est sous-entendu dans la question du Réel, ce qui est le cas de l'attitude doctrinale de Guénon qui examine toujours avec beaucoup de

soin dans ses textes les ressorts profonds des notions théoriques fondamentales, on découvre que la parenté du « connaître » et de « l'être » réalise, de par cette union étroite, une seule et identique « réalité ». C'est pourquoi René Guénon insistera sur le fait que le Réel ne possède pas un ordre différent du possible: « Tout possible est réel à sa façon, écrit-il, et suivant le mode que comporte sa nature », car la mise en lumière de cette interdépendance du possible et du réel, est une façon de réaffirmer que le Réel n'échappe pas à l'ordre de la Connaissance*. « Puisque tout possible est réalisé par la connaissance, écrit Guénon, cette identité, prise universellement, constitue proprement la vérité* en soi, car celle-ci peut être conçue précisément comme l'adéquation parfaite de la connaissance à la Possibilité* totale ». Il n'y a donc, dans cette perspective, aucune différence entre la Vérité* et le Réel, car il ne peut en exister aucune, sous quelques manières dont on l'envisage, entre le possible et le Réel. Le Réel occupe de la sorte une place toute spéciale de par le caractère par

ticulier de sa valeur métaphysique, et ceci précisément dans le sens où il est intrinsèquement lié à la Connaissance, et donc à la « réalisation* » de cette Connaissance par l'individu. Le Réel peut donc être défini comme étant « une expression de la permanence absolue, dans l'Universel*, de tout ce dont un être atteint la possession effective par la totale réalisation de soi-même ».
Nous sommes ici en présence, comme on le voit, d'une approche extrêmement subtile et très précise de ce qui doit être entendu dans la notion de Réel, approche qui est très éloignée, comme on peut aisément le constater, des divagations philosophiques contemporaines, mais qui au contraire est en parfait accord avec les doctrines traditionnelles les plus

autorisées, dont le Vêdânta* est sans aucun doute le modèle par excel

lence.

(Les Etats multiples de l'être, ch. II, « Possibles et compossibles », ch. XVI, « Connaissance et conscience ».)

Voir Analogie, Connaissance, Possibilité, Réalisation, Réalité Suprême, Symbolisme, Vêdânta, Vérité, Zéro métaphysique.

RÉGÉNÉRATION.

Voir Rédemption.

RÉGULARITÉ.

Voir Landmarks.

REINCARNATION. La Réincarnation est, pour René Guénon, une aberration métaphysique et doctrinale, une idée qui à notre époque,

selon ses propres termes, contribue « le plus au détraquement mental d'un grand nombre ». Outre l'extrême confusion intellectuelle qui règne dans les milieux « réincarnationnistes », donnant lieu à des conceptions forts diverses et troubles, le plus souvent divergentes sur lesquelles il n'est pas utile d'insister eu égard à la somme d'absurdités qui y est, le plus sérieusement du monde, exprimée et imprimée, et que l'on peut résumer finalement d'une seule phrase en disant qu'elle est simplement le fruit d'une grande incompréhension concernant le statut de l'existence* individuelle et de sa place, ainsi que sa valeur réelle, au sein du monde manifesté.

On aura donc soin, au préalable, de distinguer la Réincarnation, de deux notions avec lesquelles on l'assimile bien à tort : la « métempsychose » et la « transmigration ». Ces deux notions, très communes en Orient*, n'ont strictement rien à voir avec la naïve conception, véhiculée par les tenants occidentaux de la Réincarnation, qui donnent foi au fait qu'un « être qui a déjà été incorporé reprend un nouveau corps, c'est-à-dire qu'il revient à l'état par lequel il est déjà passé; rajoutant également que cela

concerne l'être réel et complet, et non pas simplement des éléments plus ou

moins importants qui ont pu entrer
dans sa constitution à un titre quelconque
».
Afin que ceci soit bien clair, Guénon
a très précisément dissipé certains
malentendus en montrant que la
transmigration concernait uniquement
des éléments psychiques qui, se
dissociant après la mort, « peuvent
alors passer dans d'autres êtres
vivants, hommes ou animaux, sans
que cela ait beaucoup plus d'importance,
au fond, que le fait que, après
la dissolution du corps de ce même
homme, les éléments qui le composaient
peuvent servir à former
d'autres corps; dans les deux cas,
écrit Guénon, il s'agit des éléments
mortels de l'homme, et non point de
la partie impérissable qui est son être
réel, et qui n'est nullement affectée
par ses mutations posthumes ».
Quant à la « transmigration », qui
s'applique effectivement à l'être réel,
elle ne concerne que le changement
d'état et non le retour à un identique
état d'existence, changements d'état

« qui est le passage de l'être à d'autres
états d'existence, qui sont définis,
par des conditions entièrement
différentes de celles auxquelles est
soumise l'individualité humaine
(...) ». C'est ce qui est dit dans toutes
les doctrines traditionnelles orientales,
et l'on voit que cet enseignement
est bien différent de ce que l'on
entend par Réincarnation. À ce titre
Guénon souligne, à juste raison, que
« c'est précisément la vraie doctrine

de la transmigration, entendue suivant
le sens que lui donne la métaphysique*
pure, qui permet de réfuter
d'une façon absolue et définitive
l'idée de réincarnation ; il n'y a même
que sur ce terrain qu'une telle réfutation
soit possible ». La Réincarnation
est donc une impossibilité* pure et

simple dans le sens où un être identique, ne peut avoir successivement deux existences dans le monde corporel, et Guénon insiste sur le fait que le mot monde* doit être considéré dans toute l'extension de sa désignation : « Peu importe que ce soit sur la terre ou sur d'autres astres quelconques; peu importe aussi que ce soit en tant qu'être humain ou, suivant les fausses conceptions de la métempsychose, sous toute autre forme, animale, végétale ou même minérale. »
La doctrine des « états de l'être* » est formelle sur ce point, la répétition est impossible au sein de la Possibilité* Universelle.

(Erreur spirite, ch. VI, « La réincarnation », ch. VII, « Extravagances réincarnationnistes ».)

Voir Délivrance, États de l'être, Évolution, Imagination, Individualité, Mânes, Mémoire, Mort, Possibilité, Spiritisme.

RÉINTÉGRATION.

Voir Constructeur, Sacrifice.

RELIGION. Les esprits modernes ont réduit la Religion, dans les

exposés de leurs théories myopes et incomplètes, à un fait sociologique, ou encore à une forme particulière de psychologie témoignant d'une sensibilité « archaïque », « superstitieuse » ou « infantile ». Comme on l'imagine, René Guénon s'élève avec vigueur contre de telles inepties, et montre bien au contraire le caractère « non-humain » du phénomène religieux, de son essence transcendante qui est, très précisément, la source de toutes les Religions en tant qu'elles sont justement des « moyens », par excellence et définition, de s'unir au divin. Moyens pour l'être de retourner à l'Origine*, de retrouver sa véritable identité et de percevoir son authentique finalité. La Religion se situe donc dans l'ordre des vérités éternelles, c'est-à-dire celles qui concernent les origines premières et les fin dernières, elle transmet également les règles de vie qui doivent être respectées pour que

l'être puisse établir une relation avec le divin, relation nécessaire et indispensable afin qu'il soit en mesure de se libérer des chaînes de la manifestation grossière qui conditionnent toute son existence* matérielle, et l'enferment dans cette unique et étroite dimension. La participation volontaire et profonde à sa « Religion », est le préalable minimum dans toute vie spirituelle, préalable qui se concrétise, pour chaque individu, par l'observance scrupuleuse des pratiques exotériques et la con

naissance et méditation quotidienne des écritures sacrées de sa tradition. « Pour le plus grand nombre, écrit Guénon, la religion n'est qu'affaire de sentiment, sans aucune portée intellectuelle ; on confond la religion avec une vague religiosité, on la réduit à une morale; on diminue le

plus possible la place de la doctrine*, qui est pourtant tout l'essentiel, ce dont tout le reste ne doit être logiquement qu'une conséquence ». L'affaiblissement de la doctrine* est d'ailleurs le fait saillant et majeur de la Religion contemporaine pour Guénon, car ceci entraîne quasi automatiquement la domination du moralisme et du sentimentalisme, qui occupe, comme on le voit actuellement, la place laissée vacante par l'ordre intellectuel. Lorsque l'intellectualité est l'objet d'un tel oubli, il se produit inévitablement chez les individus un recul très net de la compréhension de la Religion, et une perte du « sens de la foi » que l'on peut constater, hélas, de toute part. C'est pourquoi, Guénon affirme que « ce qui importe avant tout, c'est de restaurer cette véritable intellectualité, et avec elle le sens de la doctrine et de la Tradition* ; il est grand temps, poursuit-il, de montrer qu'il y a dans la religion autre chose qu'une affaire de dévotion sentimentale, autre chose aussi que des préceptes moraux ou des consolations à l'usage des esprits affaiblis par la souffrance, qu'on peut y trouver la « nourriture

solide » dont parle saint Paul dans l'Épître aux Hébreux ». Il convient donc d'engager une véritable transformation des mentalités, si l'on veut que les hommes soient en mesure de s'alimenter avec une « nourriture solide », et non plus avec cette alimentation carencée et indigeste qui est devenue leur repas habituel et journalier. Il est grand temps de manger le « pain des forts », et d'abandonner les mets avariés, ceci afin que soient restaurées l'intellectualité vraie et la tradition doctrinale, qui de toute manière ne sont, l'une et l'autre, qu'une seule et même chose.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, IIe partie, ch. II, « Principes d'unité des civilisations orientales » ch. III, « Que faut-il entendre par tradition? », « Tradition et religion ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XXXIII, « L'intuitionisme contemporain ». Symboles de la Science sacrée, ch. I, « La réforme de la mentalité moderne ». Crise du monde moderne, ch. V, « L'individualisme ».)

Voir Catholicisme, Christianisme, doctrine, Exotérisme, Dieu, Sacrement.

RENAISSANCE. Loin d'avoir été un moment positif dans l'histoire occidentale, René Guénon considère que la Renaissance fut un temps de chute profonde, de rupture définitive avec l'esprit traditionnel dans de

nombreux domaines et, en particulier, avec ceux de la science et des arts*, avant que la Réforme, quelques années plus tard, ne vienne à son tour rompre avec la tradition religieuse. En voulant « idéalement » revenir à la civilisation gréco-romaine, en fait on s'éloigna radicalement de tout ce

qui avait contribué à la grandeur du moyen âge*, on perdit la mémoire des symboles et les connaissances fondamentales des anciens furent considérées comme étant dénuées d'intérêt et donc abandonnées.
La Renaissance marque un recul évident par rapport au moyen âge, c'est une période où on assista à la « mort de beaucoup de choses », un changement extrêmement dommageable de l'ordre* traditionnel. C'est également un temps de véritable mutation d'une société qui, dorénavant, travaillera exclusivement à l'accroissement quantitatif des profits par la libéralisation des échanges, à l'éradication du lien sacré qui rattachait toutes les activités à une perspective transcendante et religieuse. On peut dire que la Renaissance est la source de notre monde moderne actuel, c'est elle qui en a donné les grandes lignes et en a fourni, hélas, les principales orientations avec sa célébration d'un prétendu « humanisme », qui se traduisit par la réduction de toutes choses à un

ordre étroitement humain. En refusant toute référence à un ordre supérieur, la Renaissance en réalité invita les hommes à se « détourner du

Ciel* sous prétexte de conquérir la
Terre* ».
(Crise du monde moderne, ch. I,
« L'Âge sombre », ch. V, « L'individualisme
». Le Règne de la quantité
et les signes des temps, ch. XXVIII,
« Les étapes de l'action anti-traditionnelle
».)

Voir Art, Cycle, Humanisme, Individualisme,
Laïcisme, Monnaie, Moyen
Âge, Occident.

RÉSIDUS PSYCHIQUES. Les Résidus
psychiques sont le plus souvent
des forces « errantes », qui exercent
une influence en se servant des êtres
vivants comme « supports » à leur
propre diffusion. En effet, comme
l'explique René Guénon, « pour
entrer en action dans notre monde, les
influences spirituelles, doivent nécessairement
prendre des « supports »
appropriés, d'abord dans l'ordre psychique,
puis dans l'ordre corporel luimême,
si bien qu'il y a là quelque
chose d'analogue à la constitution
d'un être humain ». Lorsque ces
influences sont amenées à se retirer
de leurs « supports », qu'ils soient
des « supports » corporels, ou inanimés
comme des lieux ou des objets,
ces derniers restent « chargés » d'éléments
psychiques qui peuvent poursuivre
leur existence inférieure de
manière incontrôlée formant ainsi des
puissances inquiétantes et suspectes
du point de vue spirituel, jouant un
rôle négatif, ou en tout cas très pro

blématique, dans la constitution
même du milieu* ambiant.

(Le Règne de la quantité et les signes
des temps, ch. XVII, « Résidus psychiques
».)

Voir Mânes, Médiumnité, Milieu,
Psychique.

RÉSURRECTION.

Voir Rédemption.

RÉVÉLATION. La Révélation, comme l'indique fort justement René Guénon, « repose », c'est-à-dire implique et nécessite, chez les individus, l'existence de facultés* transcendantes aptes à recevoir une communication d'origine supérieure. Que ces facultés soient nommées « intuition* intellectuelle », « inspiration », l'important est de voir qu'elles correspondent toutes à la même fonction : la capacité de réception, de par la mise en oeuvre de dispositions particulières, d'un dépôt supra-humain qui n'est autre que la « Tradition primordiale* » Cette capacité propre à l'homme lui permet de s'ouvrir, pour ce qui concerne « l'inspiration », à l'action de ce que le Christianisme* considère comme l'action de l'Esprit Saint, et pour ce qui est de « l'intuition intellectuelle » aux états supérieurs de l'être.

L'Inde donne le nom de « Shruti », c'est-à-dire « ce qui est entendu », à cette Révélation, qui, selon la tradition, est à l'origine de la transmission

du Vêda*. La Shruti est donc bien plus qu'une simple connaissance, elle est le principe de toutes les connaissances, « elle est la Lumière* directe, qui, comme l'intelligence pure, laquelle est en même temps la pure spiritualité, correspond au Soleil* ». La Révélation est donc la « Connaissance* » par excellence et définition, c'est la Lumière venue d'en haut, c'est l'enseignement divin, l'authentique « Parole », l'oeuvre du Verbe* puisqu'elle est précisément « audition ».

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste », ch. IX, « La loi immuable ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson ».)

Voir Buddhi, Connaissance, Faculté, Intellect transcendant, Intuition, Islam, Parole, Smriti, Vêda.

RIKSHA (sanskrit).
Voir Étoile, Grande ourse.

RITA (sanskrit).

Voir Ordre.

RITES. Le Rite est à ce point important, axial et déterminant, dans le cadre de l'actualisation des potentialités de réalisation* spirituelle qui sont le propre de l'individu, qu'on peut affirmer que sans lui il n'y aurait pas de possibilité initiatique. Du Rite, et par le Rite uniquement, se transmet

la tradition ésotérique et exotérique, c'est le « vecteur », le véhicule de l'enseignement* symbolique, du « dépôt » non-humain qui constitue la substance* de toute tradition spécifique, de toute voie authentique.
Les institutions, dont la fonction est

précisément de faire connaître à l'être les différents chemins qui conduisent aux états supérieurs, possèdent toutes des rites particuliers afin de rendre sensible la réalité transcendante qui, par définition, est de nature invisible. « Les rites, écrit René Guénon, ont toujours pour but de mettre l'être humain en rapport, directement ou indirectement, avec quelque chose qui dépasse son individualité et qui appartient à d'autres états d'existence »; et ceci de manière consciente ou inconsciente, car « l'influence spirituelle* » utilise comme

canal les modalités subtiles de l'individu qui sont en général totalement inconnues par la plupart des êtres. Il y a donc une force propre du Rite, par delà non seulement ceux qui l'exécutent ou l'accomplissent, mais également par delà ceux qui le reçoivent ou en sont l'objet. On peut dire que le Rite « porte toujours son efficacité en lui-même, à la condition », rajoute avec raison Guénon, « qu'il soit accompli conformément aux règles traditionnelles qui assurent sa validité, et hors desquelles il ne serait plus qu'une forme vide et un vain simulacre ». Cette efficacité est d'ailleurs une loi « objective » qui est étroite

ment dépendante des impératifs qui
président à l'exécution des rites, et
qui, de ce fait, exerce son action dans
le cadre même des pratiques rituelles
lorsque celles-ci respectent les règles
traditionnelles.
René Guénon plus que quiconque,
insiste sur la pureté avec laquelle doit
être exécutée les rites, et rappelle toujours
que dans ce domaine il ne peut
y avoir aucune place « à la fantaisie
ou à l'arbitraire, ceci s'appliquant
pour les rites d'ordre exotérique aussi
bien que pour les rites initiatiques, et,
parmi les premiers, pour les rites relevant
de formes traditionnelles non
religieuse aussi bien que pour les
rites religieux ». Et, à propos de ce
point spécifique, notons que l'efficacité
en question « est entièrement
indépendante de ce que vaut en luimême
l'individu qui accomplit le
rite; la fonction seule compte ici, et
non l'individu comme tel ». La seule
chose indispensable et nécessaire,
dans cette matière, est que celui qui
exécute le Rite doit avoir reçu
« régulièrement » le pouvoir de le
faire. Que l'exécutant sache véritablement
ce qu'il fait, qu'il soit ou non
conscient du sens de ses gestes et de
ses paroles, ou même qu'il ne croit
pas à l'efficacité de son action, « cela
ne saurait empêcher le rite d'être valable
si toutes les règles prescrites ont
été convenablement observées ». Le
Rite est efficace en lui-même de par
son rattachement à la « Tradition primordiale*
», il est porteur à son insu

d'une force agissante qui est en
mesure de mettre en oeuvre le processus
transformateur au sein des individus.
C'est pourquoi, remarquons le,
le seul critère de discernement que
l'on doit utiliser concernant la nature
des rites, est le critère de leur « régularité
» au regard de leur chaîne de
transmission, celle-ci doit être ininterrompue
et immémoriale, il n'y a

ici aucun argument d'ordre administratif
qui puisse prévaloir sur la
« régularité » traditionnelle. Un Rite
est donc « agissant » si il est « régulier
», et cette « régularité » obéit à
des lois rigoureuses non modifiables,
éternelles.

(Aperçus sur l'initiation, ch. XV,
« Des rites initiatiques », ch. XVI,
« Le rite et le symbole », ch. XIX,
« Rites et cérémonies », ch. XXIII,
« Sacrements et rites initiatiques ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XIII, « Cérémonialisme et esthétisme
», ch. XXXII, « Réalisation
ascendante et descendante ». Aperçus
sur l'ésotérisme chrétien, ch. II,
« Christianisme et initiation ».)

Voir Art royal, Art sacerdotal,
Baptême, Influence spirituelle, Initiation,
Sacrement, Symbole, Tradition.

ROI. Roi-Mages. Roi du Monde.
Roi-Pontife. A la fonction royale est
dévolue la responsabilité du « gouvernement
» temporel, l'autorité* sur
les lois sociales administratives et
juridiques, ainsi que sur les forces

militaires. Elle est garante de l'ordre* et de l'harmonie* de la société civile ; à ce titre le Roi (Rex) lui-même se voit conférer la balance et l'épée* en tant qu'instruments symboliques de son pouvoir spécifique. Guenon insiste sur le caractère purement temporel du pouvoir de la royauté qui est, en fait, le rôle de toute la caste des Kshatriyas* et dont le Roi est le premier et le plus représentatif d'entre eux.

Le Roi, qui se dit melek (envoyé) en hébreu et en arabe, reçoit des mains de l'autorité sacerdotale son pouvoir temporel, « et c'est de là que procède le « droit divin » des rois », écrit René Guenon, ce qui signifie que nous sommes en présence d'une forme de délégation de pouvoir de la part de l'autorité spirituelle, qui confère ainsi les signes visibles et invisibles de la qualification à celui qui exercera la responsabilité du gouvernement temporel des hommes. On peut donc parler, pour le Roi après avoir reçu cette délégation de pouvoir, de la possession d'un « mandat du Ciel* » qui l'oblige à être toujours conscient de l'origine* de son autorité en sachant qu'elle lui a été confiée pour qu'il contribue au « bien commun », qu'il travaille à établir l'harmonie sociale et qu'il préserve la paix* pour que les homme puissent réaliser la finalité transcendante qui est la leur. Lorsque le Roi conteste l'origine de son pouvoir, ce qui arrive parfois dans l'histoire à la faveur de circonstances particulières, en prétendant être par lui-même l'unique fondement de son autorité, on peut dire alors qu'il y a un dérèglement de l'ordre normal des choses, dérèglement auquel Guénon donne le nom de « renversement » des rapports de la connaissance* et de l'action* »,

qui se signale d'ailleurs dans un premier temps par « l'usurpation de la suprématie par le pouvoir temporel ». Remarquons que c'est souvent là la source d'une suite répétée et successive de « révolutions » dont l'aboutissement est toujours la déposition des Kshatriyas eux-mêmes par les castes inférieures, ceci de par un retour logique et inévitable des conséquences de leur action négative initiale.

Cependant, loin de se limiter à un seul aspect, la fonction royale s'étend très largement sur de larges domaines où l'autorité trouve à s'exprimer de multiples façons. Il est intéressant de noter que la fonction royale et la fonction sacerdotale sont parfois réunies en un seul nom ou figure,
comme nous le voyons par exemple dans la tradition chrétienne avec les Rois-Mages, que l'on dit venus de l'Agarttha*, qui incarnent par excellence l'unité de la Sagesse* et de la
force*, de la Connaissance et de l'action, dont le Christ* est à ce titre le
modèle éminent en tant que prêtre, prophète et Roi. Cette triple qualification, représentée par les Rois-
Mages, ainsi que par le Christ

« l'Emmanuel » équivalent à El Elion*, est l'image symbolique de l'unité des trois mondes*, de l'Unité* première du Principe* au sein duquel il n'y a plus de différence et de distinction. Les Rois-Mages, en tant que Mahânga (maître de l'ordre cosmique), Mahatma (l'âme universelle) et Brahâtmâ (l'ordonateur des âmes dans l'Esprit de Dieu), sont les trois maîtres du Centre du Monde*, les représentants du Centre* Suprême et donc les plus hautes autorités initiatiques connues, c'est pourquoi le Mahânga présente l'or à « l'enfant-Dieu » et reconnaît le Christ comme Roi, le Mahatma lui donne l'encens et le salue comme prêtre selon l'ordre de Melki-Tsedeq*, enfin le Brahâtmâ lui remet la myrrhe et le révère comme prophète.

On sait, par ailleurs, que René Guénon consacra un livre entier à la question du Roi du Monde, ce qui est un signe de l'importance symbolique de cette fonction qui s'applique à Manu* celui qui est le « Législateur primordial et universel » et que l'on retrouve sous le nom de Mina ou Mènes en Egypte, de Menw chez les Celtes et de Minos en Grèce. Ce nom n'est pas attribué à un « personnage » précis comme on l'imagine à tort, mais désigne un principe que l'on regarde comme étant « l'Intelligence cosmique qui réfléchit la Lumière* *spirituelle pure et formule la Loi (Dharma*) propre aux conditions de notre monde ou de notre cycle

d'existence ». Le Roi du Monde, « celui qui réalise la paix », est dans le même temps, l'archétype de « l'homme considéré spécialement en tant qu'être pensant (en sanskrit mânava) », le dépositaire de la Tradition primordiale* d'origine « non humaine » (apaurushêya), qui a son séjour dans le Centre caché (Agartthà),

là où est conservé l'héritage de l'antique dynastie solaire (Sûryavansha) qui se trouvait à Ayodhyâ et qui avait pour origine Vaivaswata, qui n'est autre que le Manu du présent cycle.

Pour être complet concernant les formes de la fonction royale, il faut signaler l'image du Wang* chinois, le Roi-Pontife médiateur entre le Ciel* et la Terre*, « l'Homme Universel* », « l'Axe vertical » qui détient son mandat du Ciel, celui qui réside dans « l'Invariable Milieu* », qui fait et qui est le pont, qui fait l'union entre les mondes. Le Roi-Pontife, le Wang, est le Roi visible du Tao-teking, celui qui relie l'état humain aux états supra-individuels, le canal par lequel les influences du Ciel descendent sur la Terre.

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. II, « Fonctions du sacerdoce et de la royauté », ch. III, « Connaissance et action », ch. IV, « Nature respective des Brahmanes et des Kshatriyas », ch. V, « Dépendance de la royauté à l'égard du sacerdoce », ch. VI, « La révolte des Kshatriyas », ch. VII, « Les usurpa

dons de la royauté et leurs conséquences », ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste ». Le Roi du Monde, ch. IV, « Les trois fonctions suprêmes », ch. VI, « Melki-Tsedeq ». La Grande Triade, ch. XVII, « Le « Wang » ou le Roi-pontife ».)

Voir Agarttha, Autorité, Empereur, Fonction, Initiation, Kshatriyas, Ordre, Pape, Sacerdoce, Wang.

ROSAIRE.

Voir Chapelet.

ROSE-CROIX. Célèbres par leur degré de savoir et de Connaissance*, les Rose-Croix, qui ne sont surtout pas à confondre avec les « rosicruciens » modernes, « n'ont jamais constitué une organisation avec des formes extérieures définies ». La qualité de Rose-Croix représentait historiquement un niveau de qualification initiatique, un état spirituel intérieur, et ceci indépendamment de toute appartenance formelle à une structure quelconque.
Les Rose-Croix sont en réalité l'image, de par le symbole même constitué de l'union de la Rose au centre de la Croix*, qui est utilisé pour les représenter, de la perfection de l'état humain, « la réintégration de l'être au centre de cet état et la pleine expansion de ses possibilités individuelles à partir de ce centre ». Le Rose-Croix véritable réalise le retour, la restaura

tion effective de « l'état primordial* ». Nourris d'hermétisme* et d'ésotérisme* chrétien, les Rose-Croix sont apparus à la faveur de certaines circonstances déterminées pour des raisons que René Guénon qualifie de purement contingentes.

Cultivant en effet le secret* et la plus grande discrétion, les Rose-Croix ont voulu vivre dans le retrait et le silence*, ce n'est donc que tardivement, c'est-à-dire vers le XVIe siècle, que ce nom de « Rose-Croix » a été utilisé pour désigner un degré initiatique et bénéficia d'une renommée qui alla croissante avec le temps. Guénon semble admettre qu'après la destruction de l'Ordre du Temple, et ce afin de préserver le dépôt initiatique, les Rose-Croix procédèrent à la réorganisation invisible d'une institution capable de transmettre les enseignements fondamentaux, cette oeuvre accomplie, la légende rapporte qu'ils repartirent en Orient*, ce qui est également une manière de dire « qu'il n'y eut plus désormais en Occident* aucune initiation* permettant d'atteindre effectivement à ce degré, et aussi, rajoute Guénon, que l'action qui s'y était exercée jusqu'alors pour le maintien de l'enseignement* traditionnel correspondant cessa de se manifester, tout au moins d'une façon régulière et nor

male ».

Les authentiques Rose-Croix, qui prirent soin de ne laisser aucune trace visible dans le cours de l'histoire pro

fane, cultivaient le plus strict et rigoureux anonymat, d'autant plus qu'aucun d'entre eux ne pouvait se présenter comme tel, de la même manière qu'aucun véritable soufi ne peut se prévaloir de sa qualification. La quête de « l'Identité Suprême* », est une quête invisible aux yeux du commun, et doit le rester; c'est une recherche de Vérité* pour l'homme de Vérité qui, par son absolu silence et sa profonde transparence, n'est le fait que du tout petit nombre travaillant en secret à réunir la Rose au Centre de la Croix*, oeuvrant ainsi et sans bruit à la participation concrète à la « Tradition primordiale* » pour ceux qui en sont jugés dignes. (Aperçus sur l'initiation, ch. XXXVIII, « Rose-Croix et Rosicruciens ».)

Voir Enseignement, Initiation, Maçonnerie, Secret.

ROSÉE. La Rosée est chargée d'un fort pouvoir de régénération, c'est l'eau* vivifiante qui émane, selon la Cabbale* hébraïque, de « l'Arbre de Vie* » la « Rosée de lumière » qui est nécessaire à celui qui veut se purifier. On parle, à ce propos, de « Rosée céleste » pour mieux faire comprendre son rôle salvateur dans le processus de transformation de l'être; pure Rosée dont l'étroite parenté phonétique avec la rose n'est pas une simple coïncidence, mais une manière de montrer la correspondance existante

entre la place symbolique de la fleur au centre de la Croix*, et le pouvoir propre de l'ondée céleste. La Rosée est, comme la lumière*, une descente des influences divines, une effusion de la grâce*, c'est pourquoi on l'associe et assimile à la lumière elle-même. On parlera ainsi de Rosa-Lux, pour signaler cette forte ressemblance originelle, ce qui n'est

pas sans rappeler le Rosa-Crux de la tradition rosicrucienne.
(Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du

Saint Graal », ch. IX, « Les fleurs symboliques », ch. LI, « L'Arbre du Monde », ch. LX, « La lumière et la pluie ». Études sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Le Chrisme et le Coeur dans les anciennes marques corporatives ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IX,

« L'Arbre du Milieu », ch. XXV, « L'arbre et le serpent ».)

Voir Eau, Coeur, Fleur, Pluie, Rose-Croix.

ROUE. La Roue, de par l'universalité de son caractère, a fait l'objet de nombreux et multiples approfondissements sous la plume de René Guénon, ce qui se comprend fort logiquement lorsqu'on constate les innombrables aspects des notions qui composent le sens propre de ce symbole multi-séculaire et primordial.
Présente tant chez les Celtes* que les Chaldéens ou les Hindous, la Roue,

eu égard aux extraordinaires possibilités de son riche développement géométrique*, et à son éminent pouvoir d'évocation spirituelle, fut également, dans l'Europe médiévale, à la base des splendides rosaces des églises romanes et gothiques. La Roue, outre son indéniable plénitude formelle puisqu'en tant que sphère* elle est une figure parfaite, est une image très sensible de la Manifestation* s'exprimant par son rattachement principiel au Centre*.

La Roue (rota) est le symbole du Monde* en mouvement, en perpétuel changement, qui est appuyé sur le point* central immobile, sur « l'Axe », sur « L'invariable Milieu* » (Tchoung-young) qui reste éternellement stable permettant de ce fait l'accomplissement du devenir et le développement de la multiplicité, point qui représente le parfait équilibre et où s'exprime « l'Activité du Ciel* ». Ce point est le Centre* de la Roue d'où émanent et sont dirigées toutes les choses, émanation et direction qui s'expriment par une invisible activité, une « activité non-agissante » (wei wou-wei*) qui demeure absolument non-manifestée et qui, « parce que non-manifestée, est en réalité la plénitude de l'activité, puisque c'est celle du Principe* dont sont dérivées toutes les activités particu

lières ». C'est là, au Centre de la Roue, que se trouve le siège de la « station divine » qui ne connaît en elle-même ni contradictions, ni oppo

sitions, ni antagonismes, qui, bien au contraire, « réunit contrastes et antinomies » (El-maqâmul-ilhî, huwa maqâm ijitmâ ed-diddaîn), Centre que l'on nomme aussi le « Vide* » rassemblant tous les rayons de la Roue et qui n'est autre que le lieu de

la « Présence divine », le moteur immobile de la « Roue d'existence » contenant la Loi* (Dharma*), le Pôle*, le lieu de la « Grande paix » que l'ésotérisme islamique désigne comme Es-Sakînah, le Coeur* où s'opère l'union intime avec le Principe.

Remarquons d'ailleurs, que sur le plan humain, en fonction des correspondances entre le monde « macrocosmique » (adhidêvatà) et « microcosmique » (adhyâtma), la Roue, à l'intérieur du corps, se présente selon la tradition hindoue sous la forme des chakras*, situés aux points essentiels de l'organisme afin d'atteindre par des ascèses spécifiques, et de manière ultime, en accédant aux deux derniers de ces chakras, aux « états supérieurs de l'être », la où s'épanouit le lotus à huit pétales, la fleur* synonyme de Connaissance* et Réalisation*.

On trouve des représentations de la Roue chez presque tous les peuples, mais les formes que l'on rencontre nous donnent toujours à voir, et avec une constance très frappante, des cercles divisés en quatre, six ou huit parties, voir douze ou seize, par des rayons se croisant au centre de la cir

conférence*. Le nombre* des rayons donne d'ailleurs à la Roue un sens particulier, sens en relation avec la portée symbolique qui est celle des nombres en question, mais il faut cependant savoir que la représentation de la Roue est universellement reconnue comme étant une image de la manifestation engagée dans le cycle* et unie à son Principe. La Roue est l'image par excellence de la mise en oeuvre du Dharma, du processus cosmique de différenciation cyclique et de son retour à l'Unité*, dont il n'a, en réalité et

intrinsèquement, jamais été séparé. (Le Roi du Monde, ch. II, « Royauté

et pontificat », ch. VII, « Luz » ou le séjour d'immortalité », ch. IX, « L'Omphalos » et les Bétyles ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. X, « Le swastika », ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXVIII, « La Grande Triade », ch. XXIX, « Le centre et la circonférence ». La Grande Triade, ch. XXIII, « La Roue cosmique ».

Symboles de la Science sacrée,

ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. IX, « Les fleurs symboliques », ch. XL, « Le Dôme et la Roue », ch. L, « Les symboles de l'analogie ».)

Voir Activité, Centre, Chakras, Circonférence, Dharma*, Dôme, Invariable Milieu, Monde, Loi, Non-agir, Point, Pôle, Vide.

ROYAUME. Royaume des Cieux Royaume du Milieu. L'image du Royaume est une image subtile car l'analogie avec le monde* créé, pour ce qui est du « véritable Royaume »

bien entendu, est bien souvent incapable de rendre la réalité propre de ce qui constitue l'essence propre de ce domaine non-humain. Le Royaume, dans son sens plénier, ne peut être comparé aux éléments* du monde matériel, il n'est pas traversé par la contingence* et l'impermanence, il demeure dans la pure lumière* du secret*, la lumière obscure de la « divine Ténèbre ».
Le Royaume des Cieux que René Guénon rapproche de l'Atmâ*, comme le rappellera le Christ* Jésus, est purement intérieur, il n'est pas visible avec les yeux charnels. En effet dit Jésus: « Le Royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards; on ne dira point: il est ici, ou: il est là; car le Royaume de Dieu est au dedans de vous, (Regnum dei intra vos est) » (Luc, XVII£ 21). Invisible aux regards, comme le Centre*, le Royaume est ce qui est le plus caché, le plus secret, c'est le lieu du « Parfait silence », de la « Grande union » où sont célébrées les noces de l'âme et de Dieu*. Loin de pouvoir être saisi par les sens grossiers, le Royaume des Cieux, comme nous le constatons, est d'essence purement spirituelle, non matérielle, il réside au plus intime de l'être, dans l'intime de

l'intime, au plus profond de l'âme, dans le Centre de l'âme. Par ailleurs, et sur un plan plus immédiat et concret, tout au moins du point de vue historique, si la Chine fut désignée comme étant le Royaume du Milieu (Tchoung-kouo), c'est qu'elle se pensait comme le Centre du Monde, c'est-à-dire comme l'écrit René Guénon, « le siège du centre spirituel d'une tradition, émanation et image du centre spirituel suprême, et le représentant pour ceux qui appartenaient à la tradition envisagée, de sorte qu'elle était bien véritablement pour eux le « Centre du Monde* ». La Chine ne fut pas la seule contrée à se définir comme le « Centre » puisque l'Egypte elle aussi se disait le « Coeur du Monde », Coeur* et

Centre qui sont, ne l'oublions pas, le lieu de la non-manifestation. Il y a donc une étroite correspondance entre cette qualification particulière qui caractérise l'attitude de certaines terres à vouloir se considérer comme étant le lieu du Centre, et l'idée spirituelle du Royaume en tant que domaine unique, de l'une à l'autre on retrouve l'importante notion d'inaccessibilité qui est précisément « centrale » à propos de ces sujets.

(Symboles de la Science sacrée,

ch. LXXIII, « Le grain de sénevé », ch. XVI, « Les « têtes noires ».)

Voir Âme, Atmâ, Centre, Cieux, Coeur, Monde.

ROYAUTE.

Voir Roi.

RUAH ELOHIM (hébreu). Le Ruahh Elohim, est l'Esprit divin, ou

l'Esprit de Dieu*, dont le livre de la
Genèse nous dit qu'il était, au commencement,
« porté sur la face des
Eaux » (Genèse, I, 2), ce qui est une
indication très nette, selon René
Guénon, de la complémentarité de
l'Esprit* c'est-à-dire Purusha*, et
des Eaux* qui sont précisément
représentées dans ce texte par

Prakriti*.

Guénon remarque à ce propos, qu'il y
a une parfaite concordance entre le
Vêda* et la Bible concernant l'ordre
de développement des éléments sensibles
puisque Ruahh en hébreu est
également l'Air* (Vâyu) ou, dans son
sens premier, le « souffle » (spiritus).
Toujours pour bien montrer cette
unité*, Guénon rajoute que d'après
les textes sacrés de l'Inde, la Manifestation*
qui comporte trois degrés
(manifestation informelle, manifestation
subtile et manifestation grossière),
est constituée pareillement de
« trois mondes* » (Tribhuvana) que
l'on retrouvent dans la Kabbale*
hébraïque sous les noms de Beriah,
Ietsirah et Asiah, avec, au-dessus
d'eux, un état principiel de manifestation
nommé Atsiluth.
(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. V, « Purusha inaffecté
par les modifications individuelles
».)

RÛH MOHAMMADIYAH

Voir Kabbale, Dieu, Esprit, Hamsa, Monde.

RÛH MOHAMMADIYAH (arabe). Ce terme signifie la « sphère* de pure lumière primordiale », forme sphérique lumineuse qui est dite indéfinie et non fermée, possédant des périodes alternées de concentration et d'expansion bien que, comme le rappelle Guénon, totalement « simultanées » au sein de l'éternel présent*, et aussi le « Coeur* du Monde », l'image de « l'Homme-Universel* » que Dieu* initialement demanda aux anges d'adorer.

(Symboles de la Science sacrée,

ch. XXXII, « Le Coeur et l'Oeuf du Monde ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires ».)

Voir Coeur, Homme Universel.

RUKN (arabe).

Voir Angle.

RUPA (sanskrit). La « forme* », ce qui est proprement « visible », perceptible aux sens, qui appartient au domaine de la Manifestation*, ce qui peut être connu et appréhendé positivement, concrètement.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. VIII, « Manas ou le sens interne ; les dix facultés externes de sensation et d'action ».)

Voir Forme, Nâma-Rupâ.

RYTHME. Le Rythme qui se carac térise par la succession répétée d'élé ments sonores, visuels ou de tout autre nature, possède en réalité, de par son lien intime avec les lois arithmétiques et numériques du Cosmos* un fort pouvoir de sacralisation. La

loi* des cycles, de la répétition dans
les arts, obéit à des principes forts
précis qui ont tous un lien avec la
règle de l'harmonie, de l'organisation
mesurée, de l'ordre* cosmique.
René Guénon remarque fort justement
que c'est grâce à son caractère
rythmique que la poésie fut « primitivement,
le mode d'expression rituel
de la « langue des Dieux », la langue
sacrée par excellence, fonction dont
elle garda quelque chose jusqu'à une
époque relativement rapprochée de
nous, alors qu'on n'avait point
encore inventé la « littérature ».
Dans les autres modes d'expression
(architecture, peinture, etc.), le
Rythme s'exprime par la cohérence
des formes, par la pureté géométrique
des volumes et surtout et avant tout,
leur juste proportion. Tels sont les
fondements de l'art* sacré, c'est-àdire
du seul et authentique « Art ».
(Mélanges, 2e partie, ch. III,
« Les arts et leur conception traditionnelle
». Symboles de la Science
sacrée, ch. VII, « La Langue des
Oiseaux ».)

Voir Art, Langage, Loi.

S

SACERDOCE. Relevant par essence
de l'autorité* spirituelle, la fonction
sacerdotale est attachée en priorité
à la conservation et à la transmission
de la doctrine* traditionnelle,
c'est là sa mission et son rôle premier,
sa véritable finalité. René
Guénon précise d'ailleurs, comme il
le rappelle régulièrement, « que cette
fonction est évidemment indépendante
de toutes les formes spéciales
que peut revêtir la doctrine pour
s'adapter, dans son expression, aux
conditions particulières de tel peuple
ou de telle époque, et qui n'affectent
en rien le fond même de cette doctrine,
lequel demeure partout et toujours
identique et immuable, dès lors
qu'il s'agit de traditions authentiquement
orthodoxes ». Loin donc de
pouvoir se résumer à un simple rôle
religieux, liturgique, ou à l'exercice
d'un « ministère du culte », la fonction
sacerdotale, fondamentalement,
est liée au domaine de la Connaissance*,
car ce qui est véritablement
« sacré* » c'est précisément le noyau
doctrinal, la doctrine traditionnelle
« qui ne prend pas nécessairement,
souligne Guénon, la forme religieuse
». En effet, le sacré englobe le
religieux mais ne se limite pas à
celui-ci, car il possède un champ pro

pre bien plus large que celui du
« religieux » auquel on le ramène
bien trop souvent par erreur, son
étendue incorpore un nombre
extrêmement important d'éléments
qui n'ont parfois rien de positivement
religieux au sens classique de ce
terme.
Le Sacerdoce, dont la fonction est, à
titre d'attribution directe et spécifique,
l'enseignement* et la transmission,
travaille en tout premier lieu au
développement de la pure intellectualité,
de l'intellect transcendant*,
c'est là sa mission centrale expliquant

pourquoi la sagesse* lui est
attribuée à titre plénier. L'origine du
mot « clerc » à la racine de « clergé »,
fournit, à cet égard, un éclairage
intéressant concernant cette question,
en montrant qu'il s'agissait bien historiquement
de personnes consacrées
au « savoir sacré », et non simplement
réduits à des occupations rituelles
contingentes, certes forts importantes,
mais cependant dépendantes
d'une connaissance première de nature
essentielle. Le Sacerdoce a la
responsabilité du dépôt de la connaissance
traditionnelle, ainsi que le
devoir de transmettre « vivant » cet
héritage, c'est-à-dire en ayant maintenu
sa pratique, son usage et sa com

préhension. C'est là un impératif majeur dévolu à la première fonction dans l'ordre des castes*, première fonction en nécessité et en qualification qui est confiée aux Brahmanes* dont l'apanage est la métaphysique* pure et l'ouverture des êtres aux

« Grands Mystères* ».
Le Sacerdoce, relié intimement au Principe*, de par ce lien substantiel, joue un rôle de médiateur entre la Terre* et le Ciel*, cette « union », ce

contact direct sont, également et surtout, la source de sa légitimité et de son autorité. Autorité qui s'exprime par l'exercice du pouvoir visible et invisible représentant « l'axe » autour duquel se meut le monde, le « pivot » de l'ordre religieux et social, « le Pôle* ou le Centre* immuable qui dirige et règle le mouvement cosmique sans y participer » qui est symboliquement représenté par la « clef* d'or » attribut par définition du pou

voir sacerdotal.

(Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, ch. II, « Fonctions du Sacerdoce et de la Royauté », ch. IV, « Nature respective des Brahmanes et des Kshatriyas », ch. V, « Dépendance de la royauté à l'égard du sacerdoce ». Aperçus sur l'Initiation, ch. XL, « Initiation sacerdotale et Initiation royale ».)

Voir Art sacerdotal, Autorité, Brahmanes, Clef, Connaissance, Doctrine, Empereur, Initiation sacerdotale, Janus, Kshatriyas, Melki-Tsedeq, Pape.

SACHIDANANDA (sanskrit). Terme générique réunissant la Conscience* universelle (Chit), son sujet (Sat) l'Être* ainsi que la Connaissance*, et son objet (Ananda) ou la

Béatitude*, qui ne forment qu'un seul dans l'Être, « Un* » qui n'est autre que VAtmâ* lui-même, regardé comme dégagé de toutes les conditions limitatives et spécifiques qui sont le fait de la Manifestation*. Guénon remarque que l'Arabe possède une formulation ternaire équivalente avec El-Aqlu (l'Intelligence), El-Qil (l'Intelligent) et El-Maqûl (l'Intelligible).

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna ».)

Voir Atmâ, Béatitude, Conscience, Être, Un.

SACRÉ. Le Sacré concerne par définition tout ce qui touche à la « Doctrine* immuable », au fondement théorique et substantiel de la Connaissance* authentique, c'est-àdire celle qui est en contact direct avec le Principe*, soit la « Tradition primordiale* ». C'est là ce qu'il faut entendre lorsqu'on se réfère au Sacré de manière plénière. Cependant, on parle également de Sacré, historiquement, à propos des formes prises par les sociétés humaines afin de faire vivre en elles les enseignements fondamentaux, et organiser la vie en

fonction des impératifs qui s'imposent
pour que puisse être préservé
le dépôt initial d'origine « nonhumaine
», dont les traditions religieuses
et initiatiques conservent la
mémoire et l'héritage.
La distinction entre le Sacré et le profane
est, de ce fait, en réalité fort
récente, puisque les sociétés traditionnelles
l'ignoraient totalement eu
égard à leur nature, et ceci dans la
mesure où toutes les activités possédaient
un caractère « sacralisant »,
car relié à une signification, à un sens
supérieur. Rien n'était en dehors, initialement,
de la sphère du Sacré, car
rien ne pouvait y subsiter. Toute
l'organisation de la société obéissait
à des lois qui avaient toutes leur
source dans une vision sacrée du
Monde*. Il fallut attendre la période
moderne pour assister à une dégénérescence
radicale qui précipita des
domaines entiers, pour ne pas dire
l'ensemble de la société, dans le
« Profane », coupant les hommes de
leur rapport naturel et essentiel à la
transcendance, les précipitant par làmême
dans le chaos* social et spirituel.

René Guénon montre en quoi, seule
la société occidentale moderne, de
par son caractère anti-traditionnel,
développa au cours de l'histoire un
point de vue profane, reléguant avec
une incroyable efficacité le Sacré,
avec la Tradition*, dans le domaine
annexe et extérieur. Absolument tous
les secteurs de la société moderne ont

été touchés, et la distinction entre le
Sacré et le profane aboutira bientôt à
une simple domination pleine, entière
et exclusive du Profane, avant que
cette domination ne se transforme,
inévitablement et ultimement, en
« spiritualité* parodique » afin de
combler les légitimes, bien que maladroites,

aspirations inassouvies des
hommes actuels.

(Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XI, « Le sacré et le profane ».)

Voir Chaos, Dissolution, Égalitarisme,
Laïcisme, Matérialisme,
Occident, Quantité, Sacerdoce.

SACREMENT. Il convient préalablement,
pour bien comprendre le
sens de la doctrine des « sacrements »
chez Guénon, sujet qui a d'ailleurs
très souvent donné lieu à de nombreux
contresens, de distinguer ce qui
relève du domaine exotérique* de ce
qui appartient au domaine ésotérique*.
Cette distinction initiale est
seule de nature à permettre une juste
approche de ce que représente véritablement
les sacrements, et ceci de par
la forme purement exotérique du
Christianisme* depuis sa « descente
» dans ce domaine, « descente »
qui est l'objet comme on le sait
d'analyses divergentes, et à laquelle
il est « probablement impossible
d'assigner une date précise ».
Certes de nombreuses ressemblances
peuvent être constatées entre les
rites* exotériques et les rites

ésotériques, et ce d'autant plus dans les traditions qui ignorent cette séparation entre les deux domaines, comme nous en donne l'exemple la tradition hindoue, mais, de l'avis même de Guénon, le mot Sacrement doit être réservé exclusivement « à une certaine catégorie de rites religieux appartenant en propre à la forme traditionnelle chrétienne ». Cela s'expliquant de par le fait que ce qui est désigné sous le nom de Sacrements est « quelque chose dont on ne trouve sans doute pas ailleurs l'équivalent exact ». Même si les sacrements chrétiens peuvent être perçus, à un certain niveau, comme des rites « d'agrégation » (samskâra*), dont le Baptême* est sans aucun doute celui qui en est le plus proche, ils possèdent cependant une dimension spécifique originale difficilement réductible à la notion générale qui est entendue sous

l'appellation de « rites religieux ». Ce qui est certain cependant pour Guénon, c'est que « les sacrements chrétiens n'ont plus aujourd'hui aucun caractère initiatique et ne sont bien réellement que des rites purement exotériques (...) », de par l'ouverture la plus large de ces rites, et la réception de ceux-ci accordée à tous,

sans empêchements régulateurs ou « limitations » qualitatives qui sont précisément les signes distinctifs des rites initiatiques authentiques.

(Aperçus sur l'initiation, ch. XXIII,

« Sacrements et rites initiatiques ».

Aperçus sur l'ésotérisme chrétien

ch. II, « Christianisme et initiation ».)

Voir Baptême, Christianisme, Ésotérisme, Exotérisme, Religion, Rite

Samskâra.

SACRIFICE. Au commencement le premier Sacrifice (yâga) correspond, selon la tradition védique, à la division des membres du Purusha* primordial, dont sont issus tous les êtres manifestés, « description symbolique du passage de l'unité à la multiplicité, sans lequel il ne saurait effectivement y avoir aucune Manifestation* ». À ce titre, chaque Sacrifice doit être regardé comme une image directe de ce premier Sacrifice cosmogonique, cet ordre* (rita) fondamental impliquant dans sa totalité une « désintégration » et une « réintégration », tout en sachant, comme le rappellent les Brâhmanas, que la victime n'est pas différente du sacrifiant, et ceci en conformité avec les lois initiatiques universelles d'après lesquelles « l'initié est une oblation » (Taittiriya Samhitâ, VI, 1, 4, 5), « la victime est substantiellement le sacrifiant luimême » (Aitarêya Brâhmana, II, 11).
Il est indéniable, à ce propos, que le grade de Maître, en Maçonnerie*, illustre assez bien cette unité entre la victime et le sacrifiant, et ceci d'autant plus qu'il introduit, du moins virtuellement, à la réintégration dans « l'état primordial* ». On retiendra par ailleurs, dans un domaine plus

immédiat, que René Guénon utilisait ce mot de Sacrifice, non dans le sens moral qui lui a été conféré par le langage moderne, mais dans le sens originel qui est le sien, c'est-à-dire s'appliquant aux êtres qui assument une mission de « redescente » au sein de la Manifestation. La « redescente » représente donc une sorte de Sacrifice, non par « altruisme », « humanisme », « et autres platitudes « idéales » célébrées par les moralistes », mais par le caractère particulier de ce processus qui doit être regardé comme un véritable « rituel » mettant en oeuvre le Sacrifice primordial de « l'Homme Universel* » (Mahâ-Purusha), prototype même de tous les autres sacrifices ultérieurs. Cet homme « missionné », est donc une véritable « victime » de par l'obligation qui lui est faite, de par les lois divines, de surgir au grand jour, et d'apparaître dans le monde en tant que porteur d'un message « transcendant », d'où la tentation régulière que l'on retrouve chez les Prophètes et les Avatâras* de refuser cette « mission » afin de rester dans l'ombre,

dans la nuit du non-manifesté. René Guénon précise que l'idée du Sacrifice est également porteuse d'un sens complémentaire, sens qui nous est donné par l'étymologie du mot « sacrifier » : sacrum facere, soit l'acte de « rendre sacré », ce qui est finalement l'objet même du Sacrifice. De ce fait les « sacrifiés », sont des êtres « mis à part », différenciés des êtres com

muns, comme de ceux qui sont parvenus à la libération* par réalisation du Soi*, parachevant, d'une certaine manière, la hiérarchie des degrés spirituels.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLVI, « Rassembler ce qui est

épars ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XXXII, « Réalisation ascendante et réalisation descendante ».)

Voir Caïn, Constructeur, Grand Architecte, Homme Universel, Ordre, Purusha, Rite, Sacré.

SÂDHANA (sanskrit). État de réalisation parfaite, de totalisation de l'être, obtenu par le Sâdhu, le « réalisé », celui qui a dépassé le monde de la manifestation* matérielle, qui s'est libéré de l'universelle loi* des cycles*.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ».)

Voir Délivrance.

SAGESSE. La Sagesse est l'attribut de la fonction sacerdotale, c'est-àdire des Brahmanes* ; elle participe directement du savoir « sacré ». D'ailleurs, l'Inde ancienne nommait la planète Mercure (ou Hermès*) Budha, nom qui signifie précisément Sagesse, Sagesse originelle (Sophia), Vierge en tant que Principe essentiel de l'hermétisme*, qui est à la source

de la Connaissance*. La vraie Sagesse, celle qui ne relève pas d'un savoir humain, qui est pour cela « supra-humaine », est donc la Connaissance métaphysique*, la vertu par excellence qui préside à l'illumination des travaux initiatiques.
Au niveau des hommes qui sont en relation intime avec la Sagesse, René Guénon rappelle que la Tradition*, à la suite de Confucius, distingue deux sortes de sages, ceux qui le sont de par leur naissance, et ceux qui le sont devenus par l'effort et la discipline.
Les sages par naissance possèdent de façon innée la Sagesse que les autres êtres doivent travailler à obtenir après de longues années. Cependant, précise Guénon, la Sagesse innée, en raison des conditions particulières de notre monde moderne, « ne peut se manifester tout à fait spontanément comme il en était à l'époque primordiale, car il faut évidemment tenir compte des obstacles que le milieu y oppose ». Ce qui signifie, poursuit Guénon, que « l'être dont il s'agit devra donc recourir aux moyens qui existent en fait pour surmonter ces obstacles, ce qui revient à dire qu'il n'est nullement dispensé, comme on pourrait être tenté de le supposer à tort, du rattachement à une chaîne initiatique (...)». Cependant, si cet être doit passer par la voie initiatique, il n'empêche que sa réalisation sera bien différente, bénéficiant de par

une sorte de « réminiscence » d'une

Connaissance* intérieure lui con

férant les signes évidents de la Sagesse. D'autre part, René Guénon souligne le caractère étrange et l'attitude souvent paradoxale du sage qui aime à dissimuler sous les traits de l'enfantillage ou de l'absurdité sa profonde Sagesse. Cette image de la

« sainte» folie se rencontre de façon « outrée » dans certaines voies spirituelles (Christianisme*, Islam*, etc.), et dont les majâdhîb nous fournissent l'exemple visible, en présentant un certain déséquilibre évident. Plus juste serait sans doute la position du sage chinois qui, gardant dans un parfait équilibre* l'ensemble de ses facultés*, aime à disparaître et se faire le plus transparent possible afin de devenir invisible aux yeux du

monde.

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. II, « Fonctions du sacerdoce et de la royauté », ch. IV, « Nature respective des Brahmanes et des Kshatriyas », ch. VIII, « Paradis terrestre et Paradis céleste ». Etudes sur la Francmaçonnerie et le Compagnonnage,

t. II, Comptes rendus d'articles et de revues, avril-mai 1947. Formes traditionnelles et cycles cosmiques, Hermès. Initiation et réalisation spirituelle, ch. XXII, « Sagesse innée et sagesse acquise », ch. XXVII, « Folie apparente et sagesse cachée ».)
Voir Autorité, Grande Ourse,

Hermès, Majdhûb.

SAGUNA (sanskrit). On dit que Brahma* le « non-qualifié » (nirguna*), lorsqu'il est vu en tant qu'Ishwara*, est envisagé comme Saguna, c'est-à-dire « qualifié », déterminé; c'est là son aspect « Non-Suprême », limité ou formel. En tant que Saguna, Brahma est donc le second, Apara-Brahma, il est distinct ou différencié (savishêsha), sans que sa nature profonde soit le moins du monde modifiée car elle, en étant éternelle, reste toujours inchangée, constante et immuable.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. VIII, « Manas ou le sens interne ; les dix facultés externes de sensation et d'action », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération ».)

Voir Brahma, Ishwar, Nirguna.

SAINT DES SAINTS.

Voir Arche, Débir, Hikal, Temple de Salomon.

SAINT PALAIS.

Voir Centre.

SALEM (hébreu).

Voir Jérusalem.

SALUT.

Voir Délivrance.

SAMÂDHI (sanskrit). Samâdhi qui est fort improprement traduit par « extase » en français, est bien plutôt une entrée de l'être à l'intérieur de son propre « Soi* », une « enstase ».

Cette immersion dans l'essence* la plus profonde de l'être, n'est pas comparable aux états mystiques*, mais relève d'une forme d'accès au plus intime, une union ineffable avec le « Soi ».
(Études sur l'Hindouisme, « Kundalini-Yoga ».)

Voir Mystique, Soi.

SAMSARA (sanskrit).
Voir Manifestation, Nirvana.

SAMSKÂRA (sanskrit).
Voir Rite, Sacrement.

SANÂTANA DHARMA (sanskrit).
Sans équivalent en Occident*, le Sanâtana Dharma est « l'Ordre* universel », l'essence visible du Principe*, « l'expression de la Volonté* divine qui revêt dans chaque état d'existence des modalités particulières déterminées par les conditions propres à cet état ». En tant que Tradition* intégrale, le Sanâtana Dharma englobe toutes les formes de l'agir humain, et les transforme, par là-même, « puisque du fait de cette intégration, elles participent du caractère « non-humain » qui est inhérent à toute tradition, ou qui, pour mieux dire, constitue l'essence

même de la Tradition comme telle ».
En réalité le Sanâtana Dharma représente la Tradition primordiale* à laquelle sont rattachées les traditions authentiques ou « orthodoxes ».
Cependant le Sanâtana Dharma est plus étroitement lié à la tradition hindoue dans la mesure où cette dernière est, « de toutes les formes traditionnelles présentement vivantes, celle qui dérive le plus directement de la Tradition primordiale, si bien qu'elle en est en quelque sorte comme la continuation à l'extérieur (...) ».
L'Inde est en effet détentrice d'un dépôt originel qui est en contact immédiat avec la Tradition primordiale, ce qui explique que son ordre traditionnel soit celui qui est le plus en accord avec les lois divines, exprimant d'une manière très concrète les règles nécessaires pour que s'exerce, dans le respect de la rectitude de « l'agir » humain, l'activité matérielle et spirituelle des êtres à toutes les périodes de leur existence, ceci en fonction, bien évidemment car cela est fondamental, de leur état naturel et de leur position hiérarchique au sein du système des castes*.
(Études sur l'Hindouisme, « Sanâtana Dharma ».)

Voir Caste, Dharma, Ordre, Volonté.

SANGLIER.

Voir Vishnu.

SÂNKHYA (sanskrit). Un des six

darshanas*, ou points de vue orthodoxes de la doctrines hindoue, le Sânkhya porte son attention sur les lois de la nature, sur les aspects phénoménaux de la Manifestation* universelle. On considère que ce darshana est une sorte d'intermédiaire entre la cosmologie du

Vaishâshika*, et la métaphysique* en tant que telle. On traduit généralement le terme Sânkhya par « énumération », « calcul » ou encore « raisonnement », car cette doctrine s'intéresse précisément aux différents degrés de l'être manifesté, aux multiples distinctions qui apparaissent entre les énergies matérielles, et la recherche de leur origine commune. Le Sânkhya est basé sur la nature de Prakriti*, la substance universelle indifférenciée, premier principe de la Manifestation.

On a tendance, de par son attention portée sur les modalités de Prakriti, a considérer le Sânkhya comme étant un système « matérialiste », voire même, disent certains, « athée* », alors que la substance universelle (Prakriti) est tout autre chose que la matière, « qui n'est tout au plus qu'une détermination restrictive et spécialisée »; Guénon précise d'ailleurs à juste titre que « la notion même de matière, telle qu'elle s'est constituée chez les Occidentaux modernes, n'existe point chez les Hindous, pas plus qu'elle n'existait chez les Grecs eux-mêmes ». Certes le Sânkhya ne fait pas intervenir dans

ses analyses Ishwara*, la Personne divine. Mais cette absence n'est pas une négation*, elle s'explique simplement de par l'orientation particulière de l'étude de ce système, étude qui regarde dans un premier temps uniquement les lois intimes de l'existence*, les processus internes du monde matériel, et se penche ainsi avec vigilance sur les mécanismes qui régissent les différents corps ou organismes vivants.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, 3e partie, ch. XI, « Le Sânkhya ».)

Voir Athéisme, Darshana, Matérialisme.

SANNYÂSÎ (sanskrit). Dernier état des quatre âshramas, c'est-à-dire les âges qui distinguent un homme aux étapes principales de son existence* (c'est-à-dire dans un premier temps Brahmachârî ou « étudiant de la Science sacrée » sous la discipline d'un Guru, ensuite Grihastha* ou « maître de maison », puis Vanaprastha ou « anachorète), le Sannyâsî est le renonçant, celui qui abandonne définitivement toutes les responsabilités qu'il avait dans le monde afin de se libérer des chaînes matérielles et s'échapper du cycle universel des morts et des renaissances. C'est l'état de celui qui accomplit jusqu'au bout la finalité véritable de sa destinée spirituelle humaine, qui est en accord avec le sens même de l'existence en tant qu'homme.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ».)

Voir Délivrance, Grihastha.

SAPTA-RIKSHA (sanskrit).
Voir Grande Ourse.

SAT (sanskrit).
Voir Etre, Sachchidâmanda.

SATTWA (sanskrit).
Voir Gunas.

SAVISHESHA (sanskrit). Lorsque Brahma*, en lui-même « non-qualifié » (nirguna), « au-delà de toute distinction » (nirvishêsha), est envisagé en tant qu''Ishwara*:, c'est-àdire sous son aspect personnel, aspect qui est un point de vue relatif ou de différenciation, on dit qu'il est alors regardé selon sa qualification (saguna*) et également « conçu distinctement », ce qui est la signification propre du terme Savishêsha.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XXII, « La Délivrance finale ».)

Voir Brahma, Ishwara.

SCEAU DE SALOMON. Le Sceau de Salomon est composé de deux

triangles* entrelacés de manière opposée, formant une étoile* à six branches ou six « rayons », d'où son appellation d'hexagramme. Ce Sceau est, de par l'union des deux ternaires inversés, une figure parfaite de l'analogie* entre le monde divin et le monde humain, entre le Ciel* et la Terre*, entre ce qui est en haut et ce qui est en bas. René Guénon montre d'ailleurs que le nombre six qui s'exprime dans la constitution de ce symbole, est le nombre de l'union, le nombre de la création* (les six jours utilisés par Dieu* dans la Genèse lors de la création du Monde), le nombre de la plus grande extension (les six directions de l'espace*).
Le Sceau de Salomon a fait l'objet de très nombreuses représentations, en particulier dans l'architecture sacrée et dans le symbolisme* hermétique, domaines où il exprime toujours cette nécessaire et éternelle permanence du contact entre les mondes, et leur

indispensable union afin que soit

accomplie « l'oeuvre », « l'Alliance »

fondamentale qui réside au coeur même du projet créateur de Dieu.

(Symboles de la Science sacrée,

ch. XIV, « La Tétraktys et le carré de quatre », ch. XXXII, « Le Coeur et l'oeuf du Monde », ch. L, « Les symboles de l'analogie », ch. LVII, « Les sept rayons et l'arc-enciel ».)

Voir Analogie, Création, Étoile, Jours de la Création.

SCIENCE. Science profane. Science sacrée. Il convient, lorsque l'on parle de « Science » sur un plan général, de bien distinguer au préalable la Science sacrée de la Science

profane, faute de quoi de nombreuses
confusions sont susceptibles de surgir
au sein de l'analyse, conduisant ainsi
aux plus graves contresens.
Ainsi, concernant la Science, existent
« deux conceptions radicalement différentes
et mêmes incompatibles
entre elles, écrit René Guénon, que
nous pouvons appeler la conception
traditionnelle et la conception moderne
». La Science traditionnelle ou
Science sacrée, est une Science qui
est profondément rattachée au Principe*,
et qui ne s'envisage pas en tant
que telle sans la conscience de ce rattachement,
qui n'imagine pas pouvoir
se pencher sur l'étude d'un
domaine particulier sans maintenir de
façon constante le lien avec la Source
première et originelle dont tout dépend.
Cette attitude définit d'ailleurs
toutes les sciences traditionnelles,
physique, astronomie, chimie, etc.,
qui, loin de nier la réalité des phénomènes,
les regardent comme des
formes dépendantes, des éléments
relevant d'une Cause transcendante,
relatifs à un Être* premier dont ils

sont redevables de leur propre nature,

de leur être spécifique.
À la différence, la Science profane ou
moderne, prétend être totalement

indépendante et veut poser ses juge

ments en absence de toute référence

extérieure a elle-même. Cette prétention extraordinaire s'exerce par une négation de tout ce qui dépasse le niveau purement matériel « en le déclarant « inconnaissable » et en refusant d'en tenir compte, ce qui revient encore à le nier pratiquement ; cette négation, précise Guenon, existait en fait bien longtemps avant qu'on ait songé à l'ériger en théorie systématique sous des noms tels que ceux de « positivisme » et « d'agnosticisme », car on peut dire qu'elle est véritablement au point de départ de toute la science moderne ». Le problème vient du fait qu'à présent les prétendus hommes de « science », dans leurs recherches, se font une gloire de cette « inconnaissance », de cet aveuglement volontaire, et vont jusqu'à l'ériger en dogme hors duquel il ne saurait y avoir de « Science » authentique, ce qui est, on en conviendra sans peine, un paradoxe extraordinaire pour des êtres qui aspirent au « savoir ». Le résultat de ce comportement est une fracture, une séparation entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, un aveuglement concernant la hiérarchie* et la complémentarité des ordres. La Science moderne est donc devenue une « science folle », coupée de son lien au Principe* elle s'enferme « exclusivement dans le monde du changement, et n'y trouve plus rien de stable, aucun point fixe où elle puisse s'appuyer; ne partant plus d'aucune certitude absolue, elle en est réduite à

des probabilités et à des approximations, ou à des constructions purement hypothétiques qui ne sont que l'oeuvre de la fantaisie individuelle ». Cette « pseudo-science » dénuée de toute conscience, est en train de faire courir des risques importants aux hommes actuels, car cette forme incontrôlée et incontrôlable capable

des expériences les plus insensées, ne possède plus aucun repère, plus aucun axe. En état d'errance et d'égarement, considérant le monde comme une simple chose, une matière « commissible », inerte, sans origine, la Science profane est devenue une sorte de machine de guerre particulièrement redoutable, en rupture avec l'ordre* cosmologique.
On se rend compte, encore une fois, combien est grave de conséquences multiples le triomphe d'une pensée, d'une vision du monde, refusant son lien avec la tradition* métaphysique*, sourde à l'intuition* intellectuelle* seule capable d'incorporer l'esprit de curiosité naturelle et les recherches entreprises par l'homme

dans le domaine des sciences traditionnelles, domaine qui n'est autre que celui de la Science sacrée, seule et unique « Science » digne de ce nom car en accord avec la « doctrine*

pure ».

Comme le rappelle Guénon, le point de vue « profane », ne s'oppose pas au point de vue « sacré* », car il n'existe pas de domaine profane, « il existe seulement un « point de vue

profane », qui n'est proprement rien d'autre que le point de vue de l'ignorance* », qui n'est rien d'autre que le nom véritable de la science moderne, « savoir ignorant » d'ordre inférieur, se situant volontairement au niveau le plus bas de la réalité, « savoir ignorant de tout ce qui le dépasse, ignorant de toute fin supérieure à luimême », savoir vain et illusoire qui n'est qu'un savoir vide, « qui ne vient de rien et ne conduit à rien », si ce n'est à la plus épaisse obscurité. (La Crise du monde moderne, ch. IV, « Science sacrée et science profane ».)

Voir Art, Être, Connaissance, Hermétisme, Intuition, Nombre, Principe.

SECONDE NAISSANCE.

Voir Initiation, Mort, Naissance.

SECRET. Un des signes des temps, qui se rencontre d'une façon relativement généralisée à notre époque, est cette forme insidieuse caractérisant la mentalité moderne que l'on peut définir comme un refus du Secret, un refus d'admettre qu'il puisse y avoir des domaines auxquels il n'est pas possible d'accéder sans une qualification requise. Cette attitude se retrouve chez tous les individus gravitant à l'intérieur du monde profane qui, se signalant par ailleurs bien souvent par un mépris affiché vis-à-vis de la connaissance traditionnelle, imaginent pouvoir accéder directe

ment au savoir le plus sacré* sans aucune autre forme de procès. C'est ainsi que les enseignements relevant des sources les plus vénérables font l'objet d'une incroyable entreprise de vulgarisation, livrant aux simples quidams les éléments épars du dépôt primordial, remplissant en une multitude

de livres les rayons des librairies
et constituant ainsi une littérature
« dévoyée » obéissant uniquement à
des objectifs commerciaux. Ce triste
spectacle, qui vient combler un
manque spirituel évident par l'effet
d'une « spiritualité* parodique »,
d'une spiritualité de bazar, est malheureusement
un fait de « civilisation
», dont le développement semble
devoir s'accentuer de par le succès
rencontré auprès d'un grand public
profondément ignorant.
Au fond ce que René Guénon qualifie
de « haine du secret », n'est qu'un
rejet violent de la nature hiérarchisante
du savoir authentique, et une
volonté farouche d'étaler largement
au grand jour les vérités les plus
cachées. Or, cette entreprise de « vulgarisation
» est une pure illusion,
dans la mesure où précisément les
doctrines initiatiques « résistent par
leur nature même à toute « vulgarisation
» : si clairement qu'on les expose,
écrit Guénon, (à la condition, bien
entendu, de les exposer telles qu'elles
sont dans leur véritable signification

et sans leur faire subir aucune déformation),
ne les comprennent que
ceux qui sont qualifiés pour les com

prendre, et, pour les autres, elles sont comme si elles n'existaient pas ». Et ceci se comprend aisément si l'on sait que le secret, en lui-même, est totalement inexprimable puisque relevant d'un ordre transcendant, ineffable et inaccessible à l'esprit commun donc, en résumé, « incommunicable ».

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XII, « La haine du secret ». Aperçus sur l'initiation, ch. XIII, « Du secret initiatique ».)

Voir Connaissance, Inexprimable, Intuition, Mystère.

SEL. Principe neutre du ternaire alchimique, le Sel est obtenu par cristallisation du Soufre* et du Mercure*, lorsque ces deux derniers éléments sont mis en contact. Le Sel est symbolisé par le cube*, de par l'identité de forme (cristalline), et la possession du principe de stabilité. Le Sel est également, pour ce qui concerne son application en mode individuel, et en tant que vecteur de la différenciation, de la séparation entre l'intérieur et l'extérieur, une « enveloppe » à partir de laquelle tout à la fois s'établit le contact avec le milieu extérieur, et est préservé l'isolement intérieur.
(La Grande Triade, ch. XII, « Le Soufre, le Mercure et le Sel », ch. XIII, « L'être et le milieu ».)

Voir Mercure, Milieu, Soufre.

SENTIMENTALISME. Le Sentimentalisme est une tendance, propre au monde moderne, qui considère que le sentiment est ce qu'il y a de plus important dans l'être, que la sensibilité est ce qui constitue le signe de son élévation spirituelle ou tout simplement humaine. De la sorte, on en

vient à affirmer par l'effet d'une
redoutable erreur que le sentiment
doit être regardé comme supérieur à
l'intelligence, ce qui est une manière
d'exalter formellement « l'infrarationnel
», niveau le plus dangereux
chez l'homme puisque c'est un domaine
ouvert aux influences les plus
suspectes. Cette situation trouve certainement
son origine dans la déviation
moderne qui se focalise de façon
étroite sur l'affectivité, oubliant que
si le siège de celle-ci est bien le
coeur*, là où réside également l'intuition*
intellectuelle, néanmoins il
s'établit souvent une grande confusion
entre la chaleur animatrice de la
vie qui a son séjour dans le coeur et la
chaleur du sentiment qui n'est qu'une
fausse lumière ; comme l'écrit
Guénon, « de même qu'une flamme
est d'autant plus chaude qu'elle est
moins éclairante, le sentiment n'est
qu'une chaleur sans lumière (...) ».
On aura donc soin, dans le cadre d'un
cheminement initiatique comme dans
celui de la vie profane, de ne pas
accorder trop de crédit à l'affectivité,
et de préserver l'éminence de l'intelligence
pure qui elle seule appartient
à l'ordre principiel.

(Symboles de la Science sacrée, ch. LXIX, « Le coeur rayonnant et le coeur enflammé ».)

Voir Coeur, Feu, Intuition, Mysticisme, Rationnalisme.

SEPT. Le nombre* Sept est celui que l'on retrouve régulièrement lors de la

« transmission » de « l'influence spirituelle*». La Tradition* parle des sept Rishis (sages) qui sont les sept « Lumières » qui transmirent la Sagesse* originelle dans notre présent cycle,, que l'on retrouve dans les sept rayon;s de l'arc-en-ciel* constituant les sept couleurs de base. Sept couleurs IOU « lumières » qui ne sont pas sans évoquer les « sept Lumières » du symbolisme* maçonnique qui seules peuvent rendre une loge* « juste et parfaite », ou les sept étoiles du livre de l'Apocalypse (I, 16-20), que certains identifient du point vue astronomique à la Grande Ourse*.
Dans la Genèse, par ailleurs, on remarquera que le septième jour (Sabbath) que Dieu* choisit pour se reposer, représente également la phase de retour au Principe*, c'est-àdire au Centre*. Le nombre Sept préside donc au commencement et au retour, au développement et à la résolution, il est comme l'Alpha et l'Omega qui, à l'intérieur du « Saint Palais, » ou « Palais intérieur » du symbolisme* de la Kabbale*, forme avec lies six directions de l'espace* le « septénaire » dans lequel se tient le

secret du nombre Sept. On parle aussi, pour ce qui concerne les lois cycliques et temporelles, des sept périodes relatives aux sept dwîpas (régions qui divisent le monde), périodes ou Manvantara* formant un Kalpa* qui est composé de deux séries de septénaires.

On voit donc combien ce nombre
Sept a d'importance, et son rôle majeur
au sein des processus cycliques.
On peut dire qu'il est véritablement
« fondamental », dans le sens où il est
précisément un nombre fondateur, un
nombre originel au symbolisme*

central et axial.

(Symboles de la Science sacrée, ch.
XXIV, « Le sanglier et l'Ourse », ch.
LVII, « Les sept rayons et l'arc-enciel
». Le Roi du monde, ch. VII,
« Luz » ou le séjour d'immortalité ».

Formes traditionnelles et Cycles cosmiques,
« Quelques remarques sur la
doctrine des cycles cosmiques ».)

Voir Grande Ourse, Manvantara,
Ours, Point.

SERPENT. Le Serpent, du point de
vue symbolique, est identifié aux
courants cosmiques que l'on peut
regarder comme étant les expressions
« des actions et réactions des forces
émanées respectivement du ciel* et
de la terre* ». L'image du Serpent,
avec son fort pouvoir suggestif, possède,
dans toutes les traditions, une
place singulière au sein de l'univers
magique et religieux. La plupart du

temps est attribué au Serpent un pouvoir maléfique, et l'imaginaire collectif semble véhiculer encore aujourd'hui cette idée, alors que bien souvent, comme dans l'ancienne Egypte avec le serpent royal « uraeus » ou basilic, il avait un rôle bénéfique tout à fait évident. Même dans l'imagerie chrétienne primitive, pourtant fortement marquée par la réputation biblique négative du reptile, le Serpent est parfois identifié au Christ*, sans parler des traditions orientales où les dieux, maîtres et sages sont souvent accompagnés par des reptiles amicaux. En arabe le Serpent est reconnu comme étant représentatif de la vie, son nom el-hayyah se rapproche en effet de celui de la vie el-hayâh, comme également en hébreu* hayah, de la racine hayi, a le sens de « vie » et « d'animal », ce qui fait dire non sans raison à René Guénon que ce rattachement « au symbolisme* de « l'Arbre de Vie* », permet d'entrevoir un singulier rapport du serpent avec Eve (hawâ, « la vivante ») ». En Chine Fo-hi et sa soeur Niu-Koua, le couple fraternel ayant le pouvoir ensemble, sont dotés d'un corps de serpent surmonté d'une tête humaine,

symbole de complémentarité et allusion évidente à l'image bien connue de l'interdépendance entre le y in* et le yang*. Enfin, le Serpent enroulé autour de l'arbre, c'est-à-dire autour de « l'Axe du Monde* », représente les cycles de la Manifestation* uni

verselle, ce qui explique que le Serpent est, dans l'iconographie symbolique, non seulement enroulé autour d'un arbre, mais aussi autour des différentes images représentatives de « l'Axe du Monde », comme la mont Mêru ou montagne polaire avec le serpent Shêsha qui n'est autre que

l'indéfinité de l'existence* universelle
exposée dans toute l'ampleur de sa
virtualité.
En définitive on constate que le

Serpent véhicule un double sens, fort
représentatif du monde des symboles
en général, mais qui, dans ce cas particulier,
prend un sens tout a fait
significatif qui, parfois, ne laisse pas
d'étonner. En cette matière il est donc
nécessaire d'user d'une constante
prudence, cette prudence, comme le
rappelle l'apôtre Matthieu dans son
évangile, qui est la vertu même du
Serpent puisque le Seigneur nous dit :
« Soyez doux comme des colombes et
prudents comme des serpents »

(Matthieu, X, 16).

(Symboles de la Science sacrée, ch.
VII, « La langue des Oiseaux », ch.
XX, « Seth », ch. LXIV, « Le pont et
l'arc-en-ciel ». Le Symbolisme de la
Croix, ch. XXV, « L'arbre et le serpent
».)

Voir Arbre, Dragon, Janus.

SETH. La Tradition* rapporte que la
descendance de Seth annonce « la
force et la subtilité des oeuvres spirituelles
», descendance bienheureuse

qui échappa au déluge, contrairement à la descendance de Caïn* ou Kaïn qui elle, matérielle et corrompue, fut totalement engloutie. Les enfants de Seth étaient appelés « Enfants de Dieu » et ils conservaient avec attention la loi du Créateur, ainsi Seth « et sa postérité fait le type des mineurs ou de l'homme second émané, mais devenu l'aîné dans l'ordre spirituel. Il faut remarquer que c'est dans cette postérité de Seth et d'Enos son fils », écrit Martinès de Pasqually, cité par Guénon, « que sont passés tous les types spirituels survenus parmi les hommes pour leur instruction jusqu'à Noë ». Seth est donc l'image de l'instructeur, le modèle de « l'Esprit qui instruit et dirige », le guide dans le chemin de l'âme* faisant retour à son origine* première.

Seth, ou Sheth possède le double sens de « fondement » et de « tumulte », mais ce fils d'Adam*, loin d'évoquer la destruction, incarne bien au contraire, la restauration de l'ordre*, il doit même être regardé comme une préfiguration du Christ*.

(Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Quelques documents inédits sur l'ordre des élus Coëns ». Symboles de la Science sacrée, ch. XX, « Sheth ».)

*

Voir Caïn, Graal.

SHADDAÏ (hébreu). Shaddaï est le Nom* du Dieu* d'Abraham, le « Dieu Tout puissant », dont le titre

n'est pas sans rappeler le dieu du Karn, celui que les Grecs désignaient sous le nom de Karneios*, le dieu du « haut lieu », « haut lieu » qui est également le Pôle*, la Montagne* sacrée. Or, justement, et René

Guénon relève avec pertinence cette similitude intéressante, le Dieu d'Abraham est désigné dans les écritures comme étant le « Dieu de la montagne ». Par ailleurs, sur un plan purement herméneutique, l'analyse guématrique du Nom Shaddaï donne une valeur numérique équivalente à celle de Metatron*, « l'Ange de la

Face », le « Prince du Monde » (Sâr haôlam), l'instructeur de Moïse.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XVIII, « Le symbolisme des cornes », ch. LXII, « Les racines des plantes ». Formes traditionnelles et

Cycles cosmiques, « La Kabbale juive ».)

Voir Karneios, Metatron, Montagne, Parole perdue.

SHAKTI (sanskrit). Dans la tradition védique, la Shakti représente le côté féminin de Dieu*, l'aspect passif du Principe*. Elle est pour Brahma* sa « Volonté* productrice », sa « toute puissance » que l'on peut dire constituée d'une nature « non-agissante » vis-à-vis du Principe, se tenant comme passive à l'égard de la Manifestation*. La « Puissance productive » de l'Être* peut être envisagée sous plusieurs aspects complé

inentaires, en tant que pouvoir créateur (Kriyâ-Shaktï), pouvoir de Connaissance* (Jnâna-Shakti) et pouvoir de désir (Ichchâ-Shaktï), et ce de manière quasiment indéfinie de par l'immense étendue des attributs* propres de l'Être manifesté.
Cependant, si la Shakti est regardée d'une manière qui la sépare de son Principe, elle devient la « Grande Illusion » (Mahâ-Mohâ), celle que l'on désigne sous le nom de Mâyâ* au niveau inférieur et cosmique.
Selon les écritures, chaque figure de la Trimûrti possède sa propre Shakti, ou son attribut féminin, ainsi Lakshmi* est la Shakti de Vishnu*, Sarasvati est celle de Brahma*, et Parvati, que l'on nomme aussi Durgâ (« Celle que l'on approche difficilement ») accompagne le dieu Shiva*.
11 est frappant de constater, comme nous le fait voir Guénon avec pertinence, que ces trois Shaktis se retrouvent dans la tradition ésotérique occidentale sous la forme des trois piliers du Temple, en Maçonnerie*, en tant que Sagesse* (Sarasvati), Force* (Pârvati) et Beauté (Laksmi).
(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération », ch. XXIII, « Vidêhamukti et Jivan-mukti ». Mélanges, ch. IV, « Les conditions de l'existence corporelle ». Etudes sur l'Hindouisme, « Kundalinî-Yoga ».)

Voir Brahma, Être, Mâyâ, Principe.

SHEKINAH (hébreu). La Shekinah en hébreu ou Sakînah en arabe, que l'on traduit par « Grande Paix * », est en fait la « présence réelle » de la divinité, la « Lumière* », la Pax Profunda, ce qui d'ailleurs explique que chaque fois qu'il est question

dans l'Écriture de l'édification d'un centre spirituel précis: construction du Tabernacle*, réalisation du Temple de Salomon*, ou de celui de Zorobabel, il est fait mention de la Shekinah, car ces centres avaient pour fonction d'être « le lieu de la manifestation divine, toujours représentée comme « Lumière* »; et il est curieux de remarquer que l'expression de « lieu* très éclairé et très régulier », rajoute Guénon, que la Maçonnerie* a conservée, semble bien être un souvenir de l'antique science* sacerdotale qui présidait à la construction des temples (...) ». Il y a en cela le témoignage d'une continuité symbolique, qui donne à la mise en oeuvre de l'édification du Temple dans la Maçonnerie, une perspective sacerdotale du plus grand intérêt.
La Shekinah est représentée très diversement, mais deux manières dominent le plus généralement, l'une interne et l'autre externe. Cette double représentation s'exprime dans le Christianisme* par l'expression bien connue : « Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae volontatis ». « Les mots Gloria et Pax,

nous dit Guénon, se réfèrent respectivement à l'aspect interne, par rapport au Principe, et à l'aspect externe, par rapport au monde manifesté; et, si l'on considère ainsi ces paroles, on peut comprendre immédiatement pourquoi elles sont prononcées par les Anges* (Malakim*) pour annoncer la naissance du « Dieu avec nous » ou « en nous » (Emmanuel) ».
La Shekinah est donc le « Temple du Saint-Esprit », la résidence de la divinité dont le Tabernacle* est l'image et que l'on appelle justement en hébreu* d'un mot qui a la même racine que Shekinah : mishkan (habitacle de Dieu). C'est là, dans le Saint des Saints, au coeur du Temple que se trouve « le Tabernacle de la Sainteté de Jehovah*, la résidence de la Shekinah », le centre de Sion (Jérusalem), le « Pôle* spirituel ». Ce Pôle est en même temps céleste et terrestre, ce en quoi il dépend de Metraton* et de Mikaël*, l'un étant à l'origine des théophanies* dans le monde sensible, et l'autre est le « Grand Prêtre qui est holocauste et oblation devant Dieu ». On comprendra peut-être mieux en quoi cette correspondance intime entre le Ciel* et la Terre*, fait du lieu de la « Présence divine », de la « Présence réelle », c'està-dire de la Shekinah, la « Terre Sainte* » dans son sens spirituel le plus fort, une authentique image visible du monde invisible.
(Le Roi du monde, ch. III, « La « Shekinah » et « Metatron », ch. VI,

« Melki-Tsedeq », ch. VII, « Luz » ou le séjour d'immortalité ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques « La Kabbale juive ». Symboles de la Science sacrée, ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. LI, « L'Arbre du Monde », ch. LVI, « Le passage des eaux », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé », ch. LXXV,

« La Cité divine ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. VII, « La résolution des oppositions ».)

Voir Arche, Centre, Jérusalem, Metatron, Mikaël, Paix, Pôle, Tabernacle.

SHETH (hébreu).
Voir Seth.

SHIVA (sanskrit). Un des trois dieux de la Trimûrti hindoue (ou triple manifestation), qui incarne l'aspect destructeur du divin, celui qui anéantit les formes*, achève le temps*, abolit les conditions de l'existence* matérielle, mais qui doit cependant, prévient Guénon qui connaît les dangers d'une compréhension se limitant à la vision négative, être perçu plutôt comme « transformateur », car ce qui est regardé comme destruction du point de vue de la Manifestation* est « transformation » au regard de la Réalité absolue* qui, il importe d'en être toujours conscient, seule est authentiquement réelle.

On représente le plus souvent Shiva*, qui possède un « oeil frontal* » ayant le pouvoir de réduire tout en cendres que l'on dit être le « sens de l'éternité » et la restauration de « l'état primordial* », dans sa forme Nataraja, dansant au milieu d'un cercle de feu* (l'ensemble des mondes, mais aussi l'énergie cosmique), foulant à ses pieds l'ignorance*, et dans ses mains tenant son tambour (damarû) en forme de sablier unifiant les principes opposés.
De par sa nature purificatrice et « purgative » spécifique, le « Maître du triple temps » celui que l'on nomme également Pashupati, « le Seigneur des êtres liés », qui délivre grâce à son pouvoir transformateur et fait accéder à l'éternelle simultanéité de l'éternel présent, préside au passage vers le non-manifesté et, à ce titre, il est le dieu par excellence des ascètes, des renonçants (Saddhus). (L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. VII, « Buddhi ou l'intellect supérieur », ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om », ch. XIX, « Différence des conditions posthumes suivant les degrés de la Connaissance », ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ». Symboles de la Science sacrée, ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. XXXVII, « Le symbolisme solsticial de Janus ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémen

taires », ch. VIII, « La guerre et la paix », ch. XIV, « le symbolisme du tissage », ch. XXIX, « Le centre et la circonférence ». Études sur l'Hindouisme, « Atmâ-Gîtâ ».)

Voir Délivrance, Négation, Pâsha, Sannyâsî.

SILENCE. Lorsque la prière ne comporte aucune demande, lorsqu'elle s'effectue sans un mot comme le font certaines turuq islamiques, en particulier les Naqshabendiyah, en pratiquant un dhirk* silencieux, lorsque le « Grand Mystère* » est approché sans discours, sans parole, dans une adoration sans mot, sans l'intermédiaire d'un langage* imparfait et limité, lorsque le Principe* est abordé directement dans une communication immédiate, alors on peut considérer que nous sommes en présence d'une invocation intérieure seule capable de nous plonger au coeur de la véritable nature de l'ineffable, de « l'inexprimable* ».
Le Silence occupe donc une place centrale dans la voie* spirituelle, lui seul peut nous permettre d'établir une authentique communication, dans la secrète pointe de l'âme*, avec la Transcendance. Mais, cela n'est qu'un aspect du Silence car, comme Guénon l'écrit très clairement, « non seulement dit-il, ce n'est que dans et par le silence que cette communication peut être obtenue, parce que le « Grand Mystère » est au-delà de

toute forme et de toute expression, mais le silence lui-même « est le Grand Mystère ». En effet, le « mystère » étant au fond « l'inexprimable », il n'y a que le Silence qui puisse le représenter véritablement. Par ailleurs, de manière plus concrète du point de vue métaphysique*, « le « Grand Mystère » étant le non-manifesté, le Silence lui-même, qui est proprement un état de non-manifestation, est par là comme une participation ou une conformité à la nature du Principe suprême ». Guénon va même jusqu'à affirmer: « le Silence rapporté au Principe, est, pourrait-on dire, le Verbe* non proféré. » Le Silence n'est donc pas simplement un « moyen » de participer au Principe, il est, bien plus encore, identique au Principe.

On mesure, à la lecture de ces propos et dans un premier temps, l'importance de la mise en oeuvre d'une pratique silencieuse, d'une ascèse de la parole, d'une cessation des formulations réductrices pour la fécondité du travail spirituel, mais aussi, et dans un second temps, la nécessaire compréhension de la nature supérieure du Silence afin de le regarder comme non-différent du Principe et d'y percevoir en son sein l'essence la plus parfaite du Verbe.
(Mélanges, ch. V, « Silence et solitude ».)

Voir Contemplation, Dhikr, Inexprimable, Mystère, Principe, Verbe.

SIMPLICITE. La Simplicité, qu'il ne faut en aucun cas confondre avec la simplification qui est une régression moderne « descendante » qui se rencontre dans l'esprit religieux comme sous les formes mêmes des conditions les plus variées de manifestation, s'applique à l'Unité* qui est définie comme « simple » de par

son indivisibilité. La Simplicité est donc l'attribut majeur de l'Unité, elle est la marque propre de son essence* intime.

Toutefois cette Simplicité de l'Unité ne signifie pas que cette dernière soit dépourvue d'une grande complexité, bien au contraire, car possédant en plénitude l'ensemble des possibilités elle est riche en sa nature propre d'une multitude de potentialités et de virtualités les plus diverses. Guénon parle à ce titre d'une « Simplicité primitive », située au « commencement », Origine* non différente de la Lumière* primordiale, de « l'esprit pur » en lequel sont les essences de toutes choses ».

Ceci, d'une certaine manière, nous fait comprendre en quoi le monde* ne peut que se diriger inexorablement vers la « matérialité » puisque, de par une loi* rigoureuse, il est engagé dans un processus d'éloignement progressif vis-à-vis de son Principe* premier, et donc d'une perte inévitable et croissante de son Unité* par un accroissement indéfini* de la multiplicité.

(Le Règne de la quantité et les signes

des temps, ch. XI, « Unité et simplicité ».)

Voir Quantité, Unité.

SIMPLIFICATION. (Voir simplicité.

SMRITI (sanskrit). La Smriti, que l'on peut traduire par « mémoire* », est le nom sanskrit donné aux écrits traditionnels, comme les Brahma-Sûtras, qui détiennent leur autorité des écrits de la Révélation* originelle (Shruti) que sont par éminence les Védas* et les Upanishads*. La Smriti possède donc une autorité « dérivée » et non directe, puisqu'elle se fonde sur les textes de la Shruti. Guénon, concernant cette question, cite la plus haute autorité en la matière, c'est-àdire Shankarâchârya, qui explique: « La Shruti sert de perception directe (dans l'ordre de la Connaissance* transcendante), car, pour être une autorité*, elle est nécessairement indépendante de toute autre autorité; et la Smriti joue un rôle analogue à celui de l'induction, puisqu 'elle aussi tire son autorité d'une autorité autre qu'elle-même ». La Shruti est donc une perception sans intermédiaire, une « audition » au sens propre de ce mot, une intuition* immédiate de la Connaissance sacrée, alors que la Smriti n'est qu'un « reflet », une connaissance réfléchie d'un dépôt antérieur, d'une source première transcendante et divine.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta ».)

Voir Fils, Révélation.

SOI. Le Soi, expression constamment utilisée dans les textes védantins, est l'essence, le Principe*

même, permanent et transcendant de l'être. Le Soi est le fondement, « le principe par lequel chacun existe dans son domaine propre », c'est la base de tous les états de manifestation, la véritable personnalité* de chaque être. En ce sens, jamais individualisé car toujours situé à un niveau d'indistinction et de non-limitation, le Soi doit impérativement être « envisagé sous l'aspect de l'éternité et de l'immutabilité qui sont les attributs nécessaires de l'Être* pur, il n'est évidemment susceptible d'aucune particularisation qui le ferait être « autre que soi-même ». Le Soi est donc sans changement, éternel, non soumis à la contingence*, il demeure inchangé et identique à luimême. « Immuable en sa nature propre, écrit Guénon, il développe seulement les possibilités indéfinies qu'il comporte en soi-même, par le passage relatif de la puissance à l'acte à travers une indéfinité de degrés, et cela sans que sa permanence essentielle en soi affectée (...) ».
À ce titre, le Soi est identique à l'Atmâ* qui est présent en toutes choses, qui est la véritable réalité des

êtres, il est identique au Principe* que l'on désigne comme étant la Réalité* Suprême. Le Soi n'est nullement affecté car il est, de par sa nature, inconditionné, invariable dans sa « permanente actualité », non affligé par la loi du devenir* il ne se modifie pas. Le Soi qui, comme nous le voyons, en tant que tel ne peut pas se voir chargé d'une définition limitante, doit être regardé sous l'aspect de l'éternité, il échappe à toutes les formes et inclut en lui-même l'ensemble des possibles. Principe de l'existence pour tous les états d'être, il comprend également les états de non-manifestation.

Principe de l'existence pour tous les états d'être, le Soi comprend les états de non-manifestation et les états de manifestation. Cependant, du point de vue des états de manifestation, on considère que sous la forme vivante de l'être individuel (Jivâtmâ), le Soi est chargé d'une série « d'enveloppes » (koshas) différentes ou de « véhicules » particuliers représentatifs des conditions multiples de la réalité mondaine et existentielle. Bien qu'il soit, en toute rigueur de terme, totalement erroné d'imaginer que le Soi puisse être contenu par une forme* quelconque dans la mesure où rien ne peut le limiter. La première de ses « enveloppes » se nomme ânandamaya-kosha (faite de béatitude), elle est regardée comme étant l'état indiférencié, l'état primordial où le Soi est pleinement lui-même;

on dit qu'elle se situe au niveau de l'Être pur, au niveau de la forme principielle (Ishwara*) qui est à l'origine de la forme en tant que telle. La seconde enveloppe (vijnânamayakosha) est un reflet de la Connaissance* intégrale, et se compose de cinq « essences élémentaires » (tanmâtras) qui sont concevables mais

non « perceptibles », elle opère le lien, l'union entre l'intellect supérieur (Buddhi*) et les facultés supérieures et principielles de perception.
La troisième enveloppe (manomayakosha) est celle de la conscience* mentale, de la pensée se produisant en mode individuel et formel, mais qui n'est réelle que par l'effet de « l'irradiation » de l'intellect supérieur (Buddhi). La quatrième de ces enveloppes (prânamaya-kosha) est relative aux facultés du « souffle vital » (prâna), de même qu'aux facultés d'action et de sensation. Enfin, la cinquième et dernière enveloppe (sthûla-sharira*), au niveau le plus extérieur de la Manifestation, est une enveloppe de la forme corporelle et de ses fonctions d'assimilation.
Ces différentes enveloppes n'apparaissent en fait comme distinctes et

spécifiées que par rapport à l'état individuel, et doivent toujours faire l'objet d'une compréhension supérieure puisqu'elles ne sont que des modalités, des possibilités d'un unique Soi qui reste toujours immuable. Elles devront en permanence être visées par rapport à l'universel,

car, identiques à Brahma* qui est non-duel, la seule et authentique réalité en dehors de laquelle rien n'existe, elles ne sont en fait que des désignations factuelles. René Guenon utilisera une analogie* traditionnelle, pour rendre de façon très concrète les places respectives du Soi inconditionné et du « moi* » limité au sein de l'individu, lorsqu'il s'appuiera sur le récit dialogué, tiré de la Bhagavad-Gitâ, où le Seigneur Krishna* représentant le Soi, s'adresse à Arjuna qui est le « moi », afin de lui révéler sa science* la plus profonde. Image par excellence de la transmission de l'intuition* intellectuelle qui est communiquée au « moi » par l'intermédiaire du Soi dans l'être. Krishna et Arjuna étant l'un et l'autre, installés sur le même char, le véhicule de l'être, Arjuna livrant bataille, et Krishna conseillant sans combattre, restant en dehors de l'agitation, conservant sa nature intégralement « non-affectée ».

Retenons, en synthèse, que le Soi est dépourvu de limitation, vide de distinction, sans division, semblable à lui-même demeurant dans un « éternel présent* » qui ne comporte aucune donnée temporelle réduite et fragmentaire. Il est inconditionné, non-différent, essentiel et sans second, immuable et invariable dans sa « permanente actualité », il est l'Unique réel, la seule Réalité, le Principe* transcendant et permanent.

(L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. VII, « Buddhi ou l'intellect supérieur », ch. VIII, « Manas

ou le sens interne; les dix facultés
externes de sensation et d'action »,
ch. IX, « Les enveloppes du « Soi » ;
les cinq vayus ou fonctions vitales »,
ch. X, « Unité et identité essentielles
du « Soi » dans tous les états de
l'être », ch. XI, « Les différentes conditions
d'Atmâ dans l'être humain »,
ch. XV, « L'état inconditionné
d'Atmâ », ch. XVI, « Représentation
symbolique d'Atmâ et de ses conditions
par le monosyllabe sacré Om ».
Le Symbolisme de la Croix, ch. I,
« La multiplicité des états de l'être »,
ch. VIII, « La guerre et la paix », ch.
XIV, « le symbolisme du tissage »,
ch. XXIII, « Signification de l'axe
vertical; l'influence de la Volonté du
Ciel », ch. XXVI, « Incommensurabilité
de l'être total et de l'individualité
», ch. XXX, « Dernières remarques
sur le symbolisme spatial ».
Etudes sur l'Hindouisme, « Atmâ-
Gîtâ », « Kundalinî-Yoga ».)

Voir Atmâ, Buddhi, Être, Jîvâtma,
Krishna, Moi, Personnalité, Possibilité,
Principe, Un.

SOLEIL. Le Soleil (Sûrya) ne doit
pas être simplement appréhendé du
point de vue « physique », ou cos

mologique, bien que sa place centrale
et son rôle fondamental vis-à-vis des
conditions de l'existence* terrestre
soit, évidemment, pour beaucoup
dans l'explication de sa présence
incomparable, de son importance
visible dans le langage* symbolique.
En effet, ordonnateur des cycles, il
incarne l'Axe*, le Centre* à partir
duquel se développe le mouvement
cosmique. Producteur de la lumière
et de la chaleur sur la terre, comme le
coeur* l'est au sein du corps humain,
le Soleil, représenté le plus souvent
par des figures ayant un rayonnement
rectiligne et ondulé, est le garant de la
vie, de l'être et du mouvement. C'est
l'image emblématique de la loi*, de
l'ordre*, de la régularité et de la stabilité,
de la force et de l'énergie.
D'ailleurs sur cette loi, sur sa loi, sont
basées les règles d'évolution des
planètes, les rythmes vitaux humains
et de tout ce qui a reçu l'existence.
L'alternance du jour et de la nuit*, le
temps*, et donc par évidence le
déroulement des heures, tout est conditionné,
lié au Soleil, l'astre principal,
l'astre majeur, l'astre royal qui
est unique et sans équivalent, celui
dont tous les autres reçoivent l'énergie,
le feu* et la lumière*.
Le Soleil, d'après la tradition védique
la plus ancienne, est au centre de

l'Univers, par lui passe le rayon de
« l'Axe du Monde » qui se prolonge
au-delà de lui-même et vient compléter
le diamètre universel. On dit
que le Soleil possède sept rayons,

dont six d'entre eux forment, en étant
opposés deux par deux, le trivid
vajra, la croix* à trois dimensions ; le
septième quant à lui conduisant dans
les mondes supra-solaires, les domaines
de l'immortalité, les planètes
lointaines qui sont hors de notre système,
le Brahma-loka*. Le Soleil par
son lever à l'Est, à l'Orient*, nous

rappelle à la conscience* de l'origine, au Principe* qui présida au commencement de toutes choses. Identique à l'Or* sur le plan alchimique, le Soleil, la « porte d'immortalité » pour ce qui concerne sa face non-visible, est également, d'un point de vue métaphysique*, identifié à la « Mort* » (Mrityu), et ceci de par le fait qu'il est dirigé vers le « monde d'en bas ». Toutefois, dans l'ordre principiel, le « Soleil spirituel » est « l'Oeil du Monde », la « porte du Ciel » qui s'ouvre sur le Brahmaloka.

On parle parfois de Soleil intelligible, de Soleil spirituel, pour désigner les lumières de la Vérité* métaphysique, mais ces lumières ne sont en réalité pas différentes du Principe lui-même dont le Soleil est, pour notre monde manifesté, l'image sensible la plus évidente, car il est précisément, en tant que « Coeur du Ciel », le « Coeur du Monde ». Cependant ce Soleil là tous les hommes ne le voient pas, et il faut bien avouer « que peu le connaissent par l'intellect » (Atharva-Vêda, X, 8, 14), c'est le Soleil de l'esprit, le Soleil immuable, celui qui

ne quitte jamais son zénith*.

(L Homme et son devenir selon le Vêiânta, ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération », ch. XXII, « La Délivrance finale ». Symboles de la Science sacrée, ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XIII, « Le Zodiaque et les points cardinaux », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson », ch. XXIII, « Les mystères de la lettre Nûn », ch. XXVIII, « Le symbolisme des cornes », ch. XXXII, « Le Coeur et l'oeuf du Monde », ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde », ch. XXXVII, « Le symbolisme solsticial de Janus », ch. XLI, « La Porte étroite », ch. LI, « L'Arbre du Monde », ch. LIII, « L'Arbre de Vie et le breuvage d'immortalité », ch. LVII, « Les sept rayons et l'arc-en-ciel », ch. LVIII, « Janua Coeli », ch. LX, « La lumière et la pluie », ch. LXIX, « Le coeur rayonnant et le coeur enflammé », ch. LXX, « Coeur et cerveau », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout », ch. LXXV, « La Cité divine ».)

Voir Agneau, Brahma-loka, Coeur, Cycle, Foude, Hiranyagarbha, Janus, Lumière, Lune, Or, Syrie, Vajra.

SOLIDIFICATION. La matérialisation croissante du monde*, la matérialisation toujours plus importante du « milieu cosmique », est traduite, par René Guénon, à l'aide d'un terme qui est extrêmement significatif et

représentatif de cette situation inquiétante, et qui exprime parfaitement le déchaînement des forces matérielles : Solidification. Les idées de densité accrue, de pesanteur sans cesse plus forte retrouvent bien dans ce terme précis une juste image de la façon dont le cours des choses se manifeste, et dont le monde productif technoindustriel

est une concrète et vivante expression. Guénon affirme que la véritable cause de ce triomphe de la technique, de la réussite de la science* moderne et de la puissance de l'industrie, ne se trouve pas ailleurs que dans l'accentuation cosmique de la Solidification. Nous sommes en présence d'une détermination*, correspondant à une phase bien précise du cycle*, qui dépasse complètement le domaine de la volonté* individuelle ou même collective, entraînant aveuglément dans leur ensemble les êtres et les choses. Le monde moderne est, à ce titre, une représentation exacte de cette loi*, universelle quant à son application, et dont il est impossible d'ignorer l'inflexible puissance face au « spectacle » offert par la société contemporaine. Les hommes de notre temps, pareillement, en arrivent à un degré effrayant de grossièreté qui les réduit toujours plus à leurs seuls besoins physiques, atrophiant profondément toutes leurs facultés et les transformant en d'authentiques mécaniques conditionnées, pauvres machines n'obéissant qu'à des désirs program

més, s'agitant frénétiquement sous l'influence de réflexes inconscients. Prisonniers du monde sensible, les hommes modernes sont devenus les rouages d'un système qui les broie littéralement et les utilise comme de simples instruments dénués d'âme. De par un effet de « clôture », qui est très clairement mis en lumière par Guénon, il apparaît que le monde s'enferme dans un niveau purement horizontal de réalité, il accroît ainsi et contribue à renforcer la Solidification qui se fait toujours plus puissante et forte, si bien qu'on est en droit de se demander jusqu'où cette tendance pourra bien aller. Or, et cela est inévitable car il faut avoir la dérisoire naïveté des matérialistes pour imaginer qu'un système peut se clore définitivement sur lui-même, il est bien évident que des « fissures » apparaissent déjà qui laissent présager une transformation à venir au sein de cette infernale mécanique, et dont les germes* sont facilement identifiables aujourd'hui. Ces germes sont les ferments effectifs de la dissolution* qui ne manquera pas de se produire, et qui verra s'effondrer la « Grande Muraille » sous l'effet des forces psychiques, d'une « spiritualité à rebours », peut-être plus redoutables encore que l'illusion* matérialiste, avec même un aspect beaucoup plus dangereux car ses conséquences néfastes seront d'une profondeur et d'une étendue incomparablement supérieures sur le plan spirituel.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XVII, « Solidification du monde », ch. XXIV, « Vers la dissolution », ch. XXV, « Les fissures de la Grande Muraille ».)

Voir Âges, Cycle, Dissolution, Égalitarisme, Kali-Yuga, Matérialisme, Occident, Quantité.

SOLITUDE.

Voir Muni.

SOLUTION. La Solution est un élément, dans le langage hermétique, d'un unique processus qui comprend une double détente, deux temps dont l'un correspond à la « coagulation* », c'est-à-dire une phase de l'oeuvre où les choses sont liées, solidarisées entre elles, et l'autre où, au contraire, elles sont déliées, dissoutes. Ce processus est en fait à l'image d'une loi universelle qui voit les choses apparaître et disparaître, selon le principe de génération et de corruption*, de vie et de mort*. La Solution est un mouvement de retour, l'émergence des forces contradictoire, négatives, mais qui sont cependant nécessaires pour que puisse apparaître une nouvel ordre des choses. Dissolution* bénéfique, négation* salvatrice, dissipation ou voie de retour vers le non-manifesté, qui en réalité est une nouvelle forme de manifestation, une nouvelle naissance* après la mise à mort du vieil homme. Tel est le sens de la formule

latine : « Solve et Coagula. »
(La Grande Triade, ch. VI, « Solve »
et « Coagula ».)

Voir Coagulation, Corruption, Naissance,
Mort.

SON.

Voir Om.

SOPHIA.

Voir Sagesse.

SOUFFLE.

Voir Prâna.

SOUFRE. Premier élément du ternaire alchimique qui comprend également le Mercure* et le Sel*, le Soufre représente le principe actif ou masculin, celui qui est mis en parallèle avec le Mercure et avec lequel ils forment une unité* de complémentaires comparables au Yin* et au Yang*, au jour et à la nuit*, etc.
Le Soufre se singularise par son caractère igné, ce qui signifie qu'il entretient un lien très étroit avec le feu* en tant que puissance, mais qu'il exprime cette dernière de manière purement intérieure avec une capacité diffusive qui prend sa source du centre même de l'être. Chez l'homme, par analogie*, c'est la volonté* qui semble correspondre à la force intérieure du Soufre, volonté entendue de façon bien différente de la simple acception psychologique courante de ce terme, puisqu'il s'agit

ici, en l'occurrence, de quelque chose qui se rapprocherait de la « Volonté divine » ou aussi de la « Volonté du Ciel ». D'ailleurs, à ce sujet, comme le précise Guénon, le Soufre s'apparente directement au Ciel* de par son

caractère intérieur; son intériorité
étant un signe de son appartenance
aux « influences célestes ». « L'Homme
Universel* » (el-insânul-kami!)
est, à ce titre, dans l'ésotérisme*
islamique, dénommé le Soufre rouge
(el-kebrîtul-ahmar) avec pour symbole
le Phénix*.

(La Grande Triade, ch. XII, « Le
Soufre, le Mercure et le Sel ».)

Voir Feu, Mercure, Sel, Volonté.

SPÉCULATIF.

Voir Opératif.

SPHÈRE. Forme* parfaite, forme
primordiale, forme la plus universelle,
la Sphère est le symbole de
l'Unité* et de la Totalité, elle possède
du point de vue géométrique, et par
rapport à l'ensemble des corps
d'égale surface, la plus grande capacité
englobante. Parmi l'ensemble
des figures c'est la forme la moins
« spécifiée » car étant toujours identique
à elle-même dans toutes les
directions de l'espace*, toutes ses
positions sont parfaitement superposables
les unes par rapport aux autres.
Si, symboliquement, le cercle possédant
un point central est une figure du
dénaire, une image de la perfection

du cycle* portant toutes les possibilités de l'être à leur réalisation* totale, la Sphère projette en volume ce que le cercle présente sur un mode simplement horizontal, c'est-à-dire qu'elle amplifie et parachève la puissance du cercle ; le cercle est donc en mode horizontal et sur un seul plan ce que la Sphère est en totalité. La Sphère est l'image de l'Univers*, de « l'Oeuf du Monde* », du « Cosmos* ».

Toutefois remarquons que, si la Sphère est une forme originelle, si elle préside à l'expansion du Point* primordial, elle se transforme en cube* à la fin du développement du cycle, lorsque les temps* sont achevés. Au « Paradis terrestre* » de forme circulaire, que l'on trouve au début du cycle, correspond à la fin de ce même cycle la « Jérusalem céleste* » qui est carrée. Il y a là une loi cosmogonique et géométrique qui est du plus haut intérêt métaphysique, et qui mérite une attention toute spéciale.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires », ch. IX, « L'Arbre du Milieu », ch. XIV, « le symbolisme du tissage », ch. XX, « Le vortex sphérique universel ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XX, « De la sphère au cube ». Symboles de la Science sacrée, ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson », ch. XXXII, « Le Coeur et l'Oeuf du Monde », ch. LXI, « La Chaîne des mondes ».)

Voir Centre, Ciel, Circonférence, Cosmos, OEuf du Monde, Point, Quadrature du Cercle, Quaternaire, Univers.

SPIRITISME. Le Spiritisme est certainement le courant le plus caractéristique de ce mouvement dit « néospiritualiste » qui, de la fin du XIXe siècle à nos jours, s'est largement répandu parmi la masse des personnes en demande de réponses simples concernant les problèmes du devenir* après la mort*. Cela s'explique sans doute de par le fait que le Spiritisme est sans aucun doute la forme la plus grossière, la plus « simpliste » de néo-spiritualité, s'appuyant sur un argumentaire rudimentaire n'hésitant pas à faire appel à une sorte de « phénoménisme » pour le moins confus et peu raffiné. Si la date de naissance de ce mouvement et son origine (1848 à Hydesville dans l'État de New-York) ne font pas l'objet d'un mystère, il est intéressant de remarquer que le Spiritisme s'est constitué en une « doctrine » spécifique en intégrant initialement avec une rare habileté de nombreux éléments épars des théories en vogue au XVIIIe siècle, théories qui portaient sur les « fluides », le magnétisme, etc. Ce qui fait donc des spirites, en quelque sorte, les continuateurs plus ou moins directs ou conscients, tant

du mesmérisme que de bien d'autres conceptions plus ou moins assurées du point de vue spirituel, héritage à partir duquel ils enrichiront à leur tour les courants « néo-spirituels » les plus hétérodoxes du XIXe siècle.
Certes, aujourd'hui, le courant spirite en tant que tel a beaucoup perdu de son prestige antérieur, et les quelques petites chapelles crispées sur le dogme ne représentent plus guère de monde, mais la doctrine* en revanche s'est immergée avec une rare force de pénétration dans différentes branches de la « pseudo-spiritualité » contemporaine dont le succès commercial, comme on le sait, n'est plus a démontrer. On peut dire que René Guenon, dans l'étude volumineuse et fouillée qu'il a consacrée au Spiritisme, avait d'ailleurs tout particulièrement pressenti cet invisible devenir triomphant, en montrant parfaitement la rare faculté adaptatrice de cette tendance au matérialisme* spirituel.
Le propre du Spiritisme consiste en effet à « prouver » que la communication avec les morts est non seulement une chose possible, mais plus encore un fait prouvable par l'expérience.
Or, insistera Guenon, et ce de la manière la plus catégorique et la plus ferme, la façon dont les spirites entendent communiquer avec les morts, c'est-à-dire par l'entremise de moyens matériels, « est une impossibilité pure et simple ». Si de touttemps la tentation fut grande d'établir des ponts* entre le domaine des vivants et celui des morts, le Spiritisme se singularise par la méthode à l'aide de laquelle il prétend y parvenir, méthode fort nouvelle et spécifiquement moderne s'il en est.
Par ailleurs, doctrine en réalité très récente, le Spiritisme développe également un invraisemblable discours concernant la nature propre des éléments psychiques* avec lesquels il

entend entretenir des « relations », éléments baptisés assez rapidement, et sans précaution théorique particulière, « esprits ». D'ailleurs la conception fort réductrice de ce qui est appelé « esprits » dans ces cercles prêterait aisément à sourire si elle n'avait malheureusement recueilli une écoute fort attentive de la part d'un large public extrêmement naïf et crédule. On se demande même comment, au milieu d'une telle confusion intellectuelle, certains ont pu trouver des éléments de crédibilité pour asseoir une théorie minimale de la survivance post mortuaire des « esprits ». C'est cependant en puisant largement dans ce « fatras » désordonné que se sont alimentés les « médiums », d'hier et d'aujourd'hui, qui exercent leur industrie auprès d'une clientèle peu regardante sur la cohérence de la doctrine et ses fondements traditionnels.

On insistera donc jamais assez sur les dangers encourus par ceux qui se prêtent à ce type de pratique suspecte, dans la mesure où transitent dans ces domaines les influences les plus

nocives que l'on puisse imaginer, influences aggravées par une confusion doctrinale lourde de conséquences catastrophiques au regard de l'orientation métaphysique* sérieuse. Il importe donc que soient très clairement découragés les êtres qui se risqueraient éventuellement dans ces eaux troubles, afin qu'ils aillent puiser, pour le plus grand bien de leur âme* et souveraine connaissance* de leur esprit, à des sources plus sures et plus autorisées du point de vue psychique* et spirituel.
(L'Erreur Spirite, « Avant-propos », Ire partie : ch. I, « définition du spiritisme », ch. II, « Les origines du spiritisme », ch. III, « Début du spiritisme en France », ch. IV, « Caractère moderne du spiritisme », ch. V, « spiritisme et occultisme », ch. VI, « spiritisme et psychisme », ch. VII, « L'explication des phénomènes », IIe partie: ch. XIV, « Les dangers du spiritisme ». Le Théosophisme, ch. XII, « Le Théosophisme et le Spiritisme ».)

Voir Mânes, Psychique, Médiumnité, Réincarnation, Résidus Psychiques.

SPIRITUALITÉ. Nul plus que René Guénon insista avec une telle précision sur les critères auxquels doit obéir toute véritable Spiritualité digne de ce nom. Ainsi, et afin de dissiper de très nombreuses confusions, il énuméra avec soin, dans ses dif

férents ouvrages, les éléments objectifs qui distinguent l'authentique Spiritualité des contrefaçons grossières de la « contre-tradition », ou de la « spiritualité à rebours » qui, aujourd'hui prennent d'ailleurs une ampleur d'une rare efficacité et d'une dimension incroyable, dimension qui, hélas, ne manquera pas de continuer à

s'accroître de par la perte de tous les repères de notre société moderne, et l'effondrement visible, du moins en Occident* pour l'instant, des antiques religions.

La Spiritualité véritable relève des domaines transcendants, de la pensée métaphysique*, de la réalisation par l'ascèse et le renoncement, de la mise en oeuvre du lent et patient travail de perfectionnement, du respect des textes de la « Révélation* » ainsi que des autorités traditionnelles exotériques qui ont la responsabilité d'en garder le dépôt et d'en interpréter le sens. Pour ce qui est du niveau ésotérique*, le rattachement initiatique* est, bien évidemment, le préalable indispensable avant toute entreprise, car lui seul peut fournir « l'influence spirituelle* » nécessaire à l'entrée dans la Voie*, et donc faire en sorte que soit accomplie une pratique spirituelle réelle qui ne relève pas du simple fruit de l'imagination*, mais qui possède avec certitude des fondements « supra-humains ».Donc, pour bien différencier la vraie Spiritualité de sa « parodie », l'examen de la réception des qualifications

initiatiques et d'une transmission On peut donc affirmer qu'il importe,
relevant d'une chaîne ininterrompue, sur cette question de la Spiritualité,
est un premier critère chez un être, d'exercer une attention vigilante,
qui permettra de juger du sérieux et sous peine de courir des risques
de la validité de toutes ses revendicaextrêmes
quant à l'authenticité d'une
tions spirituelles plus ou moins fandémarche.
La Spiritualité au regard
taisistes, qui, comme nous le savons, de la Tradition* possède des règles,
sont légions en ces matières. des principes rigoureux, largement
Un second critère porte sur la défianmis
en lumière par Guénon et au sujet
ce envers les phénomènes présentés desquels il consacra des pages et des
comme des « preuves » du niveau pages dont il convient de méditer
spirituel de tel ou tel personnage conimpérativement
la teneur afin de
sidéré comme « élevé », ou de la valis'éviter
des déboires lourds de consédité
d'un enseignement, phénomènes quences. Nous sommes ici face à un
qui se révèlent le plus souvent n'être problème central qui mérite une
qu'un habile et adroit artifice capable attention toute particulière, et qu'il ne
d'impressionner un public ignorant. faut sous aucun prétexte abandonner
« On ne redira jamais trop, écrit à la fantaisie individuelle, faute de
Guénon, que les « phénomènes » en quoi il ne manquera pas d'advenir
eux-mêmes, ne prouvent absolument des déconvenues cuisantes aux
rien quant à la vérité d'une doctrine chercheurs spirituels. Gardons en
ou d'un enseignement quelconque, mémoire cette célèbre sentence qui
c'est là le domaine par excellence de s'applique parfaitement au problème
la « grande illusion » (...) ». Cette de la Spiritualité comme également à
mise en garde a valeur de symbole bien d'autres : « Qui veut faire l'ange

car si elle s'applique à toutes les épofait
la bête. »

ques de l'humanité, elle prend un

(Le Règne de la quantité et les signes

sens bien plus encore en nos temps

des temps, ch. XXVII, « Résidus psytroublés
où se déchaînent les forces

chiques », ch. XXXII, « Le néo-spirinégatives
de la « contre-tradition ».

tualisme », ch. XXXV, « La confuEnfin,
la capacité à mettre en lumière

sion du psychique et du spirituel »,
la confusion entre le psychique* et le

ch. XXXVI, « La pseudo-initiation »,
spirituel semble bien être la meilleure

ch. XXXVII, « La duperie des « promanière,
en tant que troisième critère

phéties », ch. XXXVIII, « De l'antide
discernement, pour départager des

tradition à la contre-tradition », ch.
éléments qui se présentent parfois

XXXIX, « La grande parodie ou la
sous des apparences trompeuses, et

spiritualité à rebours ». Aperçus sur
que certains ont bien du mal à

l'initiation, ch. XVI, « Des qualificaanalyser
selon leur nature exacte.

tions initiatiques », ch. XXI, « Des

prétendus « pouvoirs » psychiques », ch. XXII, « Le rejet des « pouvoirs », ch. XXV, « Des épreuves initiatiques ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. V, « À propos du rattachement initiatique », ch. XXI, « Vrais et faux instructeurs spirituels ».)

Voir Influence spirituelle, Initiation, Masque, phénomène, Psychique.

STHÂNA (sanskrit). La racine sanskrite Sthâ, qui compose le nom Sthâna (état) est à l'origine du mot latin « stare », et le français « état », racine qui se retrouve dans différents termes comme jâgarita-sthâna (état de veille), swapna-sthâna (état de rêve) et sushupta-sthâna (état de sommeil* profond).

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être », ch. XII, « L'état de veille ou la condition de Vaishwânara », ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa, ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ ».)

Voir États de l'être.

STHÛLA-SHARÎRA (sanskrit). Nom sanskrit de la forme* grossière ou corporelle, cinquième et dernière enveloppe qui correspond chez les êtres humains au dernier mode de manifestation, le mode extérieur.

Notons d'ailleurs que c'est l'ensemble des trois enveloppes (vijnânamaya, manomaya et prânamaya), qui constitue à proprement parler la forme subtile (sûkshama-sharira ou linga-sharîra).
(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IX, « Les enveloppes du « Soi » ; les cinq vayus ou fonctions

vitales », ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain ».)

Voir Soi.

SUBSTANCE. À la source, à la racine de la Manifestation*, la Substance n'est en elle même nullement manifestée. Elle apparaît, ou du moins est rendue visible, sensible, par l'intermédiaire des différents attributs ou « modalités » qui expriment en tant qu'essences leur dépendance à l'égard de la Substance. Ces essences particulières, et c'est ce qu'il importe de comprendre, n'ont d'existence* tangible, de réalité, que par leur rattachement à la Substance, rattachement sans lequel elles ne sont absolument que du « rien » au sens le plus fort et complet du mot, si tant est que l'on puisse conférer une quelconque attribution ontologique au néant* radical. La Substance est ce qui ne se voit pas mais qui permet de porter toute forme* à l'être, de la projeter dans le domaine formel, de lui donner une existence véritable, de le sortir de la possibilité* pure et de lui

offrir un socle concret effectif.
La Substance primordiale indifférenciée (Prakriti*) demeure éternellement stable, inchangée, elle ne participe en aucune manière aux vicissitudes du monde contingent, elle échappe à F impermanence, au mouvement et au bouleversement de la Manifestation tant qu'elle n'est pas immergée dans la durée* et l'espace*. Dans l'intimité du Principe*, elle occupe une place de premier ordre car elle autorise le passage vers l'existence tangible. Cependant il faut bien voir que la distinction entre Substance et essence*, n'est possible que de par le rapport entretenu par l'Être* Universel avec la Manifestation vis-à-vis de laquelle il doit être regardé comme le Principe*, et qui se « polarise », se différencie en « essence » et « Substance ». La Substance est donc le « substrat », le support de la manifestation de l'Être, son déterminant premier et essentiel. Cause sans cause, « Racine sans racine », la Substance, une dans son indistinction, développe, lorsqu'elle est actualisée par la puissance « ordonnatrice » de Purusha*, les trois gunas* (sattwa, rajas, tamas) ou qualités fondamentales de l'Existence universelle.

Sous l'angle de la Substance, il nous est donc permis d'apercevoir l'aspect cosmogonique de la Nature et son « devenir* » propre, ainsi que l'Unité* de l'Être en qui sont réunies Substance et essence. Guénon insis

tera cependant de nombreuses fois sur la nécessité de dépasser la vision limitée des deux termes corrélatifs, « essence » et « substance », afin de pénétrer au coeur de la métaphysique intégrale qui s'étend jusqu'au Paramâtmâ* ou Purushottama, c'est-àdire le Suprême Brahma*, par delà

essence et substance, qui lui seul est authentiquement dépourvu, absolument et principiellement, de toute limite*.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, IIIe partie, ch. X, « Le Vaishêshika ». Les Etats multiples de l'être, ch. II, « Possibles et compossibles », ch. III, « l'Être et le Non-être, ch. XVII, « Nécessité et contingence ». (L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma », ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications individuelles », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. VII, « Buddhi ou l'intellect supérieur », ch. X, « Unité et identité essentielles du « Soi » dans tous les états de l'être ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires ».)

Voir Essence, Être, Nature primordiale, Prakriti, Possibilité, Purusha.

SÛKSHMA-SHARÎRA (sanskrit).

Voir Sthula-sharîra.

SURYA (sanskrit).
Voir Soleil.

SUSHUMNÂ (sanskrit).

Voir Nâdî.

SÛTRÂTMÂ (sanskrit). Le Sûtrâtmâ est ce qui permet de relier tous les états de l'être au Centre* total que l'on représente souvent par le Soleil*, ce qui explique que le Sûtrâtmâ soit également identifié à un « rayon* solaire », ou plus exactement au septième rayon qui traverse le Soleil en son centre. C'est aussi, et selon l'étymologie véritable du mot, le fil* (sûtra) sur lequel, comme le dit le Seigneur Krishna* dans la Bhagavad-Gîtâ (VII, 7), « toutes choses sont enfilées comme un rang de perles ».

Le Sûtrâtmâ est donc le Soi*, le Seigneur Lui-même, le Principe* non affecté qui pénètre et relie toutes choses entre elles, mais n'est modifié par aucune. Guénon fait appel à l'image de la marionnette pour illustrer le rôle propre du Sûtrâtmâ, c'estàdire en montrant que sans le fil qui relie la marionnette à l'opérateur qui la dirige, elle serait absolument inerte et « vide », un pur néant*. Le lien devient donc à ce titre, loin d'être une limitation, non seulement le moyen par lequel l'être peut engager un retour vers le Principe, mais la « voie* » même de ce retour.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XLI, « La Porte étroite », ch. LVIII,

« Janua Coeli », ch. LXI, « La Chaîne des mondes », ch. LXIII, « Le symbolisme du pont », ch. LXV, « La chaîne d'union », ch. LXVIII, « Liens et noeuds », ch. LXXXV, « La Cité divine ».)

Voir Fil.

SWADHARMA (sanskrit). La « nature propre », ce qui caractérise l'être même des individus et des choses, leur identité véritable selon l'ordre* (rita) du monde*, ce qui permet de pouvoir les situer exactement au sein de la Manifestation*. C'est cette notion qui est le fondement même de la doctrine* des castes*, car elle explique en quoi il convient d'accomplir son devoir en fonction de ce qui est conforme à sa propre nature.

(Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. IX, « La Loi immuable ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. VIII, « Métiers anciens et industrie moderne ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. X, « Sur la « glorification du travail », ch. XVI11, « Les trois voies et les formes initiatiques ». Mélanges, ch. I, « L'initiation et les métiers ».)

Voir Caste, Karma-mârga, Ordre.

SWASTIKA (sanskrit). Symbole du Centre*, du « Pôle* » autour duquel s'effectue la rotation du monde*, le Swastika évolue, ou tourne sur luimême en s'appuyant sur l'Axe

immuable, le Point* fixe. Le Swastika, attribut du dieu indien Ganêsha, dont la circonférence qui est une image de la Manifestation* n'est pas tracée complètement, représente donc l'action du Principe* s'exerçant sur le monde visible.
Le Swastika, dont le nom provient d'une formule de bénédiction védique (su asti), semble être rattaché à la Tradition primordiale*, puisque sa présence est constatée dans de nombreux pays forts éloignés les uns des autres. Il est le plus généralement répandu en Orient*, et en particulier en Inde, même si en Occident* et ce jusqu'à la fin du moyen âge*, il fut utilisé comme un emblème du Christ*.
Possédant une double capacité de rotation, sinistrogyre et dextrogyre, le Swastika offre en réalité deux aspects complémentaires, qui ont parfois été identifiés en tant que dimension solaire, et dimension lunaire ou ténébreuse. Cependant, il importe de bien voir que ce qui domine incontestablement dans ce symbole, c'est, précisément, le «Centre», le point fixe et immuable sur lequel se développe toute l'acion géométrique du signe. D'ailleurs, à ce propos, René Guenon montre en quoi la lettre G, symbole de l'Étoile polaire*, siège pour les maçons opératifs du Soleil central caché de l'Univers, entretient des rapports forts étroits avec le

Swastika, car la réunion à angles droits de quatre lettres G, sous leur

forme grecque

(gamma), donne très exactement le Swastika qui lui aussi est une image du « Pôle* », et dans le même temps de la Grande Ourse*.

(Le Roi du monde, ch. II, « Royauté et pontificat », ch. IV, « Les trois fonctions suprêmes », ch. IX, « L'Omphalos et les Bétyles ». Le Symbolisme de la Croix, ch. X, « Le Swastika », ch. XIV, « le symbolisme du tissage », ch. XXII, « Le symbole extrême-oriental du yin-yang; équivalence métaphysique de la naissance et de la mort », ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXV, « L'arbre et le serpent ». Symboles de la Science sacrée, ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XVII, « La lettre G et le swastika », ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson », ch. XLV, « El-Arkân ».. Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Atlantide et Hyperborée ». Études sur l'Hindouisme, « L'esprit de l'Inde ».)
Voir Centre, Étoile, Gammadion, Grande Ourse, Pôle.

SWAYAMBHÛ (sanskrit). Littéralement « l'Être qui subsiste par soimême », c'est-à-dire, rapporté aux notions métaphysiques classiques, l'Être* qui est à lui-même sa propre cause, VIpsum esse subsitens de la

scolastique thomiste médiévale, « l'Acte pur », le Verbe* Éternel en tant que « lieu des possibles » que l'extrême-orient représente sous la forme du Dragon*.
L'Être qui possède par lui-même son fondement, qui ne dépend d'aucune cause extérieure à lui-même pour subsister dans l'être est, en toute logique, le « déterminant » premier de l'ensemble des existences, l'Être Premier, la Cause de toutes les causes, l'Être Créateur que la tradition nomme « Dieu* » (Ishwara*).
(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om ».)

Voir Dieu, Être, Verbe.

SYMBOLE.
Voir Symbolisme.

SYMBOLISME. Notre monde moderne, par l'effet du triomphe du rationalisme* et de la quantité*, est parvenu à un point d'oubli considérable du savoir fondamental légué par la Tradition primordiale*, le rendant ainsi aveugle et incapable de mettre en oeuvre l'esprit de la véritable intellectualité, l'esprit capable de conduire à la Connaissance* authentique.
Selon René Guénon, face à cet inquiétant état des choses, devant l'affaiblissement considérable du niveau doctrinal dans le domaine des sciences sacrées, le Symbolisme est resté, et demeure encore aujourd'hui, le moyen par excellence permettant d'aborder ou d'enseigner les vérités

d'ordre supérieur, celles qui relèvent de la métaphysique* ou de la religion* ; vérités qui contredisent la modernité et le rationalisme desséchant en donnant précisément accès au savoir essentiel et spirituel, malheureusement totalement négligé.
Certes, et on peut le constater sans peine, le Symbolisme à notre époque fait l'objet d'une réelle incompréhension, mais la capacité évocatrice des symboles est chargée d'une telle puissance démonstrative, qu'il est parfaitement légitime, et par ailleurs recommandé, d'entreprendre un travail de « réveil » des mentalités les moins abîmées par l'intermédiaire de cette voie suggestive spécifique. À ce sujet, Guénon ne se fait pas faute de rappeler que le Symbolisme, et ce à toutes les époques de l'humanité, est « spécialement adapté aux exigences de la nature humaine », nature qui n'est pas située sur un plan purement intellectuel mais « a besoin d'une base sensible pour s'élever vers les sphères supérieures ». Le lien entre l'âme* et le corps demande à ce que soit respectée la composante même des hommes, c'est-à-dire le rapport constant entre l'esprit et la chair, le visible et l'invisible, le spirituel et le matériel. C'est pourquoi, on peut s'apercevoir sans peine que les expressions les plus « purement intel

lectuelles », ne sont en réalité que des symboles de la pensée"* traduits de manière concrète par le langage*, dont l'origine idéographique nous indique bien son rapport étroit à l'image, qui n'est au fond pas autre chose, comme l'affirme avec une grande pertinence Guenon, que du Symbolisme appliqué. Loin de représenter une opposition entre eux, le Symbolisme et le langage participent l'un et l'autre de la même et identique nature démonstrative et évocatrice. Ce que le langage montre ou suggère avec des mots, le Symbole le révèle immédiatement par l'image, ils sont donc étroitement complémentaires et s'enrichissent mutuellement. Cependant, si le langage est essentiellement analytique et « discursif », le symbole fait appel lui à l'intuition* directe, à la perception sensible qui n'est pas une « intuition inférieure » pour Guenon, mais, d'après lui, une possibilité d'ouverture à des conceptions véritablement illimitées. Alors que le langage par son côté inévitablement raisonné, « pose toujours à l'entendement des bornes plus ou moins étroites », le symbole évoque directement avec un remarquable pouvoir même les idées les plus complexes. Ceci explique pourquoi les vérités les plus sublimes, incommunicables selon l'ordre du langage, parviennent tout de même à se transmettre, même très imparfaitement, sous la forme symbolique. Le Symbolisme est donc non seulement une nécessité en raison de la condition même de la nature humaine, mais de plus il s'impose car son origine*, si l'on y réfléchit suffisamment, est et ne peut être proprement que « non-humaine ». En effet, si l'on y prête attention un instant, il est aisé de constater que les lois de la nature ne sont qu'un reflet, certes imparfait,

mais reflet néanmoins des lois divines, de la « Volonté* divine », ce qui signifie positivement que le Symbolisme a son origine et sa source, par delà les hommes, au sein même du Principe*. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien, comme le souligne René Guénon, que les premiers mots du Prologue de l'Évangile de saint Jean portent précisément sur l'aspect originel de la Pensée et de la Parole : « Au commencement était le Verbe* (le Logos*) ». Il y a là bien plus qu'une simple indication, c'est le caractère même de l'essence de la Création* qui nous est donné ici, et, partant, de la nature intime du Monde*, qui n'est autre que le « langage que l'Esprit infini parle aux esprits finis » d'après l'expression du philosophe Berkeley que Guénon cite précisément pour sa justesse. Si le Monde a surgi, au commencement des temps, par l'effet de la Parole divine, effectivement il est possible de soutenir que « la nature entière peut être prise comme un symbole de la réalité surnaturelle ». Tout ce qui existe, tout ce qui subsiste dans l'être prenant son origine dans le Principe

divin, il est possible de dire que tout exprime ou traduit ce Principe selon son ordre existentiel propre. De la sorte si toutes choses sont engagées dans une forme de correspondance harmonique générale et universelle qui les fait apparaître comme un authentique reflet de l'Unité* divine, cette correspondance entre les différents ordres de réalité doit être regardée comme le fondement même du Symbolisme.
L'universalité* du Symbolisme, incomparablement supérieure à toutes les autres formes d'approche de la réalité, le prédispose naturellement, comme on peut l'imaginer, à être la forme sensible de l'enseignement ésotérique et initiatique. Il est l'instrument le plus approprié et le souverain moyen de la Connaissance intérieure; la richesse de sa portée évocatrice lui donne la possibilité d'ouvrir les immenses champs du savoir secret, aussi est-il, « le seul moyen de transmettre, autant qu'il se peut, tout cet inexprimable* qui constitue le domaine propre de l'initiation* (...) ». On comprend mieux pourquoi la méthode même du processus initiatique est basée sur l'étude des symboles, c'est la caractéristique même de cette « voie* », comme elle distingue également toutes les voies traditionnelles de réalisation. La transmission de l'en

seignement ésotérique se fera donc de ce fait dans le cadre même du rituel, où l'initié apprendra à mettre en

« oeuvre » les symboles; le rite* n'étant lui-même à cet égard que les symboles « mis en action », la forme opérative rendue vivante et concrète du symbolisme.
La voie initiatique qui passe par la connaissance du sens des symboles et l'apprentissage de leur valeur métaphysique

est, très exactement, l'intégration
des vérités supérieures au
moyen de la lecture des vérités

immédiates incarnées dans les formes
visibles. Symbolisme et initiation*
sont donc étroitement liés car en fait
ils ne font qu'un, c'est-à-dire qu'ils
ne sont qu'une seule et identique
méthode ayant pour objectif d'orienter
les êtres vers l'essentielle Réalité
que l'on nomme « Réalité Suprê

me* ».

(Symboles de la Science sacrée, ch. I,
« La réforme de la mentalité moderne
», ch. II, « Le Verbe et le symbole
», ch. III, « Le Sacré-Coeur et la
légende du Saint Graal », ch. V,
« Tradition et « inconscient », ch. VI,
« La Science des lettres », ch. L,
« Les symboles de l'analogie », ch.
LXVII, « Le « quatre de chiffre ».
Le Symbolisme de la Croix, « Avantpropos
», ch. III, « Le symbolisme
métaphysique de la Croix », ch.
XXVI, « Incommensurabilité de
l'être total et de l'individualité », ch.
XXIX, « Le centre et la circonférence
». Le Règne de la quantité et
les signes des temps, ch. XXX, « Le
renversement des symboles ».
Aperçus sur l'initiation, ch. XVI,

« Le rite et le symbole », ch. XVII,
« Mythes, mystères et symboles »,
ch. XVIII, « Symbolisme et philosophie
», ch. XIX, « Rites et cérémonies
», ch. XXXI, « De l'enseignement
initiatique », XXVIII,
« Le symbolisme du théâtre ».

Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues, ch. VII,
« Symbolisme et anthropomorphisme
». Mélanges, ch. VI, « Connais-
toi toi-même », ch. III, « Les arts
et leur conception traditionnelle ».)

Voir Analogie, Connaissance, Correspondance,
Création, Herméneutique,
Initiation, Intuition, Langage, Lieu,
Monde, Multiplicité, Mythe, Ordre,
Origine, Participation, Pensée, Réel,
Rites, Tradition primordiale, Unité.

SYRIE. La Syrie primitive, dont
Homère nous dit qu'elle est une île
située « au-delà d'Ogygie », ce qui
signifie qu'elle est identique à la Tula
hyperboréenne, est considérée selon
la Tradition*, comme étant une terre
originelle, son nom signifie d'ailleurs
la « Terre solaire* », le nom même du
Soleil* en sanskrit Sûrya n'est
qu'une forme particulière de Syria.
Guénon rappelle que certaines
sources affirment en s'appuyant sur
des éléments forts solides que la
langue adamique, langue sacrée primordiale
par excellence car véritablement
« non-humaine », n'est autre
que la langue syriaque.
(Symboles de la Science sacrée, ch.

VI, « La Science des lettres », ch.
XII, « La Terre du Soleil », ch. XXII,
« Quelques aspects du symbolisme
du poisson », ch. XXIV, « Le
Sanglier et l'Ourse », ch. XXVIII,
« Le symbolisme des cornes ».)

Voir Hyperborée, Soleil, Terre.

T

TABERNACLE. Le Tabernacle (Mishkan), « l'habitacle divin », historiquement sanctuaire premier et unique de Dieu*, est la résidence de la Shekinah* qui, de par son rôle fondamental, était considérée comme étant le « Centre* du Monde ». C'est pourquoi, le Tabernacle de la Sainteté de Jehovah*, là où séjourne la « Présence réelle de Dieu », est en réalité le célèbre Saint des Saints, Coeur* du Temple*, centre de Sion (Jérusalem*) et Coeur du Monde. Autour du Tabernacle, les Lévites constituaient un cercle intérieur qui se divisait en quatre groupes situés aux quatre points cardinaux, avec un groupe principal placé à l'Est (Nombres, II et III). Plus tard, au moyen âge*, c'est le Coeur du Christ* qui jouera le rôle du Tabernacle auprès des chrétiens, Coeur qui fut également assimilé à l'Arche* d'Alliance. René Guénon fait remarquer que la « lumière du Messie » qui habite (shakan) de façon identique

dans le coeur des fidèles et dans le Tabernacle, est une illustration parti

culièrement vive du sens véritable du nom Emmanuel (Dieu en nous), porté précisément par Jésus le Messie.

(Symboles de la Science sacrée,

ch. XI, « Les Gardiens de la Terre

Sainte », ch. XXV, « Les pierres de foudre », ch. LXX, « Coeur et cerveau », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé ». Le Roi du monde, ch. III, « La « Shekinah » et « Metatron », ch. VI, « Melki-Tsedeq ».)

Voir Arche, Coeur, Shekinah, Temple de Salomon.

TAÇAWWUF (arabe). Le mot

Taçawwuf, dans l'Islam*, s'applique à toute pratique initiatique, à toute transmission régulière de « l'influence spirituelle* » qui ne se donne qu'à l'intérieur d'une structure ésotérique précise (tarîqah*), qui seule est en mesure de procéder à ce rituel extrêmement précis. L'ésotérisme*, comprenant à la fois la tariqah* et la haqîqah* (Connaissance* pure), est donc désigné par le terme ettaçawwuf qui est l'équivalent « d'initiation* ».

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « L'ésotérisme islamique ». Aperçus sur l'initiation, ch. I, « Voie initiatique et voie mystique », ch. VI, « Synthèse et syncrétisme », ch. XLI, « Quelques considérations sur l'hermétisme ».)

Voir Ésotérisme, Haqîqah, Initiation,

Islam, Tariqah..

TAIJASA (sanskrit). Nom de l'Atmâ* lorsqu'il se trouve dans l'état de rêve, c'est-à-dire la seconde condition des états de l'être, Taijasa qui signifie « le Lumineux », s'applique à la forme* subtile (sûkshma-sharîra ou encore linga-sharira). Dans l'état de rêve il apparaît en effet, que « l'âme* vivante » individuelle (jîvâtmâ), devient à elle-même sa propre lumière, capable de produire un monde idéal bien souvent totalement illusoire (mâyâmaya) pourvu d'un semblant de réalité, d'une simple apparence (pmtibhâsika). Notons que du point de vue du monosyllabe OM*, Taijasa représente le second des trois caractères (mâtras), soit U qui est tout à la fois « élévation » (utkarsha) et participation (ubhaya) par sa situation médiane entre le A et le M.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa, ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om ». ch. XVIII, « La résorption des facultés individuelles ».)

Voir Atmâ, États de l'être, Om, Mâyâ.

TANMÂTRAS (sanskrit). Ce terme, signifiant « assignation » de par sa racine mâtra (mesure ou détermination) s'applique aux cinq déterminations principales des choses qui sont

à l'origine de Prakriti*. On distingue donc comme constituant les cinq Tanmâtras les qualités sensibles suivantes: auditives (shabda), tangible (sparsha), visible (rûpa possédant le double sens de couleur et de forme), sapide (trasa), et enfin olfactive (gandha). Ce n'est toutefois qu'au contact des cinq bhûtas* que ces

qualités respectives seront réellement « manifestées » dans le domaine sensible. Guénon écrit à ce sujet, afin d'éclaircir ce point, que « le rapport des tanmâtras aux bhûtas est, à son degré relatif, analogue au rapport de « l'essence* » à la « substance* », de sorte qu'on pourrait assez justement donner aux tanmâtras la dénomination « d'essences élémentaires ». Les cinq Tanmâtras, ou « essences élémentaires » peuvent donc être définies comme étant « conceptibles », mais non « perceptibles » en tant qu'état subtil.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. VIII, « Manas ou le sens interne ; les dix facultés externes de sensation et d'action », ch. IX, « Les enveloppes du « Soi » ; les cinq vayus ou fonctions vitales », ch. XVIII, « La résorption des facultés individuelles ».)

Voir Bhûtas, Essence.

TANTRISME. La voie* tantrique,

qui s'attache à libérer les êtres en ne négligeant aucun des aspects de la réalité, est une forme d'initiation* qui semble répondre parfaitement aux conditions particulières qui caractérisent le Kali-Yuga*. Cette voie trouve son origine dans les anciens traités nommés Tantras, que l'on considère comme étant un « cinquième Vêda* », et qui proposent une véritable « voie du héros » (vîra-mârga), une voie active de réalisation*. La puissance transformatrice propre au Tantrisme, adaptée aux nécessités des temps obligeant à ce que des moyens soient proposés pour répondre à la « descente » cyclique, demande bien évidemment, de la part du disciple, certaines prédispositions et un équilibre* préalable solide, afin de ne pas s'effrayer des éléments mis en « action » dans le cadre de cette voie extrêmement « puissante ». Il n'en demeure pas moins que son aspect doctrinal, qui est certainement le fruit des recherches les plus abouties concernant la « nature-propre » de ce mon-de, livre et transmet un enseignement* d'une extraordinaire et incomparable profondeur au sujet de la vacuité (sunyata).
(Etudes sur l'Hindouisme, « Tantrisme et magie », « Le cinquième Vêda ».)

Voir Bouddhisme, Magie, Vide.

TAOÏSME. Le Taoïsme apparaît en

Chine en tant que doctrine* précise vers le VIe siècle avant notre ère mais en réalité existe bien avant cette date au titre de la « tradition antérieure ». Lao-tseu, qui signa le Taote-king (« Livre de la Voie et de la Rectitude ») ne prétendit jamais faire oeuvre originale ou personnelle, bien au contraire, et déclara toujours s'inscrire au sein d'une transmission

immémoriale.
Le Tao dont il est question, c'est-àdire la « Voie* » à la base du nom même de Taoïsme, est considéré par la doctrine comme étant identique au Principe*, tout à la fois source et fin de tous les êtres. De la sorte, tout l'exposé de Lao-tseu vise à montrer que c'est par la conformité au Tao que le sage parvient à réaliser l'Unité* et l'harmonie*, que c'est en se plaçant dans l'état de « nonagir* », en cultivant la transparence qu'il est en paix avec l'Ordre* universel.
Travail purement intérieur, invisible et silencieux, qui conduit le sage taoïste à l'apaisement au centre de « l'Invariable milieu* », dans l'état d'équilibre qui le « soustrait » à la contingence* et à la permanente agitation et confusion mondaines.
Ainsi installé au centre de la roue* cosmique le sage n'a plus de préoccupation, il se détache absolument de tout. Ayant obtenu l'impassibilité il rejoint l'immuable vérité, la Vérité* principielle qui ne change pas, celle qui est et sera de toute éternité. Bien

évidemment une méthode de Con

naissance* est prescrite pour faire surgir cette impassibilité, c'est-à-dire non un savoir livresque et superficiel, mais une rigoureuse ascèse de l'esprit qui placera le sage dans « l'état primordial* » où cessent les oppositions, là où il s'établira dans l'Infini*, où il verra toutes choses dans leur « unité originelle ».
Réservé à une élite forcément peu nombreuse, cet enseignement peut être, sans aucun doute, qualifié d'ésotérique* car possédant une nature initiatique effective. Il n'empêche que son influence est considérable, précisément par son invisibilité ; Guenon pensait même que le rôle joué par certaines organisations taoïstes donne une bonne image du pouvoir « réel », non limité bien évidemment à F extrême-orient, pouvoir qui est établi au Centre* d'où il assiste dans une parfaite quiétude au mouvement frénétique de l'univers.

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. X, « Taoïsme et Confucianisme ».)

Voir Activité, Équilibre, Invariable Milieu, Non-agir, Principe, Ym-Yang.

TARÎQAH (arabe). L'ésotérisme* islamique comporte, outre la haqîqah* qui est la Connaissance* pure, la Tarîqah ou la « voie* », le chemin et le moyen de parvenir à cette Connaissance. On parlera d'ailleurs, pour désigner la Connaissance et la « voie », de et-taçawwuf*

(initiation*). La Tarîqah est seule en mesure de transmettre « l'influence spirituelle* » par l'intermédiaire de la silsilah, c'est-à-dire la chaîne de transmission.
Dirigée par un sheikh, la Tarîqah va conduire le nouvel initié de la périphérie du cercle au Centre*, par le moyen de certaines pratiques spirituelles

appropriées, et l'amènera à rejoindre le Point* unique, au terme d'un long cheminement intérieur qui n'a d'autre objectif que le retour de

l'être à « l'état primordial* ».

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « L'ésotérisme islamique », ch. II, « L'écorce et le noyau ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XXIV, « Sur le rôle du Guru », ch. XXVII, « Folie apparente et sagesse cachée ».)

Voir Haqîqah, Islam, Taçawwuf.

TATTWAS (sanskrit). Le mot Tattwas désigne les vingt-cinq principes du Sânkhya*, dont Prakriti* est le premier et Purusha* le vingt-cinquième, par ailleurs absolument indépendant par rapport aux autres.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. VIII, « Manas ou le sens interne ; les dix facultés externes de sensation et d'action ».)
Voir Sânkhya.

TAU (grec). À propos de la symbo

lique du maillet en Maçonnerie*, Guénon rapporte une correspondance possible entre le symbolisme* du Tau et le maillet du Vénérable Maître, image tant du marteau* de Thor que du vajra* tibétain, établissant ainsi un lien pour le moins frappant, sans jeu de mot bien évidemment, entre les initiés d'Occident* et d'Orient*. (Symboles de la Science sacrée, ch.

XXV, « Les pierres de foudre ».)

Voir Foudre, Marteau, Vajra.

TCHAN (chinois).

Voir Zen.

TEMPLE DE SALOMON. Le Temple bâti par Salomon, insiste à juste titre René Guénon, est l'image du Coeur*, il abrite la chambre secrète où séjourne l'Éternel et, à ce titre servira de modèle symbolique à l'ésotérisme* opératif occidental qui y puisera l'ensemble de ses références nominales et formelles. En effet,
Le Temple de Salomon est l'endroit où réside la Shekinah*, la « Présence divine », invisible aux yeux du commun puisqu'elle est logée à l'intérieur du Saint des Saints.
Protégé par une triple enceinte, le Temple représente le Centre*, « l'Axe du Monde* », il incarne le lieu où le contact est maintenu et entretenu entre la Terre* et le Ciel*, entre les hommes et le Très Haut.
Pour la construction du Temple, les écritures nous disent que Salomon

utilisa l'or et l'argent que David avait préparé, le Temple fut donc élevé par Hiram* selon un ensemble de lois et des plans qui répondent à des mesures parfaites, afin d'abriter l'Arche *d'alliance, et de la sorte lui réserver un emplacement fixe et durable.

Toutes les proportions du Temple, sa forme, son tracé, répondent à des règles exactes et rigoureuses, dont le symbolisme*, qui fait l'objet d'une étude attentive chez les initiés, est d'une fascinante précision.
Constitué d'un double carré* que l'on nomme Hikal* allant de l'Orient* à l'Occident* pour sa longueur, et du Nord au Midi pour sa largeur, il incorpore toute les données de la science* sacrée. C'est l'édifice exemplaire, celui dont la perfection fournira les enseignements servant à la construction de toutes les autres réalisations architecturales consacrées à la gloire de Dieu au cours de l'histoire des hommes.
À présent cependant, le Christ* étant désigné par saint Paul comme la véritable « pierre angulaire* », le véritable édifice, lorsqu'il nous dit : « Jésus Christ lui-même étant la principale pierre de l'angle (summo angulari lapide), en qui tout édifice, construit et lié dans toutes ses parties, s'élève en un temple consacré au Seigneur, par qui vous êtes entrés dans sa structure (« bâtis ensemble », coedificamini) pour être l'habitation de Dieu dans l'Esprit » (Epître aux Ephésiens, II, 20-22), il est donc

demandé aux initiés de travailler au rétablissement symbolique du Temple en devenant eux-mêmes le Temple du Saint-Esprit, en élevant dans leurs coeurs la maison du Seigneur, un Temple qui n'est pas construit par la main des hommes mais des mains mêmes de Dieu*. C'est là d'ailleurs, dans cette construction intérieure et invisible confiée à l'initié, où la correspondance mise en lumière par Guénon entre le Temple et le Coeur apparaît comme effective et concrète, là où elle trouve à s'exprimer pleinement et totalement.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme », ch. XLIII, « La pierre angulaire », ch. LXX, « Coeur et cerveau ».)

Voir Coeur, Débir, Hikal, Hiram, Jérusalem, Tabernacle.

TEMPS. La nature du Temps, intrinsèquement liée au monde*, ce qui fera dire à Guénon qu'il ne peut y avoir de Temps (et d'espace*) en dehors de l'existence* du monde, fait de lui cependant ce qui possède le moins de déterminations quantitatives et le plus de déterminations qualitatives parmi les éléments constitutifs de la réalité. Il est néanmoins profondément inscrit au coeur du vivant en tant que donnée structurelle

intime des êtres et des choses, il frappe de sa marque l'ensemble du monde créé et nul ne peut prétendre échapper à son inflexible loi*. À ce titre, son étroite relation à l'espace vient d'ailleurs du fait que la mesure du temps ne peut s'effectuer sans utiliser des formes* matérielles concrètes,

qui permettent une sorte de
« visualisation » du temps écoulé.
Ainsi en témoignent êtres et choses, qui ne sont dans l'existence que pour en sortir, qui ne sont apparus dans le Temps que pour mieux être amenés, avec ou sans regrets, à le quitter un jour.

Toutefois, René Guénon montre très clairement que la véritable représentation du Temps nous est transmise par la doctrine* traditionnelle des cycles*, représentation hautement qualifiée s'il en est, et qui s'inscrit dans une conception universelle d'une ampleur incomparable puisqu'elle englobe absolument tout.
Cycles des saisons, cycles des astres ou cycles de l'univers, ce sont là les authentiques signes de l'ordre cosmique qui étend son emprise de manière inflexible, et qui semble projeter le monde dans un tourbillon ahurissant accroissant son rythme de plus en plus.

Si on est attentif à cette question, et comment ne pas l'être de par son importance et ses conséquences vérifiables jour après jour, Guénon souligne bien que l'accélération palpable du Temps, ira inévitablement

en s'amplifiant et cela jusqu'à la fin
du présent cycle, entraînant dans une
vitesse inimaginable auparavant l'humanité
entière. « La marche de
l'humanité actuelle, écrit Guénon,
ressemble véritablement à celle d'un
mobile lancé sur une pente et allant
d'autant plus vite qu'il est plus près
du bas (...) ». Les signes des temps
nous montrent bien que nous vivons
un « moment cosmique » charnière,
et il convient tout particulièrement à
cette période difficile et problématique
de la Manifestation*, de replacer
la succession rapide et accélérée
des événements qui surgissent, dans
le cadre du mouvement général du
Temps cyclique, afin de passer du
domaine étroit et aveugle du temps
profane à l'ample et souveraine
vision du Temps sacré, nous rendant
conscients que la fin des « temps »,
c'est-à-dire la fin du cycle*, est en
réalité la restauration de « l'état
primordial* ».

(Le Règne de la quantité et les signes
des temps, ch. V, « Les déterminations
qualitatives du temps », ch.
XXIII, « Le temps changé en
espace ».)

Voir Cycles, Espace, Kali-Yuga,
Manvantaras.

TÉNÈBRES. Les Ténèbres sont en
réalité, d'un point de vue transcendant,
un symbole de « l'Identité
Suprême* » à l'origine de la véritable
« Lumière* du Monde », qui

demeure invisible pour les yeux de
l'homme (cf. Jean, I, 18 : « Personne
n 'a jamais vu Dieu »). En effet
sachant que tout ici-bas est complètement
« inversé », une simple « réflexion
» du monde spirituel, la Lumière*
authentique est perçue comme
Ténèbres pour les hommes, et la
lumière des hommes est regardée

comme nuit aux yeux de Dieu*. La divine « Ténèbre », la « Lumière invisible » du Père, sont donc des noms donnés à la plus haute transcendance non-manifestée, celle que l'esprit n'est pas en mesure de concevoir, et les sens incapables de percevoir de par leur imperfection native. Transcendance qui est donc nuit* pour l'esprit et nuit pour les sens, Transcendance qui réside dans les plus « épaisses Ténèbres » par rapport à la manifestation grossière, manifestation qui n'est proprement que l'ombre de la Réalité*. René Guénon montre très bien que de même que la véritable action est « non-agir* », que le silence* pos

sède en potentialité tous les sons, les « Ténèbres supérieures » sont fondamentalement la « Lumière qui surpasse toute lumière », par delà la contingence du monde et de la Manifestation*, l'essence* principielle de la Lumière suressentielle. D'autre part il ne faut pas négliger également le fait que la « Face de

Dieu » est, en même temps, vie et mort*, elle « tue et vivifie » (El-Muhyî et El-Mumît) à la fois. Ce n'est

d'ailleurs pas pour rien que les écritures rappellent à de nombreuses reprises que l'on ne peut regarder Dieu directement et continuer à vivre. La Puissance divine ne peut être approchée inconsidérément, et demande une purification extrême de l'être, faute de quoi ce dernier est incapable de supporter l'éclat terrible de la divinité; Celle-ci n'est donc à ce titre pour lui, par rapport à sa limitation et son imperfection, que Ténèbres.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXIX, « La Caverne et le Labyrinthe », ch. LIX, « Kâla-mukha ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XVI, « Contemplation directe et contemplation par reflet », ch. XXIX, « La jonction des extrêmes », ch. XXXI, « Les deux nuits ».)

Voir Dieu, Laulika, Lumière, Négation, Nuit, Racines du Ciel, Théologie négative.

TERNAIRE. Le Ternaire est une structure composée de trois éléments complémentaires, ou de l'unité* de deux éléments par l'intermédiaire d'un troisième terme, le tout mis en relation étroite au sein d'une unique figure, symbole, formule ou ensemble ordonné (Fonctions sociales, Rois-mages*, etc.). Le Ternaire représente en réalité la plus haute image de l'Un*, la constitution première qui préside à l'ordre* manifesté et non-manifesté. D'ailleurs, de

très nombreux ternaires sont présents à divers titres dans les différentes traditions religieuses ou métaphysiques de l'humanité (« Brahâtmmâmahâtmâ-mahângâ », « Dieu-homme-nature », « Esprit-âme-corps »,

« Providence-volonté-destin »,
«Bouddha-dharma-sangha », etc.) ; la
forme* même de cette structure et sa
constante permanence au sein des traditions
est une indication manifeste
de sa nature véritablement originelle
et principielle.

Bien évidemment les ternaires les
plus célèbres sont, sans aucun doute,
les triades divines (« Père-Fils-Saint-Esprit », « Osiris-Isis-Horus »,
« Brahma-Vishnou-Shiva », etc.), qui
semblent être en apparence toutes
fondées sur le même et identique
modèle structurel. Cependant, René
Guénon qui décrit avec précision
plusieurs genres de ternaires dans ses
ouvrages, montre qu'il importe de se
garder d'établir des rapprochements
trop rapides entre les formes particulières
de ces ternaires, sous peine de
formuler bien souvent d'importantes
inexactitudes à leur sujet.
À ce propos, il met parfaitement en
lumière les distinctions spécifiques
qui particularisent chacune des triades,
et plus précisément la Trinité
chrétienne qui ne peut être ramenée,
pour des raisons théologiques forts
sérieuses, à une simple représentation
de la notion triadique. On voit donc
qu'en ces domaines, comme en bien
d'autres, la plus extrême rigueur ana

lytique s'impose afin que ne soient pas exprimés de profonds contresens, et que puissent être compris selon leur propre valeur les éléments abordés par la réflexion métaphysique.
Il ressort néanmoins des études symboliques et métaphysiques, auxquelles Guénon attache tout de même une certaine importance, que le plan divin initial de création* est apparu sous la forme Ternaire pour manifester tant « l'intime nature » que la Puissance la Justice et la Gloire du Créateur, et que ce plan se retrouve, comme l'écrit Martinès de Pasqually dans la première des « Instructions sur la Création universelle matérielle temporelle », en tant « qu'empreinte » sur l'ensemble du monde manifesté.
Le Ternaire humain (spiritus, anima, corpus) est par exemple relié au Ternaire alchimique (soufre*, mercure*, sel*); les principes élémentaires reflétant les lois du Ciel par l'effet de la loi d'analogie*. C'est pourquoi cette « empreinte » initiale qui apparaît sous de multiples formes, est une évocation du plan divin, elle est inscrite au coeur du vivant, ce que démontre les nombreux exemples de compositions ternaires qui sont présents dans le vaste ensemble de la Tradition* universelle.
(La Grande Triade, ch. I, « Ternaire et Trinité », ch. II, « Différents genres de ternaires », ch. X, « L'homme et les trois mondes », ch. XI, « Spiritus », « Anima », « Corpus », ch. XII, « Le Soufre, le Mercure et le

Sel », ch. XIX, « Deus », « Homo », « Natura », ch. XXI, « Providence, Volonté, Destin », ch. XXII, « Le Triple temps », ch. XXIII, « La Roue cosmique », ch. XXIV, « Le Triratna ». Le Roi du Monde, ch. IV, « Les trois fonctions suprêmes ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXVIII, « La Grande Triade ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XVIII,

« Les trois voies et les formes initiatiques ». Mélanges, ch. VII, « Remarques sur la production des nombres ». Symboles de la Science sacrée, ch. LVIII, « Janua Coeli » Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Quelques documents inédits sur l'ordre des Élus Coëns ».)

Voir Fonction, Hermétisme, Om, Roi, Triangle, Trimûrti.

TERRE. Terre d'Immortalité. Terre de l'Ours. Terre Sainte. Terre du Soleil. Terre des Vivants.

La Terre, l'un des trois termes de la « Grande Triade » extrême-orientale (Ciel* (Tien), Terre* (Ti), et Homme (Jen) qui en réalise l'union), est le principe même de la solidité, de l'immobilité et de la stabilité, c'est la « grande étendue » des anciens, la base matricielle et nourricière. Si le Ciel (Tien) est représenté par le cercle, la Terre (Ti) a pour figure géométrique emblématique le carré* ou le cube*, et d'ailleurs, par correspondance symbolique évidente, les instruments qui permettent de tracer

ces figures, c'est-à-dire le compas* pour le Ciel et l'équerre* pour la Terre.
La Terre apparaît comme principe passif vis-à-vis du Ciel, elle est le réceptacle des influences supérieures ou célestes, elle accueille et fait germer, elle protège et abrite, elle est la mère vigilante pleine d'attentions particulières pour ses enfants, pour les êtres qui la peuplent et qui en vivent. Elle est ventre fécond, caverne* et grotte, humus et limon, argile et glaise, entrailles et labyrinthe*,

dont le récit de la Genèse dans l'Ancien Testament (adamah se traduit par « tiré de la terre », mais adam* signifie « être rouge »), comme celui de la Nativité dans les Évangiles (naissance du Sauveur par l'intermédiaire d'une vierge à l'intérieur d'une roche), nous donnent une excellente illustration de ces aspects, parmi des centaines d'autres récits tradition

nels.

Ainsi les peuples donnèrent à leurs terres respectives des noms évoquant cette dimension sacrée originelle, on parlera alors de « Terre du Soleil » pour désigner la Tula hyperboréenne, la « Syrie » primitive, qui reçut le nom de « Terre du Sanglier » puis de « Terre de l'Ours » plus tard, à la période de la domination des

Kshatriyas*.

Cependant, si cette vision charnelle n'est pas fausse, il convient de lui adjoindre un complément qui sera comme un éclairage plus directement

dirigé vers des notions qui sont en relation avec le sens même de la « Présence divine » ici-bas. On sait

en effet, que divers ordres initiatiques parlent d'une « Terre Sainte », ou « Terre Pure », d'une « Terre des Vivants » ou « Terre d'Immortalité », qui toutes désignent le « Centre* du Monde », le « Coeur » véritable du Monde*. Or ces terres, ou plus exactement cette « Terre » car il s'agit toujours de la même et identique Terre sous différentes dénominations en fonction des diverses traditions orthodoxes, n'est plus un point géographique particulier, mais un Centre universel correspondant à la contrée suprême (Paradêsha) au « séjour d'immortalité ». Centre universel donc qui n'est autre que la « Tradition primordiale* », mais également la Tradition qui s'y rapporte et qui s'y trouve préservée et conservée dans le plus grand secret et profond silence, soit l'ensemble des formes traditionnelles particulières. La Terre Sainte est donc tout à la fois un Centre et la Tradition* qui s'y rattache, c'est pourquoi les chevaliers Templiers portaient, ce qui est moins connu, le nom de « Gardiens de la Terre Sainte* » de manière à bien signifier par là qu'ils étaient expressément désignés, que leur fonction les engageait certes à la protection des lieux saints, mais aussi, et peutêtre surtout, à la garde du dépôt traditionnel, à devenir les défenseurs de la

Tradition.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XX, « De la sphère au cube ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXVIII, « La Grande Triade ». La Grande Triade, ch. III, « Ciel et Terre ». Symboles de la Science sacrée, ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XXIV, « Le Sanglier et l'Ourse », ch. XXIX, « La Caverne et le Labyrinthe », ch. XXXIX, « Le symbolisme du dôme », ch. XLV, « El-Arkân », ch. XLVIII, « Pierre noire et pierre cubique », ch. LXVI, « Encadrements et labyrinthes ».

Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Atlantide et Hyperborée », « Quelques remarques sur le nom d'Adam », « La Kabbale juive ».)

Voir Axe du Monde, Caverne, Centre, Coeur, Cube, Gardiens de la Terre Sainte, Homme, Monde, Paradis, Pierre, Pôle, Shekinah, Syrie.

TETRAGRAMME. Inscrit généralement au centre d'un triangle*, ou « delta », le Tetragramme sacré composé comme son nom l'indique par quatre lettres (quatre représentant le nombre de l'Émanation et de la manifestation du Verbe*), commence par un iod*, lettre qui en elle-même est déjà chargée d'un sens très profond. On sait que les Hébreux, lors de la destruction du « Temple de Jérusalem* », perdirent la connaissance de la prononciation exacte de ce Nom* de l'Éternel, Nom divin auquel fut

substitué celui d'Adonaï, Nom qui est considéré, malgré son éminente valeur propre, comme une appellation de remplacement, un Nom moins essentiel. Remarquons un instant que cette rupture au sein de la tradition hébraïque, qui vit la fin de la transmission sacerdotale, a produit outre

la perte de la prononciation du Nom, la fin également de la pratique des sacrifices, c'est-à-dire la partie centrale des rites du Temple.
Le Tetragramme, pour revenir à notre propos, de par son caractère « non prononçable », est un symbole extrêmement représentatif de la nature « inexprimable » ou « ineffable » du divin. Il indique l'immense distance qui sépare les hommes du Très Haut, il signifie sa pure transcendance, sa nature incomparable,
non réductible aux formes limitées du

monde créé. La totale Transcendance de l'Éternel, impose donc que rien ne soit utilisé pour le représenter. Son Nom seul est en mesure de l'évoquer le moins « maladroitement » possible. Guénon signale à ce titre que la correspondance symbolique exacte du Tetragramme (le triangle) donne à penser que la prononciation devait être trisyllabique, or le Tetragramme s'écrivant avec quatre lettres on est amené à considérer que le 4 est lié à l'aspect « substantiel » de ce Nom, alors que 3 est accordé à son caractère « essentiel » (de par la prononciation vocale qui confère « esprit »
et « vie » au Nom). À ce sujet le

terme Jehovah*, bien que très inexact en réalité, n'en est pas moins, à cause de sa constitution trisyllabique, moins incorrect que le hautement contestable Yahveh des exégètes et

« critiques » modernes du texte biblique.

(Symboles de la Science sacrée, ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout ». Aperçus sur l'initiation, ch. XIII, « Du secret initiatique ». Mélanges, ch. VII, « Remarques sur la production des nombres ». Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Parole perdue et mots substitués », « À propos du grand

Architecte de l'Univers ».)

Voir Iod, Jehovah, Nom, Parole perdue, Quaternaire.

TÉTRAKTYS (grec). La Tétraktys pythagoricienne, qui a pour formule numérique : 1+2 + 3+4=10, était regardée dans l'antiquité comme un symbole sacré, et ce à tel point que les serments des membres de l'école de Pythagore se prenaient au nom de la « Sainte Tétraktys ». Cette attitude de respect et de célébration de la Tétraktys, vient du fait que cette dernière est une image de la correspondance cosmogonique universelle du quaternaire*, quaternaire qui, comme nous le savons, contient tous les nombres. Lao tseu lui-même dans le Tao-te-King, affirmera que : « Un a produit deux, deux a produit trois, et trois a produit tous les nombres. » La

Tétraktys occupait donc un rôle de la plus haute importance dans les exposés doctrinaux pythagoriciens, et son rapport au symbolisme* géométrique était l'objet de nombreuses applications dont la richesse est proprement

prodigieuse et stupéfiante. À ce sujet toutes les considérations théoriques relatives à la « pierre cubique* à pointe », ou au « carré de quatre » ont leur origine dans l'approfondissement des possibilités de développement spatial de la Tétraktys. Image du cycle* dont elle donne en inversant ses termes la proportion exacte des quatre Yugas* (4 + 3 + 2

+ 1 = 10), ce que l'hermétisme* nomme la « circulature du quadrant », la Tétraktys possédait comme figure symbolique une forme ternaire dont chaque côté extérieur était constitué de quatre éléments. (Symboles de la Science sacrée, ch. XIV, « La Tétraktys et le carré de quatre ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XX, « De la sphère au cube ». Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires ». Les Principes du calcul infinitésimal, ch. IX, « Indéfiniment croissant et indéfiniment décroissant ». Mélanges, ch. VII, « Remarques sur la production des nombres », ch. II, « Remarques sur la notation mathématique ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. VI, « Note sur l'angélologie de l'alaphabet arabe ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques,

« Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques ».)

Voir Pierre, Quaternaire.

THÉOLOGIE NÉGATIVE.

Voir Négation.

THÉOPHANIE. Manifestation sensible de Dieu*, la Théophanie est toujours le moment d'une communication rare et incomparable entre l'homme et son Créateur, d'un contact, d'une ouverture du Ciel* en direction du Monde* manifesté, d'une transmission ou « Révélation* ». Il est dit que Metatron*, l'Ange* de la Face, est l'agent par excellence des « Théophanies », c'est pourquoi il est nommé Er-Rûh elmohammediyah, celui qui réunit tous

les prophètes et les envoyés divins. Tout authentique enseignement divin

doit avoir à son origine une Théophanie, un acte divin qui permet de conférer une validité certaine aux propos, une relation transcendante qui marquera de son sceau la valeur « supra-humaine » des textes ou

visions de celui qui en est l'objet.

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. V, « Er-Rûh.)

Voir Coeur, Metatron.

THÉORIE. Le sens premier du mot Théorie, du moins étymologiquement rappelle René Guénon, est « contemplation* ». On constate de la sorte

que ce sens premier, en réalité, résume parfaitement ce qu'est l'essence de la métaphysique* elle-même. Certes ce mot de Théorie a subi avec le temps une inflexion qui a eu pour

effet de le réduire à un synonyme de
simple activité intellectuelle et
abstraite totalement ignorante et détachée
des vérités pratiques, alors qu'il
en est l'exact opposé puisque la
« Connaissance* » participe éminemment
du domaine concret le plus haut
et le plus effectif.
La Théorie est ainsi regardée dans
toutes les doctrines traditionnelles
authentiques, comme le préalable
indispensable, la base de la réalisation*
métaphysique. C'est pourquoi,
le travail théorique loin d'être une
forme d'activité accessoire est, bien
au contraire, la base, le support unique
et indispensable seul capable de
conduire l'être vers la « pratique »
concrète de la « voie* ». Comme
nous le percevons, nous sommes ici
très loin d'une vision de la Théorie
qui serait appréhendée comme une
accumulation relativement vaine du
savoir, mais, bien au contraire, au
coeur même de la démarche spirituelle
qui nous fait comprendre qu'il
n'y a aucune distinction véritable
entre l'âme qui connaît et la
« Connaissance » elle-même.
Si Guénon admet bien que c'est
Aristote en Occident* qui posa le
premier l'identité foncière entre l'être
et le connaître dans son De anima, en
déclarant que « L'âme* est tout ce

qu 'elle connaît », il remarque néanmoins que nul ne sut véritablement évaluer toute les conséquences qu 'une telle affirmation recelait, ceci apparaissant à l'évidence dans la mentalité générale dominante aujourd'hui. Il convient donc de retrouver impérativement une juste compréhension de ce qu'il en est de la place importante de la Théorie au sein de la perspective initiatique et métaphysique, afin que soient dissipés les brouillards des fausses conceptions et jugements rudimentaires qui s'expriment bien trop souvent à présent concernant ce sujet. Et que par conséquence heureuse et salutaire, cesse définitivement cet absurde mécanisme mental qui met régulièrement en opposition constante Théorie et pratique, alors qu'il n'y a rien de plus uni, de plus identique et semblable du point de vue spirituel.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, IIe partie, ch. X, « La réalisation métaphysique », IIIe partie, ch. XV, « Le Vêdânta ». Aperçus sur l'initiation, ch. XXIX, « Opératif » et « Spéculatif». Symboles de la Science sacrée, ch. LXXIV, « L'Éther dans le coeur ».)

Voir Connaissance, Métaphysique.

THÉOSOPHISME. Il est peut-être, aux yeux de certains, inutile aujourd'hui d'insister avec force, comme le fit René Guénon en son temps, sur le

peu de sérieux et l'absence de bases doctrinales cohérentes qui caractérisèrent les enseignements de la « Société Théosophique », et ceci tant il est évident que ce groupement singulier a quasiment « déserté » la scène de l'actualité du monde spirituel contemporain, au profit de chapelles plus « modernes » en

accord avec les goûts, les modes passagères,
et la sensibilité du moment.
Cependant, cela serait ignorer l'extraordinaire
propagation et diffusion
des thèmes et idées théosophiques
qui profitèrent, de la fin du XIXe siècle
au milieu du XXe, en particulier
dans les pays anglo-saxons, de l'incroyable
crédit dont bénéficia les
principaux animateurs de ce courant
(parmi lesquels émerge évidemment
en premier lieu la figure haute en
couleur de sa fondatrice Mme
Blavatsky auteur d'Isis Dévoilée et
de la Doctrine Secrète ouvrages fondamentaux
du mouvement, même si
le colonel Olcott, William Q. Judge,
Mme A. Besant, M. Leadbeater, et
autres « Adeptes » de moindre importance
possédèrent également de
grandes qualités de « communicants
»), et de la puissante influence
qu'exercèrent leurs thèses plus que
discutables.

Composé d'un incroyable mélange
hétéroclite dont l'extravagance est
bien représentative de ce curieux
mariage, réalisé initialement par la
célèbre Mme Blavatsky, entre un
évolutionnisme septénaire (les sept

« races mères » de l'humanité devant transcendant » qu'ils baptisèrent inicouvrir
l'ensemble d'une période tialement du nom de « Bouddhisme
mondiale), progressiste et propreésotérique
», puis, plus tard, sous
ment matérialiste, un orientalisme l'influence de Mme Besant (réincarhybride,
le néo-mysticisme chrétien nation selon ses propres dires
et le spiritisme* réincarnationniste, d'Hypathie d'Alexandrie...) qui prit
conduisant à une stupéfiante « docla
direction de la « Société » après la
trine* » (si ce mot est un tant soit peu disparition de Mme Blavatsky en
applicable dans ce cas) d'une rare 1891, d'un « Christianisme* ésotériaberration,
le Théosophisme est bien que » hautement fantaisiste.
l'exemple achevé de cet esprit « syn-Le Théosophisme, non content de
crétique » qui triomphe sans partage répandre ses erreurs à grands renforts
dans le « nouvel âge » actuel, et dont de publications multiples au contenu
les ravages spirituels ne sont plus à discutable, se constitua en une sorte
démontrer. La pseudo-métaphysique, de groupement « néo-religieux »
dont il est évidemment superflu de calquant son organisation sur les
rappeler les dangers, a trouvé dans ce structures de la Maçonnerie* avec
mouvement un moyen inespéré de laquelle elle entretint quelques reladiffusion
et d'expansion, à un point tions directes, et parvint même à
tel d'ailleurs que l'on aurait peine à l'époque de son succès sur les esprits
imaginer le nombre élevé de concepts à réunir un nombre significatif de
qui apparaissent comme naturels aux membres dans de très nombreux
yeux de nos contemporains, et qui pays. Déclarant par ailleurs ne s'opsont
en réalité issus directement des poser à aucune religion* en particu
« laboratoires » fumeux, et des lier, la Société Théosophique cultiesprits
enfiévrés des dirigeants de la vait en fait une hostilité féroce pour
Société Théosophique. les grandes religions instituées, et ne
Ayant utilisé tous les thèmes, ou cachait pas dans les textes du mouvepresque,
de l'occultisme et du spiriment
son opinion vigoureusement
tisme, du « Rosicrucianisme » le plus négative, voire sa « haine » pure et
suspect, s'appropriant sans grand simple, à l'égard du « judéo-chrissouci
d'orthodoxie* des éléments tianisme », dont elle souhaitait
fragmentaires des grandes traditions ardemment et clairement la dispariorientales
(Bouddhisme*, Hindouistion
de son système clérical qualifié
me, etc.), les théosophistes prode
« médiéval ».
duisirent dans une opération vérita

Il importe donc, afin de comprendre

blement « abracadabrante », un éton

ce qui motiva son volumineux travail

nant « néo-spiritualisme » à visées

critique vis-à-vis du Théosophisme (à

évolutionnistes, un « matérialisme*

mettre en parallèle avec celui qu'il

consacra au Spiritisme*), que Guénon, qui n'obéissait qu'à une seule et unique loi* dans le domaine de la vérité doctrinale, loi qui pour lui se résumait à cette forte sentence, à savoir « qu'il n'y a pas de droits supérieur à ceux de la Vérité* », considérait qu'il était nécessaire et de son devoir par rapport à l'esprit de la Tradition* authentique dont il se voulait le défenseur, de montrer les aspects frauduleux et l'action délétère de la Société Théosophique, ainsi que l'inconnaissance criante de ces théosophistes modernes qui, de par leur appellation générique ambiguë, firent injure au beau nom de « Théosophes » caractérisant ceux qui travaillèrent pendant des siècles, dans le silence de leurs coeurs, et sous les lumières de la véritable Sagesse* du Verbe*, à communier aux ineffables mystères de la Vérité* suressentielle.

(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, IVe partie, ch. III, « Le Théosophisme ». Le Théosophisme, ch. II, « Les origines de la Société Théosophique », ch. IV, « La question des Mahatmas », ch. IX, « Les sources des ouvrages de Mme Blavatsky », ch. X, « Le Bouddhisme ésotérique », ch. XI, « Principaux points de l'enseignement théosophique », ch. XII, « Le Théosophisme et le Spiritisme », ch. XIII, « Le Théosophisme et les religions », ch. XV, « Les antécédents de Mme Besant », ch. XVI, « Début de la présidence de Mme Besant », ch.

XVII, « Au parlement des Religions », ch. XVIII, « Le Christianisme ésotérique », ch. XXV, « Théosophisme et Franc-Maçonnerie », ch. XXVII, « Le moralisme théosophiste », ch. XXX, « Conclusion ».)

Voir Spiritisme, Tradition.

THAU (grec).
Voir Tau.

THOR.

Voir Marteau.

THULÉ.

Voir Hyperborée.

TIEN (chinois).
Voir Ciel.

TISSAGE. Le Tissage participe de ces symboles de « métier* » dont le sens est à la fois un développement plus profond de l'art du travail, et une extension de la portée particulière du signe propre de l'oeuvre réalisée par les artisans qui se consacrent à son édification.
On distingue deux éléments précis dans le Tissage, la chaîne et la trame qui forment toutes les deux l'ensemble total de l'ouvrage, ou du tissu (tantra). Les fils* (sûtras) tendus de la chaîne, qui reposent solidement sur le métier, sont une image du caractère immuable du Monde*, de sa stabilité, de sa présence massive, alors que les

fils de la trame, qui passent et repassent entre les fils de la chaîne, grâce à la navette, dans un incessant va-et-vient, incarnent le mouvement constant, le flux et le reflux, la contingence universelle et l'aspect variable qui permet l'application des fondements du Princip*e en fonction des conditions spécifiques d'une période temporelle déterminée.
Lorsque les fils de la chaîne croisent ceux de la trame, apparaît alors l'image de la Croix* qui réunit en ellemême la dimension verticale et la dimension horizontale, c'est-à-dire la totalité des « états de l'être* » ou degrés d'existence* avec leur expansion possible. Cette union entre le principe actif (Purusha*) qui relève de la pure verticalité, et le principe passif féminin (Prakriti*) qui est lié au plan horizontal, fournit une parfaite représentation de la façon dont est produite la Manifestation*. On peut également voir dans le principe actif la Shruti, ou lumière directe et immédiate qui est le plus souvent représentée par le Soleil*, et, dans le principe passif et vertical, la Smriti*, la lumière reçue, réfléchie qui est rapprochée pour cela de l'astre lunaire.
Les Écritures sacrées ont largement fait appel au symbolisme* du Tissage afin d'illustrer leurs propos, et il est vrai que les Upanishads, en premier lieu et de façon régulière, ont assimilé le Suprême Brahma* à « Ce sur quoi les mondes sont tissés, comme chaîne et trame » (Mundaka Upa

nishad, 2e mundaka, khanda, shruti 5e). Il faut avouer que ce mouvement entre les fils de la trame et de la chaîne, offre une grande richesse d'interprétation, et les auteurs ne se font pas faute d'utiliser ce va-et-vient pour symboliser Yinspir et le respir, la vie et la mort*, le mouvement et l'immobilité, etc. Image et symbole

du Monde, le métier à tisser à l'aide duquel l'homme réalise la toile de sa vie aux formes multiples et changeantes, s'impose comme une parfaite représentation des lois de l'Univers manifesté et, à ce titre, fait du Tissage en tant que tel l'exemple concret de la condition existentielle. (Le Symbolisme de la Croix, ch. XIV,

« Le symbolisme du tissage ».)

Voir Chapelet, Fil.

TONSURE.

Voir Brahma-randhra.

TOTALITÉ.

Voir Tout.

TOUT. Le Tout universel est sans parties, il est non-limité, rien ne lui est extérieur, il englobe l'ensemble le plus large qui puisse être, faute de quoi d'ailleurs il ne serait pas le Tout. Le Tout, équivalent à l'Infini*, n'est ni réductible ou assimilable à un objet particulier et déterminé; puisqu'il contient la totalité la plus ample, il ne laisse rien subsister en dehors de lui. Non conceptualisable,

ni non plus objet pour l'esprit en tant
que pensée spécifique, car aucune
conception n'est en mesure de pouvoir
en cerner véritablement l'immensité
et la nature, le Tout échappe
strictement et rigoureusement à toute
tentative de définition positive limitée.
Le Tout dépasse de manière radicale
les formes* relatives qui sont appréhendées
du point de vue existentiel,
et il est surtout supérieur à la somme
de ses parties; René Guénon insiste
particulièrement sur ce point car une
somme arithmétique est incapable de
rendre véritablement ce qu'il en est
de la totalité en tant que telle. Le Tout
en effet ne peut être ramené, pour
tenter maladroitement de s'en faire
une représentation quelconque, à une
simple accumulation ou addition de
l'ensemble, la quantité* en tant
qu'instrument de mesure étant absolument
inapte à transmettre une juste
dimension du Tout.
Il en va également de la même et
identique façon pour le raisonnement,
qui voudrait s'essayer à une
réduction « mentale », ou conceptualisation
globalisante, en faisant agir

les outils et mécanismes intellectuels
classiques, et qui refuserait de laisser
la place en ce domaine à la pure
« intuition intellectuelle* », faute de
quoi malheureusement on n'aboutirait
qu'à la création « imaginaire »
d'un ens rationis, un être de raison,
qui ne posséderait aucune réalité tangible
et concrète hors celle que lui

donnerait la pensée.
Le Tout doit donc être regardé dans
sa pure transcendance et profonde
immanence, en exerçant sur nousmêmes
une effective mise à distance
des modes humains d'évaluation,
seule manière de laisser le plus libre
possible, vacant et disponible, l'espace
intérieur nécessaire, afin que se
manifeste dans sa subtile « présence

» la totalité authentique.
(Les États multiples de l'être, ch. I, « L'Infini et la Possibilité », ch. III, « L'Être et le Non-Être », ch. V, « Rapports de l'unité et de la multiplicité », ch. VIII, « Le mental, élément caractéristique de l'individualité humaine », ch. XVI, « Connaissance et conscience ».)

Voir Absolu, Infini, Possibilité, Principe, Unité, Vérité.

TRADITION. La Tradition, est par essence d'origine « supra-humaine », c'est même très exactement là sa juste définition et rien de ce qui est traditionnel ne peut être qualifié de tel sans la présence de cet élément fondamental, vital et axial, qui en détermine le caractère propre et authentique. C'est cette question qui rend précisément totalement invalides les jugements des agents conscients ou inconscients de la « déviation moderne », incapables dans leurs recherches de percevoir et de déceler l'existence de cet élément « suprahumain » au sein des domaines qu'ils

étudient. En effet, rien de ce qui est
purement humain ne peut être considéré
comme traditionnel, c'est pourquoi
il est faux, comme le dit fort
justement René Guénon, de parler
d'une « tradition philosophique » ou
d'une « tradition scientifique »,
comme on le fait habituellement de
nos jours, car seules peuvent se prévaloir
du qualificatif de « traditionnelles
» les formes héritières d'une
succession ininterrompue, d'une
chaîne de transmission (qui a pour
nom en hébreu shelshelekt, en arabe
silsilah, et en sanscrit paramparâ),
chaîne garantissant la réalité et la permanence
de « l'élément vital », c'està-
dire d'origine non-humaine, à l'intérieur
d'une tradition particulière.
Certes la Tradition, s'exprime sous
diverses modalités répondant aux
nécessités de temps et de milieu qui
sont l'occasion de multiples et nécessaires
adaptions pouvant prendre différentes
formes, mais ces formes sont
toujours et invariablement porteuses
de ce lien organique intime, de ce rattachement
à une source « nonhumaine
» qui témoigne de leur
authenticité. Comme on le voit, le
critère central et, pourrions-nous dire,
unique de jugement à propos de l'authenticité
d'une forme, de la validité
d'un enseignement ou des qualifications
affichées des maîtres, comme
de la légitimité des pratiques rituelles
exécutées, porte sur la présence
effective, tangible et certaine, du rattachement
à un fondement « supra

humain ». Ainsi, si on examine cette
question un instant, nous percevons
clairement que, sur le plan exotérique*,
les religions* possèdent
toutes, en tous les cas pour celles qui
sont porteuses d'une réelle base
intemporelle, une origine « nonhumaine
» qui leur confère une autorité
incontestable leur permettant de

transmettre une « influence spirituelle
» complète. Et il en va
d'ailleurs exactement de la même
manière pour les courants ésotériques*,
qui obéissent aux mêmes
et identiques règles concernant les
formes de la transmission, et qui
doivent obligatoirement être rattachés
à une source également « nonhumaine
». Rien ne peut se soustraire
à cet impératif catégorique qui s'impose
à toutes les traditions particulières,
exotériques ou ésotériques,
comme le critère par excellence de
leur authenticité, il ne saurait y avoir
sur ce point absolument aucune dérogation
extraordinaire ou exception
spéciale. Nous sommes ici dans le
domaine des vérités objectives, ce
qui signifie bien évidemment que
« l'entre-deux » est impossible. Dès
lors, soit la réponse à la question est
affirmative et donc autorise la reconnaissance
du caractère traditionnel du
courant spirituel examiné, soit elle
est négative, au quel cas nous sommes
en présence d'une « pseudo-tradition
» qui ne peut bénéficier d'aucune
reconnaissance de quelque
ordre que ce soit du point de vue tra

ditionnel, et doit donc être considérée comme dénuée de tout intérêt spirituel véritable. Un autre aspect, et non des moindres, se dégage de cette remarque à propos du caractère objectif des vérités transcendantes, c'est que le rattachement au domaine « supra-humain », s'il constitue la base qui permet d'affirmer que nous sommes bien en présence d'une tradition authentique, nous amène à reconnaître inévitablement qu'il existe, à ce niveau supérieur bien entendu, c'est-à-dire au niveau le plus intérieur, une réelle « unité transcendante de toutes les formes traditionnelles », Unité* qui est une évidence dans la mesure où cette source « non-humaine », à laquelle sont rattachées toutes les traditions, est absolument identique, indivisible et unique pour l'ensemble des formes considérées. Le Principe* ne se divisant pas et étant par essence Absolu*, « l'UN* » sans commencement et sans second, la Tradition à son tour est unique et ne peut que tenir finalement, sous toutes les latitudes et continents, et malgré les divergences circonstancielles dépendantes des composantes humaines, que le même discours et enseigner la même doctrine*.

Toutes issues d'une origine semblable, même si les nécessités de l'histoire obligèrent à des particularisations indispensables rendues inévitables de par les contingences relatives aux mentalités des peuples et

des différentes périodes historiques, les formes traditionnelles ne sont en réalité qu'un seul corps spirituel et doctrinal, aussi paradoxal que cela puisse paraître par ailleurs pour un regard non-avisé et purement extérieur.
Il apparaît à l'évidence, à la lecture

de ce qui vient d'être souligné, que
« rattachement* », « transmission »
et « unité » constituent les pôles communs
à toute les traditions particulières,
et qu'ils sont même précisément
constitutifs de la Tradition en
tant que telle. Ceci nous amène
naturellement à comprendre que la
Tradition, de par sa dépendance au
Principe*, est de nature transcendante
quant à son origine et universelle
de par son contenu, et que
cette nature ne peut être l'objet d'une
acquisition postérieure mais est donnée
à titre plénier et entier ; transmise
originellement aux traditions authentiques.
Ce lien avec la transcendance,
fait de ces formes traditionnelles
véritables, et de celles-ci seulement,
les instruments privilégiés et intemporels
de la conservation du dépôt
« supra-humain », les fidèles et
inlassables ouvrières de la transmission
des vérités principielles essentielles
et éternelles.

(Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues, IIe partie, ch. II,
« Principes d'unité des civilisations
orientales » ch. III, « Que faut-il
entendre par tradition? », « Tradition
et religion ». Le Règne de la quantité

et les signes des temps, ch. XXXI, « Tradition et traditionalisme », ch. XXXVIII, « De l'antitradition à la contre-tradition ». Aperçus sur l'initiation, ch. VIII, « De la transmission initiatique », ch. IX, « Tradition et transmission », ch. XLV, « De l'infaillibilité traditionnelle ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. IV, « La coutume contre la tradition », ch. XVII, « Doctrine et méthode », ch. XXIII, « Travail initiatique collectif et « présence » spirituelle ». Symboles de la Science sacrée, ch. V, « Tradition et « inconscient », ch. VI, « La Science des lettres », ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XI, « Les Gardiens de la Terres sainte ».

Etudes sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Parole perdue et mots substitués », « L'orthodoxie maçonnique ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques,

« Atlantide et Hyperborée », « Place de la tradition atlantéenne dans le Manvatara », « Kabbale et science des nombres ». Aperçus sur l'èsotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « L'ésotérisme islamique », ch. X, « Taoïsme et Confucianisme ». Mélanges, IIIe partie, ch. VI, « La Gnose et les écoles spiritualistes ».)

Voir Centre, Connaissance, Doctrine, Gardiens, Influence spirituelle, Infini, Initiation, Maçonnerie, Métaphysique, Monothéisme, Occident, Orthodoxie, Parole perdue, Principe, Qualification initiatique, Rite, Roi du

Monde, Spiritualité, Symbolisme, Terre Sainte, Unité, Vérité.

TRADITION PRIMORDIALE.

Les formes traditionnelles de notre

présent Manvantara*, conservent très concrètement, même si c'est parfois de manière extrêmement indirecte, un lien avec la « Tradition primordiale », que l'on qualifie par ailleurs d'hyperboréenne à cause de son origine « polaire » qui, de par son caractère premier est la tradition fondamentale, présidant à la source de diffusion de la Connaissance* sacrée au sein de notre cycle* actuel. Cette Tradition nommée, pour les raisons que nous venons d'exposer, « primordiale », la plus ancienne tradition de l'humanité, est la tradition primitive commune à l'ensemble des traditions authentiques et « orthodoxes », dont les traces et signes apparaissent très lisiblement dans les symboles, rites et mythes de la Tradition* universelle. On peut donc dire que cette Tradition primordiale a véritablement fécondé, nourri substantiellement l'ensemble des traditions actuelles, ces dernières en dérivant à un degré plus ou moins

important.

La nature « polaire » de la Tradition primordiale lui confère par ailleurs un caractère central, c'est-à-dire non réductible aux catégories classiques utilisées pour situer la zone géographique d'origine d'une forme spirituelle ou religieuse particulière, catégories qui se divisent comme

nous le savons pour notre ère actuelle en deux domaines distincts: l'Orient* et l'Occident*. La Tradition primordiale s'exprime ainsi aujourd'hui par l'intermédiaire du symbolisme*, véritable langage universel dépassant les différences de langages ou de religions, à cause justement de cette appartenance commune à une identique mémoire antérieure. René Guénon s'est penché tout au long de son oeuvre, avec une rare et vigilante attention, sur la permanence de ces signes qui témoignent de la Tradition primordiale, afin d'essayer de dégager une compréhension approfondie de la signification de la présence de ces formes au sein des diverses civilisations, et de faire apparaître leur sens exact au regard du savoir essentiel.

Etre en mesure de reconnaître les signes qui manifestent leur rattachement à la Tradition oubliée, être capable de lire et d'en comprendre leur sens, telle est finalement la tâche et l'objectif de l'entreprise herméneutique qui présida à l'immense travail effectué par Guénon dans le domaine du symbolisme.

(Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Atlantide et Hyperborée », « Place de la tradition atlantéenne dans le Manvatara », « Kabbale et science des nombres », « La Kabbale juive », « Le Tombeau d'Hermès ». Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal », ch. X,

« La triple enceinte druidique », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XVII, « La lettre G et le swastika », ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. XXXV, « Les portes solsticiales ».)

Voir Âges, Cycle, Hyperborée, Origine, Manvantara, Symbolisme, Syrie, Tradition.

TRANSCENDANTAUX. Les Transcendantaux sont les modes universels de l'Être*, modes dont la « multiplicité* » n'est pas uniquement de nature quantitative, mais relève plutôt de l'analogie* entre multitude et multiplicité numérique, analogie qui peut se comparer au rapport existant entre l'unité arithmétique et l'Unité* métaphysique.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XIX, « Représentation de la continuité des différents états d'être ».)

Voir Analogie, Être, Multiplicité, Unité.

TRANSFINI. On parle de « Transfini » lorsque la logique* mathématique* se laisse aller à imaginer, dans ses vaines et stériles tentatives à concevoir l'Infini* quantitativement, non seulement des infinis pouvant coexister ensembles, mais également un domaine plus grand que l'Infini lui-même. On mesure aisément en quoi ce « Transfini » pré

tendument plus grand que l'Infini, ne représente aucune valeur métaphysique réelle, et reste l'objet d'une pure et absurde spéculation parfaitement dénuée de sens.
Il n'empêche, comme le souligne Guénon, que certains esprits scientifiques, et non des plus moindres, affirment et soutiennent sans rire l'existence de ces « infinis » limités, et même de cet absurde « Transfini », sur lequel l'application de la simple et rudimentaire logique permettrait d'écarter toute prétention à la réalité.
Il y a là, bien évidemment, un signe flagrant du niveau de confusion intellectuelle qui règne aujourd'hui, et qui n'épargne hélas personne, mêmes les intelligences les plus éminentes.

(Les Principes du calcul infinitésimal, ch. I, « Infini et indéfini », ch. II, « Contradiction du « nombre infini ». Mélanges, ch. III, « Esprit et intellect ».)

Voir Indéfini, Infini.

TRANSFORMATION. La Transformation, terme que l'on trouve parfois dans le langage* de l'hermétisme* pour désigner un passage au-delà de la forme*, n'est pas à confondre avec la transmutation qui ne représente qu'un simple changement d'état au sein du domaine formel individuel.
La Transformation est donc, au sens strict, un accès à un état supra-individuel non formel par le dépassement

des conditions limitatives (temporelles et physiques) de l'existence humaine, c'est-à-dire l'accomplissement effectif d'un niveau de réalisation relevant incontestablement des « Grands Mystères* ».
(Aperçus sur l'initiation, ch. XLII, « Transmutation et transformation ».)

Voir Durée, Mystère, Temps.

TRÊTRÂ-YUGA (sanskrit).
Voir Âges, Manvantara.

TRIADE.

Voir Ternaire.

TRIANGLE. Le Triangle se rencontre dans toutes les traditions avec une constante et impressionnante régularité de sens, ce qui démontre la puissance spécifique de ce symbole fondé sur l'harmonie* et l'équilibre* du nombre trois. Image emblématique du Principe*, c'est la figure géométrique couramment utilisée dans le Christianisme* pour évoquer la Trinité divine, et pour représenter également la conception ternaire originelle du Monde* manifesté, le Judaïsme quant à lui l'utilisant en le faisant agir sous un double aspect, pointe en haut et pointe en bas réunies, formant le célèbre « Sceau de Salomon* » qui incarne la parfaite représentation de l'analogie* entre ce qui est en haut et ce qui est en bas. Symbole commun au Judaïsme et à la Maçonnerie* puisqu'on l'utilise pour y inscrire à

l'intérieur le Tétragramme*, le Triangle entretient donc une étroite relation avec la transcendance; les trois points utilisés en tant que rappel de la forme triangulaire comme abréviations dans les écrits maçonniques sont en réalité une évocation de la « Présence » du « Grand Architecte de l'Univers* ». C'est pourquoi trois maîtres sont nécessaires pour constituer la loge*, formant ensemble le triangle rectangle pythagoricien, élément fort intéressant pour la compréhension du caractère opératif de la nature trisyllabique de la « Parole Perdue* ».
Évoquant la transcendance, l'idée de hauteur, la montagne*, le Triangle fut constamment employé dans l'architecture sacrée où il joue un rôle de première importance. De l'entrée des Temples à la composition générale des édifices il occupe une place prépondérante.

Martinès de Pasqually affirmait dans sa première des « Instructions sur la Création universelle », que lorsque le Créateur voulut former l'Univers* il conçut dans son imagination un plan de forme triangulaire, ce plan triangulaire explique que « L'ouvrage qui en est provenu devait en porter l'empreinte et être triangulaire ou ternaire.
» S'il est le plus souvent tracé avec la pointe en haut, on le trouve dans les figures géométriques de l'Inde et dans certains yantras* la pointe en bas, position où il incarne l'image de la coupe sacrificielle con

tenant à ce titre parfois un Coeur* en son centre. On parle en effet de la coupe du Coeur en Orient* pour désigner cette représentation particulière. N'oublions pas non plus que si le Triangle pointe en bas est le schéma géométrique du Coeur, il est aussi, lorsque la Croix* y est rajoutée

à sa base, le symbole alchimique du soufre* soit l'accomplissement réalisé du « Grand OEuvre ».
Ce rapprochement entre le Triangle et le Coeur* reçut une riche illustration parmi les anciennes corporations qui respectaient la truelle pour sa forme triangulaire, emblème de la « Très

Sainte et Indivisible Trinité ».

(Symboles de la Science sacrée,

ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal », ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XIV, « La Tétraktys et le carré de quatre », ch. XV, « Un hiéroglyphe du Pôle », ch. XXX, « Le Coeur et la Caverne », ch. XXXI, « La Montagne et la Caverne », ch. L, « Les symboles de l'analogie », ch. LXVII, « Les sept rayons et l'arc-en-ciel », ch. LXXII, « L'Oeil qui voit tout ». Études sur la Franc-maçonnerie et le Compagnonnage, t. II, « Parole perdue et mots substitués », « Le Chrisme et le Coeur », « À propos des signes corporatifs et de leur sens originel », « Quelques documents inédits sur l'ordre des Élus Coëns », « À propos du Grand Architecte de l'Univers », « Comptes-rendus d'articles de revues, janvier-février 1949 »,

«Comptes-rendus d'articles de
revues, avril-mai 1950, The
Spéculative Mason », « Comptesrendus
sur « By-ways of free-masonry
».)

Voir Sceau de Salomon, Ternaire,
Tétragramme.

TRIBHUVANA (sanskrit). Les trois
niveaux de la réalité manifestée, les
degrés fondamentaux de la Manifestation*
(informelle, subtile et grossière),
constituent également ce que la
tradition hindoue désigne comme
étant les « Trois mondes » ou
Tribhuvana (Bhû, Bhuvas et Swar)
c'est-à-dire les trois vyâhritis ou mots
qui sont prononcés à la suite du
monosyllabe Om* lors des cérémonies
matinales, et que la tradition
hébraïque nomme Beriah, Ietsirah et
Asiah.

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. V, « Purusha inaffecté
par les modifications individuelles »,
ch. XII, « L'état de veille ou la condition
de Vaishwânara », ch. XIV,
« L'état de sommeil profond ou la
condition de Prâjna ».)

Voir Monde.

TRIMÛRTI. »

Voir Brahma, Shiva, Vishnou.

TRIRATNA (sanskrit). Nom du
« triple joyau » ou également les
« trois trésors » du Bouddhisme*,

vis-à-vis desquels prend refuge et
jure de respecter celui qui s'engage
dans la voie* de la Libération* et de
l'Éveil enseignée par le Bouddha,
trois joyaux qui sont respectivement :
« Le Bouddha », le « Dharma* », et
le « Sangha » (ce dernier terme désignant
la communauté des prati

quants).

(La Grande Triade, ch. XXIV, « Le

Triratna »).

Voir Bouddhisme, Dharma, Ternaire.

TRIVID-VAJRA (sanskrit).

Voir Soleil.

TULA.

Voir Hyperborée.

U

UN (L'). Cause de toutes les causes, Origine* de toutes les origines, l'Un est le fondement essentiel qui couronne le mystère* suprême de la première des dix Sephiroth. Il est totalement insaisissable, la Source invisible de tout ce qui est, celui avant lequel rien n'est, celui dont le Sepher Ietsirah dit fort à propos justement : « Avant l'Un, que peux-tu compter? »

L'Un est l'Unité* métaphysique première que l'on considère comme la détermination* initiale, l'affirmation sans laquelle rien ne pourrait être, l'engendrement universel, le Verbe* par lequel toutes choses sont apparues à l'existence, et sans lequel également rien ne pourrait subsister dans l'être. L'Un sans second est la base substantielle de la perspective métaphysique, il est non-duel, c'est pourquoi on le nomme l'Absolu*, celui qui est à l'origine de tout.
L'Un en son principe, par rapport au monde de la multiplicité, se décline en deux aspects complémentaires, aspects qui sont respectivement le caractère manifesté et non-manifesté du Verbe auquel l'Un peut être, comme nous le voyons, comparé. En tant que non-manifesté, l'Un est identique au Point* primordial

incompréhensible, il réside au sein l'inconnaissable, occulté et caché au coeur de la non-qualification (nirguna*), dans le mystère du voilement.
Quant à son aspect manifesté, là où l'Un est regardé comme le lieu* de tous les possibles, ce ne sont que ses attributs* (midoth) à partir desquels il créé le monde* qui lui permettent d'apparaître de manière induite sous le masque*, parfois difficilement perceptible il est vrai, des choses et des phénomènes.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV,

« Les directions de l'espace ». Les États multiples de l'être, ch. XVIII, « Notion métaphysique de la liberté ».)

Voir Absolu, Attributs, Infini, Non-Être, Point, Principe, Zéro.

UNIFORMITÉ. Plus le monde avance, plus la tendance à l'uniformisation se fait plus forte et plus pressante; balayant les particularismes locaux, anéantissant les traditions, le monde moderne se plaît à dissoudre toutes les traces d'originalité pour ne laisser subsister que le modèle de l'homo consumons, de l'homme marchandise, parfaitement neutre aux désirs préfabriqués et à la vie artifi

cielle. Loin de parvenir à l'Unité métaphysique, l'homme moderne sombre dans l'uniformisation qui n'a pas grand chose à voir avec la « voie* » de retour au Principe*, et qui en est une sorte de parodie tragique et pitoyable. En effet, au sein du « Règne de la quantité » domine la loi du plus grand nombre, de l'accumulation, du toujours plus et de plus en plus vite, ce qui oblige à mécaniser les désirs et organiser et homogénéiser les réflexes conditionnés, à endormir les esprits par l'illusoire sensation du misérable confort individuel. L'espoir de la société spectaculaire, comme de tous les systèmes « égalitaires » contemporains, est de réaliser cette uniformisation afin que les hommes soient tous semblables et puissent consommer et produire, aux quatre coins du globe, les mêmes produits, communiant au même et identique rythme de vie, se soumettant au même mode de penser, c'està-dire se situant en réalité au degré zéro de réflexion et d'intelligence et parvenant, ou plus exactement « sombrant » ainsi, à un niveau d'artifice jamais atteint au cours des siècles passés.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. VII, « L'uniformité contre l'unité ». La Crise du monde moderne, ch. VI, « Le chaos social ».)

Voir Égalitarisme, Quantité.

UNITÉ. L'Unité, indivisible et sans

parties, est dite possédant tous les aspects de la divinité (Asrâr rabbâniyah), elle est à ce titre intimement liée au Principe* et on peut dire qu'elle définit un élément important de sa nature propre. Les scolastiques affirmaient avec raison que l'Être*, au sens métaphysique*, est l'Unité même (Esse et unum convertuntur),

qu'il est même l'image de l'Unité métaphysique car l'Unité est précisément la première de toutes les déterminations de la Manifestation*. René Guénon parlera au sujet du rapport à la Manifestation non de « l'Unité », mais de « l'unicité » de l'Existence*, en employant en cela un néologisme se situant au plus proche et le plus fidèlement du sens du terme arabe Wahdatul-wujûd, terme qui rend bien le fait que l'existence ne contredit pas la réalité de la multiplicité des modes de la Manifestation, mais, bien au contraire, en inclue l'ensemble de ces modes puisque ceux-ci subsistent pleinement au sein de la Possibilité* et forment ainsi une « indéfmité » de degrés qui correspondent à tous les modes envisageables de la Manifestation. L'Être est donc Un* car le Principe est sans dualité, c'est pourquoi lorsque la multiplicité* est ramenée à l'Unité, alors en cette dernière sont parfaitement harmonisés les pôles complémentaires, réalisant à ce moment précis et concrètement « l'unité dans la multiplicité et la multiplicité dans l'unité » (El-wahdatu filkuthrati wal-kuthratu fîl-wah

dati), soit le retour au point central, le « Lieu divin » ou « Station divine » (El-maqâmul-ilahî). Il y aura donc lieu de distinguer, pour une juste formulation des concepts métaphysiques qui ont vocation à exprimer les nuances subtiles qui s'appliquent aux différents niveaux d'une identique notion: « l'unicité » de l'Existence, l'Unité de l'Être et la non-dualité du Principe.
Beaucoup se demandent parfois comment et par quel processus étrange et surprenant la multiplicité peut « sortir de l'Unité », or, à cette question qui ne correspond à aucune réalité selon René Guénon, il convient de répondre que rien ne sort jamais de l'Unité, de même que rien ne sort jamais du Tout* universel. De la même manière qu'aucune possibilité n'échappe à la Possibilité totale, à l'Infini* la multiplicité également est incluse, comprise dans l'Unité primordiale et ne cesse à aucun moment d'y demeurer comprise. Le Principe de la Manifestation est Unité en lui-même tout en contenant, sans que cela ne change en rien sa nature originelle, la multiplicité; c'est là le mystère incompréhensible de la totalité qui ne connaît rien qui ne soit pas en elle, ceci expliquant d'ailleurs directement le fait qu'elle est dite synonyme de l'Unité.
Si l'on regarde maintenant les choses par rapport au niveau humain, la notion d'Unité prend un sens particulier, sans que pour autant celui-ci soit

étranger à ce que représente l'Unité en soi. En effet, la réalisation de l'Unité, que l'homme doit, pour ce qui le concerne, poursuivre de ses voeux et par ailleurs travailler à accomplir à l'intérieur de lui-même à l'égard de l'ensemble de ses facultés : unité de la pensée, unité de l'action, et unité des deux facultés entre elles,

contribue tout en simplifiant souverainement
l'être à l'orienter vers le
« Centre* immuable » que l'on
représente généralement par l'orientation
rituelle (qiblah) lors des cultes
et cérémonies, et dont les centres
spirituels terrestres (Temples, Cathédrales,
etc.) manifestent la présence
puisqu'ils sont les images visibles du
Centre unique dont le reflet s'étend
en direction de tous les mondes. Ce
point central, cet « Axe* », ce
« Centre* » unique est également le
« Coeur* », « L'Invariable Milieu* »
immuable et stable dont l'homme
déchu a perdu la perception et oublié
le sens, sens qui est d'abord celui de
l'éternité* comme celui de l'Unité,
dont seule la restauration de l'état
primordial* nous permettra, en
rompant avec l'attraction de la multiplicité
qui est le chemin des égarés
(Ed-dâllîn), de retrouver la véritable

et authentique signification.
L'Unité totale qui contient tout et qui

est une comme la Vérité* est une, à
laquelle fait référence René Guénon,
survient lorsque l'étincelle de Lumière
intelligible qui est comme un fragment
de l'Unité, c'est-à-dire une

« unité fragmentaire », si ce terme
peut bien entendu avoir un sens puisque
comme nous le savons l'Unité ne
se divise pas, étincelle donc qui se
développe afin de s'identifier avec la
parfaite Unité et rejoindre le Centre.
Centre qui n'est autre que l'Unité
première qui subsiste dans sa plénitude
éternelle, là où il n'y a plus ni
distinction, ni séparation, car tout
repose en elle depuis le commencement
et pour toujours dans l'indifférenciation
du Principe.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. I,
« La multiplicité des états de l'être »,
ch. IV, « Les directions de l'espace »,
ch. VI, « L'union des complémentaires
», ch. VII, « La résolution des
oppositions », ch. VIII, « La guerre et
la paix », ch. IX, « L'Arbre du
Milieu », ch. XV, « Représentation de

la continuité des différentes modalités
d'un même état d'être », ch.
XVI, « Rapports du point et de l'étendue
», ch. XXI, « Détermination des
éléments de la représentation de
l'être », ch. XXIII, « Signification de
l'axe vertical; l'influence de la
Volonté du Ciel », ch. XXIV, « Le
Rayon Céleste et son plan de réflexion
», ch. XXVI, « Incommensurabilité
de l'être total et de l'individualité
», ch. XXVIII, « La Grande
Triade », ch. XXIX, « Le centre et la
circonférence ». L'Homme et son
devenir selon le Vêdânta, ch. VI,
« Les degrés de la manifestation individuelle
», ch. XXII, « La Délivrance
finale ». Les États multiples de l'être,

ch. III, « L'Être et le Non-Être », ch.
IV, « Fondement de la théorie des
états multiples », ch. V, « Rapports de
l'unité et de la multiplicité ». Le Règne
de la quantité et les signes des
temps, ch. VII, « L'uniformité contre
l'unité », ch. XI, « Unité et « simplicité
». Aperçus sur l'ésotérisme
islamique et le taoïsme, ch. III, « Et-

Tawhid », ch. IV, « El-Faqru », ch.
VI, « Er-Rûh ». Introduction générale
à l'étude des doctrines hindoues,

IIe partie, ch. II, « Principe d'unité
des civilisations orientales ». Mélanges,
Ire partie, ch. VII, « Remarques
sur la production des nombres ».)

Voir Centre, Coeur, Éternité, Être,
Invariable Milieu, Multiplicité, Non-
Être, Pôle, Principe, Vérité, Zéro.

UNIVERSEL. René Guénon considérait
que l'Universel n'était pas une
« catégorie » comme l'affirment bien
trop souvent les philosophes profanes
de manière erronée, c'est-à-dire un
genre « de nature la plus générale »
comme le désignaient dans leur langage
les scolastiques, soit quelque
chose appartenant manifestement et
foncièrement au domaine individuel,
mais, bien au contraire, comme une
notion possédant un caractère transcendant
la plaçant de façon originale
dans une position de « non-réductibilité
» par rapport aux données
habituelles qui forment les concepts
classiques de la métaphysique*.
C'est pourquoi l'Universel, si l'on

veut essayer tout de même de lui adjoindre une qualification adéquate, peut être rapproché plus précisément des « transcendantaux » qui se particularisent par leur capacité propre à dépasser tous les genres limités, et en particulier parmi ceux-ci : les « catégories ». Précisons cependant que les « transcendantaux » sont très loin de constituer tout l'Universel, en effet « coextensifs » à l'Être* il ne peuvent pas aller au-delà de l'Être, ils ne dépassent pas le domaine de l'ontologie commune et étroite qui ignore tout de ce qui relève du non-manifesté et qui, justement, est ce qui importe le plus du point de vue de la métaphysique intégrale.

Au sein de l'Universel, qui englobe l'ensemble le plus vaste qui se puisse concevoir, tout est et doit être impérativement envisagé en « simultanéité* » car les limites habituelles qui conditionnent les phénomènes appartenant au monde de la Manifestation*, et plus directement et en premier lieu le temps* et l'espace* mais également la conscience*, participent d'une « permanente actualité » en relation immédiate avec la « cause initiale ». Ceci explique d'ailleurs les raisons qui font apparaître intellect et Connaissance* comme non distincts lorsqu'ils sont envisagés sous le mode de l'universalité, car l'immédiateté de la véritable connaissance rend l'intellect identique à son objet.

La réalité de l'Universel, incomparablement supérieure à toutes les compréhensions parcellaires qui nous sont transmises par notre niveau de perception individuel et fragmentaire de réalité, est donc située sur une modalité qui n'est autre que celle de la « permanence absolue », permanence que la théologie occidentale désigne relativement correctement,

en quelque sorte, lorsqu'elle nous dit que « les possibles sont éternellement dans l'entendement divin ». L'Universel participant de la Possibilité* embrasse donc la totalité dans une actualité non différée, non médiate, et confère à tout ce qui dépend de lui une subsistance permanente que l'esprit a beaucoup de mal à cerner exactement car elle dépasse radicalement, en ampleur, profondeur et transcendance, tous les paramètres connus ou imaginables employés pour mesurer et évaluer le réel*, le monde manifesté. Comme nous le constatons, l'Universel appartient à un ordre excédant tous les ordres, rien ne lui est comparable car il dépassera toujours et inévitablement tout élément particulier de comparaison puisque l'Universel échappe rigoureusement, absolument et fondamentalement au particulier.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi ». Les États multiples de l'être, ch. XVI, « Connaissance et conscience », ch. XVII, « Nécessité et contingence », ch. XVIII, « Notion métaphysique de la liberté ». Le Symbolisme de la

Croix, ch. I, « La multiplicité des états de l'être », ch. II, « L'Homme Universel », ch. III, « Le symbolisme métaphysique de la croix », ch. VIII, « La guerre et la paix ». Mélanges, ch. III, « Ciel et Terre », ch. X, « L'homme et les trois mondes ».)

Voir Être, Homme Universel, Métaphysique, Possibilité, Réel.

UPÂSANÂ (sanskrit).
Voir Méditation.

UTTARA-MÎMÂNSÂ (sanskrit).
Voir Mîmânsâ.

UTTARÂYANA (sanskrit). On nomme ainsi la phase ascendante du Soleil*, que l'on met en rapport dans l'astronomie indienne avec le dêvayâna (« voie* » ou également « porte des dieux* »), qui se développe vers le nord, et qui a lieu au cours de l'année entre le solstice

d'hiver et le solstice d'été.

(Symboles de la Science sacrée, ch. XXXV, « Les portes solsticiales ».)

Voir Dêva-yâna, Janus, Pitri-yâna, Porte, Soleil.

.»

V

VÂCH (sanskrit). Ce mot sanskrit possède le même sens que le latin vox, il représente donc la voix ou organe de la parole, organe que l'on considère comme étant l'un des cinq instruments d'action qui, réunis au complet, sont: les organes d'excrétion (paya), les organes générateurs (upastha), les mains (pâni) et les pieds (pâda). La parole est plus particulièrement attachée à l'expression et joue de ce fait un rôle de premier ordre dans la transmission du savoir, la diffusion de l'enseignement*, la description de la manifestation de la réalité immédiate, comme de l'évocation des réalités supérieures, à ce titre on dit qu'elle est rendue possible sous l'action* de Brahma*, et pour cela est considérée comme identique à Saraswati la Shakti* de Brahmâ*. (L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. VIII, « Manas ou le sens interne; les dix facultés externes de sensation et d'action », ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ », ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivanmukti ».)

Voir Langage, Shakti, Verbe.

VAISHWANARA (sanskrit). Vaishwanara est un dérivé étymologique

de vishwa qui signifie « Tout* », et de nara que l'on peut traduire par « homme », ce qui nous donne « l'Homme Universel* », selon le développement total et plénier de ses divers états de Manifestation*. Bien qu'il s'agisse ici en l'occurrence de son état matériel et corporel, c'est-àdire le plus extérieur de tous, cet état peut néanmoins être regardé comme le symbole de ce qui constitue l'ensemble de la Manifestation universelle puisque Vaishwanara en tant que Virâj* possède le sens « d'Intelligence cosmique », et représente

d'autre part sous un autre angle ce qui est « commun à tous les hommes ».

Selon la Mândûkya Upanishad, Vaishwanara est constitué de sept parties principales qui sont en fait les sept parties principales du corps « macrocosmique », soit l'état corporel humain transposé au niveau universel, état commun à tous les êtres individuels.
Par ailleurs Vaishwanara, qui est parfois considéré comme la première des conditions d'Atma*, est également identifié au feu interne, à Agni le « Régent du feu ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XII, « L'état de veille ou

la condition de Vaishwânara », ch. XIX, « Différence des conditions posthumes suivant les degrés de la Connaissance », ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération ».)

Voir Feu, Homme Universel, Manifestation, Nâdî.

VAJRA (sanskrit). Un des principaux insignes des dignitaires du Lamaïsme, le Vajra que l'on nomme dorje en tibétain, désigne la foudre*, la puissance de l'éclair, l'union principielle des contraires, les deux tranchants de l'épée*, le pouvoir créateur et destructeur, la dualité des pôles, et ce de par son axe à double ouverture situé à ses deux extrémités dont il harmonise les potentialités en son centre, en son souverain « milieu ». Le Vajra évoque également le « diamant », c'est-à-dire la force inaltérable, l'éclat lumineux et la transparence éclatante, la fulgurance essentielle indivisible, ceci expliquant pourquoi il est utilisé pour symboliser la « voie* » directe, immédiate, la réalisation intégrale et totale capable de surgir avec l'intensité et la radicale énergie céleste de la foudre.
(Symboles de la Science sacrée, ch.

XXV, « Les pierres de foudre », ch. XXVI, « Les armes symboliques », ch. XXVII, « Sayful-Islam », ch. LU, « L'Arbre et le Vajra ».)

Voir Épée, Foudre, Marteau, Tau.

VALEUR. Dans un article paru initialement en juin 1940 dans les Études traditionnelles, René Guénon fustige vigoureusement les formes de la « superstition » moderne, concernant le fallacieux prestige qui est attribué à certains mots à la faveur

des modes passagères et dérisoires. Il s'en prend donc, d'une manière sévère et justifiée, à l'engouement relativement ridicule qui s'était à cette époque emparé d'une certaine partie de « l'opinion » vis-à-vis du mot « Valeur ».

Outre le rappel quantitatif évident que peut provoquer dans les esprits ignorants le mot Valeur, et sur lequel il est inutile d'insister pour en montrer le peu d'intérêt, Guénon critique l'application philosophique du terme qui est opérée afin de constituer cette doctrine de « l'idéal du Bien », cette « philosophie* des valeurs » conduisant au moralisme moderne et au subjectivisme du « libre examen », dont l'égalitarisme* contemporain est le fruit vénéneux direct.
Voulant rétablir le juste sens des mots, Guénon précise que la Valeur est liée intimement à l'idée de véritable hiérarchie*, et ne saurait en aucun cas servir de « pseudo argumentaire » à une peu sérieuse contrefaçon idéaliste de l'authentique spiritualité*.
Cela est tout de même le signe d'un changement au regard des temps, du point de vue de la pensée qui,

s'éloignant du grossier « matérialisme* » s'engouffre aujourd'hui dans une parodie du spirituel dont il ne faut pas mésestimer le caractère redoutablement corrupteur.
(Mélanges, ch. III, « La superstition de la « valeur »).

Voir Égalitarisme, Hiérarchie, Morale, Philosophie, Spiritualité.

VARNA (sanskrit).
Voir Caste.

VÊDA (sanskrit). Le Vêda, principe et fondement commun de toutes les branches de la doctrine* sacrée, base intangible de toutes les écoles orthodoxes hindoues, représente l'essence du savoir, de la « Science* sacrée » transmise aux hommes par les sages (Rishis), qui ont entendu au commencement des âges cette « Révélation* » (Shruti*, c'est-à-dire précisément : « ce qui est entendu »). Préservé dans la conque (shankha) de Vishnu* pendant les longues périodes de nuit cosmique, conque qui contient le son primordial, le Vêda est donc l'essence du « Savoir » le plus sacré, la base même de toutes les traditions, car il est la « Tradition* ».
Le Vêda, qui se divise en quatre parties: le Rig-Vêda, le Sâma-Vêda, le Yajur-Vêda et le Atharva-Vêda, vient de la racine vid qui en sanskrit signifie « voir », racine que l'on retrouve également dans le latin videre. René Guénon note l'accent qui est mis sur

l'organe de la vision dans l'accès à la Connaissance*, ceci de par l'importance de cette faculté dans l'ordre sensible qui est transposée dans l'ordre intellectuel où elle apparaît comme équivalente à la « vue intérieure », vue qui est aussi « l'intuition intellectuelle* » en tant que telle.
Le Vêda est considéré comme

« immémorial », ou, plus exactement comme étant apaurushêya c'est-àdire « non-humain », ce qui concrètement signifie qu'il est impossible de lui assigner une date précise en ce qui concerne l'époque à laquelle il fut écrit. De toute manière cette question de « date » qui obsède littéralement les orientalistes modernes, est d'une importance toute relative dans la mesure où la transmission de ce texte fut effectuée pendant des siècles et des siècles de façon purement « orale ». La Tradition désigne bien sûr habituellement un certain Vyasa comme auteur du Vêda, mais il faut se garder de voir dans ce nom celui d'un personnage historique en tant que tel, mais bien plutôt d'une « collectivité intellectuelle », d'un groupe de sages dont l'identité, d'ailleurs de peu d'importance en ce domaine, se perd dans la nuit des temps.
On dit que toute l'essence du Vêda, dans sa triplicité originelle et primordialité éternelle, est résumée dans le monosyllabe Om*, le son primordial et immortel, impérissable, qui est le symbole idéographique de l'éternel

Atmâ*, ce qui fait que très concrètement le Vêda est considéré comme subsistant perpétuellement de par son antériorité absolue vis-à-vis de l'ensemble des mondes manifestés, et qu'il demeure caché, Guénon dit même « enveloppé », lors des périodes plus ou moins longues de cataclysmes cosmiques qui sont situées entre les différents cycles*, et ceci afin qu'il puisse de nouveau être « révélé » lorsque débute un autre

Manvantara*.
(Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, IIIe partie, ch. I, « Signification précise du mot « hindou », ch. II, « La perpétuité du Vêda ». II L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. V, « Purusha inaffecté par les modifications individuelles », ch. XI, « Les différentes conditions d'Atmâ dans l'être humain ». Symboles de la Science sacrée, ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson ». Etudes sur l'Hindouisme, « Le cinquième Vêda ».)

Voir Darshana, Om, Mîmânsâ, Révélation, Smriti, Verbe.

VÊDÂNTA (sanskrit). Littéralement la « fin du Vêda », le Vêdânta est en fait le couronnement de l'essence des enseignements les plus élevés des Upanishads, Upanishads qui d'ailleurs sont proprement la dernière par

tie des textes védiques et peuvent donc être regardés comme directement issus de la Tradition primordiale*. Le Vêdânta, à ce titre, est en quelque sorte le résumé de toute la Connaissance* traditionnelle, celle-ci étant exposée dans ce texte dans toute sa radicale intégrité, de manière à ce

qu'elle apparaisse en elle-même par delà toutes les considérations relatives ou contingentes qui interviennent dans le cadre des activités et devoirs de la vie des êtres manifestés. Ainsi, le Vêdânta ne s'intéresse qu'à la doctrine* et offre un discours que l'on peut qualifier sans peine, tant il est riche de qualités rigoureusement démonstratives, de métaphysique* pure.

L'enseignement du Vêdânta a fait l'objet d'une formulation synthétique par Bâdarâyana ou Krishna-Dwaipâyana que l'on identifie parfois à Vyâsa, sous la forme d'aphorismes, que l'on nomme Brahma-Sûtras et qui appartiennent au domaine de la Smriti* ou « tradition dérivée », c'est-à-dire tradition qui détient son autorité non d'elle-même mais d'une autorité antérieure qui est ici celle du

Vêda*.

Toute la doctrine du Vêdânta, de nature purement métaphysique*, est fondée sur la nécessité pour l'être de comprendre préalablement la distinction fondamentale qui existe entre le « moi* » et le « Soi* », ceci afin de se dégager de l'illusion* qui l'attache aux phénomènes et à la réalité infé

rieure de la manifestation grossière, et donc de lui permettre d'accéder à la réalisation* de sa véritable identité, et parvenir ainsi, de manière ultime, à la « Libération » ou « Délivrance* ». Insistant sur la nature de l'Atmâ* qui est non-différent du Principe* immuable et éternel, du Suprême Brahma*, le Vêdânta démontre avec beaucoup d'intelligence et de finesse la parfaite identité de toutes choses avec l'Absolu*, il expose d'une manière incomparable l'essence de l'Unité* originelle qui ne cesse jamais d'être toujours présente derrière le voile maternel et matriciel de mâyâ* (illusion). Doctrine de l'Unité* de l'Être*, mais surtout de la non-détermination principielle totale, c'est-à-dire en fait de la « non-dualité » (adwaita-vâda*) du Principe, le Vêdânta, qui affirme que rien n'est en dehors de Brahma (affirmation que l'on se gardera bien de rapprocher du simple panthéisme* ou de « l'immanentisme* » puisque Brahma est absolument exempt des attributs* déterminatifs qui conditionnent le monde), est l'expression la plus autorisée et la plus achevée de la métaphysique* intégrale, c'est pourquoi son autorité* est sans partage et doit être l'objet d'une étude attentive et approfondie en vue de s'imprégner véritablement de l'authentique Connaissance, que René Guénon considérait comme la « Connaissance primordiale » elle

même.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. I, « Généralités sur le Vêdânta », ch. II, « Distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », ch. IV, « Purusha et Prakriti », ch. VI, « Les degrés de la manifestation individuelle », ch. IX, « Les enveloppes du « Soi »; les cinq vayus ou fonctions

vitales », ch. X, « Unité et identité
essentielles du « Soi » dans tous
les états de l'être », ch. XI, « Les différentes
conditions d'Atmâ dans
l'être humain », ch. XV, « L'état
inconditionné d'Atmâ », ch. XXII,
« La Délivrance finale », ch. XXIII,
« Vidêha-mukti et Jivan-mukti ».

Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues, IIIe partie, ch.
XIV, « Le Vêdânta », ch. XV,
« Remarques complémentaires sur
l'ensemble de la doctrine », ch. IV,
« Le Vêdânta occidentalisé ».)

Voir Adwaita, Adwaita-vâda, Atmâ,
Brahma, Délivrance, Doctrine,
Mâyâ, Métaphysique, Nâma, Rupa,
Panthéisme, Soi, Vêda.

VERBE. Le Verbe, « per quem
omnia facta sunt » (Jean I, 3), est, en
premier lieu, c'est-à-dire à l'Origine*
et « au commencement », Pensée à
l'intérieur de Lui-même, puis,
ensuite, Parole vis-à-vis de l'Existence*
universelle, son primordial et
vibration initiale qui permet le développement
des possibilités incluses
au sein de l'état « informe et vide »
(tohû-va-bohû) qui spécifie la situa

tion du chaos*, car la Parole est le mode de manifestation de la Pensée*. À ce titre, Guénon nous fait remarquer que la première parole exprimée par le Verbe créateur est le Iehi Aor (Fiat Lux) du livre de la Genèse (I, 3), ce qui est particulièrement significatif de la relation fondamentale et substantielle entretenue entre le Verbe et la Lumière*, relation largement développée comme nous le savons dans l'évangile de Jean, mais qui est également présente dans la tradition islamique où la première création* est celle de la Lumière (En-Nûr), nommée min amri'Llah, que l'on traduit par « procédant immédiatement de l'ordre* ou du commandement divin ». La Lumière intelligible du Verbe, est très concrètement l'essence* (dhât) de « l'Esprit » (Er-Rûh), essence qui constitue la forme principielle de « l'Homme Universel* » (En-Nûr el muhammadî, et de manière équivalente En-Rûh elmuhammadiya), le premier au sein de la création divine (awwalu khaIqi'Llah), véritable « Coeur du Monde* » qui, dans son expansion, est la source de la projection existentielle de tous les êtres, de même que de manière parallèle et non-contradictoire lors de sa contraction, il les réintègre dans le Principe* premier et éternel, ce qui fait de Lui « le premier et le dernier » (el-awwal wa el-akher) soit, comme le rappelle fort justement Guénon, de la même façon que Allah* est Lui-même « le Premier et

le Dernier » dans son mode absolu. Si on prend réellement conscience de ce que signifie le fait d'affirmer que tout a d'abord été conçu dans la Pensée, alors nous comprenons pourquoi le Verbe est considéré par la théologie chrétienne, en tant qu'Intellect* divin, comme le lieu des possibles; Celui qui légitiment se proclame « la Voie, la Vérité et la Vie », qui est

l'union du Ciel* et de la Terre*, de l'Univers* visible et invisible, de la nature humaine et divine dans la seule personne du Christ*, Celui-là, le Verbe, « l'Homme Universel », est représenté par le double triangle formant l'étoile à six branches, le Logos*, qui est et demeure éternellement dans la plénitude infinie de son être. « Soleil* spirituel » et « Coeur du Monde* », Il est effectivement le Verbe producteur et ordonnateur de la Manifestation, l'Alpha et l'Oméga, le Principe, le germe* et la fin dont l'épée* est l'image avec son double pouvoir de défense et de destruction, la « pierre angulaire* », Celui dont la création est l'oeuvre, ceci expliquant d'ailleurs que le monde manifesté puisse être regardé comme un authentique « langage divin », car il est bien la première « Révélation* », plus tard couronnée par « l'Incarnation », de ce même Verbe venant accomplir et parachever la totalité du « plan divin » dont Il est, avant même le commencement des temps, « avant les jours », la seule, unique et perma

nente Source.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel », ch. XXVIII, « La Grande Triade ». Aperçus sur l'initiation, ch. XLVII, « Verbum, Lux et Vita ». Symboles de la Science sacrée, ch. II, « Le Verbe et le Symbole », ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal », ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. XI, « Les Gardiens de la Terre Sainte », ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XX, « Seth », ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson », ch. XXVI, « Les armes symboliques », ch. XLV, « El-Arkan », ch. XLIII, « La pierre angulaire », ch. XLVI, « Rassembler ce qui est épars », ch. L, « Les symboles de l'analogie », ch. LXXIII, « Le grain de sénevé ». Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Qabbalah », « Hermès ». Mélanges, ch. I, « Le Démiurge », ch. II, « Monothéisme et angélologie », ch. IV, « Les Idées éternelles », ch. VII,

« Remarques sur la production des nombres ».)

Voir Christ, Dragon, Épée, Être, Homme Universel, Logos, Lumière, Metraton, Om, Origine, Pierre, Pensée, Soleil, Révélation, Unité, Vérité.

VÉRITÉ. Il ne saurait y avoir de Vérité étrangère au Principe* ; lorsqu'on parle de Vérité en tant que telle, en effet, c'est toujours et inévitablement en référence directe au Principe car, en dehors du Principe, rien ne possède son fondement propre. Cette dépendance vis-à-vis du Principe premier, fait que notre relation à la Vérité doit obligatoirement

passer par la reconnaissance de notre
soumission aux impératifs objectifs
de l'immuable loi* principielle suprahumaine.
C'est pourquoi il est dit que
seule la Vérité rend libre comme le
souligne l'apôtre Jean dans
l'Evangile lorsqu'il nous dit: « Vous
connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous
rendra libres » (Jean, VIII, 32).
Comme le Principe est Un*, sachant
qu'il ne peut y avoir bien évidemment
deux Principes car l'un exclurait
l'autre, de même que pour les
mêmes raisons il ne peut y avoir deux
« Absolu(s)* », deux « Tout* » ou
une « pluralité d'Infini(s)* », La
Vérité également est une, on parle
donc du caractère unique de la Vérité

car dans son essence elle est identique
au Principe, non-différente de
cette Unité* originelle.

La Vérité disait René Guénon n'est
pas une production de l'esprit humain,
elle possède son existence par
elle-même, indépendamment de
nous, notre rôle est donc uniquement
de la connaître et, en dehors de cette
connaissance, sachons qu'il ne
subsiste que l'erreur. La Vérité ne

relève pas d'un quelconque « esprit pratique », d'un pragmatisme dérisoire, elle appartient à l'ordre intellectuel pur, elle est l'objet propre de l'intelligence véritable, de la véritable intellectualité. C'est d'ailleurs, sachons-le, par la perception immédiate, directe, que nous parvenons à la Vérité, il faut ainsi comprendre intimement que « l'intuition intellectuelle* » seule nous permet d'entrer en contact avec le domaine suprahumain qui est précisément le domaine propre du Principe. Perçue par la « Connaissance* du coeur » comme la nomme les orientaux, la Vérité nous est transmise selon son ordre, selon sa nature. C'est la « Vérité qui fait la Vérité », et il importe de se mettre dans un état de parfaite disponibilité à son égard, d'abandonner les mécanismes qui fondent les convictions limitées du « vieil homme » afin de s'ouvrir au déploiement de la « claire lumière* » du Vrai. La « Science sacrée* », le savoir métaphysique fondamental, n'ont pas d'autre source, ne sont pas alimentés par un autre canal que celui de la Vérité. Vérité originelle, la Vérité est la Vérité sur les origines, elle est la Vérité sur ce qu'il en est du Principe, elle est le plus profond noyau (el-lobb) qui est la haqîqah*, l'essentielle Vérité, la Vérité totale dont toutes les vérités partielles ne sont que des fragments, des éclats. Synonyme de l'Absolu* auquel elle est logiquement et ajuste raison iden

tifiée, la Vérité transcende et dépasse toutes les apories et limitations de la contingence* du monde manifesté, son intemporalité lui confère un statut d'universalité qui lui donne d'éclairer, à toutes les époques et dans toutes les traditions, ceux qui s'ouvrent aux souveraines lumières de l'essentielle Réalité*. Dans les

dernières lignes de son ouvrage intitulé
« Autorité spirituelle et pouvoir
temporel », Guénon s'interrogeait en
se demandant, à juste titre, combien,
même parmi ceux qui conservent une
orientation traditionnelle authentique,
envisagent la Vérité par ellemême
de manière entièrement désintéressée,
par delà les attachements
affectifs et l'esprit étroit de chapelle
ou de domination? La réponse hélas
semble nous indiquer qu'il s'agit
d'un très faible nombre, c'est cependant
au sein de ce très petit nombre
qui constitue le cercle extrêmement
fermé des « amis sincères de la
Vérité », que se trouve heureusement
sauvegardé, et transmis bien entendu,
le dépôt de « l'Éternelle Sagesse* »,
le dépôt de l'intemporelle et universelle
Vérité. (Le Symbolisme de la
Croix, ch. VII, « La résolution des
oppositions », ch. XXIII, « Signification
de l'axe vertical; l'influence de
la Volonté du Ciel ». Les États multiples
de l'être, ch. XVI, « Connaissance
et conscience ». Aperçus sur l'ésotérisme
islamique et le taoïsme, ch.
II, « L'écorce et le noyau ».
Mélanges, ch. I, « Le Démiurge ».

Symboles de la Science sacrée, ch. LXX, « Coeur et cerveau ». La Crise du monde moderne, ch. V, « L'individualisme ». Autorité spirituelle et pouvoir temporel, ch. IX, « La Loi immuable ».)

Voir Absolu, Dieu, Haqîqah, Infini, Principe, Tout, Unité.

VIDE. Le Vide chez les penseurs orientaux, loin d'être considéré d'une manière négative, est, bien au contraire, regardé comme étant équivalent à « l'absolue plénitude ». Le Vide dont il est question, il convient de le préciser, n'est en aucun cas identique au néant*, au « rien » en tant que pure absence, incapacité et misère ontologique. Non il s'agit du Vide en tant que pure disposition, espace de possibilité, dégagement libérateur, Centre* immobile sur lequel s'appuient et s'équilibrent tous les contraires et toutes les oppositions.

C'est donc de ce Vide souverain de la « Grande Paix* » (Es-Sakhinah), le « quatrième état » de la Mândûkya Upanishad, dont il est dit qu'il est absolument indéfinissable car absolument inconditionné. C'est cette « Paix* dans le Vide », à laquelle se réfère Lie-tseu, qui est précisément « l'état indéfinissable » de la parfaite tranquillité, de la totale liberté de l'être réalisé qui ne fait plus qu'un avec le Tout*. C'est le Point* originel, l'Un* non-manifesté, le Point

primordial de pure virtualité qui préside à l'émanation de la Lumière*, d'où jaillit le son premier, le Centre* d'où apparaît le Verbe*, le Zéro métaphysique* ; le « Non-Être » que le Tao-te-king nomme le « Vide ». Le sage effacé car établi dans l'Infini*, selon la pensée taoïste, est

celui qui, fixé dans le repos, parvient
à atteindre « l'état de vide », qui
retourne à la racine de tout, c'est-àdire
au Principe*, Origine* première
et fin dernière, qui réalise l'équilibre*
et le complet détachement par
rapport au monde des choses et des

êtres manifestés, qui accomplit l'extinction*
(El-fanâ) en se confondant
avec l'invisible « Milieu » de la roue
qui unit tous les rayons. Le Vide parfait
est le lieu de la « présence divine
», le Coeur* éternel, « l'Invariable
Milieu* » (tchoung-young) identique
au Principe non-agissant (wei wouwei*)
et dont tout dépend absolument,
« l'état primordial* » au sein

de l'Unité*.

(L'Homme et son devenir selon le
Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti
et Jivan-mukti ». Le Symbolisme de
la Croix, ch. IV, « Les directions de
l'espace », ch. VII, « La résolution
des oppositions ». Aperçus sur l'ésotérisme
islamique et le taoïsme, ch.
IV, « El-Faqru ». Mélanges, ch. IV,
« Les conditions de l'existence corporelle
».)

Voir Activité, Extinction, Néant,
Négation, Non-Être, Point, Shekinah,

Tout, Un, Wei wou-wei.

VIDÊHA-MUKTI (sanskrit). La libération* hors de la forme corporelle, qui est d'ailleurs obtenue directement pour tous les êtres par l'épreuve de la mort, se dit en sanskrit « Vidêha-mukti ». Cette libération intervient après un dépassement de toutes les formes, et non nécessairement après la mort biologique, même si en réalité elle lui est très semblable. Vidêha-mukti est la libération irréversible nécessitant pour qu'elle soit effective une accession à un état supra-individuel. La « libération hors de la forme » doit être distinguée, non dans son fond mais dans sa forme précisément, de la « libération dans la vie » (Jîvan-mukti*) qui elle peut parfaitement surgir au sein des conditions formelles de l'individu et n'implique pas, ni ne nécessite, une authentique mort* entendue dans son sens physique.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XXIII, « Vidêha-mukti et Jivan-mukti ».)

Voir Délivrance, Jivan-mukti, Réalisation.

VIDWÂN (sanskrit). Nom du sage contemplatif, de celui qui possède la Connaissance* et accède au « nonagir* », à ne pas confondre avec l'ignorant que l'on désigne comme étant: avidwân, mot très proche de avidyâ qui traduit « ignorance* ». La

racine sanskrite vid, de Vidwân, que l'on retrouve également dans Vêda*, signifie en effet « vision » ou « vue », mais aussi « savoir ». Le Brihad-Aranyaka Upanishad nous dit par ailleurs, que la tête du sage est couronnée par une fleur* de lotus ce qui correspond justement à la position du chakra* le plus haut.

(L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. ch. XVIII, « La résorption des facultés individuelles », ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire ».)

Voir Connaissance, Illusion, Ignorance.

VIJNÂNAMAYA-KOSHA (sanskrit).

Voir Jnâna.

VIRÂJ (sanskrit). Aspect non-suprême de Brahma*, que l'on identifie au monde sensible, au monde manifesté. Il est dit que Virâj procède de Hiranyagarbha* (« l'Embryon d'or »), c'est-à-dire de Brahmâ* s'enveloppant dans « l'Oeuf du Monde* ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa », ch. XVI, « Représentation symbolique d'Atmâ et de ses conditions par le monosyllabe sacré Om ».)

Voir Brahma, Hiranyagarbha, Vaishwânara.

VISHNU. Un des trois dieux, avec Brahmâ* et Shiva*, de la Trimûrti hindoue, représentant l'aspect conservateur et protecteur du Principe*.
Il possède et joue également le rôle de « Sauveur », descendant dans le monde* manifesté sous la forme de diverses « incarnations », lorsque les nécessités du temps* l'imposent.
Ainsi c'est lui, sous la forme du poisson* (ce qui n'est pas sans évoquer la figure même du Christ* sous son nom grec d'Ichtus) qui apparaît à Satyavatra qui deviendra sous le nom de Vaivaswata (l'un des douze Adityas* attachés au Soleil*) Manu* ou le Législateur de notre présent cycle*, et qui apportera au hommes le

Vêda* par l'intermédiaire des bienveillants conseils de Vishnu.
On dénombre dix « incarnation » ou Avataras*, qu'il serait d'ailleurs plus juste de transcrire par « descentes », de Vishnu: Matsya (le Poisson), Kûrma (la Tortue), Varâha (le Sanglier), Narasimha (le Lion), Vâmana (le Nain), Parashu-Râma (le Brahmane guerrier), Râma (le héros de la grande épopée du Râmayana), Krishna* (le dieu à la peau noire, dont les exploits faits et gestes sont relatés dans l'immense poème épique du Mahâbharata, et qui mit fin au règne du roi Kamsa), Bouddha* (l'Éveillé, assis sur la fleur* de lotus enseignant la voie qui conduit à la cessation de la souffrance et de l'ignorance*), Kalkî (incarnation représentant Vishnu en personne sur

un cheval blanc qui viendra à la fin du présent cycle pour restaurer le Dharma*, c'est-à-dire l'ordre* et la loi*). La mission propre des Avataras est expliquée par le Seigneur Krishna* à Arjuna en ces termes:
« Je demeure non né, et mon Corps, spirituel et absolu, ne se détériore

jamais; Je suis le Seigneur de tous les êtres. Et pourtant, en Ma Forme originelle, Je descends dans cet Univers à intervalles réguliers. Chaque fois qu'en quelque endroit de l'univers, la spiritualité voit un déclin, et que s'élève l'irréligion, ô descendant de Bharata, Je descends en Personne. » (Bhagavad-Gîtâ, IV, 6-7.)

Vishnu que l'on désigne comme Nârâyana c'est-à-dire « celui qui marche sur les eaux », ou encore comme Bhagavat, que l'on traduit le plus souvent par « Bienheureux » mais qui peut s'entendre aussi comme « Glorieux » ou « Vénérable », donne l'image de la pacification du savoir et de la Paix*, il travaille inlassablement à rétablir « l'Unité* fondamentale ». Remarquons à ce titre, ce qui est loin d'être anodin du point de vue métaphysique*, que le nom de Nârâyana est aussi le nom du Principe* suprême (Paramâtmâ*), les « Eaux* » dont il est question dans cette désignation nominale ultime de Vishnu étant un symbole de la Possibilité* Universelle.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. VII, « Buddhi ou l'intel

lect supérieur », ch. XII, « L'état de veille ou la condition de Vaishwânara ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson ». Études sur l'Hindouisme, « Atmâ-Gîtâ », « Kundalinî-Yoga ».)

Voir Avataras, Brahmâ, Krishna, Lakshmi, Nârâyana, Paramâtmâ, Poisson, Sanglier, Shiva.

VISHWAKARMA (sanskrit).
Voir Prajapati.

VISION.

Voir Imagination, Vêda.

VOIE. La Voie, que Lao-tseu désigne comme étant le Tao, est en réalité une manière de nommer traditionnellement le cheminement spirituel qui se trouve en conformité avec le Principe*, en conformité avec la « Volonté* du Ciel* », d'où sa nécessaire « rectitude » (Te) au regard de la Perfection (Khien*) à atteindre. Du point de vue de l'évolution de l'être individuel la Voie est ainsi une image du long travail qui le sépare et qu'il aura à inévitablement effectuer pour parvenir à la Réalisation*, qui lui permettra ainsi d'accéder au Soi* et à la Vérité*.

Chemin de recherche, chemin d'initiation*, la Voie n'est pas différente du Principe lui-même car seul le même parle et conduit au même. La Voie est donc déjà « Réalisation », dès son premier instant, dès les premiers pas de celui qui s'y risque en écoutant l'appel qui s'exprime au plus profond de lui. En tant que parcours initiatique elle est discipline et méthode, soumission aux règles de la Tradition* et réception du savoir sacré.
Voie transformatrice elle est donc

« mise en oeuvre » de la mort* du
« vieil homme », passage vers l'autre
rive et dépassement des limitations
de l'individualité*, non-identification
avec les phénomènes du monde manifesté,
ouverture vers le transcendant
et l'ultime.
Les formes traditionnelles, selon
Guénon, sont comparables à différentes
« voies » ayant toutes pour
objectif de conduire à un but identique
car la Vérité* est une. Cependant
prévient-il, il est impossible et
dangereux de suivre plusieurs
« voies » à la fois. Il convient
lorsqu'on est sérieusement engagé
dans une « Voie » de la suivre fidèlement
et avec rigueur, et ce jusqu'au
bout en veillant à ne point s'en
écarter, car le passage d'une « voie »
à une autre, loin de constituer un
enrichissement comme on pourrait le
croire bien à tort, est le meilleur
moyen de régresser, de ne pas avancer,
voire même de s'égarer complètement
dans une forme particulièrement
nocive de « tourisme
spirituel », pour ne pas dire de
« vagabondage » ce qui serait peutêtre
plus exact, très fréquent à notre
époque terriblement marquée par le

mouvement constant, l'instabilité, et le désir de l'accumulation et de la quantité*.
La tradition hindoue reconnaît trois « voies » (mârgas*) majeures et orthodoxes qui sont respectivement le Karma-marga*, ou « voie de l'action », Bhakti-marga la « voie de la dévotion » et Jnâna-marga* la « voie de la connaissance ». Ces trois voies complémentaires et non-contradictoires, sont adaptées à la nature propre de chaque être, et elles offrent la possibilité d'un cheminement extrêmement solide et efficace en fonction de ce qui correspond le plus à la personnalité intime du chercheur.
Gardons à l'esprit cependant, ainsi que le rappelle l'ésotérisme islamique, que « les voies vers Dieu* sont aussi nombreuses que les âmes des hommes » (et-tu-ruqu ila 'Lalhi Kanufûsi bani Adam), ce qui veut dire que les voies sont d'autant plus différentes qu'elles sont regardées à leur point de départ au niveau de la vie de

chaque être, toutefois le but étant le même pour tous, puisque la Vérité* est une, les différences ne peuvent qu'aller en s'estompant, s'effaçant en même temps que l'individualité* (eliniyah) lorsqu'on parvient aux états supérieurs de l'être. Guénon signale par ailleurs, en complément aux indications fournies concernant les spécificités particulières présentes dans les voies générales, dans le compterendu de deux articles publiés par

A. K. Coomaraswamy dans le supplément du n° d'avril-juin 1944 du

Journal of Amercian Oriental Society, que notre pratique de la « Voie » visant à nous ramener au « Soi* », nous élève au-dessus des couples d'opposés, et nous place dans un « ici et maintenant », ce qui rejoint la phrase de Nicolas de Cues

lorsqu'il affirme : « Le mur du Paradis où Dieu réside est fait de ces contraires, entre lesquels passe la Voie étroite qui en permet l'accès. » Ce qui signifie que la Voie « passe à travers le maintenant » dit Guénon, et d'une certaine manière également à travers le « nul part », ce qui bien évidemment ne se laisse pas aisément traduire dans le langage conceptuel ou par le raisonnement empirique, mais dont « l'Intuition intellectuelle* », ainsi que la « réminiscence », assurent à ceux qui sont authentiquement engagés dans l'expérience de la Voie qu'ils sont, sans possibilité de doute, sur le chemin de la Vérité*. (Le Symbolisme de la Croix, ch. VII, « La résolution des oppositions », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel ». Aperçus sur l'initiation, ch. I, « Voie initiatique et voie mystique », ch. VII, « Contre le mélange des formes traditionnelles », ch. XXXI, « De l'enseignement initiatique ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. XVIII, « Les trois voies et les formes initiatiques ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. I, « L'ésotérisme islamique », ch.

II, « L'écorce et le noyau ». Études sur l'Hindouisme, « Comptes-rendus d'articles de revues, années 19451946 ».)

Voir Initiation, Margas, Mort, perfection, Principe, Réalisation, Taoïsme.

VOIE DU MILIEU. Par delà les « deux voies » dites de « droite » et de « gauche » en raison des natures particulières qui distinguent leurs manières d'entreprendre l'ascension du « Mont du Silence », il convient d'ajouter une « tierce voie » ou « Voie du Milieu », moins connue car plus aride et rigoureuse, mais qui conduit immédiatement à la Délivrance*. Cette Voie du Milieu, que l'on compare au visage invisible de Janus*, est d'une rare radicalité, c'est la Voie étroite, la Voie exigeante décrite dans le Mâdhyamika-kârikâ (Traité du Milieu) de Nâgârjuna, la Voie du neti, neti (ni ceci, ni cela), expression que Shankarâchârya reprendra à la Brihadâranyaka-Upanishad en la portant à sa pleine amplitude, c'est la Voie du triple « nada » de saint Jean de la Croix. Cette Voie* nous dit Guénon, est comparable au prolongement supérieur qui reste non tracé, non visible, de la partie verticale de la lettre Y*. (Symboles de la Science sacrée, ch. XXXVII, « Le symbolisme solsticial de Janus ».)

Voir Janus, Négation, Silence, Voie.

VOLONTE. La tradition orientale chinoise considère que la « force attractive de la Divinité », est à mettre en parallèle avec l'influence exercée sur l'être par la « Volonté du Ciel », Volonté qui a pour représentation géométrique « l'axe vertical ». Cependant, la Volonté se déploie dans un double mouvement de réalisation*, en premier lieu la « perfection

active » (Khien*), ayant ensuite
pour but l'établissement de la « perfection
passive » (Khouen). La première
de ces deux perfections, permet
à la Volonté de se manifester,
tandis que la seconde est le véritable
objet de sa manifestation.
Du point de vue du développement
de l'être, si l'axe* vertical exprime la
« Volonté du Ciel », les plans horizontaux
représentent les différents
états de manifestation. C'est donc par

l'exercice d'une subtile hiérarchisation
que s'opère l'entrecroisement
entre l'axe vertical et les plans horizontaux,
mettant en jeu les forces

mêmes de la Volonté céleste.
On remarquera que selon la tradition

occidentale, alors que le Destin est
plutôt une sorte de puissance obscure
de la Nature*, c'est au contraire la
« Providence* » qui incarne la
Volonté du Ciel, la divine Volonté.
C'est pourquoi la Volonté de l'homme
doit jouer un rôle d'intermédiaire
et faire l'union, la médiation et
l'équilibre* entre le Destin et la
Providence*. À ce propos, il n'est
peut être pas inutile ici de rappeler

que le terme Islam* signifie « soumission à la Volonté divine », un muslim est donc un être qui accepte de ne pas se soustraire à la Volonté Divine, ce qui a pour conséquence directe le respect de la place qui est réservée à chacun dans le plan de la création*. On distinguera de ce fait les fidèles (mûminîn) des infidèles (kuffâr), de par le respect ou non qu'observeront les êtres vis-à-vis de l'ordre universel, ordre* qui n'est autre que le Vouloir de Dieu*. C'est donc dans l'acte initial de rupture avec la Volonté du Ciel que se trouve précisément les germes de la chute*, et c'est dans la respectueuse soumission à cette même Volonté que peuvent éclore les fruits de la réintégration dans le sein même de l'Éternel.
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel », ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXV, « L'arbre et le serpent ». La Grande

Triade, ch. XXI, « Providence, Volonté, Destin ». Mélanges, IIe partie, ch. IV, « Les conditions de l'existence corporelle ». Études sur l'Hindouisme, « Sanâtana Dharma ».)

Voir Chute, Dharma, Harmonie, Hiérarchie, Islam, Khien, Loi, Ordre, Perfection, Providence, Rite, Sanântana Dharma.

VOYAGE. Le Voyage joue un rôle

initiatique et symbolique important, Voyage de recherche, Voyage de quête, la mise en chemin sur la Voie* est toujours pour l'être le moment où il s'engage véritablement dans la perspective fondamentale, dans son authentique finalité.
Les grandes épopées, les romans chevaleresques, sont structurés sur le

thème du Voyage au cours duquel le
héros rencontre difficultés, énigmes
et dangers, pour pouvoir parvenir au
terme de son itinéraire, s'il est capable
bien évidemment de surmonter
les épreuves qui jalonnent sa route, et
ainsi conquérir l'objet qu'il s'était
engagé à atteindre. Cet objet de la
quête est le plus souvent d'ordre
spirituel, comme le Graal* nous en
donne l'éminent exemple, et même si
parfois il se trouve être plus apparemment
« matériel » (montagne à
franchir, château à conquérir, coeur
d'une belle à séduire, terre à libérer,
etc.), il est en réalité, très concrètement
et d'une manière aisément lisible,
une évocation symbolique assez
nette d'un bien spirituel.
Ainsi le célèbre labyrinthe*, qui était
posé sur le dallage des cathédrales du
moyen âge*, n'est-il qu'une image
des épreuves que doit traverser celui
qui effectue le long Voyage, le pèlerinage*
jusqu'à la « Terre Sainte* »,
pèlerinage indispensable pour que

l'âme* puisse parvenir enfin au lieu
du salut, goûter aux fruits de la
promesse, participer de la vision
béatifique et, au final, s'unir au

n

Seigneur dans l'éternelle Paix* du Caverne et le Labyrinthe », ch. LVI,
Ciel*. De la même manière, l'Orient* « Le passage des eaux ». L'Homme et
considère que la distance qui sépare son devenir selon le Vêdânta, ch.
l'être individuel de sa « DélivranXXI,
« Le « voyage divin » de l'être
ce* », est une forme du voyage en voie de libération ». Etudes sur la
représentant le processus transformaFranc-
maçonnerie et le Compagnonteur
qui lui permettra de se libérer des nage, t. I, « À propos des pèlerichaînes
de la matière, son itinéraire nages ».)
de sortie du monde manifesté, son
passage* définitif et irréversible dans Voir Initiation, Labyrinthe, Mort,
le domaine supra-humain situé hors Passage, Pèlerinage, Terre Sainte,
de la Manifestation*. Voie.
De toute manière la vie elle-même
n'est pour chaque homme qu'une VULGARISATION. Plus qu'ausorte
de Voyage, où l'être, en tant que cune autre, notre époque cultive une
« passant », « qu'étranger », doit espèce de « maladie » de la Vulretrouver
dans son « errance » dougarisation,
voulant absolument donloureuse
le chemin du retour, la voie ner accès pour tous les individus à
qui le mènera jusqu'à sa vraie patrie, l'ensemble des matières mêmes les
sa patrie céleste où l'attend en son plus complexes, et les introduire dans
« Royaume* » l'éternelle Paix* du les plus profonds secrets de tous les
Seigneur, mais ceci seulement après sujets. Sans même relever le caracavoir
achevé son parcours terrestre en tère parfaitement illusoire et vain
tant que « pèlerin » et « fils du Ciel » d'une pareille entreprise, puisque
Il est à noter que la Maçonnerie* nous savons bien que tout le monde
spéculative, conservant en cela la ne possède pas les mêmes aptitudes
mémoire des anciens cheminements ou capacités de connaissance et qu'il
effectués par les compagnons pour convient, en ces matières partipouvoir
acquérir la maîtrise du méculièrement,
de respecter la nature
tier*, intègre l'idée du Voyage dans propre et les dispositions de chaque
ses travaux, et lui attribue un rôle être, il apparaît de manière évidente
majeur dans le cadre de l'exécution que cet étrange attitude participe
des cérémonies initiatiques qui ford'avantage
de la « haine du secret* »,
ment une part importante, pour ne pas plutôt que d'une quelconque, et
dire la part essentielle, de sa pratique disons-le fort peu crédible, charité
rituelle proprement dite. humaniste. Ce phénomène se double
(Le Roi du monde, ch. V, « Le sympar
ailleurs d'une surprenante volonbolisme
du Graal ». Symboles de la té de mise à disposition des doctrines
Science sacrée, ch. XXIX, « La ésotériques les plus fermées, du

savoir traditionnel le plus vénérable, en faisant totalement fi des restrictions régulatrices qui instauraient un discernement effectif afin de ne dispenser ce savoir qu'aux êtres qualifiés et capables de recevoir certaines vérités ce qui évitaient aux autres les dangers que font courir les enseignements de ce type lorsqu'ils ne sont pas correctement compris, ou reçus par un esprit un peu fragile. La légèreté avec laquelle on voit certaines hautes autorités, parmi les plus respectables il faut bien l'avouer, se prêter à ce genre d'exercice, est un des signes les plus marquants et les plus visibles du processus de « dégénérescence » et d'extériorisation dans lequel nous sommes mal

heureusement entraînés.
Quant au triomphe actuel de la ridicule plaisanterie se donnant pour mission de répandre les connaissances scientifiques comme s'il s'agissait de vérités « révélées », abreuvant presse, radios et télévisions, de discours sur l'origine du monde, l'éternité de la matière ou le

sens de la vie, il y a vraiment là de quoi s'étonner devant l'apparente facilité avec laquelle les « naïfs » et les « sots » ingurgitent et recrachent sans digestion ces piètres sornettes, sornettes non seulement dénuées de toute pertinence fondamentale véritable, puisque l'on sait que chaque vérité d'aujourd'hui sera l'erreur de demain, mais de plus rigoureusement vide de tout intérêt métaphysique*

réel. Il est vrai, comme le rappelle René Guénon, que sottise et ignorance sont les deux noms d'une identique incompréhension généralisée, incompréhension de la nature des mystères, incompréhension du sens de l'existence, incompréhension des

lois sacrées qui régissent l'Univers. Parvenu à un tel degré d'aveuglement, comme le monde moderne nous en donne le triste spectacle quotidien, il semble bien que le simple rappel des bases rudimentaires de ce qui fonde les éléments du chemin qui peut conduire, sous certaines conditions rigoureuses bien évidemment, à l'essentielle Vérité*, soit la seule possibilité envisageable car, soyonsen persuadés, il est parfaitement inutile et sans espoir de vouloir faire entrevoir la Lumière* à l'aveugle volontaire.

(Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XII, « La haine du secret », ch. XVIII, « Mythologie scientifique et vulgarisation ».

Initiation et réalisation spirituelle,

ch. I, « Contre la vulgarisation ». Mélanges, IIe partie, ch. II, « La diffusion de la connaissance et l'esprit moderne ».)

Voir Secret, Ténèbres.

VYÂHRITIS (sanskrit). Désignation des noms des trois mondes, Bhû, Bhuvas et Swar, qui sont prononcés lors de la formulation sacrée du monosyllabe Om*, dans les rites

matinaux hindous appelés sandhyâupâsana.
(L'Homme et son devenir selon le

Vêdânta, ch. XII, « L'état de veille ou
la condition de Vaishwânara ».)

Voir Monde, Om.

VYAKTA (sanskrit).
Voir Manifestation.

VYÂVAHARIKA (sanskrit).

Voir Jîvâtmâ.

W

WALÎ (arabe). Le Walî, dans la tradition islamique, est l'être qui a réalisé très profondément le sens de même son existence* en s'établissant intérieurement dans une relation intime avec Dieu*. Cependant cette relation à Dieu, cette union, reste chez le Walî parfaitement secrète, et, la plupart du temps, n'apparaît pas comme visible pour les autres hommes, restant totalement cachée et voilée, et ceci d'une manière quasiment volontaire de par la décision et le choix du Walî lui-même.

À la différence du Nabî qui a pour fonction d'être « tourné vers la création », de s'ouvrir aux autres hommes, de témoigner du nécessaire respect vis-à-vis de la Parole du Prophète, de la divine Loi* de Dieu, de leur communiquer son saint amour d'Allah*, le Walî, d'une certaine manière, moins « universel », demeure silencieux et reste au stade de la nonmanifestation sans redescendre, comme le fait le Bodhisattwa* dans le Bouddhisme* qui en cela est très proche du Nabî, vers la Manifestation*.

(Initiation et réalisation spirituelle,

ch. XXVII, « Folie apparente et sagesse cachée », ch. XXXII, « Réalisation ascendante et descendante ».)

Voir Bodhisattwa, Majdhûb, Masque
Nabî, Secret, Secret.

WALIYUSH-SHAYTÂN (arabe).
On parle du Waliyush-Shaytân, pour désigner l'être qui après avoir atteint l'état de sainteté (walî*), chute de par une faute importante, ce qui l'oblige à parcourir en sens inverse de son ascension première, tous les « états de l'être* » mais en se dirigeant cette fois-ci vers les plus inférieurs.
Cette descente suivant l'Axe* vertical

est, bien évidemment, extrêmement rare, mais n'est pas sans évoquer la « chute* des anges » qui les amena à devenir des démons, et, de la même manière, cette chute pour l'être fait de celui qui était un Waliyur-Rahman, c'est-à-dire un « saint », un Waliyush-Shaytân, soit un « saint déchu ».
(Le Symbolisme de la Croix, ch. XXV, « L'arbre et le serpent ».)

Voir Ange, Chute, Enfers.

WANG (chinois). Ce mot chinois signifie « Roi* », mais possède cependant une acception beaucoup plus large dans la mesure où il désigne le « Roi-Pontife », celui qui fait le pont* entre le Ciel* et la Terre*,

celui qui unifie, qui est l'Axe*, le garant de l'ordre* du Ciel dans le monde. Le Wang, d'autre part, n'est pas seulement l'Homme en tant que médiateur, le terme médian de la « Grande Triade » (Terre, Homme, Ciel), c'est-à-dire « l'homme primordial », il est également et surtout, « l'Homme Universel* », celui qui fait l'union entre tous les états d'existence. Le Wang est donc « l'homme transcendant », celui qui est parvenu à la réalisation* des « Grands Mystères* », ce en quoi il s'identifie avec la « Voie du Milieu* » (Tchoung-Tao) qui n'est pas différente de la « Voie du Ciel » (Tien-Tao) ou encore de la « Voie Royale » (Wang-Tao). À ce titre on dit, précise René Guénon, que le Wang n'est considéré comme tel, comme « Roi-Pontife », que s'il détient son mandat du Ciel (Tienming) détention qui fera qu'il sera

ensuite reconnu par tous comme étant

incontestablement le « Fils du Ciel »

(Tien-tseu).

Le Wang, que l'on peut regarder comme un authentique Pontifex, est tout à la fois « celui qui fait le pont » ce qui est déjà beaucoup, mais plus encore il est « pont » lui-même, identifié intégralement à sa fonction. Le Roi-Pontife occupe donc en réalité, de par ses qualifications propres, une double fonction, l'une royale, extérieure et visible, l'autre sacerdotale, intérieure et invisible. Ceci explique pourquoi il est donc bien le « Roi

invisible » dont parle Lao-tseu dans le Tao-te-king, le Roi qui permet la communication avec les états supérieurs de l'être et donc la réunion avec le Principe*.
(La Grande Triade, ch. XVII, « Le « Wang » ou le Roi-Pontife ».)

Voir Ciel, Pape, Pont, Roi, Terre, Voie.

WOU-KI (chinois). Wou-ki est, selon la tradition chinoise, le « Nonêtre* », le « Zéro métaphysique* », hors de toute relation puisque se trouvant avant l'unité* première. Le Wou-ki relève de l'ordre non-manifesté, il est le Brahma* neutre, indifférencié, ou Para-Brahma de la tradition hindoue
(La Grande Triade, ch. II, « Différents genres de Ternaires ».)

Voir Néant, Non-Être, Para-Brahma, Vide.

WU-WEI-WU (chinois). Nom du « non-agir* », de l'état de parfaite union au Principe* dans le taoïsme*, le Wu-wei-wu caractérise celui qui est parvenu à s'établir au coeur du Centre* immobile, de « l'Invariable Milieu* », du « Pôle* », c'est-à-dire là où sont harmonisés tous les couples d'opposés, tous les contraires, et où ont cessé les perturbations, les limitations, les vues incomplètes et fragmentaires qui caractérisent le monde* manifesté.

Loin d'être synonyme de pure « passivité », « d'inertie », de « non-activité », le Wu-wei-wu est bien au contraire la situation du parfait éveillé affranchi des contingences du monde de la Manifestation, de l'être ayant maîtrisé l'ensemble des forces et qui les a ramenées au « Milieu* », dans « l'Axe* » premier qui est d'ailleurs l'exacte mesure du « fil à plomb ». Le Wu-wei-wu est donc identique à la « Grande Unité* » (Tai-ï), et pour tout dire au Tao avec lequel il ne fait qu'un.

(Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, « Sur le Taoïsme ». Le Symbolisme de la Croix, ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion ». Initiation et réalisation spirituelle, ch. « Contre le quiétisme ».)

Voir Action, Activité, Extinction, Non-agir, Paix, Quiétisme, Unité,

Yin-Yang.

WU-WEI-WU

X

X. Le chiffre romain X, représentant le nombre* 10, est une image fort expressive de la Croix* « autrement disposée », ce qui est pour René Guénon, une « allusion » au rapport du dénaire* avec le quaternaire*, rapport qui est donné par la Trétraktys* pythagoricienne de la manière suivante :
1 +2 + 3+4= 10.
La Croix qui est le quaternaire par excellence, et qui plus est sous son aspect « dynamique » car le quaternaire est le nombre du Verbe* manifesté, lorsqu'elle est disposée en X évoque à l'évidence, outre le signe de la négation* qu'elle donne évidemment à voir, ce qui sur le plan métaphysique* est d'un intérêt non négligeable puisqu'il exprime le nécessaire dépassement des choses visibles, mais est de plus l'exacte position de la célèbre Croix de saint André dont on connaît, sur le plan initiatique et tout particulièrement en Maçonnerie* au Rite Écossais Rectifié, l'éminente valeur spirituelle et symbolique.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires ». Mélanges, IIe partie, ch. VII, « Remarques sur la production des nombres »).

Voir Croix, Dénaire, Quaternaire, Tétraktys, Verbe.

XISUTHROS (chaldéen). Xisuthros est considéré chez les Chaldéens, de la même et identique manière que Viavaswata en Inde, c'est-à-dire qu'il joue le rôle de Manu, soit de celui qui est chargé de transmettre le Dharma* que l'on traduit généralement par Loi*, aux hommes d'une période cosmique donnée, période cosmique que la Tradition* nomme Manvantara*.

Le Règne de Xisusthros, nous renseignent les textes anciens, est d'une durée de 64 800 ans, ce qui correspond à « cinq grandes années » cosmiques. René Guénon remarque à ce propos, que le nombre 5 est également celui des bhûtas* ou éléments* sensibles du monde manifesté, ce qui est bien évidemment le signe d'une étroite corrélation cosmologique entre les cinq bhûtas et les cinq « grandes années », et il propose de ce fait un calcul qui semble parfaitement cohérent concernant la durée des quatre Yugas, ce qui nous permet d'avoir une idée approximative du temps imparti à chacun d'eux. Ce calcul intégrant le nombre de 4 320 ans, qui est celui du tiers d'une « grande

année » et qui devra donc être multiplié par trois fois cinq soit un résultat de 15, nous donne initialement le temps total d'un Manvantara en son entier. Ce temps total projeté en années ordinaires, mais réparti selon les rapports propres aux quatre Yugas (2, 1 1/2, 1, 1/2), nous donne donc le résultat suivant: Krita-Yuga (25 920 années), Trêtâ-Yuga (19 440 années), Dwâpara-Yuga (12 960 années), et enfin Kali-Yuga* (6 480 années). Sachant que nous sommes déjà depuis longtemps au sein du Kali-

Yuga, ce qui est confirmé par tous les textes bénéficiant d'une certaine autorité en ces matières, il apparaît évident que nous nous trouvons vraisemblablement dans une phase relativement « avancée » de ce dernier, ce qui viendrait tout particulièrement coïncider, étant entendu que des coïncidences répétées parviennent à la longue par constituer une évidence, avec les descriptions textuelles des Purânas eux-mêmes. (Formes traditionnelles et Cycles cosmiques, « Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques ».)

Voir Âges, Cycle, Dharma, Kali-Yuga, Loi, Prajâpati, Temps.

XISUTHROS

Y

Y. La lettre Y, était utilisée par les pythagoriciens pour symboliser les deux voies, la « voie de droite » et la « voie de gauche », représentant également de manière plus « exotérique » le mythe d'Hercule situé entre le vice et la vertu, mythe* qui est d'ailleurs conservé dans la sixième lame du Tarot. Il est à noter que cette notion de « deux voies » se retrouve en Inde dans la distinction effectuée entre le dêva-yâna* (« voie des dieux »), et le pitri-yâna* (« voie des ancêtres »), comme aussi dans la Rome antique où le dieu Janus*, par son double visage, représentait l'union des contraires, la polarité universelle. René Guénon rappelle que le symbolisme du Y se retrouve jusqu'à une époque assez récente puisque luimême l'a retrouvé dans la marque de l'imprimeur Nicolas du Chemin qui le désigne en tant que « lettre pythagorique », marque dessinée par Jean Cousin dans un ouvrage intitulé « Le Champ fleury » de Geoffroy Tory imprimé en 1529.
(Symboles de la Science sacrée, ch. XVIII, « Quelques aspects du symbolisme de Janus », ch. XXXVII, « Le symbolisme solsticial de Janus »).

Voir Dêva-yâna, Janus, Pitri-yâna, Uttarâyana, Voie du Milieu.

YÂGA (sanskrit).
Voir Sacrifice.

YAHVEH (hébreu).
Voir Jéhovah, Trétagramme.

YANTRA (sanskrit). Le Yantra est une figure symbolique utilisée comme support de méditation*, le plus souvent d'ailleurs une forme géométrique ayant pour effet de provoquer une intériorisation accrue.
Cette figure symbolique précise, donnée au pratiquant par l'instructeur,

peut permettre, sous certaines conditions particulières, l'accès à des niveaux forts subtils de l'être. Dans différentes techniques « yoguiques », la visualisation des yantras occupent une place importante, et on constate fréquemment qu'elle produit effectivement chez les méditants des niveaux supérieurs de conscience*.

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XX, « L'artère coronale et le « rayon solaire ». Symboles de la Science sacrée, ch. III, « Le Sacré-Coeur et la légende du Saint Graal ».)

Voir Mantra, Méditation.

YIN-YANG (chinois). Ce symbole chinois est, parmi le vaste et riche ensemble des figures symboliques de la Tradition* universelle, certainement celui qui est le plus représentatif de l'étroite union entre les pôles, de l'harmonie* des contraires, de l'équilibre entre les forces distinctes. Le Yang (que l'on dessine par un trait plein) est regardé comme représentant le principe masculin actif, alors que le Yin (trait brisé) incarne la puissance de l'énergie féminine passive, réunis l'un et l'autre dans une seule figure blanche et noire, dans un seul symbole intitulé précisément pour cela « Yin-Yang », ils forment une unité souveraine, celle qui n'est pas sans rappeler la figure du pavé mosaïque en Maçonnerie*, de l'Androgyne* primordial, ou de « l'OEuf du Monde* » qui est constitué du Ciel* et de la Terre*, réalisant ainsi, incontestablement, la plus parfaite image de la stabilité au sein du mouvement. Portant en lui-même l'idée de l'Unité* primordiale, le Yin-Yang est une sorte de vivant symbole offrant la vision de l'étroite complémentarité entre le Ciel et la Terre, entre Purusha* et Prakriti*, entre la nuit et le jour, l'Eau* et le Feu*, le blanc et le noir, la lumière* et les ténèbres*, l'intérieur et l'extérieur, condensation et aspiration, le Soleil* et la Lune*, la vie et la mort*. Tout à la fois action et réaction, coagulation et dissolution, le Yin-Yang donne à voir le coeur du mécanisme interne de la

dialectique perpétuelle qui met en oeuvre le mouvement du Monde*, la « spiration » continuelle et hélicoïdale qui entraîne les forces multiples dans un incessant va-et-vient, aller et retour, dilatation et contraction. Au sein du cercle, de la sphère* qui est la meilleure représentation du cycle*, le Yin et le Yang, tournent dans une rotation sans fin, dans une succession

ininterrompue de modifications et stabilisations, dans un tourbillon qui ne connaît ni apparition, ni disparition.

Il est important de noter que l'ensemble des éléments* constitutifs du monde matériel, comme d'ailleurs dans une certaine mesure du monde subtil, appartiennent de par leur nature propre au principe Yang, ou au principe Yin. Il est donc possible d'établir deux grandes catégories à l'intérieur desquelles on peut loger ce qui relève de la lumière, de la substance*, de « l'acte », et que l'on qualifiera pour cela de caractère Yang, et de l'autre ce qui est lunaire, en rapport à l'essence*, et pour tout dire en « puissance », que l'on rattachera au caractère Yin. Si le Ciel est entièrement Yang de par sa relation à « l'acte pur », et la Terre entièrement Yin par sa « pure puissance », il ne faut cependant jamais oublier l'Unité première des principes que rien ne peut séparer car, comme le précise Guénon, le Yang est toujours accompagné du Yin et le Yin du Yang, leurs natures étant intimement et intrin

sèquement liées à la fois au Ciel et à la Terre. À ce titre, au coeur du Yin-Yang, dans sa partie intérieure, les deux demi-circonférences sont « déplacées » par une sorte de dédoublement effectif du centre, formant une véritable « polarisation » que l'on peut comparer, selon l'analyse de Guénon, et s'appliquant à chaque état de manifestation, à ce qu'est la polarisation de l'Être* pur (Sat) au sein du couple Purusha*-Prakriti* qui s'exprime comme on le sait dans la Manifestation* universelle. (Le Symbolisme de la Croix, ch. VI, « L'union des complémentaires », VII, « La résolution des oppositions », ch. IX, « L'Arbre du Milieu », ch. XXII, « Le symbole extrême-oriental du yin-yang; équivalence métaphysique de la naissance et de la mort », ch. XXIII, « Signification de l'axe vertical; l'influence de la Volonté du Ciel », ch. XXIV, « Le Rayon Céleste et son plan de réflexion », ch. XXVIII, « La Grande Triade ». Symboles de la Science sacrée, ch. XIX, « L'hiéroglyphe du Cancer », ch. XXVI, « Les armes symboliques », ch. XXXV, « Les Portes solsticiales », ch. XXXVIII, « À propos des deux saint Jean », ch. XLVII, « Le blanc et le noir ». Mélanges, IIe partie, ch. IV, « Les

conditions de l'existence corporelle ». Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, ch. X, « Taoïsme et Confucianisme ». La Grande Triade, ch. IV, « Yin » et « Yang ».)

Voir Andogyne, Échiquier, Swastika.

YOGA (sanskrit). Le sens véritable, et en fait unique, du mot Yoga est celui « d'union », et « rien d'autre » affirme catégoriquement Guénon, soulignant la profusion d'interprétations fantaisistes qui se sont exprimées chez certains orientalistes peu

inspirés, en montrant très clairement le peu de sérieux de ces analyses superficielles. En effet cette union n'est pas n'importe quelle forme d'union, puisqu'elle est une union intime et essentielle de l'être avec le Principe* divin, ou avec l'Universel*, union donc qui a pour objectif unique la réalisation* de « l'Identité Suprême* ». C'est pourquoi on comprendra finalement sans peine que l'objectif du Yoga n'est, en réalité, qu'une seule et même chose que la Délivrance* elle-même. Le pratiquant du Yoga, travaille très durement à devenir un Yogi, soit un être qui a obtenu la Délivrance, il se met donc en devoir de discipliner son corps et son esprit selon les rigoureuses prescriptions du Yoga-Shâstra de Patanjali. Il convient à ce sujet de rappeler que l'observance des principes régulateurs qui forment la base des prescriptions du Yoga-Shâstra, ne sont pas des indications « facultatives », ou « datées » historiquement, comme on le prétend assez facilement en Occident*, mais s'imposent d'une manière incontournable à l'authentique disciple de la méthode

« d'union ». On est ici très loin, comme nous le voyons, de ce « pseudo » Yoga de « confort » pour occidentaux fatigués et stressés, parodie dérisoire et grotesque qui est devenue aujourd'hui le complément obligé des activités de « loisirs ». Sachons aussi, et c'est Guénon lui-même qui le souligne, que la pratique du Yoga, comme des rites*, restent de simples moyens préparatoires, certes relativement efficaces mais sans caractère essentiel.
À ce titre, René Guénon n'hésite pas

à citer les Brahma-Sûtras euxmêmes, auxquels on ne contestera pas l'autorité, lesquels affirment ceci: « L'homme peut acquérir la vraie Connaissance* divine, même sans observer les rites prescrits, et l'on trouve en effet dans le Vêda* beaucoup d'exemples de personnes qui ont négligé d'accomplir de tels rites (ou méthodes), ou qui ont été empêchées de le faire, et qui cependant, à cause de leur attention perpétuellement concentrée et fixée sur le Suprême Brahma*, ont acquis la vraie Connaissance qui Le concer

ne », (Brahma-Sûtras, 3e Adhyâya, 4e Pâda, sûtras 36 à 38).

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. III, « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma », ch. XIII, « L'état de rêve ou la condition de Taijasa », ch. XXI, « Le « voyage divin » de l'être en voie de libération », ch. XXII, « La Délivrance finale ».)

Voir Identité Suprême, Réalisation.

YOGA-SHÂSTRA (sanskrit).
Voir Yoga.

YOGÎ (sanskrit).Voir Yoga.

YONI (sanskrit). Source, racine et matrice primordiale, qui est représentée sous la forme* du sexe féminin, et qui donne lieu dans l'Hindouisme à des rites* d'oblation et de vénération précis, en particulier dans les mouvement shivaïstes qui honorent, parallèlement à cette figure de l'énergie féminine, le « Linga », ou principe masculin sous sa forme phallique du dieu Shiva* en tant que Seigneur (Ishwara*) générateur des trois mondes. Linga et Yoni sont d'ailleurs comparables l'un et l'autre, à l'Omphalos* grec ou à la « pierre noire » de l'Islam*, qui sont des symboles particulièrement représentatifs du « Centre* du monde ».

(L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XIV, « L'état de sommeil profond ou la condition de Prâjna ». Études sur l'Hindouisme, « Kundalinî-Yoga ».)

Voir Ishwara, Omphalos, Pierre, Shiva.

YUGAS (sanskrit).

Voir Âges.

z

ZEN (japonais). René Guénon souligne que le Zen, qui est en réalité la forme japonaise du Tchan chinois (mot Tchan qui est en fait la transcription du sanskrit Dhyâna*), hérite dans une large mesure du Taoïsme* dont il a adopté plusieurs méthodes, et en tous cas l'attitude de détachement vis-à-vis du monde et, d'autre part, profondément assimilé certains symboles comme celui caractéristique de Kouan-yin.
(La Grande Triade, « Avant-propos ».)

Voir Dhyâna, Méditation, Taoïsme.

ZENITH (arabe). Par rapport au symbolisme* de l'espace*, le Zénith représente le point* le plus haut, le sommet, l'extrême cime au-delà de laquelle il n'y a plus rien, du moins au sein du monde* visible. Le Zénith fait référence, avec le Nadir* qui est son opposé direct, à l'axe vertical, à « l'Axe du Monde* », c'est-à-dire au seul axe véritable, le « septième rayon » du Soleil*, celui immuable qui est toujours situé au Centre*, celui qui préside à la projection centrale de la Croix*, à ce qui relie ce qui est en bas avec ce qui est en haut, qui met en relation la Lumière aux

ténèbres*, l'air* et la terre*. Donc, si à la base de l'Axe vertical de l'espace le Nadir désigne le point le plus bas, le domaine inférieur et obscur, le Zénith quant à lui évoque le Ciel*, et même, d'une manière induite mais cependant bien réelle puisqu'il est la direction de l'ascendance et de la montée, le lieu de l'ouverture centrale, la « porte des dieux* » qui, représentant la sortie effective du cosmos, donne accès au non-manifesté.

(Le Symbolisme de la Croix, ch. IV, « Les directions de l'espace », ch.

VII, « La résolution des oppositions ». Symboles de la Science sacrée, ch. XXXIII, « La Caverne et l'Oeuf du Monde », ch. XLI, « La Porte étroite », ch. XXXIV, « La sortie de la caverne ».)

Voir Brahma-randhra, Espace, Nadir.

ZÉRO METAPHYSIQUE. Le Zéro métaphysique, qui n'a aucun rapport avec le « zéro mathématique » qui lui n'est que le symbole d'une absence de quantité, la désignation d'un néant* formel pur et simple (ce qui explique qu'il n'est et de doit être en aucun cas considéré comme un nom

bre* et ne peut en aucune manière être mis au début de la suite des nombres), est en fait identique à l'Être* ou Unité* non-affirmée. Mais ce Zéro métaphysique identique à l'Unité non-affirmée, est également quelque chose « d'infiniment plus », selon les propres termes de René Guénon qui, reprenant l'exemple du silence* que l'on sait être bien supérieur à la parole non-exprimée puisqu'il contient en réalité tout ce qui relève de l'inexprimable*, montre que le Zéro métaphysique va bien au-delà de cette simple privation de manifestation puisqu'il participe lui aussi de cet « inexprimable », donc de ce qui est non susceptible de manifestation car foncièrement indéterminable.

Le Zéro métaphysique est comparable à un aspect de l'Infini* de par sa capacité à contenir, en principe dit Guénon, l'Unité et par conséquent tout ce qui en dépend. L'Unité* primordiale n'étant que le Zéro métaphysique exprimé on comprend mieux pourquoi il est dit que l'Être, première expression de cette Unité, n'est au fond que le Non-Être « affirmé », si tant est, bien entendu, qu'une telle formulation soit recevable car elle est déjà à l'évidence une sorte de première détermination*.
Cependant, on prendra soin de noter, concernant cette question théorique délicate, avec une attention toute particulière le fait que, bien que l'Unité ne sorte pas à proprement parler du

Zéro métaphysique, c'est néanmoins de lui qu'elle détient sa réalité, il apparaît comme fondement essentiel dont procède la première détermination.
L'Unité ne possède pas par ellemême sa propre justification car n'étant pas un principe absolu autosuffisant, elle a besoin du Zéro métaphysique pour surgir initialement, et

ensuite subsister au sein de la
Manifestation* tangible.
On perçoit mieux en quoi, après ce
qui vient d'être exposé, le Zéro métaphysique,
le Non-Être*, est proche de
la notion de « Vide* » telle que
conçue par la tradition orientale, ce
qui explique l'obligation pour pouvoir
en saisir le caractère, de devoir
formuler sa nature par des termes
négatifs puisqu'aucun langage* n'est
capable de le nommer, et d'admettre,
parallèlement et dans le même temps,
qu'il ne puisse être représenté par
aucun symbole car aucune image ne
peut le figurer. Il n'en reste pas moins
vrai qu'il n'est qu'un élément de
l'Infini* à l'intérieur duquel il est
compris, et ne peut prétendre être luimême
le Tout* universel, l'Absolu*,
même si à l'évidence, comme l'enseignent
tous les écrits sacrés
d'Orient: « Avant le commencement,
avant même l'Unité primordiale,
était le Zéro. »

(Les Etats multiples de l'être, ch. III,
« L'Être et le Non-Être », ch. V,
« Rapports de l'unité et de la multiplicité
». Le Symbolisme de la Croix,
ch. IV, « Les directions de l'espace »,

ch. XXIX, « Le centre et la circonférence ». L'Homme et son devenir selon le Vêdânta, ch. XV, « L'état inconditionné d'Atmâ ». Les Principes du calcul infinitésimal, ch. XIV, « Les « quantités évanouissantes », ch. XV, « Zéro n'est pas un nombre », ch. XVI, « La notation des nombres négatifs ». La Grande Triade, ch. H, « Différents genres de ternaires ». Mélanges, le partie, ch. VII, « Remarques sur la production des nombres », IIe partie, ch. II, « Remarques sur la notation mathématique ».)

Voir Inexprimable, Infini, Néant, Négation, Non-Être, Nombre, Réel, Silence, Ténèbres, Tout, Vide, Unité,

Wou-ki.

ZODIAQUE. Représenté sous la forme d'une roue* à douze rayons (bien que certaines figures anciennes nous le montrent sous la forme de la figure des trois carrés traversés par quatre lignes en croix, image traditionnelle de la Jérusalem* céleste avec ses douze portes), le Zodiaque, authentique cadre céleste, est à ce titre désigné en sanskrit sous le nom de « roue des signes », nom qui pourrait également être traduit par « roue des nombres » d'après le sens propre du terme râshi qui est utilisé en Inde pour parler du Zodiaque. La tradition hindoue affirme d'ailleurs que les Adityas*, qui sont appelés à apparaître à la fin du présent cycle*, c'est

à-dire les douze manifestations de l'Essence* unique et invisible, sont en fait en correspondance directe avec les douze signes du Zodiaque qui occupent l'ensemble de l'espace* cosmique.
Il est intéressant de voir, par ailleurs, que l'image du Zodiaque, dans l'antiquité,

fut régulièrement utilisée
comme modèle de la cité traditionnelle,
avec ses répartitions hiérarchiques
par « quartiers », les castes*
étant positionnées selon la marche du
cycle annuel du Soleil*. À ce sujet,
on notera que les cathédrales médiévales
étaient elles aussi édifiées
d'après des lois zodiacales bien précises,
et obéissaient à des lois cosmologiques
et astronomiques qui en
faisaient, en réalité, des sortes de
vivants « abrégés synthétiques de
l'Univers », selon la formule de René
Guénon.

Le Zodiaque véritable enveloppe du
Cosmos*, à l'intérieur de laquelle
s'effectuent les mouvements des
planètes, est traversé, ou « borné »,
par deux portes divisant le cycle
annuel, portes qui sont considérées
comme des passages donnant accès à
l'entrée et à la sortie de la « caverne
cosmique ». Ces deux portes, l'une
dite « porte des dieux » (dêva-yâna*)
et l'autre « porte des hommes »
(pirti-yâna*), que l'on nomment
« solsticiales » car elles sont situées
au solstice d'hiver et au solstice
d'été, étaient nettement visibles dans
les Zodiaques que l'on disposait

fréquemment au portail des églises au moyen âge*, églises ou cathédrales qui étaient, pour leurs constructeurs des témoins des lois qui ordonnent l'Univers dans son entier. Identique donc, d'une certaine manière, à l'axe polaire nord-sud, l'axe solsticial du Zodiaque se caractérise par sa verticalité, il partage l'espace en deux parties complémentaires qui correspondent aux phases ascendantes et descendantes de l'astre solaire.
Comme l'ont toujours pensé les sages de toutes les traditions, et comme le rappelle avec raison René Guénon, notre monde terrestre se trouve comme « ordonné », influencé très directement et concrètement, par les modifications des mouvements célestes du Zodiaque. En effet, les astres, selon leurs positions respectives, agissent d'une manière subtile mais néanmoins objective, sur les différents niveaux de conscience* et les multiples caractères, forts complexes au demeurant, des conditions existentielles terrestres proprement dites, qu'il importe de savoir décrypter par l'étude et l'examen du Ciel* ainsi que le faisaient avec attention et vigilance les anciens. Les lois de l'interdépendance, que l'individu moderne a profondément et volontairement oublié, s'appliquent non seulement sur le plan de l'horizontalité aux forces et élément en présence sur la Terre*, mais, et cela semble évident de par l'importance des rapports verticaux s'exer

çant sur toutes les formes de vie, aux liens étroits entretenus constamment entre la Terre et le Ciel.
(Symboles de la Science sacrée, ch. VIII, « L'idée du Centre dans les traditions antiques », ch. X, « La triple enceinte druidique », ch. XII, « La Terre du Soleil », ch. XIII, « Le Zodiaque et les points cardinaux »,

ch. XXII, « Quelques aspects du symbolisme du poisson », ch. XXXV, « Les Portes solsticiales », ch. XXXVI, « Le symbolisme du Zodiaque chez les pythagoriciens », ch. XXXVIII, « À propos des deux saint Jean », ch. LIX, « Kâlamukha », ch. LXV, « La chaîne d'union ». Études sur la Francmaçonnerie et le Compagnonnage,

t. II, « À propos des signes corporatifs et de leur sens originel ». Le Symbolisme de la Croix, ch. IX, « L'Arbre du Milieu », ch. XXV, « L'arbre et le serpent ». Le Règne de la quantité et les signes des temps, ch. XX, « De la sphère au cube ». La Grande Triade, ch. XVI, « Le Ming-Tang ».)
Voir Ciel, Cosmos, Cycle, Dêvayâna. Lune, Pirti-yâna, Porte, Roue,

Soleil.

ZOHAR (hébreu).

Voir Edom.

L'OEUVRE DE RENÉ GUÉNON

Les ouvrages sont d'abord donnés selon leur date initiale de publication, puis suivis de la mention de leur éditeur actuel.

Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, 1921, (Éditions Véga, 1983).
Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion, 1921, (Éditions Traditionnelles, 1979).
L'Erreur spirite, 1923, (Éditions Traditionnelles, 1981).
Orient et Occident, 1924, (Éditions de la Maisnie, 1993).
L'Homme et son devenir selon le Védânta, 1925, (Éditions Traditionnelles, 1981).
L'Ésotérisme de Dante, 1925, (Éditions Gallimard, 1981).
Le Roi du Monde, 1927, (Éditions Gallimard, 1981).
La Crise du monde moderne, 1927, (Éditions Gallimard, 1992).
Autorité spirituelle et pouvoir temporel, 1929, (Éditions Véga, 1976).
Saint-Bernard, 1929, (Éditions Traditionnelles, 1984).
Le Symbolisme de la Croix, 1931, (Éditions Véga, 1983).
Les états multiples de l'être, 1932, (Éditions Véga, 1980).
La Métaphvsique orientale, 1939, (Éditions Traditionnelles, 1970).

Le Règne de la quantité et les signes des temps, 1945, (Editions

Gallimard, 1986).
Les Principes du calcul infinitésimal, 1946, (Éditions
Gallimard, 1981).

La Grande Triade, 1946, (Éditions Gallimard, 1981).

Aperçus sur l'Initiation, 1946, (Éditions Traditionnelles,
1980).
Initiation et réalisation spirituelle, 1952, (Éditions Tradition

nelles, 1980).

Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, 1954, (Éditions Traditionnelles,
1980).
Symboles (fondamentaux) de la Science sacrée, 1962, (Édi

tions Gallimard, 2000).

Études sur la franc-maçonnerie et le compagnonnage, 2 volumes,
1970, (Éditions Traditionnelles, 1991).
Études sur l'hindouisme, 1968, (Éditions Traditionnelles,

1989).

Formes traditionnelles et cycles cosmiques, 1970, (Éditions
Gallimard, 1997).
Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, 1973, (Édi

tions Gallimard, 1997).
Comptes rendus, 1974, (Éditions Traditionnelles, 1982).

Mélanges, 1976, (Éditions Gallimard, 1976).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

ARTICLES

Abderraham Buret (El Hajj), René Guénon et la voie de l'Islam, France-Asie, n° 80, janvier 1953.

Abellio, R., L'esprit moderne et la tradition, in, Sérant, P., Au seuil de l'ésotérisme, Grasset, 1955.

Allard L'Olivier, A., René Guénon, Synthèses, vol. VI, n° 64, septembre 1951.

Allo, B., o.p., Le sens de la Croix chez les ésotéristes, Vie spirituelle, février 1932.

Amadou, R., Hommage à René Guénon, France-Asie, n° 80, janvier 1953.

Amadou, R., Guénon, Fulcanelli, la Gnose, Les Cahiers de la Tour St. Jacques, n°l 1-12, juillet-décembre 1957.

Amadou, R., Préface au « Symbolisme de la Croix », Union générale d'éditions, coll. 10/18, 1970.

Amadou, R., Ésotérisme de Guénon, Les Cahiers de l'Homme-Esprit, n° 3, 1973.

Asfar, G., Naissance d'une oeuvre : une correspondance inédite de René Guénon, Études Traditionnelles, septembre-octobre 1971.

Bammate, A., Visite à René Guénon, Nouvelle Revue Française, n° 30, 1955.

Baylot, J., René Guénon dans la franc-maçonnerie, Les Cahiers de l'Homme Esprit, n° 3, 1973.

Beirnaert, L., s.j., Sagesse de René Guénon, Etudes, mai 1951.

Benoist, L., L'oeuvre de René Guénon, Nouvelle Revue Française, n° 343, septembre 1942.

Benoist, L., Perspectives Générales, Études Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Bonjean, F., Souvenirs et réflexions sur René Guénon, Revue de la Méditerranée, mars-avril 1951.

Carfort, O., de, Un sage vivait aux pieds des pyramides, Réforme, n° 306, janvier 1951.

Coomaraswamy, A., Eastern Wisdom and Western Knowledge, Isis, vol. XXXIV, n° 96, 1943.

Daniélou, J., s.j., Grandeur et faiblesse de René Guénon, France Catholique, juin 1951.

Daumal, R., René Guénon, Cahiers de la pléiade, n° XIV, printemps-été 1951.

Daumal, R., Encore sur les livres de René Guénon, in L'Évidence Absurde, Gallimard, 1972.

Deguy, M., Guénon et la Science Sacrée, Nouvelle Revue Française, n° 124, avril 1964.

Dermenghem, E., René Guénon, France-Asie, n° 80, janvier 1953.

Désilets, A., René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle, Science Religieuse, vol. 7, n°l, 1977-1978.

Evola, J., Un Maestro dei Tempi Moderni : René Guénon, La Vita italiana, 1935.

Evola, J., Correspondenza con René Guénon, La Destra n° 3, mars 1972.

Evola, J., René Guénon e il Tradizionalismo intégrale, La Destra n° 4, avril 1973.

Fleury, R. A., René Guénon et l'Inde, Mercure de France, n° 564, 1933.

Georgel, G., La doctrine des cycles dans l'oeuvre de René Guénon, Études Traditionnelles, vol. 76, n° 448.

Guiberteau, P., Notes sur l'ésotérisme de Bosco : l'influence de René Guénon, Renaissance de Fleury, vol. XXV, n° 99, septembre 1976.

Huan, G., Orient et Occident ou le conflit des métaphysiques, Psyché, octobre 1931.

Hugonin, J., Orient et Occident, Le Symbolisme, n° 5, maijuin 1958.

Jacob, D., René Guénon : une super-religion pour initiés, Permanences, n° 34, novembre 1966.

Kury, H., Hinweis auf René Guénon, Blaster Studenschatt, n° 1, 1934.

Lang, S., Refugium der Metaphysik, Neue Schwezier Rundschau, mai 1931.

Lang, S., Traditionalistisches Scrifitum und Tradition in Frankreich, Philosophie Hefte, 1934.

Laurant, J-R, Le problème de René Guénon ou quelques questions posées par les rapports de sa vie et de son oeuvre, Revue de l'histoire des Religions, vol. 90, n° 1, janvier-mars 1971.

Laurant, J-R, Réflexions sur Guénon, l'histoire et l'Absolu, Les Cahiers de l'Homme-Esprit, n° 3, 1973.

Laurant, J-R, René Guénon, Travaux de la Loge Villard de Honnecourt, vol. IX, 1973.

Lévy, J., Le Védânta et René Guénon, Synthèses, n° 142, mars 1958.

Marcireau, J., René Guénon et son oeuvre, Poitiers, 1946.

Masui, J., In mémoriam : Shri Aurobindo, René Guénon, Cahiers du sud, vol. 38, n° 305, 1951.

Masui, J., René Guénon : une appréciation, Les Cahiers de l'Homme-Esprit, n° 3, 1973.

Maurice-Denis Boulet, N., Les doctrines hindoues, Revue Universelle, juillet 1921.

Maurice-Denis Boulet, N., L'esoteriste René Guénon, La Pensée Catholique, n° 77-80, 1962.

Meix, M., (de) La crise du Monde Moderne selon René Guénon, Le Symbolisme, n° 117, avril 1928.

Méroz, J., Les fondements de l'enseignement ésotérique de René Guénon, Nova et Vetera, octobre-décembre 1953.

Méroz, L., René Guénon et l'Eglise Catholique, Nova et Vetera, octobre-décembre 1954.

Méroz, L., René Guénon et les notions chrétiennes du Salut et de la Création, Nova et Vetera, juillet-septembre 1954.

Méroz, L., Une biographie de René Guénon, Nova et Vetera, juillet-septembre 1958.

Meunier, M., René Guénon précurseur, Études Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Michel, P., Sens d'un hommage, France-Asie, n° 80, janvier 1953.

Millet, Y., Guénon a-t-il «fait » des catholiques ?, Les Cahiers de l'Homme-Esprit, n° 3, 1973.

Moscatelli, J., Entretien posthume avec René Guénon, Images, janvier 1951.

Musso, F., René Guénon, l'Orient et les Occidentaux, Le Symbolisme, n° 345, juin-septembre 1959.

Nemy, Dom C-J., René Guénon, La Table Ronde, n° 186-187, juillet-août 1963.

N'Guyen, V, Maistre, Maurras, Guénon, Contre-révolution et Contre-culture, Revue des Études Maistriennes, n° 3, 1978.

Pallis, M., René Guénon et le bouddhisme, Études Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Patri, A., Les idées de René Guénon, Critique, n° 1, juin 1946.

Patri, A., René Guénon (1886-1951), Monde Nouveau, vol. VII, n° 48, 1951.

Parvulesco, J., Une pensée d'origine supra-humaine, Aurores, n° 33, mai 1983.

Pauwels, L., René Guénon, Nouvelles Littéraires, n° 1220, janvier 1951.

Pinoteau, H., Notes critiques sur le livre de M-F. James, Itinéraires, avril 1983.

Ponte, G., Dix ans après, Études Traditionnelles, vol. 62, n°363, 1961.

Préau, A., Sur René Guénon, Cahiers du Sud, vol. 39, n° 324, août 1954.

Préau, A., René Guénon et l'idée métaphysique, Études Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Rabol, G., René Guénon et la crise du monde moderne, (conférence 26.1. 72), Institut d'herméneutique, 1972.

Rahim (Abd er), Le dernier Imâm, France-Asie, n° 80, janvier 1953.

Reghini, A., Les principes du calcul infinitésimal par René Guénon, Études Traditionnelles, vol. 48, n° 264.

Reyor, J., A propos d'un nouveau livre de René Guénon, Études Traditionnelles, n° 316, vol. 315, juin 1954.

Reyor, J., A propos des maîtres de René Guénon, Études Traditionnelles, vol. 56, n° 325, juillet 1955.

Reyor, J., Église et Maçonnerie dans l'oeuvre de René Guénon, Études Traditionnelles, vol. 56, n° 325, juillet 1955.

Reyor, J., René Guénon et la notion d'Universalité, Études Traditionnelles, n° 358, mars 1960.

Richer, J., Sur René Guénon, Mercure de France, n° 1200, octobre 1963.

Riffard, P-A., D'où Guénon parle-t-il ?, Les Cahiers de l'Homme-Esprit, n° 3, 1973.

Roman, D., René Guénon et la lettre G, Études Traditionnelles, n° 402-403, 1967.

Roman, D., Guénon présenté à la multitude, Études Traditionnelles, mars-juin 1971.

Roman, D., René Guénon et la Loge La Grande Triade, Études Traditionnelles, mars-juin 1971.

Roure, L., s.j., Le secret de l'Orient et René Guénon, Études, juillet 1932.

Rousseaux, A., Les derniers écrits de René Guénon, Figaro Littéraire, 3 février 1951.

Saint Jean, G., (de), Hommage à René Guénon, Le Symbolisme, n° 5 / 299, juin-juillet-août 1951.

Savary, M., Actualité de René Guénon, Écrits de Paris, décembre 1977.

Sérant, P., Selon René Guénon l'apparition d'un nouveau cycle de l'humanité doit consacrer la mort des idéologies modernes,

Rivarol, 25 janvier 1951.

Shaarawy, S., René Guénon : la dénonciation du matérialisme, Le Progrès Égyptien, suppl. 25 novembre 1982.

Sigaud, P-M., A propos de l'oeuvre de René Guénon, Aurores, n° 32, avril 1983.

Simon, L-M., René Guénon, 1886-1951, Forts dans la Foi, n° 40, 1975.

Sirius, Souvenirs et jugements d'un catholique sur René Guénon, Le Symbolisme, n° 362, octobre-décembre 1963.

Thamar, J., Comment situer René Guénon ? Études Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Thamar, J., Sagesse de René Guénon, Études Traditionnelles, vol. 53, n° 297.

Truc, G., Souvenirs et perspectives sur René Guénon, Études Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Vâlsan, M., La fonction de René Guénon et le sort de l'Occident, Etudes Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Vâlsan, M., L'oeuvre de René Guénon en Orient, Études Traditionnelles, vol. 70, n° 411, 1969.

Vâlsan, M., Mise au point, Études Traditionnelles, n° 423, 1969.

Vâlsan, M., René Guénon, le symbolisme de la Croix, Études Traditionnelles, vol. 72, n° 423, 1969.

Vâlsan, M., Références islamiques du symbolisme de la Croix, Études Traditionnelles, vol. 72, n° 424-425.

Van, E., René Guénon et l'ésotérisme chrétien, Le Symbolisme, n° 4 / 308, avril-mai 1953.

Vaquier, J., A propos de René Guénon et de l'Hindouisme, Lecture et Tradition, avril-mai 1980.

Vaquier, J., La Métaphysique de René Guénon, Lecture et Tradition, août-septembre 1980.

Vaquier, J., Le Symbolisme de la Croix, Lecture et Tradition, septembre-octobre 1981.

Vaquier, J., Le Symbolisme métaphysique de la Croix, Lecture et Tradition, mai-juin 1982.

Vaquier, J., Un musulman inconnu : René Guénon, Société Augustin Barruel, cahier n° 25, 1994.

Vreede, F., Rencontre avec René Guénon, Travaux de la Loge Villard de Honnecourt, vol. IX, 1973.

Warcollier, P., et Laurant, J-R, Le Colloque René Guénon à Cerisy-la-Salle, Travaux de la Loge Villard de Honnecourt, vol. IX, 1973.

Ziegler, L., René Guénon, Cahiers du Sud, n° 174, juillet 1935.

Ziegler, L., René Guénon et le dépassement du monde moderne, Études Traditionnelles, vol. 52, n° 293-295.

Le Dictionnaire de René Guénon

LIVRES

Abd al Wahid, In mémoriam René Guénon, Arche, 1981.

Accart, X., l'Ermite de Duqqi, René Guénon en marge des milieux francophones égyptiens, Éditions Arche, 2001.

Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle, sous la direction de Alleau, R., et Scriabine, M., Éditions du Baucens, 1977.

Actes de la Rencontre de l'ancienne chartreuse de St. Hugon, l'Unité Transcendante des traditions, Éditions Prajna, 1989.

Allemand, J-M., René Guénon et les Sept Tours du Diable, Éditions Guy Trédanniel, 1990.

Andruzac, C, René Guénon : la contemplation métaphysique et l'expérience mystique, Éditions Dervy, 1980.

Battache, E., Surréalisme et Tradition : la pensée d'André Breton jugée selon l'oeuvre de René Guénon, Éditions Traditionnelles, 1978.

Borella, J., Esotérisme guénonien et mystère chrétien, Éditions Delphica / l'Âge d'Homme, 1997.

Chenique, F., Sagesse chrétienne & mystique orientale, Éditions Dervy, 1996.

Charcornac, P., La vie simple de René Guénon, Éditions Traditionnelles, 1958, réimpression 1999.

Cologne, D., Julius Evola, René Guénon et le christianisme, Éditions Eric Vatré, 1978.

Désilets, A., René Guénon, Index-Bibliographie, Presses de

l'Université Laval, Québec, 1977.
Fink-Bernard, J., L'apport spirituel de René Guénon, Éditions Dervy, 1996.

Gattegno, D., Qui suis-je ? Guénon, Éditions Pardès, 2001.
Geay, P., Hermès trahi, Éditions Dervy, 1996.
Gilis, C-A., Introduction à l'enseignement et au mystère de

René Guénon, Éditions de l'oeuvre, 1985.

Gilis, C-A., René Guénon et l'avènement du troisième Sceau, Éditions Traditionnelles, 1991.
Hapel, B., René Guénon et l'Archéomètre, Éditions La

Maisnie- Guy Trédaniel, 1996.

Hapel, B., René Guénon et l'Esprit de l'Inde, Éditions La Maisnie-Guy Trédaniel, 1988.
Hapel, B., René Guénon et le Roi du Monde, Éditions La

Maisnie-Guy Trédaniel, 2001.

James, M-F., Esotérisme et christianisme autour de René Guénon, Nouvelles Éditions Latines, 1981.
Laurant, J-P., Le sens caché dans l'oeuvre de René Guénon,

Éditions l'Âge d'Homme, 1975.

Lemoine, E., Theologia sine metaphysica nihil, Éditions Traditionnelles, 1991.
Matgioi, La voie métaphysique, Éditions Traditionnelles, 1991.

Maxence, J-L., René Guénon, le philosophe invisible, Éditions
Presses de la Renaissance, 2001.

Méroz, L., René Guénon ou la sagesse initiatique, Éditions
Plon, 1962.

Montaigu, H., René Guénon ou la mise en demeure, Éditions
La Place Royale, 1986.

Prévost, P., Georges Bataille, René Guénon, l'expérience souveraine,
Jean-Michel Place, 1992.

Reyor, J., Pour un aboutissement de l'oeuvre de René Guénon,
3 volumes, Éditions Archè, 1988-1991.

Reyor, 3., A la suite de René Guénon... Sur la route des maîtres
Maçons, Éditions Traditionnelles, 1989.

Reyor, J.,A la suite de René Guénon Études et recherches traditionnelles,
Éditions Traditionnelles, 1991.

Robin, J., René Guénon, témoin de la tradition, Éditions de la
Maisnie, 1978.

Roman, D., Réflexions d'un chrétien sur la Franc-maçonnerie,
« l'Arche vivante des symboles », Éditions Traditionnelles,
1995.

Roman, D., René Guénon et les destins de la Franc-maçonnerie,
Éditions Traditionnelles, 1995.

Schnetzlez, J-R, La Franc-maçonnerie comme voie spirituelle,
Éditions Dervy, 1999.

Schuon, F., De l'unité transcendante des religions, Éditions Gallimard, 1948.

Sérant, P., René Guénon, Le Courrier du Livre, 1977.
Stéphane, H., (abbé), Introduction à l'ésotérisme chrétien, 2 volumes, Dervy, 1979.

Tourniac, J., Propos sur René Guénon, 2 volumes, Éditions Dervy, 1973.
Tourniac, J., Présence de René Guénon, 2 volumes, Soleil natal, 1993.

Tourniac, J., Les tracés de lumières, Éditions Dervy, 1987.
Vallin, G., La perspective métaphysique, Éditions Dervy, 1977.
Vallin, G., Lumières du non-dualisme, Éditions Presses universitaires de Nancy, 1987.

Vâlsan, M., L'Islam et la fonction de René Guénon, Les Éditions de l'Oeuvre, 1984.
Zoccatelli, P-L., Le Lièvre qui rumine. Autour de René Guénon, Louis Charbonneau-Lassay et la Fraternité du Paraclet, Éditions Arche, 1999.
Il y a cinquante ans, René Guénon, (collectif) Éditions Traditonnelles, 2001.

Le Dictionnaire de René Guénon

REVUES

Cahiers de l'Herne (les), René Guénon, 1985.
Dossier H, René Guénon, l'Âge d'Homme, 1997.
Études Traditionnelles, Numéro spécial consacré à René

Guénon, 52e année, n° 293-294-295, 1951.
France-Asie, Hommage à René Guénon, n° 80, janvier 1953.

L'Âge d'Or, René Guénon témoin de la tradition et prophète de l'Âge d'Or à venir, numéro spécial, hiver 86/87.
Planète, René Guénon, l'homme et son message, avril 1970.
Totalité, Métaphysique et politique, René Guénon et Julius

Évola, n° 27, printemps 1987.

Soufisme d'Orient et d'Occident, Numéro spécial René Guénon, n°6, été 2001.
Vers la Tradition, Actes du Colloque de Reims pour le

40e anniversaire de la mort de René Guénon, 1991.

Vers la Tradition, De la suprématie du spirituel sur le temporel, 1996.
Vers la Tradition, Pour nous : René Guénon (1886-1951),

n° 83-84, mars-juin 2001.

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

B

D

F

»•

G

H

K

Q

Index

T

U

V

Y

z

TABLE DES MATIÈRES